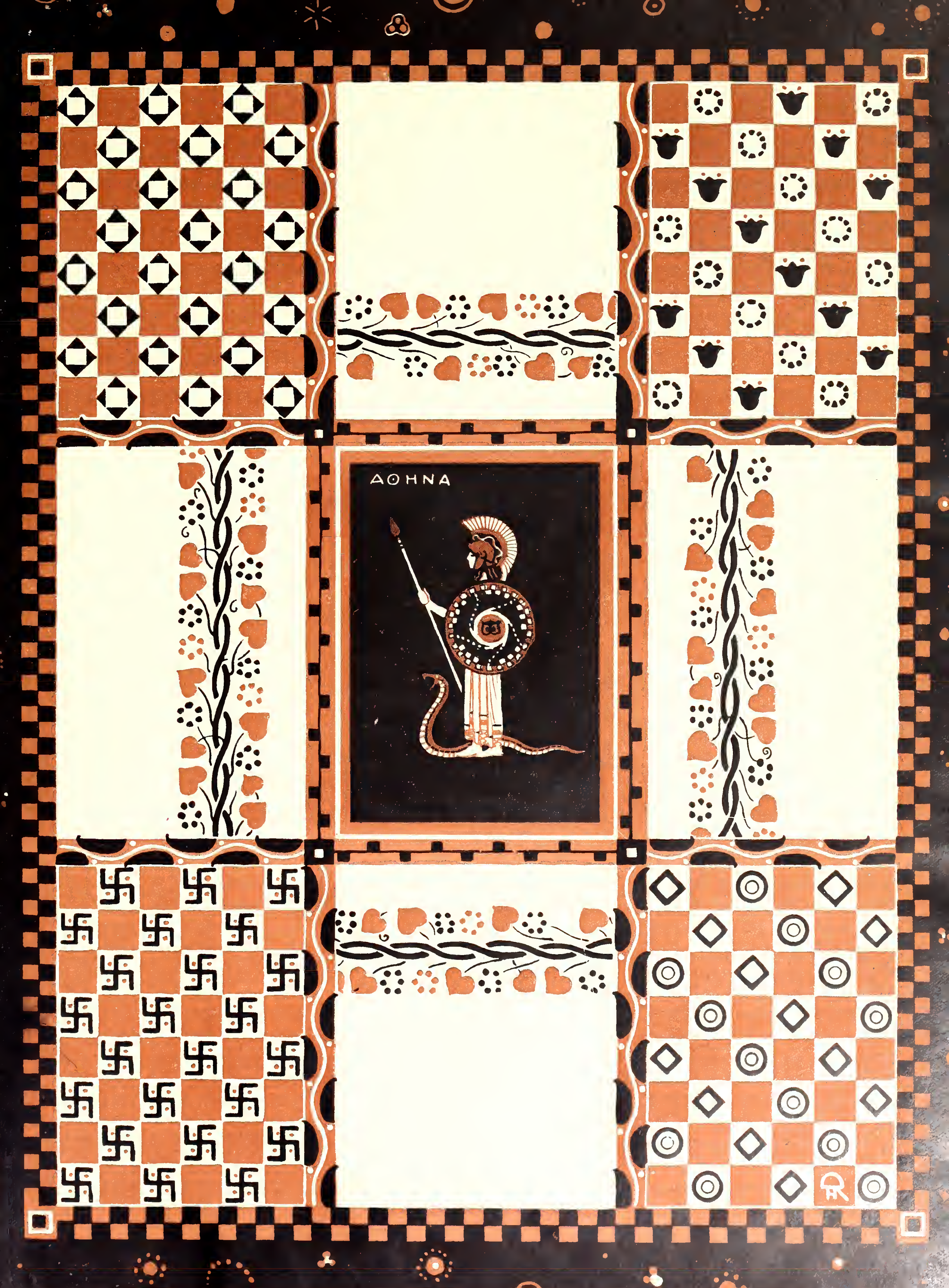



ΑΘΗΝΑ

NOUVELLE

MYTHOLOGIE ILLUSTRÉE

TOME I



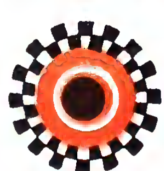
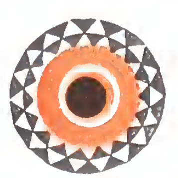
LE JUGEMENT DE PÂRIS

Pyxis du Musée Royal de Copenhague.

NOUVELLE MYTHOLOGIE ILLUSTREE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
de Jean Richepin
de l'Académie
Française

H. RAPIN


L'Edition d'Art et de Vulgarisation
F. Sant'Andrea et L. Marcerou
99 · Boulevard Raspail · Paris · VI Art




HÉSIODE ET LA MUSE (Phot. Bulloz.)
Tableau de Gustave Moreau. Paris, Musée Gustave Moreau.

INTRODUCTION

I j'avais la certitude absolue de pouvoir consacrer aux pages que voici toute la Science qu'il y faudrait, c'est comme de la peste noire que je m'en garderais dans l'occasion présente, j'en jure par les Grâces nues !

Non pas qu'elle m'ait jamais fait ni qu'elle me fasse maintenant horreur, la pauvre vieille. Ma jeunesse a été nourrie de son lait, et je n'ai, à aucune époque de ma vie, cessé de lui en témoigner ma gratitude et, sans doute, il en sera ainsi jusqu'au suprême battement de mon cœur. Que de fois, en l'âge mûr, même beaucoup plus tard, même hier et aujourd'hui, tandis que je commence à descendre la vallée des ténèbres où je vais cheminer désormais, que de fois il m'est arrivé, que de fois il m'arrivera d'y téter encore, à son vénérable sein, et avec quelles réconfortantes délices !

Et je n'ai pas non plus, on le pense bien, la moindre aversion pour les innombrables ouvriers dont les patients labeurs ont fourni la provende nécessaire à la brave maman nourrice afin que son lait demeurât toujours riche et intarissable. Pendant plus d'un demi-siècle, j'en ai lu ma part, certes, et copieuse, de tous les livres dont ils l'ont alimenté, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, chacun à sa façon et de son mieux, poètes, philosophes, rhéteurs, critiques, exégètes, créateurs ou explicateurs de mythes, conscients ou inconscients mythographes par qui la vieille a vu et voit encore s'entasser dans ses granges croulantes tant de foin précieux, et aussi d'herbes folles, et aussi de fleurs rares, où les immortelles abeilles du Beau butinent et butineront à jamais leur miel le plus merveilleux.

Mais quoi, cependant ? Faut-il donc, pour écrire les pages que voici, me résigner à y fouiller, dans ces granges, avec le crochet de biffin que me tend ironiquement l'érudition ? Vais-je m'affubler de quelque défroque lamentable, arrachée au décrochez-moi-çà de la pédanterie, et m'en faire un costume de portier-cicerone guidant de vagues touristes à travers un Musée ?

Non, non, mille fois non ! Agir de la sorte, me semble-t-il, ce serait commettre le plus abominable sacrilège envers ce féerique et toujours vivant jardin de la Mythologie. A un pareil crime, tout mon amour de l'âme hellénique répugne de toutes ses forces. Il est trop ancien, trop

profond, trop fervent, pour que je l'y contraigne. Je préfère écouter ce qu'il me souffle à l'oreille, dans un susurrement, ore rotundo :

« On doit entrer là, et y faire entrer les gens, avec le sourire aux lèvres, et d'une allure légère, presque ailée, d'un pas rhythmé qui ressemble à une danse. »

Ah ! ce qu'il y faudrait, en vérité, aux pages que voici, je le sens bien, je ne le sais que trop, c'est autre chose que la parole écrite ! Celle-ci, en effet, est immobile, inerte, figée, réellement morte, pareille à ces insectes et à ces papillons que l'on tue en les épinglant sur un carton qui en fait de rigides cadavres. Ce qu'il faudrait ici, c'est la parole parlée, qu'anime sa propre naissance, et qui va, vient, court, vole, répond, vit, propage sa vie, la multiplie et la sème en l'amplifiant avec le souffle, les battements du cœur, les explosions de la pensée, les nuances de la voix, l'accompagnement des gestes, et de tout le corps et tout l'être en action. C'est la prestigieuse parole dont la cendre parfume encore les dialogues de Platon. C'est celle qui fleurissait aux lèvres du divin Socrate, et en faisait le miraculeux accoucheur des esprits, l'inventeur de l'Homme devenu enfin son propre Dieu sur la terre.

Par quoi la remplacer, cette parole, seule thaumaturgique ? Hélas, par rien, je le confesse en toute humilité.

Eh bien ! si, quand même ! N'importe quoi vaut mieux, dans l'occasion présente, que même la plus savante dissertation en règle. Essayons, à tout risque, ce n'importe quoi, si chimérique et fou qu'il puisse paraître.

Essayons une façon de causerie sans plan ni méthode, à bâtons rompus, aux caprices de danse tourbillonnante et improvisée dont les figures, c'est-à-dire les idées, n'obéiront même pas aux lois de l'association. En revanche, parmi leurs caprices et leurs sauts, les lecteurs pourront mêler leurs idées à eux, leurs sentiments, leurs souvenirs, leurs rêves. Ainsi, moi leur suggérant des choses au hasard, eux y répondant à la muette, il y aura entre nous communion et dialogue, et une évocation possible, quelconque, si vague soit-elle, de la vie féconde que seule peut engendrer la parole vivante.

En tous cas, cette Introduction au jardin féerique de la Mythologie aura du moins cet avantage indiscutable, de ne ressembler à aucune autre.

Peut-être n'aura-t-elle, en somme, que celui-là. C'est peu, j'en conviens ; mais c'est déjà quelque chose, et, très modestement, je m'en contente.



Ce que l'on appelle une religion comporte deux éléments essentiels, à savoir un dogme et un culte.

Un dogme est un ensemble de croyances, fixées une fois pour toutes, immuablement.

Un culte est la mise en pratique, par des rites fixés aussi, et immuablement aussi, de ce dogme.

La conservation du dogme et la pratique du culte ont pour ministres et officiants des hommes spéciaux, qui sont les prêtres.

Or (et voilà ce qu'il faut tout d'abord se bien mettre dans la tête quand on entre dans la Mythologie des anciens Hellènes), il n'y avait chez eux rien qui pût donner l'idée d'un dogme ni d'un culte officiels, et la religion d'État n'existait point.

Sur de vieux rites pélasgiques ou sémitiques, les premiers Hellènes inventèrent, pour tâcher de les comprendre et de les expliquer, des fables, des contes, où se jouait leur riche et prolifique imagination ; mais leurs poètes et leurs artistes, brodant sur ces fables et ces contes, pouvaient les transformer indéfiniment.

Sauf quelques très rares exceptions, telles que la famille des Asclépiades (médecins, descendants d'Asclepios) et celle des Eumolpides (mystères d'Eleusis), il n'y avait pas de caste sacerdotale, composée de prêtres attitrés. Ainsi que tous les autres magistrats, les prêtres d'Athènes étaient élus à temps, renouvelables, et citoyens remplissant tous les devoirs, civils et militaires, des autres citoyens. Les sacrificateurs étaient surtout choisis, de préférence, parmi les cuisiniers, comme les mieux qualifiés pour tuer et découper les victimes offertes aux dieux.

Les grandes cérémonies du culte public consistaient en fêtes artistiques et plastiques, chants, danses, représentations théâtrales, dont les organisateurs étaient plus particulièrement des donneurs de jeux, des poètes, des artistes, et dont les figurants étaient fournis par tout le monde.

De ces diverses constatations, il résulte bien, n'est-ce pas, que les Hellènes n'ont jamais connu ce que nos sociétés modernes et d'autres sociétés antiques ont conçu et pratiqué sous le nom ou sous la forme d'une religion d'État.

Cette clef donnée pour ouvrir la porte du jardin mythologique, entrons-y, et dansons allègrement la danse des idées et des rêves que l'on y peut cueillir !



Pour Hérodote, le père de l'Histoire, toute l'Histoire se résume dans la lutte sans cesse renouvelée entre l'Europe et l'Asie, c'est-à-dire, en somme, dans le suprême devoir que s'imposait l'Hellène pour ne point se laisser dévorer par le Barbare. Et il ne s'agissait pas ici de se défendre seulement comme une proie résistant au chasseur, mais surtout de sauver l'âme hellénique menacée d'anéantissement par l'âme barbare. Car le perspicace et prophétique Hérodote stipule expressément ceci, qui demeure vrai jusqu'à nos jours :

« Ce qui distingua toujours l'Hellène du Barbare, c'est que, dès l'origine, l'Hellène fut plus « sage et moins accessible aux absurdes crédulités. »

Traduisez en clair, s'il vous plaît d'y voir tout ce qui est ici sous-entendu :

« Le Barbare est essentiellement mystique, et l'Hellène essentiellement raisonnable. »



Cicéron a dit de Socrate qu'il avait fait redescendre la philosophie du Ciel sur la terre. Ce n'était pas encore assez dire. Socrate, en effet, a ramené du Ciel sur la terre, non seulement la philosophie, et particulièrement la métaphysique, mais aussi et surtout la religion elle-même. Ses commentaires sur le γνῶθι σεαυτόν ne vont à rien de moins que cette audacieuse affirmation :

« Sache ce que tu vaux, homme, et sois ton propre Dieu. »

Ce précurseur a prononcé cette autre parole, *Sésame ouvre-toi* de l'avenir que l'humanité rêve et qu'elle n'a pas encore vu se réaliser :

« Je ne suis pas seulement citoyen d'Athènes ; je suis en même temps citoyen du monde. »

Veuillez, en passant, noter une chose par quoi vous sera illuminée l'admirable tolérance du peuple athénien : l'homme qui affirmait si hardiment des idées et des principes si contraires à la constitution de son pays et de son époque, fut pour cette cause condamné à mort, il est vrai, mais par une majorité de six voix, sans plus, sur cinq cent cinquante sept votants ; et on l'avait laissé propager ses doctrines parmi la jeunesse pendant plus de trente années.

Notez encore ce fait, montrant que ce divinisateur de l'homme savait aussi aimer les aimables Dieux antropomorphiques de son pays : fils du statuaire Sophroniskos, il eût pu lui-même devenir un rival de Phidias ; car Pausanias dit avoir vu encore à l'Acropole, œuvre de Socrate, et fort belle, un groupe de Kharites drapées qui prouvaient un futur grand artiste.

Ah ! comment ne point être idolâtre, de ce peuple et de sa Mythologie, où un philosophe à masque de Silène pouvait à la fois nier les dieux et sculpter si divinement des déesses ?



Ballet d'idées sans association d'idées, ai-je dit avant de commencer notre danse dans le beau jardin.

Eh ! bien, démentons-nous, pour une fois ! Le mot ci-dessus « anthropomorphique » m'y force impérieusement. Je cède. Oui, les dieux des Hellènes étaient tels, et c'est pourquoi nous les aimons toujours.

Le mystique imagine un Dieu inaccessible, situé à l'infini, dans l'inconnaissable. De là ses religions, où l'on n'a pour but que d'arriver à s'abîmer en ce Dieu, par l'extase, ce Dieu fût-il finalement le Nirvana, c'est-à-dire le Néant absolu.

L'Hellène raisonnable et raisonneur n'admet rien qu'il ne puisse passer au filtre de sa raison. Ce qui lui semble inaccessible, il renonce à y atteindre. Ce qu'il estime inconnaissable, il ne veut point le connaître, du moins jusqu'à nouvel ordre. Il conserve l'espoir d'y arriver un jour peut-être ; mais, en attendant, il trouve plus digne du Dieu et de l'homme que l'homme cherche à comprendre le Dieu imaginé par lui. Et il s'y applique de son mieux. C'est proprement à quoi s'occupe le Sage.

De là ses dieux, plus grands, plus beaux, plus heureux que lui même, mais faits à son image, avec les vertus qu'il a, et même ses vices, qu'il explique, et jusqu'à ses instincts, qu'il divinise aussi.

Pourquoi pas, après tout ? Et pourrait-on le regretter, en lisant les délicieux et amusants contes de fée que les poètes en ont écrits, en se régalant les regards des splendides effigies qu'en ont sculptées ou peintes tant d'ingénieux ou sublimes artistes ?

Grisez-vous de ces fables et de ces figures, au hasard de notre danse à travers le jardin des merveilles. Les vieux dieux eux-mêmes, s'ils sont encore sur leur Olympe, en font encore leur plus exquis nectar et leur plus suave ambroisie.

Croyez-moi, ne soyons pas plus bégueules qu'eux ! Ils incarnent toutes les joies humaines.



Y a-t-il, oui ou non, des métaphysiques et des cosmogonies cachées sous ces allégories charmantes, et parfois aussi terrifiantes, et, à l'occasion, fort embrouillées ?

Non et oui ! On en a tellement abusé, de telles interprétations après coup, qu'il est bon de s'en méfier un peu. Les mythologues proprement dits, les exégètes trop subtils, ont raffiné plus que de raison sur des contes souvent d'origine populaire, ou sur des fantaisies dûes à des poètes greffant de nouveaux mythes sur des mythes anciens, et les faisant s'engendrer les uns les autres à perte de vue.

N'empêche que certains mythes, notamment théogoniques, ont eu pour intention indéniable d'exprimer des cosmogonies. Celui d'Hésiode, touchant Eros débrouilleur du Chaos et démiurge, en est un exemple. Sans compter que l'Hellène, qui a mis Eris (la Dispute) à la suite d'Eros (l'Amour) a peut-être voulu, par cette adjonction ironique et souriante, symboliser l'Attraction et la Diffusion universelles, rythme de la respiration du Monde.

Mais jusqu'où n'irait-on pas, dans une voie pareille, et n'est-il pas plus sage, plus mesuré, plus raisonnable, vraiment plus conforme au goût hellénique, de s'en tenir aux fables conteuses sans les surcharger ainsi de fantasmagories métaphysiques en double et triple galimatias dit transcendental ?



Béni soit V. Bérard, qui, dans les *Origines des cultes arcadiens*, dès 1894, nous a enfin débarbouillé l'esprit et la mémoire de tout le fatras, spécialement germanique, qui imposait à la Mythologie méditerranéenne une naissance remontant aux migrations des Aryens, et dont le berceau était le haut plateau de l'Asie centrale !

Béni soit-il, encore, de nous avoir, sous tant et tant de broussailles, retrouvé des sentiers tout nouveaux à travers le jardin mythologique, en nous formulant des principes tels que, par exemple,

ceux-ci qui nous mèneront bientôt et sûrement à des coins et des recoins tout fleuris de fleurs encore insoupçonnées :

« Le mythologue devrait considérer la mythologie commune, non comme la source, mais « comme le confluent de dialectes mythologiques. Avant d'aborder la Mythologie des Hellènes, « il convient de reconstituer les Mythologies des Arcardiens, des Spartiates, des Athéniens, des « Thessaliens, des Béotiens, etc... A la méthode synthétique employée jusqu'ici, il faut substituer « une méthode analytique et locale. »



N'oublions pas Louis Ménard, à la fois excellent poète et rare philosophe, qui le premier, dans son livre sur le *Polythéisme grec,* a émis cette vue pénétrant jusqu'au fond de l'âme hellène, à savoir que cette âme a inventé de toutes pièces et nous a légué en héritage ce qu'il dénomme si magnifiquement un *État religieux républicain.*

Comme c'est là bien comprendre et bien éclairer toute cette Mythologie ! Les forces multiples, et diverses, et souvent si contradictoires (en apparence) de la Nature, les Hellènes les avaient incarnées dans des dieux. Ainsi leur raison admettait que des volontés, inconnues de nous, devaient ou semblaient mener le monde. Néanmoins à côté de ces volontés, non pas même au-dessous, mais bien à côté, ils constataient en eux-même la volonté de l'Homme, pouvant arriver, par l'ordre, par la loi, par la science, à cataloguer et à employer ces forces, et même à s'en servir pour les corriger selon les désirs et les espérances de l'homme.

Quelle conception forte et encourageante, quelle foi en notre raison ! Car la Nature, en somme, n'est ni bonne, ni juste ; mais si l'homme la veut telle, c'est sa volonté à lui qui finira par triompher.

Ici, Ménard a rejoint Socrate. Dans la chimère, dira-t-on ! Qu'importe ? Et, d'ailleurs, qui sait ? En tous cas, le risque est beau, splendide à courir ; et la noble civilisation méditerranéenne l'a toujours couru, et toujours avec succès, jusqu'à ces derniers jours d'où nous sortons, et au bout desquels, une fois de plus l'Hellène a vaincu le Barbare, et la République humaine imposé le Droit à la tyrannie de la Force.



Certes, Pallas Athênê, la déesse de la pure Raison, est sortie toute armée du cerveau de Zeus, et elle n'a donc pas eu de mère. Faut-il, de ce symbole, inférer que l'esprit hellénique méprisait la Femme ? Si on vous le dit, n'en croyez rien.

Songez que Kypris Aphroditâ, la déesse de la Beauté, sans plus, est née, elle, sans père ni mère, mais de l'écume des vagues, de cette écume scintillante, miroitante, dont chaque facette a reflété



(Phot. Braun.)

LE JUGEMENT DE PÂRIS

D'après le tableau de Rubens. Musée de Dresde.

tout le ciel, toutes ses étoiles, et tous les rais du soleil, et tous les nuages aux mobiles et toujours renaissantes fantasmagories ; et mettez en comparaison la souveraineté de Kypris avec celle de Pallas, et reconnaissez qu'elle est, des deux, la plus forte, dans toutes les fables mythologiques.

Vous constaterez alors que l'Hellène, si essentiellement raisonnable et raisonneur, était aussi, et peut-être même plus essentiellement encore, artiste par dessus tout. Si j'osais à ce propos, me croire *μυθοποιὸς*, comme dit Platon, j'en ferais volontiers un mythe nouveau, et donnerais à l'Hellène deux mères, Pallas et Kypris, celle-ci étant sa jolie petite maman la plus chérie.

Car la Beauté, l'amour du Beau, l'amour de l'amour, la grâce et le sourire, voilà ce qui, chez lui, accompagne toujours et partout la Sagesse, la Raison ; et la véritable dominatrice de son Olympe et de sa Mythologie, c'est bien celle que le grand poète Lucrèce a nommée de ce nom radieux universellement triomphant : *hominum divûmque voluptas, volupté des hommes et des dieux.*



Nouvel accroc à notre programme : une rapide association d'idées, entre deux pas de danse capricieuse ! Les fleurs consacrées à Kypris étaient la rose et le myrte ; et elle avait pour oiseaux favoris le cygne, la colombe et le moineau.

Avant de rentrer dans la danse, prenez le temps de savourer tous les sucs symboliques que renferment ces cinq mots : la rose, le myrte, le cygne, la colombe et le moineau.



Les jeunes Athéniens recevaient leur instruction, tous la même, dans des écoles gratuites, qu'ils devaient fréquenter de six à dix-huit ans. Ils y apprenaient par cœur tout le meilleur des meilleurs poètes, et notamment Homère en entier, au témoignage formel d'Aristophane. On peut donc dire qu'ils avaient la Mythologie infuse et que rien ne pouvait leur en échapper.

Ajoutez à cela qu'on leur enseignait à lire, écrire, compter, nager et courir, plus la musique et la danse.

C'est seulement de dix-huit à vingt ans qu'ils apprenaient leurs droits et leurs devoirs de citoyens.

Et voici le magnifique serment que l'Athénien de vingt ans prononçait, avant d'entrer dans la vie publique, en présence de ses parents et des magistrats :

« Je jure d'obéir aux lois, de respecter les rites des ancêtres, de ne pas déshonorer mes armes,
« de ne jamais abandonner mon compagnon de rang dans le combat, de combattre jusqu'au dernier
« soupir pour défendre les autels et le sol de la patrie, et de faire enfin tous mes efforts pour laisser
« mon pays en meilleur état que je ne l'ai trouvé. »

Après quoi (le bon polygraphe Athénée ne le dit point, mais on le devine) il allait sacrifier à Kypris une colombe ou un moineau, vraisemblablement les deux à la fois.



Ces Athéniens, fleur de l'Hellade, n'étaient guère plus de trois à quatre cent mille ; mais Athènes commandait à vingt millions d'alliés et de sujets, au temps de sa haute puissance, et elle était leur centre. Son influence régnait en Asie Mineure, dans les îles, en Sicile, dans la Grande Grèce, jusqu'en notre Provence et en Espagne. De tous ces pays on y venait fréquenter ses fêtes. On en rapportait ses idées, ses mythes, sa grâce, son sourire. C'est de son Olympe que coulaient tous les courants gonflant cette mer qui fut le berceau et reste le réservoir de la civilisation méditerranéenne. Pallas Athênê, la dominant du haut du Parthénon, et Kypris Aphroditâ, mêlée à toutes les écumes roses et vertes de ses vagues, en sont à jamais les déités protectrices et génératrices. C'est à nous aujourd'hui qu'elles doivent d'y être encore immortelles.



Il fut un temps, dit Pausanias, où l'on pouvait compter dans Athènes plus de statues que d'habitants. Quelle splendide et incessante instruction par les yeux !

De tout temps les orateurs, les dramaturges, même les passants des rues, dans leurs harangues, leurs plaidoyers, leurs œuvres sublimes ou bouffonnes, ou simplement leurs conversations, voire leurs chansons populaires, et jusqu'à celles des mendiants, y faisaient allusion à quelque dieu, à quelque héros, à ses aventures ! Quel perpétuel entretien de cette instruction, déjà reçue par les yeux !

Bien connaitre la Mythologie, rien qu'à l'état de contes, de fables, sans plus, c'est revivre un peu avec les Hellènes de jadis, leur vie féerique.



Les athlètes, les chastes, avaient aussi leur déesse, Artémis. Ceci soit dit pour calmer les scrupules des personnes sévères qui ne laissent pas de trouver trop libres certaines aventures galantes des Olympiens. Le culte des beaux corps ne se manifestait pas uniquement au profit de la voluptueuse Kypris. On les aimait pareillement, et peut-être plus et mieux encore, pour leur pure splendeur, pour l'orgueil légitime qu'en pouvait tirer l'homme, de se constater le roi véritable des animaux, puisqu'il était à son gré, quand il le voulait bien et en prenait la peine, un animal réunissant toutes les vertus nobles de la force physique, de l'agilité, de l'endurance, sous la forme d'une statue à la fois parfaite et vivante.

Voici la prière qu'un poète de nos jours, nourri d'hellénisme jusqu'aux moelles, fait dire par un coureur, victorieux aux jeux Isthmiques, et qui exalte au-dessus de toutes les autres déités la grande chasseresse, suprême incarnation de la Chasteté :

O déesse enivrant les forts de leur courage,
Excitant l'homme aux durs travaux pour qu'il soit dur,
Dévoreuse d'espace et buveuse d'air pur,
Déesse aux sveltes flancs, à la large poitrine,
Pour qui le romarin sauvage romarine,
Toi qui lances tes chiens forçant par les halliers
Les cerfs à longue échine et les courts sangliers,
Et qui mêles le son de ton cor à leur râle,
Artémis, dont le front porte un croissant d'or pâle,
Toi seule as tous mes soins, reine aux âpres douceurs,
Car toi seule, Artémis, déesse des chasseurs,
Sœur aux regards d'argent, de Phoibos Chrisophtalme,
Toi seule as fait fleurir à mon poing cette palme,
Toi qui donnes, parmi les champs, les bois, les monts,
Plus de ressort aux pieds, plus de souffle aux poumons;
Et qui trempes, forgeant les coureurs pour les courses,
L'acier fin des jarrets au cristal froid des sources !



La plus admirable constitution démocratique qui ait jamais été rêvée, et qu'a réalisée, mise en pratique pendant près de deux siècles, la République athénienne, a été conçue, formulée de point en point, codifiée jusqu'en ses moindres détails, non pas par un juriste, ni un politicien, ni même un philosophe, mais bien par un poète, et cela voilà deux mille cinq cents ans.

Ce poète s'appelait Solon. Avant lui, le pays attique était en pleine anarchie ; et la terre, et ceux qui la cultivent, vivaient comme des esclaves. Aristote en fait foi par cette phrase douloureuse où il dit qu'alors le pays et ses habitants *ἐδούλευον τοῖς πλουσίοις*. Contre cette tyrannie, fruit fatal de tout état anarchique, Solon le poète dressa ses Lois, et fonda réellement la pure et parfaite démocratie. Lui-même en a revendiqué la gloire dans ces vers ïambiques, que les enfants apprirent plus tard par cœur :

« Ceux qui, sur le sol, subissaient la cruelle servitude et tremblaient devant un maître, je les « ai faits indépendants. J'en atteste la Déesse-Mère, la Terre noire dont j'ai arraché les bornes, « cette terre jadis esclave et qui désormais, par moi, est libre. »

S'il se trouve encore des censeurs austères prêts à blasphémer contre la Mythologie et ses fables, comme trop légères, trop folles, divinisant trop l'homme jusque dans ses vices et ses instincts parfois, qu'ils veuillent un peu réfléchir à ce poète, attestant la Déesse-Mère, et ouvrant par ses lois les portes d'un paradis terrestre qui a fleuri pendant près de deux siècles il y a deux mille cinq cents ans, et au seuil duquel nous piétinons encore, nous autres qui ne savons plus comment y rentrer.

Vive Solon ! Vivent les poètes ! Vive la Mythologie où seul un poète avait pu rendre enfin libre la pauvre vieille et cependant toujours jeune Déesse-Mère, notre éternelle maman la Terre noire !



Eschyle était boxeur ; et Sophocle fut choisi comme chorège des jeunes Athéniens célébrant la victoire de Salamine, non pas pour ses tragédies qu'il n'avait pas encore faites, mais parce qu'il était le plus bel adolescent de son époque.

Mais cela n'est rien, à côté de ceci ! Suspendez un instant la danse, et veuillez écouter, un pied en l'air.

Milon de Crotone, nul ne l'ignore, fut l'athlète le plus formidable et le plus complet de son temps. Course, saut, lutte, lancement du disque, pancrace, il avait pratiqué tous les exercices et y avait remporté tous les prix. La légende, plus véridique toujours que l'histoire, puisqu'elle la synthétise, raconte de lui cet exploit suprême donnant l'idée de sa force qui dépassait toutes les limites humaines de la force : à savoir qu'il porta un bœuf sur ses épaules à une distance d'un stade (près de deux cents mètres), puis qu'il le tua d'un seul coup de poing, et enfin qu'il le mangea tout entier en l'espace d'un jour.

Eh ! bien, ce Milon le Crotoniate, rival possible d'Héraclès, était un mathématicien et un philosophe de premier ordre, et le disciple favori, seul capable de comprendre son maître. Et qui était-il ce maître ? Pythagore en personne.

Rêvez à cela en reprenant assiette sur vos deux pieds, et rentrons dans la ronde parmi les féeries du miraculeux jardin mythologique.



Tout ne se réglait pas, à l'Agora, par le vote uniquement, ψηφῷ. Beaucoup de charges étaient tirées au sort, τυχῇ. On faisait donc au hasard, à la chance, sa part. La plupart de ces charges, au surplus, étaient très brèves. Il y en avait même une, honorifique exclusivement, mais combien honorifique, puisqu'on y jouissait de privilèges presque royaux, qui ne durait qu'un jour. Le plus pauvre homme pouvait y rêver et l'atteindre. Quelle consolation à la pauvreté, quel remède souverain à l'envie !



Avons-nous vraiment inventé quoi que ce soit en philosophie, métaphysique, logique et cosmogonie, depuis les anciens Hellènes ? Nous avons développé telle ou telle de leurs hypothèses, et voilà tout. L'induction même de Bacon se lit entre deux lignes d'Aristote. Tout l'atomisme est dans Démocrite. Quant à Héraclite, dit le Ténébreux (ὁ σκοτεινός) il a formulé, à lui seul, et avec quelle brièveté substantielle, trois de nos plus mirifiques systèmes, pas moins. Le *struggle for life* est issu directement de son ὁ πόλεμος πατὴρ πάντων. L'identité des contraires (larcin de l'Allemand Hegel), tient dans τ'ἐναντία ταὐτά. Et enfin le *perpétuel devenir* et vers rien peut-être, qu'est-ce donc sinon son fameux πάντα ῥεῖ ? Sans compter que tout cela se développe et toujours devra se développer au moyen du syllogisme, dont toutes les variétés, avec toutes les catégories possibles de la pensée humaine, ont été cataloguées par le déjà nommé Aristote.

Alors, ne méprisons pas, les jeux où s'amusaient ces hauts esprits, quand ils descendaient de leurs cimes pour danser, eux aussi, dans le délicieux et joyeux jardin mythologique.



C'est un Hellène, un des anonymes de l'exquise Anthologie, qui a dit cette parole, à la fois ingénieuse et combien profonde :

« Si j'étais un dieu, je ne demanderais pas à mes adorateurs de me prier ni même de me « chérir ; je leur demanderais de chercher à me comprendre. »



Les ennemis de la démocratie athénienne ont beaucoup raillé les Héliastes, ces plébéiens qui, au nombre de six mille, pour la plupart paysans, matelots, pêcheurs, ouvriers, petits commerçants, rendaient la justice. On pense si Aristophane, tout particulièrement, en fait des gorges chaudes. Songez donc ! Çà, des juges, capables d'y voir clair dans n'importe quelle procédure civile ! N'y tenaient-ils pas surtout parce qu'ils trouvaient là un salaire de trois oboles par jour, avec quoi un homme alors pouvait vivre sobrement, mais sûrement, de pain, de vin, de miel, de fruits, d'olives et de fromage ? Bien des critiques en sont encore à cet argument contre le jury populaire, et ils ont les rieurs pour eux, cela va sans dire.

Et cependant Platon, qui n'aimait pas la démocratie athénienne, n'a pas hésité à écrire touchant les Héliastes eux-mêmes :

« Toutes causes peuvent être jugées par le bon sens du premier venu, pourvu qu'il ait reçu à « l'avance une bonne éducation. »

Or, cette bonne éducation, tous les Athéniens en avaient été munis dans les écoles publiques de six à dix-huit ans. Ainsi faisaient-ils de fort bons juges, et non seulement en matière juridique, mais aussi, en toute autre, fût-ce de littérature ou d'art. C'est une petite marchande des quatre saisons qui un jour, à un drame d'Euripide, corrigea le maître poète en criant le mot propre qu'il n'avait pas trouvé dans un de ses vers.



M'est avis que l'on fait généralement une grosse erreur, en interprétant la fameuse phrase d'Anaxagore sur le *νοῦς*, comme l'affirmation d'une foi en l'existence d'un dieu unique et créateur du monde.

Le philosophe a écrit expressément ceci : « *ὁ νοῦς διεκόσμησε πάντα* ».

On a traduit par ceci : « C'est l'intelligence suprême qui a mis en ordre tout ce qui existe. »

Voilà qui, d'abord, suppose une substance antérieure à ce dieu lui-même, quelque chose comme le Chaos d'Hésiode, auquel le vieux poète donnait l'Amour pour débrouilleur, et, par conséquent, démiurge. Il n'y a point là, d'absolue évidence, l'idée d'un dieu tel que l'on a pu le concevoir depuis, créant tout de rien.

Mais pourquoi ne pas attribuer au mot *νοῦς* son sens premier et propre ? Cela signifie l'intelligence, oui, certes, l'esprit, la raison, mais sans aucun qualificatif possible de suprême ou de divin. Ne s'agirait-il pas, dans la pensée d'Anaxagore, en toute simplesse, de l'esprit, de la raison, tels que notre esprit, notre raison à nous, les nomme, c'est-à-dire de notre esprit, de notre raison à nous, les hommes ?

Auquel cas la véridique traduction serait : « Tout ce qui existe n'est que chaos, confusion, désordre, pêle-mêle ayant pour essence le hasard ; mais nous, hommes, Hellènes, par notre logique, notre impérieux besoin de comprendre, nous y mettons des lois, une harmonie qui nous aide à classer, à comprendre, à en faire un *cosmos* satisfaisant notre amour du connaissable et du beau. »

De là au prodigieux concept de Socrate divinisant l'Homme, il n'y avait qu'un pas. Et qui sait si ce pas n'est pas encore un pas de danse, s'élançant jusquà l'infini, mais en retombant, comme si Anaxagore et Socrate avaient eu vent du sublime proverbe oriental qui dit avec tant de sagesse :

« On ne peut pas sauter hors de son ombre ! »



Dernier démenti au programme d'une introduction sans association d'idées, dernière association qui s'impose : la métaphysique elle-même, tout comme la Mythologie, ne serait-elle que cette espèce de danse ? Pourquoi pas ? Mais morne et désespérante avec la Métaphysique, tandis qu'elle est allègre, joyeuse et souriante avec la Mythologie.

Aussi bien dans le Cyclope d'Euripide, quand le bon Silène arrive et parcourt cette ile des monstres, ce repaire de Barbares et de mystiques sanguinaires, le bon Silène, ami du vin consolateur des hommes, le demi-dieu dont Socrate avait le masque, savez-vous de quel nom il le nomme, cet affreux pays du fanatisme ? Il dit qu'une pareille terre ne peut vraiment être qu'une terre d'abomination puisqu'il l'appelle en deux mots définitifs *ἄχορον χθόνα*, une terre où l'on ne danse pas.



Sur la terre hellénique, dans ce clair et radieux jardin de la Mythologie, où je vous laisse pénétrer maintenant sans vous ennuyer plus longtemps de mes vains et décousus commentaires, dansons donc, puisque nos amis les Hellènes, nos amis et nos vrais ancêtres, l'ont voulu ainsi !

Souvenons-nous, d'ailleurs, du prêtre égyptien qui, dans Platon, a dit au philosophe venant l'interroger sur le passé et l'avenir des choses et des hommes :

« Vous autres Hellènes, vous êtes et, sans doute, vous resterez éternellement la jeunesse du monde. »

Et nous autres, gens d'aujourd'hui, tâchons de la retrouver un peu en nous, comme elle était en nos ancêtres hellènes, cette jeunesse, dont nous sommes si loin désormais, hélas !

Ah ! la pauvre terre, la Déesse-Mère, la Terre noire de qui nous sommes nés et faits, et dans le sein de qui nous rentrerons (puisque *πάντα ῥεῖ*), la pauvre maman, elle a vieilli, vieilli, depuis tant de mille et de mille ans. Après la vieillesse elle connaîtra aussi la décrépitude, puis l'agonie. Alors, comme tout être qui entre dans ces affres, qui arrive au fond de la vallée ténébreuse, elle se rappellera sa longue vie entière, et plus tendrement sa jeunesse, qu'elle reverra et revivra un instant, le temps d'une de ces fulgurations par quoi tout un paysage s'illumine ; et en faisant le dernier saut avant de retomber dans sa dernière ombre, elle aura un sourire aux yeux et une fleur à la commissure de ses lèvres froncées pour un suprême baiser d'amour, comme si elle dansait encore ses belles et joyeuses danses qu'elle a si divinement dansées parmi les féeriques jardins de la Mythologie.

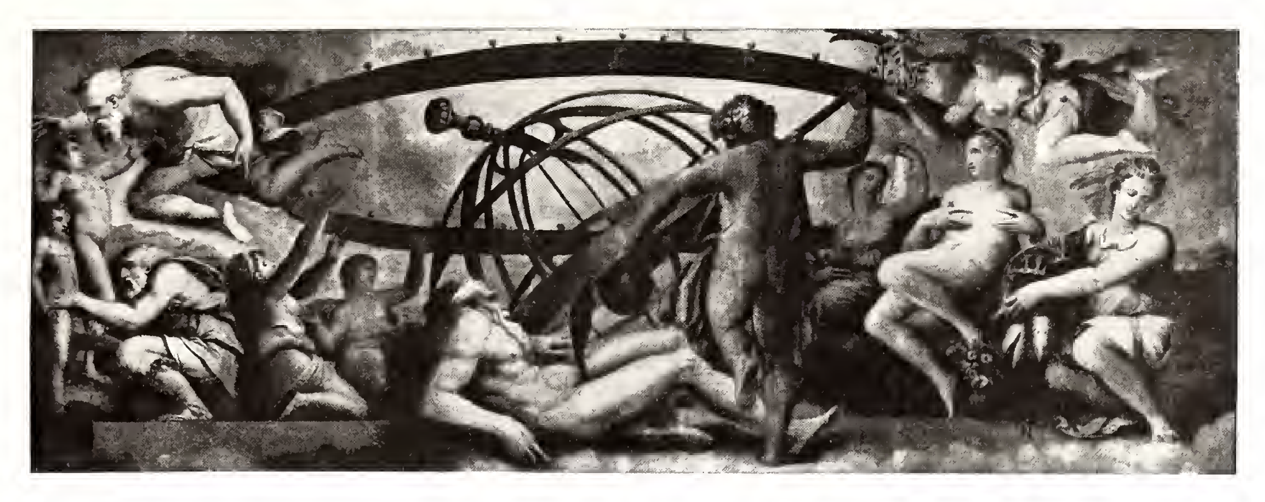
Dansons-les donc, nous aussi, pendant que nous le pouvons toujours, à la santé de la bonne vieille, qui nous aura tant chéris et que nous n'aimerons jamais trop, jamais assez !

Jean Richepin

de l'Académie française.

ZEUS ET ANTIOPE

D'après le tableau de Watteau. Musée du Louvre, Paris



Mutilation d'Ouranos par Kronos, d'après Vasari. (Phot. Alinari, Florence.)

CHAPITRE PREMIER

LES DYNASTIES SUCCESSIVES DES DIEUX GRECS

LA constitution du Panthéon hellénique a été la résultante d'une longue élaboration dont les principales vicissitudes ont été racontées dans la Théogonie attribuée à Hésiode. Avant que Zeus ne trônât en maître absolu dans l'Olympe, il se produisit une série de révolutions, aux épisodes souvent confus, mais d'un intérêt parfois puissamment dramatique.

LE CHAOS. Le trait distinctif de la Mythologie grecque c'est l'anthropomorphisme qui donne aux dieux la forme et les passions des hommes. Cette caractéristique n'apparaît cependant pas dès le début, si nous nous en tenons aux traditions hésiodiques (1). « Avant tout, dit la Théogonie, fut le Chaos ; puis Gæa au large sein, éternel et inébranlable soutien de toutes choses, et Eros le plus beau des immortels qui pénètre de sa douce langueur et les dieux et les hommes, qui dompte les cœurs et triomphe des sages conseils. »

(1) D'après Homère, le créateur de l'univers aurait été Océan qui eut pour épouse Thétis. Malheureusement on ne trouve dans les poèmes homériques aucune indication au sujet de la descendance de ce couple primitif.

Qu'était-ce que le Chaos dans la pensée d'Hésiode ? C'est l'espace, mais un espace qui contient en germe tout ce qui constituera l'univers. Il produisit d'abord l'Erèbe (la région souterraine qui, d'après la conception des anciens, s'étendait sous la terre aussi loin que le ciel sur notre planète) et la Nuit. L'Erèbe et la Nuit engendrent à leur tour l'Ether (personnification de l'air céleste qui enveloppe et domine la terre) et le Jour. C'est donc le Chaos qui se trouve à l'origine de toutes choses et qui sans aucun secours, donne naissance à l'Erèbe et à la Nuit. C'est lui le principe primordial et créateur.

GÆA ET EROS.

Immédiatement après le chaos, Hésiode nomme Gæa et Eros. Gæa, c'est la terre, mère universelle et nourricière des êtres. Elle engendra d'abord Ouranos « qui devait la couvrir de toutes parts de sa voûte étoilée et servir éternellement de séjour aux bienheureux immortels ». De ce fils, Gæa fait son époux et constitue avec lui la première dynastie divine. On verra plus loin comment cette dynastie fut dépossédée et le rôle que joua Gæa dans cette révolution.

Quant à Eros qui plus tard personnifia l'idée de l'amour, il n'est dans la pensée d'Hésiode qu'un principe, mais un principe d'une signification singulièrement élevée. C'est comme on l'a si bien dit « la force attractive qui porte les éléments à s'agréger et à se combiner ». Son pouvoir est sans limites. Nul n'y échappe, ni les dieux, ni les hommes qui cependant n'existaient pas encore au moment où Hésiode place l'entrée en scène d'Eros.

LES OURANIDES. TITANS, CYCLOPES, GÉANTS.

L'union de Gæa et d'Ouranos fut très féconde. Parmi les enfants de ce premier couple divin, il faut tout d'abord citer les Titans. Ils étaient au nombre de douze, également partagés entre les deux sexes. Du côté masculin c'étaient : Okeanos (l'Océan), Koïos, Kreios, Hyperion, Japetos, Kronos. Ils avaient pour sœurs Téthys, Théïa, Thémis, Mnémosyne, Phébé, Rhéa. Nous retrouverons presque tous ces personnages dans la suite de ce récit. Quelques-uns d'entre eux passeront au premier plan, tandis que les autres ne joueront qu'un rôle plus ou moins effacé.

Frères des Titans, les Cyclopes s'en distinguent parce qu'ils ne possèdent qu'un seul œil, placé au milieu du front. Ils sont d'esprit frondeur et imbus d'orgueil. Leur force et leur adresse les rend redoutables. Les Cyclopes sont au nombre de trois : Brontès, Steropès et Argès ; ils personnifient le tonnerre, l'éclair et la foudre.

Une autre triade du groupe des Ouranides est formée par les Géants, appelés encore Hécatonchires (aux cent mains). Hésiode les représente comme une race orgueilleuse ; de leurs épaules sortaient cent invincibles bras, et de là aussi, au-dessus de leurs robustes membres, s'élevaient cinquante têtes ; leur force était extrême, immense, comme leurs corps. Aigion ou Briarée, Kottos, Gygès, tels sont les noms des Hécatonchires qu'il ne faut pas confondre avec d'autres géants dont il sera question à propos de la Gigantomachie.

GÆA ET KRONOS RÉDUISENT OURANOS A L'IMPUISSANCE.

Ouranos procréait sans cesse, et cependant il savait qu'il serait un jour détrôné par ses fils. Pour conjurer ce péril il faisait disparaître ses descendants au fur et à mesure de leur naissance, en les précipitant dans le sein de la terre. Lasse d'enfanter sans cesse et de se voir enlever ses enfants, « Gæa, dit Hésiode, médite une cruelle et perfide vengeance. Dès qu'elle eut tiré de son sein l'acier éclatant de blancheur, elle fabriqua une grande faulx et révéla son projet à ses enfants ». Ce projet ne consistait en rien moins qu'à rendre Ouranos impuissant, au sens physiologique du mot, en le mutilant. Cette proposition frappe d'effroi les Ouranides. Ils reculent devant un pareil forfait. Seul, le plus jeune d'entre eux, Kronos, entre dans les vues de sa mère. Celle-ci lui expose les détails du complot. Armé de la faulx « à la dent tranchante », Kronos se tient caché en attendant l'heure d'exécuter sa criminelle entreprise.

« Le grand Ouranos, dit la Théogonie, arriva, amenant la Nuit, et animé du désir amoureux ; il s'étendit sur la Terre de toute sa longueur. Alors son fils sortit de l'embuscade, le saisit de la main gauche et, de la droite, agitant la faulx énorme, longue, acérée, il s'empressa de couper l'organe viril de son père. » Des gouttes de sang qui s'échappent de l'horrible blessure, naîtront plus tard les Erinyes, des géants et des nymphes. Puis, Hésiode ajoute : « Kronos mutila de nouveau avec l'acier le membre qu'il avait déjà coupé et le lança du rivage dans les vagues agitées de la mer : celle-ci le soutint longtemps, et de ce débris d'un corps immortel jaillit une blanche écume d'où naquit une jeune fille... » Telle fut la naissance d'Aphrodite.

Ouranos ne succomba pas à sa blessure. Il continue à vivre, mais est désormais réduit à un rôle obscur. Cependant, il conserve un privilège redoutable, c'est de prévoir l'avenir. Grâce à cela il pourra intervenir, d'abord pour sauver son petit-fils Zeus, ensuite pour l'empêcher d'être à son tour détrôné.

KRONOS ET RHÉA. LA SECONDE DYNASTIE DIVINE. NOUVELLE RÉVOLUTION.

Kronos s'est substitué à son père, mais celui-ci lui a prédit qu'il serait à son tour évincé par un de ses enfants. Or, Kronos épouse sa sœur Rhéa qui lui donne une nombreuse progéniture. Hestia, Demeter et Héra sont ses filles ; Hadès, Poseidon et, plus tard, Zeus, ses fils. Au lieu de précipiter ses enfants dans le Tartare, comme le faisait Ouranos, Kronos les avale au fur et à mesure de leur naissance. Mais Rhéa ne se résigne pas davantage que Gæa à voir ainsi disparaître ses descendants. Sur le point d'être de nouveau mère, elle supplie ses parents de l'aider à sauver l'enfant qu'elle porte dans son sein. Ouranos et Gæa lui conseillent de s'enfuir en Crète, d'y déposer son précieux fardeau, puis de revenir auprès de Kronos et de simuler un nouvel accouchement. Les choses se passent ainsi, Rhéa présente à Kronos une pierre emmaillotée qu'il engloutit voracement, croyant avoir une fois encore conjuré le destin.

On verra dans le chapitre suivant comment Zeus, après avoir été élevé en Crète à l'insu de son père, chassa Kronos et prit sa place. Ainsi s'établit la troisième et dernière dynastie divine des Grecs, celle des Olympiens.

LUTTE DE ZEUS CONTRE LES TITANS.

Avant de devenir définitivement le maître de l'Olympe, Zeus dut surmonter de terribles difficultés. Il eut en effet à lutter contre un retour offensif de divinités antérieures qui ne se résignaient pas à être réduites à l'impuissance.

Nous avons vu plus haut que les rejetons du premier couple divin, ceux qu'on appelle les Titans, avaient été précipités par leur père dans les profondeurs de la terre. Zeus les délivre de leurs chaînes. Mais les Titans ne peuvent se résigner à voir la première place occupée par les Olympiens qui sont venus après eux. Ils leur déclarent la guerre et une lutte s'engage qui semblait sans issue. Elle durait déjà depuis dix ans sans que rien en pût faire prévoir la fin.



Rhéa présente à Kronos la pierre emmaillotée censée représenter son dernier né. Rome, Musée du Capitole. (D'après Overbeck, *Atlas der Kunstmythologie.*)

ZEUS FAIT APPEL AUX CYCLOPES.

C'est Gæa, l'épouse d'Ouranos, qui, par ses sages conseils, va faire pencher le plateau de la balance en faveur de Zeus. A son instigation, il se met en route pour aller rendre la liberté aux trois Cyclopes, Brontès, Steropès et Argès. Ils sont enfermés dans le Tartare, sous la garde d'un être monstrueux, Kampé. Zeus tue ce monstre et ramène les Cyclopes à la lumière. Pour le remercier, ils lui donnent le tonnerre, l'éclair et la foudre, tandis que Poseidon recevait le trident et Hadès le casque, la κυνῆ. Les Cyclopes fabriquèrent également un voile de fer pour que les Titans n'aperçussent pas l'éclat de la foudre, ainsi qu'un autel sur lequel les dieux prêtèrent serment avant de marcher contre leurs ennemis. Cet autel fut, plus tard, placé parmi les astres en souvenir de cet événement.

LES HÉKATONCHIRES OU CENTIMANES.

Pour assurer davantage encore sa victoire, Zeus délivre en outre de leurs chaînes trois autres fils d'Ouranos et de Gæa, les Hékatonchires ou Centimanes. C'est leur force prodigieuse qui déterminera l'issue de la lutte en faveur de Zeus. « Trois cents rochers, lancés à la fois par leurs robustes bras, tombaient sans cesse sur les Titans et les couvraient comme d'une nuée obscure. »

Hésiode a tracé un tableau dramatique de la lutte des Olympiens contre les Titans. « Soudain, écrit-il, retentissent d'un bruit affreux la mer immense, la vaste terre ; le ciel ébranlé gémit, le haut Olympe tremble jusque dans ses fondements, quand se heurtent les immortels ; au sombre Tartare même parvint le bruit du choc horrible... La terre féconde brûlait en frémissant, les vastes forêts éclatent, tout bouillonne et la terre entière, et les courants de l'Océan, et la mer immense. — L'incendie gagne jusqu'au Chaos et à ce que voient les yeux, à ce qu'entendent les oreilles on eût dit que la terre et le ciel se confondaient, l'une ébranlée sur sa base, l'autre tombant de sa hauteur. »



La Chute des Titans. D'après une esquisse de Rubens. Musée de Bruxelles. (Phot. Braun.)

LA GIGANTOMACHIE.

Vainqueur des Titans, Zeus eut encore à soutenir d'autres combats avant de régner sans conteste sur l'Olympe. La plus célèbre de ces luttes est celle qu'on appelle la Gigantomachie ou combat contre les Géants. Hésiode, il est vrai, n'en parle pas, bien que certains écrivains prétendent qu'il a dû chanter cet épisode dans une partie, aujourd'hui perdue, de la Théogonie. Quoiqu'il en soit, la Gigantomachie occupe dans la littérature et dans l'art grecs une place trop importante pour que nous la passions sous silence.

Souvent confondus avec les Titans, les Géants s'en distinguent par plusieurs points essentiels. Ils sont nés des gouttes de sang tombées de la blessure d'Ouranos quand celui-ci fut mutilé par son fils Kronos. Ces gouttes de sang, d'après Hésiode, « la Terre les recueillit et, les années étant révolues, elle produisit les Géants monstrueux chargés d'armes étincelantes et portant dans leurs mains d'énormes lances ».

A la différence des Titans, les Géants ne sont pas immortels. Aussi leur mère, la Terre, veille-t-elle sur eux avec un soin jaloux. C'est même elle qui, désolée de voir les Titans à jamais réduits à l'impuissance, incite les Géants à reprendre à leur tour la lutte contre Zeus et les Olympiens.



Artémis et Hécate aux prises avec des Géants. Bas-relief antique. Rome, Musée du Vatican.
(Phot. Alinari, Florence.)

Les Géants nous sont tantôt représentés comme des mortels d'une taille et d'une force prodigieuses, tantôt comme des êtres monstrueux d'un aspect terrifiant. « Leur vue, dit Apollodore d'Athènes, était effrayante, ils avaient de longues barbes et de longs cheveux, les jambes couvertes d'écailles de serpent ». D'autre part, ils étaient bien supérieurs en nombre aux Titans, aux Cyclopes et aux Hékatonchires. On n'en a pas compté moins de cent, dont trente-quatre auxquels on peut attribuer un nom.

PRINCIPAUX ÉPISODES DE LA GIGANTOMACHIE.

Les écrivains anciens sont d'accord pour placer le théâtre de la lutte des Géants contre les dieux dans la partie occidentale de la Chalcidique. C'est là, qu'à une distance assez rapprochée du mont Olympe, se trouvaient les champs Phlégréens, ancien nom du territoire de Pallène. C'était une région extrêmement sauvage et qui, aujourd'hui encore, n'a pas complètement perdu ce caractère.

Dans le camp des dieux, ce sont Zeus et Athèna qui se tiennent au premier plan. On voit cependant intervenir d'autres divinités : Héra, Apollon, Héphaïstos, Artémis, Poseidon, Aphrodite, Hécate, les Parques même. Chacun de ces dieux, chacune de ces déesses, en vient aux mains avec un ou plusieurs Géants. Les plus connus d'entre ceux-ci sont Porphyrion, Alcyonée, Encelade, Ephialtès, Eurytos, Klytios, Polybotès, Pallas, Hippolyte, Gaïos, Agrios et Thoon.

Nous avons vu plus haut que dans la lutte des Olympiens contre les Titans, Zeus fut obligé de faire appel aux Cyclopes et aux Hékatonchires pour remporter la victoire. On trouve un trait analogue dans la Gigantomachie. Là encore les dieux sont impuissants à triompher sans une intervention étrangère. Cette fois c'est à un mortel qu'ils devront faire appel, et ce mortel ne sera autre qu'Héraklès auquel on joint parfois Dionysos. D'autre part, la Terre, pour empêcher les Géants, ses fils, de succomber, met tout en œuvre. Elle veut leur faire manger une herbe magique

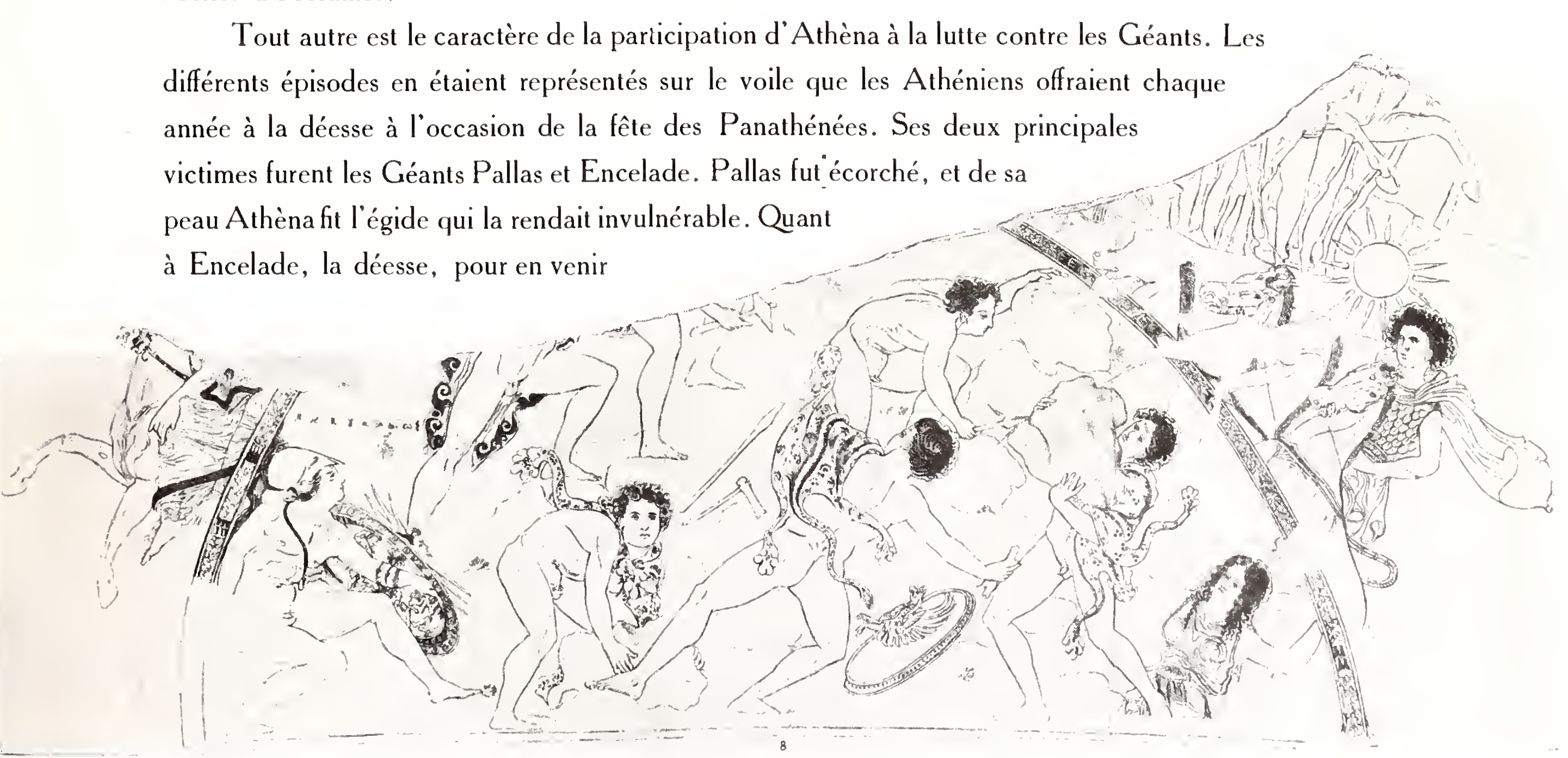
qui confère l'immortalité. Prévenu de ses desseins, Zeus défend au soleil, à la lune, à l'aurore de paraître et va couper en secret l'herbe merveilleuse.

Le sort des Géants est décidé. C'est en vain qu'ils esayeront d'escalader l'Olympe en entassant l'une sur l'autre les montagnes avoisinantes. Leurs exploits seront inutiles. Alcyonée, par exemple, ensevelira sous un bloc de pierre douze quadriges. Sa force était prodigieuse et il jouissait, en outre, du privilège d'être immortel tant qu'il se trouvait sur le sol où il était né. Héraklès l'a percé d'une flèche. Alcyonée n'en reste pas moins debout, au grand étonnement de son adversaire. A ce moment, Athèna accourt. Elle explique à Héraklès le mystère de l'invulnérabilité du Géant. Aussitôt Héraklès entraîne Alcyonée hors du territoire de Pallène ; l'aîné des Géants meurt aussitôt.

Porphyrion, qui a assisté à la défaite de son frère Alcyonée veut le venger. Il se précipite sur Héraklès auprès duquel se trouvait à ce moment la femme de Zeus, Héra. Zeus ne voit d'autre moyen de conjurer le péril que d'inspirer au Géant une passion aussi soudaine qu'irrésistible pour Héra. Porphyrion s'élance sur la reine de l'Olympe, lui arrache ses vêtements et va lui faire subir les derniers outrages. C'est le moment que choisit Héraklès pour le percer d'une flèche.

Une autre tradition fait jouer à Aphrodite un rôle quelque peu analogue à celui d'Héra. La déesse de l'Amour avait fait cacher Héraklès dans une caverne. Déployant tous ses charmes, elle attirait dans cette caverne les malheureux Géants qui succombaient l'un après l'autre sous les flèches d'Héraklès.

Tout autre est le caractère de la participation d'Athèna à la lutte contre les Géants. Les différents épisodes en étaient représentés sur le voile que les Athéniens offraient chaque année à la déesse à l'occasion de la fête des Panathénées. Ses deux principales victimes furent les Géants Pallas et Encelade. Pallas fut écorché, et de sa peau Athèna fit l'égide qui la rendait invulnérable. Quant à Encelade, la déesse, pour en venir



Les Géants essayent d'escalader l'Olympe.
(D'après Overbeck, *Atlas der Kunstmythologie.*)

à bout, dut l'écraser sous le poids de l'île de Sicile. Une aventure du même genre arriva à un autre Géant, Polybotès. « Poursuivi à travers la mer par Poseidon, il s'était réfugié dans l'île de Cos. Poseidon en arracha la partie qu'on appelle Nisyros et, la lui lançant, l'accabla dessous. » (Apollodore.)

L'intervention de Dionysos dans la Gigantomachie, introduite d'ailleurs beaucoup plus tard par les mythographes, nous est bien moins connue. Eratosthène raconte que ce héros avait amené



Athèna et Encelade. Amphore bacchique. (Lenormant et de Witte, *Elite céramographique*.)

avec lui toute une troupe de satyres et de silènes montés sur des ânes. A l'approche des Géants, ces animaux se mirent à braire d'une manière épouvantable. Les Géants effrayés, croyant que c'était quelque monstre inconnu que les dieux amenaient contre eux, prirent immédiatement la fuite.

LUTTE DE ZEUS CONTRE TYPHŒUS, LE PLUS REDOUTABLE DES GÉANTS.

Après avoir vaincu les Géants, nés du sang d'Ouranos, Zeus eut encore à combattre contre un dernier ennemi. C'est encore la terre qui le lui suscita. Unie au Tartare, elle mit au monde Typhœus, « le dernier de ses enfants, dit Hésiode. Les vigoureuses mains de ce dieu tout puissant travaillaient sans relâche, et ses pieds étaient infatigables ; sur ses épaules se dressaient cent têtes d'un horrible dragon et chacune dardait une langue noire ; des yeux jaillissait une flamme étincelante à travers les sourcils. Toutes ces têtes, hideuses à voir, proféraient mille sons inexplicables et quelquefois si aigus que les dieux mêmes ne pouvaient les entendre... ».

Apollodore d'Athènes nous dit encore que Typhœus « surpassait en hauteur les plus hautes



ZEUS FOUDROIE LES TITANS

D'après le plafond de Véronèse. Paris, Musée du Louvre.

montagnes. De sa tête il touchait souvent aux astres ; de ses mains, l'une touchait au levant et l'autre au couchant... Des ses cuisses sortaient des vipères nombreuses qui, en formant des replis tortueux, l'entortillaient jusqu'à la tête et faisaient entendre des sifflements effroyables. Tout son corps était couvert de plumes ; des crins épais et mêlés flottaient sur sa tête et sur ses joues ».

Typhœus attaque les dieux qui, le voyant escalader le ciel, sont terrifiés. Ils s'enfuient en Egypte, où, pour échapper au monstre, ils se métamorphosent en animaux. La lutte entre le géant



Athèna et Dionysos combattant contre les Géants. Amphore bacchique.
(Gerhard, *Auserlesene Vasenbilder.*)

et Zeus fut particulièrement âpre. Zeus, grâce à la foudre et à une faulx en diamant repousse Typhœus et le poursuit jusqu'en Syrie. Là, un corps à corps s'engage entre les deux adversaires. Typhœus enlace Zeus dans les replis des vipères qui sortaient de ses cuisses et le réduit à l'impuissance. S'emparant de la faulx de diamant, dont s'était armé le maître de l'Olympe, il s'en sert pour lui couper les nerfs des pieds et des mains. Incapable d'opposer la moindre résistance, Zeus se voit emporté sur les épaules du géant jusque dans un antre en Cilicie. Typhœus l'y dépose, ainsi que les nerfs enveloppés dans une peau d'ours. C'est Hermès qui vient au secours de Zeus. Il dérobe les nerfs, les remet en place, et permet ainsi au maître de l'Olympe de reprendre la lutte. Monté sur un char attelé de chevaux ailés, Zeus poursuit sans relâche le monstre en l'accablant de coups de foudre. Typhœus répond en lançant contre son ennemi des montagnes entières. Mais ses forces s'épuisent, son sang s'écoule par de nombreuses blessures. Il s'enfuit, traverse la mer et arrive jusqu'en Sicile où Zeus triomphe définitivement de lui en l'écrasant sous le mont Etna.

Typhœus avait comme épouse « un être monstrueux auquel rien ne ressemble chez les dieux et chez les hommes, la divine, la redoutable Echidna. C'est, dans la partie supérieure du corps, une nymphe au doux regard, au beau visage, et, dans le reste, un énorme serpent tout couvert d'écailles aux couleurs changeantes, qui se repaît d'une nourriture sauvage dans les entrailles de la terre ».

De l'accouplement de Typhœus et d'Echidna naquirent d'autres monstres dont il sera plus longuement parlé dans la suite de cet ouvrage et dont nous nous contenterons, pour le moment, de donner l'énumération : les chiens Orthros et Cerbère, l'hydre de Lerne, la Chimère, etc...

SORT DES TITANS VAINCUS. LE TARTARE.

On a vu plus haut comment les Titans, après une lutte terrible, furent définitivement vaincus par Zeus. Réduits à l'impuissance ils sont précipités dans le Tartare, « aussi loin de la surface que la terre l'est du ciel ; car le même espace, qui sépare le ciel de la terre, sépare aussi la terre du Tartare. Tombant du ciel, une enclume d'airain roulerait pendant neuf jours et neuf nuits et la dixième ne toucherait pas encore la terre ; tombant de la terre, elle descendrait neuf autres jours, neuf autres nuits et, la dixième nuit seulement, entrerait dans le Tartare ». Mais cet éloignement ne suffit pas. Toutes les précautions sont prises pour empêcher un retour offensif des Titans. « Autour du Tartare s'étend un mur d'airain ; dans sa partie supérieure règne une triple nuit ». La porte qui donne accès au Tartare est en fer et a été forgée par Héphaïstos. Les trois géants qui ont prêté main-forte à Zeus dans la lutte contre les Titans, Gygès, Kottos et Briarée, sont chargés de veiller à ce qu'aucun des prisonniers ne puisse franchir le seuil redoutable. Et l'espace n'a pas été mesuré aux Titans, car, dit Hésiode, « entré dans le Tartare, on ne pourrait, dans le cours d'une année entière, en atteindre l'extrémité ; on irait sans cesse, emporté ça et là par d'impétueux tourbillons. Au sein de ces étranges lieux, redoutés même des immortels, s'élève le triste palais de la Nuit, toujours enveloppé de sombres nuages ».

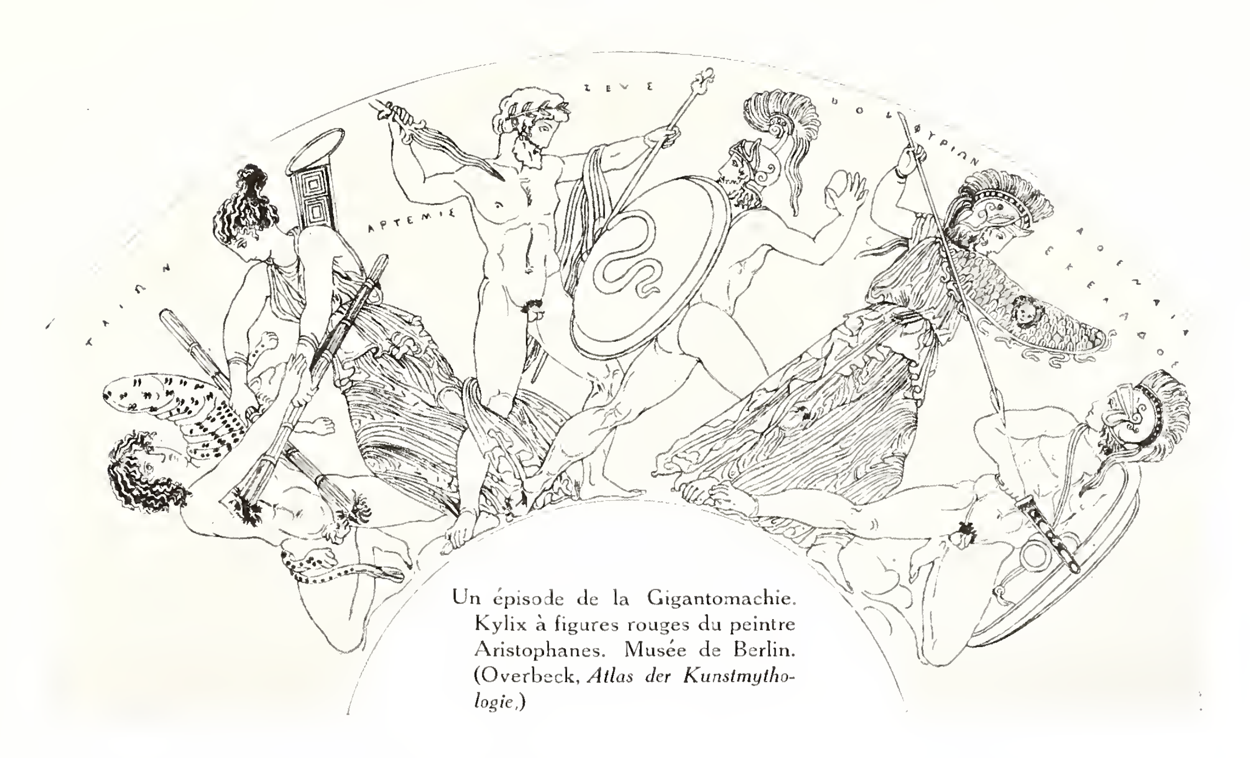
Immortels mais déchus, les Titans disparaissent ainsi de la scène. L'un de leurs descendants joue cependant encore un rôle considérable dans la mythologie grecque : c'est Prométhée.

LA LÉGENDE DE PROMÉTHÉE.

L'un des Titans, Japetos, eut, de son union avec l'Océanide Clymène, quatre fils : Atlas, Menoïtios, Epiméthée et Prométhée. Tous les quatre, pour des causes diverses, encoururent le courroux de Zeus.

Atlas, dont il sera plus longuement question dans le chapitre consacré à Héraklès, fut condamné « aux bornes de la terre, debout devant les Hespérides, à soutenir le ciel de sa vaste tête et de ses mains infatigables ». Menoïtios fut plongé dans l'Erèbe, par Zeus, à cause de « sa méchanceté et de son audace sans mesure ». Quant à Epiméthée, il se trouve dans la légende étroitement associé à Prométhée, comme on le verra dans la suite de ce récit.

Le mythe de Prométhée est certainement l'un des plus curieux de toute la mythologie grecque et, peut-être, celui qui, au cours des temps, a été le plus enrichi par l'imagination des poètes et des



Un épisode de la Gigantomachie. Kylix à figures rouges du peintre Aristophanes. Musée de Berlin. (Overbeck, *Atlas der Kunstmythologie.*)

philosophes. A l'encontre des autres Titans qui ne sont que l'expression de forces brutales et aveugles, Prométhée personnifie la ruse et l'intelligence, mais n'en succombe pas moins dans sa lutte inégale contre Zeus.

Comment Prométhée s'est-il attiré le courroux du maître de l'Olympe ? Il ne faut citer que pour mémoire la légende d'après laquelle Prométhée aurait été le propre fils d'Héra, épouse de Zeus, violée avant son mariage par le Géant Eurymédon. Tout aussi invraisemblable est la légende qui nous montre Zeus irrité contre Prométhée, parce que celui-ci aurait voulu porter atteinte à l'honneur d'Athèna. D'après certains auteurs, n'est-ce pas Prométhée qui aurait présidé à la naissance de la fille de Zeus en fendant d'un coup de hache la tête de ce dernier, rôle généralement attribué à Hephaïstos ?

La véritable cause de la haine de Zeus pour Prométhée, c'est que le fils de Japetos a été le bienfaiteur des hommes, dont il est même considéré parfois comme créateur ainsi qu'on le verra plus loin.

D'après Hésiode, Prométhée déchaîna d'abord contre lui la colère de Zeus par une supercherie qui fut fort sensible au maître des dieux. Mortels et dieux s'étaient réunis à Mécone pour délibérer sur leurs prérogatives réciproques et en particulier, semble-t-il, pour savoir quelle part reviendrait aux uns et aux autres en ce qui concernait les victimes offertes en sacrifice. Chargé d'opérer le partage, « Prométhée, pour tromper la sagesse de Zeus, expose à tous les yeux un bœuf énorme qu'il avait divisé à dessein : d'un côté, il renferme dans la peau les chairs, les intestins et les morceaux les plus gras en les enveloppant du ventre de la victime ; de l'autre, il dispose avec une perfide adresse les os blancs qu'il recouvrit de graisse luisante ». Invité à choisir, Zeus, trompé

par les apparences, n'hésite pas à prendre pour sa part le lot qui lui semble le plus avantageux. Mais, lorsque « de ses deux mains il écarte la graisse éclatante de blancheur, il devint furieux et la colère s'empara de son âme tout entière quand, trompé par un art perfide, il aperçut les os blancs de l'animal ». C'est depuis ce temps, ajoute Hésiode, que « la terre voit les tribus des hommes brûler, en l'honneur des dieux, les blancs ossements des victimes sur les autels parfumés ».

LE RAPT DU FEU.

Outré de se voir ainsi frusté au bénéfice des hommes, Zeus se venge d'eux d'une façon terrible. Il leur enlève ce don précieux qu'est le feu. Avant ce funeste événement leur bonheur était sans mélange. Mais, en les privant du feu, Zeus « leur a caché le secret d'une vie frugale. Autrement le travail d'un seul jour suffirait pour se procurer le moyen de subsister une année entière, même en restant oisif. Tu suspendrais soudain le gouvernail au-dessus de la fumée et tu laisserais reposer tes bœufs et tes mulets laborieux ».



Poseidon et Ephialtès.
Amphore tyrrhénienne. Musée de Vienne.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique*.)

L'homme est donc « condamné aux soucis et aux tourments ». Eschyle nous trace un sombre tableau de l'existence des mortels. « Ils avaient des yeux et ne voyaient point, des oreilles et n'entendaient point. Êtres flottants comme en nos songes, pendant des milliers d'années, rien de net pour eux, tout se confondait, tout était brouillé. Ni maisons de briques alors ouvertes au soleil, ni charpente. Pour abris des trous par où, comme la fourmi au corps allongé et fluet, ils se glissaient au fond des grottes sans soleil. De l'hiver nulle notion exacte, distincte, ni du printemps, saison des fleurs, ni de l'été, celle des fruits. De tout ce qu'ils faisaient, nul discernement... Tombés malades, point de soulagement, ni aliment, ni onguent, ni boisson. Faute de remède, on mourait. »

Mais Prométhée va venir au secours de l'humanité. Ce feu, que Zeus dans sa colère a ravi aux humains, le fils de Japetos n'aura de cesse que quand il le leur aura rendu. Hésiode dit simplement que Prométhée déroba le feu à Zeus « en enfermant dans une férule ses rayons étincelants ». D'autres prétendent que Prométhée alluma une torche à la roue du soleil, mais c'est la version d'Hésiode qui est la plus généralement admise. D'autre part, si certains auteurs donnent l'Olympe comme lieu du rapt ou vont jusqu'à dire que le feu dérobé provenait de l'éclair, il semble plus logique de se rallier à l'opinion qui met en scène Héphaïstos. C'est dans l'atelier du divin

forgeron, localisé dans l'île de Lemnos, que Prométhée se rendit coupable du larcin dont Zeus devait tirer une si terrible vengeance.

La férule dans laquelle Prométhée, d'après Hésiode, transporta le feu, est une plante de la famille des ombellifères, à haute tige herbacée remplie de moelle ; Prométhée introduisit dans la tige de la férule le fruit de son larcin et vint l'apporter aux hommes.

CRÉATION DE PANDORE.

Outré de se voir ainsi joué par Prométhée, Zeus ne tarda pas à se venger de lui et des hommes (1). A ces derniers le maître de l'Olympe enverra « un funeste présent dont ils seront tous charmés au fond de leur âme, chérissant leur propre fléau ». Ce présent c'est Pandore, la femme. Zeus ordonne à Héphaïstos « de composer sans délai un corps, en mélangeant de la terre avec de l'eau, de lui communiquer la force et la voix humaine, d'en former une vierge d'une beauté ravissante et semblable aux déesses immortelles ». D'autres divinités prêtent leur concours à Héphaïstos pour combler de dons la future compagne de l'homme. Athèna et les Charites la revêtent des plus magnifiques parures, de colliers d'or et de fleurs printanières. Mais, en même temps, Hermès inspire à la femme « l'art du mensonge, les discours séduisants et le caractère perfide ». C'est lui qui l'appelle Pandore, parce que tous les habitants de l'Olympe lui avaient fait un présent.



Artémis et Aegion.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique*.)

D'après Hésiode, c'est à la femme que l'homme doit tous ses malheurs. Il la compare aux frelons qui « s'engraissent du labeur d'autrui ». Le célibat, d'après lui, est un remède pire que le mal. « Si nous fuyons l'hymen et le commerce des femmes, nous n'avons, aux jours de la triste vieillesse, personne qui nous soutienne et nous console ; en vain nous sommes dans l'abondance ; à notre mort, des parents éloignés se partagent entre eux notre héritage ». Il peut arriver que l'homme soit uni « à une compagne vertueuse et chère », mais, même dans ce cas, « le mal se

(1) D'après une légende rapportée par Elien, ce seraient les hommes eux-mêmes qui auraient découvert à Zeus le rapt du feu par Prométhée. Ils auraient reçu du maître de l'Olympe un remède qui préservait de la vieillesse. Ce remède fut placé sur un âne qui arriva, mourant de soif, auprès d'une fontaine gardée par un serpent. Contre l'autorisation d'étancher sa soif, l'âne abandonna au serpent le remède qu'il portait et c'est depuis cette époque que les serpents auraient la faculté de se rajeunir.

mêle encore au bien dans toute notre vie ». Quant à celui qui rencontre sur son chemin « quelque femme de race perverse », il vivra dans l'amertume, « portant au fond de son cœur un éternel ennui, un chagrin que rien ne peut guérir ».

A quoi attribuer la sombre misogynie, si peu flatteuse pour la femme, qui perce dans ces lignes ? On a vainement essayé de l'expliquer au point de vue mythologique et cette conception n'a d'ailleurs nui en rien au culte de la beauté féminine dans l'antiquité grecque.

Après avoir créé la femme, Héphaïstos va la conduire auprès du frère même de Prométhée, l'imprévoyant Epiméthée. Celui-ci semble un esprit faible, sans défense. Prométhée lui avait recommandé de ne rien accepter de Zeus, mais Epiméthée passe outre à ce conseil et reçoit avec empressement la belle Pandore. Celle-ci avait apporté avec elle un vase, sur le contenu duquel les



Hermès, Athèna, Heraklès, dans la lutte contre les Géants. Hydrie à peintures noires.

(Lenormant et de Witte. *Elite céramographique.*)

auteurs ne sont pas d'accord. Hésiode parle « des maux terribles » qui s'en échappèrent, en ajoutant que l'espérance seule resta au fond du vase. Comme on l'a fait justement remarquer, l'espérance n'est pas un mal, même quand elle nous berce d'illusions trompeuses. D'autres écrivains prétendent que le vase renfermait non des maux, mais des biens. En l'ouvrant intempestivement, Pandore en laissa échapper tout ce qui aurait pu faire le bonheur de l'humanité. Ce sont donc la curiosité et l'indiscrétion de la femme qui seraient la source de tous les maux qui s'abattirent immédiatement sur l'homme.

« Auparavant, dit Hésiode, les tribus des hommes vivaient sur la terre exemptes des tristes souffrances, du pénible travail et des cruelles maladies qui amènent la vieillesse... Depuis ce jour, mille calamités entourent les hommes de toutes parts : la terre est remplie de maux, la mer en est remplie ; les maladies se plaisent à tourmenter les mortels nuit et jour et leur apportent en silence toutes les douleurs. »

Au sombre tableau des malheurs dont Zeus accable l'homme parce que Prométhée l'a mis en possession du feu, il convient d'opposer celui de tous les bienfaits que l'humanité doit à

Prométhée. Eschyle en place l'énumération dans la bouche de son héros. C'est le passage de l'état sauvage à la civilisation. Prométhée a enseigné aux hommes « l'instant précis du lever des astres, le mouvement plus indécis de leur coucher ». Il est l'inventeur du nombre, des lettres et de l'art de les grouper. Grâce à lui, par la domestication des animaux, l'homme pourra cultiver la terre avec beaucoup moins de peine. La navigation est également une création de Prométhée, de même que la médecine, la divination, l'interprétation des songes et du vol des oiseaux, etc... Enfin, c'est encore Prométhée qui a révélé aux humains « ce que dans ses profondeurs la terre cache à l'homme, ces richesses, l'airain, le fer, l'argent et l'or ».

DEUCALION ET PYRRHA.

Cependant, Zeus médite contre les hommes une vengeance plus radicale encore : leur extermination pure et simple. Il déchaîne sur la terre un déluge destiné à noyer les mortels épouvantés. C'est encore Prométhée qui va empêcher l'exécution complète de ce sinistre dessein. Son fils, Deucalion, a épousé Pyrrha, fille d'Epiméthée et de Pandore. Prométhée les sauve du désastre. A son instigation, ils construisent une arche dans laquelle ils se réfugient. Pendant neuf jours et neuf nuits ils errent sur les flots. Enfin ils atterrissent, sur le Parnasse d'après les uns, sur l'Othrys d'après les autres. Le premier soin de Deucalion est d'offrir un sacrifice à Zeus. Celui-ci envoie Hermès auprès des fugitifs. Qu'ils expriment un vœu, le maître de l'Olympe se porte garant de sa réalisation. Deucalion demande la création d'une nouvelle race humaine. Zeus charge Deucalion et Pyrrha de procéder eux-mêmes à cette opération. Des pierres que Deucalion lancera derrière lui naîtront des hommes ; celles lancées par Pyrrha donneront naissance à des femmes. Ainsi sera de toutes pièces constitué un nouveau peuple, qu'il faut distinguer des descendants mêmes de Deucalion et de Pyrrha. Il y a là une différence d'origine à laquelle on attachait en Grèce une importance particulière. Toutes les familles royales ou princières prétendaient, en effet, descendre de Deucalion et de Pyrrha et n'avoir rien de commun avec le *vulgum pecus* issu des pierres lancées derrière eux par le fils de Prométhée et son épouse. Apollodore d'Athènes énumère les ancêtres de toutes les races royales de la péninsule hellénique, depuis Hellen et Amphictyon jusqu'à Orestheus qui fut roi d'Etolie.

PROMÉTHÉE CRÉATEUR DU GENRE HUMAIN.

Certains auteurs anciens vont jusqu'à faire de Prométhée, non pas le bienfaiteur, mais le créateur même du genre humain. Pausanias raconte qu'on montrait à Panopée, en Phocide, des pierres qui avaient une odeur pareille à celle de la peau humaine ; elles étaient, à ce que l'on prétendait, le reste du limon avec lequel Prométhée avait pétri les hommes. Une gracieuse légende, rapportée par Esope, dit que Prométhée avait employé des larmes pour humecter le limon d'où il avait tiré le premier homme.

Quant à Platon, il ressort du récit qu'il nous a donné dans le *Protagoras*, que si ce n'est pas Prométhée lui-même qui a créé l'homme, c'est lui qui lui a donné la faculté de vivre. Les dieux ayant formé les animaux « dans l'intérieur de la terre, d'un mélange de terre, de feu et de tout ce

qui peut s'allier avec ces deux éléments, chargèrent Prométhée et Epiméthée de les orner et de les douer des qualités qui convenaient à chacun ». Epiméthée demande à son frère de lui abandonner ce travail. Prométhée y consent, mais quand il veut se rendre compte des résultats de l'opération, il s'aperçoit qu'Epiméthée a épuisé tous les dons à sa disposition en faveur des animaux et qu'il ne restait rien pour l'homme. Celui-ci était « nu, sans défense, sans armes ». Platon ajoute que pour mettre l'homme en état de se défendre, Prométhée « déroba à Athèna et à Héphaïstos la science des arts avec le feu, sans lequel cette science aurait été inutile, et le donna aux hommes qui se trouvèrent ainsi pourvus des sciences et des arts nécessaires à la vie ». Suivant Platon, Prométhée aurait en outre dérobé à Zeus, qui la tenait soigneusement cachée, « la science politique », et c'est pour ce larcin qu'il aurait été puni par le maître de l'Olympe.



Prométhée et Atlas.
Vase archaïque du Musée du Vatican.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique.*)

CHATIMENT DE PROMÉTHÉE. SA DÉLIVRANCE.

Zeus ne se borne pas à faire sentir aux mortels le poids de sa vengeance. Celle-ci s'exerce de terrible façon sur Prométhée lui-même. Le fils de Japetos s'est attiré la colère divine, d'abord pour avoir trompé Zeus dans le partage des victimes, ensuite pour avoir donné le feu aux mortels. Certains auteurs donnent encore d'autres causes du ressentiment de Zeus. Il aurait été dû à ce que Prométhée était détenteur d'un secret qu'il se refusait obstinément à révéler au maître de l'Olympe. Ce secret se rapportait aux tentatives de séduction exercées par Zeus sur Thétis, fille de Nérée. Prométhée aurait su que si les efforts de Zeus étaient couronnés de succès, il en naîtrait un fils qui renverserait son père. Dans la suite, le fils de Japetos rompit son silence et permit ainsi à Zeus d'éviter le sort d'Ouranos et de Kronos.

Quelqu'en soit le motif, le supplice auquel Prométhée fut condamné par la volonté de Zeus était d'une incomparable cruauté. Le malheureux Titan est transporté sur le plus haut sommet du Caucase. Là, Héphaïstos l'enchaîne sur un rocher par des liens impossibles à briser. Un aigle envoyé par Zeus venait chaque jour dévorer le foie de Prométhée et chaque nuit ce foie repoussait.



LA LUTTE DES DIEUX CONTRE LES GÉANTS

Vase attique du IVe siècle. Paris. Musée du Louvre.

Ce supplice, dont Eschyle nous fait une description émouvante, devait durer des milliers d'années. Ce fut Héraklès qui, au bout de trente ans, y mit un terme. Arrivé au Caucase, le fils de Zeus et d'Alcmène apitoyé sur le sort du malheureux Titan, tue l'aigle dont le bec acéré le torturait sans relâche. Héphaïstos vient sans doute briser lui-même les chaînes par lesquelles il avait rivé Prométhée à son rocher. Tout cela arrive par le consentement de Zeus, enfin réconcilié avec le grand révolté. Il pousse même la condescendance jusqu'à admettre Prométhée dans l'Olympe. D'après la légende, il y aurait eu là une substitution dont on ne s'explique pas très bien la cause, car, fils de Titan, Prométhée était immortel et rien ne s'opposait, par conséquent, à son admission dans le séjour des dieux. Quoiqu'il en soit, la légende veut que Prométhée ait pris dans l'Olympe la place du centaure Chiron. Celui-ci était immortel, mais frappé d'une blessure inguérissable et ne voulant pas endurer une éternelle souffrance, il demande à mourir. Son immortalité passa à Prométhée.



Poseidon et le Géant Polybotès.
(Overbeck, *Atlas der Kunstmythologie.*)

ÉTABLISSEMENT DÉFINITIF DE LA SUPRÉMATIE DE ZEUS.

Comme on l'a vu, Zeus, après avoir détrôné son père, Kronos, n'est pas arrivé sans peine à triompher de la résistance opposée par les membres des dynasties divines antérieures. Il a eu à soutenir de terribles luttes contre les Titans, les Géants et Typhœus. Plus d'une fois il a été sur le point de succomber et, pour triompher, il a dû faire appel aux forces réunies de toutes les divinités de l'Olympe et même à des personnages d'un rang inférieur, comme Héraklès. Tous ses adversaires sont définitivement vaincus. Les Titans sont à jamais enfermés dans le Tartare ; Typhœus est écrasé sous l'Etna ; Prométhée, après avoir expié son audace, s'est réconcilié avec son persécuteur. Quant à l'entourage immédiat du maître de l'Olympe, après quelques velléités de résistance, il n'a pas tardé à se soumettre à l'autorité du dernier né de Kronos et de Rhéa. C'est Héra elle-même qui le reconnaît dans ces mots que met dans sa bouche Homère : « Insensés, qui follement nous courrouçons contre Zeus, et qui nous approchons de lui pour le subjuguer par la persuasion ! Assis à l'écart, il nous dédaigne, il nous méprise, il se glorifie d'être le plus fort et le plus puissant des dieux ; souffrez donc les afflictions qu'il envoie à chacun de vous. »



Les Corybantes. Bas-relief antique. (Phot. Alinari, Florence.)

CHAPITRE II

ZEUS

I. — NAISSANCE ET ENFANCE DE ZEUS.

UNE NAISSANCE CLANDESTINE.

Nous avons exposé dans le chapitre précédent les différentes phases de l'établissement du Panthéon hellénique. Une première dynastie divine, composée d'Ouranos et de Gæa, est détrônée à la suite d'un drame de famille. Désolée de voir son époux précipiter « dans les profondeurs de la terre » les innombrables enfants qu'elle lui donnait, Gæa imagine un moyen radical de mettre un terme à la furie procréatrice d'Ouranos. A son instigation, son fils Kronos, armé de la harpé, mutile Ouranos, le rend impuissant et prend sa place. Redoutant de subir un jour le même sort et d'être à son tour évincé par un de ses descendants, Kronos supprime toute sa progéniture. Au fur et à mesure de la naissance de ses enfants, cet ancêtre d'Ugolin les engloutissait, au grand désespoir de la mère. Celle-ci a recours à la ruse. Se sentant sur le point de donner le jour à un nouvel enfant, elle s'enfuit dans l'île de Crète. Là, elle dépose son divin fardeau, puis revient hâtivement dans l'Olympe. Elle y simule un second accouchement et présente à Kronos une pierre emmaillotée à la place de son dernier né. Cette substitution réussit à merveille : Kronos avale la pierre sans la moindre méfiance, persuadé que cette fois encore il a conjuré le péril qui le menace.

LES PREMIÈRES ANNÉES DE ZEUS.

Les auteurs anciens nous racontent l'enfance de Zeus avec d'assez nombreuses variantes. Suivant les uns, le jeune dieu fut recueilli par les nymphes du mont Dicté qui le couchèrent dans un berceau d'or. D'autres nous disent que le soin d'élever le fils de Kronos fut remis aux deux filles du roi de Crète Mélissos, Adrastée et Melissa.

Zeus fut nourri du lait d'une chèvre, dont le nom, chez certains auteurs, se confond avec celui d'une nymphe. La chèvre Amalthée était un animal terrible. Elle descendait du Soleil et son aspect était si terrifiant que les Titans eux-mêmes ne pouvaient le supporter. Aussi avaient-ils prié la Terre de cacher Amalthée dans un antre de l'île de Crète. C'est là qu'on lui apporta son nourrisson. Plus tard, dans sa lutte contre les Titans, Zeus, sur le conseil de Thémis, se revêtira de la peau de la chèvre Amalthée que rien ne pouvait transpercer et au milieu de laquelle se trouvait la tête de la Gorgone. Ainsi fut formée l'égide (de *αἴξ, αἰγός*, chèvre) dont Zeus, dans la suite, fit présent à sa fille Athena.



L'enfance de Zeus. D'après le tableau de Jordaens. Musée du Louvre.

A la légende de la chèvre Amalthée se rattache celle de la corne d'abondance. Là encore nous nous trouvons en face de deux versions. Tantôt, c'est la chèvre elle-même qui se casse une corne contre un arbre. La nourrice de Zeus ramasse l'objet, l'entoure de feuillage et l'apporte à son nourrisson. Dans la seconde version, c'est Zeus lui-même qui brise la corne. Il en fait cadeau aux filles de Melissos, en lui conférant des propriétés merveilleuses. Sur un simple souhait, elle se remplissait de tous les biens de la terre et devint ainsi le symbole de la fertilité et de l'abondance. La chèvre Amalthée et sa corne furent plus tard placées par Zeus dans la voûte céleste. Suivant Athénée, Zeus enfant aurait été nourri par les colombes. « Elles lui apportaient l'ambroisie des bords de l'Océan. Un aigle, aux serres aiguës, allait chaque soir puiser le nectar à la fontaine et le lui apportait à travers les airs. Aussi Zeus, vainqueur de Kronos son père, donna à l'aigle l'immortalité et le plaça dans le ciel ; il chargea les colombes du bel emploi d'annoncer les saisons. »



La Danse des Curètes. Rome, Musée du Capitole.
(D'après Overbeck, *Atlas der Kunstmythologie.*)

Enfin, d'après une légende beaucoup moins poétique, Zeus aurait été tout simplement allaité par une truie, dont les grognements empêchaient Kronos d'entendre les vagissements de son fils.

Le futur maître de l'Olympe était en effet un nourrisson très bruyant et l'on craignait que l'écho de ses cris ne parvînt jusqu'aux oreilles de Kronos. Pour éviter un pareil malheur, des personnages mystérieux, les Curètes ou Corybantes étaient chargés de dominer, par le bruit qu'ils faisaient, les éclats de voix du divin enfant. Ils entrechoquaient leurs boucliers et leurs glaives, en se livrant à une danse guerrière. Pour les punir, Kronos, dans la suite, les aurait changés en lions, mais en compensation, Zeus aurait fait d'eux les rois des animaux.

Pour amuser Zeus enfant les Cyclopes, d'après certains écrivains, forgèrent le tonnerre et les éclairs dont il fit un si terrible usage dans sa lutte contre les Titans. D'autre part, Apollonius de Rhodes nous raconte que la nymphe Adrastée avait donné à son nourrisson un jouet merveilleux.

C'était « une boule creusée à jour, formée de cercles d'or entre lesquels serpentait un lierre. Lorsqu'on la jetait en l'air, elle traçait en tombant un sillon merveilleux, pareil à celui que laisse après elle une étoile qui tombe du firmament ».

ZEUS DÉTRONE SON PÈRE. Telles sont les principales légendes relatives à l'enfance de Zeus. Les auteurs anciens sont beaucoup plus sobres de détails au sujet de la révolution qui mit fin au règne de Kronos. Hésiode ne consacre que quelques vers à cet événement important. « Cependant le nouveau dieu s'élevait rapidement et ses forces augmentaient avec



Zeus recevant Hera dans son lit nuptial. Palais Farnèse, Rome.
(Phot. Alinari, Florence.)

son courage. Le temps venu, surpris par les ruses de Gæa, vaincu par les bras et les conseils de son fils, le rusé Kronos rendit à la lumière les dieux issus de son sang qu'il avait engloutis. » Apollodore d'Athènes n'est guère plus explicite. « Zeus étant parvenu à l'âge viril, appela à son secours Metis, fille de l'Océan. Elle fit prendre à Kronos un breuvage qui lui fit vomir d'abord la pierre, ensuite les enfants qu'il avait avalés. »

Kronos détrôné, Zeus eut encore à surmonter de terribles obstacles avant d'arriver à établir sa suprématie d'une manière définitive.

Nous avons retracé, dans le premier chapitre de cet ouvrage, les luttes de Zeus contre les Titans et les Géants et l'opposition violente qu'il rencontra parfois dans son entourage immédiat. Finalement il triompha de tous ses ennemis et, dès lors, régna en maître souverain sur les dieux et les hommes.

II. — MARIAGE ET AMOURS DE ZEUS.

INNOMBRABLES AVENTURES DE ZEUS.

Les écrivains anciens ont prêté à Zeus une série d'aventures amoureuses qui font de ce dieu le personnage le plus libertin et le plus passionné qu'on puisse imaginer. Aucun obstacle ne l'arrêtait dans l'assouvissement de ses désirs. Déesses et mortelles, parentes et étrangères, nulle femme, du moment qu'elle avait attiré ses regards, ne lui échappa. D'où la naissance d'une foule de dieux, de déesses et de héros, dont l'histoire constitue, en grande partie, le fond de la Mythologie grecque.

ZEUS ET HERA.

La compagne légitime de Zeus fut sa sœur Hera. Certains auteurs prétendent même que Zeus et Hera n'auraient pas attendu d'être mariés pour se donner l'un à l'autre. Plutarque raconte qu'Hera grandissait dans l'île d'Eubée, sous la surveillance de sa nourrice, quand Zeus vint l'enlever. Il la transporta sur le mont Cithéron dont le gazon leur servit de couche nuptiale. D'après une autre légende, Zeus eut recours à la ruse pour obtenir les faveurs d'Hera : « Par un froid jour d'hiver, la déesse vit s'approcher d'elle un coucou tout transi et grelottant. Émue de pitié elle prend l'oiseau et, pour le réchauffer, le plonge dans son sein. Or ce coucou, c'était Zeus lui-même. Ayant repris sa forme naturelle, le dieu veut abuser d'Hera. Celle-ci résiste et se débat. Elle ne cède que lorsque Zeus lui a promis de l'épouser. »



Zeus et Hera.
Hydrie du Musée du Prince de Canino.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique.*)

Modèle des époux volages, Zeus excite à mainte reprise la jalousie et la colère d'Hera. De là de fréquentes querelles qui, souvent, dégénèrent en drame. Plus d'une fois Hera quitta le domicile conjugal, c'est-à-dire l'Olympe, bien décidée à ne plus y revenir. Pausanias raconte qu'un jour elle s'était enfuie dans l'île d'Eubée, témoin des débuts de son idylle avec Zeus. Elle était résolue à ne plus jamais revoir l'infidèle. Zeus, au contraire, sent renaître sa passion pour sa femme légitime. Pour se réconcilier avec elle, il imagine d'attiser encore davantage sa jalousie. Il se rend à son tour dans l'île d'Eubée. Là, il simule un mariage avec un mannequin vêtu de façon à ressembler à une jeune nymphe. Outrée d'une telle impudence, Hera se précipite sur sa rivale imaginaire et lui arrache son voile. A la vue du subterfuge elle éclate de rire. La voilà désarmée. Une fois encore elle consent à suivre son seigneur et maître.

Un passage de l'Iliade nous montre que Zeus ne se croyait nullement tenu de cacher à Hera ses aventures extra-conjugales. Bien au contraire, il lui arrive de les énumérer complaisamment, comme des péchés mignons. Hera aurait bien tort de s'en formaliser car, au fond, elle est la seule qu'il aime véritablement. Voici le discours qu'Homère fait adresser à Hera par son époux.

« Viens, et d'abord reposons-nous, et livrons-nous aux délices de l'amour. Jamais déesse ni mortelle ne m'inspirèrent tant de désirs : ni l'épouse d'Ixion, qui enfanta Pirithous, non moins vaillant que les dieux ; ni la fille d'Acrisios, Danaé, mère de Persée, le plus illustre des hommes ; ni la fille du glorieux Phénix, qui donna le jour à Minos et à Rhadamante ; ni dans Thèbes, Alcmène,



Zeus prêt à donner naissance à Athèna et entouré de deux Ilithyes, Apollon, Hermès, Héraklès et Arès. Amphore thyrrhénienne. (Lenormant et de Witte, *Elite céramographique.*)

mère d'Héraklès à l'âme redoutable et Sémélé, mère de Dionysos, joie des humains. Non, la blonde Demeter, Leto et toi-même, ne m'avez jamais inspiré l'amour que je ressens pour toi et les désirs qui me transportent. »

Cette liste des victimes de Zeus n'est d'ailleurs nullement complète, comme on le verra par la suite. Hera avait d'autant plus lieu d'être jalouse que chacune de ses rivales venait accroître le nombre des enfants adultérins du maître de l'Olympe. Elle-même n'eut de Zeus qu'Hébé et Arès, auxquels on ajoute quelquefois Héphaïstos.

ZEUS ET MÉTIS. NAISSANCE D'ATHÉNA.

Suivant certains auteurs, ce n'est pas Hera qui fut la première épouse de Zeus, mais Métis. C'était une fille de l'Océan et de Thétys. Hésiode en fait la personnification même de la sagesse. Cette union se termina d'une manière tragique. D'après une prédiction, Métis, après avoir mis au monde l'enfant qu'elle portait dans son sein, devait donner le jour à un fils tout puissant appelé à devenir le roi des dieux. Zeus était donc menacé d'être détrôné à son tour. Il va demander conseil au plus ancien des couples divins, à



LA LUTTE DES DIEUX CONTRE LES GÉANTS

Vase attique du IVe siècle avant Jésus-Christ

Paris, Musée du Louvre

Ouranos et à Gæa. Et voici quel fut le résultat de cette consultation. Pour échapper au terrible destin qui le menace, Zeus n'a d'autre ressource que d'avaler Métis avec l'enfant dont elle était enceinte. Il atteignait ainsi, comme le dit Hésiode un double but : il supprimait tout danger de se voir évincer et, d'autre part, en absorbant Métis, il apprenait ce qui était bien et mal et prenait pour lui toute la sagesse. Comment Zeus rendrait-il la lumière à l'enfant dont il était le propre père et dont il avait englouti la mère ? Par une opération césarienne d'un genre particulier. Le terme de l'accouchement était arrivé, le maître de l'Olympe se fit fendre la tête par Héphaïstos suivant les uns, par Prométhée suivant d'autres auteurs. Athéna, dit l'hymne homérique, « jaillit soudain de la



Artémis s'aperçoit que l'une de ses compagnes, la nymphe Callisto, séduite par Zeus, n'a pas su rester fidèle à son vœu de chasteté. D'après le tableau de Pietro Locatelli, Rome, Galerie Barberini. (Phot. Alinari, Florence.)

tête immortelle, brandissant une javeline acérée ; le vaste Olympe fut profondément ébranlé sous le poids de la déesse aux yeux d'azur, et, à l'entour, la terre rendit un son terrible. La mer aussi fut troublée, et ses sombres vagues s'agitèrent ; mais elles se calmèrent aussitôt et l'illustre fils d'Hypérion arrêta ses coursiers jusqu'à ce que la jeune vierge Pallas-Athéna eût enlevé, de ses immortelles épaules, les armes divines ; et le prudent Zeus en fut réjoui ».

ZEUS ET THÉMIS. MNÉMOSYNE. THÉTIS. EURYNOMÉ.

Le poète Pindare revendique pour une autre déesse, Thémis, l'honneur d'avoir été la première femme de Zeus. « Elle fut, dit-il, conduite sur un char d'or vers les sources de l'Océan et sur les chemins brillants de l'Olympe, pour être la première épouse de Zeus, le protecteur des humains. Il en eut les bienfaisantes Saisons qui président à la production des fruits. » Fille d'Ouranos et de Gæa, Thémis était une des six Titanides. Elle devint la conseillère de Zeus et personnifia l'idée de la Justice au même titre que Métis celle de la Sagesse. On lui attribua non seulement la naissance des Saisons,

mais encore celle des Parques auxquelles nous consacrons un chapitre spécial dans la suite de cet ouvrage. Sœur de Thémis, Mnémosyne fut à son tour l'objet de l'amour de Zeus. De ses relations avec le maître de l'Olympe, qui passa, dit-on, neuf nuits avec elle, naquirent les neuf Muses. Une autre Titanide, Thétis, fut recherchée à la fois par Zeus et par Poseidon. Elle n'échappa à leurs poursuites que grâce à une prédiction de Thémis. Si Thétis épousait l'un des deux dieux, elle devait donner le jour à un fils plus puissant que son père et qui inventerait une arme plus redoutable encore que la foudre et le trident. Devant cette menace Zeus renonça à ses projets. Une autre tradition raconte cependant qu'il n'en fut rien et que Thétis aurait déjà été enceinte d'Achille



Zeus et Egine. D'après un vase antique. (Overbeck, *Atlas der Kunstmythologie.*)

lorsqu'elle épousa Pelée. Fille de l'Océan, compagne de Thétis, Eurynomé eut de Zeus les trois Grâces ou Charites, Aglaia, Euphrosyne et Thalia. Celles-ci occupent dans la Mythologie et dans l'art une place considérable. Il en sera question plus loin.

LES ATLANTIDES. MAIA. NAISSANCE D'HERMÈS.

Atlas, l'un des Titans, avait épousé Pleione, fille de l'Océan. De cette union naquirent sept filles, les Pléiades. Quatre d'entre elles furent honorées des faveurs de Zeus et lui donnèrent des enfants. Mais seule la légende relative à Maïa nous est parvenue. Maïa habitait sur le mont Cylène en Arcadie. C'est là que Zeus vint la séduire et la rendit mère du plus rusé des dieux, Hermès. « Le fils de Kronos, dit l'hymne homérique, s'unit à la nymphe aux belles tresses pendant une profonde nuit, afin que le sommeil retînt Hera aux bras blancs, et qu'ils ne fussent aperçus ni des dieux immortels ni des mortels humains. Mais lorsque le dessein de Zeus fut accompli, et que le dixième mois fut marqué au ciel, en son lieu, elle enfanta, et des choses merveilleuses arrivèrent, et elle mit au jour un fils plein d'artifices, d'esprit insinuant, larron, ravisseur de bœufs, conducteur de songes, éclaireur de nuit, gardien de portes, qui parmi les dieux immortels devait bientôt faire briller des travaux glorieux. »



ZEUS ET IO (Phot. Braun.)

D'après le tableau du Corrège. Musée de Berlin.

LETO MÈRE D'APOLLON ET D'ARTÉMIS. ASTÉRIE.

La jalousie d'Hera s'acharna particulièrement sur Leto, fille du Titan Koïos et de Phœbé. L'épouse légitime de Zeus mit tout en œuvre pour empêcher sa rivale de donner le jour aux deux enfants, Artémis et Apollon, qu'elle portait dans son sein. Elle retient dans l'Olympe Ilitye « arbitre des douleurs » qui réussit cependant à s'échapper et vole dans l'île de Delos où Leto venait d'arriver. Alors « l'enfantement saisit Leto, et elle se sentit près d'accoucher, et elle jeta ses deux bras autour d'un palmier, et elle appuya ses genoux sur le tendre gazon, et la terre au-dessous d'elle sourit, et l'enfant bondit à la lumière... Les déesses le lavèrent d'eau limpide, purement et chastement et elles lui donnèrent pour langes un voile blanc, léger, frais tissu, et elles l'assujettirent avec une ceinture d'or. La mère n'allaita point Appolon, mais de ses mains immortelles, Thétis lui fit goûter le nectar et l'aimable ambroisie ».

Astérie était la sœur de Leto. D'une pudeur farouche elle résista aux entreprises du maître de l'Olympe. Pour la punir, celui-ci la changea en caille et la précipita dans la mer. Plus tard, il la transforma en une île, l'île d'Ortygie, qui resta flottante dans la mer jusqu'au jour où elle devint l'île de Délos. C'est là que Leto, sœur d'Astérie, vint mettre au monde Artémis et Apollon.

Suivant une autre légende, Zeus aurait fini par triompher de la vertu d'Astérie. Il lui fit ensuite épouser Persès et, peu de temps après son mariage, elle donna le jour à Hécate.

APRÈS LA MÈRE LA FILLE.

Demeter et sa fille Perséphone, ou Koré, jouent un rôle considérable dans la religion et la mythologie grecques. Nous aurons à nous occuper d'elles à propos des mystères d'Eleusis si célèbres dans l'antiquité. Pour le moment nous ne parlerons de Demeter et de Perséphone que dans leurs rapports avec Zeus.

Dans leur acharnement contre le paganisme, les Pères de l'Eglise, en particulier Arnobe et Lactance, n'ont pas hésité à se faire l'écho de légendes du naturalisme le plus brutal et dont on ne trouve d'ailleurs aucune mention chez les auteurs anciens. En un latin qui brave l'honnêteté, mais ne rappelle en rien celui de Cicéron, Arnobe nous raconte que Zeus fut subitement enflammé d'une passion effroyable pour Demeter, dont l'auteur latin fait la propre mère du roi des dieux. Il a d'abord recours à la douceur pour arriver à ses fins. Demeter le repousse avec indignation. Zeus alors se métamorphose en taureau, s'approche doucement de Demeter, la terrasse et la viole. Transportée de colère la victime crie vengeance. Pour l'apaiser Zeus use d'un stratagème d'une grossièreté insigne. Il prend un bélier « bene cum grandibus testiculis », l'émascule, et vient jeter dans le sein de Demeter le produit de l'opération comme s'il en eût été lui-même l'objet. Croyant au repentir de son séducteur, Demeter se radoucit. Elle pardonne au coupable pour ne plus songer qu'à l'enfant qu'elle a conçu. Au bout de dix mois elle mit au monde celle qui, sous le nom de Perséphone, devait servir de thème à l'une des plus curieuses légendes de la mythologie.

Mais Zeus, d'après Arnobe, était insatiable. Le premier viol ne lui suffisait pas. Perséphone, à son tour, va être victime de sa passion. Cette fois, il prend la forme d'un taureau à l'aspect



L'enlèvement d'Europe. Amphore de Ruvo. Musée National de Naples.
(Overbeck, *Atlas der Kunstmythologie.*)

terrifiant. Perséphone succombe et accouche d'un monstre à tête de taureau. Arnobe raconte encore, dans des termes absolument intraduisibles, un autre attentat de Zeus sur la personne de sa mère. Un jour que celle-ci était endormie sur le sommet d'une montagne Zeus essaya d'abuser d'elle par surprise. Mais Demeter se réveille et se met en état de lui résister. « Il employa la force, dit un auteur du XVIII[e] siècle, et aurait apparemment accompli son abominable dessein, si l'ardeur de sa passion ne se fut évaporée dans les efforts qu'il employa pour surmonter la résistance de sa mère. Une pierre en devint grosse et en accoucha d'un fils au bout de six mois. »

AMOURS DE ZEUS AVEC DES MORTELLES. NIOBÉ.

Le maître de l'Olympe ne se contenta pas d'étendre les ravages de sa passion à son entourage immédiat. Un assez grand nombre de mortelles excitèrent à leur tour ses désirs. D'après les Pères de l'Eglise, cela ne dura pas moins de dix-sept générations. De ces amours naquirent un grand nombre de héros dont l'histoire légendaire occupe une place importante dans la mythologie grecque. La première femme mortelle aimée par Zeus fut, dit-on, Niobé, qu'il ne faut pas confondre avec la fille de Tantale, dont on lira plus loin la lamentable histoire. Nous ne possédons d'ailleurs, à son sujet, que de maigres données. Fille de Phoronée, roi du Péloponèse et de la nymphe Laodicé, Niobé eut de Zeus, Argos, qui fonda, dit-on, la ville du même nom.

ZEUS ET LES NYMPHES. CALLISTO.

La vraie signification du mot nymphe, dans la mythologie grecque primitive, est celle de jeune fille nubile. Plus tard, on en fit des déesses et on distingua parmi elles les nymphes des eaux, des montagnes, des champs, etc. Nous les étudierons spécialement à ce point de vue, dans le chapitre relatif aux divinités des eaux.

D'après Hésiode, Callisto (καλλίστη. la plus belle) était une nymphe. D'autres auteurs lui donnent un père mortel, Lycaon. D'une beauté éclatante, elle avait fait vœu de rester vierge. Compagne d'Artémis, elle portait les mêmes vêtements qu'elle et partageait ses chastes plaisirs.

Mais Zeus la désirait violemment. Il profite d'un jour où Callisto se reposait au fond des bois, ayant déposé à côté d'elle son arc et ses flèches. Pour ne pas éveiller la défiance de la jeune vierge, il se présente sous les traits d'Artémis elle-même. Callisto succombe. Elle tremble à l'idée qu'Artémis ne s'aperçoive qu'elle n'a pas été fidèle à son vœu de chasteté. Pendant assez longtemps elle réussit à dissimuler sa situation. Mais un jour, au bain, tout se découvre. Artémis entre dans une colère terrible, excitée en outre par la jalouse Hera, outrée de cette nouvelle infidélité de son époux. Pour sauver Calisto, Zeus la changea en ourse, mais Artémis tua cet animal à coup de flèches. Cependant, l'enfant que Callisto avait conçu de Zeus ne périt pas ; son père l'enleva, le porta en Arcadie où il chargea Maïa de l'élever. Ce fut Arcas, l'ancêtre des Arcadiens. Quant à Callisto elle fut placée dans la voûte céleste.

ZEUS ET LES FILLES DU FLEUVE ASOPOS. EGINE. ANTIOPE.

D'après la légende, le fleuve Asopos avait vingt filles dont deux, Egine et Antiope, furent victimes de l'amour de Zeus.



Europe sur le taureau et Phœnicé. Amphore de Nola. (Lenormant et de Witte, *Elite céramographique.*)

Pour enlever Egine, Zeus, suivant certains auteurs, prit la forme d'un aigle. Ovide, au contraire, nous dit qu'il se changea en feu. La jeune vierge fut emmenée par Zeus dans l'île d'Oinone (ou Oinopia) qui prit d'elle le nom d'Egine. Elle donna le jour à Eaque.

A cette légende se rattache celle de Sisyphe. C'est lui, en effet, qui dévoila à Asopos le nom du ravisseur de sa fille, et on sait comment il en fut puni. S'étant mis à la recherche d'Egine, Asopos arrive à Corinthe où régnait alors Sisyphe. Le pays était en proie à une sécheresse terrible. Asopos fait jaillir une source. Par gratitude, Sisyphe lui révèle que c'est Zeus qui lui a enlevé Egine. Asopos reprend aussitôt sa poursuite, mais Zeus le frappe de la foudre et le force de rentrer dans son lit. D'après une autre légende, le père courroucé aurait surpris les deux amants au milieu de leurs ébats. Pour échapper à sa colère, Zeus n'eut d'autre ressource que de changer Egine en une île et de se transformer lui-même en pierre.

Pour séduire Antiope, sœur d'Egine, Zeus se métamorphosa en satyre. Deux jumeaux, Amphion et Zethos naquirent de cette union. Ces deux héros acquirent une grande célébrité. Il en sera question à propos des légendes d'origine thébaine.

Le mythe d'Antiope nous a été rapporté sous plusieurs formes différentes. Une des plus

connues nous représente Antiope, non comme la fille du fleuve Asopos, mais comme celle de Nykteus, fils lui-même de Poseidon et d'une Pléiade. Enceinte de Zeus, Antiope s'enfuit devant les terribles menaces de son père. Elle se réfugie sur le mont Cithéron où la trouve Epopeus, tyran de Sicyone. Frappé de sa beauté, et pris de compassion, il l'épouse. Ne voulant pas survivre au déshonneur de sa famille, Nykteus se tue. Mais, avant de mourir, il transmet à son frère, Lykos, le soin de le venger. Lykos marche sur Sicyone, prend la ville, massacre Epopeus et ramène Antiope prisonnière. Sur le chemin du retour la malheureuse met au monde deux jumeaux, Amphion et Zethos. Longtemps maltraitée elle réussit enfin à s'enfuir auprès de ses fils devenus grands, qui tirèrent une vengeance sanglante des persécuteurs de leur mère.



Europe sur le taureau. Amphore archaïque.
(Gerhard, *Auserlesene Vasenbilder.*)

LES MALHEURS D'IO.[1]

Io fut la victime par excellence de la jalousie d'Hera qui s'attacha à elle d'une façon implacable et lui fit subir les supplices les plus raffinés. Fille d'Inachos, le plus ancien roi d'Argos, Io, par sa merveilleuse beauté, attire la passion de Zeus. Mais l'ombrageuse Hera veillait. Elle surveilla de près les deux amants. Zeus croit détourner ses soupçons en changeant Io en une vache blanche. Aussitôt Hera demande à son époux de lui faire cadeau de cette vache. Zeus est obligé d'accéder à ce désir. Hera confie la surveillance d'Io, changée en vache, au terrible Argos, monstre aux cent yeux. Il l'attache, dans un petit bois des environs de Mycènes, à un arbre, qu'on montrait encore à l'époque historique. Argos ne laisse pas un instant de répit à sa victime. A la fin, Zeus ému de compassion, chargea Hermès de tuer le monstre.

Hera, alors, inventa un nouveau supplice pour son infortunée rivale. Un insecte terrible, un taon, s'acharna sans répit sur Io. Pour échapper à ses piqûres, elle fuit, elle fuit toujours. Rien ne l'arrête dans sa course vagabonde. Elle traverse la mer qui porte encore son nom (mer Ionienne), passe à la nage le Bosphore et arrive enfin en Egypte. Là, Zeus, en la touchant, lui rend sa forme première et elle donne naissance à Epaphos.



ZEUS LANÇANT LA FOUDRE, L'AIGLE SUR LE POING.

Amphore de Nola. Paris, Musée du Louvre.

D'après Apollodore d'Athènes, la jalousie d'Hera n'épargna pas l'enfant de Zeus et d'Io. Elle chargea les Curètes de faire disparaître Epaphos. Zeus, irrité, tua ceux qui avaient autrefois charmé son enfance dans l'île de Crète. Comme tant d'autres victimes de la passion de Zeus, Io fut plus tard placée dans la voûte céleste.

ZEUS ET EUROPE.

Moins tragique que la légende d'Io, celle de l'enlèvement d'Europe a tout autant sollicité l'imagination des poètes et des artistes grecs. On donne pour père à Europe, tantôt Phœnix, tantôt Agénor, qui, l'un et l'autre, régnèrent sur les côtes de Syrie. Un jour qu'entourée de ses compagnes la jeune vierge cueillait des fleurs non loin de la mer, Zeus l'aperçoit. A l'instant sa passion s'enflamme. Une fois de plus il va avoir recours à la ruse pour arriver à ses fins. Il se transforme en taureau, d'un aspect inoffensif et aimable, dont l'haleine répandait une douce odeur de safran. Emerveillée à la vue de cet animal, Europe s'en approche et le caresse. Le taureau s'agenouille. Par plaisanterie la jeune fille s'assied sur son dos et invite même ses compagnes à l'imiter. Mais, rapide comme l'éclair, le taureau s'est levé. Il fuit vers la mer, tandis qu'Europe éperdue se cramponne à ses cornes et pousse des cris d'effroi. Au milieu d'un cortège triomphal de Tritons et de Néréides, le divin animal fend les ondes et arrive dans l'île de Crète. Là, les Saisons avaient préparé la couche nuptiale dans l'antre de Dicté. D'après une autre légende, ce serait à l'ombre de platanes, près de Gortyne, que Zeus et Europe auraient goûté les plaisirs de l'amour. Europe eut de Zeus Minos et Radhamante, héros crétois, dont il sera parlé plus loin. On lui donne aussi quelquefois pour fils Sarpédon qui, malgré son ascendance divine, n'échappa pas à la mort. Zeus chargea de la protection d'Europe le géant Talos dont le corps « fabriqué de l'airain le plus dur, était invulnérable, à l'exception d'une veine cachée près du talon, à laquelle était attachée la vie ». Elle eut également un chien auquel aucune proie ne pouvait échapper, ainsi qu'un carquois dont les flèches ne manquaient jamais leur but. Plus tard, Europe épousa un roi crétois qui adopta les fils qu'elle avait eus de Zeus.



Danaé et la pluie d'or. D'après le tableau du Corrège. Rome, Galerie de la Villa Borghèse. (Phot. Alinari, Florence.)

DANAÉ. LA PLUIE D'OR. NAISSANCE DE PERSÉE.

Le mythe de Danaé était l'un des plus populaires de la mythologie grecque. De son mariage avec Eurydicé, le roi d'Argos, Akrisios, n'avait eu qu'une fille, Danaé. Désolé de ne pas avoir de fils, il alla consulter l'oracle dont la réponse le plongea dans la consternation. Akrisios devait, en effet, renoncer à tout espoir d'avoir un successeur. Par contre Danaé était appelée à mettre au jour un fils qui causerait la mort de son grand-père. Pour conjurer le destin, Akrisios, de retour à Argos, fit construire une chambre souterraine en airain. Danaé y fut enfermée avec sa nourrice. Isolée du reste du monde, son père la croyait vouée à une éternelle virginité. C'est alors qu'intervint Zeus. Il s'éprend de Danaé. Pour arriver jusqu'à elle il se transforme en pluie d'or qui traverse le toit et que Danaé reçoit dans son sein. Le dieu reprend alors sa forme primitive et s'unit à Danaé. La fille d'Akrisios donna naissance à Persée, l'un des plus célèbres héros de la Grèce. Grâce à la complicité de sa nourrice elle réussit pendant assez longtemps à tenir son père dans l'ignorance de ce qui s'était passé. Mais, un jour, Akrisios entend les cris de l'enfant. Il découvre tout le mystère. Sa colère fut terrible. La malheureuse nourrice de Danaé en fut la première victime. Akrisios la fit périr sur-le-champ. Puis il traîna sa fille au pied de l'autel de Zeus. Il lui demande de lui révéler en secret le nom du séducteur. Danaé répond que c'est Zeus. Akrisios ne veut rien en croire. Pour punir la coupable il fait fabriquer un coffre, où Danaé est enfermée avec son fils, et qui est jeté à la mer. Ballottée par les vagues, la prison flottante de Danaé et de son enfant vient échouer sur le rivage de l'île de Sériphos. Un pêcheur, du nom de Diktys, ramène dans ses filets cet objet bizarre. Des cris s'en échappent. Diktys ouvre le coffre d'où sortent Danaé et Persée. Les prisonniers délivrés racontent à Diktys leurs aventures. Le pêcheur les emmène chez lui et prend soin d'eux. Son frère s'éprend de Danaé. La malheureuse eut à soutenir de terribles luttes, jusqu'au jour où son fils vint la délivrer et lui permit d'aller terminer ses jours à Argos.



Danaé et la pluie d'or.
D'après un cratère de Cære. Musée de Pétrograd.
(Gerhard, *Auserlesene Vasenbilder.*)

ZEUS ET SÉMÉLÉ. NAISSANCE DE DIONYSOS.

N'ayant pu empêcher Zeus de s'unir à Sémélé, fille du roi de Thèbes Cadmos, Hera se vengea de cruelle façon. Prenant les traits de la nourrice même de Sémélé, elle se présente à sa rivale. Elle lui suggère la funeste idée de demander à son amant de venir chez elle « tel qu'il était lorsqu'il alla demander Hera en mariage ». Zeus s'efforça en vain de faire renoncer Sémélé à cette fantaisie. Rien n'y fit. Le roi des dieux

pénétra donc dans la chambre de Sémélé « sur son char et accompagné de foudres, d'éclairs et de tonnerre ». La malheureuse fut dévorée par les flammes. Elle portait dans son sein un enfant qui n'était pas encore arrivé à terme. Zeus le prend et le coud dans sa cuisse. Quand les neuf mois sont révolus, il l'en retire. Ainsi naquit Dionysos, le dieu du vin.

Zeus chargea Hermès de porter le nouveau-né à Orchomène et de le remettre à Ino, sœur de Sémélé. Ino et son mari Athamas entourèrent l'enfant des soins les plus tendres. Zeus leur avait recommandé de l'élever comme une fille. Mais Hera, non contente d'avoir causé la mort de Sémélé, s'acharna contre sa famille. Rendu furieux, Athamas tue son fils qu'il prend pour un cerf. Ino jette un autre de ses enfants dans une chaudière bouillante et, prenant son cadavre entre ses bras, se précipite dans la mer. Pour soustraire Dionysos lui-même à la colère d'Hera, Zeus le transforma en chevreau. Hermès alla le porter aux nymphes de Nysa qui reçurent la charge de l'élever.



Zeus et Sémélé. D'après un vase peint. Palerme.
(Overbeck, *Atlas der Kunstmythologie.*)

ZEUS ET LÉDA. CASTOR ET POLLUX. HÉLÈNE.

La passion dévorante de Zeus n'épargna pas davantage les femmes mariées que les vierges. En plusieurs occasions, le maître de l'Olympe ne dédaigna pas de porter atteinte à l'honneur de simples mortelles. Les deux mythes les plus célèbres à ce point de vue sont ceux de Léda et d'Alcmène.

Léda était la fille d'un roi d'Etolie et avait épousé le Lacédémonien Tyndare, obligé de fuir sa patrie. Elle en avait eu plusieurs enfants, entre autres Clytemnestre, la future épouse d'Agamemnon. Pour posséder Léda, Zeus se métamorphosa en cygne. Peu de légendes ont davantage inspiré les artistes, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.

D'après certains auteurs Léda, ayant appartenu la même nuit à Tyndare et à Zeus, aurait conçu du premier Castor, du second Pollux et Hélène. D'autres écrivains nous rapportent que Léda produisit deux œufs. De l'un sortit Hélène ; de l'autre, qui renfermait deux germes, l'un de Zeus, le second de Tyndare, naquirent Castor et Pollux. Nous reviendrons sur ce point plus loin, en parlant des Dioscures.

ZEUS ET ALCMÈNE. NAISSANCE D'HÉRAKLÈS.

Alcmène fut, dit-on, la dernière mortelle aimée de Zeus. Femme d'Amphitryon, son intelligence et sa beauté attirèrent l'attention du roi des dieux. Une nuit qu'Amphitryon était absent, Zeus prend ses traits et se présente à Alcmène. Celle-ci se croit en face de son époux. Elle en est d'autant plus persuadée que Zeus lui raconte, par le menu, tous les faits et gestes de l'absent. Grâce à cette confusion il abuse sans peine de la vertu d'Alcmène. Il passe avec elle une nuit « qu'il fit durer autant que trois nuits ordinaires ». Sur son ordre le soleil était resté un jour sans apparaître. Cependant le véritable Amphitryon rentre à la maison. Il est tout étonné du peu d'empressement que lui témoigne son épouse et s'en inquiète. Il presse Alcmène de questions. Celle-ci lui répond naïvement qu'étant sortie de ses bras peu d'instants auparavant, elle ne comprend goutte à ses demandes.



Léda et le cygne. Bas-relief en marbre.
Londres, British Museum.

Pour éclaircir ce mystère, Amphitryon s'adresse au devin Tirésias. Il en apprend toute la vérité. Convaincu que la bonne foi d'Alcmène avait été surprise, il ne chercha à tirer d'elle aucune vengeance. Au bout de neuf mois Alcmène mettait au monde le plus illustre de tous les héros de la mythologie grecque, Héraklès.

ZEUS ET GANYMÈDE.

Il peut sembler étrange, au premier abord, de voir le mythe de Ganymède prendre place dans un chapitre consacré aux amours de Zeus. Dans les ouvrages de mythologie « ad usum delphini », on se contente, en effet, de raconter que Ganymède, « le plus beau des mortels », fils de Tros et de Callirhoé, fut enlevé par un aigle et transporté dans l'Olympe. Il devait y servir d'échanson aux immortels. Cette fonction avait été, jusque-là, remplie par la fille même de Zeus et d'Hera, la divine Hébé. Ayant un jour fait une chute maladroite, la vue de sa nudité aurait effarouché la pudeur des habitants de l'Olympe, qui la jugèrent, par la suite, indigne de leur verser l'ambroisie.

Cependant, d'après certains auteurs anciens, ce fut Zeus lui-même qui, sous la forme d'un aigle, fut l'auteur du rapt de Ganymède. Il l'emporta dans l'Olympe pour lui servir non seulement d'échanson, mais à un usage beaucoup plus immoral.

On sait que, dans l'antiquité, on ne répugnait nullement à un genre de mœurs contre nature



LEDA ET LE CYGNE

Sculpture antique. Villa Albani, Rome.

(Phot. Alinari, Florence.)

qu'on retrouve d'ailleurs, actuellement encore, dans certains pays orientaux. Platon prétend même que les Crétois avaient porté des lois à ce sujet, lois nullement prohibitrices d'ailleurs. Ce serait pour se mettre à couvert que les habitants de la Crète auraient inventé le mythe de l'enlèvement de Ganymède par Zeus. Comment leur reprocher une passion pratiquée par le roi des dieux lui-même ?

Sans vouloir nous étendre trop longuement sur ce point délicat, rappelons que, d'après Aristote, le législateur avait introduit ce genre d'amour pour mettre des bornes à l'accroissement de la population, en tenant les hommes séparés des femmes. C'était, dit Clavier, par la même raison sans doute que Solon avait cherché à encourager cet amour à Athènes, en le défendant aux esclaves, et cette défense prouvait, comme l'observe fort bien Eschine, qu'il le permettait aux hommes. Le même auteur écrit qu'on doit chercher l'origine de ce goût dépravé chez les Grecs, dans la manière de vivre, précaire, de presque tous les anciens habitants de la Grèce, et dans la crainte d'un surcroît de population.

THALEIA ET PHTHIA.

Il nous reste encore à parler de deux autres victimes de Zeus, Thaleia et Phthia. Les données que nous possédons à leur sujet se résument à très peu de chose. De Thaleia nous savons seulement que, comme Ganymède, elle fut enlevée par Zeus métamorphosé en aigle.

Quant à Phthia, le roi des dieux, pour la séduire, prit la forme d'une colombe. De cette dernière union serait né Achaïos.

EXPLICATION DES MYTHES RELATIFS AUX AMOURS DE ZEUS.

Toute une école de mythologues s'est donné la tâche d'expliquer les mythes que nous venons d'énumérer par des phénomènes naturels. A grand renfort d'hypothèses ingénieuses, souvent empruntées à la mythologie comparée, on a échafaudé les théories les plus variées. La naissance d'Athéna, c'est l'éclair jaillissant de la nue. La légende de Danaé et Persée, « est la gracieuse image du soleil nouveau-né, encore caché avec celle qui l'a enfanté dans l'obscurité du crépuscule matinal, ballotté par les vagues au-dessus desquelles il va bientôt élever sa tête brillante ». « Léda, comme Léto, semble être une personnification de la nuit qui, unie au dieu du ciel, conçoit et enfante les deux astres qui éclairent le monde. »

Mais si quelques-unes de ces explications semblent plausibles, d'autres sont extrêmement hasardées et ont dû être abandonnées. Nous nous rangerons sur ce point à l'avis de Bayle qui, à propos du mythe de Ganymède, a dit :

« Je ne m'amuserai point à rapporter les explications allégoriques que l'on a données ; ce sont des jeux d'esprit que l'on peut multiplier à l'infini, et par lesquels on trouve dans chaque chose ce que l'on veut. »

III. — PUISSANCE ET ATTRIBUTIONS DE ZEUS.

TOUTE PUISSANCE DE ZEUS.

Si l'imagination grecque a prêté à Zeus des aventures plus ou moins scabreuses, les Hellènes ne s'en firent pas moins de ce dieu une conception très élevée, où l'on a pu voir les premiers germes du monothéisme. Comme on le verra par la suite, l'Olympe abritait un grand nombre de divinités, aux attributions les plus diverses. Leur puissance, cependant, est infime par rapport à celle de Zeus. Celui-ci résume tout en lui, et c'est à juste titre que les Grecs l'appelèrent le père des dieux et des hommes.

Zeus est d'abord le plus fort. Pour arriver à imposer sa suprématie, il a dû soutenir de longues luttes contre les Titans et les Géants. Il en est sorti vainqueur, mais sa sœur Hera, qui est en même temps son épouse, et ses deux frères, Poseidon et Hadès, se résignent mal à lui obéir passivement. N'était-il pas convenu que Poseidon devait régner sur la mer, Hadès sur les enfers, tandis que la souveraineté du ciel appartiendrait à Zeus ? Mais le dernier-né de Kronos ne l'entend pas ainsi. Il accepte bien de voir d'autres dieux à côté de lui, mais à condition que ceux-ci soient ses humbles sujets auxquels il consent à déléguer une partie de son pouvoir. A l'occasion, il les rappelle à la réalité, comme dans ce passage typique de l'Iliade :

« Vous connaîtrez combien il est vrai que je suis le plus fort de tous les dieux. Voyons, essayez, dieux, afin que vous le sachiez tous : attachez au ciel une chaîne d'or, à laquelle vous vous suspendrez tous, dieux et déesses. En dépit de tous vos efforts, vous n'entraînerez pas vers la terre Zeus, le souverain ordonnateur. Mais, si moi-même je voulais tirer la chaîne à moi, je tirerais avec elle la terre et la mer ; puis je l'attacherais au sommet de l'Olympe et tout l'univers resterait suspendu. Tant je suis au-dessus des dieux et des hommes. »

Une poésie orphique, citée dans un ouvrage faussement attribué à Aristote, nous présente sous la forme suivante l'idée que les Grecs se faisaient de la toute-puissance de Zeus :

« Zeus a été le premier ; Zeus est le dernier et le maître du tonnerre. — Zeus est la tête ; Zeus est le milieu ; c'est de Zeus que vient l'univers. — Zeus est la base de la terre et du ciel aux astres brillants. — Zeus a été mâle, Zeus a été aussi une nymphe immortelle. — Zeus est le souffle de tout ; Zeus est la racine de la mer ; Zeus est le maître du monde tremblant sous la foudre qu'il lance. — Après avoir créé tous les êtres il les met dans une lumière éblouissante qu'il tire de son cœur sacré, accomplissant les choses les plus merveilleuses. »

D'innombrables épithètes, accolées au nom de Zeus (on n'en a pas compté moins de cent cinquante), nous présentent le dieu sous les faces multiples que lui avait attribuées l'imagination des peuples grecs. « On l'appelle le dieu qui lance les éclairs et la foudre, on l'appelle éthéré, aérien, auteur du tonnerre et de la pluie et des phénomènes analogues. On l'appelle le père des fruits à cause des fruits que porte la terre ; gardien des villes à cause des cités qu'il protège ; générateur,

défenseur, père, créateur, à cause des bienfaits qu'il répand à tous ces égards ; amical, hospitalier, guerrier, triomphateur, purificateur, combattant, suppliant, favorable, tous noms que lui donnent les poètes ; sauveur et libérateur ; et, pour tout dire en un mot, il est à la fois céleste et terreste,



Léda et le cygne. D'après le tableau d'un élève de Léonard de Vinci.
(Phot. Alinari, Florence.)

recevant ainsi des noms tirés de toute la nature et de tous les phénomènes, comme étant lui-même la cause de toutes les choses. »

Chacune de ces épithètes pourrait prêter à un long développement, mais une telle énumération finirait par devenir fastidieuse. Ce qu'il faut retenir c'est que Zeus avait de nombreuses attributions,

physiques et morales, qu'on a très bien résumées en disant que son empire « était fondé sur la double supériorité de la force et de la sagesse ».

La force de Zeus, nous l'avons vue à l'œuvre dans les luttes qu'il avait dû soutenir pour établir sa suprématie définitive. Son autorité, désormais incontestée, s'exerce librement sur tous les autres dieux. Elle n'est cependant pas tout à fait illimitée, car elle est elle-même soumise à une puissance supérieure, la Moira ou destinée, que l'anthropomorphisme grec personnifia dans la figure des trois Parques.

LES MOIRAS OU PARQUES.

La Théogonie d'Hésiode explique de deux manières différentes l'origine des Parques. Dans un premier passage le poète nous dit : « La Nuit engendra les Destinées, les Parques impitoyables, Clotho, Lachésis et Atropos, qui dispensent le bien et le mal aux mortels naissants, poursuivent les crimes des hommes et des dieux, et ne déposent leur terrible colère qu'après avoir exercé sur le coupable leur terrible vengeance ». A la fin de la Théogonie on lit ces vers, sans doute interpolés : « Thémis épousée par Zeus lui donna Clotho, Lachésis et Atropos, qui dispensent aux hommes les biens et les maux. »

Quelle que soit leur origine, les Parques jouent un rôle considérable dans la mythologie grecque. Elles représentent une puissance qui veille sur la destinée de l'homme depuis sa naissance jusqu'au tombeau. On les a représentées sous la forme de fileuses et comparé la vie de l'homme à un fil qui se casse à chaque acte de son existence, la force inhérente à la vie humaine étant aussi mince et aussi faible qu'un fil.

Voici comment un auteur ancien expliquait les attributions respectives de chacune des trois Parques : « Le fil du fuseau est ou ce qui a été accompli, ou ce qui doit l'être, ou ce qui est et tourne encore. Une des Parques est consacrée au passé, c'est Atropos, parce que tout ce qui est passé est irrévocable ; pour l'avenir c'est Lachésis, car la fin, conforme à la nature, se manifeste en toutes choses ; pour le présent c'est Clotho, parachevant et cousant pour chaque chose tout ce qui s'y rapporte. »

Quelle est la situation des dieux, et de Zeus en particulier, vis-à-vis de la Moira ? Un fait est certain, c'est qu'ils sont impuissants contre elle et ne peuvent pas la modifier. Dans l'Iliade, Homère nous montre comment Zeus, ému dans ses entrailles de père en voyant un de ses fils, Sarpedon, sur le point de succomber sous les coups de Patrocle, n'en finit pas moins par se soumettre à l'inévitable. Il fait part des sentiments qui l'agitent à Hera, qui le rappelle à la réalité en termes véhéments : « Fils impérieux de Kronos, qu'oses-tu entreprendre ? Veux-tu arracher une seconde fois à la sombre Parque un mortel destiné dès longtemps au trépas ? Satisfais ce désir mais tu exciteras le murmure de tous les dieux ». Zeus s'incline et, dit le poète, « le père des dieux et des hommes ne s'oppose point au cours des destins. Il fait distiller des cieux une sanglante rosée en témoignage de sa douleur ».

C'est qu'il ne peut pas y avoir de contradiction entre la Moira et Zeus ; la destinée, c'est la



LÉDA ET LE CYGNE

D'après une terre cuite. Paris, Musée du Louvre.

loi qui régit le monde. Cette loi est établie par Zeus lui-même. Il est donc tenu de donner le bon exemple, en observant une règle qui enchaîne ses fantaisies. Cette idée s'était si bien imposée aux



L'enlèvement de Ganymède. Tableau de Rembrandt. Musée de Dresde.
(Phot. Alinati, Florence.)

Grecs, qu'ils finirent par associer Zeus au culte des Moiras et à l'enrichir d'une nouvelle épithète, celle de Moiragetes ou conducteur des Moiras.

A l'occasion d'ailleurs, les Parques prêtent leur appui à Zeus. C'est ainsi qu'elles interviennent dans la lutte contre les Géants où elles tuent deux des monstres, Agrios et Thoon, qui combattaient

avec des massues d'airain. Par leur ruse, elles aident le maître de l'Olympe à triompher du plus redoutable des Géants, de Typhœus, auquel elles persuadent qu'il acquerra de nouvelles forces en mangeant des fruits éphémères.



Zeus poursuivant Ganymède. Amphore de Fasano, Naples. (Overbeck, *Atlas der Kunstmythologie*.)

ZEUS ET LE SERMENT.

C'est au même ordre d'idée que se rattache l'institution du serment qui joue un grand rôle dans la mythologie grecque. Le serment est, en effet, placé sous le patronage de Zeus. Toutes les divinités sont soumises à cette obligation morale. « Si l'un des habitants de l'Olympe, dit Hésiode, s'est rendu coupable d'un mensonge, Iris, envoyée par Zeus pour consacrer le serment des dieux, va chercher au loin, dans une aiguière d'or cette onde fameuse qui descend, toujours froide, du sommet d'une roche élevée. » Le poète veut parler ici du Styx ; la dixième partie de ses flots, dit-il, est consacrée au serment, « si l'un des immortels qui habitent le faîte du neigeux Olympe se parjure en répandant des libations, il languit pendant toute une année, privé du souffle de la vie, ne savoure plus ni l'ambroisie ni le nectar et reste étendu sur sa couche, sans respiration, sans parole, plongé dans un fatal engourdissement. Lorsque, après une grande année, sa maladie a terminé son cours, il est condamné à des tourments nouveaux ; durant neuf années entières il vit séparé des dieux immortels, sans jamais se mêler à leurs conseils et à leurs banquets ; à la dixième année seulement il rentre dans l'assemblée de ces dieux habitants de l'Olympe ». Il y avait à Olympie une statue de Zeus Horkios, où tous ceux qui venaient prendre part aux jeux olympiques prêtaient serment de respecter scrupuleusement tous les règlements et prescriptions relatifs à ces concours.



Zeus et Ganymède.
Hydrie du Musée Grégorien, Rome.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique*.)

LA DEMEURE DE ZEUS. L'OLYMPE.

Souverain incontesté des dieux aussi bien que des hommes, Zeus avait son siège sur l'Olympe. C'était la montagne la plus élevée de la Grèce, mais le même nom n'est pas porté par moins de six sommités dans l'antiquité. On trouve ainsi l'Olympe de Macédoine, de Thessalie, d'Arcadie, d'Elide, de Mysie et de Cilicie. Mais c'était l'Olympe macédonien qui

était le plus connu et c'était là que, d'après les croyances populaires des Grecs, Zeus et son cortège de divinités avaient établi leur demeure.

En parlant de l'Olympe, Homère nous dit qu'il n'est « jamais battu par les vents, ni touché par la neige ; un air pur l'environne, une blanche clarté l'entoure, et les dieux y goûtent un bonheur qui dure autant que leurs jours éternels ».

Sur cet Olympe, Héphaïstos, le divin forgeron, avait bâti un palais pour chacun des dieux. Le plus brillant était celui de Zeus, où les dieux se réunissaient chaque jour autour de leur maître. Apollon les charmait au son de sa lyre, tandis que les Muses faisaient entendre leurs plus beaux chants. Hébé, la fille de Zeus et d'Hera, servait aux hôtes de l'Olympe l'ambroisie dans des coupes d'or. C'est de l'Olympe que Zeus lance sa foudre. Chaque matin, Eos (l'Aurore) « quittant la couche du beau Titton », faisait sur son char l'ascension de l'Olympe « pour porter la lumière aux dieux et aux hommes » et à la disparition du soleil tout rentrait en silence dans la demeure céleste.



Zeus dans l'Apothéose d'Homère, par Archelaos de Priène.
Londres, British Museum.

A une époque postérieure, quand les conceptions religieuses des Grecs s'affinèrent, ils placèrent le siège de leurs dieux, non plus sur une montagne de la terre, mais dans le ciel. Néanmoins, c'est toujours sous le nom d'Olympe qu'ils désignent la cité divine. Voici la descripiton que nous en fait Ovide : « Au haut de l'Empyrée s'offre une route que l'œil découvre quand l'air est sans nuages ; on la nomme la voie lactée ; son éclat attire les regards. C'est par cette route que les Immortels se rendent au superbe palais habité par le maître du tonnerre. A droite et à gauche, sous des portiques toujours ouverts, résident les dieux du premier ordre ; ça et là des places sont assignées au vulgaire ; à l'entrée même de ce royal séjour, les dieux élevés au-dessus des autres par leur crédit et leur gloire, ont établi leur siège ; si un tel langage peut être permis, je ne craindrais pas de l'appeler le palais du ciel. »



Zeus, Poseidon et Hadès. Kylix du Musée Blacat.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique*.)

IV. — LE CULTE DE ZEUS.

LES PRINCIPAUX SANCTUAIRES.

Moins nombreux que les surnoms de Zeus, ses sanctuaires étaient cependant répandus sur tous les points des pays de langue grecque. Ils présentaient chacun des caractères particuliers, ce qui prouve qu'ils avaient été établis à des époques différentes, alors qu'il n'y avait pas communion d'idées religieuses entre les différentes peuplades de la Grèce. A plus d'une reprise le culte de Zeus a d'ailleurs été substitué à celui d'une divinité antérieure. L'étude de ces différents cultes présente un très grand intérêt ; elle prouve qu'il n'y a pas eu de tout temps une mythologie générale propre à tous les Grecs, mais que chaque peuple de l'Hellade a eu sa mythologie pour ainsi dire personnelle qui se différenciait très nettement des autres.

ZEUS. LYKAIOS.

Le culte de Zeus, pratiqué sur le sommet du mont Lycée, en Arcadie, présentait ceci de particulier qu'on y immolait des victimes humaines. D'où provenait cette pratique sanglante contraire aux conceptions religieuses des Grecs ? Voici comment la légende expliquait ce fait.

Lykaïos, fils de Pélasgos et roi des Arcadiens, pour inspirer à ses sujets l'amour de la justice, leur aurait raconté qu'il recevait parfois la visite de Zeus. Celui-ci, sous les traits d'un simple mortel, venait s'enquérir de la conduite des Arcadiens. Un jour Lykaïos ayant annoncé la venue du dieu préparait à cet effet le sacrifice habituel. Or, il avait cinquante fils, dont quelques-uns s'imaginaient que les affirmations de leur père, relatives à ses relations avec Zeus, n'étaient qu'une invention de sa part. Ils résolurent de tirer la chose au clair, tuèrent un enfant et mêlèrent ses chairs à celles de la victime. Zeus arrive, découvre la ruse impie. Il renverse la table du sacrifice et foudroie tous ceux qui avaient pris part à la mort de l'enfant.

Ovide nous fournit une version différente de cette légende. D'après lui, ce serait Lykaïos

lui-même qui aurait voulu éprouver la divinité de Zeus en lui offrant la chair d'un otage qu'il avait égorgé. Le dieu incendie la maison du criminel. D'autres auteurs, comme Pausanias, ajoutent que Lykaïos fut transformé en loup ; cette métamorphose aurait même eu lieu plusieurs fois à la suite des mêmes sacrifices. Au bout de dix ans les impies ainsi punis recouvraient leur forme primitive s'ils n'avaient point mangé de chair humaine pendant cet intervalle de temps.

Quoiqu'il en soit de la forme de ce mythe, il semble bien qu'il doive son origine à la pratique du sacrifice humain usité dans le culte de Zeus Lykaïos. Les sacrifices humains continuèrent en effet à exister et n'avaient, paraît-il, pas encore disparu au temps de Pausanias.



Zeus du cortège nuptial. Rome, Villa Albani. (Overbeck, *Atlas der Kunstmythologie*.)

Un autre trait caractéristique du culte de Zeus Lykaïos, c'est que ce dieu, qui était en outre adoré à Mégalopolis et à Tégée, n'était représenté par aucune image et n'avait pas de temple. Sur le sommet du Lycée s'élevait un simple autel en l'honneur du dieu. « Devant l'autel, dit Pausanias, deux colonnes se dressent, presque dans la direction du soleil levant ; des aigles avaient été gravés sur elles, mais à la mode très ancienne, et ils étaient dorés. C'est sur cet autel qu'on fait à Zeus Lykaïos de mystérieux sacrifices. » Il était défendu aux profanes de s'en approcher sous peine de mort et chacun pouvait les tuer. Une légende ajoutait même qu'un homme ou un animal qui avaient pénétré dans le sanctuaire de Zeus Lykaïos ne projetaient plus d'ombre.

Les Arcadiens prétendaient que la ville de Lykosoura, bâtie non loin de l'endroit où l'on adorait Zeus Lykaïos, était la cité la plus ancienne du monde. « De toutes les villes que produisit la terre sur le continent ou dans les îles, Lykosoura est la plus ancienne. C'est elle qui la première vit le soleil et c'est par elle que les hommes ont appris à construire les cités. »

LE SANCTUAIRE DE ZEUS A DODONE. L'ORACLE.

Un des sanctuaires les plus vénérés de Zeus, était celui qui avait été établi dès la plus haute antiquité à Dodone et qui était célèbre dans le monde hellénique tout entier par son oracle. Dodone se trouvait en Epire, dans une région dont Hésiode fait la description suivante : « Hellopée était une contrée riche en champs et en prairies, nourrissant beaucoup de moutons et de bœufs aux pieds cambrés. Elle était

habitée par de nombreux mortels, possesseurs de grands troupeaux de moutons et de bœufs. A une extrémité de cette contrée était placée Dodone, chérie par Zeus. C'est là que le dieu a établi son oracle auquel il a donné pour demeure le creux d'un chêne. Les hommes encouragés par de bons augures et apportant de riches présents y vont toujours pour obtenir la faveur du dieu et apprendre sa volonté. »

Dodone était donc un de ces lieux où Zeus, ami des hommes, aimait à se révéler à eux par la voix de la nature, représentée ici par le murmure des arbres et le bruit des eaux d'une source. L'endroit était particulièrement bien choisi « au pied du Tinaros ou Tonearos, dans une vallée humide et fertile, mais froide, exposée aux vents et souvent ébranlée par le tonnerre du dieu qui trônait sur la montagne ». Un érudit allemand a établi que pour la région de Dodone, la moyenne annuelle des jours d'orage était de quarante-neuf, moyenne qui n'est dépassée nulle part en Europe.



Buste de Zeus.
Paris, Musée du Louvre.

L'oracle de Zeus à Dodone passait pour le plus ancien de la Grèce et Homère parle déjà de la « Dodone glacée » dans une invocation qu'il place dans la bouche d'Achille. On disait que Deucalion était venu consulter l'oracle de Zeus dodonéen, et on citait un grand nombre de personnages qui avaient accompli ce pèlerinage : Inachos, Io, Heraklès, Jason, Ulysse, Néoptolème, Oreste. D'autre part, Hérodote nous offre deux versions assez différentes de la fondation de l'oracle de Dodone. « Deux colombes, dit-il, s'étaient envolées de Thèbes d'Egypte, l'une en Libye, l'autre chez les Dodonéens ; cette dernière se percha sur un chêne, et prenant une voix humaine, elle leur dit qu'il fallait établir en ce lieu un oracle de Zeus. Le peuple comprit que ce message était divin ; il fit donc aussitôt ce qui était prescrit. L'autre colombe ordonna aux Libyens de fonder l'oracle d'Ammon ». Suivant la seconde légende « deux femmes de Thèbes avaient été enlevées par les Phéniciens. On apprit que l'une d'elles avait été vendue en Libye, l'autre en Grèce et que ces deux femmes avaient constitué les premiers oracles chez ces deux nations ». D'autres mythographes voient dans les deux colombes à voix humaine, des présents de Zeus à sa fille Hébé. L'une de ces colombes vole à Dodone. A l'instant même où elle y arrive, un bûcheron allait abattre le chêne sacré de Zeus. La colombe l'en empêche. C'est encore cet oiseau qui joue le même rôle dans une autre légende. Un berger étant venu demander à Zeus le nom du voleur qui lui avait dérobé un de ses moutons, l'oracle, qui aurait ce jour-là parlé pour la première fois, désigna le coupable par son nom. Le voleur, en colère, s'apprêtait à abattre l'arbre maudit quand une colombe en sortit et l'empêcha de commettre son forfait.

Le rhéteur Philostrate qui vivait au second siècle après J.-C., nous a laissé la description d'un

tableau où l'on voyait la colombe d'or encore posée sur le chêne, savante en révélations avec les oracles qu'elle transmet de la part de Zeus. Par terre est la hache échappée à la main du bûcheron Hellos. Le chêne est tout enguirlandé, parce que, comme le trépied de Pytho, il rend des oracles. Des gens s'approchent, l'un pour interroger, l'autre pour sacrifier....

A côté de Zeus, on vénérait, à Dodone, une déesse, Dioné, considérée ici comme l'épouse du maître de l'Olympe. D'après Hésiode, c'était une fille d'Okeanos et de Tethys, tandis que d'autres écrivains en font la mère d'Aphrodite. Quoiqu'il en soit, son culte était à Dodone étroitement rapproché de celui de Zeus, comme le prouvent un grand nombre de monnaies anciennes de l'Epire.

Il est fort probable qu'au début Zeus et Dioné étaient considérés comme divinités d'une source qui coulait au pied du chêne sacré. La légende racontait que « ses eaux éteignaient les flambeaux allumés, mais rallumaient les flambeaux éteints qu'on approchait de leur surface ». D'où l'hypothèse qu'à Dodone on avait dû interpréter le murmure de l'eau courante où l'on voyait l'expression du langage divin comme dans le bruissement des feuilles.



Zeus de l'Ara Capitolino. Rome, Musée Capitolin.
(Overbeck, *Atlas der Kunstmythologie.*)

Le culte de Zeus dodonéen était desservi par des prêtres appelés Selloi, Helloi, Tomouroi, ayant à leur tête un chef, le Naïarque. C'étaient de véritables ascètes. Ils devaient coucher par terre, ne jamais se laver les pieds et semblent également avoir été astreints à la continence. Comme on le voit, ces prêtres ressemblaient sur plus d'un point à ce que furent plus tard les moines chrétiens chez qui certaines règles de l'hygiène étaient en contradiction avec la sainteté.

A côté de ces prêtres, il y avait à Dodone des prêtresses, les Peleiades qui d'après Hérodote descendaient de l'esclave égyptienne vendue par les Phéniciens en Grèce et qui avait été la fondatrice de l'oracle de Dodone. Les habitants du pays l'avaient appelée Peleias parce qu'ils ne comprenaient pas son langage, qu'ils comparaient à celui d'une colombe. C'est seulement plus tard qu'elle se serait exprimée en langage humain, c'est-à-dire d'une façon compréhensible. Le nombre des Peleiades ne dépassa jamais trois, et à la fin, il n'y en eut plus qu'une seule. De même que les prêtres, elles semblent avoir été soumises à un régime austère et à des pratiques très rigoureuses.

C'étaient les Peleiades qui étaient chargées de l'interprétation des oracles; c'était par elles que la volonté de Zeus se révélait aux mortels. Cette volonté s'exprimait par cinq moyens différents, parmi lesquels il faut d'abord citer le bruissement des feuilles du chêne sacré. Les consultants s'approchaient de l'arbre qui s'agitait un instant. La prêtresse, après avoir bu à la source de Zeus, prenait alors la parole. Elle s'exprimait en vers, dont les premiers auraient été : « Zeus était, Zeus est, Zeus sera, ô grand Zeus ! La Terre produit ses fruits, c'est pourquoi invoquez notre amie la Terre. » Les Peleiades interprétaient aussi le vol de la colombe, suivant la direction que prenait cet oiseau, la manière dont il se posait sur une branche d'arbre ou sur autre chose.

Le troisième moyen consistait à interpréter les sons rendus par un bassin d'airain. Les auteurs anciens nous ont transmis deux versions différentes à ce sujet. D'après les uns, c'était un assemblage de plusieurs bassins ou trépieds suspendus qui, par leur contact, faisaient entendre des bruits où l'on voyait l'expression de la volonté divine. Suivant l'autre version, « une petite statue, tenant à la main des osselets suspendus à une baguette, frappait un seul bassin qui produisait les sons fatidiques interprétés par les Peleiades ».

Enfin, on avait encore recours, comme moyen d'interprétation prophétique, au murmure de la source miraculeuse dont il a été parlé plus haut, ainsi qu'à la divination par les songes.

Les fouilles faites à Dodone ont permis de retrouver non seulement de nombreux objets qui représentent des dons faits à l'oracle, mais encore des lames de plomb sur lesquelles sont inscrites les questions adressées par des peuples et des particuliers à l'oracle de Zeus et de Dioné et même quelques réponses de cet oracle. Voici la transcription de quelques-unes de ces questions :

Agis demande à l'oracle si ses couvertures et ses oreillers disparus ont été perdus ou volés.

Lysanias demande si l'enfant que Nyla porte dans son sein n'est pas de lui.

Un personnage, dont le nom ne figure pas sur l'inscription, demande à l'oracle s'il y aura avantage pour lui à occuper en personne sa maison de ville et son champ.

Hippostrate demande à l'oracle à quel dieu il doit offrir des sacrifices.

Un père ou une mère demande au dieu s'il y aura avantage à faire telle ou telle chose pour son enfant.

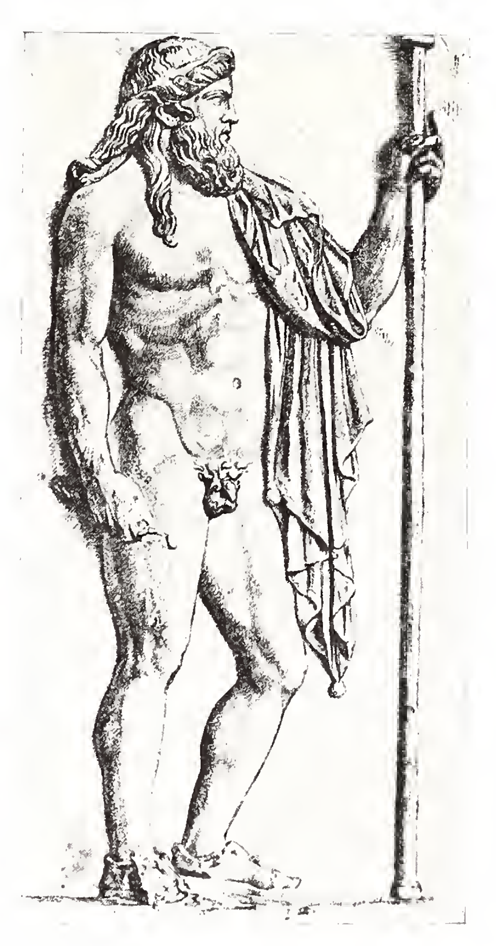
Un berger promet sa reconnaissance à l'oracle s'il réussit dans une opération sur des troupeaux.

Ces quelques exemples montrent que les Grecs venaient consulter l'oracle de Zeus dodonéen pour les motifs les plus divers, d'une importance très variable. Parfois c'étaient des partis et même des peuples en lutte ouverte qui envoyaient des messagers à Dodone afin de mettre autant que possible Zeus de leur côté. C'est ainsi que, d'après une légende, les Béotiens et les Pélasges de l'Attique qui se faisaient la guerre, firent consulter l'oracle. La réponse aux Pélasges aurait été conçue en ces termes : « Un sacrifice vous vaudra la victoire. » Là-dessus les Béotiens s'emparèrent de la malheureuse Peleiade qui avait fait cette réponse et la brûlèrent vive. Arrêtés par les Dodonéens, les meurtriers furent traduits devant un jury composé des deux Peleiades survivantes et de deux assesseurs masculins. Grâce au partage égal des voix les coupables furent acquittés.


MOREAU
EVROPA

D'autre part, les Béotiens trouvèrent un moyen détourné pour exécuter l'oracle. Ils s'engagèrent à voler chaque année dans un de leurs temples un trépied qui ensuite était expédié en secret à Dodone.

Pillé une première fois en 219 avant J.-C. par les Etoliens, le sanctuaire de Zeus à Dodone perdit peu à peu son importance jusqu'au jour où l'empereur Théodose le fit disparaître. Zeus fut remplacé par Jésus-Christ, Dioné par la Vierge. Une église prit la place du temple et un évêque chrétien fut nommé à Dodone. Quant au chêne sacré qui passait pour l'arbre le plus ancien de la Grèce et dont un morceau avait servi de boussole au navire Argo dans l'expédition des Argonautes, il fut, dit-on, abattu par un brigand illyrien nommé Arkès.



Zeus nu. Rome. Musée du Vatican. (Overbeck, *Atlas der Kunstmythologie.*)

LE SANCTUAIRE DE ZEUS A OLYMPIE.

Non moins célèbre que celui de Dodone, le sanctuaire de Zeus à Olympie remontait à la plus haute antiquité. Le culte du maître de l'Olympe avait même été précédé en ces lieux par celui de la première dynastie divine. Ouranos et Gæa y avaient eu leurs autels et à l'époque de Pausanias on pouvait encore voir à Olympie le Gæon où il y avait un trou d'où sortaient les oracles, ainsi qu'un autel de Thémis, la déesse de la loi. Kronos avait succédé, à Olympie, à son père détrôné ; un temple lui avait été élevé sur la colline qui longtemps encore porta le nom de Kronion. Au culte de Kronos fut enfin substitué celui de Zeus. D'après la légende, alors qu'il était élevé secrètement en Crète, le jeune dieu aurait été amené en Elide par les cinq Curètes, dont le chef, Heraklès de l'Ida donna à la plaine de l'Alphée le nom d'Olympie et fonda le grand autel de Zeus. Le même personnage organisa entre plusieurs dieux un concours. Ce fut Apollon qui l'emporta sur Arès et Hermès et reçut comme prix de la victoire une couronne d'olivier sauvage.

La fonction d'interpréter les oracles de Zeus était à Olympie dévolue à trois familles, celles des Iamides, des Klytiades et des Telliades. Les Iamides prétendaient descendre en ligne directe d'Apollon. Ils disaient qu'une de leurs aïeules, Evadné « la jeune fille aux boucles violettes » avait été séduite par Apollon. Son père nourricier, le roi Ægyptos, alla à Pytho pour « consulter l'oracle » touchant cette intolérable peine. Pindare nous a transmis le récit de cette poétique légende.

« Evadné cependant, ayant déposé sa ceinture de pourpre et son vase d'argent, mit au monde, sous un bocage sombre, un enfant divin. Le dieu aux cheveux d'or lui envoya Elythie qui adoucit

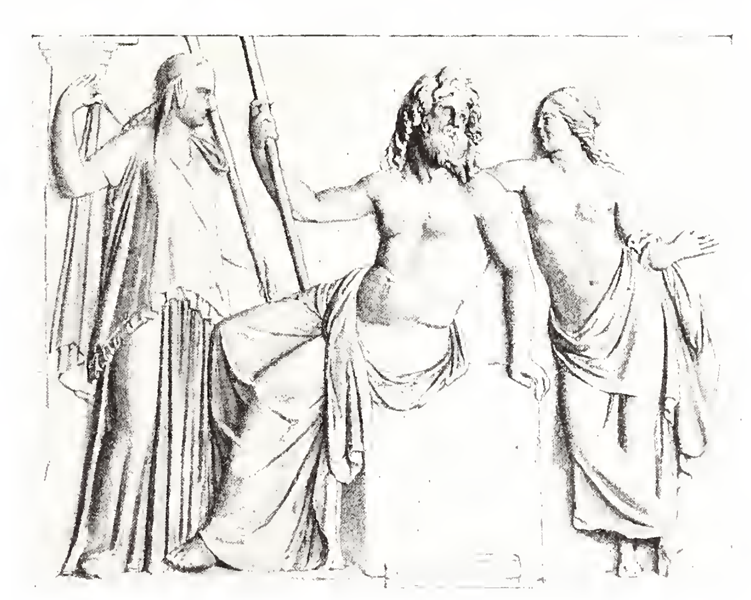
les souffrances et les Moiras. Aussitôt l'enfant de ses entrailles et de ses chères douleurs, Iamos, parut à la lumière. Le cœur déchiré, elle le laissa à terre, mais par l'ordre des dieux, deux serpents aux yeux verts veillèrent sur lui et le nourrirent du suc exquis des abeilles. Mais le roi, étant revenu de l'âpre Mytho, s'informait auprès de tout le monde dans la maison de l'enfant qu'Evadné devait avoir mis au monde ; car il disait que Phoibos en était le père et qu'il serait pour les habitants de la Terre un devin excellent entre les mortels et que jamais sa race ne s'éteindrait. Voilà ce qu'il disait, et les autres jurèrent qu'ils n'avaient rien entendu, ni vu, bien que depuis cinq ans l'enfant fût né. C'est qu'il était caché dans les joncs et dans d'épais buissons d'épines, et son corps délicat était baigné par les reflets dorés et pourprés des violettes, en souvenir de quoi sa mère déclara qu'il s'appellerait toujours de ce nom (Iamos, l'enfant des violettes). Lorsqu'il cueillit le fruit de la douce jeunesse à la couronne d'or, il descendit dans le lit de l'Alphée et invoqua son puissant aïeul Poseidon, et l'archer qui garde l'île de Delos affermie par les dieux, leur demandant pour son front un ornement révéré des peuples. C'était sous le ciel de la nuit. Et voici que la véridique voix de son père lui répondit et l'appela : « Lève-toi mon fils, suis mon appel et viens ici dans le lieu où se réunira le monde entier. » Ils arrivèrent au rocher escarpé de Kronios. Là, le dieu lui octroya le double don de la divination ; d'abord le privilège d'entendre sa voix qui ne sait pas mentir, en outre, lorsque viendrait le vaillant Heraklès, l'auguste rejeton des Alkides, et qu'il fonderait en l'honneur de son père la fête où se pressent les mortels et l'institution la plus célèbre du concours, il lui ordonna de fonder encore un oracle sur l'autel le plus élevé de Zeus. D'Iamos descend la race des Iamides, célèbre dans l'Hellade et suivie par la bénédiction des dieux. »

Les Klytiades qui prétendaient être une branche cadette des Iamides, descendaient, d'après la légende, du célèbre héros et devin Amphiaraos. Quant aux Telliades, on ne connaît pas leur origine. L'un d'entre eux, Hegesistratos, ayant été emprisonné et condamné à mort par les Lacédémoniens, se coupa lui-même le pied par lequel il était enchaîné, perça le mur de son cachot, et ne voyageant que la nuit, arriva à Tégée. Là, il se fit adapter un pied de bois, et pour se venger des Lacédémoniens passa dans le camp des Perses, dont il suivit le sort à Platées. Pris une seconde fois par les Lacédémoniens, il fut mis à mort.

C'étaient ces trois familles qui étaient héréditairement chargées d'interpréter à Olympie l'oracle de Zeus. Cette interprétation avait lieu de plusieurs manières différentes, mais principalement par l'inspection des entrailles et l'étude de la flamme du feu des sacrifices. Ceux-ci étaient pratiqués sur un autel constitué par la cendre même des sacrifices antérieurs. Ces cendres étaient délayées dans l'eau de l'Alphée, puis transportées au Prytanée d'où on les rapportait chaque année, à une date fixe, sur l'autel de Zeus. Pausanias nous dit que de son temps cet autel avait 125 pieds de circonférence et 22 pieds de hauteur. Les prêtres de Zeus d'Olympie étaient tenus de n'employer pour leurs sacrifices que du bois de peuplier blanc, en souvenir d'Heraklès. En ramenant des enfers le chien Kerberos enchaîné, Heraklès portait en guise de couronne une branche de peuplier cueillie aux enfers, où seul cet arbre au feuillage pâle poussait.

Suivant une légende, les prêtres de Zeus d'Olympie tiraient également des présages des peaux des victimes, examinées et disséquées suivant une méthode particulière. Pausanias, d'autre part, rapporte qu'il n'y avait plus de mouches à Olympie, depuis qu'Heraklès avait fait un sacrifice à Zeus Chasse-Mouches (Apomonios).

Olympie était célèbre, non seulement par le sanctuaire de Zeus, mais encore par les jeux qui s'y célébraient tous les quatre ans. La légende en attribuait la fondation à Heraklès. Vainqueur d'Augias, roi d'Elis, il s'empara du pays, et avec les dépouilles des vaincus, institua des jeux en l'honneur de son père. Il traça l'enceinte de l'Altis, à l'intérieur de laquelle devaient se célébrer les jeux ; chaque côté de cette enceinte mesurait 600 fois la longueur du pied du héros. Heraklès alla jusqu'au pays des Hyperboréens d'où il rapporta l'olivier dont l'ombrage devait abriter l'Altis contre les ardeurs du soleil et les feuilles servir à tresser des couronnes pour les vainqueurs. Le divin héros prit lui-même part aux luttes qu'il avait organisées. Une légende rapporte qu'il engagea avec un certain Lepreos un concours de gloutonnerie. Chacun des deux concurrents devait tuer et manger un bœuf. Heraklès l'emporta sur son rival qui, furieux, le provoqua à un combat et fut mis à mort.



Zeus entre Hera et Aphrodite. Bas-relief antique.
Paris, Musée du Louvre.

Quoiqu'il en soit de l'origine fabuleuse des jeux olympiques, on sait que leur institution remonte à l'année 776 avant J.-C. et qu'on prit à partir de cette date l'habitude de déterminer le temps par olympiades, c'est-à-dire par espace de quatre ans.

Le temple de Zeus à Olympie était l'un des plus fameux de toute la Grèce et depuis le cinquième siècle avant J.-C. contenait l'une des sept merveilles du monde : la statue de Zeus par Phidias. Le génial sculpteur avait exécuté ce chef-d'œuvre entre les années 451 et 448, aidé de son parent Panaenos et de son élève Colotes. Panaenos avait peint les fleurs qui ornaient le vêtement du dieu et Colotes avait ciselé les détails. Mais l'ensemble de la statue était bien l'œuvre de Phidias et c'est à juste titre qu'il avait fait graver aux pieds de Zeus : « Je suis l'œuvre de Phidias, fils de Charmides, citoyen d'Athènes. »

L'ensemble de la statue avait treize mètres de haut et Pausanias disait que si le dieu s'était levé de son siège il aurait traversé le toit du temple avec sa tête. A la base un piédestal de 9 m. 50 de hauteur sur 6 m. 50 de large présentait un ensemble de splendides figures en relief et de peintures. Les principaux personnages représentés sur ce piédestal étaient Helios monté sur son char,

Zeus et Charis, Hera, Hermes et Hestia, Eros recevant Aphrodite Anadyomène, Peitho couronnant Aphrodite, Athena et Heraklès, Amphitrite et Poseidon.

Le trône sur lequel était assis Zeus était lui aussi orné d'une profusion de représentations figurées dans la composition desquelles entraient l'or, les pierres précieuses, l'ivoire, l'ébène et le bronze. Le siège avait pour supports quatre pieds soutenus intérieurement par quatre colonnettes de même grandeur. A mi-hauteur, des traverses reliaient entre eux les pieds du trône. Les bras du siège reposaient sur des montants dont la face antérieure était ornée de peintures représentant de jeunes Thébains enlevés par des Sphinx, et au-dessous le massacre des Niobides par Apollon et Artémis. De nombreuses ciselures décoraient les quatre bandes reliant les montants du trône ; de chaque côté il y avait quatre figures qui dans leur ensemble représentaient les huit genres de lutte usités depuis la plus haute antiquité à Olympie. Trente figures ornaient ces bandes ; on y voyait les exploits d'Heraklès et de Thésée. Le dossier du trône se terminait en forme de fronton et sur l'extrémité des montants on voyait d'un côté les Charites, de l'autre les Heures. A l'extrémité inférieure les pieds de Zeus, revêtus de sandales, reposaient sur un escabeau où étaient ciselés des lions en or.

Assis sur son trône, Zeus s'appuyait de la main gauche sur un sceptre surmonté de l'aigle. Dans la main droite il tenait une Victoire chryséléphantine, tournée vers lui. Les parties visibles du corps, la figure, les bras et les jambes étaient en ivoire. Un manteau ciselé d'or, tombait jusqu'à la cheville, et rejeté en une large pointe sur l'épaule gauche, laissait à découvert l'épaule droite. On y voyait de nombreuses peintures, représentant des animaux et des fleurs.

Phidias avait fait appel à tout son art pour donner à la figure de Zeus l'expression majestueuse qui convenait au maître de l'Olympe. On prétendait qu'il s'était inspiré de ces vers d'Homère : « A ces mots, le fils de Kronos abaissa ses noirs sourcils ; sa chevelure s'agita sur sa tête immortelle et le vaste Olympe trembla. » Il est fort peu probable que l'artiste ait voulu représenter le dieu sous un aspect aussi sévère. Avec sa grande tête à la barbe épaisse et aux longs cheveux couronnés de feuilles d'olivier, le Zeus d'Olympie « attirait et fixait l'attention par une expression pensive de dignité recueillie, de puissance calme et sûre d'elle-même ».

Une anecdote nous montre Phidias désireux de connaître l'avis de la foule sur son œuvre et faisant ouvrir toutes grandes les portes du temple. Caché dans un coin, l'artiste écoutait ce qui se disait autour de la statue, et enregistrait soigneusement les critiques formulées. Il en faisait ensuite son profit et apportait à son œuvre celles des corrections indiquées qui lui paraissaient justifiées.

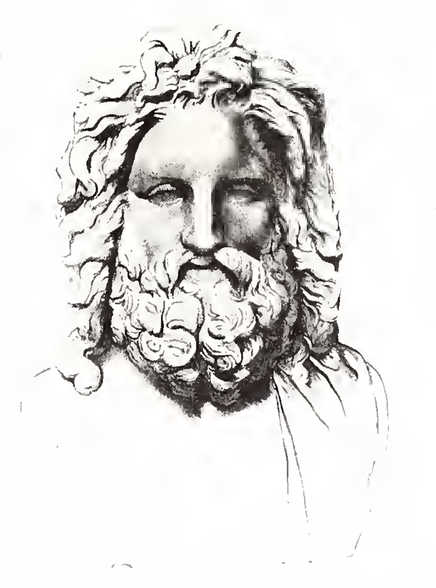
Enfin, on raconte qu'après avoir terminé son chef-d'œuvre Phidias pénétra une dernière fois dans le temple. En tête à tête avec sa statue, il leva les mains vers Zeus en lui demandant de lui témoigner par un signe s'il était content de son travail. Du ciel sans nuage un éclair descendit à travers le toit du temple. Une tache noire sur le dallage en marbre du temple indiquait, disait-on, l'endroit où la foudre était tombée et l'on y avait placé une urne.

L'œuvre de Phidias jouissait d'une telle réputation dans l'antiquité qu'Epictète disait : « Allez à Olympie voir le Zeus de Phidias ; c'est un malheur de mourir sans l'avoir vu. »

Une monnaie d'Elis reproduit le Zeus de Phidias, mais vu de profil. On a voulu voir dans plusieurs marbres anciens, en particulier dans le buste d'Otricoli, une reproduction de la tête du Zeus d'Olympie, mais rien n'autorise à soutenir le bien-fondé de cette affirmation.

LES SANCTUAIRES DE ZEUS HORS DE GRÈCE.

Le culte de Zeus était pratiqué non seulement dans la Grèce proprement dite et dans les îles voisines, mais encore en Asie et même en Afrique. On a vu dans le chapitre où nous parlons de l'enfance de Zeus, que le fils de Kronos avait été d'après la légende, élevé en Crète. Le maître de l'Olympe avait dans l'île plusieurs sanctuaires, en particulier à Phaestos, au pied de l'Ida, où l'on montrait même le tombeau du dieu. Ce Zeus crétois ou Velchanos est représenté sur des monnaies crétoises, jeune et imberbe, assis sur un tronc d'abre ; de sa main droite, il retient un coq posé sur sa cuisse. Il y eut probablement un oracle de Zeus Velchanos, mais nous ne possédons à son sujet que des données confuses et contradictoires.



Zeus d'Otricoli. Rome, Musée du Vatican. (Overbeck, *Atlas der Kunstmythologie.*)

LE SANCTUAIRE DE ZEUS AMMON.

Un des sanctuaires les plus célèbres de Zeus, était celui qui se trouvait dans une oasis du désert de Libye où le dieu était adoré sous le nom de Zeus Ammon. Peu de points de la mythologie grecque ont suscité plus de controverses, mais comme on l'a très bien dit : « les érudits ne sont d'accord ni sur la nature et la nationalité du dieu adoré dans l'oasis, ni sur la genèse de l'institut divinatoire ». L'hypothèse la plus plausible semble être celle d'après laquelle Ammon était une divinité égyptienne qui avait « soit une tête humaine, surmontée de deux grandes plumes, soit une tête de bélier, symbole de virilité dont le type de Zeus Ammon conserve encore un dernier vestige, les cornes recourbées en bas et en avant ». Les Grecs adoptèrent le dieu égyptien, mais transformeront son culte en l'adaptant à leurs croyances personnelles. D'autres écrivains soutiennent, au contraire, que le culte de Zeus fut importé de Grèce en Egypte au VII[e] siècle avant J.-C., lors de la fondation de Cyrène.

Quoiqu'il en soit, le culte de Zeus Ammon finit par devenir très populaire en Grèce, et son oracle n'était guère moins important que ceux de Dodone et d'Olympie. Outre les modes d'interprétations ordinairement usités ailleurs, il y en avait un tout à fait spécial à Zeus Ammon. C'était de la statue même du dieu que partaient les signes de la volonté divine, ensuite interpré-

tés par les prêtres. Placée dans une nacelle dorée et portée par quatre-vingts prêtres, cette statue était ainsi promenée à certains jours au milieu des assistants. On disait qu'elle faisait des signes de tête et que les reflets changeants des pierreries dont elle était couverte étaient également des indices de la volonté divine.

Comme leurs confrères d'autres sanctuaires, les prêtres de Zeus Ammon interprétaient le vol des oiseaux, le bruissement des feuilles agitées par le vent, le murmure des eaux d'une source merveilleuse : on disait que cette source se réglait sur la marche du soleil, « froide à midi, chaude à minuit, elle semblait vouloir faire équilibre à la chaleur du jour et à la fraîcheur de la nuit ».



Profil d'un buste colossal de Zeus de Melos. Londres, British Museum. (Overbeck, *Atlas der Kunstmythologie.*)

Les historiens grecs citent diverses circonstances dans lesquelles plusieurs Etats grecs envoyèrent des missions consulter l'oracle de Zeus Ammon. La visite la plus célèbre fut celle que fit Alexandre à l'oracle libyen. Diodore de Sicile nous en a laissé le récit :

« Lorsque Alexandre fut introduit dans le temple et qu'il aperçut la statue du dieu, le prophète, homme très âgé, s'avança vers lui et lui dit : « Salut, ô mon fils, recevez ce nom de la part du dieu. » Je l'accepte « ô mon père », répondit Alexandre, « et désormais je me ferai appeler ton fils, si tu veux me donner l'empire « de la terre ». — Le prêtre entra alors dans l'adyton, et, pendant que les porteurs de la statue du dieu se mettaient en mouvement suivant certains signes de la voix du dieu, il assura Alexandre que le dieu lui accordait sa demande. Alexandre continua et dit : « Il me reste encore, ô dieu protecteur, à te « demander si j'ai puni tous les assassins de mon père, ou si quelques-uns ont échappé à « mes recherches. » — « Ne blasphème pas », s'écria le prêtre, « nul ne saurait attenter « à la vie de celui qui t'a donné le jour : quant aux assassins de Philippe, ils ont tous reçu « leur châtiment. »

Un autre capitaine fameux de l'antiquité, Hannibal, consulta, lui aussi, l'oracle de Zeus Ammon, quand après la bataille de Zama il dût s'enfuir de Carthage. Mais le crédit de l'oracle baissa de plus en plus à l'époque romaine. On se moquait de l'ignorance des prêtres. Ceux-ci conservaient, paraît-il, une lampe qui ne s'éteignait jamais et qui d'année en année consommait moins d'huile. D'où ils concluaient, d'après Plutarque, « que la marche du temps est irrégulière, et que chaque année est toujours plus courte que la précédente, puisque, naturellement, il faut un temps moindre pour une moindre consommation ».

A l'époque où le christianisme fit son apparition, le culte du dieu cornigère avait complètement disparu.

V. — LE TYPE DÉFINITIF DE ZEUS.

ZEUS PERSONNIFICATION DE L'IDÉE DIVINE CHEZ LES GRECS.

Nous avons rapporté successivement les principales légendes mythologiques relatives à la naissance de Zeus, à ses amours, à ses attributs et à son culte. De tous ces mythes, d'origine très diverse, l'anthropomorphisme grec a fini par tirer une figure idéale d'une grande beauté morale qui résumait en elle toutes les conceptions helléniques au sujet de la divinité. Ce n'était plus le Zeus des premiers âges, contraint à une lutte parfois désespérée, pour arriver à triompher de ses ennemis. Vainqueur des Titans et des Géants, en qui on a vu les soubresauts de la nature en révolte, Zeus a également imposé sa suprématie à tous les autres dieux qui lui font cortège et avec lesquels il va souvent jusqu'à se confondre. De même, le maître de l'Olympe qui au début était l'ennemi des hommes n'est plus leur ennemi et ne les poursuit plus de sa colère. Il est, au contraire, animé à leur égard des sentiments les plus bienveillants et veille sur leur vie, mélangée de bien et de mal, suivant les lois du destin. Comme l'a écrit M. Jules Girard, « Zeus est le protecteur des droits sur lesquels reposent tous les rapports des hommes entre eux. Dieu suprême du serment et de la famille, il veille sur l'enceinte qui enclôt l'habitation de chacun ; il est le patron des hôtes et des suppléants ; il est celui des hérauts, il est même celui des suppliants. Ainsi les sentiments de respect, de douceur, de charité trouvent en lui leur sanction. De même que les dieux ne sont pas toujours inflexibles, il faut, d'après sa volonté bienfaisante, que les hommes ne soient pas durs et impitoyables entre eux. Il faut surtout que la société humaine subsiste et pour cela qu'elle obéisse aux lois morales qui ne sont pas moins nécessaires à sa conservation que les lois de mesure et d'équilibre ne le sont à celle de l'univers ».



Tête de Zeus antique.
Musée de Pétrograd.
(Overbeck, *Atlas der Kunstmythologie.*)

C'est en s'inspirant de ces idées que les artistes grecs ont représenté Zeus. Ses traits expriment toujours la force, mais en même temps la sagesse et la bonté. Sa tête puissante porte des cheveux abondants qui partent du sommet du crâne comme d'un centre commun, se redressent sur le front où ils forment une touffe et retombent en boucles ondoyantes. Les joues du maître de l'Olympe sont adornées d'une barbe épaisse et touffue. Quelquefois nue, la tête de Zeus est le plus souvent ceinte d'une bandelette ou couronnée de laurier ou encore d'olivier.

Zeus est généralement représenté tenant un sceptre terminé par l'aigle. On sait que cet animal

était consacré à Zeus parce que, d'après Athénée, c'est lui qui, en Crète, « allait chaque jour puiser le nectar à la fontaine et le lui apportait à travers les airs ». On disait aussi que l'aigle rapportait à Zeus les foudres qu'il avait lancés sur la terre. Sur certaines représentations figurées on voit Zeus tenant l'aigle sur la main droite.

Zeus est parfois couvert de l'égide provenant, comme on sait, de la chèvre Amalthée et qui avait la propriété d'être impénétrable. D'après la légende, il suffisait au dieu d'agiter cette peau pour porter partout la terreur et l'effroi. L'égide est enroulée autour du bras de Zeus ou rejetée sur l'épaule gauche, ou encore étendue sur ses genoux. Mais l'arme principale de Zeus c'était le foudre, forgé à son intention par les Cyclopes durant la lutte contre les Titans. Au début, les artistes représentaient le foudre comme une simple lance ; peu à peu, cette représentation se complique de rayons, de vents, de pluie et de feu. On arrive enfin au foudre ailé ce qui, disait-on, exprimait avec quelle rapidité arrivaient les vengeances de Zeus. Mais là encore les Grecs avaient su exprimer l'idée d'un dieu bienfaisant ; quand Zeus tenait le foudre roulé dans sa main, ou près de ses genoux, cela prouvait qu'il était dans une attitude paisible et qu'il ne méditait aucune idée de vengeance contre les hommes.



Zeus Ammon.
D'après un masque du Musée du Vatican.
(Overbeck, *Atlas der Kunstmythologie.*)



ZEUS ASSIS AUQUEL GANYMÈDE VERSE A BOIRE

Pélikè à figures rouges. Paris, Musée du Louvre.



Zeus et Hera, auxquels Hébé verse le nectar en présence d'Athéna, de Poseidon et d'Hermès.
Amphore archaïque. (Gerhard, *Auserlesene Vasenbilder.*)

CHAPITRE III

HERA

I. — PRINCIPAUX MYTHES RELATIFS A HERA.

ANS tenir dans la mythologie grecque une place aussi considérable que Zeus, Hera y joue cependant un rôle très important. On le verra par le grand nombre de légendes qui se rattachent à cette déesse.

Hera était l'un des six enfants de Kronos. Elle avait subi le sort de ses deux sœurs, Demeter et Hestia, et de ses deux frères, Poseidon et Hadès, c'est-à-dire qu'à peine née elle avait été avalée par un père impitoyable. Nous avons déjà raconté comment Kronos, trompé par son épouse, absorba une pierre à la place du dernier-né de Rhéa et les malheurs qui s'en suivirent pour lui. Il dut rendre à la lumière les frères et les sœurs de Zeus qui séjournaient dans son estomac et c'est ainsi que Hera reprit sa place dans la troisième et dernière dynastie divine.

8

NAISSANCE ET JEUNESSE D'HERA.

Les légendes relatives à l'enfance et à la jeunesse d'Hera sont assez variées. Tantôt on nous raconte qu'elle fut élevée par Océan et Téthys, tantôt elle aurait vécu ses premières années à Samos, à Stymphale, en Eubée. Les Samiens prétendaient qu'Hera était née dans leur île, sur les bords du fleuve Imbrasos, sous un saule qui, avec le chêne de Dodone, était l'arbre le plus ancien de la Grèce. A Stymphale, Hera était adorée sous la triple épithète d'enfant, de femme et de veuve : enfant, parce qu'elle avait été nourrie à Stymphale et que vierge encore elle y avait vécu ; femme, parce qu'elle y était devenue l'épouse de Zeus ; veuve, parce que, pour un motif ignoré, elle avait quitté Zeus et s'était de nouveau réfugié à Stymphale. C'est en Eubée que se place la scène de la séduction d'Hera par Zeus métamorphosé en coucou (v. p. 23). Pausanias nous raconte à ce sujet : « Zeus enleva la jeune Hera, que sa nourrice, Macris, élevait en Eubée, et la cacha, vierge encore, dans une grotte du Cithéron, où ils s'aimèrent. Mais bientôt, irritée, on ne sait trop pourquoi, contre Zeus, la déesse se retira en Eubée. Zeus, ne pouvant se décider à revenir, fit promener dans les villes de Béotie un xoanon (statue de bois) voilé, sur un char que traînaient des bœufs, et partout l'on racontait que c'était la nouvelle fiancée du dieu, Plataïa, fille d'Asopos. Quand Hera connut la nouvelle, elle revint en toute hâte, courut au char, déchira les vêtements de la mariée et trouva, à sa grande joie, un xoanon au lieu d'une femme. »

UNION D'HERA ET DE ZEUS.

Quoique sœur et frère, Hera et Zeus représentaient dans la mythologie grecque le type idéal du mariage. D'après la légende, leurs relations remontaient même bien avant l'époque où leur union fut définitivement consacrée. Cette union ne fut d'ailleurs pas sans nuages, comme on a pu le voir dans le chapitre précédent. Mari volage par excellence, Zeus ne fournit que trop de prétextes à la jalousie d'Hera. Celle-ci ne se résigne pas aisément à se voir ainsi bafouée. Sa dignité offensée lui inspire de nobles paroles : « Je suis une déesse issue du même sang que toi ; je suis la plus honorée des enfants de Kronos, à cause de ma naissance, et parce que l'on m'appelle ton épouse et que tu règnes sur tous les dieux. » Mais Zeus n'en a cure. Il affirme nettement son indépendance vis-à-vis d'Hera. « N'espère pas, lui dit-il, pénétrer toutes mes pensées : l'épouse même de Zeus ne saurait toujours les sonder... Sois soumise à mes lois, ou crains que tous les dieux qui sont dans l'Olympe, s'ils accourent à ton secours, ne puissent te défendre quand mon bras invincible t'accablera. » Au besoin, le maître de l'Olympe passera de la parole à l'acte. « Ne te souvient-il pas, dit-il encore à Hera, du jour où lancée dans les airs, une enclume à chaque pied, les mains enchaînées dans des liens d'or inextricables, je t'avais suspendue parmi l'éther et les nuées ? Les divinités s'indignaient dans le vaste Olympe ; elles s'approchaient de toi et ne pouvaient te délier. » Enfin, dans un autre passage de l'Iliade, nous voyons Zeus adresser à son épouse ces paroles hautaines : « Je méprise ton courroux, lors même que tu irais aux derniers confins de la terre et de la mer où siègent Japet et Kronos, séjour que jamais ne charment l'éclat du soleil, fils d'Hypérion, ni le souffle des vents

et qu'environnent les profonds abîmes du Tartare, lors même qu'errant çà et là, sans but, tu irais jusqu'en ces lieux, je dédaignerais tes murmures. »

Les tentatives de révolte d'Hera contre son époux restent sans succès. Une seule fois elle s'est cru sur le point de le réduire à merci. Elle avait réussi à gagner à son parti Athéna elle-même, la fille chérie de Zeus, et Poseidon, le frère du maître de l'Olympe. Zeus allait être chargé de chaînes quand Thétis amena à son secours l'un des Hécatonchires (géants aux cent mains) qui, d'après Homère, était appelé Ægeon chez les hommes et Briarée chez les dieux. « Fier de sa gloire il s'assit auprès du trône de Zeus, et tous les dieux, saisis de terreur, renoncèrent à leurs desseins. »

Ne pouvant s'assouvir sur Zeus lui-même, la colère et la vengeance d'Hera se donnèrent libre carrière vis-à-vis de ses rivales et de leurs enfants. Les principales légendes relatives à ce sujet ont déjà été exposées dans le chapitre précédent. Nous ne reviendrons que sur quelques-unes d'entre elles susceptibles de jeter une lumière nouvelle sur les points traités ici.



Hera et le coucou. Amphore apulienne.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique*.)

ENFANTS D'HERA ET DE ZEUS.

La majorité des auteurs anciens s'accordent pour dire que de l'union d'Hera et de Zeus naquirent plusieurs enfants. D'après une autre tradition cette union serait, au contraire, restée stérile. Certaines légendes nous montrent même Hera devenant mère sans la volonté de Zeus.

L'une des plus gracieuses déesses de l'Olympe était Hébé, généralement considérée comme la fille d'Hera et de Zeus. Certains auteurs disent que Zeus n'avait été pour rien dans sa naissance qu'ils expliquent de la manière suivante : Apollon aurait invité Hera à un repas où la déesse mangea des laitues sauvages et c'est ainsi qu'elle aurait conçu sa fille. Celle-ci personnifiait la

jeunesse éternelle ; c'est elle qui versait aux dieux l'ambroisie qui les empêchait de vieillir. On a vu dans le chapitre précédent à la suite de quel accident ce rôle d'échanson lui fut enlevé et attribué à Ganymède. Elle faisait partie, dans l'Olympe, du chœur de danses formé par les Heures, Harmonie, Aphrodite, Artemis, et qui évoluait aux accords de la lyre d'Apollon.

Etroitement unie à sa mère, Hébé devait servir de gage pour la réconciliation d'Hera et d'Héraklès. Fiancée à l'illustre héros, elle devient son épouse quand il est admis dans l'Olympe et on disait que de leur union étaient nés deux fils, Alexiarès et Aniketos.

On donnait comme sœur à Hébé une divinité d'un caractère tout à fait particulier, Ilithye « la mère des douleurs », comme la qualifie Homère. Les douleurs dont il s'agit ici sont celles de l'enfantement. Nous la voyons jouer son rôle dans plusieurs circonstances importantes. Quand Alcmène, séduite par Zeus, est sur le point de déposer son fardeau, Ilythie, à l'instigation d'Hera, fait tout son possible pour retarder le dénouement après avoir, au contraire, favorisé la naissance d'Eurysthée, le frère jumeau d'Héraklès. Selon la légende, Ilithye et les Moiras, assises devant la chambre d'Alcmène, les mains croisées sur les genoux et prononçant des paroles magiques, prolongèrent pendant neuf jours et neuf nuits le supplice de la malheureuse Alcmène. Une amie d'enfance de celle-ci, Galiathias, employa la ruse pour mettre un terme à la situation. Sortant brusquement de la chambre d'Alcmène, elle annonça que selon les vœux de Zeus, l'épouse d'Amphitryon venait de donner le jour à un fils. Effrayées, Ilithye et les Moiras se levèrent. Aussitôt le charme se trouva rompu et Héraklès naquit. La légende ajoute que pour punir Galiathias, Ilithye la transforma en belette, mais Hécate en eut pitié et l'attacha à son service. Par reconnaissance envers Galiathias, Héraklès lui éleva un temple à Thèbes et lui offrit lui-même le premier sacrifice.



Hera et Hébé.
Lécythe. (Lenormant et de Witte, *Elite céramographique*.)

Nous avons déjà raconté, dans le chapitre précédent, comment Hera essaya d'empêcher Leto de donner le jour à Apollon et à Artemis en retenant Ilithye dans l'Olympe. La « mère des douleurs » ne consentit à se transporter dans l'île de Delos que sur la promesse d'un « grand collier de neuf coudées, noué de fil d'or ».

On cite encore une autre fille d'Hera et de Zeus, Angelos, élevée, dit-on, par les Nymphes. Les rapports entre la mère et la fille ne furent pas heureux. Angelos déroba à Hera l'onguent

auquel celle-ci attachait un prix particulier et le donna à Europe, fille de Phœnix. La colère d'Hera fut terrible. Réfugiée d'abord dans une chambre d'accouchée, Angelos ne trouva d'autre moyen de se soustraire au courroux de sa mère que de s'attacher aux convois funèbres. A la fin elle fut purifiée par les Cabires, sur les bords de l'Achéron, et dès lors appartint au monde souterrain.

LES FILS D'HERA ET DE ZEUS. ARÈS ET HÉPHAÏSTOS.

Arès, le dieu de la guerre, passait aux yeux des Grecs pour le fils légitime de Zeus et d'Hera. Dans l'Iliade Zeus l'invective en ces termes : « Tu es le plus haïssable des habitants de l'Olympe ; sans cesse tu te plais aux discordes, aux combats, aux querelles ; tu as l'esprit inflexible et intraitable de ta mère Hera, que je peux à peine dompter par mes réprimandes. » Une autre légende dénie à Zeus la paternité d'Arès. Par dépit de la naissance d'Athéna, Hera aurait engendré son terrible fils par suite du simple contact d'une fleur merveilleuse.



Zeus et Hera. Autel des douze grands dieux. Paris, Musée du Louvre.

Les auteurs anciens sont encore moins d'accord sur la filiation d'Héphaïstos que sur celle d'Arès. En général, il est considéré comme fils d'Hera et de Zeus. Une légende dit même qu'il était né des relations qu'ils eurent avant leur mariage. D'après une autre version, Hera portait déjà en elle, au moment de son union avec Zeus, l'enfant qui devait être Héphaïstos. L'ayant mis au monde, elle prétendit l'avoir conçu « ἄνευ μίξεως », c'est-à-dire sans commerce charnel.

Alors que tous les enfants des dieux resplendissent de beauté, Héphaïstos, d'après la légende, naquit laid et difforme. Sa mère eut honte de lui et, pour éviter les moqueries des Olympiens, le précipita dans la mer. Il y fut reçu par Eurynomé, fille de l'Océan, et par Thétis « aux pieds d'argent » ; elles le cachèrent et l'élevèrent. Cette chute avait, selon l'expression d'Homère, laissé Héphaïstos « infirme et les pieds tournés ». Pour se venger de sa mère, Héphaïstos lui envoya un trône d'or pourvu de liens invisibles. Quand elle y prit place, elle se vit enchaînée et tous les efforts des autres dieux furent impuissants à la délivrer. Il fallut qu'on allât chercher Héphaïstos pour que sa mère sortît de cette situation ridicule.

Une autre légende nous montre Héphaïstos précipité du ciel non par Hera, mais par Zeus. Héphaïstos avait voulu venir au secours de sa mère quand celle-ci avait été suspendue du haut de l'Olympe à une chaîne d'or, une enclume à chaque pied. Zeus irrité saisit Héphaïstos, le précipita dans le vide où il tournoya toute la journée pour tomber définitivement dans l'île de Lemnos. Ce serait donc par piété filiale qu'Héphaïstos aurait encouru le courroux du maître de l'Olympe, quoiqu'il n'eût pas à se louer de sa mère Hera.

HERA ET TYPHŒUS.

Il a déjà été question du monstre Typhœus à propos de la lutte que Zeus eut à soutenir contre lui. Certains auteurs en font un fils d'Hera. Dans l'hymne à Apollon nous voyons l'épouse de Zeus, irritée de ce que celui-ci ait osé « enfanter seul Athéna aux yeux bleus », s'écrier : « Ecoutez-moi maintenant, Terre, et au-dessus, vaste ciel ; et dieux Titans, qui sous la terre demeurez autour du grand Tartare, et de qui nous sommes issus, hommes et divinités ; écoutez-moi tous et donnez-moi un enfant, sans Zeus, et qu'il ne lui soit nullement inférieur en force, qu'il le surpasse même, autant que Zeus, au vaste regard, a surpassé Kronos. » Le poète nous dit qu'ensuite Hera « frappa la terre de sa forte main. Or, la terre productrice des aliments en trembla ; ce que voyant, Hera en son cœur en fut charmée, car elle sentait que ses vœux étaient accomplis. De ce moment, jusqu'à ce que l'année fut révolue, elle n'entra pas dans la couche du pensif Zeus... Enfin, lorsque les mois et les jours se furent écoulés, et que les saisons de l'année revinrent recommençant leur cours, elle enfanta, non un fils semblable aux dieux ou aux hommes, mais l'effroyable, le terrible Typhœus, fléau des mortels ». Nous avons raconté dans un chapitre précédent quel adversaire redoutable fut pour Zeus le monstre engendré par Hera seule, ainsi que les péripéties dramatiques du duel qui s'engagea entre les deux adversaires. Une fois de plus, Hera dut renoncer à triompher de son tout puissant époux.

HERA ET LES ENFANTS DE SES RIVALES.

Non contente de persécuter ses rivales, Hera s'ingénie à étendre sa vengeance sur les enfants qu'elles ont eus de Zeus. Elle s'acharna d'une façon particulière contre Héraklès. N'ayant pu l'empêcher de naître, elle médite de le supprimer dès son berceau. Tandis que le fils de Zeus et Alcmène sommeille, deux serpents monstrueux se glissent auprès de lui. Alcmène, réveillée, appelle au secours et son mari accourt l'épée à la main. Mais son intervention est inutile. De ses mains déjà prodigieusement vigoureuses, l'enfant a saisi les deux monstres et les a étranglés. L'entreprise d'Hera a échoué. Bien plus, d'après une autre légende, c'est elle qui, à son insu il est vrai, va assurer l'immortalité du héros, en le nourrissant pendant quelques instants de son lait. Zeus et Athéna s'entendent, en effet, pour envoyer Hermès, avec le jeune nourrisson, auprès d'Hera endormie. Héraklès s'empara du sein de la déesse, mais celle-ci se réveille et repousse brusquement l'intrus. De la gerbe de lait qui jaillit à ce moment, l'imagination poétique des anciens avait fait la voie lactée.

La haine d'Hera contre Héraklès s'étend jusqu'aux compagnons de l'illustre héros. Pour avoir construit le bûcher sur lequel devait monter le fils de Zeus et d'Alcmène, Philoctète est mordu par un serpent envoyé par Hera. De sa blessure se dégageait une odeur si épouvantable que les Grecs durent se décider à abandonner le malheureux, privé de tout secours, dans l'île de Lemnos.

C'est également un serpent qu'Hera envoie contre Leto, la mère d'Apollon et d'Artemis.

Leto n'est sauvée que grâce à l'intervention de Zeus et d'Héphaïstos, puis Apollon tue le monstre à coups de flèches.

On a vu dans le chapitre précédent comment Semélé avait trouvé la mort pour avoir demandé à Zeus, à l'instigation d'Hera, de se présenter à elle dans tout l'apparat de sa divinité. Nous avons également raconté comment l'enfant qu'elle portait dans son sein, et qui devait jouer un si grand rôle sous le nom de Dionysos, fut sauvé par Zeus. La sœur de Semélé, Ino, servit de mère à l'enfant et s'attira ainsi la haine implacable d'Hera. Les effets de cette haine ne se firent pas sentir



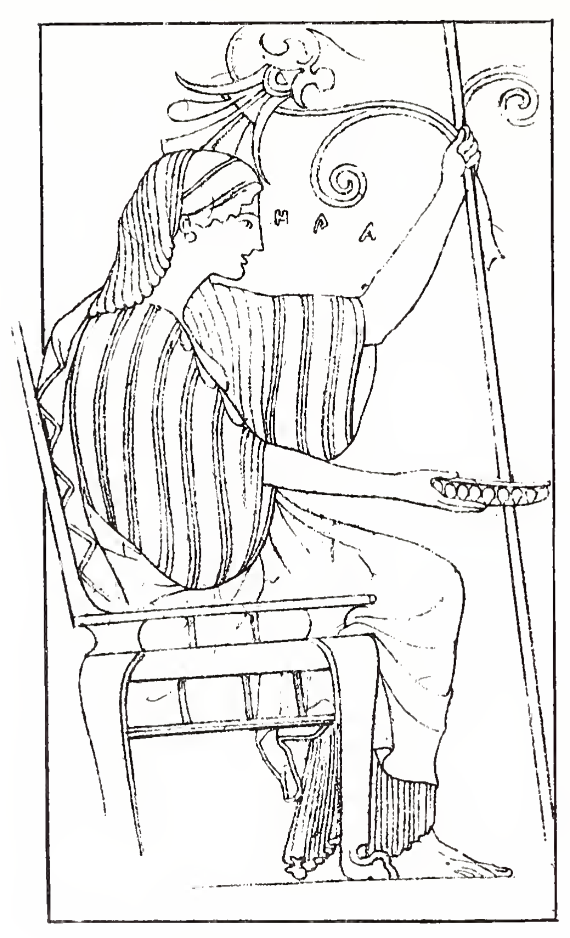
Zeus, Hera et Niké. Frise du Parthénon.
(Overbeck, *Atlas der Kunstmythologie.*)

immédiatement. Hera attendit qu'Ino eut épousé Athamas dont elle eut deux fils, Learchos et Melicertes. Frappé de démence, Athamas tue Learchos qu'il prend pour un jeune cerf. Melicertes eût subi le même sort si sa mère ne l'eût saisi dans ses bras. Après une longue course elle arriva au bord de la mer où elle se précipita avec son fils. Un dauphin chargea l'enfant sur son dos et le transporta jusqu'à l'isthme de Corinthe. Quant à Ino, elle prit rang parmi les divinités de la mer.

On a lu plus haut de quelle façon Hera exerça sa vengeance sur deux autres malheureuses victimes de la passion de Zeus, Callisto et Io. C'est Hera qui, d'après une légende, aurait métamorphosé Callisto en ourse et poussé ensuite Artemis à tuer cet animal. Quant à Io, changée en vache, elle eut à subir, de la part d'Hera, un supplice d'une cruauté inouie.

AUTRES VICTIMES D'HERA.
LES PROÏTIDES.
AEDON.
ANTIGONE.
GERANA.

Filles d'un roi de Tyrinthe, les Proïtides s'attirèrent la haine d'Hera, suivant les uns parce qu'elles s'étaient vantées d'être plus belles que la déesse, d'après les autres pour avoir dérobé l'or qui ornait la statue de l'épouse de Zeus. Elles furent frappées de démence et, se croyant des vaches, s'enfuirent en beuglant jusqu'au pâturage. Elles ne recouvrèrent la raison que grâce à un devin, Melampos, qui apaisa Hera, et mélangea un remède à l'eau dont s'abreuvaient les filles de Proïtos.



Hera, d'après une peinture de vase.
(Overbeck, *Atlas der Kunstmythologie.*)

Aedon, femme d'un artiste nommé Polytechnos, formait avec celui-ci le modèle des ménages. Les deux époux eurent le malheur de proclamer que leur bonheur conjugal était supérieur à celui de Zeus et d'Hera eux-mêmes. Aussitôt Hera envoie auprès d'eux Eris, la Discorde. Un pari s'engage entre les deux époux : celui d'entre eux qui aura le premier terminé l'ouvrage qu'ils viennent d'entreprendre, recevra de l'autre une esclave. Ce fut Aedon qui eut fini la première. Polytechnos, blessé dans son amour-propre d'artiste, conçoit une haine terrible contre la femme qu'il avait jusque-là adorée. Il s'éloigne, disant qu'il va chercher l'esclave, enjeu du pari. Mais c'est chez son beau-père, Pandareos, qu'il se rend, disant qu'il venait de la part d'Aedon chercher sa sœur cadette, Chelidon. Pandareos laisse partir sa fille, mais en chemin Polytechnos abuse de la malheureuse, lui coupe les cheveux, et l'habille en servante. Il la menace de mort si elle révèle à Aedon ce qui s'est passé. Pendant longtemps Chelidon servit d'esclave à sa sœur. Un jour celle-ci l'entendit exhaler sa douleur auprès d'une fontaine. Les deux sœurs se reconnaissent et méditent de se venger de Polytechnos. De son mariage avec Aedon, celui-ci avait eu un fils, Itis. Le pauvre enfant est mis à mort et sa chair présentée à son père. Leur forfait accompli, Aedon et Chelidon se réfugient dans la maison paternelle. Polytechnos se met à leur poursuite. Arrêté par les serviteurs de Pandareos il se voit ligoté, enduit de miel et abandonné dans un pré où des milliers de mouches viennent se poser sur lui. Aedon ne peut supporter cette vue ; elle chasse les insectes, mais ses parents et ses frères en sont tellement outrés qu'ils veulent la tuer. Alors Zeus intervient et métamorphose tous les protagonistes de ce drame en oiseaux. Pandareos devient oiseau de mer, Harmodée, mère d'Aedon, alcyon, Polytechnos, pélican, Aedon, rossignol, Chelidon, hirondelle.



APOLLON CHATIANT LE GÉANT TITYOS
Paris, Musée du Louvre.



ZEUS ENLEVANT HERA
Paris, Musée du Louvre.

La légende relative à Antigone est moins compliquée. Fille de Laomedon, elle s'était imprudemment vantée d'avoir une chevelure plus belle que celle d'Hera. Elle vit ses cheveux changés en serpents. Les dieux prirent pitié d'elle et la métamorphosèrent en cigogne.

Hera pratiqua encore la métamorphose sur la personne de Gerana, honorée comme déesse par les Pygmées, mais qui méprisait elle-même les vrais dieux, notamment l'épouse de Zeus et Artémis. Elle fut métamorphosée en grue. La légende ajoute qu'elle venait sans cesse voler autour de la maison où s'élevait son fils, mais s'en voyait constamment chassée par les Pygmées.



Hera se dévoilant devant Zeus.
Métope du temple de Selinonte.

LES PASSIONS SUSCITÉES PAR HERA.

Quoique éclipsée par Aphrodite au point de vue de la beauté, Hera n'en passait pas moins, aux yeux des Grecs, pour l'une des déesses les plus belles de l'Olympe.

Sans susciter universellement le désir comme la mère d'Eros, elle trouva cependant un certain nombre d'admirateurs dont les entreprises ne furent d'ailleurs pas couronnées de succès. L'un des plus célèbres fut Ixion, roi des Lapithes. Assassin du père de sa fiancée, il s'était vu repousser des dieux et des hommes pour lesquels il était un objet d'horreur. Zeus, cependant, prend pitié de lui, l'invite à sa table et va jusqu'à lui conférer l'immortalité. Enivré par le nectar, Ixion s'éprend d'Hera. Sa passion éclate aux yeux de tous les Olympiens. Zeus lui-même en est témoin. Pour voir jusqu'où ira ce monstre d'ingratitude, le maître de l'Olympe donne à un nuage la forme d'Hera. Ixion s'unit à ce nuage et de cet accouplement naît Kentauros. Des relations de Kentauros avec les cavales de Magnésie naissent à leur tour les hippocentaures, moitié hommes, moitié chevaux. Bienfaiteur d'Ixion, Zeus ne pouvait laisser impunie une aussi noire ingratitude. Sur son ordre, Hermès attacha le coupable sur une roue enflammée. Ses liens sont des serpents, il est sans trêve entraîné à travers les airs en criant : « Il faut honorer son bienfaiteur. »

Une légende racontait qu'Endymion admis dans l'Olympe avait, lui aussi, osé porter les yeux sur Hera et la désirer. C'est pour ce motif qu'il aurait été soit précipité dans le Tartare, soit condamné à un sommeil éternel.

Nous avons raconté dans notre premier chapitre comment Zeus, pour venir à bout du géant Porphyrion, inspira à celui-ci une passion irrésistible pour Hera. Au moment où le malheureux va

abuser de la déesse, Heraklès le tue d'une flèche. D'après la légende, Eurymédon, un autre géant, aurait été plus heureux auprès d'Hera. De leurs relations serait né Prométhée. On a cependant vu plus haut que le ravisseur du feu est plus généralement considéré comme le fils du Titan Japetos.

HERA ET LE JUGEMENT DE PÂRIS.

La légende du jugement de Pâris nous montre qu'Hera avait la prétention d'égaler en beauté Aphrodite elle-même et Athéna. C'est aux noces de Thétis et Pelée qu'à l'instigation d'Eris, Hera, Aphrodite et Athéna se disputèrent la palme de la beauté. Les dieux n'osèrent pas se poser eux-mêmes en juges. Zeus décida qu'on s'en



Le jugement de Pâris. Tableau de D. Maillart, Salon de 1920.
(Phot. J. Lapina.)

remettrait à la décision d'un mortel, lui-même extrêmement beau, le Troyen Pâris. Hermès est chargé de mener les trois déesses auprès de Pâris qui faisait paitre un troupeau sur le mont Ida. A la vue des concurrentes, Pâris, d'abord effrayé, tente de s'enfuir. Hermès l'arrête et lui apprend quels sont les désirs de Zeus. Pâris s'approche alors des déesses qui viennent de prendre un bain. Chacune d'elles essaye de l'influencer par ses promesses. Hera s'engage à lui donner l'empire de toute l'Asie, Athéna à le faire sortir victorieux de tous les combats, Aphrodite à lui faire épouser la plus belle de toutes les femmes. C'est Aphrodite qui l'emporte.

Telle est la légende du jugement de Pâris, dans ses lignes principales. Les auteurs anciens se sont plu à l'enjoliver et à la poétiser de toutes les manières. Lucien nous montre Pâris, en train de garder son troupeau, au moment où les déesses arrivent. Quand Hermès lui apprend

ce qu'on attend de lui, Pâris essaie d'abord d'alléguer son inexpérience. Chacune des déesses lui semble incomparablement belle et il se juge incapable de se prononcer. Sur l'insistance d'Hermès, Pâris supplie d'abord les deux déesses qui devront céder le pas à leur rivale de ne pas lui tenir rigueur. Il demande ensuite que les concurrentes déposent tous leurs voiles, afin qu'il puisse apprécier leurs attraits en connaissance de cause. Les déesses se soumettent à cette exigence et consentent également à se présenter chacune seule devant Pâris. Hera et Athéna lui promettent, comme on l'a déjà vu plus haut, l'une l'empire de l'Asie, l'autre la victoire, mais Pâris leur répond que ces promesses n'influeront en rien sur sa décision. Aphrodite paraît à son tour. Elle commence par



Cortège nuptial d'Hera et de Zeus. Bas-relief antique. Rome, Villa Albani.
(Overbeck, *Atlas der Kunstmythologie*.)

complimenter Pâris au sujet de sa beauté. Un homme tel que lui, dit-elle, n'est pas fait pour garder les troupeaux, mais pour vivre au milieu d'un brillant entourage, uni à une femme digne de lui, telle que la belle Hélène par exemple. Que Pâris décerne le prix de la beauté à Aphrodite et celle-ci assurera la réussite de ses projets. Pâris n'hésite pas. Aphrodite sort victorieuse de la lutte.

Hera ne pouvait laisser sans vengeance le dédain du Troyen. Lorsque Pâris a enlevé Hélène et veut l'emmener à Ilion, une tempête suscitée par Hera oblige les deux amants à débarquer à Sidon. Puis la guerre de Troie éclate. Les Olympiens prennent parti, les uns pour les Grecs, les autres pour les Troyens. Par ressentiment contre Pâris, Hera poursuit d'une haine implacable les compatriotes du ravisseur d'Hélène. Elle ne cache pas sa joie quand Pâris, blessé à mort, est emporté par ses compagnons.

II. — ATTRIBUTIONS ET CULTE D'HERA.

HERA DÉESSE DU MARIAGE.

Les différentes légendes que nous venons d'énumérer nous ont montré Hera sous un aspect en général peu flatteur. Les traits dominants de son caractère, ce sont l'égoïsme, la sévérité, une humeur querelleuse, enfin la jalousie. La conduite de Zeus envers son épouse justifiait il est vrai amplement cette dernière tendance d'Hera. On a fait remarquer avec raison que cette tournure d'esprit de l'épouse de Zeus, en particulier son égoïsme et sa jalousie, s'expliquait par l'état social de l'époque où prirent naissance ces légendes. La condition de la femme n'était pas alors ce qu'elle devint plus tard.

Or, Hera est avant tout la déesse protectrice de la femme. Elle protège en elle la jeune fille, la fiancée, la femme mariée. Sa sollicitude ne quitte pas la femme un seul instant ; elle la suit jusque dans les détails les plus intimes de sa vie physiologique. On a vu plus haut qu'Hera avait pour fille Ilithyie, chargée de la délivrance des femmes. L'épouse de Zeus se confond souvent avec Ilithyie. On raconte que Socrate jurait par Hera parce que sa mère était sage-femme.

Mais c'est surtout sur la femme mariée qu'Hera étend sa protection. Quoique son union avec Zeus n'ait pas toujours été très heureuse, les Grecs n'en avaient pas moins fait le prototype idéal du mariage. C'était l'*ἱερὸς γάμος*, le mariage sacré. Les fêtes célébrées à ce propos dans le monde hellénique tout entier, constituaient pour ainsi dire le fond même du culte d'Hera. Elles portaient le nom caractéristique d'Heraia, à côté desquelles il faut ranger les Daidalia, les Kallisteia, les Hekatombia.

PRINCIPAUX SANCTUAIRES.

C'était à Argos, l'une des trois villes préférées d'Hera, qu'étaient célébrées les fêtes les plus fameuses en l'honneur de la déesse. Elles auraient été instituées par Lyncée, gendre de Danaos, dans les circonstances suivantes. Ayant appris par son fils Abas la mort de son beau-père, Lyncée, en fut si heureux qu'il chercha comment il pourrait récompenser le messager de la bonne nouvelle. Il lui fit cadeau d'un bouclier que Danaos avait consacré à Hera et fonda des jeux en l'honneur de la déesse. Il y avait d'abord des sacrifices de taureaux présidés par une prêtresse qui se rendait au temple sur un char attelé de bœufs blancs, puis des processions et des jeux. Le plus célèbre de ces jeux était la course au bouclier. Lançant leurs chevaux à toute allure, les cavaliers devaient planter leur javelot dans un bouclier fixé à une lance fichée en terre. Le prix du concours était une couronne de myrte et un bouclier. L'Heraion ou temple d'Hera à Argos était l'un des plus anciens de la Grèce. D'après une légende rapportée par Pausanias, Hera et son frère Poseidon s'étaient disputé la possession de l'Argolide. Un tribunal constitué de trois personnages, Phoroneus, Kephisos et Inachos s'était prononcé en faveur d'Hera. Phoroneus aurait construit le premier temple consacré à la déesse. Il s'y trouvait un assez grand nombre de

statues dont quelques-unes remontaient à la plus haute antiquité, alors que l'art de la statuaire en était encore à ses premiers balbutiements. C'était d'abord une colonne de pierre qu'aux jours de fête on ornait de bandelettes et de franges, puis plusieurs statues en bois (xoana) dont l'une en poirier sauvage. A côté de ces monuments archaïques, l'Heraion d'Argos possédait la plus belle des statues d'Hera, aussi célèbre que le Zeus de Phidias à Olympie. Elle était due au ciseau de Polyclète. « La déesse, dit Pausanias, est assise sur un trône d'ivoire et d'or ; sur son diadème les Kharites et les Heures sont figurées ; elle tient d'une main le sceptre, de l'autre la grenade. » Cette



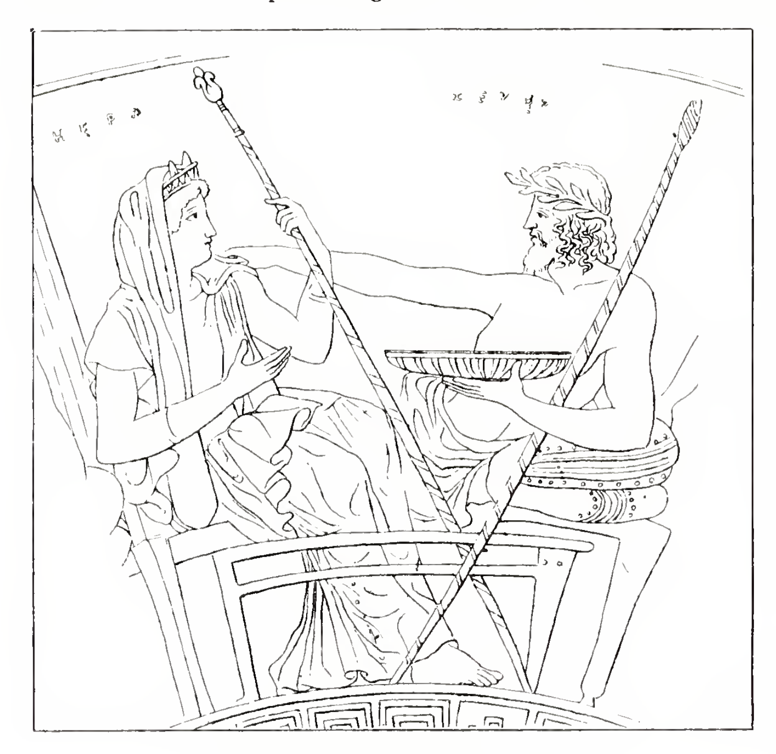
Cortège nuptial d'Hera et de Zeus, Bas-relief antique. Rome, Villa Albani.
(Overbeck, *Atlas der Kunstmythologie.*)

statue était en or et en ivoire, de même que celle d'Hébé, placée à ses côtés, et qui avait été sculptée par un des élèves de Polyclète, Naukydès.

Les autres villes du Péloponèse où Hera avait des temples réputés, étaient Mycènes, Tyrinthe, Sparte, Nauphie, Olympie. Après la destruction de Tyrinthe, le très ancien xoanon d'Hera qui se trouvait dans le temple de cette ville, avait été transporté dans l'Heraion d'Argos. A Nauplie une légende voulait qu'Hera prît chaque année, dans la source Kanathos, un bain qui lui rendait sa virginité.

Le temple d'Hera à Olympie, sans être aussi célèbre que celui de Zeus, n'en jouissait pas moins d'une très grande réputation et les fêtes qu'on y célébrait tous les cinq ans attiraient un grand concours de peuple. Ce temple avait été, disait-on, fondé pour cimenter la réconciliation entre les villes de l'Elide qui s'étaient fait la guerre. Ces villes, au nombre de seize, fournissaient chacune

une femme, et ces femmes réunies tissaient un peplos qui, tous les cinq ans, était consacré à Hera. Parmi les jeux célébrés à cette occasion, les plus connus étaient des courses de jeunes filles. Celles-ci couraient les cheveux dénoués, et vêtues d'un court chiton. Le prix de la course était une couronne d'olivier ainsi qu'un morceau de la chair de l'animal sacrifié à la déesse. L'Heraion d'Olympie contenait un grand nombre d'œuvres d'art, parmi lesquelles il faut citer au premier rang le coffret de Kypsélos, dont Pausanias nous a laissé une description assez détaillée. Il était en bois de cèdre et « orné de petites figures, les unes en ivoire, les autres en or, et les autres sculptées dans le bois même ». Sur les différents côtés de ce coffre on voyait se dérouler un grand nombre de scènes, empruntées à la mythologie ; les dieux et les héros s'y coudoyaient et la description de Pausanias fournit à plus d'un point de vue de précieux renseignements sur l'histoire légendaire des Grecs.



Zeus et Hera. D'après un vase peint.
(Overbeck, *Atlas der Kunstmythologie*.)

Rappelons enfin que c'était dans l'Heraion d'Olympie que se dressait l'un des plus purs chefs-d'œuvre de la sculpture grecque qui nous aient été conservés, l'Hermès de Praxitèle.

Le temple d'Hera à Corinthe, s'élevait sur un promontoire, en dehors de la ville. Les fêtes qu'on y célébrait chaque année avaient un caractère expiatoire et se rattachaient à la légende de Médée. On racontait que la malheureuse victime de Jason avait cru mettre ses enfants à l'abri dans le sanctuaire de la déesse, mais qu'ils n'en avaient pas moins été massacrés par les Corinthiens. En punition de ce sacrilège une peste s'était abattue sur le pays. Pour arrêter les ravages du fléau, il fallut non seulement offrir des sacrifices à Hera, mais encore honorer les enfants de Médée. A cet effet, sept jeunes gens et sept jeunes filles, choisis dans les meilleures familles, devaient à tour de rôle servir dans le temple d'Hera, les cheveux coupés et en vêtements de deuil. L'Heraion de Corinthe présentait encore cette autre particularité qu'il était le seul temple consacré à l'épouse de Zeus où se trouvait un oracle. Encore ne possédons-nous aucun détail à son sujet et comme on l'a dit : « la déesse était trop imposante et trop réservée pour être facilement accessible ».

L'Heraion de Mantinée contenait une statue d'Hera par Praxitèle. A Stymphale, où d'après une légende Hera avait été élevée par Temenos, celui-ci lui avait, dit-on, consacré trois temples, comme vierge, comme femme mariée et veuve. Athènes avait possédé, sur la route de Phalères,

un temple d'Hera, sans portes ni fenêtres et qui, brûlé pendant la seconde guerre médique, avait été relevé de ses ruines. A Platées, on célébrait les Daidalia, instituées, disait-on, par Hera elle-même. Leur nom venait de ce qu'on y promenait une vierge de bois, Daidalé, en souvenir d'une aventure que nous avons rapportée plus haut (v. p. 23), Il y avait les petites Daidalia célébrées tous les ans par les Platéens et les grandes Daidalia qui étaient décennales et auxquelles participaient toutes les villes de la Béotie.

Hera était également honorée en Eubée où, d'après la légende, elle avait été élevée par sa nourrice Makris et où Zeus l'aurait séduite en prenant la forme d'un coucou. Le culte de la déesse se retrouvait encore en Thrace et dans certaines îles de la mer Egée. C'est à Samos que se trouvait le plus grand de tous les temples consacrés à Hera. D'après la légende, il aurait été construit par les Argonautes. Le plus ancien symbole de la déesse fut, dit-on, une simple planche que remplaça ensuite un xoanon moins grossier auquel succéda une statue en bois due au sculpteur Smilis. On sait d'ailleurs que les Samiens prétendaient qu'Hera était née dans leur île. Des fêtes annuelles, auxquelles prenaient part tous les habitants de la ville, commémoraient cet événement. La statue de la déesse, transportée sur les bords de l'Imbrasos, y était cachée sous un osier où l'on venait la rechercher en grande pompe.

Dans l'île de Lesbos, on célébrait, en l'honneur d'Hera, des concours de beauté, Kallisteia, probablement en souvenir du jugement de Pâris.

Enfin, Hera était encore honorée à Cnossos, en Crète, ainsi que dans la Grande Grèce et particulièrement en Sicile, où Syracuse, Agrigente, Métaponte et Sélinonte avaient élevé des temples en l'honneur de l'épouse de Zeus.

ATTRIBUTS D'HERA. La description de la statue d'Hera par Polyclète nous montre que la déesse tenait d'une main un sceptre terminé par un coucou, de l'autre une grenade. Le coucou était, disait-on, le symbole de l'amour de Zeus pour Hera, puisque c'était sous cette forme que le maître de l'Olympe avait séduit sa sœur. En ce qui concerne la grenade, Pausanias dit : « on donne de cet attribut des raisons secrètes que je passe sous silence ». On est généralement d'accord pour y voir le symbole de la fécondité, ou un attribut d'Hera en tant que déesse de l'accouchement, de même que pour les ciseaux qui figurent sur certaines monnaies. Enfin, le principal animal consacré à Hera était le paon dont le brillant plumage symbolisait, disait-on, le ciel constellé d'étoiles.

Comme on le voit par tout ce qui précède, le culte d'Hera était très répandu dans le monde hellénique tout entier. Sans être aussi nombreuses que celles de Zeus, les épithètes accolées à son nom n'en atteignent pas moins un chiffre respectable et leur explication demanderait tout un chapitre. Les principales se rapportent aux fonctions remplies par Hera en sa qualité de protectrice des femmes. Un auteur du XVII[e] siècle a ainsi résumé le rôle de l'épouse de Zeus : « Elle eut l'intendance des mariages et la préfecture des noces, et celle de leurs suites naturelles, c'est-à-dire qu'elle présida aux accouchements et à plusieurs choses qui en dépendent. »

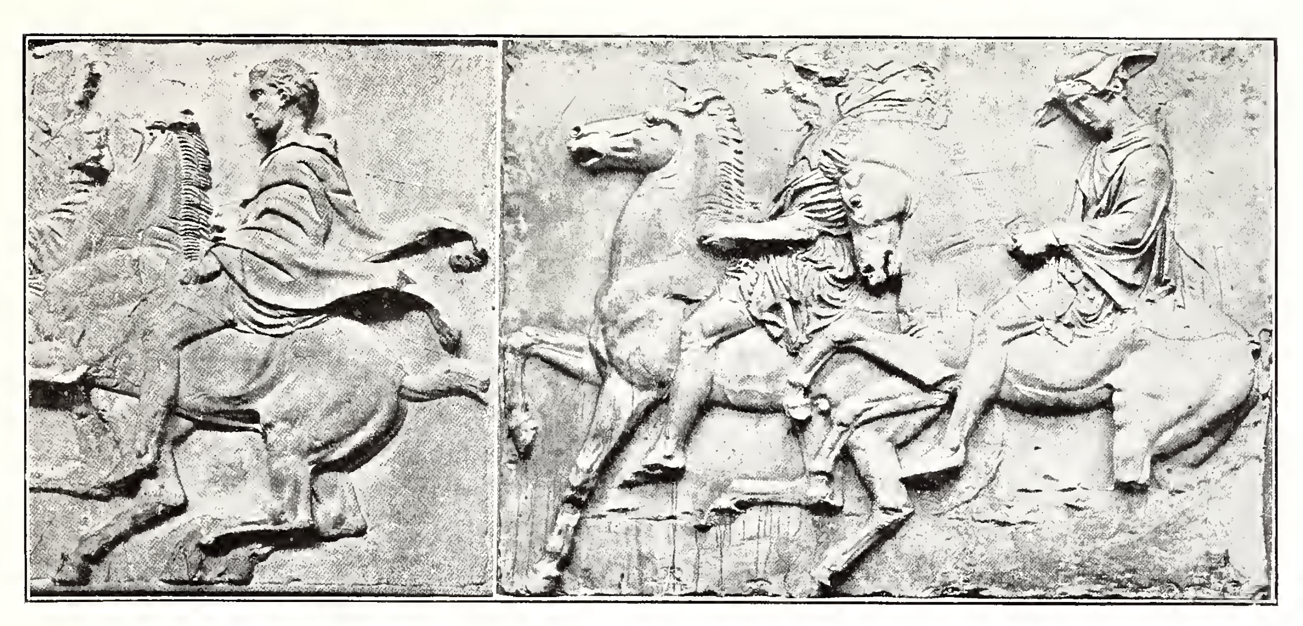


Tête de l'Hera Ludovisi.
Rome, Villa Ludovisi.



HERA DESCENDANT DE L'OLYMPE (Phot. Alinari, Florence.)

Sculpture antique. Villa Albani, Rome.



Cavaliers athéniens de la frise du Parthénon.

CHAPITRE IV

ATHÉNA

I. — PRINCIPAUX MYTHES RELATIFS A ATHÉNA.

LA personnalité d'Athéna est l'une des plus curieuses et des plus attachantes de la mythologie grecque. C'est aussi l'une des plus complexes. Les légendes qui s'y rattachent soulèvent un certain nombre de problèmes qu'on a essayé de résoudre des manières les plus diverses, Mais, pas plus que les philologues, les exégètes n'ont pu tomber d'accord entre eux. Les premiers n'ont pas réussi à s'entendre sur l'étymologie du nom de la déesse. Quant aux seconds, leurs essais de tout expliquer par la météorologie nous ont valu des théories parfois ingénieuses mais qui, tout compte fait, ne résistent pas à un examen scrupuleux.

Il s'est trouvé des savants qui ont été jusqu'à comparer Athéna à la Valkyrie germanique. Comme s'il pouvait y avoir un rapport quelconque entre les produits de l'imagination nébuleuse des peuplades d'outre-Rhin et les conceptions du peuple « qui, le premier, conquit la notion des lois immuables dans l'univers et, le premier, inventa la lumière du raisonnement ». Athéna ne fut-elle pas la déesse préférée de la cité grecque qui fut la reine de la civilisation dans l'antiquité, de cette Athènes qui prétendait faire remonter sa fondation à la fille même de Zeus ?

NAISSANCE DE LA DÉESSE.

Athéna se distingue des autres divinités de l'Olympe par le fait même de sa naissance. D'après la légende la plus généralement admise, Athéna aurait été mise au monde non par une déesse, mais par un dieu. Voici comment Hésiode explique la chose : « Zeus choisit pour épouse Métis, la plus sage de toutes les filles des dieux et des hommes. Mais lorsque Métis fut sur le point de donner le jour à Athéna, déesse aux yeux bleus, Zeus, l'abusant par de flatteuses paroles, la renferma dans ses propres flancs, selon les conseils de Gæa et d'Ouranos qui voulaient empêcher qu'au lieu de Zeus, un autre des dieux immortels s'emparât de l'autorité souveraine ; car suivant l'arrêt du destin, Métis devait lui donner des enfants fameux par leur sagesse ; d'abord la vierge aux yeux bleus, Athéna Tritogénie, égale à son père en force et en prudence, puis un fils qui, rempli d'un superbe courage, deviendrait le roi des dieux et des mortels. Zeus prévînt un tel malheur en cachant Métis dans ses flancs afin que cette déesse lui procurât la connaissance du bien et du mal. »

Ainsi Zeus suivait les traces de son père, Kronos, qui avalait ses enfants au fur et à mesure de leur naissance. Il allait même plus loin puisqu'il absorbait à la fois la mère et l'enfant qu'elle portait en elle. Nous avons vu, dans un chapitre précédent, par quel moyen Kronos fut amené à rendre à la lumière tous ses rejetons. Quant à Zeus, la légende nous raconte que pour se débarrasser de son fardeau, il fit appel à son frère, Héphaïstos (d'autres font intervenir Prométhée), qui lui fendit la tête. Athéna en sortit tout armée. « Devant Zeus porte égide, nous dit un hymne homérique, Athéna jaillit soudain de la tête immortelle, brandissant une javeline acérée ; le vaste Olympe fut profondément ébranlé sous le poids de la déesse aux yeux d'azur et, à l'entour, la terre rendit un son horrible. La mer fut aussi troublée et ses sombres vagues s'agitèrent, mais elles se calmèrent aussitôt, et l'illustre fils d'Hypérion arrêta ses coursiers jusqu'à ce que la jeune vierge Athéna Pallas eût enlevé de ses immortelles épaules les armes divines et le prudent Zeus fut réjoui. »

Les mythographes anciens nous rapportent encore d'autres légendes relatives à la naissance d'Athéna. D'après l'une de ces légendes, la déesse serait née en Crète d'un nuage que Zeus aurait frappé d'un coup de tonnerre. Un autre mythe lui donne pour père le géant ailé, Pallas, qu'elle tua parce qu'il voulut abuser d'elle. Ailleurs, nous voyons Athéna fille de Poseidon et de Tritonis. A la suite d'une dispute avec le dieu de la mer, Athéna se serait réfugiée auprès de Zeus qui l'adopta et en fit sa propre fille.

LE LIEU DE NAISSANCE DE LA DÉESSE. LE PALADIUM.

Dans Hésiode, comme dans l'hymne homérique, Athéna est appelée Tritogeneia. On expliquait cette épithète en disant que la déesse était née près d'une source portant le nom de Tritonis. Les auteurs anciens ont localisé cette source en différents endroits, en Béotie, en Crète et même en Afrique (Libye) ; d'autres disent qu'elle était située aux extrémités de la terre et se confondait probablement avec l'Océan. Enfin, un certain nombre d'autres localités prétendaient être la patrie d'origine de la déesse, parce qu'elles possédaient des statues d'Athéna, des Palladia tombés du ciel, disait-on.

Le Palladium le plus célèbre était celui qui se rattache à l'histoire de Troie. C'était, écrit Apollodore d'Athènes, une statue de trois coudées de haut ; elle avait les pieds joints, tenait de la main droite une pique élevée, de la main gauche une quenouille et un fuseau. Cette statue aurait été façonnée par Athéna elle-même dans les circonstances suivantes : élevée par Tritonis, la jeune déesse avait pour compagne la fille de son hôte, nommée Pallas. Toutes deux se livraient à des exercices assez violents. Un jour, elles se prirent de dispute. Pallas allait frapper Athéna, lorsque Zeus, craignant pour sa fille, mit au devant d'elle l'égide. Athéna profite du moment où sa



La naissance d'Athéna. Amphore bachique.
Londres, British Museum.

compagne fixait ses regards sur le terrible bouclier pour la frapper et l'étendre morte à ses pieds. Désespérée de son acte, elle fit une statue en bois exactement semblable à Pallas, lui mit sur la poitrine l'égide qui l'avait effrayée et la plaça, pour honorer sa mémoire, auprès de Zeus. Par la suite, ajoute Apollodore « Electre, après avoir été séduite, s'étant réfugiée auprès de cette statue, le Palladium fut précipité avec elle dans le pays d'Ilion, où Ilos lui fit bâtir un temple et lui rendit les honneurs divins ».

Suivant une autre légende, le Palladium aurait été remis par Zeus lui-même à Dardanos roi des Troyens. Le salut de la ville était attaché à la conservation de cette statue. Dardanos la plaça dans la partie du temple dont l'accès était interdit. Un second Palladium se dressait dans le sanctuaire ouvert au public. Dans l'Iliade, nous voyons Hector demander à sa mère d'aller implorer le secours

de l'Athéna troyenne, en compagnie des femmes les plus nobles de la ville. « Allez, avec des parfums, au temple d'Athéna, la meneuse de butins ; déposez sur les genoux de la déesse le voile le plus précieux, le plus grand de ceux que renferme ton palais, celui que tu préfères de beaucoup, et promets de lui sacrifier dans son temple douze génisses indomptées, si elle prend pitié d'Ilion, des femmes troyennes et de leurs tendres enfants ; si elle consent à éloigner de nos remparts sacrés le fils de Tydée. »

Ce fils de Tydée c'était Diomède, l'un de ceux qui chercheront à s'emparer du Palladium troyen pour précipiter la chute de la ville. Il serait trop long de raconter ici ses aventures, ainsi que celles d'Ajax et d'Ulysse. Mais ce qui ressort des légendes relatives au Palladium, c'est qu'Athéna était la déesse protectrice de Troie comme elle l'était d'un grand nombre de villes grecques. Le culte d'Athéna sur l'Acropole d'Ilion devait remonter à la plus haute antiquité. On s'est même posé la question de savoir si ce culte n'était pas originaire de la Troade. Le problème se trouverait tout résolu si l'on admettait la légende d'après laquelle Pâris, en enlevant Hélène, aurait en même temps dérobé à Ménélas le Palladium qu'Athéna elle-même avait façonné avec les ossements de Pelops. Mais cette légende ne mérite aucune créance et ne vaut d'être rapportée qu'à titre de curiosité.

LES RAPPORTS D'ATHÉNA AVEC LES AUTRES DIVINITÉS. ATHÉNA ET ZEUS.

Athéna est l'enfant de prédilection de Zeus. Le maître de l'Olympe lui témoigne en toute occasion l'affection la plus profonde. Homère nous montre cependant Athéna complotant avec Hera et Poseidon d'enchaîner Zeus dont l'autorité leur paraît trop redoutable. Mais ce désaccord ne laisse pas de traces. Dans la lutte contre les géants, Athéna se met résolument du côté de son père. C'est elle qui conseille à Héraklès d'entraîner hors du territoire de Pallène le géant Alcyonée, immortel aussi longtemps qu'il demeurerait sur sa terre natale. Elle écorche le géant Pallas et se sert de sa peau pour s'en couvrir dans les combats. Enfin, elle lutte opiniâtrement contre Encelade, dont elle n'arrive à bout qu'en l'écrasant sous un rocher qui forme la Sicile. Ce dernier épisode, très populaire dans l'antiquité, était représenté chaque année sur le voile que les Athéniens offraient à Athéna à la fête des Panathénées.

ATHÉNA ET HÉPHAÏSTOS.

La fille de Zeus personnifie dans la mythologie grecque la pureté et la chasteté. La beauté sévère ne suffit cependant pas à éloigner d'elle les désirs. Le plus laid des Olympiens, Héphaïstos, osa la convoiter. D'après certains auteurs, il exigea de Zeus, avant de lui fendre le crâne au moment de la naissance d'Athéna, qu'il lui donnât pour épouse la fille qu'il allait mettre au jour. Suivant Apollodore d'Athènes, l'aventure se serait déroulée autrement. Athéna était venue demander à Héphaïstos de lui faire une armure. « Ce dieu, qu'Aphrodite avait abandonné, devint amoureux d'Athéna et se mit à la poursuivre : il parvint cependant à la joindre, quoiqu'avec beaucoup de peine (car il était boiteux) et cherchait à la violer ; mais Athéna qui était vierge et très sage, se défendit si bien qu'il ne put

parvenir à son but, et il laissa des marques de sa passion sur la jambe de la déesse qui, en ayant horreur, les essuya avec un morceau de laine qu'elle jeta à terre. Elle s'enfuit et Erichthonios naquit de ce qu'elle avait jeté à terre. » Nous reviendrons plus loin sur les légendes relatives à Erichthonios qui jouent un grand rôle dans le culte d'Athéna en Attique. Disons tout de suite que la plupart des auteurs anciens n'admettaient nullement que ce héros fût né de la tentative de viol faite par Héphaïstos sur Athéna, quoiqu'elle s'occupât de lui comme s'il eût été son fils.

ATHÉNA ET POSEIDON.

Il n'y a pas à tenir compte de la légende qui fait d'Athéna la fille de Poseidon et de Tritonis, ni de celle qui lui donne pour père le même dieu et pour mère l'Océanide Koryphé. Une tradition beaucoup plus intéressante, c'est celle qui nous montre Athéna et Poseidon se disputant la possession de l'Attique.



Naissance d'Athéna. Kylix du musée Blacas.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique.*)

Nous possédons à ce sujet plusieurs versions. D'après l'une, ce fut Poseidon qui vint le premier dans l'Attique. D'un coup de trident, il avait fait jaillir sur l'Acropole une source salée. Athéna, venue ensuite, planta un olivier et revendiqua la possession du pays. La cause fut, dit-on, portée devant le tribunal de l'Olympe et ce fut Athéna qui l'emporta. Un autre récit, que nous devons à saint Augustin, est beaucoup plus détaillé. A l'époque de Cécrops, un olivier surgit tout d'un coup dans un endroit de la citadelle, et une source jaillit tout près de là. Cécrops ayant envoyé consulter l'oracle, celui-ci répondit que la source désignait Poseidon et l'olivier Athéna. C'était aux habitants à choisir celle des deux divinités dont ils voulaient donner le nom à leur ville. Cécrops convoqua alors tous les habitants, hommes et femmes, car celles-ci étaient alors admises dans les assemblées et possédaient le droit de vote. Tous les hommes votèrent pour Poseidon, toutes les femmes pour Athéna. Celle-ci l'emporta parce qu'il y avait une femme de plus qu'il n'y avait d'hommes. Mais Poseidon, irrité, inonde le pays. Pour l'apaiser on s'en prit aux coupables, aux femmes. Celles-ci durent subir une restriction de leurs droits. Elles perdirent le droit de vote dans les assemblées ; il ne leur fut plus permis de faire porter leur nom à leurs enfants et, enfin, elles ne devaient plus porter le nom d'Athéniennes.

La forme la plus commune sous laquelle est rapportée la légende de la dispute d'Athéna et de Poseidon, est celle qui nous montre les dieux promettant la possession d'Athènes à celui des deux

concurrents qui ferait aux hommes le présent le plus utile. D'un coup de son trident, Poseidon fit sortir de la terre un cheval. Athéna, frappant le sol de sa lance, on vit apparaître un olivier. Les dieux jugèrent que cet arbre était un présent plus utile que le cheval et donnèrent le pays à Athéna. Brûlé par les Perses, en même temps que le temple d'Erechtée, l'olivier sacré de l'Acropole ne disparut pas : le lendemain même de l'incendie de nouvelles pousses apparurent. La déesse manifestait ainsi aux Athéniens qu'elle ne les abandonnait pas.

ATHÉNA ET APHRODITE.

Dans l'Iliade, Athéna intervient dans le tumulte des batailles. La protection qu'elle étend sur ses héros va jusqu'à faire triompher ceux-ci des divinités rangées dans le camp opposé. C'est le cas de Diomède. « Si, lui dit Athéna, l'un des immortels vient pour t'éprouver, ne lutte pas contre lui. Mais si Aphrodite, la fille de Zeus, paraît dans le combat, frappe-la de ta javeline d'airain. » Homère nous montre Diomède s'élançant sur Aphrodite et blessant « avec l'airain aigu la main délicate de la déesse ; l'épiderme est déchiré au travers du manteau divin dont les Grâces elles-mêmes ont formé le tissu ; sur la paume de la main coule le sang incorruptible de la déesse ». Aphrodite fuit le champ de carnage ; elle se plaint avec véhémence de l'affront qui lui a été fait par un simple mortel, mais Zeus lui dit en souriant : « Chère enfant, les travaux de la guerre ne te sont pas confiés ; laisse-les au fougueux Arès, à Athéna ; occupe-toi seulement des désirs et des œuvres des hyménées. »

ATHÉNA ET LES HÉROS. HÉRAKLÈS.

On a vu plus haut comment Héraklès était arrivé à triompher du géant Alcyonée grâce aux conseils d'Athéna. Celle-ci manifeste sa bienveillance au fils de Zeus et d'Alcmène en plusieurs circonstances. C'est elle qui lui permit de venir à bout des oiseaux du lac Stymphale, en lui faisant présent de cymbales qu'elle tenait elle-même d'Héphaïstos. Héraklès se plaçant sur une montagne voisine du marais d'où les oiseaux monstrueux refusaient de sortir, frappe de toutes ses force sur les cymbales. Effrayés par le bruit, les oiseaux s'envolèrent et le héros les tua à coups de flèches.

Quand Héraklès se fut emparé des pommes du jardin des Hespérides, il en fit présent à Athéna. Celle-ci, d'après la légende, les reporta dans le jardin, « car il n'était pas permis qu'elles fussent placées ailleurs ».

ATHÉNA ET PERSÉE. LA GORGONE. LE GORGONEION.

La majorité des auteurs anciens nous disent que ce fut le héros argien Persée qui tua la Gorgone, monstre horrible qui séjournait aux extrémités de la terre. Un autre mythe, rapporté par Euripide, attribue la mort de la Gorgone à Athéna elle-même. Il est bien difficile de déterminer qu'elle est la plus ancienne de ces deux versions. Peut-être est-ce la seconde. Comme on l'a fait remarquer avec raison, il est en effet plus naturel que le vainqueur ait remporté lui-même la victoire au lieu d'en recevoir le prix des mains d'un autre. Or, le trophée dont il est question, la tête même de la Gorgone, était d'une importance exceptionnelle.

Cette tête était, disait-on, terminée de serpents, garnie de dents semblables à des défenses de sanglier, avec des yeux qui pétrifiaient tous ceux qui osaient en affronter le regard. La Gorgone avait, en outre, des mains d'airain et des ailes d'or qui lui permettaient de s'élever dans l'air. Tandis que ses deux sœurs, Stheno et Euryale, étaient immortelles, elle ne jouissait pas elle-même de ce privilège. On disait même que Poseidon avait recherché ses faveurs et qu'il était le père de Pégase et de Chrysaor, appelés à la lumière du jour, à l'instant même où fut tranchée la tête de la Gorgone.

Comment venir à bout de ce monstre ? Dans la version d'après laquelle Athéna aurait elle-même



Athéna, Dionysos et Héraklès. Amphore archaïque.
(Gerhard, *Auserlesene Vasenbilder*.)

tué la Gorgone, la déesse se serait approchée d'elle pendant qu'elle dormait et lui aurait ramené les cheveux sur les yeux, pour enlever à ceux-ci leur redoutable pouvoir. Quant à Persée, ce ne fut qu'avec l'aide d'Athéna qu'il put atteindre son but. C'est en effet la déesse qui dirigea son bras pour décapiter la Gorgone ; n'osant regarder le monstre en face, il détourna les yeux et les tint fixés sur un bouclier d'airain qui reflétait l'image de l'horrible créature.

Que ce soit Athéna elle-même ou Persée qui ait tranché la tête de la Gorgone, un fait certain c'est que ce trophée prit place sur l'égide de la déesse où il conserva son pouvoir de pétrification. On lui donna le nom de Gorgoneion. Dès lors, on voit toujours figurer sur l'égide ce masque terrifiant, et les artistes grecs nous en ont laissé un certain nombre de représentations caractéristiques. Chose curieuse, le Gorgoneion finit par devenir une sorte d'amulette, de talisman contre ce qu'on a appelé

le « mauvais œil ». Par l'aspect horrible d'un démon, on espérait arriver à chasser les autres mauvais esprits.

Mentionnons encore une tradition d'après laquelle Athéna et la Gorgone se seraient disputé le prix de beauté. C'est peut-être cette légende qui explique l'évolution qui s'est produite, à partir d'une certaine époque, dans la façon de représenter la Gorgone. Ce n'est plus le monstre épouvantable, à la bouche largement étirée d'où sortent des dents menaçantes, à la mâchoire puissante, aux yeux étincelants de fureur. Le nouveau Gorgoneion nous apparaît sous la forme d'une magnifique tête féminine, d'une pureté et d'une noblesse de traits incomparables. Tout ce qu'il avait autrefois de terrifiant et d'horrible réside maintenant dans la cruelle insensibilité de ce beau visage dont l'expression n'attire que pour blesser davantage.



Athéna et Marsyas. Oenochoé à figures noires.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique*.)

On racontait aussi qu'Athéna ayant recueilli le sang coulant des veines de la Gorgone l'avait donné à Asklepios. Le sang des veines du côté gauche permettait à Asklepios de faire mourir les hommes ; le sang du côté droit lui permettait de les guérir. Un autre auteur nous dit qu'Athéna et Asklepios se partagèrent les gouttes de sang qui coulèrent de la tête de la Gorgone. Asklepios les employait à soulager les hommes de leurs maux, Athéna, au contraire, à les faire périr. Enfin, d'après Euripide, ce serait à Erichthonios qu'Athéna aurait donné deux gouttes du sang de la Gorgone ; le sang de la veine gauche faisait mourir, celui de la veine droite guérissait.

Les habitants de la ville de Tégée possédaient, disaient-ils, un talisman qui rendait leur cité imprenable. C'était un cheveu de la Gorgone, enfermé dans une urne de bronze. Ce présent,

HERA ET EOLE

D'après le tableau de Coypel. Paris, Musée du Louvre.

d'une valeur inestimable, avait d'abord été donné par Athéna à Hèraklès qui, à son tour, l'avait remis à Kepheus, fille de Stérope. « Si, avait ajouté le héros, une armée se présente, tu la mettras en fuite en lui montrant trois fois ce cheveu du haut des remparts, mais en observant bien de ne pas le regarder toi-même. »

ATHÉNA ET BELLÉROPHON.

Nous avons vu plus haut comment le cheval Pégase avait jailli du corps de la Gorgone à l'instant même où Persée la décapitait. Le héros Bellérophon, dont nous raconterons la légende dans une autre partie de cet ouvrage, s'était emparé du fameux coursier pendant qu'il s'abreuvait à la fontaine de Pirène, près de Corinthe. Mais Pégase était indomptable. Bellérophon alla trouver un devin célèbre, nommé Polydor, pour lui demander conseil. Le devin lui dit d'aller dormir dans le temple d'Athéna. Pendant la nuit, la déesse apparut au héros ; elle lui remit un frein grâce auquel il parvint à dompter Pégase.



Athéna et Persée. Amphore archaïque.
(Gerhard, *Auserlesene Vasenbilder.*)

ATHÉNA ET ERICHTHONIOS.

En parlant des relations d'Athéna et de Poseidon, nous avons déjà exposé l'une des légendes relatives à la naissance d'Erichthonios. Une autre tradition disait que Erichthonios était un enfant de Gæa et que celle-ci l'avait remis à Athéna. La déesse cacha le nouveau-né dans une corbeille dont elle confia la garde aux trois filles de Cécrops, Aglauros, Hersé et Pandroson, avec défense de l'ouvrir avant son retour sur l'Acropole. Elle s'éloigne pour aller chercher à Pallène un rocher destiné à servir de rempart à l'Acropole lui-même. Sur le chemin du retour elle voit accourir à tire-d'aile, au-devant d'elle, une corneille qui lui annonce que les filles de Cécrops, ne pouvant résister à leur curiosité, ont ouvert la corbeille remise à leurs soins. Athéna laissa tomber le rocher qu'elle apportait et qui devint le mont Lycabette. Quant à la corneille qui avait apporté la mauvaise nouvelle, il lui fut dorénavant interdit de s'approcher de l'Acropole.

D'après la légende, deux seulement des filles de Cérops, Aglauros et Hersé, se seraient rendues coupables du crime de désobéissance aux ordres de la déesse. Au moment où croyant satisfaire leur curiosité elles s'apprêtaient à contempler le contenu de la corbeille, elles en virent sortir un serpent qui les tua. Suivant une autre version, prises de folie, elles se jetèrent en bas de l'Acropole.

On sait que le serpent était l'animal sacré d'Athéna. On le nourrissait dans le temple qui portait le nom d'Erechtheion, et Phidias l'avait placé sur le bouclier d'Athéna, une légende disant que cet animal en sautant hors de la corbeille si malencontreusement ouverte par les Cécropides, s'était lui-même réfugié sur le bouclier de la déesse.

Le mythe d'Erichthonios occupait une place importante dans la religion et dans l'histoire légendaire des Athéniens. On attribuait à ce héros la fondation d'un certain nombre de cultes et de fêtes, en particulier des Panathénées qu'il institua en l'honneur de la déesse. C'est en célébrant pour la première fois les Panathénées qu'Erichthonios apparut sur un quadrige, ayant appris d'Athéna l'art de conduire les chevaux. On lui attribuait également l'invention de la frappe des monnaies.

L'INVENTION DE LA FLUTE.

Quand Persée eut décapité la Gorgone, les deux sœurs de celle-ci, Stheno et Euryale, firent entendre des sons plaintifs issus, dit-on, de la bouche des serpents qui entouraient leur tête. Athéna, pour imiter ces sons, perça de trous un fragment d'os de cerf. Elle se rendit ensuite dans l'Olympe et joua devant les dieux de l'instrument qu'elle venait d'inventer. Hera et Aphrodite se moquèrent d'elle, parce que pour souffler dans la flûte elle était obligée d'enfler les joues, ce qui lui déformait le visage. Dépitée, la déesse alla se mirer dans un ruisseau. Elle dût se rendre compte qu'on l'avait raillée avec raison, jeta loin d'elle la flûte et prononça une malédiction effrayante contre celui qui oserait la ramasser. On verra dans le chapitre consacré à Apollon ce qui advint à Marsyas pour avoir osé s'emparer de l'instrument abandonné par Athéna.

LE CHATIMENT DE TIRÉSIAS.

Non moins pudique qu'Artémis, Athéna se vengea cruellement de Tirésias qui l'avait vue dans le plus simple appareil, un jour qu'elle se baignait avec la nymphe Chariclo. Posant ses mains sur les yeux de l'indiscret, elle le rendit aveugle. Chariclo la supplia de rendre la vue à Tirésias. La chose était impossible, mais en compensation « elle lui nettoya l'ouïe de manière à ce qu'il entendit le langage des oiseaux et elle lui donna un bâton de cormier avec lequel il se conduisait aussi sûrement que ceux qui voyaient ».

LE ROLE D'ATHÉNA DANS LA GUERRE DE TROIE.

Protectrice des Grecs, Athéna intervient fréquemment pour hâter leur victoire sur les Troyens. Nous ne saurions rappeler ici tous les épisodes dans lesquels elle joue un rôle en faveur de ses héros de prédilection. Elle les assiste dans les dangers les plus terribles et, à l'occasion, les soustrait par des prodiges aux coups de leurs ennemis. Afin que Diomède « remporte une grande gloire, Athéna, dit Homère, fait jaillir de son casque et de son bouclier une flamme infatigable, semblable à l'astre d'automne qui brille de son plus vif éclat au sortir des bains de l'Océan; tel est le feu qui sort de la tête et des épaules du héros, lorsque la déesse le pousse, au fort du tumulte, entre les deux armées ». De même Achille voit, grâce à la déesse, sa tête entourée d'un nuage de feu protecteur. Au besoin même, Athéna descend chez les Troyens pour leur donner des conseils qui précipiteront leur ruine.

Pausanias nous raconte un épisode qui nous montre à quel point Athéna désirait la victoire des Grecs sur les Troyens. Un petit prince arcadien, nommé Teuthis, s'étant brouillé avec Agamemnon pendant que la flotte grecque attendait à Aulis des vents favorables, voulut ramener chez lui son contingent de troupes. « On dit qu'Athéna prit alors la figure de Melas, fils d'Ops, et chercha à détourner Teuthis de cette résolution. Tout bouillant de colère, il frappa la déesse de sa lance et la blessa à la cuisse, puis il rentra chez lui. Mais la déesse lui apparut, lui montrant sa cuisse blessée ; une maladie s'empara du héros et, dans ce canton, la terre ne produisit plus aucun fruit. Par la suite,



Naissance d'Erichthonios, à laquelle assistent Athéna, Zeus et Niké. Hydrie du British Museum. (Lenormant et de Witte, *Elite céramographique*.)

les habitants consultèrent l'oracle de Dodone et ils érigèrent une statue où la déesse était représentée avec sa blessure. »

C'est Athéna qui empêche Achille, blessé dans son amour-propre, de tuer Agamemnon. Elle favorise les entreprises d'Ulysse, lui fait obtenir les armes d'Achille, l'aide à rentrer dans ses Etats et à punir les prétendants. Quand le fils d'Agamemnon, Oreste, meurtrier de sa mère, est poursuivi inlassablement par les Erynies, c'est Athéna qui met un terme à son supplice. Elle institua pour le juger le tribunal de l'Aréopage, siégeant sur l'Acropole d'Athènes et composé de douze citoyens athéniens. Athéna présida elle-même l'assemblée chargée du jugement d'Oreste. Ce fut grâce à la voix de la déesse que le meurtrier de Clytemnestre fut acquitté. Depuis cette époque on admit, à l'Aréopage, le principe qu'à égalité de voix l'accusé était acquitté. Athéna, invisible mais présente, était supposée ajouter son vote à ceux qui se prononçaient pour l'acquittement.

II. — ATTRIBUTIONS ET CULTE D'ATHÉNA.

ASPECTS MULTIPLES DE LA PERSONNALITÉ D'ATHÉNA.

Les principaux mythes concernant Athéna que nous avons rapportés nous ont déjà fait voir à quel point cette déesse se présentait à nous sous un aspect complexe. Fille de Zeus, elle partage la puissance de son père, personnifie la force et la bravoure et est une déesse guerrière. Elle a jailli tout armée de la tête du maître de l'Olympe « brandissant une javeline acérée ». Le poète de la Théogonie nous montre Athéna « ardente à exciter le tumulte, habile à guider les armées, toujours infatigable, toujours avide de clameurs de guerres et de combats ». Cependant, cette force et cette bravoure ne sont pas empreintes de brutalité, mais plutôt de générosité et de bienveillance. Comme l'a dit Bossuet, dans son discours sur l'histoire universelle, « Athéna, c'est l'art militaire et la valeur conduits par l'esprit ». Déesse poliade, c'est-à-dire protectrice des villes, elle a ses sanctuaires sur les acropoles, sur le point le plus élevé de la cité, dernier refuge en cas d'attaque ennemie. On lui attribue le dressage du cheval de guerre, dont elle aurait fait usage dans la lutte des dieux contre les géants. C'est encore à l'occasion de cette lutte qu'elle inventa la danse guerrière, appelée pyrrhique, qu'elle dansa elle-même pour célébrer la victoire définitive de Zeus. De même les habitants d'Argos attribuaient à Athéna l'invention de la salpynx, la trompette guerrière. Enfin, ce fut sur le conseil d'Athéna que Danaos « construisit le premier vaisseau qui eût été fait »; on le nomma Pentecontore à cause du nombre de ses filles (les cinquante Danaïdes).



Athéna instruisant Erichthonios. Amphore de Nola. Londres, British Museum.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique*.)

Une légende, racontée par Apollodore d'Athènes, nous fait voir comment tout en étant une déesse guerrière, Athéna n'avait en rien le caractère farouche d'Arès, le dieu proprement dit de la guerre. Un des héros favoris de la déesse, Tydée, est mortellement blessé. Athéna implore en sa faveur Zeus, et obtient d'apporter à son protégé un breuvage qui le rendra immortel. Mais que voit-elle ? Tydée, à qui l'on avait apporté la tête de celui qui l'avait blessé, avait brisé cette tête et était en train de dévorer la cervelle de son ennemi. Ce hideux spectacle fit horreur à la déesse. Elle renonce à étendre sa protection à un homme aussi cruel et, dit notre auteur, « se désista du bien qu'elle voulait lui faire ».

C'est qu'Athéna, tout en partageant la toute-puissance de son père, a, en même temps, hérité des qualités de Métis, la déesse de la sagesse, que Zeus, comme nous l'avons vu plus haut, avait

absorbée pour l'empêcher de donner le jour à un fils plus puissant que le maître de l'Olympe lui-même. La fille préférée de Zeus va donc personnifier l'intelligence, l'intelligence raisonnée qui s'étend à tous les domaines de l'activité humaine. L'imagination du plus subtil des peuples de l'antiquité lui prêtera la plupart des inventions et des créations dont l'ensemble constituera le patrimoine de la civilisation.

ATHÉNA DÉESSE DE L'INTELLIGENCE ET DE LA RAISON.

L'une des épithètes les plus caractéristiques données par Homère à Athéna est celle de πολύβουλος « qui a beaucoup de prudence, de jugement ». Ainsi que son père, elle dépasse tous les dieux en intelligence ; elle est la protectrice d'Ulysse, le plus avisé des héros homériques. A ce point de vue elle méritait bien d'être la déesse de prédilection du peuple grec qui, suivant la belle expression de M. Victor Bérard « fut le premier peuple raisonnable. Le premier, il osa proclamer la légitimité, la nécessité en toute chose du libre raisonnement. Le premier, il déclara que les règles posées par la raison souveraine sont universelles et immuables, que tout dans ce monde est sujet à ces lois ; que sans doute les dieux règnent dans le ciel et le régissent au gré de leur caprice ; mais que la terre fut livrée à l'homme raisonnable pour y créer, par les efforts de la sagesse, le règne du bonheur et de la liberté ». A Athènes, c'est Athéna qui préside aux assemblées du peuple ; c'est à elle que la légende attribue la fondation de l'Aréopage et l'adoption de cette mesure si humaine qu'en cas d'égalité des voix, la balance de la justice doit pencher en faveur de l'accusé. Lors de la fête du labourage, le prêtre d'Athéna chargé de tracer au pied de l'Acropole le sillon sacré, prononçait ces paroles empreintes déjà d'une si haute humanité : « Tu ne refuseras à personne de l'eau ou du feu ; tu n'indiqueras à personne un mauvais chemin ; tu ne laisseras aucun corps sans sépulture ; tu ne tueras pas le taureau qui sert à tirer la charrue. »



Athéna et Hermès. Amphore panathénaïque.
(Gerhard, *Auserlesene Vasenbilder.*)

ATHÉNA DÉESSE PROTECTRICE DE L'AGRICULTURE.

Les anciens pensaient avec raison que la première base de la civilisation était l'agriculture. Or, c'était Athéna qui passait pour avoir enseigné aux Grecs la culture du sol. On lui attribuait l'invention de la charrue et nous avons déjà vu qu'elle avait planté sur l'Acropole le premier olivier. Pendant assez longtemps, quiconque abattait un oliver était condamné à mort. A Athènes, différentes fêtes rappelaient chaque année le souvenir d'Athéna déesse de l'agriculture. Les *Chalkeia* (de χαλκός, airain) fêtaient l'invention de la charrue. Il y avait une fête particulière aux différentes dates qui ont une importance particulière pour l'agriculture, depuis les semailles jusqu'à la moisson. Nous avons déjà

parlé plus haut de la cérémonie où un prêtre d'Athéna, le Bouzyge, traçait, avec la charrue, un sillon au bas de l'Acropole. A la fin de l'hiver avait lieu la fête des *Procharistéria,* destinée à remercier d'avance la déesse de ses bienfaits. Au printemps se célébraient également les fêtes assez mystérieuses des *Plynteria* et des *Kallynteria*. Les Plynteria (de πλυντήριον, lavoir) avaient principalement pour but le nettoyage du temple d'Athéna et de la statue même de la déesse. Par les Kallynteria on célébrait la fin de ces travaux et on y associait l'idée de l'abondance des futures récoltes. Cette hypothèse repose sur le fait que parmi les objets portés pendant la procession qui avait lieu à cette occasion se trouvait un plat de figues. Or, la figue était considérée comme un don d'Athéna.

Au cœur même de l'été, alors qu'on redoutait pour les récoltes les effets d'une chaleur excessive, on célébrait les fêtes appelées *Skirophoria* (de σκίρον, ombrelle, dais).



Athéna avec Dionysos, Apollon et Koré. Hydrie archaïque.
(Gerhard, *Auserlesene Vasenbilder.*)

Une procession partant du temple d'Athéna, allait jusqu'à un endroit situé à quelque distance d'Eleusis. Elle était conduite par un prêtre qui s'abritait sous un grand parasol blanc. La cérémonie se terminait par un sacrifice à Athéna.

Vers la même époque avaient lieu les fêtes des *Arrephoria* qui se rattachent également au culte d'Athéna comme déesse de l'agriculture, bien qu'il soit assez difficile d'établir clairement ce rapport.

Ces fêtes restent pour nous voilées d'un mystère impossible à pénétrer. On choisissait chaque année, parmi les meilleures familles d'Athènes, un certain nombre de jeunes filles. Deux d'entre elles recevaient le titre d'arréphores. Pendant une année entière, elles devaient vivre sur l'Acropole. Au moment des fêtes, la prêtresse d'Athéna leur remettait des corbeilles contenant des objets mystérieux qu'elle-même ne connaissait pas. Les arréphores portaient, pendant la nuit, ces corbeilles jusqu'à un souterrain où elles en recevaient d'autres, qu'elles rapportaient tout aussi mystérieusement à la prêtresse d'Athéna. On a émis l'hypothèse que les Arréphoria étaient peut-être une fête du battage du blé.

Enfin, Athéna était également associée aux *Oschophoria*, qui marquaient le début des vendanges. Il en sera question plus longuement dans le chapitre consacré à Dionysos.

LES PANATHÉNÉES.

Les plus brillantes des fêtes célébrées à Athènes en l'honneur d'Athéna étaient les Panathénées. On suppose, qu'au début du moins, elles avaient un caractère agricole et étaient destinées à fêter la fin de la moisson. Elles perdirent d'assez bonne heure ce caractère et s'adressèrent surtout à Athéna Polias ou protectrice des villes.

On faisait remonter l'origine des Panathénées à Erichthonios, dont nous avons raconté la légende plus haut. Ce fut lui qui, d'après Apollodore d'Athènes, « érigea à Athéna la statue en bois qui est dans la citadelle et institua la fête des Panathénées ». Appelées d'abord *Athenaia*, ces cérémonies n'auraient pris le nom de Panathénées qu'après la réunion des douze bourgs de l'Attique en une seule ville par Thésée. Les Petites Panathénées auraient été célébrées régulièrement tous les ans depuis Solon. L'institution des Grandes Panathénées, qui avaient lieu tous les quatre ans, était attribuée à Pisistrate. Elles prirent, dès cette époque, un éclat particulier, grâce aux concours gymnique et musical qui s'y ajoutèrent. Plus tard Périclès développa encore ce côté de la fête, car on lui attribue l'introduction du concours de cithare, de chant et de flûte. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fit construire l'Odéon où ces concours purent se dérouler à leur aise.



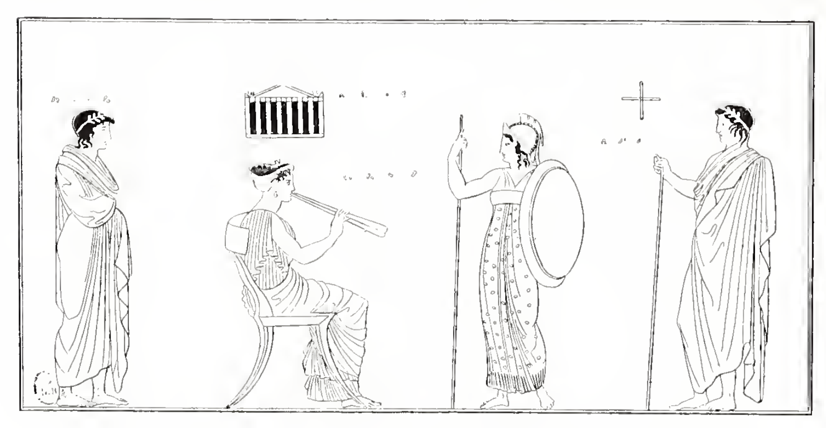
Athéna jouant de la lyre devant Dionysos.
Amphore bachique du Musée de Berlin.
(Gerhard, *Auserlesene Vasenbilder*.)

La durée des Panathénées était de dix jours. Elles débutaient par les concours et les jeux : concours musical, gymnique, hippique, de danse (pyrrhique), de beauté masculine (euandrie), course aux flambeaux (lampadodromie).

Lors de l'institution des Grandes Panathénées, Pisistrate aurait, pour la première fois, fait chanter les poèmes d'Homère. Ce fut là l'origine du concours musical qui fut complété par l'adjonction d'épreuves d'instruments de musique, comme la cithare et la flûte. Les prix décernés aux vainqueurs consistaient en sommes d'argent, assez élevées pour l'époque, et en couronnes. Le concours musical n'était pas spécialement réservé aux Athéniens, mais ouvert à tous les Grecs.

Egalement institué par Pisistrate, le concours gymnique comprenait cinq épreuves principales : la course, la lutte, le pugilat, le saut, le lancement du disque ou du palet. Il y avait trois catégories de concurrents : les enfants, les jeunes gens, les hommes. Les vainqueurs recevaient des amphores d'huile d'olives, appelées « amphores panathénaïques ». L'un des côtés de ce vase représentait Athéna Polias brandissant la lance, l'autre une scène du concours.

Plus ancien, le concours hippique remontait, disait-on, à Erichthonios lui-même. A l'origine c'était une course de chars, pendant laquelle l'athlète (apobates), monté sur le char que dirigeait l'aurige, se livrait à des exercices de voltige. Il y avait des courses de chars de guerre attelés de deux et de quatre chevaux, avec des catégories différentes suivant l'âge des chevaux d'un côté, et suivant leur qualité de l'autre. Les courses de chevaux non attelés furent également introduites dans la suite. Comme pour le concours gymnique, les prix consistaient en amphores d'huile d'olive. Enfin on procédait, à l'occasion des Panathénées, à de véritables manœuvres de cavalerie : tous les cavaliers athéniens, divisés en deux groupes, simulaient une charge pour ensuite se réunir en une seule troupe qui venait s'arrêter devant la tribune où siégeaient les principaux magistrats athéniens.



Athéna, une joueuse de flûte et deux éphèbes. Scène des mystères.
Vase à figures jaunes du musée de Vienne.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique*.)

Le concours de danse guerrière ou pyrrhique remontait, lui aussi, à une très haute antiquité. Nous avons déjà raconté plus haut qu'on attribuait l'invention de ce genre d'exercice à Athéna elle-même, qui aurait dansé la première pyrrhique pour célébrer la victoire des dieux sur les géants. Cette danse se pratiquait principalement aux sons de la flûte, mais aussi de la lyre, et cet accompagnement était parfois entremêlé de chant. Les danseurs tenaient d'une main un bouclier, de l'autre une lance. La pyrrhique avait un caractère exclusivement guerrier et reproduisait, en les mimant, les différentes phases de la lutte à main armée. Là encore on trouve trois catégories de concurrents : enfants, éphèbes, adultes. Le prix consistait en un bœuf dont le prix était évalué à cent drachmes.

L'importance attachée par les Grecs aux avantages physiques, avait fait instituer par les Athéniens le concours d'*euandrie*, ou de beauté masculine. Il y avait probablement là encore trois catégories, suivant l'âge des concurrents. Comme pour la pyrrhique, le prix consistait en un bœuf de la valeur de cent drachmes.

La course aux flambeaux, ou *lampadodromie*, qui se célébrait la veille du jour du grand sacrifice à Athéna, était une institution d'origine très ancienne. Elle comprenait deux cents coureurs,



ATHENA (Phot. Alinari, Florence.)

Statue de style archaïque. Rome, Galerie Albani.

échelonnés sur cinq files. L'espace à parcourir était d'environ mille mètres. « Au signal donné, dit M. Foucart, le premier part, la torche allumée, la tenant de manière qu'elle ne s'éteigne pas ; de toute sa vitesse il parcourt l'espace qui le sépare du second ; celui-ci, qui l'attendait, saisit la torche et, s'élançant à son tour, la remet au troisième, et ainsi de suite jusqu'au quarantième et dernier. » Le vainqueur était le coureur qui, le premier des cinq files, arrivait à l'autel qu'il allumait de sa torche. Le prix consistait en une hydrie de trente drachmes.

LES CÉRÉMONIES RELIGIEUSES DES PANATHÉNÉES. LA REMISE DU PEPLOS. LES SACRIFICES.

Tous ces concours que nous venons d'énumérer n'avaient, en général, aucun caractère religieux et leur développement successif avait été parallèle à celui de la civilisation athénienne. L'acte principal de la fête des Panathénées, c'était la remise en grande pompe du peplos offert à Athéna et avait lieu le jour anniversaire, disait-on, de la naissance de la déesse.



Athéna et Hermès. Amphore de Nola, British Museum. (Lenormant et de Witte, *Elite céramographique.*)

La confection du peplos sacré était l'objet des plus grands soins. Le tissage de ce vêtement de laine se faisait sous la surveillance de la prêtresse d'Athéna Polias, qui avait sous ses ordres deux arréphores et un certain nombre d'autres jeunes filles. On y représentait la participation d'Athéna à la Gigantomachie. A une époque ultérieure on fit figurer sur le peplos les portraits d'hommes qu'on voulait honorer ou se rendre favorables, mais cette innovation fut, en général, mal accueillie. C'est également assez tard aussi qu'on prit l'habitude de fixer le peplos comme une voile gigantesque au mât de la trirème sacrée, que l'on hissait au sommet de l'Acropole à l'aide de machines.

Le cortège de la fête, minutieusement organisé, partait du Céramique extérieur, traversait le Céramique intérieur, passait devant l'Eleusinion et le Pelasgikon et atteignait enfin les Propylées qu'il franchissait. En tête marchaient probablement, à côté du prêtre d'Athéna, les principaux magistrats d'Athènes, prytanes, archontes, stratèges, taxiarques. Venaient ensuite les animaux destinés aux sacrifices. Les *canéphores* qui suivaient, étaient de jeunes Athéniennes, appartenant aux meilleures familles de la ville et choisies pour leur beauté. Elles portaient sur la tête de légères corbeilles contenant les offrandes faites à la déesse ou des objets du culte. Les vases destinés aux sacrifices étaient portés par les *skaphéphores*, qui étaient des métèques dont les femmes et les filles prenaient également part à la procession. Les unes portaient des ombrelles, les autres des hydries ou vases à puiser de l'eau, d'autres enfin, les *diphrophores*, portaient des sièges probablement destinés aux canéphores.

L'élément masculin était représenté par les *tallophores*, choisis parmi les plus beaux vieillards athéniens, et tenant à la main un rameau d'olivier. Ils étaient suivis par des troupes d'hoplites, de conducteurs de chars, de cavaliers. C'était le côté le plus brillant de la procession et celui aussi qui excitait le plus l'admiration de la foule.

La cérémonie des Panathénées se terminait par les sacrifices faits à la déesse. D'abord très modestes (à l'origine il ne s'agissait que de deux têtes de bétail), ces sacrifices avaient pris un développement de plus en plus considérable au fur et à mesure de l'extension de l'hégémonie athénienne. On en faisait sur l'autel d'Athéna Hygeia, d'Athéna Polias et d'Athéna Nikè. Les animaux sacrifiés étaient des brebis, des taureaux et des vaches.

ATHÉNA DÉESSE DE L'INDUSTRIE ET DU COMMERCE.

Les dons faits par Athéna aux hommes ne se bornaient pas à l'agriculture. Elle passait pour avoir enseigné presque tous les métiers aux mortels. L'Iliade nous raconte que la déesse avait tissé son propre peplos ainsi que le vêtement d'Hera, l'épouse de Zeus. C'est par elle que les Grecs avaient appris à filer, tisser et fouler la laine. La broderie leur venait également d'elle. On racontait à ce sujet une légende qui montre à quel point Athéna était jalouse de sa supériorité sur les humains. Une jeune Lydienne, du nom d'Arachné, était devenue une brodeuse d'une habileté extraordinaire. Elle osa provoquer Athéna elle-même, disant qu'elle ne craignait pas la comparaison entre son travail et celui de la déesse. Comme preuve à l'appui, elle étala une broderie d'une finesse et d'une beauté incomparables ; on y voyait reproduits les principaux épisodes des amours des dieux. Athéna examina minutieusement l'ouvrage d'Arachné mais ne put y trouver le moindre défaut. Pour punir sa rivale, elle la transforma en araignée.

Athéna n'était pas seulement la patronne des artisans, potiers, cordonniers, charpentiers, carrossiers. On lui attribuait également l'invention de l'orfèvrerie, de la ciselure, de la peinture à l'encaustique, de la sculpture, de l'architecture. Elle était même considérée comme la protectrice de la médecine, sous le nom d'Hygeia. On racontait que pendant la construction du Parthénon, un ouvrier étant tombé d'un échafaudage, Athéna était apparue en songe à Periclès et lui avait indiqué l'herbe qu'il fallait employer pour guérir le blessé.

PRINCIPAUX SANCTUAIRES D'ATHÉNA.

Sur l'Acropole même d'Athènes, s'élevaient plusieurs temples dédiés à Athéna. Les plus anciens étaient l'Erechtheion construit, disait-on, à l'endroit même qui avait été le théâtre de la lutte entre Athéna et Poseidon. Brûlé par les Perses, il fut reconstruit après la paix de Nicias.

A quelques mètres à peine d'Erechtheion se dressait un autre temple d'Athéna, l'Hekatompedon, dont la cella orientale abritait probablement la statue d'Athéna Polias, tombée, croyait-on, du ciel. Egalement incendié par les Perses, il fut reconstruit peu après, mais disparut de bonne heure ; on en a déblayé les fondations à une époque relativement récente.

Le plus célèbre des temples d'Athéna, le chef-d'œuvre de l'architecture grecque, et on peut ajouter de l'architecture en général, le Parthénon faisait, pour ainsi dire, suite à l'Hékatompedon dont une vingtaine de mètres à peine le séparaient. Construit à la fin du sixième siècle, détruit pendant la seconde guerre médique, il fut réédifié sur des plans nouveaux par Périclès, qui confia la direction des travaux à Iktinos. Phidias et ses élèves travaillèrent à l'embellissement du Parthénon où fut placée l'une des plus belles statues de la déesse, due au ciseau du plus grand sculpteur de tous les temps. Au début, le nom de Parthénon n'était donné qu'à l'une des cella du temple, et c'est Démosthène qui le premier appliqua la dénomination de Parthénon à l'ensemble de la construction.

Enfin, le petit temple d'Athéna Nikè (la Victoire), datant à peu près de la même époque que l'Erechtheion, s'élevait à l'angle sud-ouest de l'Acropole et avait probablement remplacé un vieil autel de la déesse.



Athéna s'apprêtant à écrire.
Amphore de Nola. Collection de Luynes.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique*.)

En dehors d'Athènes, Athéna possédait encore plusieurs sanctuaires sur le territoire de l'Attique. Le sommet du Pentélique portait une statue de la déesse. Entre Marathon et Athènes se trouvait le temple de Pallène, et on prétendait même que cet endroit avait été le point de départ du culte d'Athéna, mais la chose est peu vraisemblable.

Essaimant dans l'Hellade tout entière, le culte d'Athéna était célébré sur de nombreux points, aussi bien au Nord qu'au Sud de l'Attique. En Béotie, le sanctuaire d'Athéna Itonia était le siège de la fête fédérale des Pambéoties. Athéna Alalkomena était honorée dans une petite localité béotienne du même nom, située sur une petite rivière, le Triton. Le temple de la déesse contenait une statue d'ivoire tombée, disait-on, du ciel. Les habitants d'Alalkomène prétendaient d'ailleurs qu'Athéna était née chez eux et avait été élevée sur leur territoire. C'était près de là que se trouvait la forêt de chênes dont le bois servait à fabriquer les xoana pour la fête des Daïdalia dont nous avons parlé plus haut.

En Phocide on trouvait des sanctuaires d'Athéna à Delphes, à Daulis et à Elatée ; en Locride, à Amphissa, dont le temple se vantait de posséder un Palladium rapporté de Troie. Enfin, en Thessalie, Athéna était honorée en plusieurs endroits, comme déesse de la guerre et de l'agriculture.

En redescendant vers le sud on rencontrait trois sanctuaires d'Athéna, à Mégare. A Corinthe, le culte de la déesse perpétuait le don du frein qu'elle avait fait à Bellerophon et qui avait permis au héros de dompter Pégase.

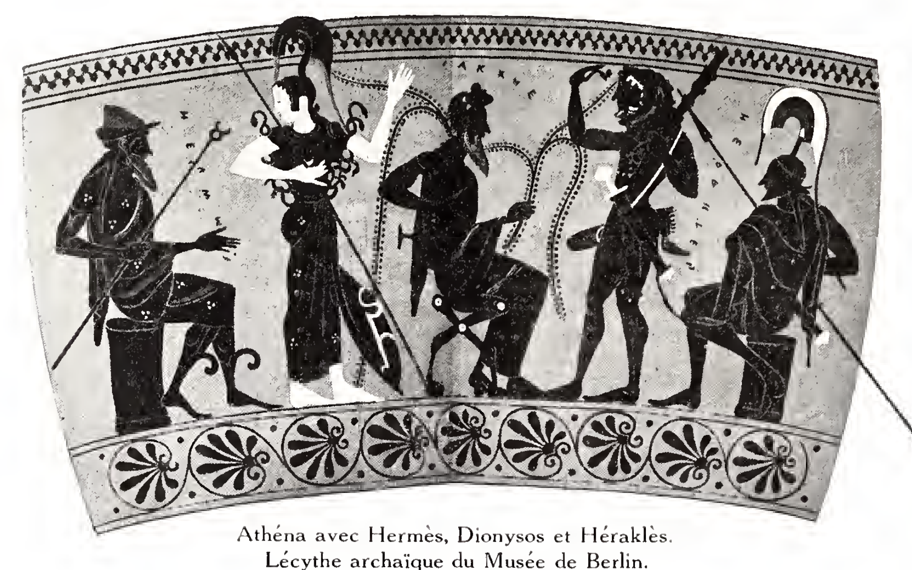
Le temple d'Athéna à Sicyone avait, d'après la légende, été élevé par un héros du nom d'Epopeus et la déesse avait manifesté sa satisfaction en faisant jaillir une source d'huile dans le temple.

A Argos, Athéna Salpynx était honorée comme déesse de la trompette guerrière. On faisait

chaque année prendre un bain à la statue de la déesse, et la tête de la Gorgone était, disait-on, enterrée tout près de son temple.

Dans une petite île, située en face de Trèzène, s'élevait le temple d'Athéna Apatouria où les jeunes filles venaient consacrer leur ceinture à la déesse avant leur mariage.

En Arcadie, Athéna possédait des sanctuaires à Mantinée et à Tégée. Cette dernière ville se prétendait imprenable parce que la déesse avait fait présent d'un cheveu de la Gorgone à son héros Kepheus. Le temple d'Athéna Alea (qui donne la chaleur bienfaisante) ayant été détruit par un incendie, fut reconstruit à la fin du quatrième siècle par Scopas. C'était un édifice magnifique, tout en marbre, où l'on conservait une statue de la déesse, œuvre d'Endoios. A l'occasion de la fête de la déesse, avaient lieu dans le stade de la ville des concours sur la nature desquels nous ne possédons pas de renseignements précis.



Athéna avec Hermès, Dionysos et Héraklès.
Lécythe archaïque du Musée de Berlin.
(Gerhard, *Auserlesene Vasenbilder.*)

Athéna était également honorée en Elide et principalement à Elis, sous le nom de Meter (mère). La légende disait qu'après les ravages exercés par Héraklès sur la population de l'Elide, les mères avaient supplié la déesse de leur accorder de nombreux enfants et qu'Athéna avait exaucé leurs vœux. Athéna Axiopoinos (qui est justement puni) possédait à Sparte un sanctuaire qui, d'après la légende, avait été fondé par Héraklès en souvenir du châtiment qu'il avait infligé à Hippokoon.

On sait le rôle important joué par la Crète dans la formation des mythes grecs dont beaucoup sont originaires de ce pays. Les Crétois prétendaient qu'Athéna était née dans leur île, à Thenai, près de Cnossos, au bord d'une source d'où sort un petit ruisseau, le Triton. C'est en frappant un nuage d'un coup de foudre que Zeus aurait fait apparaître au jour sa fille préférée. D'après une autre légende crétoise, Athéna et Helios auraient été les parents des Corybantes.

A Lindos, dans l'île de Rhodes, s'élevait un temple d'Athéna à la fondation duquel se rattachaient diverses légendes. Suivant l'une de ces traditions, le xoanon, ou statue en bois de la déesse, fut apporté à Lindos par Danaos qui s'enfuyait de l'Egypte. Une autre version fait intervenir Helios (le Soleil). Au moment de la naissance d'Athéna, il annonce aux habitants de l'île que ceux qui offriraient le premier sacrifice à la déesse la garderaient auprès d'eux. Dans leur hâte, les Rhodiens firent cette offrande sans allumer de feu, habitude qui se conserva depuis cette époque. En témoignage

de satisfaction, Helios fit tomber sur l'ile une pluie d'or. On racontait également que Cadmos avait offert à l'Athéna de Lindos un bassin d'airain, avec inscription phénicienne. La déesse ne s'était pas montrée ingrate envers ses adorateurs. Elle leur avait non seulement appris le travail du bronze, mais encore l'art de tailler des statues qui semblaient animées de vie et douées de mouvement.

On trouve encore des sanctuaires d'Athéna dans un certain nombre de villes d'Asie Mineure, en Troade, dans la Grande Grèce. Universellement répandu, le culte de la déesse a suivi dans toutes ses étapes la diffusion de la civilisation grecque à travers le monde.

ORACLES D'ATHÉNA. Athéna ne possédait aucun sanctuaire comparable à ceux de Zeus à Dodone ou d'Apollon à Delphes, pour la révélation de l'avenir aux mortels. La légende de son apparition en songe à Bellerophon auquel elle enseigne le moyen de dompter Pégase, nous montre que la déesse n'aimait pas avoir recours à des intermédiaires pour manifester sa volonté. N'est-ce pas à elle qu'on attribuait ce proverbe qui est comme un résumé de la sagesse humaine : « Aide-toi et le ciel t'aidera » ?



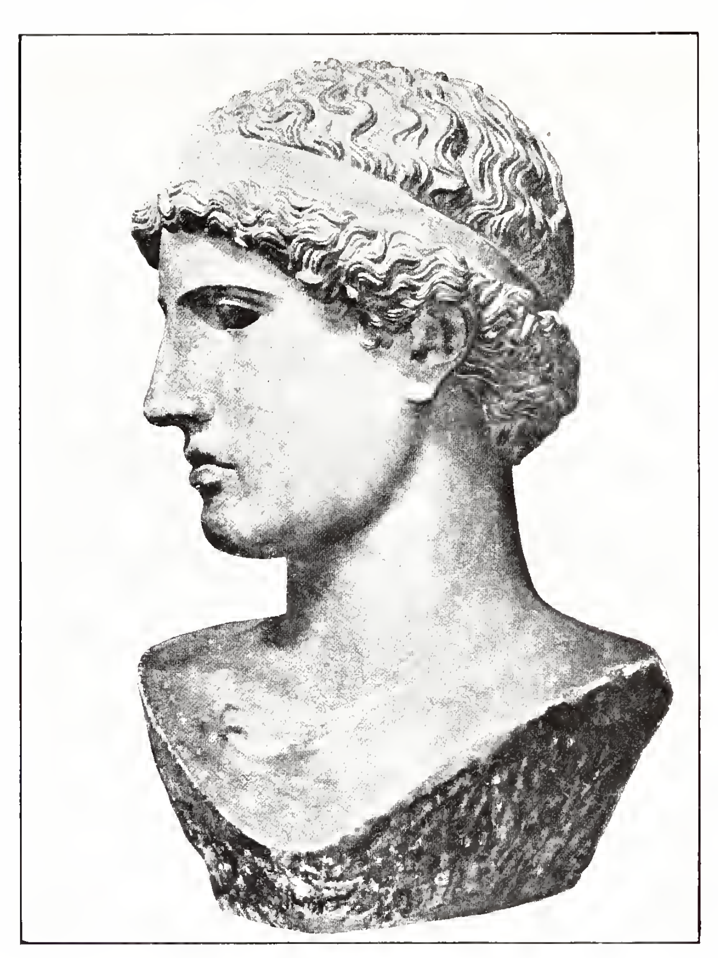
Athéna archaïque
trouvée sur l'Acropole d'Athènes.
(Musée d'Athènes.)

Certaines légendes prétendent cependant qu'Athéna aurait disputé à Apollon « le privilège d'être auprès des mortels l'interprète de la volonté de Zeus », par le moyen de la thrioboie. Les « Thries », nymphes ailées qui séjournaient sur le Parnasse, avaient, disait-on, trouvé le moyen de prédire l'avenir d'après le mouvement des galets ou cailloux roulés par les torrents. Athéna s'était fait céder par elles cette méthode de prédiction dont une autre tradition lui attribuait l'invention. Mais Apollon, jaloux de son privilège d'interprète de Zeus, avait fait appel auprès du maître de l'Olympe. Celui-ci s'était décidé en faveur de son fils et Athéna, dépitée, avait jeté ses malheureux cailloux dans la plaine qu'on appelait depuis lors la plaine thriasienne. Le souvenir de cet oracle d'Athéna nous a été conservé par des vases peints où l'on voit des guerriers « un genou en terre, jetant des galets en forme de boules aux pieds d'Athéna armée qui étend le bras droit ou le bras gauche, suivant que le coup est favorable ou funeste ».

Les Grecs croyaient qu'il était possible de tirer certains présages des indications fournies par le jeu de dés ou de dames inventé par Athéna. Le Skirion d'Eleusis, où sous les auspices de la déesse on avait commencé à pratiquer ce genre de divination, n'avait pas tardé à devenir un véritable tripot. Non seulement on y trichait, mais les joueurs n'avaient pas tardé à amener dans le sanctuaire des courtisanes, « si bien que cet enclos était devenu un lieu mal famé ».

III. — SYMBOLES ET ATTRIBUTS D'ATHÉNA. REPRÉSENTATIONS ARTISTIQUES.

De la multiplicité des attributions physiques et morales d'Athéna, découle celle de ses symboles et de ses attributs. Les principaux étaient l'égide et la lance, la chouette et l'olivier.



Tête de l'Athéna Lemnia de Phidias.

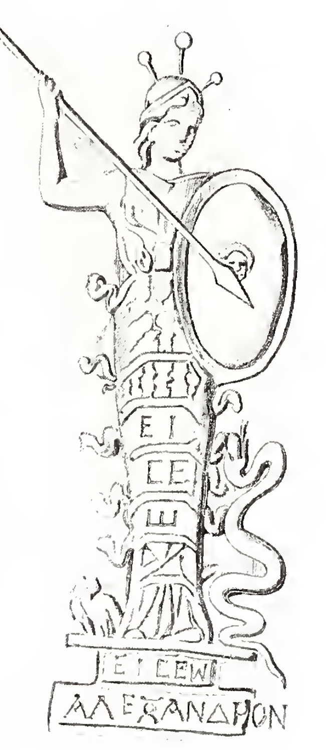
D'où provenait l'égide ? Nous avons vu, à ce propos, de Zeus (v. p. 2) que la peau de la chèvre Amalthée était devenue l'égide après la mort de cet animal. D'après une autre légende, Athéna ayant tué le géant Pallas, l'avait écorché et s'était de sa peau fait l'arme redoutable qu'était l'égide. Enfin, suivant une troisième version, c'était la dépouille de la Gorgone, mise à mort par la fille de Zeus qui aurait fourni la matière de l'égide. Homère nous en a laissé la description suivante : « Autour de ses épaules la déesse jette l'égide à franges, arme terrible que la crainte couronne de toutes parts. On y voit la Discorde, la Force et le Tumulte sanglant ; on y voit encore la tête de la Gorgone, horrible monstre, prodige effrayant et divin. » Il est difficile de se rendre compte de la conception exacte que se faisait de l'égide le poète de l'Iliade : peau de chèvre, bouclier ou cuirasse. D'après les descriptions que nous en possédons, on peut se représenter l'égide comme une sorte de manteau, d'apparence écailleuse, bordé de serpents, garni du Gorgoneion. La déesse le jetait autour de ses épaules ; il couvrait une partie de la poitrine, pendait le long du dos et était enroulé autour du bras gauche, pouvant ainsi servir de bouclier. C'est surtout ce dernier office que l'égide parait remplir, d'après Homère et ses contemporains. Elle aurait été forgée par Héphaïstos, de même que le fameux bouclier d'Achille.

L'antiquité du culte d'Athéna, en Grèce, est démontrée par l'époque très reculée à laquelle remontent les premières représentations figurées de la déesse, d'abord informes idoles en pierre, puis

grossières statues en bois, progressivement remplacées par des modèles de plus en plus perfectionnés. Les xoana primitifs n'étaient que de simples troncs auxquels on ajoutait des bras et une tête casquée dont cependant les artistes s'attachaient à faire ressortir les yeux étincelants.

Dès cette époque on distingue deux types très nets dans les statues d'Athéna : le type assis et le type debout. Le premier faisait ressortir le caractère pacifique de la déesse, le second son caractère guerrier. L'Athéna du temple de Troie dont il est question dans l'Iliade était assise. C'est encore sous cette forme que l'avait représentée le sculpteur Endoios dans les deux statues qu'il exécuta pour Athènes et pour Erythrae.

Athéna debout est représentée tantôt au repos, tantôt en marche et brandissant la lance ou la tenant devant la poitrine. Les artistes s'attachent de plus en plus aux détails du vêtement et de la parure de la déesse. Par-dessus le chiton (tunique), elle porte le peplos qui laisse à découvert une partie de la poitrine et pend le long du bras droit ; l'égide sert de colerette.



Statue archaïque d'Athéna.
(D'après Iahn, *De antiquissimis Minervæ simulacris*).

C'est après les guerres médiques, à l'époque où l'art grec atteignit, avec Phidias, à son apogée que le type d'Athéna se trouva pour longtemps fixé dans ses traits essentiels. Le génial sculpteur exécuta plusieurs statues de la déesse préférée des Athéniens. La plus célèbre était l'Athéna Parthénos, en or et en ivoire, dont il ne reste malheureusement que des copies plus ou moins fidèles datant de l'époque romaine. Celle qui semble se rapprocher le plus de l'original est l'Athéna dite du Varvacheion, statuette de dimensions assez réduites.

Phidias avait représenté la déesse au moment où elle sort de la partie du temple qui lui est réservée, pour recevoir les hommages de ses fidèles. Elle est revêtue de ses plus beaux atours, mais la simplicité du vêtement contraste avec la richesse de la parure. Une longue tunique lui tombait jusqu'aux pieds ; l'égide bordée de serpents est jeté sur ses épaules comme une colerette. Le corps repose sur la jambe droite, tandis que la jambe gauche est légèrement repliée, mais ce mouvement n'enlève rien de sa grâce à l'ensemble du corps. La tête a des traits énergiques ; les cheveux retombent en boucles sur la poitrine. Le casque recouvrant le chef de la déesse était surchargé d'accessoires : on y voyait un sphinx, des pégases, des griffons. La parure était complétée par un riche collier et des boucles d'oreilles. La main droite reposait sur un grand bouclier rond dont la face externe, ornée du gorgoneion, représentait un combat d'Amazones, tandis qu'à l'intérieur on voyait une Gigantomachie. Il n'était pas jusqu'à la tranche des semelles des sandales qui ne fût richement ornée d'un combat de Centaures et de Lapithes, et, à la base de la statue, s'apercevait la naissance de Pandore. La lance s'appuyait contre l'épaule gauche de la déesse. La main droite reposait sur une colonne ; elle portait une Victoire qui s'envolait obliquement. D'après

Pline la statue d'Athéna Parthénos ne mesurait pas moins de 26 coudées (12 mètres), et la Victoire, tenue dans la main droite de la déesse, atteignait une hauteur de près de 2 mètres.

Beaucoup plus colossale encore était la statue d'Athéna *Promachos*, également attribuée à Phidias et qui se dressait en plein air, tout près du Parthénon. Elle dominait toute la ville et les navigateurs l'apercevaient, disait-on, depuis le cap Sunium. Vêtue d'un chiton, elle portait en outre un manteau jeté sur l'épaule. La tête était tournée du côté du nord, de façon à regarder par-dessus le marché.

Athéna était représentée au moins deux fois sur les frises du Parthénon : sur le fronton oriental se voyait la naissance de la déesse, sur le fronton occidental on la voit domptant les chevaux de Poseidon.

Parmi les statues les plus remarquables d'Athéna qui nous aient été conservées, il faut citer l'Athéna d'Egine avec le bouclier et la lance, l'Athéna Velletri qu'on peut admirer au musée du Louvre, l'Athéna Guistiniani et celle de la collection Stnahope attribuée à Phidias, l'Athéna Farnèse due au ciseau d'un des élèves du grand sculpteur.

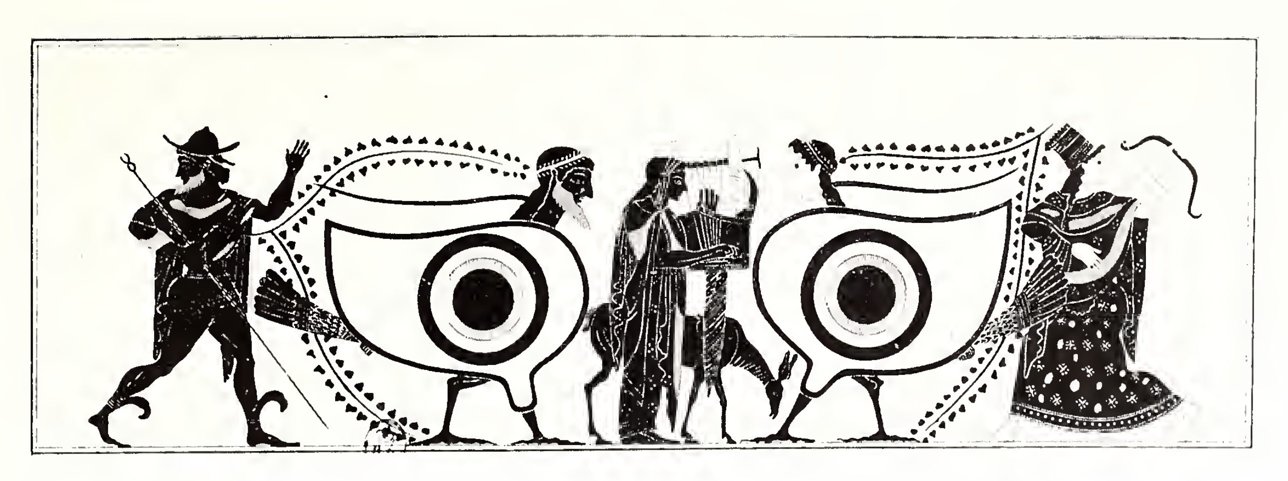
La fille de Zeus a été très souvent reproduite sur les vases grecs, dont de nombreux spécimens sont parvenus jusqu'à nous. Sans parler des amphores panathénaïques, nous la voyons fréquemment représentée dans des scènes ; la plus populaire est celle de la naissance même de la déesse, dont le peuple athénien avait fini par faire sa divinité préférée.





ATHENA POLIADE
Sculpture antique.

(Phot. Alinari, Florence.)



Apollon citharède, accompagné de la biche, Artémis, Hermès, Hadès et Perséphone sous la forme de deux oiseaux à tête humaine.
D'après un vase antique. (Lenormant et de Witte, *Elite céramographique.*)

CHAPITRE V

APOLLON

I. — APOLLON DANS LA MYTHOLOGIE GRECQUE.

DANS son excellente *Histoire de la Divination dans l'antiquité,* M. Bouché-Leclercq a précisé d'une façon très heureuse la place occupée par Apollon dans la mythologie grecque. « La conception du type d'Apollon, dit-il, idéal de force, de grâce et de dignité, qui renferme tout ce que peut contenir de divin la nature humaine transfigurée et affranchie de la mort, marque dans l'évolution morale de la race hellénique le début d'une ère nouvelle. Apollon est un des derniers fruits de l'imagination mythoplastique des Grecs ; il en est aussi l'œuvre la plus achevée. »

La personnalité d'Apollon est en effet encore moins distante de l'humanité que celle des dieux dont nous nous sommes occupés jusqu'ici. L'imagination grecque a paré ce fils de Zeus de toutes les qualités physiques et morales qui constituaient pour elle l'idéal. Elle lui a par surcroît prêté un certain nombre de défauts et de vices dont les Grecs cherchaient ainsi à s'excuser pour leur compte. Apollon, dit encore M. Bouché-Leclerq, « fut ce que tout Hellène eût voulu être, beau, d'une beauté à la fois virile et gracieuse, fort, vaillant, sage, habile surtout, menant de front la science, l'art et le plaisir, sensible à l'amitié, peu curieux de tendresse et trop jaloux de sa liberté pour porter le joug de l'hyménée ».

LA NAISSANCE D'APOLLON.

Les auteurs anciens nous rapportent plusieurs versions au sujet de la filiation d'Apollon. Ils nous le présentent tantôt comme fils d'Athéna et d'Hephaïstos, tantôt le font descendre de Corybas en Crète, de Silène en Arcadie, de Magnes à Didyme. Cependant la légende la plus généralement admise est celle qui donne pour parents à Apollon le maître même de l'Olympe, Zeus, et Leto fille du Titan Koïos et de la Titanide Phœbe.

Apollon est donc un enfant illégitime. Comme tel, il est, avant même sa naissance l'objet de la haine d'Hera, la jalouse épouse de Zeus. Elle veut à tout prix l'empêcher de naître, car elle sait que ce nouveau fils sera chéri par Zeus au détriment d'Arès, son rejeton légitime. Hera obtient de la Terre qu'elle ne donnera pas asile à Leto pour faire ses couches ; elle jure que la malheureuse ne pourra déposer son précieux fardeau que là où les rayons du soleil ne pénètrent pas. Il existait heureusement un endroit qui remplissait cette dernière condition. C'était une île flottante que Poseidon avait recouverte des flots de la mer et qui, battue par les tempêtes, errait à travers les immensités de l'Océan. Poseidon arrêta dans sa course vagabonde cette île qui prit le nom de Delos, en faisant surgir du fond des abîmes quatre piliers pour la soutenir.



Leto portant sur ses bras ses enfants, Apollon et Artémis, et le serpent Python.
Vase de la collection Hamilton. (Lenormant et de Witte.)

L'hymne homérique à Apollon énumère toutes les contrées que la malheureuse Leto eut à parcourir sans pouvoir y trouver un asile : l'Attique, l'Eubée, la Thrace, les îles d'Imbros, de Lesbos, de Chios, de Claros, de Samos, de Cos. « En toutes ces contrées, près d'enfanter Apollon, Leto se rendit, cherchant si l'une d'elles voulait abriter son fils. Mais elles tremblèrent, elles craignirent, et nulle, si riche qu'elle fût, n'osa recevoir Apollon. »

Delos même ne marqua aucun empressement à accueillir Leto, si nous en croyons l'auteur de l'hymne homérique consacré à Apollon. « J'ai une crainte, ô Leto, et je ne te la cacherai pas. On dit qu'Apollon doit être plein d'orgueil, qu'il gouvernera fortement les immortels et les mortels sur la fertile terre. Je redoute donc vivement en mon esprit et en mon âme, que dès qu'il aura vu la lumière du soleil, il ne méprise l'île, parce que je suis stérile et que, de son pied me bouleversant, il ne me pousse au large de la mer. » Pour que Leto soit reçue dans Delos, il faudra qu'elle s'engage par serment qu'Apollon y « bâtira son superbe temple où sera l'oracle des hommes, et de tous les hommes, parce que sa renommée est immense ».

La ruse d'Hera a donc été déjouée, Leto a un refuge. Mais l'implacable épouse de Zeus ne désarme pas. Pour empêcher Leto d'enfanter, Hera retient dans l'Olympe Ilithyie, la déesse de

l'accouchement. « Neuf jours et neuf nuits Leto fut transpercée de douleurs désespérées. » A la fin les autres déesses accourues auprès de Leto envoient Iris chercher Ilithyie à laquelle elle promet de leur part « un grand collier de neuf coudées, noué de fils d'or ». Ilithyie accourt à Delos et alors « l'enfantement saisit Leto, et elle se sentit près d'accoucher, et elle jeta ses deux bras autour d'un palmier, et elle appuya ses genoux sur le tendre gazon, et la terre au-dessous d'elle sourit, et l'enfant bondit à la lumière ». Les déesses lavent le nouveau-né « d'eau limpide, purement et chastement », lui donnent pour langes « un voile blanc, léger, frais tissu, et l'assujettissent avec une ceinture d'or ». Thémis lui présente le nectar et l'ambroisie.

D'après une autre légende, ce ne serait pas à Delos, mais à Ortygie, près d'Ephèse, que Leto aurait donné naissance à Apollon. Là se trouvait un bois de cyprès. Leto s'y arrête, et après sa délivrance, prend un bain dans le Kenchrios.

D'autres villes se disputaient encore l'honneur d'avoir vu naître Apollon, Tégyre en Béotie et Amphigeneia en Triphylie.

Notons encore la version d'après laquelle Leto était originaire du pays des Hyperboréens, d'où elle s'enfuit, transformée en louve pour se soustraire aux poursuites d'Hera. Elle arriva à Delos après une course ininterrompue de douze jours et de douze nuits.



Apollon, Leto et Artémis. Kalpis de Volcens. (Gerhard, *Auserlesene Vasenbilder.*)

Enfin, on racontait aussi que Leto, après avoir accouché d'Apollon et d'Artémis était venue en Lycie, pays qui portait alors le nom de Tremilia. Elle s'était arrêtée auprès d'une source suivant les uns, d'un étang suivant les autres, soit pour y boire, soit pour y baigner ses enfants. Des bergers accourus veulent chasser l'étrangère ; ils sont transformés en grenouilles. Une variante de la même légende dit que repoussée par les bergers, Leto conduite par des loups arriva aux bords du Xanthos, s'y baigna et consacra le fleuve à Apollon. Elle appela le pays Lycie du mot grec *lukos* (loup) et revint ensuite à la source dont il a été parlé plus haut, pour punir les bergers de leur inhospitalité en les transformant en grenouilles.

APOLLON ET LE SERPENT PYTHON.

Suivant certains auteurs Leto, avant même de donner naissance à Apollon et à Artémis, aurait été en proie aux poursuites du serpent Python, ainsi appelé « parce que son cadavre pourrit le sol », envoyé contre elle par Hera. C'était un monstre horrible, informe, un dragon femelle, né de la Terre et qui avait servi de nourrice à Typhœus. « Celui qui le rencontrait subissait le moment fatal. » N'ayant pu empêcher Leto de mettre au monde ses deux enfants, le monstre était revenu sur le Parnasse. C'est contre lui qu'Apollon, à peine né, va lancer ses premières flèches forgées par Hephaïstos.

On localisait la lutte d'Apollon contre le serpent Python en plusieurs endroits : en Crète, à

Tégyre, à Sicyone, à Gryneion. L'opinion la plus généralement admise était cependant celle qui plaçait le théâtre du drame en Phocide, à l'endroit même où devait s'élever le sanctuaire le plus fameux d'Apollon, à Delphes.

D'après l'hymne homérique, Apollon n'était âgé que de quatre jours quand il s'élança du haut de l'Olympe pour entreprendre le voyage qui devait l'amener sur les pentes du Parnasse. Il traverse la Piérie, l'île d'Eubée, la Béotie et s'arrête près d'Haliarte où, sur les bords de la fontaine Telphousa, il projette la construction d'un temple. Mais la nymphe dont ces lieux étaient le domaine et qui portait également le nom de Telphousa détourne le dieu de son projet. « Le bruit des chevaux rapides et des mules qui viennent s'abreuver à mes sources sacrées, te troublera toujours. Ici tout homme aimera mieux contempler des chars bien faits et des chevaux frappant la terre, qu'un grand temple ou les nombreuses richesses qu'il renferme. » Elle lui conseille de porter ses pas à « Crissa, sur les pentes du Parnasse, où jamais char ne s'élancera, où jamais les chevaux ne retentiront autour de ton riche autel ». Or c'était précisément là que se trouvait le serpent Python « qui faisait beaucoup de mal aux humains, tant à eux-mêmes qu'à leurs brebis aux longs pieds ». Apollon lance contre la bête immonde « un trait irrésistible ». Déchirée d'atroces douleurs, elle s'étendit palpitante sur un vaste espace, puis elle se tordit sur le lieu même, en poussant de longs et horribles cris ; enfin, elle recueillit ses forces et s'enfonça en rampant çà et là dans la forêt où elle expira, exhalant des flots de sang. Or, Phoïbos Apollon se glorifia, et dit : « Maintenant, pourris où tu es, sur la terre nourricière des humains ; tu ne seras plus la perdition des mortels qui, consommant les fruits de la terre fertile, amenèrent ici de complètes hécatombes. Ni Typhœus, ni la sinistre Chimère ne détourneront de toi la rigide mort ; mais ici la sombre terre et le brillant Hypérion te consumeront. »



Apollon jouant de la lyre, assis sur le trépied au-dessus des flots de la mer.
Hydrie du Musée grégorien, Rome.
(Lenormant et de Witte, *Élite céramographique*.)

En tuant le monstre, Apollon s'était couvert d'une souillure. Pour s'en purifier, il se condamna lui-même à un exil d'une année suivant les uns, de huit ans suivant les autres, dans la vallée de Tempé, où il errait dépourvu de tout prestige et de tout éclat. Son expiation terminée, il revint à Delphes, couronné de laurier, une branche de cet arbre à la main.

Pour célébrer le retour du dieu dans leur cité, les Delphiens avaient institué la fête du *Septerion* qui avait lieu tous les neuf ans. C'était une sorte de pantomime, retraçant les péripéties de la lutte d'Apollon et de Python. Près du sanctuaire du dieu, on élevait une cabane en planches qui était censée

représenter la demeure du serpent. Une procession ayant à sa tête un jeune garçon qui devait encore avoir ses parents, s'approchait, par un sentier détourné, au milieu du plus profond silence, du bâtiment de planches, des torches enflammées à la main. Le jeune garçon qui jouait le rôle d'Apollon, lançait une flèche contre la cabane, sur laquelle tout le monde se ruait ensuite et y mettait le feu. Tous les assistants se sauvaient alors précipitamment, sans se retourner. Quant à l'enfant qui conduisait la procession, suivi de compagnons de son âge, il se dirigeait vers le Nord jusqu'à Tempé, où un sacrifice était offert sur l'autel du dieu. Puis, tout le cortège, porteur de rameaux de laurier, revenait à Delphes par la voix sacrée, la voie Pythias, par où Apollon lui-même avait passé. Cette seconde partie de la fête du Septerion portait le nom de Daphneiphoria (*daphnephoros*, celui qui porte le laurier). On la retrouve dans un certain nombre d'autres villes grecques.



Apollon et Artémis.
Amphore de Nola. (Gerhard, *Auserlesene Vasenbilder.*)

APOLLON AU SERVICE D'ADMÈTE ET DE LAOMÉDON.

L'idée de l'expiation d'un forfait se retrouve encore dans deux autres mythes qui nous montrent Apollon réduit à servir chez Admète et chez Laomédon. Apollon avait été condamné, disait-on, à se mettre au service d'Admète, roi de Phères, pour expier le meurtre, non des Cyclopes, comme le rapportent certains auteurs (les Cyclopes étaient immortels), mais de leurs fils. Il avait voulu venger son propre fils, Asklepios, foudroyé par Zeus et s'en était pris aux descendants de ceux qui avaient fabriqué cette arme redoutable pour le maître de l'Olympe. D'autres auteurs, il est vrai, donnent à la servitude d'Apollon un caractère volontaire ; elle aurait été due à la passion qu'Apollon éprouvait pour Admète. Cette dernière hypothèse semble en contradiction avec la conduite d'Apollon, telle que la rapporte la légende. C'est grâce à lui en effet qu'Admète obtient la main d'Alceste, fille du roi Pelias. Celui-ci avait juré de ne prendre pour gendre qu'un homme capable de lui amener un char attelé d'un lion et d'un sanglier. L'intervention d'Apollon permit à Admète de remplir cette condition qui semblait irréalisable. Le mariage a donc lieu, mais une nouvelle et terrible épreuve attend Admète. Quand il pénètre dans la chambre nuptiale, il la trouve remplie de serpents, envoyés par Artémis irritée de ce qu'elle avait été oubliée dans les sacrifices offerts à l'occasion du mariage. Apollon intervient pour sauver son protégé. Il apaise sa sœur puis, profitant, dit-on, d'un moment d'ivresse des Parques, il obtient d'elles une modification dans l'arrêt de mort qui pèse sur Admète. Celui-ci ne périra pas si, son heure dernière venue, l'un de ses proches parents veut prendre sa place. Malgré leur âge avancé, son père et sa mère se refusent à un pareil sacrifice. C'est Alceste, sa douce épouse, qui s'offre volontairement à la mort. On verra plus loin comment elle fut sauvée par Heraklès.

La servitude d'Apollon chez Laomédon, dans la Troade, n'a pas pour but l'expiation d'un meurtre. Elle était la conséquence du mouvement de révolte qui avait réuni Hera, Poseidon, Athéna et Apollon contre Zeus dont ces divinités voulaient secouer le joug. Le maître de l'Olympe avait fait échouer le complot grâce à Thétis qui l'en avait prévenu et qui avait amené à son secours le géant Briarée, aux cent bras. Pour racheter leur faute, Poseidon et Apollon durent aller se mettre au service de Laomédon. Apollon garda les troupeaux sur l'Ida, tandis que Poseidon construisait les murs de la ville de Troie. D'après Pindare, Apollon aurait également pris part à cette construction. Elevés par des dieux, les remparts d'Ilion eussent été imprenables. Aussi, disait-on, qu'Apollon et Poseidon s'étaient fait aider par un mortel, Eaque. Laomédon avait promis un salaire à ses deux ouvriers. Le travail achevé, il refusa de s'exécuter. Poseidon se vengea plus tard en se rangeant du côté des Grecs contre les Troyens ; Apollon ne manifesta aucune rancune. D'après Apollodore d'Athènes, les deux dieux se seraient au contraire vengés cruellement de Laomédon. « Apollon répandit la peste dans le pays et Poseidon, par un débordement de la mer, y jeta un monstre marin qui enlevait les hommes dans les champs. »



Apollon barbu jouant de la cithare
et chantant le péan.
Amphore panathénaïque.
(Lenormant et de Witte, *Elite céram.*)

APOLLON HYPERBORÉEN. Nous avons rapporté plus haut la légende d'après laquelle Leto, la mère d'Apollon, serait venue d'un pays appelé l'Hyperborée (au-delà de Borée, le vent venu de l'extrême Nord).

C'était une région fabuleuse, sorte de paradis terrestre, placée par l'imagination grecque « à l'abri de toute recherche, derrière les monts Riphées qui reculaient eux-mêmes devant les progrès des connaissances géographiques ». Il y régnait un printemps perpétuel et c'était de là que venaient les cygnes et les cailles.



Apollon citharède et Artémis.
Lécythe du Musée de Berlin.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique.*)

Une légende racontait qu'aussitôt après la naissance d'Apollon, les Hyperboréens avaient envoyé deux jeunes filles, Hyperoché et Laodiké, apporter au dieu les prémices de leurs fruits enveloppés dans de la paille de froment.

C'est dans ce pays qu'Apollon allait chaque année passer plusieurs mois. Il s'y rendait à l'entrée de l'hiver et à l'occasion de son départ *(apodemia)* on chantait des hymnes qui célébraient ce voyage. A son retour *(epidemia)*, lors de la belle saison, on entonnait le péan joyeux, pour fêter la

réapparition du dieu bienfaisant. Ce retour s'effectuait sur un char attelé de cygnes ou de griffons. D'autre part, des peintures de vases nous montrent le dieu, voyageant assis sur l'un ou l'autre de ces deux animaux et jouant de la lyre.

RELATIONS D'APOLLON AVEC LES AUTRES DIVINITÉS.

La mythologie grecque abonde en épisodes qui nous montrent Apollon dans ses rapports avec les habitants de l'Olympe. Il prend part à la lutte contre les géants où on le voit combattre Ephialtès et Porphyrion. Son culte est étroitement associé à celui de sa sœur Artémis. Ensemble, les deux jumeaux exercent une terrible vengeance contre Tityos et Niobé qui avaient offensé leur mère, le premier en voulant porter atteinte à la vertu de Leto, la seconde en se vantant de sa fécondité. On a d'ailleurs vu plus haut qu'en dehors d'Hera, toutes les divinités avaient assisté à la naissance d'Apollon et d'Artémis et nous avons déjà montré Poseidon condamné à se mettre au service d'Admète en compagnie du fils de Leto.



Apollon et Tityos. Amphore de Nola à figures rouges.
(Gerhard, *Auserlesene Vasenbilder.*)

Un autre fils illégitime de Zeus, Hermès, semble vouloir, dès sa naissance, entrer en lutte avec Apollon en lui volant ses troupeaux. Nous reviendrons sur cet épisode dans le chapitre consacré à Hermès. Disons seulement qu'un accord amical intervint entre les deux dieux ; ce fut d'Hermès qu'Apollon reçut la lyre qui devait devenir son principal attribut. Nous verrons plus loin que c'est comme dieu de la musique qu'Apollon est en relations avec les divinités d'un ordre un peu secondaire, comme les Muses et les Charites. A Delphes, centre le plus important du culte d'Apollon, on honorait également Dionysos dont le tombeau se trouvait, disait-on, dans le temple du frère d'Artémis.

APOLLON ET HERAKLÈS.

Un certain nombre de légendes ont popularisé les relations tantôt amicales, tantôt hostiles qui existèrent entre Apollon et Heraklès. La plus connue de ces légendes est celle du trépied de Delphes.

Après le meurtre d'Iphitos, Heraklès, en proie à une maladie très grave, se rendit à Delphes pour consulter l'oracle et apprendre comment il pourrait guérir de son mal. Mais la Pythie, Xenokleia, refuse de monter sur le trépied prophéthique. Heraklès en colère s'empara du trépied et

l'emporta. Suivant certains auteurs il alla ainsi jusqu'à Gythion dans le Peloponèse, à Phénée en Arcadie. Une inondation ayant eu lieu dans ce dernier pays, au premier siècle après J.-C., les Phénéades attribuèrent ce cataclysme à la vengeance d'Apollon. Ce seul fait suffit à montrer avec quelle ténacité la croyance aux mythes régnait encore à une époque où la civilisation grecque était à son déclin.

Informé du rapt qui vient d'avoir lieu, Apollon accourt et se met à la poursuite d'Heraklès. On en vient aux mains, mais la lutte semble sans issue. Zeus qui est à la fois le père d'Apollon et



Apollon et Tityos. Oenochoé archaïque. Munich. (Gerhard, *Auserlesene Vasenbilder.*)

d'Heraklès intervient ; la foudre tombe entre les deux adversaires qui comprennent cette manifestation d'une volonté supérieure. C'est Heraklès qui se soumet ; il rend le trépied, mais de son côté la Pythie consent à faire parler pour lui la voix de l'oracle. Depuis lors le dieu et le héros n'auront plus entre eux que des rapports amicaux. Quand Heraklès divinisé entrera dans l'Olympe sur un char conduit par Athéna, il sera accompagné d'Apollon jouant de la lyre.

AVENTURES AMOUREUSES D'APOLLON.

Digne fils de Zeus, Apollon fut le héros d'un nombre considérable d'entreprises amoureuses dont beaucoup doivent leur origine au désir des Grecs d'avoir une ascendance illustre. De là tous ces fils d'Apollon, ancêtres de peuples et fondateurs de villes. Nous ne mentionnerons que les plus intéressants au point de vue mythologique. D'autre part, ce qui frappe surtout dans les légendes relatives aux amours d'Apollon, c'est que la passion du dieu est rarement partagée par celles qui en sont l'objet. Le plus souvent l'aventure se



ATHENA SOTEIRA (Phot. Alinari, Florence.)

Sculpture attique du IVe siècle. Rome, Musée de l'Antiquarium.

termine par une catastrophe. M. Bouché-Leclercq a pu dire avec raison : « On rechercherait vainement dans la biographie d'Apollon l'amour naturel et légitime représenté comme un élément de bonheur. Hera, déesse de l'union conjugale, poursuivit de sa haine le fils de Leto ; on dirait qu'elle s'en souvient toujours. » Ajoutons avec le même auteur que « les Grecs n'ont pas manqué de prêter à Apollon, pour les excuser, les plus inexcusables de leurs vices. Plutarque mentionne avec dégoût les contes des poètes sur l'amour d'Apollon pour Phorbas, Hyacinthe, Admète, Hippolyte de Sicyone, mais des sophistes ne manquaient pas de citer à des jeunes garçons ces exemples corrupteurs. » Les Pères de l'Eglise se sont empressés d'insister sur ce point. Sans les imiter, nous nous contenterons d'effleurer en passant ce sujet particulièrement délicat.



La dispute du trépied entre Apollon et Héraklès.
Amphore bachique.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique.*)

AMOURS D'APOLLON AVEC DES DÉESSES.

Si nous en croyons l'hymne homérique à Aphrodite, Apollon aurait, après Poseidon, essayé de faire partager sa flamme à Hestia, fille de Kronos et sœur de Zeus. « Mais elle fut bien éloignée de les accueillir; elle les refusa obstinément et prêta le grand serment qui certes est accompli ; elle jura, en touchant la tête de Zeus, de rester toujours vierge, noble parmi les divinités. » D'après une autre légende dont il est d'ailleurs difficile d'établir l'origine, Apollon n'épargna pas sa propre sœur, la blonde Artémis qui était pour les Grecs le symbole de la chasteté. C'est à Delos qu'aurait eu lieu l'attentat, près de l'autel même consacré à la fille de Leto. L'une des Muses, Calliope, séduite par Apollon aurait donné naissance à Ialemos qui donna son nom *(ialemoi)* aux chants plaintifs et funèbres sur la mort prématurée dans la nature et l'humanité. D'autre part, quelques auteurs prétendent qu'Orphée était le fils d'Apollon et de la muse Clio.

APOLLON ET LES NYMPHES. DAPHNÉ. KORYKIA. OKYROÉ. MELIA.

Apollon fit plusieurs victimes parmi les nymphes. La plus connue est Daphné qu'on nous représente tantôt comme fille du fleuve Arcadien Ladon et de la Terre, tantôt comme fille du grand cours d'eau de la Thessalie, le Penée. Aussi chaste que belle, elle repoussait tous les hommages des hommes. Désespérant de se faire aimer d'elle, mais voulant néanmoins vivre toujours dans son entourage, Leukippos fils du roi de Pise Oinomaos, avait laissé pousser ses cheveux, revêtu le costume féminin et avait ainsi gagné l'amitié de la nymphe. Mais Apollon, amoureux lui aussi de Daphné, a recours à la ruse pour perdre Leukippos. A son instigation Daphné invite ses compagnes

à se baigner dans le Ladon. Leukippos est obligé de se déshabiller ; son sexe est découvert et le malheureux est tué à coups de javelots et de couteau de chasse. Débarrassé de ce rival, Apollon veut assouvir sa passion pour Daphné. En vain cherche-t-elle à lui échapper. Il finit par l'atteindre et déjà l'étreint. A ce moment Daphné invoque le secours de Gæa, sa mère. La terre s'entr'ouvre, la jeune nymphe disparaît et à sa place apparaît un laurier.

Certains auteurs placent en Syrie la légende de Daphné en s'appuyant sur le fait suivant. Un jour que le roi Nicator I[er] Seleucus chassait le long de l'Oronte, son cheval buta tout-à-coup contre un objet qui n'était autre qu'une pointe de flèche. On y lut l'inscriptîon φοιβου (Phoïbos, l'un des noms d'Apollon) et l'on en conclut que c'était la flèche qu'Apollon avait laissé tomber dans sa douleur de voir Daphné lui échapper.

La nymphe Okyroé était fille du fleuve samien Imbrasos. Elle aussi chercha à fuir les poursuites



Ischys et Coronis, ou deux Niobides, amenés par deux génies infernaux à Apollon et à Artémis. Amphore étrusque. (Lenormant et de Witte, *Elite céramographique.*)

d'Apollon. Déjà elle se croyait en sûreté sur le vaisseau qui devait l'emporter, quand Apollon métamorphosa en rocher le frêle esquif et en poisson le matelot qui le dirigeait.

On cite encore parmi les nymphes deux autres victimes d'Apollon. Melia, fille d'Okeanos, eut d'Apollon un fils, Ismenios, père lui-même de Dirké dont il sera question à propos de Persée. Korykia séduite par Apollon donna le jour à Lykoreus, fondateur de Lykoreia, sur le Parnasse, et considérée comme une des plus anciennes cités de la Grèce.

APOLLON SÉDUCTEUR DE JEUNES FILLES.

C'est surtout parmi les jeunes filles mortelles qu'Apollon porta ses ravages. La liste de celles qu'il rendit mères est très longue. Il y en eut cependant quelques-unes qui surent déjouer ses entreprises et d'autres qui préférèrent la mort au déshonneur.

Cassandre, fille du roi de Priam et d'Hécube, poursuivie par Apollon, promit de céder à ses désirs à condition qu'il lui enseignât l'art de la divination. Apollon consentit, mais la jeune fille revint alors sur sa promesse. Le don que lui avait fait le dieu était irrévocable, mais Apollon trouva le moyen d'en annuler l'effet. Il demanda à la victime qui lui échappait de lui accorder au moins un

baiser. Sans méfiance, Cassandre ne s'y refusa pas. Apollon en profita pour lui cracher dans la bouche, lui enlevant ainsi le pouvoir de persuader. Elle conservait le talent de prédire l'avenir, mais ce talent était inutile, personne ne voulant ajouter foi à ses prédictions. On verra plus loin comment Cassandre tombée entre les mains d'Agamemnon périt sous les coups de Clytemnestre, l'épouse infidèle du roi d'Argos.

Une autre légende nous montre Apollon supplanté par un simple mortel auprès d'une jeune fille sur laquelle il avait jeté son dévolu. Le dieu se croyait déjà sur le point d'être aimé de Marpessos à laquelle il avait même offert le mariage, quand survint un autre prétendant, Idas. Celui-ci enleva la jeune fille sur un cheval ailé, don de Poseidon et la transporta en Messénie. Apollon poursuit les fugitifs. On en vient aux mains. Zeus intervient alors. Il ordonne à Marpessos de choisir entre ses deux soupirants. Craignant d'être abandonnée un jour par Apollon, la jeune fille opte pour Idas et le dieu est obligé de s'incliner devant cette décision.



Apollon et Artémis. Amphore bachique.
(Gerhard, *Auserlesene Vasenbilder.*)

Apollon fut d'abord plus heureux auprès de Coronis, fille de Phlégyas, qu'il réussit à séduire à l'insu de son père. S'apercevant qu'elle va devenir mère et redoutant la colère paternelle, la victime du dieu accepte d'épouser Ischys qui la croit encore vierge. On dit qu'Apollon maudit le corbeau qui lui apporta cette nouvelle et le rendit noir de blanc qu'il était. Quant à l'infidèle il la tua, ou, d'après une autre version, chargea de ce soin Artémis qui fit périr en même temps plusieurs autres femmes. Le mari de Coronis périt sous les coups du dieu. Son père qui avait été attaquer et brûler le temple de Delphes, fut tué à coups de flèches et précipité dans les enfers où il se vit condamné à endurer un éternel supplice. L'enfant que Coronis portait dans son sein fut enlevé par Apollon, alors que la malheureuse était déjà sur le bûcher. Sous le nom d'Asklepios, il devint un des héros les plus célèbres de la mythologie grecque ; on trouvera plus loin le récit de ses exploits.

Deux autres jeunes filles, Boline et Castalie préférèrent la mort à l'amour d'Apollon. La

première se jeta dans la mer, près de la ville qui porte son nom, en Achaïe. Castalie, une jeune delphienne, se précipita dans la source qui nous est également connue sous son nom.

Les amours d'Apollon avec des mortelles font encore l'objet d'un grand nombre de légendes dont nous ne citerons que les plus caractéristiques. Elles étaient importantes aux yeux des Grecs parce que de ces relations du fils de Leto avec des jeunes filles naquirent souvent des fils considérés comme les ancêtres d'un certain nombre de peuplades helléniques.

C'est ainsi par exemple qu'Ion, ancêtre des Ioniens était, disait-on, fils d'Apollon et de Creuse, elle-même fille d'Erechtée. Les deux amants se voyaient dans une grotte de l'acropole d'Athènes et ce fut là que Creuse accoucha et laissa son enfant, placé dans une corbeille. A la prière d'Apollon, Hermès va prendre le nouveau-né et le porte à Delphes, dans le temple dont les prêtresses sont chargées de l'élever. Cependant Creuse a épousé Xuthos. Leur union reste stérile. Ils consultent l'oracle de Delphes et reçoivent l'ordre de reconnaître comme leur fils le premier jeune homme qu'ils rencontreront en sortant du temple. C'est l'enfant d'Apollon et de Creuse, devenu grand, qui se trouve le premier sur leur chemin. Xuthos l'adopte de bon cœur, mais Creuse cherche à l'empoisonner, jusqu'au moment où elle reconnait qu'elle est en face de son propre enfant. La mère et le fils s'entendent d'abord pour ne pas révéler leur secret à Xuthos, mais Athéna intervient et dès lors Ion est consacré comme l'ancêtre du peuple grec qui porte son nom.

Cyrène, fille du roi des Lapithes Hypseus, était une chasseresse intrépide. Un jour Apollon la vit lutter, seule et sans armes contre un lion qu'elle terrassa. Epris d'admiration et d'amour, il la transporte en Libye sur un char d'or attelé de cygnes. Là, Cyrène accoucha d'Aristaios (Aristée). D'après une légende, Hermès vint prendre le nouveau-né pour le porter à son aïeule Creuse, fille de Poseidon. Elevé par les Heures, nourri de nectar et d'ambroisie, Aristaios devint un véritable dieu « un Zeus et un Apollon, secourable à ses amis, chasseur et protecteur des troupeaux. » Suivant la version rapportée par Apollonius de Rhodes, Apollon métamorphosa Cyrène en nymphe et alla porter son enfant dans la grotte de Chiron. Ce furent les Muses qui l'élevèrent et lui enseignèrent tout ce qui se rapporte à l'élevage du bétail et à celui des abeilles. Aristaios transmit ces enseignements aux hommes dont il devint ainsi un des plus grands bienfaiteurs. Enfin, un autre auteur raconte qu'à l'arrivée de Cyrène en Libye, le pays était ravagé par un lion furieux. Le roi de la contrée avait promis sa couronne à celui qui le délivrerait de ce fléau. Cyrène y parvint sans peine et devint reine.

La fille du roi de Crète Minos, Akakallis eut d'Apollon plusieurs fils dont l'un fut, dit-on, le fondateur de la ville de Naxos, l'autre de Milet qui devint une des cités les plus illustres de l'Ionie. La légende raconte qu'après avoir mis au monde Miletos, Akakallis l'exposa dans une forêt. L'enfant fut nourri par une louve, puis trouvé par des bergers qui l'élevèrent. Son extraordinaire beauté attira l'attention de son propre grand-père, Minos, qui voulut attenter à sa vertu. Miletos pour se soustraire à ces entreprises s'enfuit en barque jusqu'en Carie où il fonda la ville qui prit son nom.

L'aventure de Rhoio, fille de Staphylos rappelle sous certains rapports celle de Danaé, mère de

Persée. Elle eut des relations avec Apollon. Quand Staphylos s'aperçut que sa fille était enceinte, il la plaça dans un coffre qui fut mis à la mer. Les flots l'emportèrent jusqu'en Eubée où Rhoio mit au monde un fils qui reçut le nom d'Anios. Apollon emporta l'enfant jusqu'à Delos et lui conféra le don de prophétie. La bienfaisance du dieu s'étendit également aux trois filles, Oino, Spermo et Eloïs qu'Ainos eut plus tard de Dorippe. Elles reçurent le don de créer en abondance le vin, les céréales et l'huile. On les appella *oinotropoi*, c'est-à-dire celles qui peuvent changer l'eau en vin.

L'amour d'Apollon pour Psamathé, fille du roi d'Argos Krotopos, eut une issue plus tragique. Par crainte de son père, la victime du dieu exposa le nouveau-né, Linos, dans une forêt. Des chiens de berger le dévorèrent. Pour se venger Apollon envoya dans le pays un monstre qui arrachait les enfants du sein de leur mère. Un jeune noble argien, Koroibos, réussit à tuer le monstre. Aussitôt une peste terrible s'abat sur toute la contrée. Koroibos va consulter l'oracle de Delphes et s'offre comme victime expiatoire. La Pythie lui ordonne de prendre dans le temple un trépied et de le porter jusqu'au moment où il lui échappera des mains. Il devra s'établir en cet endroit et y fonder un temple d'Apollon. C'est ainsi qu'on expliquait la fondation de Tripodiskoi en Mégaride.



Apollon, entouré de femmes, jouant de la cithare. Amphore bachique.
(Gerhard, *Auserlesene Vasenbilder.*)

Chione, fille de Dédale fut honorée à la fois des faveurs d'Hermès et d'Apollon. Du premier elle eut Autylokos, du second Philamnon. Artémis qu'elle eut le malheur d'offenser, la tua à coups de flèches. Apollon eut pitié du désespoir du père de Chione et le métamorphosa en vautour.

Fille unique du roi des Dryopes, Dryops gardait sur l'Œta les troupeaux de son père. Les Hamadryades l'avaient acceptée comme compagne et lui avaient appris à chanter des hymnes et à danser. Un jour qu'elle dansait, Apollon l'aperçut et tomba amoureux d'elle. Il se métamorphosa en une inoffensive tortue avec laquelle les nymphes se mirent à jouer. Dryops ayant pris cet animal sur ses

genoux, Apollon se transforma en serpent. Les nymphes effrayées s'enfuirent. Apollon abuse de sa victime qui, mariée peu de temps après avec Andraimon, fils d'Oxylos, mit au monde un fils qui reçut le nom d'Amphissos. Celui-ci fonda plus tard la ville d'Œta et éleva un temple à Apollon. D'après la légende, les Hamadryades allèrent chercher Dryops dans le temple construit par son fils et la métamorphosèrent en nymphe. En reconnaissance, Amphissos consacra un temple aux Hamadryades.

Le dieu usa encore de son pouvoir de métamorphose en faveur d'une autre de ses victimes, Thrya et du fils qu'il en avait eu, Kyknos. Sa grande beauté valut à ce dernier d'être recherché par l'élément masculin. Il repousse avec indignation ces avances. Croyant se débarrasser de Phylios qui le poursuivait sans répit, Kyknos lui impose trois tâches. Phylios s'en acquitte. Le malheureux fils de Thrya est obligé de succomber, mais bientôt abandonné par son séducteur, il se précipite avec sa mère dans un étang infesté de moustiques. Apollon les changea tous les deux en oiseaux.


Apollon citharède. Oxybaphon.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique*).

Lors de la prise de Thèbes par les Epigones, ou descendants des Sept Chefs, Manto, la fille du célèbre devin Tirésias, fut comprise par les vainqueurs dans la part du butin attribuée à l'oracle de Delphes. Elle devint à la fois la prêtresse et l'amante d'Apollon. Le dieu l'envoya fonder en Ionie l'oracle de Klaros dont il sera question plus loin. Manto eut d'Apollon un fils, du nom de Mopsos, qui reçut également le don de prophétie et fut indirectement la cause de la mort du fameux devin Calchas. D'après une prédiction, celui-ci devait mourir le jour où il rencontrerait un homme qui lui serait supérieur dans l'art de la divination. La rencontre des deux hommes eut lieu à Klaros. Un concours s'institua entre eux. Calchas dut se déclarer vaincu. Il mourut de tristesse, ou, d'après une autre légende, creusa lui-même sa fosse.

Au séjour d'Apollon dans les régions hyperboréennes se rattache la légende de ses amours avec Themisto, fille de Zabios, roi du pays. Un fils en naquit, Galeos, ancêtre d'une famille de devins célèbres. Deux de ses descendants, Galeotès et Telmissos, quittèrent l'Hyperborée pour obéir à un ordre de l'oracle de Dodone. Ils devaient marcher l'un vers l'Orient, l'autre vers l'Occident et élever un autel à l'endroit où, pendant le sacrifice, un aigle viendrait essayer de leur enlever la chair de la victime immolée. Le terme de la course de Telminos fut la Carie ; Galeotès de son côté alla jusqu'en Sicile.

LES VICTIMES MASCULINES D'APOLLON.

A propos de Zeus et de Ganymède, nous avons déjà eu l'occasion de parler de cette perversion de l'amour qui pousse certains hommes à se rechercher entre eux. Comme on ne prête qu'aux riches, les Grecs ne se firent pas faute d'attribuer à Apollon un vice très répandu chez eux. Mais, là encore, le dieu ne vit pas toujours ses entreprises couronnées de succès. Leucate, jeune garçon qu'il poursuivait de ses assiduités, préféra la mort au déshonneur. Il se précipita dans la mer, du haut d'un rocher qui forme la pointe méridionale de l'île actuelle de Leucade, et ce rocher devint le cap Leucate. On établit en cet endroit un sanctuaire d'Apollon qui devait remonter à la plus haute origine, car on y offrit pendant longtemps au dieu un sacrifice dont la victime était un homme. C'était une victime expiatoire chargée de détourner la colère d'Apollon. On choisissait un criminel qui était précipité à la mer. Avec l'adoucissement des mœurs, cette coutume barbare, sans disparaître complètement, ne fut plus conservée qu'en apparence. La victime était toujours précipitée du haut du rocher, mais son corps était entouré de plumes et on y attachait des oiseaux. Des bateaux croisaient au pied du cap ; celui qui recueillait le condamné l'emportait au loin, et avec lui les fautes de tous les habitants de l'île.

La légende de Kyparissos présente beaucoup d'analogies avec celle de Daphné. C'était un beau jeune homme qui, pour se soustraire aux poursuites d'Apollon prit la fuite. Arrivé sur les bords de l'Oronte, il fut métamorphosé en cyprès. On racontait aussi que Kyparissos était en proie à un incurable chagrin, depuis qu'il avait accidentellement tué à la chasse un cerf qui était son compagnon de prédilection. C'est lui qui a donné son nom au cyprès, l'arbre voué aux morts.

Non moins triste fut la destinée d'Hyakintos, fils du roi Amyclos. Aimé d'Apollon, il était en même temps recherché de Borée et de Zéphyre. Un jour qu'il se livrait avec Apollon à son jeu favori, le lancement du disque, cet objet, guidé par Zéphyre, alla toucher un rocher et, en rebondissant, vint frapper à la tempe Hyakintos qui expira sur le champ. Son sang donna naissance à la plante qui porte son nom, la jacinthe. Le souvenir de cette légende s'était perpétué en Laconie par la célébration de fêtes très importantes, les *Hyakinthia* qui étaient célébrées chaque année à Amyclée où le tombeau du héros se trouvait sous la statue même d'Apollon. La cérémonie durait trois jours dont le premier était tout entier consacré à commémorer la mort d'Hyakintos et empreint d'un grand caractère de tristesse. Le lendemain, au contraire, l'allégresse réapparaissait. Des chœurs de jeunes garçons entonnaient des chants joyeux, accompagnés de cithare et de flûte. Puis, c'étaient des défilés de chars magnifiquement décorés et, sur lesquels se hissaient des grappes de jeunes filles. De nombreuses victimes étaient offertes en sacrifice à Apollon. Toute la ville était en liesse.

On citait encore comme victimes de la passion d'Apollon d'autres personnages dont nous ne mentionnerons que les plus connus. Karnos était, disait-on, le fils d'Europe et de Zeus. Il reçut d'Apollon le don de la divination. Ce fut également le cas de Branchos qui fonda le culte d'Apollon didyméen. Atymnos était un frère d'Europe, ils avaient un temple commun à Gortyne, en Crète. Kinyras, premier roi de Chypre et d'après certains auteurs, père d'Adonis fut tué par Apollon. Excellent joueur de flûte, il avait provoqué le dieu qui le vainquit facilement en jouant de la lyre.

II. — CULTE ET ATTRIBUTS D'APOLLON.

ASPECTS MULTIPLES DE LA PERSONNALITÉ D'APOLLON.

Le rôle important joué par Apollon dans la mythologie grecque, se traduit par son intervention dans un grand nombre de domaines. Pas plus que pour Zeus il ne saurait être question d'énumérer ici toutes les épithètes dont les Grecs ont fait suivre le nom d'Apollon et qui s'expliquent toutes par une fonction particulière du dieu. Nous nous bornerons à exposer les plus importantes de ces fonctions, avec les légendes caractéristiques qui s'y rattachent.



Apollon citharède, Artémis, Latone. Amphore bachique.
(Gerhard, *Auserlesene Vasenbilder.*)

APOLLON, DIEU DE LA DIVINATION. FONDATION DE L'ORACLE DE DELPHES.

Comme dieu de la divination, de la « mantique » pour employer une expression consacrée, Apollon occupe une place tout à fait à part parmi les dieux de l'Olympe. L'hymne homérique lui fait dire par Hermès : « Tu tiens de Zeus la connaissance des oracles et des destins » et Apollon lui-même explique, dans les termes suivants, sa mission à son frère : « Il n'est accordé ni à toi, ni à aucun des immortels de comprendre les signes divinatoires que tu pourrais interroger. Cette science est réservée à la pensée de Zeus et moi, en qui il s'est confié, j'ai promis par ma tête, j'ai prêté le grand serment que, hormis moi, nul des dieux éternels ne saurait autrement les prudents desseins du fils de Kronos. »

La légende nous montre Apollon, à peine né, se mettant en quête de l'endroit où il se bâtira un temple et rendra des oracles. Descendu de l'Olympe, il suit l'itinéraire dont nous avons déjà parlé en racontant le mythe du serpent Python. Près d'Haliarte, il s'arrête sur les bords de la fontaine Telphousa et dit : « Telphousa je pense bâtir ici un beau temple, afin d'y rendre des oracles aux hommes qui pour moi toujours amèneront ici de complètes hécatombes, soit du gras Peloponèse, soit de l'Europe ou des îles entourées d'eau, lorsqu'ils viendront consulter l'oracle, et moi je prononcerai pour eux des conseils sûrs, en un temple où abonderont les chairs. »

On a déjà vu plus haut comment la nymphe Telphousa détourna Apollon de s'établir en cet endroit « afin que pour elle-même il y eût gloire sur la terre, et non pour le dieu qui atteint au loin. »



ATHÉNA PLAÇANT UNE COURONNE SUR UN AUTEL

Vase attique trouvé en Italie. Paris, Musée du Louvre.

Sur ses perfides conseils, Apollon va à Krissa où il rencontre le serpent Python qui succombe sous ses coups. Plein de courroux, le dieu revient sur ses pas pour châtier celle qui avait cru l'envoyer à la mort. « Telphousa, lui dit-il, dont le site est si gracieux, tu n'étais pas destinée, après avoir abusé mes esprits, à répandre plus longtemps ton courant d'eau limpide. Certes, ici ma gloire resplendira, et non la tienne seule. » A ces mots, il ensevelit la source sous des rochers et « se bâtit un autel au milieu d'un bois sacré, près de la belle fontaine. »

Apollon est maître de la place, mais il s'y trouve tout seul. « Il se demande quels hommes initiés il amènerait pour être ses ministres dans l'âpre Pytho. » Regardant du côté de la « sombre mer », il aperçoit un « rapide vaisseau » monté par des Crétois qui se rendaient à Pylos. Le dieu « s'élança dans la mer, semblable par le corps à un dauphin, et il entra dans le rapide navire où il s'étendit, monstre grand et effroyable ; or, nul des matelots, en son âme, ne réfléchit et le reconnut ; il bondissait de tous les côtés et ébranlait les bois du navire. Eux cependant, remplis de crainte, restent en silence assis dans le vaisseau ; ils ne songent ni à dénouer les cables, ni à carguer les voiles ; ils naviguent comme ils étaient d'abord placés près de leurs rames. » Près du cap Ténare, ils veulent s'arrêter et débarquer, « mais le vaisseau bien façonné n'obéit pas aux rames » , il les entraîne le long de la côte du Péloponèse, leur fait ensuite côtoyer l'Attique et les amène jusqu'en face de Crissa où « le navire frôle le sable. » Apollon descendu à terre « reprend son essor pour voler sur le vaisseau, semblable à un homme alerte, robuste, dans la première jeunesse, ses larges épaules couvertes d'une chevelure flottante. » Il demande aux matelots pourquoi ils ne débarquent pas, puis leur explique quels sont ses desseins. « Etrangers, vous habitiez jadis Gnosse aux arbres nombreux ; désormais nul de vous ne retournera dans son aimable ville, dans sa belle maison, auprès de son épouse ; mais ici vous garderez mon temple, honoré de beaucoup de mortels. Je suis le fils de Zeus et me glorifie d'être Apollon. Vous saurez les desseins des immortels et, par leur volonté, vous serez sans cesse honorés, perpétuellement, tous les jours. » Après avoir, sur ses ordres, élevé à Apollon un autel sur le rivage, les Crétois suivent le dieu « ayant en ses mains une lyre ; il en tirait de doux sons et il marchait d'un pas majestueux. Ils le suivaient, frappant du pied la terre, et ils se rendirent à Pytho, et ils chantaient Io-Péan. » Pour rassurer ses compagnons inquiets de la stérilité du lieu où ils devaient se fixer, Apollon leur dit : « Vous aurez en abondance tout ce que m'amèneront les illustres tribus des hommes, gardez mon temple ; accueillez les tribus des hommes ici rassemblés, recueillez surtout mes instructions, soit que l'on vous adresse une parole vaine, soit qu'on vous offense par une action ou par un outrage. Ensuite, d'autres gouverneurs vous viendront, à qui tous les jours vous serez soumis par nécessité. »

Tel est le récit de la fondation de l'oracle de Delphes, d'après l'hymne homérique à Apollon. Cependant, si nous en croyons les auteurs anciens, Apollon, loin d'être le fondateur de cet oracle, se serait borné à déposséder d'autres divinités qui avant lui prophétisaient en cet endroit. Cette attribution aurait d'abord appartenu à la Terre elle-même, à Gæa, dont l'antre ou la crevasse d'où sortaient les révélations n'était que la bouche. Elle aurait cédé son privilège à sa fille Thémis qui à

son tour s'en défit au profit de Phœbé, et celle-ci l'aurait finalement cédé à Apollon. D'autre part, Poseidon aurait eu un oracle à côté de celui de Gæa et n'aurait consenti à céder la place à Apollon qu'en échange de l'île de Calaurie suivant les uns, du Ténare suivant les autres.

Un passage d'Euripide nous montre que Gæa ne s'effaça pas sans résistance devant le nouveau venu : « Lorsque le fils de Leto eût dépossédé Thémis de son oracle souterrain, Gæa enfanta les fantômes des songes qui décelaient le passé et l'avenir à beaucoup de mortels étendus pour dormir dans ses sombres cavernes, et vengeant ainsi l'injure faite à sa fille, elle ravit à Apollon le privilège de rendre des oracles. Alors le dieu s'élançant d'un bond vers l'Olympe, enlaça de ses mains enfantines le trône de Zeus, le suppliant d'écarter du sanctuaire pythique le courroux de Gæa et les voix nocturnes. Zeus rit de voir que son fils accourait vers lui pour s'assurer des hommages qui feraient affluer l'or dans son temple et il secoua sa chevelure en signe d'assentiment. Il supprima les songes nocturnes, arracha les mortels à la stupeur des visions et de la mort et rendit à Loxias ses honneurs. »



Apollon assis, jouant de la cithare, Leto et Artémis ou deux Muses. Oenochoé.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique*.)

Mentionnons aussi la gracieuse légende d'après laquelle Apollon aurait appris des Thries la divination fondée sur le mouvement des galets. Les Thries étaient des « nymphes ailées qui, la tête poudrée de farine blanche, voltigeaient de fleur en fleur, comme des abeilles, dans le vallon du Parnasse. » Les galets qui leur servaient à interpréter l'avenir provenaient de trois sources, Castalia, Cassotis et Telphousa qui débordaient au printemps, lors de la fonte des neiges.

Ce sont d'ailleurs les nymphes qui, d'après la conception des Grecs, auraient été les premières à jouir du don d'enthousiasme prophétique, car, dit Hésiode, ce sont elles qui savent « ce qui est, ce qui sera et ce qui était auparavant. » Les Hellènes croyaient « que les effluves telluriques et surtout les sources vives qui jaillissent du sol, sont capables de jeter l'homme dans une folie surnaturelle. » M. Bouché-Leclercq a très bien établi la relation qui existe entre ce phénomène et le culte de Dionysos, nourrisson des Muses « les principales des nymphes du Parnasse », « leur ami, leur protecteur, leur frère et leur coryphée. » C'est dans les orgies dionysiaques et non dans le culte d'Apollon, que, d'après le savant auteur, il faudrait voir l'origine de la « manie » prophétique.

La contrée dans laquelle s'élevait le fameux sanctuaire d'Apollon était une des plus sauvages

de la Grèce. Elle avait été, au cours des âges, le théâtre de phénomènes géologiques et sismiques qui avaient fait surgir deux grands murs verticaux « se soudant à angle droit et enfermant entre eux un amphithéâtre colossal. » Du rocher même sortaient des sources « mystérieuses » ; l'air « était lourd, chargé de vapeurs tièdes au coucher du soleil. »

Tel était l'emplacement de « l'âpre Pytho », comme dit l'hymne homérique. La ville même de Delphes fut bâtie un peu plus bas, sur les pentes du Parnasse, mais ne tarda pas à englober Pytho et son sanctuaire. Dans celui-ci on trouvait, outre l'antre de Gæa, le tombeau de Dionysos et



Apollon citharède, chantant le péan, couronné par la Victoire.
Vase de la collection Hamilton. Londres.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique.*)

l'*omphalos* (le nombril) qui, dans l'imagination des Grecs, se dressait à l'endroit même qui constituait le centre de la terre. C'était là que s'étaient rencontrés deux aigles, lancés par Zeus, l'un de l'Orient, l'autre de l'Occident. L'omphalos était une pierre blanche, de forme ovoïde. D'après certains auteurs, il recouvrait le corps du serpent Python, tué par Apollon. D'autre part, il y a une analogie frappante entre l'omphalos et la pierre dite de Kronos. Celle-ci avait été avalée par le fils d'Ouranos à qui Rhéa l'avait présentée comme son dernier-né, puis crachée par le dieu lorsqu'il fut détrôné par Zeus. Pour commémorer ce fait, on oignait chaque jour d'huile la pierre de Kronos. Les jours de fête on l'ornait de bandelettes de laine brute qui rappelaient, disait-on, les langes dont Rhéa avait emmailloté cette pierre pour la faire avaler à son époux. On n'a donc pas manqué de dire que l'omphalos et la pierre de Kronos ne devaient faire qu'un. Cependant Pausanias prétend avoir vu les deux objets. La discussion reste ouverte. Nous nous rangeons à l'opinion de M. Bouché-Leclercq

pour qui « l'omphalos est probablement la représentation de Zeus et spécialement sa révélation. De même que la Pythie, instrument d'Apollon, prophétise sur le trépied, de même Apollon, quand il est censé prophétiser lui-même, est assis sur l'omphalos, symbole de Zeus, dont il est l'interprête. »

A vrai dire, c'est toujours par l'intermédiaire de la Pythie, sa prêtresse, qu'Apollon fait connaître la volonté de son père. La première Pythie s'appelait disait-on Phémonoé « celle qui comprend les voix. » Dans la suite elle fut choisie parmi les jeunes filles de Delphes. Comme plus tard les Vestales de Rome, elle était astreinte à la chasteté. L'une d'elles s'étant cependant fait enlever, il fut décidé que dorénavant on ne prendrait plus que des femmes âgées de plus de cinquante ans, mais on ne tarda pas à revenir à l'ancien système. On ne tenait pas à ce que la Pythie fût d'une intelligence supérieure, bien au contraire : plus elle était simple d'esprit, plus elle semblait apte à remplir les services qu'on attendait d'elle.



Apollon, assis sur l'omphalos, avec Artémis et Hermès. (Lenormant et de Witte, *Elite céram.*)

Pour prophétiser, la prêtresse montait sur un trépied, placé au-dessus de l'antre, « où une dérivation artificielle jetait les eaux de la source Kassotis. » On a beaucoup discuté sur la forme de ce trépied. « Les uns, écrit M. Bouché-Leclercq, à qui nous empruntons tous ces détails, disent qu'il était très élevé, d'autres le représentent comme un siège ordinaire permettant à la Pythie d'appuyer ses pieds sur l'omphalos ; les uns l'appellent le trépied d'or, les autres le trépied d'airain. »

Toute consultation de la Pythie était précédée d'un sacrifice, et c'était seulement lorsque l'examen des entrailles de la victime présentait des symptômes favorables, que la prêtresse d'Apollon entrait en scène. « La Pythie, après s'être purifiée dans l'eau de Kastalie, par des fumigations, en faisant brûler du laurier et de la farine d'orge, pénétrait dans l'adyton, revêtue d'un costume théâtral qui rappelait celui d'Apollon Musagète, buvait de l'eau de la source Kassotis, mettait une feuille de laurier dans sa bouche, et tenant à la main une branche du même arbre, montait sur le trépied. Alors les consultants, qui attendaient dans une pièce attenante, étaient introduits à tour de rôle et posaient leur question, soit de vive voix, soit par écrit. La Pythie, enivrée disait-on par les vapeurs de l'antre et saisie par le dieu, tombait aussitôt dans l'extase. Cette crise nerveuse n'était pas toujours simulée, car au temps de Plutarque une Pythie en mourut. »

De la bouche de la prêtresse d'Apollon ne sortaient que des sons confus et inarticulés. Ils étaient recueillis par les prêtres, en même temps prophètes, dont la tâche consistait à improviser des phrases ayant un rapport plus ou moins lointain avec la question posée. Ces phrases étant en général inintelligibles, on en demandait l'explication à des gens dont c'était le métier, les exégètes. On voit ainsi par combien d'intermédiaires devait passer la réponse du dieu avant de parvenir aux oreilles du fidèle qui était venu le consulter.

Quelques-unes de ces réponses étaient devenues célèbres et constituaient comme la base de la sagesse antique. On en connait cinq ou six ; encore les attribue-t-on tantôt à Apollon, tantôt à des Sages. Comme on l'a très bien dit : « C'est l'œuvre de la raison humaine, approuvée et consignée par la raison divine. » On cite surtout deux de ces maximes : « Connais-toi toi-même » et « Rien de trop » qui résument bien des systèmes philosophiques.

Nous n'avons pas à insister ici sur le rôle historique de l'oracle de Delphes. Ce serait sortir du domaine de la mythologie pour empiéter sur celui de l'histoire. Bornons-nous à dire que ce rôle fut de premier ordre. C'est à Delphes que, sous l'invocation d'Apollon, fut ébauchée, par l'organisation des amphictionies, comme la première esquisse d'une Ligue des Nations.



Apollon et Marsyas. D'après Raphaël. (Phot. Alinari, Florence.)

PRINCIPAUX AUTRES ORACLES D'APOLLON.

A côté du sanctuaire de Delphes, il s'en trouvait en Grèce un certain nombre d'autres, où l'on venait consulter l'oracle d'Apollon. C'étaient, en Béotie, ceux d'Okræphia et de Thèbes, dans le Peloponèse, celui d'Argos. Mais l'oracle le plus fameux, après celui de Delphes, se trouvait en Asie-Mineure, à Milet ou plutôt à quelque distance de la ville. On y adorait Apollon sous le nom de Didymæos ou « jumeau ». Le fondateur de l'oracle était Branchos qui avait été aimé d'Apollon. En remontant la côte de l'Asie Mineure, on rencontrait l'oracle de Klaros dont la fondation était attribuée à Manto, la fille de Tirésias. Plus au sud, en Lycie, il y avait un sanctuaire d'Apollon à Patara ; la prêtresse qui le desservait, avant de répondre aux questions qui lui étaient adressées, passait la nuit dans le temple, où elle était visitée du dieu, au moins en songe.

Le sophiste Lucien se moque spirituellement de cette multiplicité d'oracles attribués au fils de Leto. « Apollon, dit-il, grâce à la profession compliquée qu'il a choisie, a les oreilles presque rompues par la foule des importuns qui viennent lui demander des oracles. Tantôt il faut qu'il se trouve à Delphes ; un instant après il court à Colophon ; de là, il passe au Xanthos, puis il galope à Klaros, à Delos ou chez les Branchides, partout en un mot où la prêtresse, après avoir bu l'eau sacrée et mâché le laurier, secoue le trépied et ordonne au dieu de paraître, il doit arriver sans se faire attendre et mettre bout à bout ses oracles, sous peine de compromettre tout le crédit de son métier. »

APOLLON, DIEU DE LA MUSIQUE ET DE LA POÉSIE.

Nous verrons dans le chapitre consacré à Hermès, comment ce dieu inventa la lyre. Pour apaiser la colère d'Apollon auquel il avait dérobé ses bœufs, il joua devant lui de l'instrument dû à son ingéniosité. « Or, Apollon, plein de joie, rit, tandis que l'aimable bruit de la musique divine pénètre ses sens, et que l'écoutant de toute son âme, un doux désir le ravit. » Hermès ne fait aucune difficulté pour abandonner à son frère cette lyre qui devait devenir son principal attribut. « Puisque, lui dit-il, ton cœur désire vivement jouer de la cithare, chante en t'accompagnant, adonne-toi à ce qui réjouit, accepte-le de ma main. Chante avec cette compagne aux sons pénétrants, instruite à retenir à propos et avec ordre et mesure. Va tranquillement porter la joie dans les festins, dans les chœurs de danses et dans les banquets pompeux, égaye les jours et les nuits. A celui qui sait avec art et sagesse interroger la lyre, elle répond et lui enseigne diverses choses agréables à l'esprit, facile à une touche moelleuse, redoutant les efforts laborieux. »



Apollon, Marsyas jouant de la double flûte et une Muse, tenant un flambeau, ou Artémis. Collection Hamilton, Londres. (Lenormant et de Witte, *Elite céramographique.*)

APOLLON ET MARSYAS.

D'après Plutarque, Apollon ne reçut pas d'Hermès la lyre mais l'inventa lui-même. Le même auteur attribue également au fils de Leto l'invention de la flûte. Nous avons raconté, dans le chapitre consacré à Athéna, comment la déesse après s'être la première servi de cet instrument, le jeta en prononçant une malédiction terrible contre celui qui oserait le ramasser. Le satyre Marsyas, d'ailleurs souvent considéré comme l'inventeur de la flûte, ne tint aucun compte de ces menaces. Fier de son talent de musicien, il provoqua Apollon à un concours, dont les juges furent le mont Tmolos et le roi de Phrygie, Midas. Le premier se prononça en faveur d'Apollon ; Midas, au contraire, décerna le prix à Marsyas. Pour l'en punir, le dieu changea ses oreilles en oreilles d'âne. D'après d'autres auteurs, ce furent les Muses qui furent appelées à donner leur suffrage.

Apollon ne triompha pas sans difficulté de son concurrent. On raconte que pour l'embarrasser il lui demanda de jouer le même air sur sa flûte, en la tenant droite, puis renversée. Marsyas ne put y réussir, tandis qu'Apollon accomplissait très facilement cet exercice avec sa lyre. Une interprétation toute différente de cette partie de la légende a été donnée par Clavier et mérite d'être rapportée. « La cithare était un instrument à cordes et, quelqu'imparfaite qu'elle fût, on pouvait, en la montant plus ou moins, jouer dans différents modes ou tons ; il n'en était pas de même de la flûte, et Pausanias nous apprend qu'avant Pronomos on était obligé d'employer trois flûtes différentes pour jouer dans les trois modes, dorien, phrygien et lydien, et encore maintenant la même flûte ne peut servir à jouer dans tous les tons. Il est donc probable qu'Apollon changea de ton en montant

différemment sa cithare, ce que Marsyas ne put faire. » D'autre part, suivant Diodore de Sicile, Apollon ne fut vainqueur que parcequ'il se mit à chanter en s'accompagnant de la lyre. Marsyas

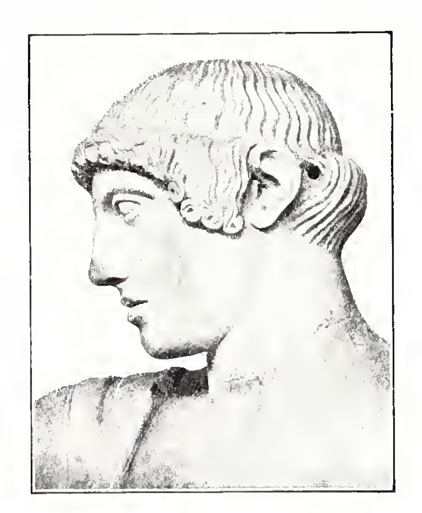


Apollon du temple de Zeus à Olympie. Musée d'Olympie.

incapable d'en faire autant fut déclaré vaincu. Les dieux n'aimaient pas à être défiés. Nous avons déjà raconté la légende d'Arachné, transformée en araignée par Athéna pour s'être trop

vantée de son talent de brodeuse. La vengeance d'Apollon fut encore plus terrible. Marsyas fut écorché vif. On montrait près de Kelainaï, en Phrygie, une grotte où le dieu avait suspendu la peau de sa victime. D'après une autre version, c'est une grotte de l'Acropole qui aurait abrité ce sanglant trophée.

Le dédain d'Apollon pour la flûte ne persista d'ailleurs pas et cet instrument fut admis dans les concours musicaux célébrés en l'honneur du fils de Leto, considéré comme le dieu de la musique en général. Il était aussi celui de la danse, car nous le voyons étroitement associé aux Charites et aux Muses, dont, d'après certains auteurs, plusieurs étaient ses filles. Enfin, Apollon était le dieu de la poésie. L'hymne homérique nous le montre, marchant à la tête des Crétois en route pour Pytho, la lyre à la main, tandis qu'ils chantaient le Péan que le dieu aurait entonné pour la première fois après sa victoire sur le serpent Python. C'est le même instrument qui servait à accompagner les hymnes en l'honneur du dieu, où il faut sans doute voir les premiers échantillons de la poésie dite lyrique, en Grèce.



Tête de l'Apollon du temple d'Olympie.

AUTRES ATTRIBUTIONS MORALES D'APOLLON.

Aux yeux des Grecs, Apollon était le protecteur de la jeunesse; leurs artistes le représentent avec la chevelure bouclée qui est l'apanage de cet âge. Ils voyaient également en lui un dieu de la guerre et de la mort. Il combat contre les Géants, tue le serpent Python et Tityos. Il intervient dans la guerre de Troie. C'est à coups de flèches qu'il extermine ses adversaires. Comme Zeus il est le gardien du serment et veille à l'exécution des contrats. D'autre part Apollon personnifie l'idée très élevée et très noble de l'expiation et du pardon. Lui-même a dû expier avant d'être absous. Les hommes devront prendre modèle sur lui et ne pas rougir de racheter leurs fautes puisqu'un dieu a dû le faire.

APOLLON, DIEU DE L'AGRICULTURE ET DE L'ÉLEVAGE.

Plusieurs des épithètes attribuées à Apollon (*agrotrios, ergatès*) font ressortir que les Grecs voyaient en lui un protecteur du travail agricole et de tout ce qui se rattache à l'agriculture en général. Il défend les blés contre la rouille et est l'ennemi des sauterelles ainsi que des rats (Apollon Smintheus). On sait que le laurier lui était particulièrement consacré; d'autres arbres, tels que le palmier, le myrte, le platane, étaient également sous sa protection.

Pendant qu'il était au service d'Admète, Apollon avait soigné avec beaucoup de sollicitude les troupeaux de son maître qui grâce à lui avaient eu chaque année de doubles portées. Aussi était-il honoré comme dieu des bergers (Apollon *Nomios*). On sait d'autre part qu'il était le père d'Aristaios qui, entre autres choses, enseigna aux hommes l'apiculture.



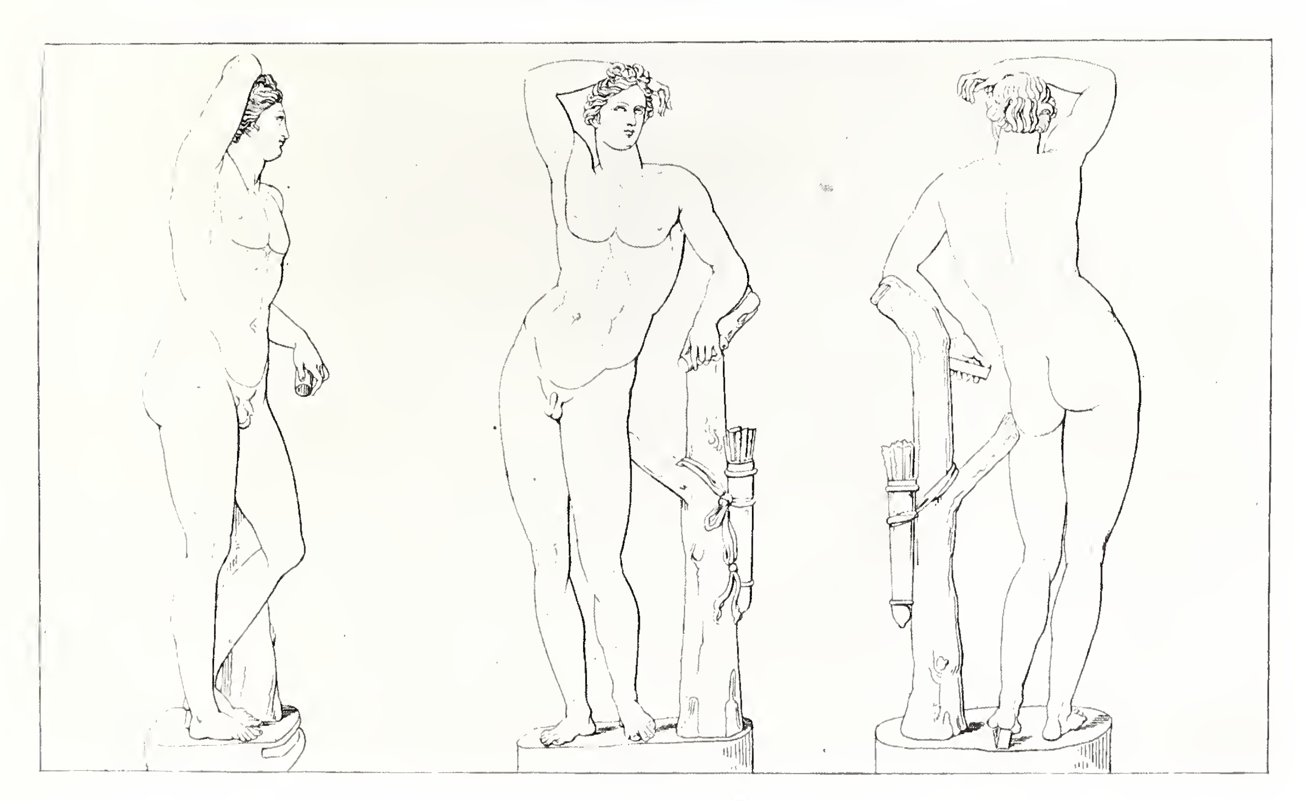
APOLLON

Attribué à Cléomène, fils d'Apollodore d'Athènes.
Florence, Galerie des Offices.

(Phot. Alinari, Florence.)

Apollon, à qui le dauphin était consacré, passait également pour être le dieu de la navigation et le protecteur des longues traversées. Celles-ci étaient surtout faites par les émigrants qui allaient fonder des colonies. Or le fils de Leto, en sa qualité d'Archegetès, conduisait ces expéditions et, d'après Etienne de Byzance, il n'y avait pas moins de vingt-cinq villes qui portaient son nom.

Sans insister sur les attributions d'Apollon comme dieu des routes et du commerce, disons un mot d'une idée qui fut très répandue dans l'antiquité à partir d'une certaine époque et qui depuis a été adoptée par un très grand nombre de mythologues. Non seulement Apollon serait le dieu de la



Apollon lycien. Florence. (Clarac, le Musée.)

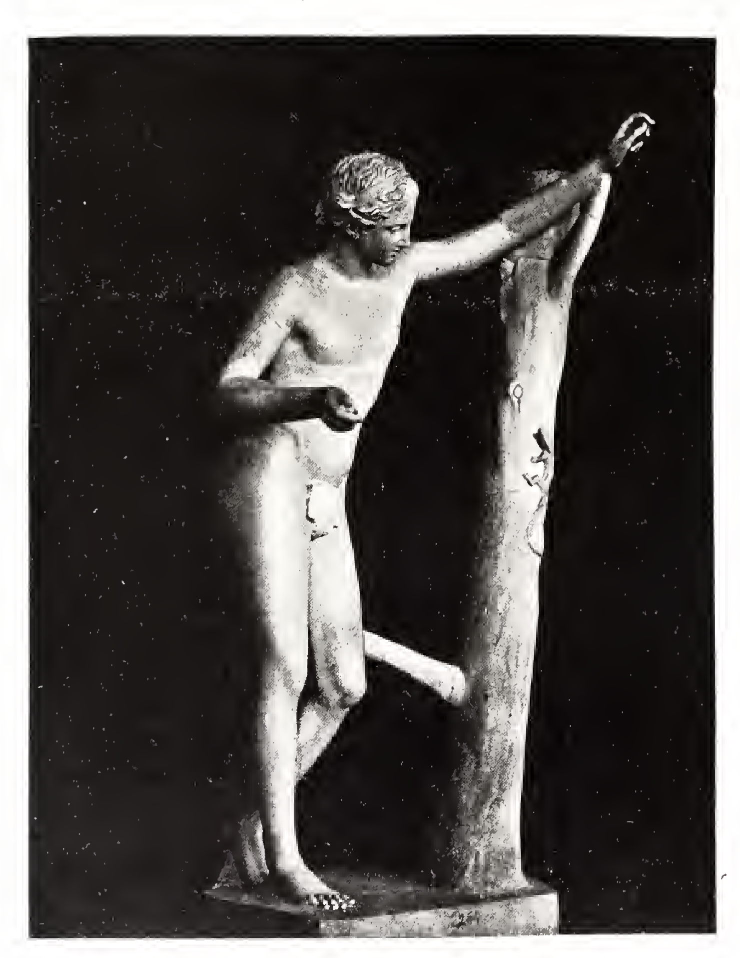
clarté et de la lumière, mais il se confondrait avec le Soleil lui-même. C'est en adoptant cette hypothèse qu'on a essayé d'expliquer la plupart des mythes relatifs à Apollon ; nous ne nous arrêterons pas à ces explications qui ont leurs partisans et leurs adversaires qu'il serait téméraire de vouloir départager.

DELPHES ET MILET.

Grâce à la multiplicité de ses attributions, Apollon avait des sanctuaires dans toutes les régions de la Grèce, dans les îles, et sur les côtes de l'Asie Mineure. Les plus fameux étaient ceux de Delphes et de Milet.

Le premier temple d'Apollon à Delphes avait eu, disait-on, pour fondateurs deux fils de Poseidon, Trophomios et Agamedès. Un incendie le dévora en 548. Il ne resta debout que l'*adyton* (réduit inaccessible aux profanes) « que la nature et les hommes avaient fait indestructible. » Pour

couvrir les frais de la reconstruction de l'édifice, on organisa des quêtes dans tout le monde grec. Les habitants de la ville de Delphes se chargèrent des deux tiers de la dépense dont la totalité fut évaluée à trois mille talents. Moyennant cette somme, une riche famille athénienne, celle des Alkinékoïdes, s'engagea à exécuter les plans de l'architecte Spindaros de Corinthe. Elle tint plus que ses engagements, en faisant construire la façade principale en marbre de Paros, alors que le cahier des charges ne prévoyait que l'emploi de pierres du pays. Tout autour du temple il ne tarda pas à s'élever un grand nombre d'autres bâtiments destinés à recevoir les ex-votos « envoyés par différents peuples, princes et cités, athlètes heureux, criminels repentis, riches bienfaiteurs du temple, vaniteux de toute espèce empressés de mettre leur nom en évidence. Avec le produit des biens-fonds, les dîmes, argent et esclaves prélevés sur le butin de guerre, sur les colonies, avec les amendes imposées, les intérêts produits, tout cela constituait un capital énorme qu'une gestion intelligente accroissait rapidement. » De fait, Delphes devint la plus grande banque du monde hellénique.



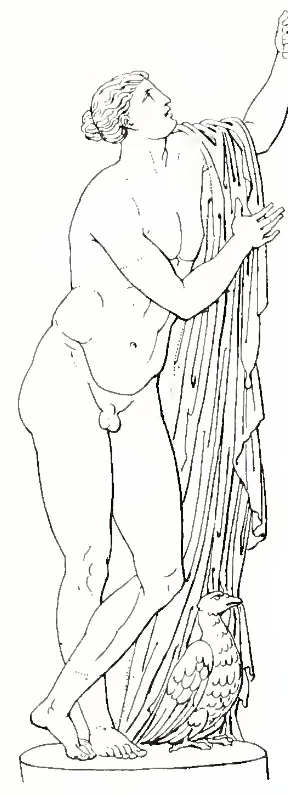
Apollon Sauroctone. Rome, Musée du Vatican.
(Phot. Alinari, Florence.)

LES JEUX PYTHIQUES. Dès le début, il y eut à Delphes un concours, à la fois poétique et musical, qui revenait tous les neuf ans. Il s'agissait de chanter sur la cithare la lutte d'Apollon contre le serpent Python. En 590 avant J.-C. les jeux pythiques furent réorganisés. A côté des concours musicaux, on introduisit des exercices gymniques et hippiques. Les fêtes eurent lieu désormais tous les cinq ans. Au commencement les vainqueurs recevaient des récompenses en argent. Elles furent remplacées par des couronnes de laurier, tressées avec des rameaux, qu'un enfant, dont les parents vivaient encore, allait couper dans la vallée de Tempé. Les triomphateurs avaient d'autre part le droit de se faire élever à Delphes une statue commémorative de leur victoire.

L'une des cérémonies des jeux pythiques rappelait, à certains points de vue, celle des Panathénées. Elle comprenait une procession à laquelle prenaient part les délégués d'un grand nombre de cités grecques. C'était un extraordinaire déploiement de richesses. La foule, rangée sur

le parcours du cortège qui se déroulait le long de la voie sacrée, admirait les présents offerts à Apollon, le grand nombre de victimes destinées au sacrifice et les costumes brillants de tous ceux qui défilaient.

Le *Didymaeon*, ou temple d'Apollon Didyméen, s'élevait à quelque distance de Milet. « C'était comme une cité sacerdotale hérissée de chapelles et de monuments divers, entourée de jardins magnifiques et reliée au port de Panormos par une voie sacrée bordée de statues archaïques ». Sous le nom de *Didymaïa* on y célébrait des jeux sur lesquels nous ne possédons malheureusement pas de renseignements. C'est dans le Didymaeon que se trouvait la célèbre statue d'Apollon tenant un faon dans la main droite, due au ciseau du sculpteur Canachos de Sicyone.



Apollon nu.
Rome, Musée du Capitole.



Apollon.
Rome, Musée du Capitole.

SYMBOLES ET ATTRIBUTS D'APOLLON.

Les multiples attributions d'Apollon lui avaient fait consacrer un grand nombre d'animaux, de plantes et d'objets. Les plus connus d'entre ces derniers étaient la lyre, l'arc et les flèches, le trépied. La liste des animaux est beaucoup plus longue. Citons, parmi les oiseaux, le cygne, l'épervier, le vautour, le corbeau. Le griffon était un mélange d'aigle et de lion. Parmi les quadrupèdes, il y avait le loup, la biche, la chèvre et le bouc, le bélier, le rat. Nommons également le serpent, le lézard, la sauterelle, sans oublier le dauphin. Enfin, le palmier, l'olivier et surtout le laurier, étaient des arbres qui jouaient un grand rôle dans le culte du fils de Leto.

PRINCIPALES REPRÉSENTATIONS FIGURÉES D'APOLLON.

Les attributions et les attributs d'Apollon nous sont connus par un certain nombre de monuments de l'art grec qui nous ont été plus ou moins fidèlement conservés. On pourrait y étudier le développement de la sculpture hellénique, depuis ses premiers essais, les xoana ou statues de bois, jusqu'aux types de plus en plus perfectionnés, dont quelques uns sont au nombre des chefs-d'œuvre artistiques de l'antiquité. Nous avons déjà parlé de l'Apollon Philesios, du Didymaeon de Milet, œuvre de Canachos de Sicyone. D'autres grands sculpteurs comme Calamis, contemporain de Phidias, Myron l'émule de Polyclète, Scopas et enfin Praxitèle ont tour à tour représenté Apollon tel qu'on le concevait à cette époque, c'est-à-dire avec une beauté à la fois virile et gracieuse. On

ne connait pas le nom de l'auteur du fameux Apollon dit du Belvédère, popularisé par de nombreuses reproductions et objet de discussions acharnées de la part des érudits. Nous possédons également quelques bas-reliefs sur lesquels on reconnait sans hésitation le fils de Leto sous différents aspects. Enfin, on retrouve l'effigie d'Apollon sur un certain nombre de médailles. La plus belle est celle d'Antigone, l'un des généraux et successeurs d'Alexandre, représentant Apollon assis sur une galère.



Apollon retrouvant et comptant ses bœufs.
Apollon allant à la grotte de Cyllène réclamer ses bœufs à Hermès enfant.
Kylix du Musée Grégorien. Rome.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique*.)



Artémis et Actéon. D'après le tableau de Pietro Locatelli. Galerie Barberini, Rome.
(Phot. Alinari, Florence.)

CHAPITRE VI

ARTÉMIS

I. — MYTHES RELATIFS A ARTÉMIS.

Il n'y a pas dans la mythologie grecque de figure plus complexe, plus variée, plus diverse que celle d'Artémis. Les surnoms qu'on lui donne, les épithètes dont on accompagne son nom, sont encore plus nombreux que ce n'est le cas pour Zeus, puisqu'on en a compté plus de deux cents. Son culte revêtait les aspects les plus différents, dans des régions de civilisation dissemblable. Ce phénomène n'avait pas manqué de frapper les anciens. Pour l'expliquer, il y avait suivant eux deux théories. La première consistait à voir en Artémis une déesse lunaire, par opposition avec Apollon, dieu solaire. Adoptée par un grand nombre d'écrivains modernes, cette conception ne s'appuye pas sur des arguments très solides. Si la comparaison entre les flèches d'Apollon qui donnent la mort et les rayons solaires ne soutient guère la discussion, que dire du même procédé appliqué aux flèches d'Artémis et à l'éclat de la lune ? Il n'en est pas moins vrai que dès le Ve siècle avant J.-C. cette théorie était généralement admise, aussi bien par les philosophes que dans les milieux populaires.

D'après d'autres écrivains, la multiplicité des attributions d'Artémis s'expliquerait par la décomposition d'une divinité unique en un grand nombre de divinités différentes. Petit à petit, par un phénomène inverse, toutes ces divinités se fondirent de nouveau en une seule qui prit le nom commun d'Artémis. Il y a certainement une idée juste à la base de cette théorie et ce ne sont pas les éléments hétérogènes qui manquent dans la constitution définitive du type d'Artémis. Nous verrons d'ailleurs dans la suite que les Grecs rencontrant en dehors de chez eux des cultes barbares qui se rapprochaient de celui d'Artémis, n'hésitèrent pas à y reconnaître leur propre déesse et à établir ainsi une identification qui repose souvent sur des bases bien fragiles.

NAISSANCE D'ARTÉMIS.

La diversité dont nous venons de parler se trouve déjà dans les légendes relatives à la naissance d'Artémis. D'après l'une de ces versions, la déesse était fille de Zeus et de Dèmèter ; dans une autre, elle se confond avec Perséphone, dont parfois on fait sa mère. De bonne heure cependant les Grecs adoptèrent le récit popularisé par l'hymne homérique et qui fait d'Artémis la fille de Leto et la sœur d'Apollon. Nous avons déjà raconté dans le chapitre précédent comment Leto, victime de l'amour de Zeus et poursuivie par la haine implacable d'Hera, eut grand'peine à trouver un asile pour ses couches. D'après l'hymne homérique, Artémis naquit dans l'île d'Ortygie, Apollon dans « l'âpre Delos. » On a cherché à identifier cette île avec un ilot voisin de Delos, mais d'autre part le nom d'Ortygie se rattache à d'autres légendes locales ; on le retrouve partout où l'on voulait légitimer l'ancienneté du culte d'Artémis par une légende relative à sa naissance. C'est particulièrement le cas du bois d'Ortygie, près d'Ephèse, où certains auteurs placent le lieu de naissance d'Artémis.

D'après la légende, Artémis serait née un jour plus tôt que son frère et aurait même aidé sa mère à mettre au monde son second enfant. De là vient que tout en personnifiant la chasteté et la virginité dans ce qu'elles ont de plus noble, la fille de Leto est parfois considérée comme Ilithye, c'est-à-dire comme déesse de l'accouchement.

ARTÉMIS ET APOLLON.

Sœur jumelle d'Apollon, Artémis est très souvent étroitement associée non seulement au culte de son frère, mais encore à ses aventures. Elle assiste au meurtre du serpent Python et quand Apollon va expier son méfait et s'en purifier, sa sœur ne l'abandonne pas. Artémis, comme son frère, aime à séjourner dans l'heureux pays des Hyperboréens, où, disait-on, on lui sacrifiait des ânes.

La légende nous montre également les deux enfants de Leto fraternellement unis pour défendre leur mère. Ensemble ils tuent, à coups de flèches, Tityos qui avait voulu faire violence à Leto. De même quand Niobè insulte dans son orgueil maternel la mère d'Artémis et d'Apollon, ceux-ci tirent une vengeance terrible de celle qui devait devenir une des personnifications les plus expressives de la douleur humaine.

Fille de Tantale, Niobè avait eu de son union avec Amphion, héros thébain dont il sera

question dans la suite de cet ouvrage, douze beaux enfants, et en tirait un légitime orgueil. Malheureusement pour elle, cet orgueil la poussa jusqu'à se vanter imprudemment de sa fécondité et à se dire supérieure à ce point de vue à la mère d'Artémis et d'Apollon. Cet outrage à une déesse ne pouvait rester impuni. Artémis pénètre dans la maison de Niobè et, de ses flèches, atteint mortellement les filles de celle qui avait insulté Leto. Les fils qui chassaient sur le Cithéron, furent de la même façon abattus par Apollon. Personne n'osa rendre les honneurs funèbres aux malheureuses victimes. Ce fut seulement au bout de neuf jours que les dieux eux-mêmes les ensevelirent. Niobè, elle-même, s'était réfugiée auprès de son père Tantale. Zeus eut pitié de sa douleur et exauça son vœu d'être métamorphosée en un rocher et de pleurer sans répit son infortune sans égale.



Une Niobide. Marbre antique. Rome.

Artémis et Apollon intervinrent, chacun de son côté, dans la lutte contre les géants. Artémis perça de ses flèches un des adversaires de Zeus, Gaios ou Rhaios. Certains auteurs prétendent même que plusieurs dieux prirent, dans ce combat, la forme des animaux qui leur étaient consacrés. On aurait vu Apollon métamorphosé en griffon et Artémis sous la forme d'une biche. C'est encore une biche qui, d'après la légende, aurait causé la perte des deux Aloades, Otos et Ephialtès. Ces deux personnages ont beaucoup de traits communs avec les géants. On leur donne généralement pour père Poseidon et pour mère Iphimedeia. Celle-ci, éprise du dieu de la mer, allait chaque jour au bord de l'océan puiser de l'eau qu'elle versait dans son sein. Les deux enfants qu'elle mit au monde croissaient chaque année d'une coudée en largeur et d'une toise en hauteur. Doués d'une force prodigieuse, ils essayèrent d'escalader l'Olympe en entassant Pélion sur Ossa. S'ils ne réussirent pas dans cette entreprise, du moins parvinrent-ils à s'emparer d'Arès qu'ils tinrent prisonnier dans un tonneau pendant treize mois. Le dieu de la guerre eût même péri si Eriboia, la marâtre des Aloades, n'avait été raconter la chose à Hermès qui vint délivrer son frère. Dans leur audace, les deux géants allèrent jusqu'à porter les yeux l'un sur Hera, l'autre sur Artémis. Celle-ci lança entre eux une biche. En voulant la tuer ils se transpercèrent réciproquement. D'après une autre légende, les Aloades auraient péri sous les coups d'Apollon et de sa sœur. Après leur mort, ils furent, dans les enfers, attachés dos à dos à une colonne. Leurs liens étaient des serpents. Un hibou leur cassait sans répit les oreilles de ses cris perçants.

On a vu dans le chapitre précédent comment Apollon chargea Artémis de le venger de Coronis qui, après avoir été aimée du dieu, dont elle eut Asklepios, n'en unit pas moins sa destinée à celle d'un simple mortel. Coronis fut tuée à coups de flèches par Artémis qui fit périr en même temps un certain nombre d'autres femmes, tandis qu'Apollon se chargeait lui-même d'exterminer son rival.

ARTÉMIS ET ARIANE. HIPPOLYTE. MÉLÉAGRE.

Nous étudierons d'une façon plus détaillée la légende d'Ariane, fille de Minos, dans le chapitre consacré à Thésée. Abandonnée par son ravisseur dans l'île de Naxos, Ariane, par sa beauté, séduisit Dionysos qui en fit sa compagne. D'après une autre version, le même dieu demanda à Artémis de tuer Ariane et la malheureuse succomba sous les traits de la sœur d'Apollon dans l'île de Dia.



Artémis Elaphèbolos, Nikè, Zeus et Apollon. Pelikè.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique.*)

La sœur d'Ariane, Phèdre, que Thésée épousa, fut indirectement victime d'Artémis. Elle tomba éperdûment amoureuse d'Hippolyte, fils de Thésée et d'Antiope. Chasseur intrépide, habile au dressage des chevaux, Hippolyte avait voué un culte respectueux à Artémis et, comme la déesse, s'était promis d'observer une chasteté exemplaire. A Trézène, il avait élevé un temple à la fille de Leto. On sait comment Phèdre, en se voyant repoussée avec horreur par son beau-fils, se vengea de lui en l'accusant auprès de Thésée de la faute dont elle s'était rendue elle-même coupable. Hippolyte périt victime de la malédiction de son père et la malheureuse Phèdre mit elle-même fin à ses jours.

D'après certains auteurs, Artémis joue également un rôle dans la légende d'Adonis dont il sera question dans le chapitre consacré à Aphrodite. Le sanglier qui, d'un coup de défense, blessa mortellement le bel éphèbe fut, dit-on, envoyé par la sœur d'Apollon. Apollodore d'Athènes nous dit bien que la mort d'Adonis « fut l'effet de la colère d'Artémis », mais il omet malheureusement de nous dire quelles étaient les causes de cette colère.

Nous sommes mieux renseignés sur les motifs de l'intervention de la déesse dans d'autres circonstances, en particulier dans la légende relative à Méléagre et au sanglier de Calydon, et dans celle d'Admète. Dans les deux cas, Artémis est irritée parcequ'elle a été oubliée dans un sacrifice. On a déjà lu, dans le chapitre précédent, de quelle manière la sœur d'Apollon se vengea d'Admète qui, le soir de son mariage, trouva la chambre nuptiale remplie de serpents. Pour punir Œneus,



APOLLON CITHARÈDE
Sculpture antique. Rome, Musée du Vatican.

(Phot. Alinari, Florence.)

père de Méléagre, coupable du même oubli qu'Admète, Artémis envoya dans le pays dont il était le roi un sanglier horrible qui causa les plus épouvantables ravages. La chasse du sanglier de Calydon servit fréquemment de thème aux sculpteurs grecs pour leurs bas-reliefs. Méléagre tua le monstre, mais le partage des dépouilles de l'animal suscita une querelle qui dégénèra en tuerie. Lui-même périt. Sa mère et sa femme ne voulant pas lui survivre se donnent volontairement la mort ; ses sœurs, comme rivées à son tombeau, se répandent en d'inlassables lamentations. Emue de pitié, Artémis les métamorphosa en pintades, oiseaux, qui, d'après un auteur ancien, « semblent, maintenant encore, porter le deuil de leur frère à chaque retour de la belle saison. »



Artémis ailée dans un char traîné par deux biches. Lécythe du Musée du Louvre, Paris. (Lenormant et de Witte, *Elite céramographique*).

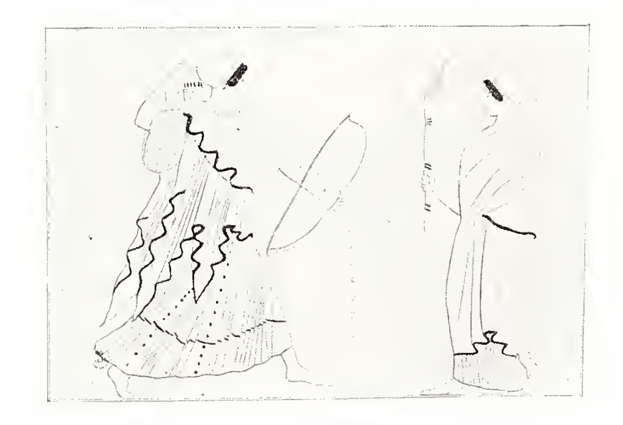
ARTÉMIS ET IPHIGÉNIE.

Le culte d'Artémis Taurique, dont il sera question plus loin, était basé sur la légende du sacrifice d'Iphigénie, fille d'Agamemnon, chef de l'expédition des Grecs contre les Troyens. Nous connaissons deux versions sur ce sujet qui a si souvent tenté les poètes. D'après l'une, Agamemnon, quelque temps avant la naissance d'Iphigénie, avait promis d'offrir en sacrifice à la sœur d'Apollon « ce que l'année produirait de plus beau. » Iphigénie se trouvait ainsi d'avance vouée à la mort. La seconde version, beaucoup plus populaire, attribuait la cause de l'immolation de la jeune vierge à la colère d'Artémis contre Agamemnon. Grand chasseur, le roi de Mycènes, alors que toute la flotte grecque réunie dans le port d'Aulis attendait des vents favorables pour mettre à la voile, était allé se livrer à son sport favori dans un bois consacré à Artémis. Non content d'avoir abattu un cerf magnifique, Agamemnon éprouva encore le besoin de vanter son adresse, supérieure, disait-il, à celle de la déesse elle-même. La vengeance d'Artémis ne tarda pas à se faire sentir. Des vents contraires empêchent les Grecs de faire voile

vers l'Asie. Le devin Calchas interrogé répond que la déesse irritée exige un sacrifice terrible. Il lui faut comme victime la fille même d'Agamemnon, Iphigénie. On sait que grâce à l'intervention d'Artémis, la jeune vierge ne périt pas mais fut transportée en un pays lointain, où elle devint la prêtresse du culte sanglant de la déesse, jusqu'au jour où son frère Oreste la ramena dans son pays natal.

ARTÉMIS ET ACTÉON.

On verra plus loin que la chasse était une des principales attributions d'Artémis. Elle parcourait sans cesse les montagnes et les vallées, accompagnée de ses nymphes, s'arrêtant près des sources où elle se plaisait à prendre des bains. Un jour qu'elle se baignait ainsi dans la fontaine Parthenios (de la vierge), elle fut aperçue par un jeune homme, Actéon, fils d'Aristée et d'Autonoé. Elevé par le centaure Chiron, il s'adonnait lui aussi avec une véritable passion au plaisir de la chasse. Mais, comme dit le poète Callimaque, « les lois de Kronos ordonnent que celui qui voit un des immortels sans sa volonté expresse, paye cette vue très cher. » Actéon en fit la triste expérience. Il fut métamorphosé en cerf par la déesse qui, en même temps, rendit enragés les cinquante chiens qui le suivaient. Ils mirent en pièces le cerf dans lequel ils ne reconnaissaient pas leur ancien maître. Toujours hurlant, ils arrivèrent jusqu'à la grotte de Chiron. Pour les apaiser, le centaure fit une image qui ressemblait à Actéon ; c'est alors seulement que la meute enragée se calma. Un autre chasseur, Orion, fut, lui aussi victime d'Artémis. Les auteurs anciens nous rapportent cette légende de différentes manières. Suivant les uns, Artémis aurait conçu une haine implacable contre Orion, soit parcequ'il s'était vanté de son adresse à la chasse, soit parcequ'il avait voulu la violenter. Elle fit sortir de la terre un scorpion dont la piqûre causa la mort d'Orion, ou, d'après d'autres auteurs, tua le malheureux à coups de flèches. Il faut citer aussi la version suivant laquelle Artémis ne se serait pas montrée insensible à l'amour d'Orion. Elle était presque déterminée à l'épouser, quand Apollon intervint pour la détourner de ce projet. Il ne put y réussir, mais le hasard vint à son secours. « Un jour qu'Orion était dans les flots et que sa tête ne paraissait plus que comme un petit point noir, à cause de l'éloignement, Apollon parut mettre en doute l'adresse de sa sœur à tirer de l'arc et la défia d'atteindre ce point. Artémis, ayant tiré, tua Orion et, pour se consoler de sa mort, elle le plaça dans les astres. » Le héros arcadien Buphagos, fils de Japetos et de Thornax avait fait preuve de générosité en recueillant chez lui Iphiklès, frère d'Héraklès, blessé dans la lutte du célèbre héros contre Augias. Il l'avait soigné jusqu'à sa mort et l'avait enseveli. Malheureusement pour lui, il devint amoureux



Artémis Brauronia menaçant de ses traits Callisto ou une jeune Athénienne portant un flambeau. Amphore de Nola. (Lenormant et de Witte, *Elite céramographique.*)

d'Artémis. Pour venger ce qu'elle considérait comme un outrage, la déesse décocha contre Buphagos, sur le mont Pholoé, deux flèches qui mirent fin à son existence.

Artémis joue également un rôle dans l'un des douze travaux d'Heraklès, qui, de même que l'aventure de Buphagos est localisé en Arcadie. Il s'agit de la célèbre biche Cerynée qui avait des cornes d'or et des pieds d'airain et que la nymphe Taygète avait consacrée à Artémis. Cet animal fabuleux gîtait, disait-on, dans un sanctuaire de la déesse, à Œoné, où il revint après avoir couru



Artémis et Actéon. Métope du temple d'Hera à Sélinonte.

sans arrêt pendant une année entière pour échapper à la poursuite d'Héraklès. Celui-ci l'atteignit enfin sur les bords du Ladon, mais au moment où il allait l'égorger, Artémis et Apollon le détournent de ce projet. Sur leurs conseils, Héraklès prend la biche sur ses épaules et la rapporte vivante à Tirynthe. Là, Eurysthée la consacre de nouveau à Artémis.

Enfin, nous avons déjà raconté dans un chapitre précédent (v. p. 30) la légende de la nymphe Callisto et la manière dont elle fut punie pour n'avoir pas observé son vœu de chasteté. L'exposé des différents mythes que nous venons d'énumérer, va nous permettre de déterminer d'une manière assez précise les attributions d'Artémis et les modalités de son culte.

II. — ATTRIBUTIONS ET CULTE D'ARTÉMIS.

Le poète Callimaque place dans la bouche d'Artémis une invocation de la déesse à son père, où se trouvent résumées les principales de ses attributions : « Accorde ô mon père, accorde à ta fille de rester toujours vierge et de porter assez de noms divers pour que Phoibos lui-même ne puisse le lui disputer. Donne-moi, comme à Phoibos, un arc et des flèches. Que dis-je ?... Non, mon père, ce n'est pas à toi d'armer ta fille ; les Cyclopes s'empresseront bientôt de me fabriquer des traits, de me forger un carquois. Mais donne-moi l'attribut distinctif de porter les flambeaux et de revêtir une tunique à franges, qui ne me descendra que jusqu'aux genoux pour ne point m'embarrasser à la chasse. Attache à ma suite soixante filles de l'Océan, qui soient toutes à l'âge où l'on ne porte pas encore de ceinture. Que vingt autres nymphes, filles de l'Amasios, destinées à me servir aux heures où je cesserai de percer les lynx et les cerfs, prennent soin de mes brodequins et de mes chiens fidèles. Je ne demande qu'une ville à ton choix. Artémis rarement descendra dans les villes. J'habiterai les monts et n'approcherai des cités qu'aux moment où les femmes, travaillées des douleurs aiguës de l'enfantement, m'appelleront à leur aide. Tu sais qu'au jour de ma naissance les Parques m'ont imposé la loi de les secourir, parceque le sein qui m'a porté n'a point connu la douleur et sans travail a déposé son fardeau. »

ARTÉMIS, DÉESSE DE LA NATURE.

A côté des attributions d'Artémis indiquées par Callimaque, on en relève une foule d'autres dont chacune a valu à la déesse une épithète particulière. L'étude de ces épithètes serait certainement très intéressante mais ne rentre pas dans le cadre de cet ouvrage. Ce n'en est pas moins une base solide et qui permet d'introduire un peu de méthode dans un sujet par lui-même passablement confus.

Une grande partie des attributions d'Artémis découlent de son rôle de déesse de la nature. Elle était adorée partout : sur les montagnes, dans les plaines, au bord des sources, des lacs, des fleuves, des rivières, près des marais. Beaucoup de ces endroits lui étaient consacrés. Nous voyons Hippolyte cueillir pour la déesse une couronne dans une prairie où aucun animal ne vient paître et que seule l'abeille bourdonnante anime de sa présence au printemps. Artémis avait des sanctuaires dans des bois de chênes, de cyprès, d'oliviers, dans des oseraies ; sa statue avait été placée dans un cèdre creux près d'Orchomène, en Arcadie. Des cours d'eau et des rivières, l'influence de la fille de Leto s'étendit jusqu'aux ports et à la mer elle-même. Elle devint la déesse protectrice de la navigation, celle qui favorise les départs et les retours ; de là les sanctuaires qu'on lui éleva dans les ports, sur les promontaires et les côtes.

Déesse de la nature, Artémis devait nécessairement étendre sa protection à l'agriculture. Dispensatrice de l'humidité fécondante, particulièrement appréciée dans les régions arides de l'intérieur

de la Grèce, elle fait pousser les riches moissons et mûrir les fruits des arbres. Elle écarte les fléaux des champs, mais en échange exige qu'on lui consacre les prémices des récoltes. En cas d'oubli sa colère ne tarde pas à se faire sentir ; elle envoie des gelées, les plantes s'étiolent, des animaux sauvages viennent ravager les champs. De même que le monde végétal, le règne animal est dans le domaine d'Artémis. Elle est la déesse de l'élevage et protège le bétail contre l'épizootie. La chèvre et le bouc étaient les animaux qu'on lui offrait de préférence en sacrifice. Le cerf, le chevreuil, le lièvre, le buffle lui étaient également consacrés. Parmi les oiseaux elle aimait surtout l'alouette, l'oiseau du printemps, saison préférée de la déesse où se célébraient ses principales fêtes. D'autre part, les animaux sauvages étaient également sous la protection d'Artémis, en particulier l'ours, le sanglier, le lion, le loup. A Patras, on brûlait sur le même bûcher animaux sauvages et domestiques. D'après les croyances populaires ces deux genres d'animaux vivaient en parfaite harmonie dans certains bois consacrés à la déesse. Par suite, il n'y a rien d'étonnant à ce que l'une des principales attributions d'Artémis ait été la chasse. Accompagnée de ses nymphes, elle parcourait sans cesse les forêts à la poursuite du gibier, aidée dans cette tâche par le chien qu'on voit toujours à ses côtés. Pour se délasser de ses fatigues, elle se baignait avec toute sa suite dans l'eau claire des sources. On sait que c'est de cette manière que fut découverte la grossesse de la nymphe Callisto. La légende d'Actéon, dont il a déjà été question plus haut, se rattache à un épisode du même genre. Actéon avait été élevé par le centaure Chiron qui en avait fait un chasseur infatigable. Entraîné par sa passion, il arrive un jour dans une vallée, près de la fontaine Parthénios. Artémis était en train de s'y baigner, avec tout son cortège de nymphes. Le jeune chasseur s'arrête émerveillé de la beauté du spectacle qui s'offre à ses yeux. Mais la déesse l'aperçoit. Sa colère s'abat immédiatement sur l'imprudent. Il est métamorphosé en cerf. Ses cinquante chiens, rendus enragés, se précipitent sur lui et le mettent en pièces. « Il se mirent ensuite à le chercher, dit Apollodore d'Athènes, en hurlant et arrivèrent ainsi jusqu'à la caverne de Chiron qui, ayant fait une image d'Actéon, apaise leur rage. » Pausanias, de son côté, nous raconte que les habitants d'Orchomène, effrayés de voir un spectre qui se tenait sur un rocher, avaient envoyé consulter l'oracle. Celui-ci avait répondu qu'ils devaient rechercher les restes d'Actéon, leur donner une sépulture et lier sur le rocher où avait eu lieu l'apparition une figure en bronze du spectre qui avait été vu. Chaque année, des sacrifices funèbres étaient, en ce lieu, offerts à la victime de la colère d'Artémis. Ajoutons que d'autres auteurs prétendent que la punition d'Actéon était due, non pas au fait d'avoir vu Artémis au bain, mais parcequ'il avait voulu porter atteinte à sa virginité, ou encore parcequ'il s'était vanté d'être meilleur chasseur qu'elle.



Leto, Apollon et Artémis. Kalpis, Naples.
(Gerhard, *Auserlesene Vasenbilder.*)

ARTÉMIS ET LA JEUNESSE.

La protection d'Artémis ne se borne pas à la nature ; elle s'étend également aux humains. La jeunesse surtout l'intéresse et ses hommages lui sont particulièrement sensibles. Dans certains sanctuaires les jeunes filles lui consacrent leur chevelure, ou, au moment de leur mariage, lui apportent leurs jouets, leur ceinture, une boucle de leurs cheveux. Souvent confondue avec Ilithye, Artémis apparaît comme déesse de l'accouchement, ce qui au premier abord semble contradictoire avec la conception de la sœur d'Apollon comme personnification de la chasteté et de la pureté. C'est une preuve à l'appui de la thèse, d'après laquelle le personnage d'Artémis se serait peu à peu transformé, et n'aurait pas eu à l'origine le caractère sous lequel le représentent les auteurs de l'époque classique. Nous avons vu d'ailleurs que née un jour avant Apollon, Artémis aurait aidé sa mère à mettre au monde le brillant Phoibos. Quoiqu'il en soit, la protection de la virginité et de la chasteté est un des principaux attributs d'Artémis. Elle donne elle-même l'exemple, et n'admet aucun écart de la part de ses compagnes. Callisto a beau avoir été séduite par Zeus, son égarement lui coûte la vie. Pausanias nous raconte un autre trait de la vengeance d'Artémis. A Patras « le sacerdoce de la déesse était autrefois confié à une jeune fille nommée Colmaitho, qui s'unit dans le temple même au beau Menalippos. La colère de la déesse se manifesta par une terrible stérilité. L'oracle dévoile le crime des deux amants et ordonne de sacrifier chaque année un jeune homme et une jeune fille, choisis parmi les plus beaux, jusqu'à ce qu'un roi étranger apportât dans le pays une divinité étrangère. Après la prise de Troie, Eurypylos ramena un coffre contenant une statue de Dionysos dont Zeus avait fait présent à Dardanos. »



Artémis poursuivant Hélène portant Iphigénie dans ses bras. Amphore panathénaïque. (Lenormant et de Witte, *Elite céramographique*.)

En même temps que chaste et pure, Artémis était considérée comme très belle et porte souvent l'épithète de *Kallisté*. Déesse du printemps, elle avait dans ses attributions la danse et la musique, car chez presque tous les peuples le renouveau est fêté par des chants et des danses. On disait que c'était à l'occasion des fêtes d'Artémis que les bergers avaient fait entendre les premiers chants bucoliques. En de nombreux endroits, des chœurs de jeunes filles célébraient les bienfaits de la déesse.

Le caractère tutélaire d'Artémis se retrouve encore dans la protection qu'elle accorde aux voyageurs et aux émigrants. Elle veille sur les routes, sur les marchés et finalement sur les cités elles-mêmes. Les suppliants ne l'invoquent pas en vain. L'Artémision d'Ephèse jouissait du droit d'asile.

Cependant, tout en favorisant les mortels, Artémis est très nettement une divinité de la mort. Les femmes sont spécialement ses victimes et périssent sous ses flèches. La liste de ses victimes s'étend des filles de Niobè jusqu'à Ariane, en passant par Callisto, Coronis et Meura. Celle-ci, de

même que Callisto, fut tuée par Artémis pour s'être laissé séduire par Zeus. Les hommes n'échappent pas d'ailleurs au courroux de la déesse. On a déjà vu plus haut dans quelles circonstances la sœur d'Apollon fait périr les Aloades, Actéon, Buphagos et Orion. De là aussi les sacrifices humains offerts à Artémis dans certains sanctuaires et dont il sera question plus loin. A l'époque historique ces sacrifices n'étaient plus d'ailleurs conservés que sous une forme symbolique.

Nous avons déjà parlé de la conception d'Artémis comme déesse de la lune. Il semble bien démontré que cette idée ne fit son apparition dans la mythologie qu'à une époque relativement récente. On n'en trouve aucune trace dans les poèmes homériques, ni dans la poésie tragique, car les passages cités à ce propos sont d'une authenticité douteuse. C'est beaucoup plus tard seulement qu'on identifia Artémis avec la lune, comme on l'avait fait d'Apollon et du soleil. Ajoutons que cette conception bien accueillie dans les cercles populaires, ne joua jamais un rôle dans le culte même de la déesse.



Artémis Hymnia jouant de la cithare. Oenochoé. (Lenormant et de Witte, *Elite céramographique.*)

LES SANCTUAIRES D'ARTÉMIS.

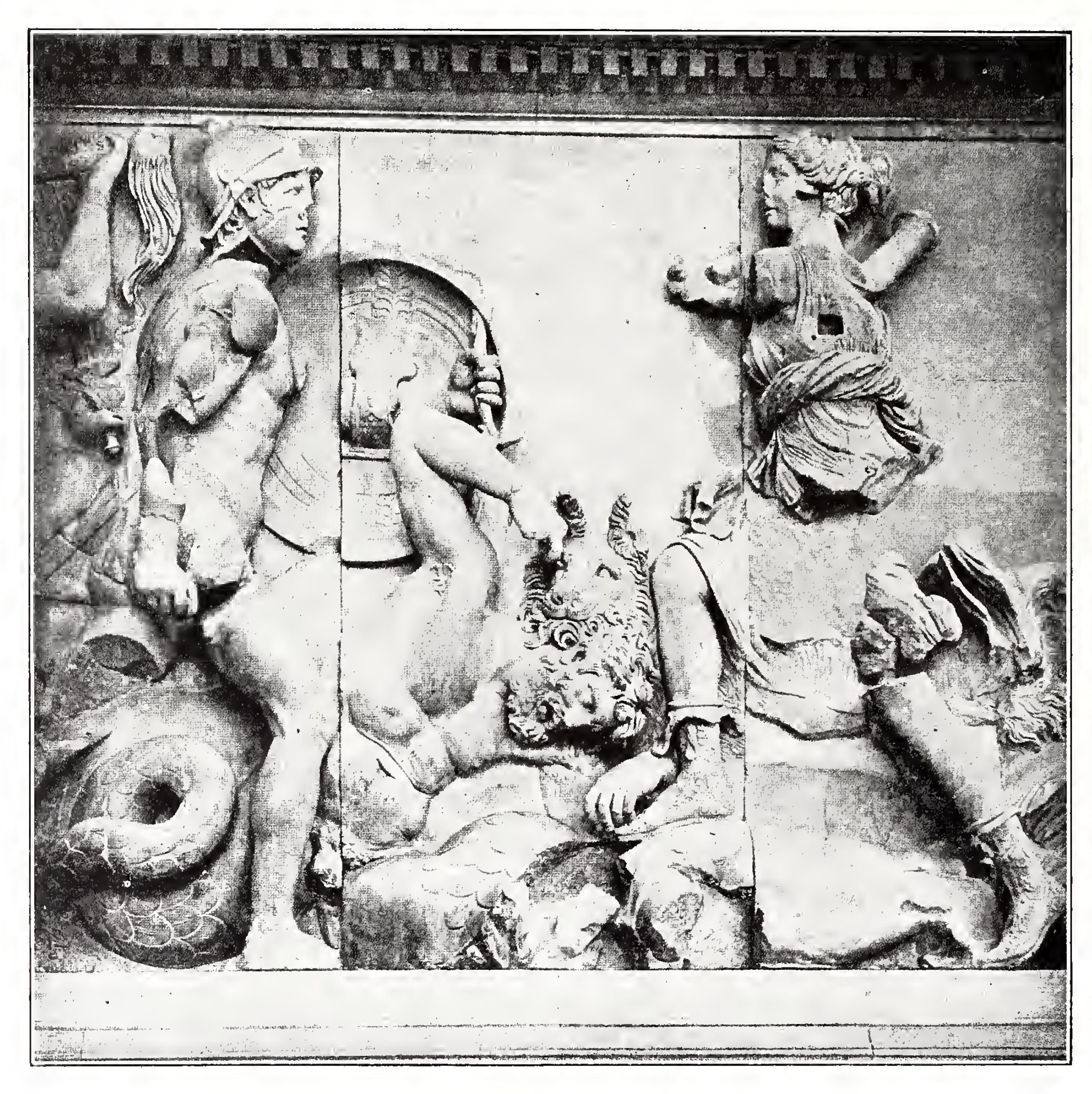
Artémis possédait de nombreux sanctuaires, non seulement dans tout le monde hellénique, mais encore, par suite de son identification avec d'autres divinités, dans la plus grande partie du monde connu des anciens. On assiste ici au phénomène de l'adoption par les Grecs de cultes barbares dans lesquels ils croient retrouver les éléments de leurs propres croyances. A la vérité, il n'y eut jamais fusion complète, et il n'est pas difficile de distinguer les apparences extérieures de l'essence même de la religion d'Artémis telle qu'elle était conçue par les Hellènes.

ARTÉMIS EN GRÈCE.

Etroitement associée à son frère Apollon, Artémis était en général honorée dans les mêmes sanctuaires que lui. Son rôle cependant y était secondaire. Elle possédait elle-même des temples en de nombreux endroits. Dans l'Attique même, la déesse était l'objet d'un culte particulier à Brauron, petite localité située près de Halæ Araphenides. A ce culte se rattachait l'une des légendes les plus populaires de la Grèce, celle du sacrifice d'Iphigénie par Agamemnon, du sauvetage miraculeux de la jeune fille par Artémis et de son retour en Grèce avec son frère Oreste.

On a déjà lu plus haut dans quelles conditions Agamemnon pour apaiser la colère d'Artémis avait dû offrir en sacrifice sa propre fille Iphigénie. Au moment où la malheureuse allait périr, la

déesse lui substitua une autre victime. Iphigénie se vit transportée d'Aulis en Grèce, jusqu'au fond du Pont-Euxin, dans un pays appelé la Chersonèse Taurique. Là, Artémis possédait un sanctuaire dont Iphigénie devint la prêtresse. Le culte de la déesse avait ici un caractère sanguinaire et barbare. Tout étranger qui abordait sur la côte devait être immolé et c'était à Iphigénie qu'incombait ce soin.



Groupe d'Artémis sur le grand autel de Zeus à Pergame. Musée de Berlin.

Nous n'avons pas à raconter à la suite de quelles péripéties Oreste, frère d'Iphigénie, qui pour venger son père Agamemnon s'était fait le meurtrier de sa mère, Clytemnestre, vint en Tauride. S'étant fait reconnaître de sa sœur, il l'emmène et emporte en même temps la statue de bois de la déesse qu'il a dérobée dans le sanctuaire. La légende disait que loin de s'irriter de ce rapt, Artémis s'en était fait la complice. Les fugitifs débarquèrent à Halæ Araphenides, le port de Brauron, avec la précieuse idole qui plus tard, disait-on, fut transportée sur l'Acropole. Ainsi s'introduisit



APOLLON ET MARSYAS

D'après le tableau attribué à Raphaël. Paris, Musée du Louvre.

en Grèce le culte d'Artémis dite *Taurique*. On en vint à dire que le sacrifice d'Iphigénie avait eu lieu, non pas à Aulis, mais à Brauron. Ce n'était plus par une biche, comme dans la légende primitive, mais par une ourse que la fille d'Agamemnon avait été remplacée sur l'autel.

L'ourse joue, en effet, un rôle important dans les fêtes des *Brauronia*, célébrées tous les cinq ans, d'abord à Brauron, plus tard sur l'Acropole d'Athènes. Le lexicographe Suidas raconte, de la manière suivante, l'origine de cette cérémonie. Un ours apprivoisé, qui vivait en liberté, avait



Artémis, Hermès et Leto ou Hera. Hydrie.
(Lenormant et de Witte, *Elite céram.*)

mis en pièces une jeune fille qui l'avait maltraité. Les frères de la victime tuèrent l'animal. Aussitôt une peste terrible s'abattit sur le pays. Les Athéniens envoyèrent consulter l'oracle. Celui-ci répondit qu'à l'avenir ils devraient consacrer leurs filles à Artémis, sous la forme d'une ourse. Cette consécration ne pouvait, naturellement, se faire que sous une forme fictive. Lors de la fête des *Brauronia* on voyait une longue théorie de jeunes filles, dont l'âge variait entre cinq et dix ans, se diriger vers le temple d'Artémis. Leurs vêtements étaient couleur de safran, sans doute pour rappeler le pelage de l'ours ; elles étaient accompagnées de leurs parents qui sacrifiaient une chèvre à la déesse. Ce jour-là ces jeunes filles étaient appelées ourses, « ἄρκτους », et toutes les Athéniennes, avant leur mariage, devaient avoir été ἄρκτοι de la déesse.

Les auteurs anciens nous racontent, sans entrer dans les détails, qu'à côté des cérémonies dont nous venons de parler on célébrait, à l'occasion des *Brauronia*, des fêtes d'un caractère tout-à-fait différent. Les hommes se livraient à de véritables orgies, suivies de débordements licencieux qui n'ont plus aucun rapport avec le culte d'Artémis mais se rattachent plutôt à celui de Dionysos.

D'après une autre légende, l'idole d'Artémis Taurique, enlevée par Oreste, aurait été apportée non pas à Brauron mais à Limnaïon, village de Laconie. Là se trouvait un sanctuaire d'Artémis Orthia, ou droite, ainsi appelée parce que la statue de bois de la déesse avait été trouvée dans cette position parmi des buissons. Cette trouvaille avait eu des conséquences terribles pour ses auteurs qui devinrent tous fous. En outre, pendant un sacrifice, les assistants se précipitèrent les uns sur les autres. Ceux qui ne succombèrent pas sur le champ moururent d'un mal mystérieux. Attribuant ces fléaux à la colère d'Artémis on institua en son honneur des sacrifices humains qui duraient encore à l'époque de Lycurgue. Celui-ci les remplaça par la coutume de flageller de jeunes garçons dont le sang arrosait l'autel de la déesse. La prêtresse, tenant dans ses bras la statue de bois apportée par Oreste, veillait à la stricte observation des règlements édictés par Lycurgue. Quand le zèle des fouetteurs se ralentissait, le xoanon d'Artémis manifestait son mécontentement en se faisant plus lourd entre les bras de la prêtresse. D'autre part, la cérémonie de la flagellation était suivie d'une procession, dite phallophorie, où l'on portait des emblèmes qui n'ont aucun rapport avec le caractère de chasteté généralement attribué à Artémis.



Artémis tauropole. (Clarac, Musée.)

Pausanias nous raconte encore une curieuse légende relative au culte d'Artémis en Arcadie. « Près du bourg de Kondylea est un bois sacré d'Artémis avec un temple de cette déesse qu'on surnommait Kondyleatis. Le surnom fut changé dans les circonstances suivantes. Des enfants, en jouant près du temple de la déesse, trouvèrent une corde qu'ils attachèrent au cou de la statue et s'écrièrent que la déesse s'était étranglée. Les Kaphyens s'aperçurent de ce que faisaient ces enfants et les tuèrent à coups de pierres. Aussitôt une épidémie survint et les femmes n'accouchèrent plus que d'enfants morts. L'oracle consulté ordonna d'ensevelir les enfants et d'offrir, chaque année, des sacrifices funèbres en leur honneur. Jusqu'à nos jours, les Kaphyens ont suivi les prescriptions de l'oracle et ils invoquent, ce fut aussi une prescription de la Pythie, la déesse étranglée, Apankomenè, dans le de temple Kondylea. »

Artémis possédait encore un autre temple en Arcadie, à Lousoi. On disait que c'était là qu'étaient venu se réfugier les Proïtides, filles de Proïtos roi de Tyrinthe, frappées de démence. Elles avaient été purifiées dans le temple d'Artémis par le devin Melampos et avaient recouvert la raison.

Il y eut également identification entre l'Artémis hellénique et deux divinités thraces, Bendis et Chrysé. Leur culte présente de grands rapports avec celui de la sœur d'Apollon. Nous ne savons

d'ailleurs pas grand'chose sur Artémis Chrysé. Quant à Artémis Bendis, à laquelle les Athéniens avaient élevé un temple sur leur territoire, son culte se distinguait par son caractève sanguinaire. Des jeunes filles lui étaient, disait-on, sacrifiées, mais nous ignorons dans quelles conditions avaient lieu ces sacrifices.

Artémis était honorée dans un grand nombre d'îles de la mer Egée et de la mer Ionienne, particulièrement en Eubée, à Delos, à Paros, à Samos, à Corcyre, à Céphallénie. On la retrouve également dans l'île de Crète d'où sont originaires un grand nombre de légendes de la mythologie grecque. Là, Artémis se confondait avec une déesse qui porte tantôt le nom de Britomartis, tantôt celui de Dictynna. D'après certains auteurs, Britomartis était une nymphe crétoise qui, pour échapper aux poursuites de Minos, s'était précipitée dans la mer. Elle avait été sauvée de la mort par des pêcheurs qui l'avaient prise dans leurs filets. Suivant une autre légende, ces pêcheurs ayant voulu abuser de la nymphe, celle-ci leur échappa et alla se réfugier dans l'île d'Egine où un temple lui avait été élevé.



Artémis et Apollon Delphinien.
Oenochoé. British Museum, Londres.

LE CULTE D'ARTÉMIS EN ASIE.

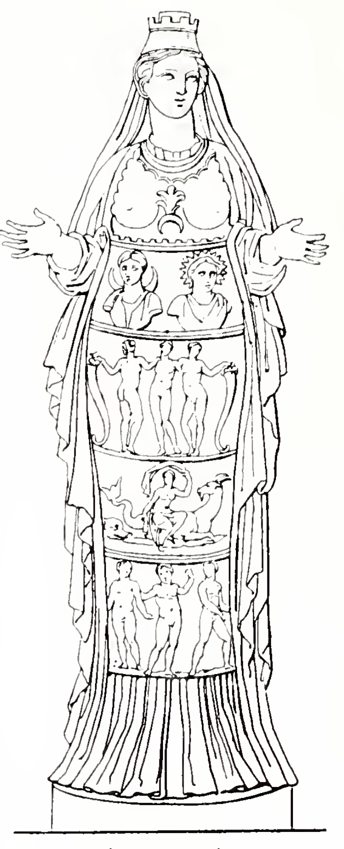
Sur le rivage asiatique de la mer Egée, à l'embouchure du Caystre, s'élevait un des sanctuaires les plus fameux d'Artémis, placé parmi les sept merveilles du monde. C'était l'Artémision d'Ephèse. La déesse qu'on y vénérait se distinguait sous de nombreux rapports de la sœur d'Apollon, mais n'en avait pas moins été identifiée avec elle. On racontait même que c'était tout près d'Ephèse, au bord du Cenchrios, dans le bois d'Ortygie et auprès d'un olivier existant encore à l'époque historique que Leto avait mis au monde Apollon et Artémis. Hermès avait annoncé leur naissance sur le mont Kerkyoa qui se dresse tout près de là. Il n'est pas jusqu'à la légende du serpent Python qu'on n'ait pas cherché à localiser dans ces parages.

Un fait hors de doute, c'est que les Grecs trouvèrent à Ephèse le culte d'une divinité qui présentait beaucoup d'analogies avec l'Artémis hellénique primitive. C'est une déesse de la nature, nourricière des plantes, des animaux et des hommes. Elle n'est pas conçue comme une vierge. Une des représentations les plus curieuses de l'Artémis éphésienne qui nous ait été conservée est celle qui nous montre la déesse avec un buste pourvu de nombreuses mamelles. Le bas du corps est enserré dans une sorte de gaine, divisée elle-même en un grand nombre de compartiments où l'on distingue de nombreux animaux symboliques. C'est là une idole évidemment tout orientale. Le même caractère se retrouve dans le culte même de la déesse. Toute une armée de prêtres, de prêtresses, de serviteurs fonctionnait dans l'Artémision. On y voyait même des eunuques, les Mégabyzes, puis trois classes de prêtres et de prêtresses. Quant aux esclaves qui desservaient le culte, ils étaient en quantité

innombrable. Malgré tous les efforts des Grecs pour helléniser l'Artémis d'Ephèse, celle-ci n'en conserva pas moins son aspect de divinité orientale. L'institution de jeux modelés sur ceux qui étaient célébrés en Grèce, n'empêcha pas l'identification entre la déesse hellénique et la divinité orientale de rester superficielle. Une légende disait qu'Artémis était venue à Ephèse demander l'hospitalité au héros Ephesos dont la femme avait repoussé la déesse. Pour la punir Artémis la changea en chien, puis prise de pitié lui rendit la forme humaine. Mais la malheureuse, incapable de chasser ce honteux souvenir, se pendit et la déesse lui donna le nom d'Hécate. Le culte de l'Artémis éphésienne se répandit aussi bien en Asie qu'en Europe. Les Phocéens l'apportèrent à Marseille où, d'après Strabon, elle eut un temple. Il y a une parenté très proche entre la déesse adorée à Ephèse et l'Artémis de *Leukophrys*. On n'a pas exactement déterminé l'emplacement de cette ville de Carie. Elle était probablement située dans la plaine du Méandre, au bord d'un lac dont l'eau, disait-on, était en constante ébullition. La déesse de Leukophrys était une divinité de la nature et principalement de l'élevage ; le buffle lui était consacré. On racontait que des Magnètes de Thessalie, après un court séjour en Crète, avaient reçu de l'oracle l'ordre d'aller fonder sur le Méandre une nouvelle Magnésie. Ils y trouvèrent le culte d'Artémis de Leukophrys et identifièrent cette déesse avec la sœur d'Apollon. Un des exemples les plus curieux de l'identification d'Artémis avec des divinités étrangères est celui que nous offre l'Artémis persique connue encore sous le nom d'Anaïtis. Ce n'était qu'une divinité locale de l'Oxus quand, au IVe siècle av. J.-C., le roi de Perse Artaxerxès II l'éleva au rang de grande déesse. Dès lors elle fut honorée dans tout l'empire du grand roi. Les Grecs, l'ayant connue, l'identifièrent avec la fille de Leto. C'est encore une divinité nourricière, parfois représentée avec des ailes, toujours suivie d'animaux, lions, cygnes, bouquetins.



Artémis archaïque.
Venise, Musée Saint-Marc.



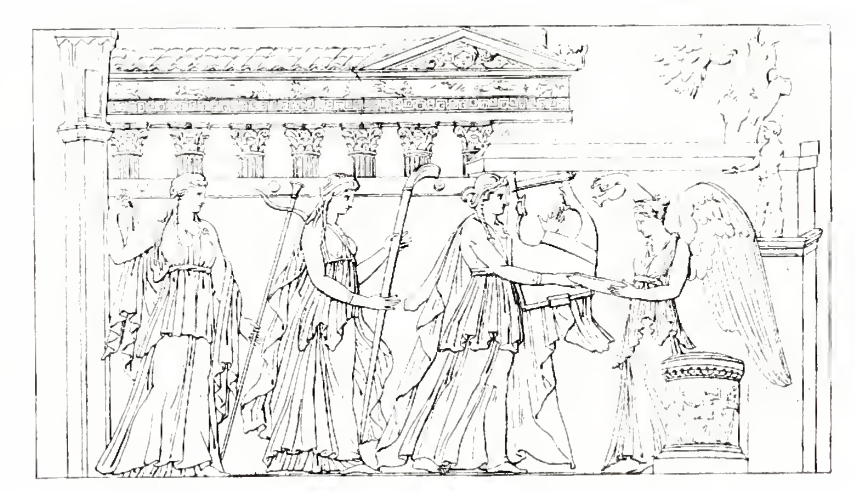
Artémis d'Ephèse.
Florence.

Citons encore l'Artémis de Pergæ, ville de Pamphylie, située entre le Caystre et un autre cours d'eau, le Catorrachtes. Là se trouvait un temple très célèbre, renfermant une idole de la déesse sous forme de pierre conique, ornée de plaques d'or, avec une tête de femme portant le calathos (coiffure en forme de chapiteau).

GRAND NOMBRE DE SYMBOLES.

Peu de divinités ont autant d'attributs symboliques qu'Artémis : animaux, plantes, objets de toute sorte. Nommons parmi les animaux, la biche, le chien, la chèvre, la tortue, le taureau, le bœuf zébu, la caille, le coq, l'abeille, l'ourse, le lion, le loup, la panthère, le serpent. Comme arbres on trouve le laurier, le myrte, le cyprès, le cèdre, l'olivier et le palmier. Enfin le carquois, l'épée, le javelot, le bipenne, la charrue, le croissant de lune sont également des attributs qu'on retrouve très fréquemment dans les représentations artistiques de la déesse dont nous allons parler.

L'étude de ces représentations depuis leur origine nous permettrait de suivre les développements de l'art grec, de ses premiers balbutiements à son plein épanouissement à l'époque classique. Pour Artémis, comme pour d'autres divinités, on se trouve d'abord en face d'idoles grossières et informes. Petit à petit on les perfectionna, en leur ajoutant une tête et des membres. Tels furent sans doute les xoana les plus anciens et en particulier ceux attribués à Dédale. Puis, le type d'Artémis se précise dans des statues dont les plus anciennement connues étaient attribuées à des sculpteurs dont le nom seul nous est parvenu : Tektaïos, Augeion, Disponios, Skyllis. Sur les vases peints, la déesse est représentée dans un assez grand nombre de scènes mythiques. Elle a de longs cheveux qui lui retombent sur les épaules et est généralement vêtue du peplos.



Artémis, Apollon citharède et Leto. Bas-relief de Thasos. (Clarac, Musée.)

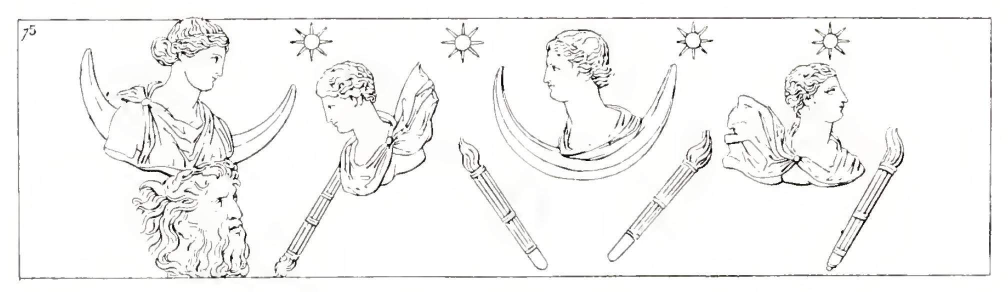
Parmi les statues d'Artémis les plus célèbres, antérieures à l'époque de Phidias dont nous parlent les auteurs anciens, il faut citer l'Artémis Giliadas qui se trouvait dans le temple d'Amyclée et était placée sous un trépied. L'Artémis Laphria, en or et en ivoire, était placée sur la colline de Calydon. Ses auteurs étaient les sculpteurs Menaichmos et Soidas. On croit avoir trouvé une imitation de cette statue à Pompeï. Artémis ne pouvait d'autre part manquer d'avoir sa statue dans le temple de son frère Apollon à Delphes et on cite encore d'autres effigies célèbres de la déesse, dans les sanctuaires de Corinthe et de Paros. La fille de Zeus et de Leto est en général vêtue d'une tunique et d'un manteau, mais elle apparaît moins souvent avec des ailes, comme dans la période précédente.

Phidias avait, paraît-il, représenté Artémis sur le trône de la statue colossale de Zeus d'Olympie. Il l'avait également fait figurer dans les sculptures décoratives du Parthénon et en particulier sur la frise représentant l'assemblée des dieux. Alcamène et Praxitèle l'ancien exécutèrent de leur côté des statues d'Artémis très réputées dans l'antiquité. C'est vers la même époque

qu'apparaît le type d'Artémis devenu populaire, celui de la déesse chasseresse, dont la statue dite Diane de Versailles, connue de tous, est l'un des modèles les plus parfaits.

Praxitèle, le sculpteur grec le plus célèbre après Phidias, s'était attaché à reproduire plusieurs fois la figure d'Artémis, soit seule, soit dans un groupe, entre Leto sa mère et son frère Apollon. C'est sous cette dernière forme qu'elle était représentée dans les temples de Mantinée et de Mégare, avec l'arc dans la main gauche, tandis que de la main droite elle prenait une flèche dans le carquois placé sur son dos. Dans le temple d'Artémis Brauronia, à Athènes, se trouvait une autre statue de la déesse, du même sculpteur. On en a rapproché la Diane, dite de Gabies, qui se trouve au Louvre. Enfin, le temple d'Artémis à Antikyra renfermait une statue colossale de la sœur d'Apollon par Praxitèle, dont Pausanias nous a laissé une description. La déesse, munie du carquois, tenait un flambeau de la main gauche ; à sa droite courait un chien.

C'est là le type définitif d'Artémis dans l'art, dont les sculpteurs des âges suivants ne s'écarteront plus que rarement. Ce qui ressort principalement, c'est le caractère virginal de la déesse, tout à fait conforme à l'idéal que s'étaient fait les Grecs de celle qui était pour eux la personnification de la chasteté.



Attributs d'Artémis. Bas-relief d'un autel ancien.
Paris, Musée du Louvre.



Hermès debout sur une plante entre deux sphinx. Olpée de la collection Blacas.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique.*)

CHAPITRE VII

HERMÈS

I. — LÉGENDES RELATIVES A LA NAISSANCE ET AUX AVENTURES D'HERMÈS.

TOUT en n'ayant pas l'envergure des divinités que nous avons étudiées jusqu'ici, Hermès n'en est pas moins un des personnages les plus curieux et les plus populaires de la mythologie grecque. Il ne possède pas de domaine nettement délimité mais empiète sur ceux de presque tous les autres dieux. Originaire de l'Arcadie, l'un des cantons du Péloponèse les plus sauvages et les moins accessibles aux influences extérieures, son culte remonte à une époque très reculée. A l'aide d'arguments ingénieux, M. Victor Bérard a essayé de démontrer la provenance phénicienne de l'Hermès arcadien. Ce qu'il est permis de supposer, c'est qu'avant d'être promu au rang de divinité de l'Olympe, Hermès a été un dieu purement local. Il a conservé en partie ce caractère et ces attributions primitives, mais l'un et les autres se sont développés et transformés au point de faire de l'humble berger du début le maître des cérémonies de l'Olympe et le bienfaiteur des hommes.

Hermès était le fils illégitime de Zeus et de Maïa, l'une des sept Pléiades, elle-même fille d'Atlas et de Pleione. Nous ne savons rien des circonstances de la séduction de Maïa par Zeus. L'hymne homérique consacré à Hermès nous dit simplement que Maïa, « pudique nymphe aux belles tresses, évitait la foule des divinités bienheureuses et habitait une grotte obscure ; là le fils de Kronos s'unit à elle, pendant une profonde nuit, afin que le sommeil retint Hera aux bras blancs et qu'ils ne fussent aperçus ni des dieux immortels, ni des mortels humains. » De même que son père, Hermès naquit dans une grotte. On la plaçait sur le mont Cyllène (aujourd'hui Zyria) que les anciens considéraient comme la plus haute montagne du Péloponèse, mais dont l'altitude (2.374 m.) est légèrement dépassée par celle du Taygète. Ce sommet était, disait-on, si élevé qu'il était à l'abri des vents et des nuages. Les cendres des victimes sacrifiées à Hermès ne se dispersaient pas. Au bout d'une année, on les retrouvait telles qu'on les avait laissées lors de la fête précédente célébrée en l'honneur du dieu. Sur le Cyllène poussait la μῶλυ, plante fabuleuse, aux vertus magiques, qu'Hermès remettra à Ulysse pour le protéger contre les enchantements de Circé.



Hermès enfant.
Londres, coll. Blundell.
(Clarac, Musée.)

A peine né, Hermès commence la série de ses prodiges. « Né à l'aurore, il joua le jour de la cithare et le soir il déroba les bœufs d'Apollon » dit l'hymne homérique. Le jour même de sa naissance il donnait ainsi la preuve de son esprit à la fois inventif et astucieux.

Sorti de sa grotte, Hermès trouve en effet une tortue qui va lui servir à fabriquer la lyre. « Avec un ciseau de fer brillant, il creusa, et il arracha la vie à la tortue de montagne... Il fixe en les coupant de diverses mesures, des tiges de roseaux, et il les passe à travers le dos de la tortue à écaille de pierre ; alentour, il tend habilement la peau d'un bœuf, et il y pose les deux bras de l'instrument, auxquels il ajoute le chevalet ; enfin, il tend sept cordes harmoniques faites de boyaux de brebis. » Sans plus tarder, il se met à jouer de l'instrument qu'il vient d'inventer et chante les amours de sa mère et de son père.

Cependant l'esprit d'Hermès « roulait déjà d'autres pensées. Il déposa la lyre creuse sur le berceau sacré, et, désirant des chairs, il saute de l'appartement parfumé sur une éminence, méditant en son esprit une ruse profonde, comme celles que pratiquent les voleurs au moment le plus sombre de la nuit. » Au coucher du soleil, il se dirige vers la Piérie « où les bœufs immortels des divinités bienheureuses ont leurs étables et où ils paissent de riants herbages que l'on ne fauche jamais. » Il s'empare de cinquante génisses qu'il emmène, en prenant la précaution de dissimuler ingénieusement les traces de son larcin. « Les sabots de devant étaient placés en arrière et les sabots de derrière en avant, et lui-même, comme les génisses, marchait à reculons ; il avait d'abord jeté ses sandales sur le sable de la mer, et il en avait tressé d'inouïes, d'inconnues, merveilleux travail, en entrelaçant des rameaux de tamaris et de myrte, et en liant une brassée de ces bois tout frais. » En route, il

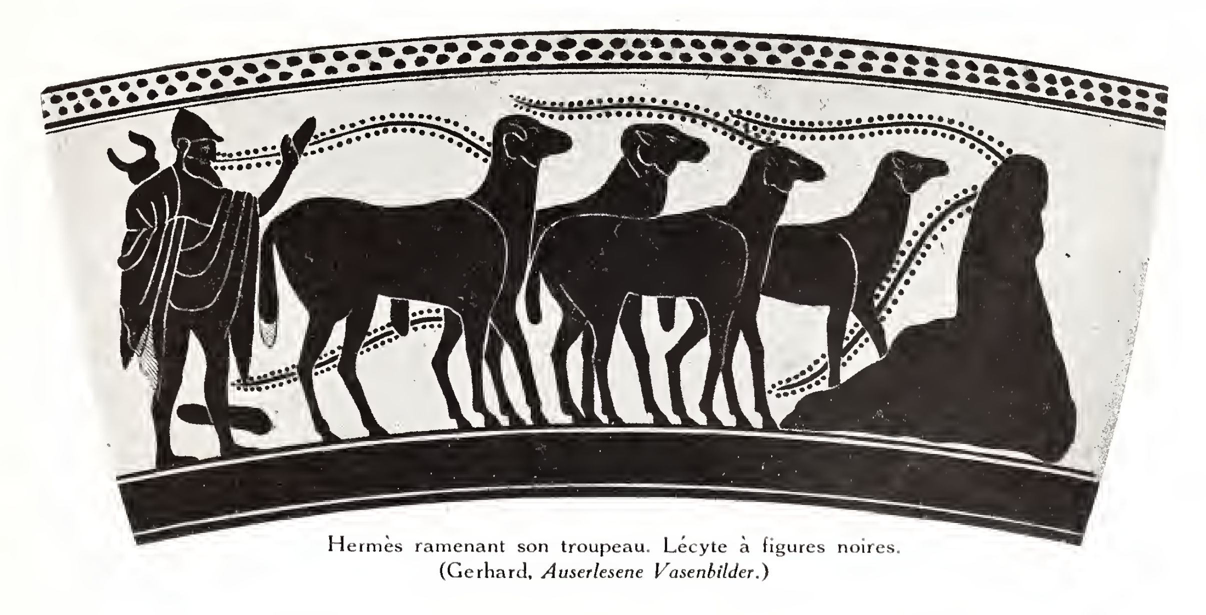
LE SUPPLICE DE MARSYAS

D'après le tableau de Louis de Namur. Ecole des Beaux-Arts.

(Phot. Bulloz.)

rencontre un vieillard qui pourrait être un témoin gênant. Hermès lui recommande le silence. « Si tu as vu, n'aie point vu, et sois sourd ayant entendu. »

Arrivé au terme de sa course, près de Pylos, Hermès cacha son troupeau dans une caverne. Il en fait ensuite sortir deux des génisses qu'il immole. Afin de pouvoir brûler leurs chairs « il chercha l'art de faire du feu. Il prit un gracieux rameau de laurier, et le pela avec du fer, puis il le frotta de sa main et une chaude vapeur en sortit. » Une partie des chairs est rôtie à la broche et divisée en douze parties, probablement pour chacun des douze dieux. Les peaux sont étendues sur des rochers où elles sècheront. Malgré l'envie qu'il en a, Hermès ne touche pas aux portions qu'il vient de faire ; il se contente d'en respirer le parfum. Enfin, il entasse le reste des chairs et les fait bouillir, éteint les



Hermès ramenant son troupeau. Lécyte à figures noires.
(Gerhard, *Auserlesene Vasenbilder.*)

braises et « fait disparaître la cendre noire. » Après avoir jeté ses sandales dans l'Alphée, le fils de Zeus et de Maïa s'empresse de retourner vers son berceau. Il pénètre dans sa demeure « à travers la serrure, semblable au souffle d'automne ou comme une vapeur. » Personne ne s'est aperçu de sa fugue, mais il ne peut s'empêcher d'en parler lui-même à sa mère, aux remontrances de laquelle il répond qu'il a l'intention de continuer ses exploits en allant piller le temple d'Apollon à Delphes.

Or Apollon à qui appartenaient les génisses dérobées par Hermès, ne tarde pas à s'apercevoir de cette disparition mystérieuse. L'enquête qu'il fait reste sans résultats, mais dit Apollodore d'Athènes « ayant appris par l'art divinatoire qui était le voleur, il alla trouver Maïa à Cyllène et accusa Hermès de ce vol. » La mère et le fils protestent, mais Apollon ne se laisse pas prendre à leurs dires mensongers. Il prend Hermès et l'emporte. « Alors, dit l'hymne homérique, le puissant meurtrier d'Argos (Hermès) réfléchit tandis que les mains du dieu l'enlevaient, et il fit partir un augure, misérable mercenaire de son ventre, impertinent messager, et aussitôt après l'éternua. Apollon, à ce bruit, jeta à terre l'illustre Hermès » Celui-ci lui proposa de porter leur différend devant Zeus, leur père commun. Apollon accepte et tous deux se mettent en route pour l'Olympe.

Le fils de Leto prend le premier la parole. Hermès lui répond en niant effrontément et en disant à Zeus : « Je te dis tout cela exactement. Je vénère beaucoup le Soleil et les autres divinités et toi je t'aime, et lui je le crains. Tu sais toi-même que je ne suis point coupable, et j'ajoute le grand serment : non, je ne le suis point, non par les superbes portiques des immortels. »

Tant d'impudence désarme le maître de l'Olympe. » Il rit aux éclats en voyant son fils nier avec tant d'art qu'il eût pris les génisses. « Hermès reçoit l'ordre d'aider son frère à retrouver les animaux dérobés. Il est obligé de s'incliner. Apollon rentre en possession de son troupeau. Pour l'adoucir, Hermès se met à jouer de la lyre dont il s'accompagne pour chanter. L'effet est immédiat. « Quel est cet art ? s'écrie Apollon. Quelle est cette Muse propre à calmer les irrémédiables soucis ? Quelle est cette exécution ? Car ces trois choses sont ici réunies pour que nous goûtions joie, désir et doux sommeil. Moi, serviteur des Muses de l'Olympe à qui est confié le soin des chœurs, et de l'illustre règle des vers, je n'ai jamais rien pris autant à cœur que ces accords dignes des fêtes où les jeunes hommes se délectent. »

Allant au devant des désirs d'Apollon, Hermès lui donna la lyre. Il eût bien voulu obtenir en échange le don de prédiction, la connaissance de l'avenir, privilège d'Apollon. Mais celui-ci ne consentit pas à s'en dépouiller. Il n'abondonna à son frère que la divination dite cléromantique, basée sur le sort et en particulier sur les dés, à qui son caractère capricieux et incertain enlevait toute valeur. Par contre, Hermès reçut les bœufs d'Apollon qui lui remit « la baguette de la richesse et de la félicité, toute d'or, à trois feuilles, sans alliage » qu'il avait étant berger. Hermès promit « de ne rien dérober de ce qui appartiendrait au dieu qui perce au loin et de ne jamais approcher de sa demeure. Apollon, de son côté, s'engagea par un signe de tête à une étroite amitié ; il jura que nul parmi les immortels ne lui serait plus cher, et qu'il le préfèrerait à tous les fils de Zeus, soit dieux, soit humains. »

RELATIONS D'HERMÈS AVEC LES AUTRES DIVINITÉS.

On vient de voir qu'à peine né Hermès, doué d'une force prodigieuse, fait en même temps preuve d'astuce et de malice dans ses rapports avec son frère Apollon. Il a fini par se réconcilier avec lui, et désormais rien ne viendra plus troubler leur entente. Le fils de Maïa saura également se concilier la faveur des autres habitants de l'Olympe, en se mettant à leur service pour remplir les missions les plus diverses.

Comme tous les autres dieux, Hermès prend part à la lutte contre les Géants. Hadès lui a prêté son casque qui rend invisible et il peut ainsi tuer le géant Hippolyte. Nous avons déjà raconté (v. ch. I, p. 9) comment Hermès vint au secours de Zeus auquel Typhœus avait coupé les nerfs des pieds et des mains. Ce ne fut pas la seule circonstance dans laquelle le fils prêta son assistance au père. Quand Io, victime de la jalousie d'Hera, eût été changée en vache, Zeus chargea Hermès de s'en emparer. Il ne put y réussir, mais tua Argos qui avait reçu d'Hera la mission de surveiller Io. D'après une légende l'épouse de Zeus poursuivit Hermès en jugement pour ce

meurtre, mais les dieux lui firent grâce parcequ'il avait agi à l'instigation du maître de l'Olympe. Celui-ci fit encore appel à Hermès au moment de la naissance de Dionysos. Il lui confia l'enfant né de ses amours avec Sémélé, pour le porter d'abord en Eubée, ensuite aux nymphes du mont Nysa. Hermès s'associe également à la rancune de son père contre Prométhée et se raille cruellement du malheureux Titan enchaîné sur le Caucase. Il n'est pas jusqu'à Hera dont Hermès n'ait su s'attirer les bonnes grâces, car avant de réclamer contre lui un châtiment pour le meurtre d'Argos, elle avait, disait-on, consenti à allaiter le fils de Zeus et de Maïa.



Hermès luttant contre un géant. Lécythe du Cabinet des Médailles.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique*.)

Pour avoir tué Adonis, Arès, le dieu de la guerre, avait été enfermé par les Aloades dans une prison d'airain. Il s'y trouvait depuis plus d'un an, à l'insu des autres dieux. Ce fut Hermès qui délivra son frère, grâce à l'indiscrétion d'Eriboia, la marâtre des Aloades. D'autre part, Apollon remit entre les mains d'Hermès l'enfant qu'il arracha du sein de son amante infidèle, Coronis, tombée sous ses coups, enfant qui devait être Asklepios. Hermès remplit encore le même office, en recevant des mains de Gæa le héros Erichthonios dont il a été question dans le chapitre relatif à Athéna. Il se trouve d'ailleurs fréquemment en relations avec la fille préférée de Zeus et l'assiste par exemple dans la purification des Danaïdes. C'est lui qui la conduit, en compagnie d'Aphrodite et d'Hera, auprès de Pâris chargé de décider quelle est celle des trois déesses qui est la plus belle. Enfin, Hermès assiste au rapt de Perséphone par Hadès et à son retour sur terre.

HERMÈS ET LES HÉROS.

Apollodore d'Athènes nous raconte qu'après le meurtre d'Iphitos Héraklès alla consulter la Pythie qui lui refusa de répondre. C'est ici que se place la dispute du trépied dont il a été question dans un chapitre précédent (v. p. 104). Quand sur l'ordre de Zeus, Apollon et Héraklès se furent réconciliés, l'oracle consentit à parler. La maladie dont souffrait le héros ne devait cesser que lorsqu'il aurait servi trois ans comme esclave. Ce fut Hermès qui se chargea de vendre Héraklès à Omphale. On sait le retentissement que ce servage devait avoir dans la légende.

Dans d'autres circonstances, nous voyons Hermès prêter son assistance au fils de Zeus et d'Alcmène. Quand Héraklès descendit dans les enfers pour en ramener le chien Cerbère, Hermès l'accompagna. Il fit de même lorsque le héros alla chercher l'âme d'Alceste, l'héroïne d'un des plus beaux dévouements dont la légende fasse mention.

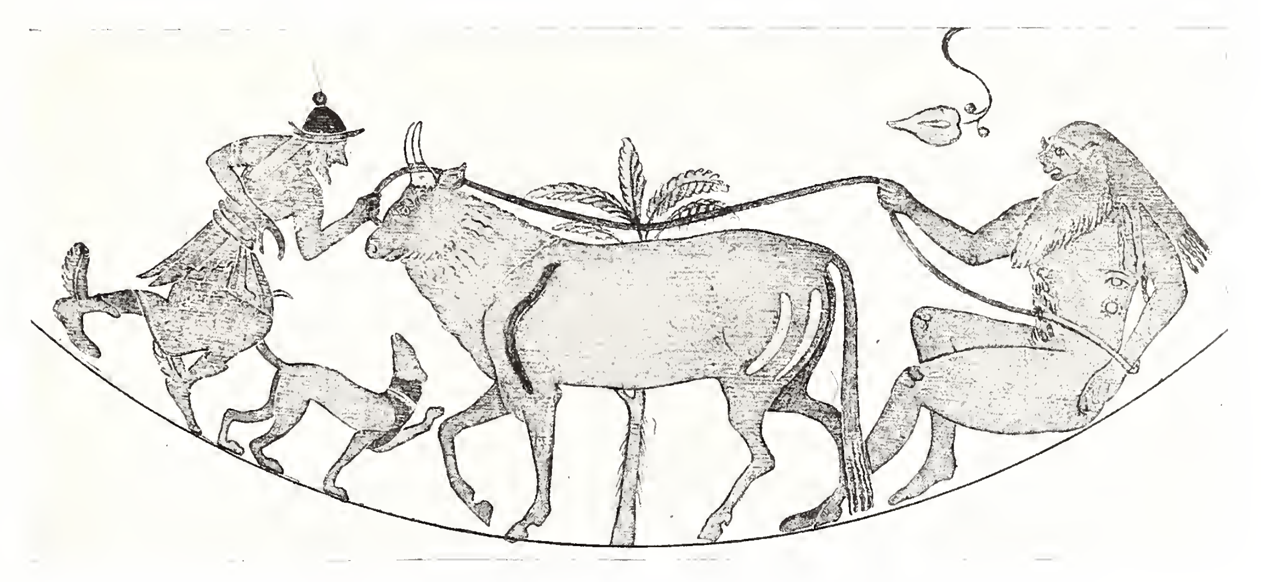
Un autre héros célèbre de la mythologie, Persée, trouva dans Hermès un auxiliaire précieux. Effrayé de la tâche qu'il avait assumée en s'engageant à rapporter la tête de la Gorgone, le héros thébain se laissait aller au découragement quand Hermès lui apparut. Le dieu lui demanda la cause de son chagrin, l'encouragea et s'offrit à le conduire. Persée accepta cette offre, et put ainsi arriver au terme de sa difficile entreprise. Il témoigna sa reconnaissance à Hermès en lui donnant le casque (*κυνεη*) qu'il avait reçu d'Hadès et qui avait la propriété de rendre invisible. De son côté Hermès donna à Persée une faulx en diamant.

LES AMOURS D'HERMÈS. SA POSTÉRITÉ.

Hermès passait pour avoir honoré de ses faveurs un certain nombre de nymphes et de mortelles qui lui donnèrent des enfants dont quelques-uns devinrent à leur tour des personnages célèbres. C'est ainsi qu'un hymne homérique fait d'Hermès le père de Pan que d'autres auteurs disent fils de Zeus ou encore d'Apollon. « La langueur du désir étant survenue, abondait en son âme pour qu'il s'unît à la nymphe Dryops. Et il accomplit ce mariage florissant ; la nymphe enfanta dans sa demeure le fils chéri d'Hermès, au premier aspect prodigieux, dieu aux pieds de chèvre, à deux cornes, épris des danses bruyantes et riant doucement. Elle fit un bond et s'enfuit, la nourrice abandonna l'enfant, car elle fut saisie de crainte en voyant ce visage rude et barbu. Aussitôt le bienveillant Hermès le recueillit dans ses mains, et en son âme, il fut comblé de joie. Il se hâta de se rendre au séjour des immortels, ayant enveloppé l'enfant dans la peau velue d'un lièvre de montagne. »

D'une autre nymphe, Hermès eut Daphnis qui exposé par sa mère dans un bois de lauriers de la Sicile fut trouvé par des pâtres. De leurs mains il passa entre celles des nymphes qui l'élevèrent. Il devint à son tour berger, se vit enseigner la musique par Pan et fut, dit-on, l'inventeur des chants bucoliques. Sa grande beauté lui valut d'être recherché non seulement des femmes, mais encore des hommes. Parmi ses adorateurs, on citait Pan, Priape et Hermès lui-même. Compagnon de chasse d'Artémis, Daphnis charmait la déesse et son cortège par ses chansons et les sons qu'il tirait de la syrinx.

Quand Daphnis mourut à la fleur de l'âge, les dieux et les hommes et la nature tout entière prirent son deuil. Ses cinq chiens ne voulurent pas lui survivre. Les auteurs anciens nous ont laissé plusieurs légendes relatives à la mort du beau berger. Une nymphe, du nom de Lyké était tombée amoureuse de lui. Elle lui avait arraché la promesse de ne jamais aimer d'autre femme qu'elle. S'il manquait à son engagement, il perdrait la vue. Au cours d'une chasse, Daphnis arrive devant un magnifique palais où il est accueilli par la fille d'un roi. Celle-ci s'éprend de son hôte. Daphnis essaye en vain de résister à l'enchanteresse qui lui fait boire un philtre et il succombe. L'inexorable Lyké, informée de la trahison de son amant lui inflige le châtiment dont elle l'avait menacé : elle le rend aveugle. Malgré son infirmité, Daphnis continue à faire retentir les échos des sons de sa



Hermès et Argos tenant la vache Io. Amphore tyrrhénienne.
Pinacothèque de Munich.

syrinx et de ses chants. En errant à l'aventure, il tombe du haut d'un rocher et expire. Au moment de mourir, il invoque Hermès son père. Celui-ci l'emmène dans l'Olympe et fait jaillir à l'endroit de la chute de Daphnis une source où les habitants de la Sicile venaient chaque année faire des sacrifices. Suivant une autre version, Daphnis aurait été métamorphosé en un rocher à figure humaine, qu'on montrait aux environs de la ville d'Himère.

Théocrite a chanté d'une façon toute différente le mythe de Daphnis. Celui-ci s'était vanté de résister victorieusement à Eros, le dieu de l'amour. Mais il lutte vainement contre la passion qui le consume. Ses plaintes attendrissent les troupeaux qu'il a sous sa garde et jusqu'aux animaux hôtes des forêts. Les bergers, Hermès et Priape, cherchent à le consoler. Daphnis reste insensible. Il ne retrouve la parole que pour injurier Aphrodite, appelle Pan auquel il remet sa syrinx et déclare qu'il va mourir. Il tombe à terre. Aphrodite veut le relever, mais ne tient plus qu'un cadavre entre ses bras.

On trouve plusieurs fils d'Hermès parmi les Argonautes. Le plus connu d'entre eux est Æthalide

qui fut le héraut de Jason et de ses compagnons. Hermès lui ayant promis de lui accorder tout ce qu'il demanderait excepté l'immortalité, Æthalide demanda de conserver la mémoire de tout ce qui lui arriverait dans les différents corps par lesquels passerait son âme. Cette légende ne pouvait manquer d'être recueillie par les partisans de la théorie de la migration des âmes, ou métempsychose, dont le protagoniste fut Pythagore. Les disciples du célèbre philosophe prétendaient que l'âme d'Æthalide avait animé leur maître. On citait même les noms des différents personnages dans lesquels cette âme avait successivement vécu. Ç'avait d'abord été Euphorbe, blessé par Ménélas au siège de Troie. Son bouclier avait été consacré par le vainqueur à Apollon Branchide, et l'âme d'Æthalide passée dans le corps d'Hermotine avait reconnu ce trophée. Enfin, avant d'arriver à Pythagore, l'âme du fils d'Apollon avait encore vécu dans la personne d'un humble pêcheur de Delos.

Autolykos, fils d'Hermès et de Chione, reçut de son père le don de métamorphoser tout ce qu'il dérobait, en particulier les animaux. C'est ainsi qu'il vola les bœufs de Sisyphe que celui-ci fut incapable de retrouver. Rendu méfiant, Sisyphe marqua ses bêtes d'un signe sur le sabot, à l'aide d'un fer rougi au feu. Cela lui permit de les reconnaître dans l'étable du voleur fort étonné de ce prodige. La légende raconte qu'au cours de cette visite, Sisyphe tombé amoureux d'Antikleia, fille d'Autolykos, obtint ses faveurs et devint ainsi le père d'Ulysse. Mais, avant de mettre au monde le célèbre héros, Antikleia épousa Laerte qui passa pour le véritable père du futur roi d'Ithaque.

Dans un chapitre précédent (v. p. 108) nous avons vu qu'Akakallis, fille de Minos avait eu plusieurs fils d'Apollon. Hermès la séduisit également. De leurs relations naquit Kydon, héros éponyme et fondateur de la ville de Kydonia en Crète. Ce ne fut pas la seule fois qu'Hermès porta le déshonneur dans la famille de Minos. Un fils de celui-ci, Catreus, ayant consulté l'oracle sur la manière dont son père finirait ses jours, il lui fut répondu qu'il périrait de la main d'un de ses enfants. Craignant de devenir le meurtrier de son père, Althamenès, fils de Catreus, s'enfuit avec sa sœur Apémosyne et alla s'établir dans un coin écarté de la Crète. Or, Hermès tomba amoureux d'Apémosyne, mais celle-ci, plus rapide à la course que le fils de Zeus, échappa pendant quelque temps à ses poursuites. Hermès eut recours à un stratagème. Il étendit sur le passage de la jeune fille des peaux d'animaux fraîchement écorchés. Apémosyne glissa, et avant qu'elle n'eût pu se relever, Hermès l'ayant rejointe assouvit sur elle sa passion. Elle raconta à son frère ce qui s'était passé. Althamenès ne voulut pas ajouter foi à ses dires et la tua d'un coup de pied.

On attribuait encore à Hermès un certain nombre d'autres aventures dans le but évident de permettre à certaines familles de se réclamer d'une ascendance illustre. C'est ainsi qu'Aglauros, fille de Cécrops aurait eu du fils de Zeus l'éponyme de la famille des Kerykes, Keryx. Une autre légende disait qu'Hersé, sœur d'Aglauros, également victime d'Hermès, devint mère de Céphale, mais il est indubitable que ce mythe fut simplement inventé pour faire plaisir aux habitants de l'Attique.



Hermès (ou un berger) accompagné de deux chiens et conduisant un troupeau de chèvres.
D'après un vase peint. (Lenormant et de Witte, *Elite céramographique.*)

II. — ATTRIBUTIONS D'HERMÈS.

MULTIPLICITÉ DES ATTRIBUTIONS D'HERMÈS. SON ROLE DANS L'OLYMPE.

La mythologie grecque nous présente peu de personnages remplissant des fonctions aussi nombreuses et aussi diverses qu'Hermès. Son action s'étend à la fois aux sphères célestes habitées par les dieux, au monde souterrain et à la terre où vivent les hommes. Il a su concilier ces différents rôles, grâce à une souplesse d'intelligence extraordinaire, à une bienveillance et à une indulgence qui ne s'embarrasse pas de la stricte observation des règles de la morale. D'où, sa popularité aussi bien parmi les dieux que parmi les mortels.

Hermès est avant tout le messager, le héraut des Olympiens. Il évince peu à peu de cette fonction l'aimable Iris qui passe à l'arrière plan. C'est principalement Zeus qui a recours à ses bons offices, dans des circonstances particulièrement difficiles, par exemple quand il s'agit de déjouer les effets de la colère et de la rancune d'Héra (aventure d'Io, naissance de Dionysos). Nous voyons Hermès intervenir dans d'autres circonstances, tantôt au nom de son père, tantôt sur l'ordre de l'Olympe tout entier. Homère nous le montre se rendant auprès de la nymphe Calypso pour mettre fin à la captivité d'Ulysse. « Il attache à ses pieds les belles et divines sandales d'or qui le portent, soit sur les flots, soit sur la terre immense, aussi vite que le souffle des vents. Il saisit ensuite le rameau qui lui sert, au gré de ses désirs, à charmer les dieux des humains ou à réveiller ceux que le sommeil a domptés. Cette baguette à la main, Hermès prend son vol, descend dans la Piérie ; de l'éther il tombe sur les flots et s'élance, semblable à la mouette qui, le long des golfes redoutés de la mer inépuisable, poursuit les poissons et plonge ses fortes ailes dans l'écume salée. Ainsi le dieu glisse sur l'immensité des vagues. » Ses missions terminées, Hermès revient sur l'Olympe où son astuce et son effronterie mettent les dieux en belle humeur. Quand Aphrodite et Arès sont pris dans les liens invisibles forgés par Héphaistos et que l'amant de la déesse de l'amour est sommé de payer au mari outragé le prix de l'adultère, Apollon dit à Hermès « O fils de Zeus, messager, dispensateur des biens, sans doute à ce prix, tu consentirais à reposer à côté de la belle Aphrodite ? — Plût

aux dieux, répond Hermès ; dussé-je être enveloppé de liens trois fois plus forts, dussent tous les dieux et toutes les déesses en être témoins, oui, sans doute, je voudrais partager la couche de la belle Aphrodite. »

Comme insigne de son office de messager des dieux, Hermès porte le caducée, dont la forme, d'abord très simple, se complique de plus en plus. A l'origine ce n'était qu'une baguette, un rameau, comme dit Homère dans le passage cité plus haut. A cette baguette on ajouta un disque couronné d'un croissant, de façon à tracer une sorte de 8 ouvert par le haut ȣ. Cette forme archaïque fut ensuite perfectionnée ; la baguette devint le caducée aux serpents que nos médecins militaires portent aujourd'hui encore brodé sur le col de leur dolman.



Hermès ailé.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique*).

D'après la légende, le caducée enroulé de deux serpents aurait été inventé par le devin Tirésias dont nous avons déjà eu l'occasion de parler dans un chapitre précédent (v. p. 82). Rendu aveugle par Athéna pour l'avoir vue nue au bain, Tirésias avait reçu de la déesse, outre le don de comprendre le langage des oiseaux, un bâton pour se conduire. « Suivant Hésiode, écrit Apollodore, Tirésias ayant trouvé à Cyllène deux serpents accouplés et les ayant blessés, devint femme. Ayant retrouvé, quelque temps après, ces mêmes serpents accouplés, il redevint homme. C'est pourquoi Zeus et Hera se disputant un jour sur la question de savoir qui de l'homme ou de la femme avait le plus de plaisir en amour, le prirent pour arbitre. Tirésias répondit que de dix-neuf parties qui composaient le plaisir amoureux, la femme en éprouvait dix et l'homme neuf. Hera irritée de cette sentence le priva de la vue, mais Zeus le doua de l'art de la divination. »

D'après un autre auteur ancien, ce n'est pas moins de sept fois que Tirésias aurait changé de sexe. Tirésias, née du sexe féminin, est-il dit, dans la traduction que nous empruntons à M. Victor Bérard, fut élevée par Chariclo. Parvenue à l'âge de sept ans, elle fut aimée par Apollon qui lui enseigna la divination, à condition qu'elle lui accorderait ses faveurs. Lorsqu'elle eut appris cet art, elle ne voulut pas tenir sa parole. Apollon pour se venger la changea en homme. Ce fut alors que Tirésias jugea la querelle entre Zeus et Hera. Sa réponse déplut à Hera qui le changea de nouveau en femme. Tirésias devint amoureux d'un bel Argien nommé Calon, mais s'étant moquée d'une statue d'Hera, elle fut encore changée par la déesse en un homme très laid, jusqu'au jour où Zeus



APOLLON ET DAPHNE

D'après le tableau de Tiepolo. Paris, Musée du Louvre.

compatissant la changea en une femme très belle. Un Trézénien, Glyphios, devint amoureux d'elle et tenta de la violer ; elle le tua. Poseidon qui était amoureux de Glyphios chargea les trois Parques de le venger : elles condamnèrent Tirésias à redevenir un homme. Mais aux noces de Thétis et de Pelée, Aphrodite et les trois Charites, Kalé, Pasithea, Euphrosyne, se disputèrent le prix de la beauté. Tirésias, pris comme arbitre, donna le prix à Kalé et Aphrodite le changea en une vieille femme, mais Kalé lui donna une belle chevelure et la transporta en Crète où Arachnos devint amoureux d'elle. Arachnos se vanta ensuite d'être l'amant d'Aphrodite ; la déesse furieuse changea Arachnos en belette et Tirésias en rat ».



Hermès occupé à tailler son caducée dans une branche de sapin. Musée de Berlin. (Lenormant et de Witte, *Elite céram.*)

Comme on voit, presque tous les dieux, Zeus, Hera, Apollon, Poseidon, Aphrodite, jouent un rôle dans la légende de Tirésias. Pour en revenir au caducée dont l'invention était attribuée à Tirésias, certains auteurs ont voulu y voir une allusion aux deux serpents envoyés par Hera pour étouffer Héraklès au berceau et que le fils de Zeus étrangla. D'après M. Victor Bérard, les deux serpents du caducée seraient l'emblème du double caractère d'Hermès, à la fois l'envoyé de Zeus et d'Aphrodite, possesseur des deux sexes, en un mot l'envoyé Hermaphrodite. Nous reviendrons plus loin sur ce point particulier de la légende d'Hermès.



Hermès tenant le caducée et emportant la lyre d'Apollon. (Lenormant et de Witte, *El. céram.*)

En sa qualité de héraut des dieux, Hermès était doué d'une mémoire extraordinaire et d'une très forte voix. Le héros Stentor, dont nous ne savons rien si ce n'est que sa voix égalait celle de cinquante hommes réunis, eut l'imprudence de provoquer Hermès. Il s'agissait de savoir qui des deux concurrents crierait le plus fort. Stentor fut vaincu et paya de la vie sa défaite.

ROLE D'HERMÈS DANS L'HUMANITÉ.

La mythologie grecque prête à Hermès, dieu terrestre, les attributions les plus diverses. Par ses nombreuses inventions, il devient le bienfaiteur des hommes auxquels il aimait à rendre service dans maints cas embarrassants. Comme on l'a vu plus haut, Hermès, après avoir dérobé les bœufs de son frère Apollon, « chercha l'art de faire le feu » qu'il trouva en frottant de sa main un rameau de laurier.

On sait comment il inventa la lyre dont il fit ensuite présent à son frère Apollon, et on lui attribuait également l'invention de la flûte et de la syrinx. C'est donc à lui que les hommes sont redevables de l'art de la musique, devenu dans la suite le domaine plus spécial d'Apollon et des Muses.

De même Hermès était considéré par les Grecs comme le dieu de la parole et de l'intelligence. On lui devait, disait-on, l'écriture. Suivant les uns il avait inventé lui-même les lettres pour les donner ensuite aux Egyptiens. D'après une autre légende, Hermès avait apporté aux Arcadiens les lettres phéniciennes qui par Cadmos furent introduites en Béotie. En sa qualité de fils de Maïa, l'une des Pleiades transportées parmi les astres, il était l'inventeur de l'astronomie et, par suite, des mathématiques. C'était Hermès aussi qui, disait-on avait donné aux hommes leurs premières lois, c'est à lui qu'on devait les règles des échanges, des traités, la fixation des poids et des mesures. « C'est Hermès, dit Diodore de Sicile, qui a le premier trouvé le poids et la mesure, le gain et la tromperie. » Le fils de Zeus et de Maïa devint ainsi le dieu du commerce. Un de ses symboles était la bourse bien remplie. Il était donc adoré des marchands et particulièrement des intermédiaires qui dès cette époque avaient la réputation de ne pas être très scrupuleux. Leur mauvaise renommée passa au dieu lui-même qui devint ainsi le protecteur des voleurs. A Samos, il y avait une fête où il était permis de voler. A Pergame, les commerçants qui s'étaient livrés à des trafics frauduleux, pouvaient se soustraire aux poursuites de la justice en payant une certaine somme qu'on appelait « l'argent pour Hermès ».



Hermès criophore. Kylix du Musée Chiusino.
(Lenormant et de Witte, *Elite céram.*)

Il ne manquait d'ailleurs pas de légendes qui permissent aux voleurs d'invoquer Hermès comme leur patron. On a vu qu'à peine né il dérobe les bœufs d'Apollon. Suivant Lucien, presque tous les dieux eurent à se plaindre des vols d'Hermès. A Poseidon, il aurait pris son trident, à Apollon son arc et ses flèches, à Héphaistos ses tenailles, à Aphrodite sa ceinture, à Zeus lui-même son sceptre.

Pour se faire allaiter par Hera, Hermès aurait, d'après une légende, pris la forme du dieu préféré de la déesse, Arès. Sa manie du vol l'amène à jouer des tours à sa propre mère. Un jour que Maïa se baignait avec ses filles, Hermès leur déroba leurs habits. Il ne consentit à les leur rendre qu'après s'être un bon moment amusé de leur embarras. Ajoutons d'ailleurs que les dieux étaient les premiers à encourager les larcins d'Hermès quand ils y avaient quelque intérêt. On a déjà vu que Zeus l'avait chargé de dérober Io transformée en vache. De même, quand il s'agit de permettre à Priam de ramener dans Troie le cadavre de son fils Hector, c'est Hermès qui est délégué par l'Olympe pour assister dans sa tâche le malheureux vieillard.



Hermès armé du caducée
et volant les offrandes placées sur un autel.
(Lenormant et de Witte, *El. céram.*)

HERMÈS DIEU DES ROUTES. LES HERMAÏ.

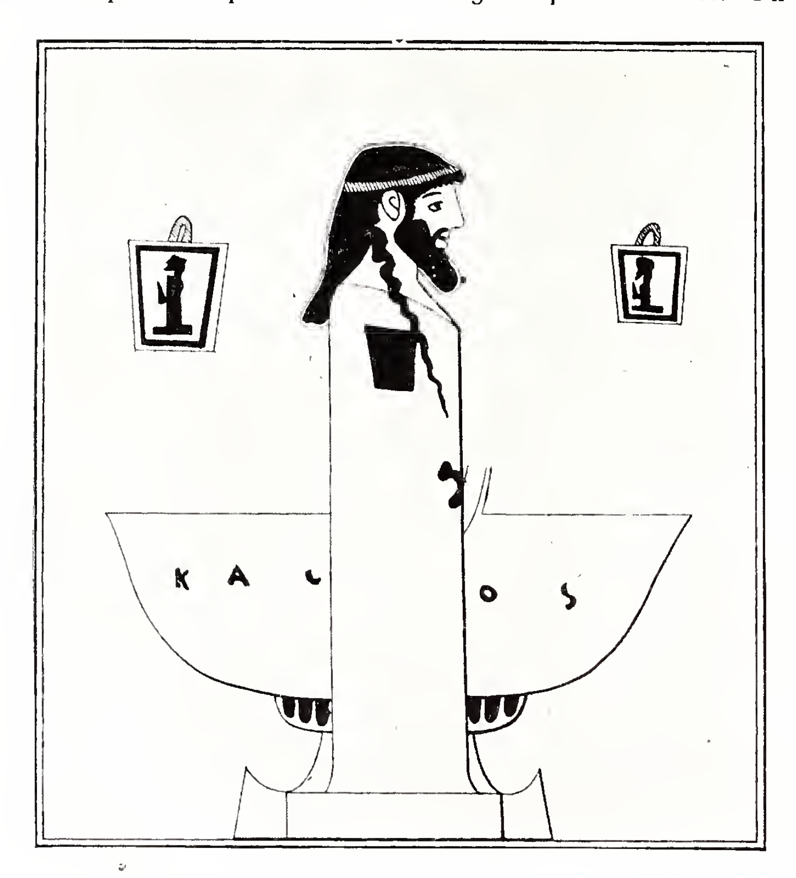
La protection d'Hermès s'étendait à tous ceux qui circulaient sur les chemins ou plutôt sur les sentiers, voyageurs, émigrants, chasseurs. Il veillait à ce qu'ils ne s'égarassent pas. C'est dans ce but que se dressaient les Hermaï qui remplissaient les fonctions de nos poteaux indicateurs. Ce ne furent d'abord que de simples tas de pierres. Chaque voyageur, en passant, ajoutait une pierre nouvelle au monceau déjà constitué. Il se débarrassait ainsi de sa fatigue, passée dans la pierre qu'il venait de lancer. Quand il le pouvait, le voyageur devait aussi déposer des figues auprès des Hermaï. Il atteignait ainsi un double but : d'un côté il honorait Hermès, de l'autre il venait au secours des passants affamés.



Hermès tenant le caducée et faisant une libation.
(Lenormant et de Witte, *Elite céram.*)

Les tas de pierres primitifs furent à une certaine époque remplacés par des symboles moins rudimentaires. Les Hermaï dressés au bord des routes prirent la forme de colonnes quadrangulaires, surmontées d'une tête et presque toujours ornées d'un phallus en érection. Plus tard on leur ajouta des bras. Dès le début on donne à la tête une expression artistique : les cheveux soigneusement disposés retombent sur la nuque, la barbe est pointue, mais on trouve aussi des Hermaï imberbes. Leur taille était très variable ; tantôt ils avaient la grandeur d'un homme, tantôt ils ne s'élevaient qu'à quelques pieds au-dessus du sol. L'usage des Hermaï se répandit de plus en plus. On ne se contenta plus d'en placer au bord des routes, aux carrefours (où ils avaient parfois trois ou quatre têtes), près des ponts. Le fils de Pisistrate, Hipparque, en fit ériger à Athènes et dans les dèmes voisins. On pouvait y lire l'indication des

distances et de belles sentences morales. De poteaux indicateurs, les Hermaï devinrent poteaux frontières. Ils se dressaient aux portes des villes, à l'entrée et dans la cour des maisons, sur les places des marchés, dans les gymnases et les palestres, dans les bibliothèques et jusque sur les tombeaux. Parfois la tête du dieu représenté n'était pas celle d'Hermès, mais ces monuments n'en portaient pas moins le nom générique d'Hermaï. On leur rendait un véritable culte, surtout dans les basses classes de la société et en particulier parmi la jeunesse des deux sexes. Les Hermaï étaient ornés de branchages et de couronnes ; on leur faisait des libations, on leur offrait des fruits, des gâteaux et même des animaux tels que des oiseaux et des lièvres. Pendant les cérémonies, il était permis aux adorateurs de toucher familièrement la tête ou le phallus des Hermaï, mais cela ne diminuait en rien la vénération dont ces monuments étaient l'objet. On le vit bien quand, en 421, la veille du départ de l'expédition de Sicile, une bande de jeunes gens s'amusa à mutiler les Hermaï des rues d'Athènes. On cria au sacrilège. Malgré sa popularité, Alcibiade, accusé d'avoir pris part à ce forfait, fut ramené à Athènes ; il réussit à s'enfuir et à se soustraire ainsi à la vindicte publique.



Hermès de forme carrée.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique.*)

HERMÈS DIEU DE LA JEUNESSE.

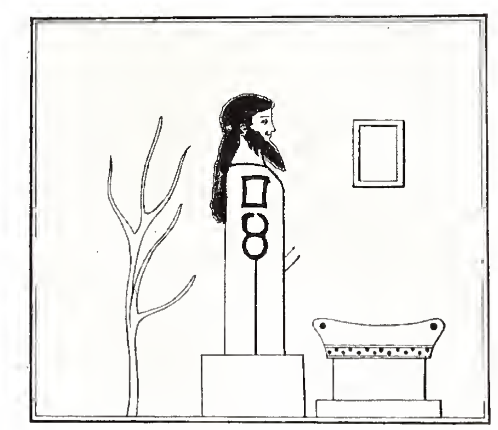
Nous venons de voir que c'étaient principalement les jeunes gens qui honoraient les Hermaï. C'est qu'Hermès étendait d'une façon toute spéciale sa protection sur la jeunesse. Il l'avait déjà prouvé en accordant son assistance à des fils de dieux comme Erichthonios, Dionysos, Asklepios. On peut dire de lui qu'il fut le premier organisateur des jeux sportifs qui développent la vigueur corporelle chez les jeunes gens. C'est lui qui avait inauguré les exercices de la palestre comprenant la lutte, le pugilat, le saut, la course, etc. Le nom même de palestre venait, disait-on, de celui de Palaistre, fille, soit d'Hermès, soit du roi arcadien Chorikos qui aurait inventé l'art de la lutte. Cet art fut enseigné à Héraklès, d'après la légende, par un fils d'Hermès, Harpalykos, dont l'adresse était telle que personne ne pouvait lui résister. Dans certaines villes comme Phénée, Pallène, Athènes et jusqu'en Crète, les jeunes gens célébraient le culte d'Hermès par des fêtes où les jeux de la palestre tenaient le premier rang.

HERMÈS DIEU DE LA SANTÉ.

Sans être le dieu de la médecine proprement dit, Hermès veillait sur la santé des hommes et savait au besoin leur prêter un concours efficace contre la maladie. On racontait que la ville de Tanagra étant en proie à la peste, le dieu l'en avait délivrée en portant un bélier autour des murailles de la cité. Ce souvenir était commémoré par une cérémonie, au cours de laquelle le plus beau des éphèbes tanagréens faisait le tour de la ville avec un bélier sur les épaules. Nous avons déjà parlé de la moly, cette herbe remise par Hermès à Ulysse pour le protéger contre les enchantements de Circé. C'était lui aussi qui avait enseigné aux hommes l'usage de deux autres plantes, l'ancérine et la quintefeuille qui avaient, disait-on, des propriétés léthargiques et procuraient des songes.

HERMÈS CONDUCTEUR DES AMES OU PSYCHOPOMPE.

L'intérêt qu'Hermès portait aux hommes les suivait jusque dans leur sommeil et même après leur mort. Il envoyait des songes aux mortels et pouvait les endormir ou les réveiller à sa guise. C'est à lui par exemple que les Phéaciens, d'après l'Odyssée, faisaient leur dernière offrande avant d'aller prendre leur repos. L'image du dieu se dressait près des lits et c'était de son côté que se tournait le visage du dormeur.



Hermès de forme carrée,
entre un autel et un arbre dépouillé de feuilles.
Vase de la collection Hamilton.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramogr.*)

A partir d'un certain moment l'idée prévalut dans les conceptions religieuses des Grecs que le royaume des âmes était situé dans le domaine souterrain d'Hadès, loin de la terre qui avait reçu la dépouille corporelle des défunts. La tâche de transporter les âmes au-delà du Styx n'incombait pas à Charon seul. Hermès était également chargé de ce soin. C'est lui qui accompagne dans leur voyage les âmes des prétendants tués par Ulysse. Quand, dans les Perses d'Eschyle on invoque l'ombre de Darius, on s'adresse à la fois à Hadès et à Hermès pour obtenir cette faveur. Le rôle du dieu psychopompe se développa de plus en plus. A Argos, par exemple, on offrait un sacrifice à Hermès trente jours après chaque décès, car on croyait qu'il s'occupait des âmes comme Apollon des corps.

HERMÈS ET LA DIVINATION.

Intermédiaire entre les dieux et les hommes, passant du monde céleste au monde terrestre et de celui-ci au monde souterrain, Hermès semblait particulièrement bien placé pour prédire l'avenir. Mais il a dû abandonner ce privilège à son frère Apollon qui tout au plus lui a concédé le droit de rendre l'oracle par l'intermédiaire des Thries, qui « la tête poudrée de farine blanche, ont leur demeure au fond du vallon de Parnasse ». Nous ne connaissons que d'une façon confuse ce qu'était ce mode de divination par des pierres ou galets qui d'après certains auteurs « remplissaient un bassin de bronze placé devant le trépied fatidique, s'agitant et sautant quand le dieu voulait rendre un oracle ». Pausanias nous parle, d'autre part, d'un oracle

d'Hermès à Pharae, ville d'Achaïe. « Il y a à Pharae une statue d'Hermès barbu ; la statue est en marbre, de forme carrée, de grandeur moyenne. Près de là a été institué un oracle. Devant la statue se trouve un foyer également en marbre autour duquel sont scellées des lampes de bronze. Celui donc qui veut consulter le dieu arrive vers le soir, brûle de l'encens sur le brasier, puis ayant versé de l'huile dans les lampes et les ayant allumées, il place sur l'autel, à droite de la statue, une monnaie du pays qu'on appelle chalcous, et s'approche du dieu pour lui poser à l'oreille la question qui l'amène ; après quoi il quitte l'agora en se bouchant les oreilles. Une fois hors de l'agora, il ôte ses mains de ses oreilles, et la première voix qu'il entend, c'est la réponse de l'oracle. »



Hermès ramenant Alceste des enfers.
Colonne de l'Artémision d'Ephèse.

HERMÈS DIEU DE LA FÉCONDITÉ. De toutes les attributions d'Hermès, la plus importante et probablement la plus ancienne est celle qui fait du dieu un agent du principe de la fécondité. Les attributs essentiels sont le phallus et le bélier ; on y ajoute quelquefois le veau et le bouc (d'où les noms d'Hermès criophore, moschophore et tragophore). Suivant Pausanias, Hermès était représenté par un simple phallus dans le temple qui lui était consacré à Cyllène, en Elide. « Le phallus turgescent, dit M. Victor Bérard, demeura l'attribut essentiel et le seul ornement des xoanons (statues de bois) d'Hermès. Ce phallus était-il un souvenir de la primitive idole ? Obéissant au contraire à quelque raisonnement, les Arcadiens traduisaient-ils par ce symbole leur conception du dieu viril et fort, héros et guerrier aussi bien que messager de son père ? ou du dieu lascif, amant de la déesse ? » Dans l'hymne homérique à Aphrodite, le poète, parlant des nymphes, dit que « les satyres et le subtil meurtrier d'Argos (Hermès) s'unissent d'amour avec elles, dans l'ombre des grottes secrètes. » Nous avons vu plus haut que les Hermaï étaient pourvus d'un phallus. Il en était probablement de même de la très ancienne statue d'Hermès consacrée par Cécrops dans le temple d'Athéna Polias.

Pausanias ne se prononce pas sur ce point, car cette statue, quand il visita le temple, était couverte de branches de myrthe.

Les Arcadiens, peuple de bergers, demandaient principalement à leur dieu de favoriser la croissance et la multiplication de leurs troupeaux. Or, l'animal domestique, prolifique par excellence, c'est le bélier. Il joue donc un rôle capital dans le culte d'Hermès, même en dehors de l'Arcadie, comme nous le raconte Pausanias. « Sur la route du Lechaion (à Corinthe) est une statue d'Hermès avec un bélier à son côté ; c'est qu'Hermès est, suivant Homère, le dieu surveillant et gardant les troupeaux ; on donne aussi une raison mystique dans les initiations de la déesse mère, au sujet d'Hermès et de son bélier, mais je ne puis la dire. » On ne peut que regretter cet accès de pudeur chez Pausanias, car ses indications nous eussent probablement fourni d'intéressantes données sur ce point.



Hermès pesant les âmes d'Achille et de Memnon en présence de Thétis et d'Eos. Coupe à figures rouges. Musée du Louvre, Paris.

Quant au bouc, plus généralement consacré a Aphrodite, c'est évidemment à cause de son caractère lascif qu'on l'a mis au nombre des attributs d'Hermès. Une terre cuite d'Athènes représente « le dieu, debout, barbu et revêtu d'une chlamyde ; il tient de la main gauche les quatre pattes réunies d'un bouc, aux cornes très longues, placé sur son épaule. » Sur un vase peint, on voit Hermès, le caducée à la main, assis sur un bouc. Enfin, c'est en prenant la forme d'un bouc qu'Hermès assaillit Pénélope, qu'il ne faut pas confondre avec la femme d'Ulysse.

DIFFUSION DU CULTE D'HERMÈS.

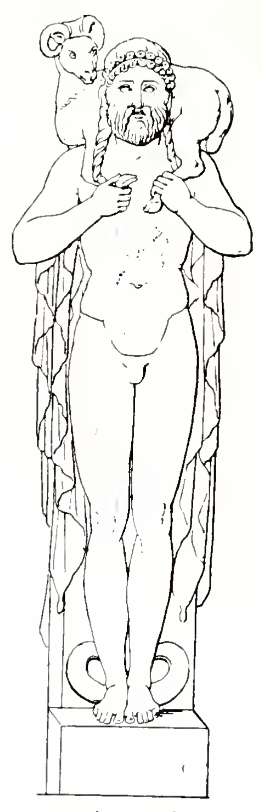
Le fils de Zeus et de Maïa, qui passait pour avoir offert le premier sacrifice aux dieux, en recevait lui-même un grand nombre de la part de ses adorateurs. Moins distant des mortels que les autres divinités, il acceptait d'eux les offrandes les plus diverses qui n'exigeaient pas toutes l'effusion du sang. Le bélier, l'agneau, la chèvre, le taureau et en quelques endroits le porc, étaient les animaux qu'on sacrifiait de préférence à Hermès ; on lui offrait spécialement les langues de ces victimes, usage dans lequel on a voulu voir une allusion à la fonction d'Hermès dieu de l'éloquence. D'autre part, adoré surtout dans les classes populaires, Hermès savait se contenter d'offrandes plus modestes. Il aimait, disait-on, beaucoup les gâteaux ; aussi lui en offrait-on. Au cours de la fête des Antesthéries, on lui apportait des vases remplis de légumes cuits, et il en était de même lors de la consécration de nouveaux Hermaï.

Le culte d'Hermès était célébré par des fêtes spéciales, les Hermaia, qui ne nous sont qu'imparfaitement connues. C'était surtout la jeunesse qui y participait par l'organisation de jeux gymniques dont le principal était la lampadodromie (course aux flambeaux). Nous savons par les textes qu'il y avait des Hermaia à Athènes, à Salamine, à Tanagra, à Pallène, en Achaïe, à Phénée et à Cyllène en Arcadie, à Argos, à Delos, en Crète.

Hermès ne possédait pas un grand nombre de temples qui lui fussent personnellement consacrés et le plus souvent son culte est associé à celui d'une ou plusieurs autres divinités. Le sanctuaire du dieu le plus réputé était celui du mont Cyllène, le lieu même de sa naissance, d'après la légende. Ce temple avait été fondé, disait-on, soit par Cyllène, fils d'Elatos, soit par Lykaon. On y voyait un xoanon d'Hermès, haut de huit pieds. Un autre temple du dieu s'élevait dans la ville de Phénée; on en cite également un à Tégée. C'est dans le temple de Zeus à Olympie que se dressait la statue d'Hermès par Praxitèle qu'une heureuse découverte a rendue à notre admiration. On cite encore d'autres statues du dieu à Argos, à Sparte, à Corinthe, à Sicyone, à Phères où l'on venait consulter l'oracle. A Athènes se trouvait la statue consacrée par Cécrops dans le temple d'Athéna Polias dont nous avons parlé plus haut. On en voyait une autre près du Pœcile, une autre à l'entrée de l'Acropole et on attribuait à Socrate celle qui s'élevait près des Propylées.



Hermès avec la bourse.
Rome, coll. Giustiniani.
(Clarac. Musée.)



Hermès criophore.
Collection Pembroke.
(Clarac, Musée.)

Thèbes possédait dans un de ses temples une statue d'Hermès par Phidias. A Tanagra, le dieu avait deux sanctuaires. L'un d'eux était consacré à Hermès Promachos. On racontait que la ville ayant été attaquée par les Eubéens, Hermès s'était mis à la tête des éphèbes et, armé d'un simple strigile, avait mis l'ennemi en déroute.

On trouve également trace du culte d'Hermès en Thessalie, en Phocide, dans les principales îles de la mer Egée et en Asie-Mineure. Les habitants de Samothrace prétendaient avoir pour éponyme Saon, fils d'Hermès et de la nymphe Rhènè.

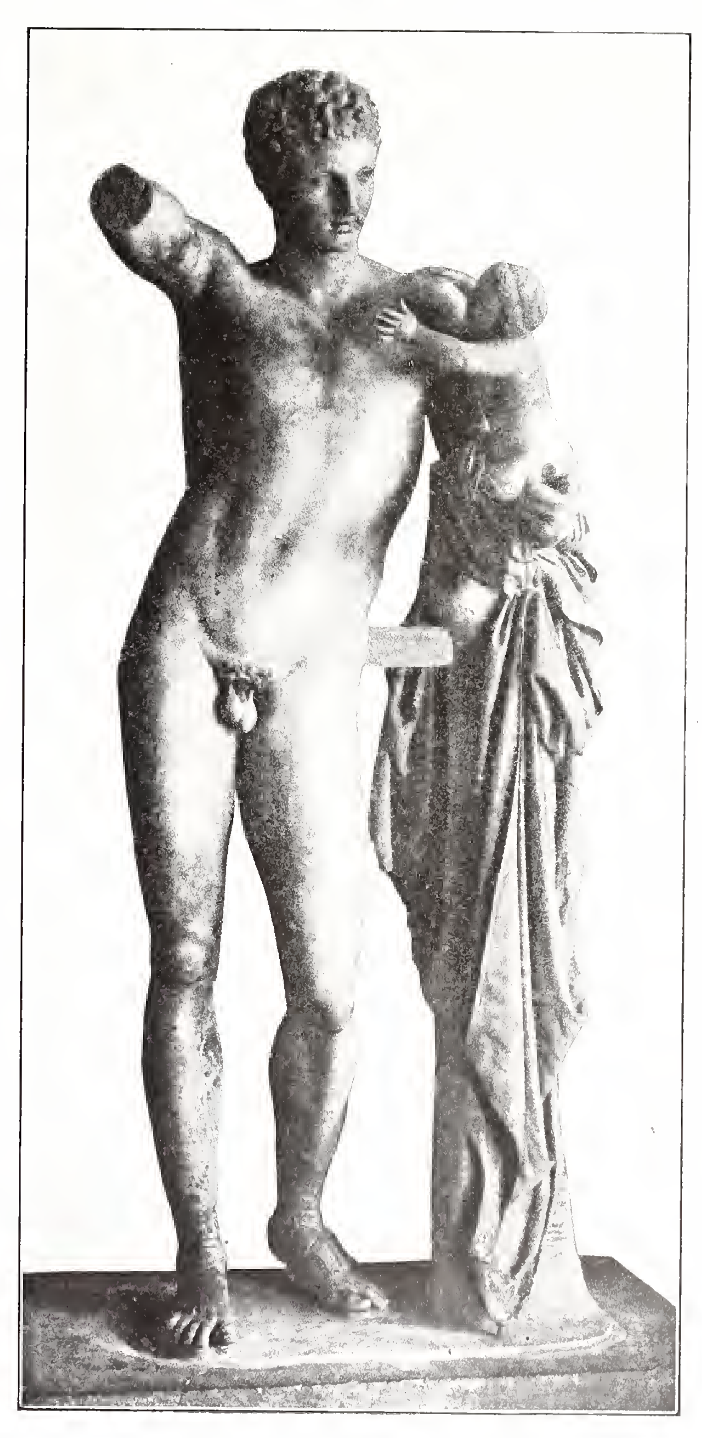
Nous avons déjà eu l'occasion de parler des plus importants parmi les attributs d'Hermès représentés sur les statues du dieu, le caducée et le bélier d'Hermès criophore. Il faut y ajouter les sandales ailées et le pétase, sans doute symboles de la rapidité du héraut des dieux. C'était Hermès qui, d'après la légende, avait inventé les sandales « en entrelaçant des ramaux de tamaris et de



LA DISPUTE DU TRÉPIED DE DELPHES ENTRE HERAKLÈS ET APOLLON

Paris, Musée du Louvre.

myrte ». Quant au pétase, c'était la coiffure de tous ceux qui vivaient au grand air, bergers et voyageurs, pour lesquels Hermès était l'objet d'un culte particulier. Presque tous les animaux domestiques étaient consacrés à Hermès qui, à l'origine, fut surtout un dieu des bergers et de leurs troupeaux. A côté du petit bétail, moutons, chèvres, il faut citer le chien, le cheval, le mulet. Le cerf, le sanglier, le lion sont également associés à Hermès. Dans le règne végétal, les principales plantes qui figurent parmi les attributs du dieu sont, outre celles auxquelles on attribuait des propriétés spéciales et dont nous avons parlé plus haut, le pavot, la myrte, l'olive. Enfin, outre le caducée, Hermès tient quelquefois dans la main un glaive, une faucille, un disque, et surtout la bourse ou le sac de cuir.



Hermès de Praxitèle. Marbre de Paros. Musée d'Olympie.

LES PRINCIPALES REPRÉSENTATIONS ARTISTIQUES.

Nous avons déjà vu, à propos des Hermaï, comment les tas de pierres primitifs avaient peu à peu été remplacés par des piliers quadrangulaires surmontés d'une tête d'Hermès. A côté de ces monuments il y eut, de bonne heure, des xoanons ou statues en bois du fils de Zeus et de Maïa. Les seules dont une mention nous soit parvenue, sont celles qui se trouvaient à Argos et dans le temple d'Athena Polias à Athènes. La première était attribuée à Epeios, la seconde à Kallon. Nous sommes un peu mieux renseignés au sujet des œuvres de deux artistes qui vivaient au cinquième siècle avant Jésus-Christ, Onatas et Calamis. Le premier avait fait pour les Phénéates un Hermès portant un bélier sous le bras, et cette statue avait été placée dans le temple de Zeus à Olympie. La statue de Calamis était un Hermès criophore, c'est-à-dire avec le

bélier sur les épaules. Contemporain d'Onatas et de Calamis, Phidias avait sculpté une statue d'Hermès pour l'Ismenion, temple fameux de Thèbes. Il avait également représenté le dieu sur l'une des frises du Parthénon. La ville phocidienne de Lysimachie possédait un Hermès de Polyclète dont un bronze trouvé près d'Annecy serait une imitation. D'après certains écrivains, le discobole du Vatican ne serait autre chose qu'un Hermès.

Au cours des fouilles pratiquées à Olympie on mit à jour, en 1877, un des chefs-d'œuvre de la statuaire antique, l'Hermès de Praxitèle. C'est le type idéalisé de l'éphèbe. Le dieu porte sur son bras droit Dionysos enfant, et l'on suppose que de la main gauche il tenait un raisin. Enfin, deux autres grands artistes grecs consacrèrent leur talent à des représentations d'Hermès, Scopas et Lysippe. C'est à ce dernier qu'on attribua l'Hermès nouant sa sandale qui se trouve au Musée du Louvre.

Hermès figure également sur un assez grand nombre de vases peints. Au début, il a l'aspect d'un homme mûr à la barbe en pointe. Petit à petit le dieu apparaît plus jeune et les artistes s'attachent à faire ressortir ses belles formes corporelles. Nous possédons aussi un certain nombre de pierres gravées et de monnaies sur lesquelles Hermès est représenté. Enfin, le dieu apparaît encore sur des bas-reliefs : frise du Parthénon et socle de la statue de Zeus d'Olympie, de Phidias, bas-relief d'Orphée et d'Eurydice, de Cybèle et de nymphes. Il faut citer également une représentation d'Hermès psychopompe sur une colonne du temple d'Artémis à Ephèse. Sur tous ces monuments Hermès personnifie le type de la jeunesse. N'était-il pas le dieu préféré des jeunes gens des deux sexes qui, en de nombreuses occasions, venaient lui apporter le tribut de leurs offrandes ?



Hermès dit d'Herculanum. Statue en bronze.
(Musée de Naples.)



Arès, Aphrodite et Eros. (Phot. Braun.)
D'après le tableau de Piero di Cosima. Musée de Berlin.

CHAPITRE VIII

ARÈS

I. — LÉGENDES RELATIVES A ARÈS.

CONTRAIREMENT aux divinités grecques étudiées dans les chapitres précédents, le personnage d'Arès n'éveille aucune idée de bienveillance ou de sympathie. C'est une figure brutale, farouche, personnifiant le plus horrible des fléaux de l'humanité : la guerre. Assoiffé de sang, Arès ne se plait que dans le tumulte des batailles où peuvent se donner libre carrière sa rage et sa furie irraisonnées. Il n'y a en lui aucune noblesse ; l'instinct seul le guide. La loyauté même lui est inconnue, car au besoin il combattra ceux auxquels il a promis son appui. Aussi est-il odieux aux autres habitants de l'Olympe et à son père lui-même. « Divinité inconstante », lui dit Zeus dans l'Iliade, « tu es le plus haïssable des Olympiens ; sans cesse tu te plais aux discordes, aux combats, aux querelles... Cruel comme tu te montres, si tu étais issu d'une autre divinité, déjà depuis longtemps tu serais tombé au dernier rang des habitants du ciel ». L'auteur de l'hymne homérique à Arès, a essayé, il est vrai, de réagir contre la conception du dieu de la guerre généralement admise dans l'antiquité, quand il s'écrie : « Très puissant Arès, fardeau des chars de

guerre, dieu au casque d'or, à l'âme impétueuse, porte bouclier, sauveur des villes, armé d'airain, à la main robuste, infatigable, fort par ta lance, rempart de l'Olympe, père de la belliqueuse Victoire, auxiliaire de Thémis, tyran des rebelles, chef des justes, roi de la vaillance..., écoute, allié des mortels, dispensateur de la courageuse adolescence..., fais que je puisse chasser de ma tête la triste timidité, et aussi maîtriser en mon esprit les trompeurs élans de l'âme ; de plus, contiens l'âcre colère qui m'exciterait à m'engager en d'horribles combats..., donne moi le vrai courage ; accorde moi de demeurer sous les douces lois de la paix, après avoir échappé aux batailles contre les ennemis et aux Moiras violentes ! ».



Arès et un géant. Oenochoé. British Museum.
(Lenormant et de Witte, *Elite céram.*)

NAISSANCE D'ARÈS.

Tous les auteurs anciens sont d'accord pour faire d'Arès le seul fils légitime de Zeus et d'Hera. « Tu es mon fils et c'est mon épouse qui t'a donné le jour », ainsi s'exprime Zeus dans l'Iliade, non sans amertume, car quelques vers plus haut on peut lire ce compliment peu flatteur du père à l'égard de son fils : « Tu as l'esprit inflexible et intraitable de ta mère, Hera, que je puis à peine dompter par mes réprimandes ; je soupçonne que maintenant tu souffres pour avoir suivi ses leçons ». Seul Ovide, dans ses *Fastes*, rapporte sur la naissance d'Arès une légende différente, précisément destinée à mettre en lumière le désaccord qui régnait entre le maître de l'Olympe et son épouse. C'est sans le concours de son mari qu'Hera aurait engendré Arès, par le simple contact d'une fleur merveilleuse de la plaine d'Olenos. Cette fiction, de l'auteur des *Métamorphoses*, rappelle les légendes relatives à la naissance de deux autres enfants d'Hera. Celle-ci aurait conçu sa fille Hébé du fait d'avoir mangé des laitues sauvages et elle aurait donné naissance à Héphaistos sans aucun commerce charnel.

ARÈS ET ATHÉNA.

Peu empreintes de cordialité avec les autres divinités, les relations d'Arès avec Athéna ont un caractère franchement hostile. La déesse de la sagesse et de la raison, elle-même divinité de la guerre, mais non de la guerre brutale et sauvage, ne pouvait manquer de combattre le dieu sanguinaire dont la fureur ne connaît pas de bornes. C'est elle qui l'emporte dans cette lutte dont les principaux épisodes se déroulent sous les murs de Troie et nous sont rapportés par Homère.



Arès et Athéna. Amphore bachique.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique.*)

Arès avait promis à Hera, sa mère, et à Athéna de prendre parti en faveur des Grecs. Malgré cette promesse, c'est aux Troyens qu'il prête son appui. « Agitant entre ses mains une immense javeline, il se montre tantôt devant Hector, tantôt sur les traces du héros ». Les Grecs, privés du concours d'Achille, sont incapables de résister à l'attaque. Hera s'en aperçoit. Elle fait appel à Athéna ; toutes deux se rendent dans l'Olympe. Hera demande à son époux : « Puissant Zeus, ne t'irriteras-tu pas si j'éloigne du combat Arès grièvement blessé ? ». Le maître de l'Olympe lui répond : « Va, excite contre lui Athéna ; c'est elle surtout qui est accoutumée à lui faire connaître les cruelles souffrances ». Sûre de l'approbation de son père, Athéna s'élance sur le champ de bataille. Elle vient se placer à côté de Diomède et, pour se rendre invisible, se coiffe du casque d'Hadès. La lutte s'engage entre Arès et le protégé de la déesse. « Arès, le premier, avide de carnage, se penche en avant et fait passer au-dessus du joug et des rênes sa javeline d'airain ; mais Athéna de sa forte main la saisit et, l'écartant du char, fait qu'elle frappe à vide. Alors le robuste Diomède lance son trait qu'Athéna pousse dans le flanc du dieu de la guerre, à travers sa ceinture. Le coup porte, la peau délicate est cruellement déchirée, et lorsque le héros ramène sa javeline, l'inflexible Arès jette un cri retentissant comme le cri de neuf ou dix mille guerriers livrés à la fureur des batailles. L'effroi s'empare des Grecs et des Troyens, tant retentit la voix de l'insatiable dieu de la guerre ». Arès

quitte le champ de bataille et se rend dans l'Olympe. Il se plaint amèrement d'Athéna mais s'attire une verte réplique de la part de Zeus qui consent cependant à le faire guérir de sa blessure par Pæon.

Quand s'engage la lutte définitive qui va décider du sort de Troie, les dieux sont séparés en



Arès et Athéna. (Phot. Braun.)
D'après le tableau de Véronèse. Musée de Berlin.

deux camps. Du côté des Grecs se rangent Hera, Athéna, Poseidon, Hermès, Héphaistos ; du côté des Troyens « Arès au casque étincelant, Apollon à la longue chevelure, Artémis fière de ses flèches, Leto, Xanthe et Aphrodite qui aime les sourires. » « Soudain, dit l'Iliade, les dieux se heurtent avec un fracas terrible. Déjà ils s'abordent et le premier, Arès, destructeur des armures,

s'élançant sur Athéna, le javelot à la main, lui adresse ces paroles outrageantes : Pourquoi, chienne impudente, appeler parmi les dieux la discorde ? Tu as une insatiable audace, et ton cœur est gonflé d'orgueil... J'espère que tu vas expier tout à l'heure le mal que tu as fait. Il dit et frappe l'égide, arme horrible qui résisterait même à la foudre de Zeus. Le sanglant Arès la frappe de son grand javelot. La déesse recule, et, de sa forte main, saisit dans la plaine une énorme pierre, que jadis les premiers hommes ont posée en ce lieu pour marquer la limite d'un champ. Elle la lance, et atteint à la gorge le dieu de la guerre dont les genoux fléchissent ; il tombe et couvre



Arès entre deux Charites. Amphore bachique.
(Lenormant et de Witte, *Elite céram.*)

sept phlètres ; sa chevelure est souillée de poussière. » Aphrodite « prend par la main le dieu blessé qui pousse de profonds soupirs, ayant peine à ranimer ses esprits. » Elle veut l'emmener loin du champ de bataille, mais, à l'instigation d'Hera, Minerve « laisse tomber sa main sur le sein de la déesse qui sent son cœur défaillir et ses genoux plier. Les deux divinités vaincues gisent étendues sur les sillons fertiles. »

Dans une autre occasion, nous voyons Arès céder aux instances d'Athéna pour ne pas donner suite aux projets de vengeance que suscite en lui la mort de son fils Ascalaphos. Déjà il avait commandé « à l'Effroi, à la Terreur, d'atteler ses coursiers ; et sans doute il aurait excité contre les immortels le plus terrible courroux, si Athéna, pleine de crainte pour tout l'Olympe,

sautant de son trône, ne se fût placée sur le seuil divin. Elle arrache de la tête d'Arès son casque, de ses épaules son bouclier, de ses mains sa formidable javeline. » Elle lui montre les conséquences terribles qu'aurait son entreprise et finalement « force l'impétueux Arès à s'asseoir sur son trône ».

ARÈS ET HÉRAKLÈS.

Vaincu par Athéna, Arès n'a pas plus de succès dans ses luttes contre Héraklès auquel la fille préférée de Zeus prête d'ailleurs parfois son assistance. Ce sont en général les fils d'Arès qui en viennent aux mains avec le plus célèbre des héros; ils succombent malgré le secours du dieu de la guerre. Les deux légendes les plus connues à ce sujet sont celles de Kyknos et de Diomède.



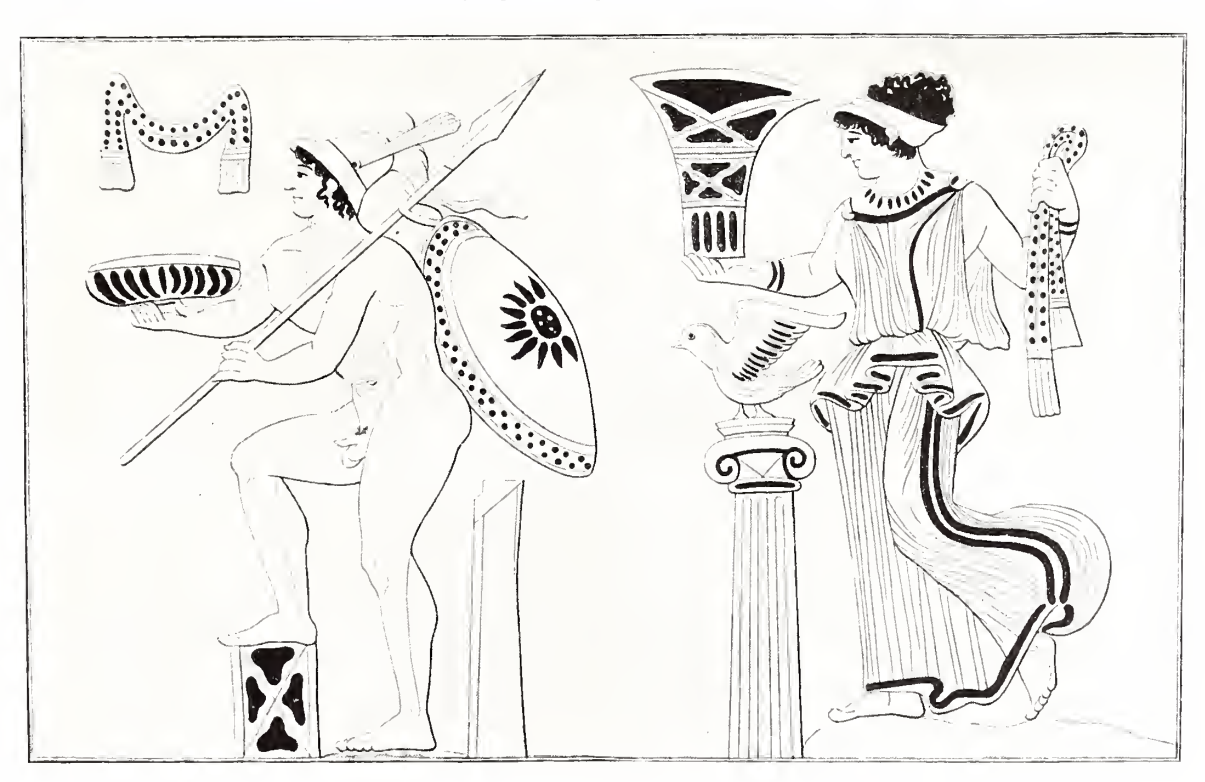
Arès et Hébé. Kylix.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique.*)

Kyknos était le fils d'Arès et de Pelopeia. Sauvage et cruel, il attaquait les passants sur la route de Tempé aux Thermopyles. Avec leurs crânes il voulait élever un temple à son père. Kyknos n'hésita pas à attaquer Héraklès. Arès l'assiste. Aussi le héros recule-t-il d'abord, mais Arès une fois parti, Kyknos ne tarde pas à succomber sous les coups de son adversaire. Dans le *Bouclier d'Hésiode,* l'aventure est racontée d'une façon différente. On y dit que Kyknos, beau-fils de Keyx, attaque Héraklès, de concert avec Arès. Au moment de le rencontrer, Héraklès est monté sur un char conduit par Iolaos; l'un des chevaux est Arion. Ayant endossé les armes que lui ont prêtées les dieux, et jeté sur ses épaules le carquois rempli de flèches, le héros saute à terre. Il tue Kyknos et blesse Arès à la cuisse. Celui-ci s'enfuit sur l'Olympe. Dépouillé de ses armes, Kyknos est enseveli par Keyx et les habitants des environs. Mais, sur l'ordre d'Apollon, les eaux du fleuve Amaros emportent son tombeau. On disait aussi qu'Athéna avait vainement essayé d'empêcher Arès de venger Kyknos. Quand le dieu de la guerre attaqua Héraklès Athéna vint se ranger à côté du héros et détourna de lui le coup de lance de son adversaire. Apollodore d'Athènes nous parle d'un autre Kyknos, fils d'Arès et de Pyrèse. Il défia Héraklès au combat. Arès voulut prendre la défense de son fils et combattre Héraklès, mais la foudre tomba entre eux et les sépara.



La légende d'Héraklès tuant Diomède, un autre fils d'Arès, nous transporte en Thrace, pays barbare dont on fait parfois le pays d'origine du dieu de la guerre. Roi des Bistones, Diomède nourrissait ses juments de chair humaine. Héraklès s'empare des chevaux de Diomède et les emmène du côté de la mer. Les Bistones, Diomède à leur tête, se mettent à la poursuite du ravisseur. Ils sont mis en fuite et leur roi est tué.

Les fameux oiseaux du lac Stymphale qui, de même que les cavales de Diomède se



Arès et Aphrodite. Amphore tyrrhénienne.
(Lenormant et de Witte, *Elite céram.*)

nourrissaient de chair humaine, avaient été, disait-on, élevés par Arès. Leur mise à mort constitue un des douze travaux d'Héraklès auquel Athéna prêta son concours. Elle lui donna des castagnettes d'airain dont le bruit effraya ces oiseaux féroces que le héros abattit ensuite à coups de flèches.

ARÈS ET LES ALOADES.

Malgré sa force prodigieuse, Arès ne joue qu'un rôle secondaire dans la lutte des dieux contre les géants. On sait seulement qu'il tua l'un de ces êtres monstrueux, Mimas. Bien plus, dans la légende des Aloades, dont nous avons déjà parlé à propos d'Hermès, le dieu de la guerre est le héros d'une mésaventure très humiliante pour lui. Otos et Ephialtès s'emparèrent en effet de sa personne. D'après certains auteurs, la chose se passa pendant que les deux géants tentaient d'escalader le ciel en entassant l'Ossa sur l'Olympe et le Pélion sur l'Ossa. Suivant d'autres, chargés par Aphrodite de veiller sur Adonis, les Aloades pour punir Arès du meurtre de ce beau jeune homme, l'enfermèrent dans une prison d'airain. Nous

avons déjà raconté (v. p. 47) comment il fut délivré par Hermès après une captivité de treize mois. Arès honteux n'osa pas reparaître immédiatement parmi les dieux et alla se cacher au milieu des rochers de l'île de Naxos.

ARÈS ET L'AÉROPAGE.

De la Cécropide Aglauros, dont il a déjà été question à propos de la légende d'Athéna et d'Erichthonios, Arès avait eu une fille nommée Alcippe. Celle-ci ayant été violée par Hallirothios, fils de Poseidon, Arès tua le séducteur. Poseidon en appela au conseil des dieux pour juger le meurtrier. Le tribunal s'assembla sur une colline située en face de l'Acropole. Arès fut acquitté, mais de même qu'Apollon après le meurtre du serpent Python, il dût se soumettre à une expiation et vivre pendant quelque temps dans la servitude. Il décida ensuite qu'à l'avenir les causes criminelles seraient jugées sur la colline qui portait son nom (*Areios pagos,* le rocher d'Arès).

D'après une autre légende, l'Aéropage devrait son nom à un fait différent. Les fameuses femmes guerrières, connues sous le nom d'Amazones, étaient, disait-on, filles d'Arès. Sous le règne de Thésée, elles envahirent l'Attique, s'emparèrent d'Athènes et offrirent à leur père un sacrifice sur la colline qui lui fut consacrée.

ARÈS ET LA LÉGENDE DE CADMOS.

Le héros mythique, fondateur de Thèbes, s'attira la colère d'Arès en tuant un dragon qui ravageait le pays et qui était né, disait-on, de l'union du dieu de la guerre et de la nymphe Tilphoussa. Comme expiation de ce meurtre Cadmos dût se mettre pendant un an au service d'Arès. Celui-ci et Athéna donnèrent au héros la moitié des dents du dragon, tandis que l'autre moitié revint à Aetès. Sur l'ordre d'Arès, Cadmos sema ses dents dans un champ labouré. Il en naquit des hommes armés, d'un aspect redoutable. Cadmos effrayé leur jeta des pierres. Dès qu'ils se sentirent frappés, ils s'attaquèrent les uns les autres et s'entretuèrent ; tous périrent, à l'exception de cinq connus sous le nom générique de Spartes. Cadmos les fit citoyens de la ville qu'il fondait. D'après la légende, ils avaient pour signe distinctif une lance imprimée sur l'épaule.

Arès se réconcilia ensuite avec Cadmos et lui donna en mariage sa fille Harmonia qui avait pour mère Aphrodite. Tous les dieux vinrent assister aux noces de Cadmos et d'Harmonia et apportèrent des présents à la fille d'Arès. Apollon et les Muses y firent entendre leurs accords et on montrait encore, plus tard à Thèbes, l'endroit où ils avaient chanté. Parmi les cadeaux figuraient un peplos et un collier, œuvres d'Héphaistos, mais qui devaient être funestes à ceux qui les porteraient.

Malgré cette réconciliation, Arès resta l'ennemi de Cadmos et de sa postérité. Tous les malheurs qui dans la suite s'abattirent sur les descendants du fondateur de Thèbes devaient être, disait-on, attribués à la colère d'Arès. Il en sera question plus longuement dans le chapitre consacré aux légendes thébaines dans la suite de cet ouvrage.

ARÈS ET APHRODITE

Il semble bien que de tout temps, le beau sexe se soit senti attiré d'une façon particulière vers les guerriers. La mythologie grecque nous en fournit un exemple dans la personne d'Aphrodite, déesse de l'amour, et dans celle d'Arès, dieu de la guerre. Suivant certains auteurs, Aphrodite aurait été l'épouse d'Arès. D'autres, au contraire, lui donnent pour mari Héphaistos, dont Arès aurait été l'heureux rival. Le poète de



Arès, Aphrodite et Eros. (Phot. Alinari, Florence.)
D'après le tableau de Paris Bordone. Palais Doria, Rome.

l'Odyssée raconte « les amours d'Arès et de la belle Aphrodite qui s'unirent en secret dans le palais de la déesse. Arès fit de nombreux présents et déshonora la couche d'Héphaistos. Mais Hélios (le Soleil) les vit et vint l'avertir. Aussitôt qu'il eut ouï ce douloureux message, Héphaistos trama de mauvais desseins au fond de son cœur. Il gagne sa forge, dispose une forte enclume et dispose des liens qu'on ne peut ni dénouer, ni déplacer, ni rompre. A peine, plein de courroux contre Arès, a-t-il préparé l'artifice, qu'il rentre dans la chambre nuptiale ; il suspend en cercles ces inextricables liens, qui, invisibles même aux dieux, descendent des poutres, et déliés comme des fils d'araignée,

enveloppent sa couche. Alors, il feint de se rendre à Lemnos, ville superbe qu'il chérit le plus sur la terre. Arès ne l'a pas épié en vain ; il l'a vu s'éloigner, il accourt à son palais, enivré des désirs que lui inspire la belle Cythérée. La riante déesse est assise et vient de visiter son puissant père. Arès pénètre dans sa demeure, lui prend la main et lui adresse ces paroles :

Viens ma bien aimée, allons nous mettre au lit. Héphaistos n'est plus parmi nous, et sans doute il est déjà dans Lemnos chez les Sintiens au langage barbare.

Il dit : et il semble doux à la déesse de dormir avec lui. Tous deux montent sur la couche et soudain les filets, habilement préparés par l'ingénieux artisan, se répandent à l'alentour. Ils ne peuvent ni se dégager, ni se mouvoir, et ils comprennent qu'il n'y a point pour eux de fuite. »

Héphaistos revenu sur ces entrefaites, convoque tous les dieux à assister au spectacle des deux amants pris au piège. Il s'écrie : « Puissant Zeus, et vous bienheureux immortels, accourez, venez rire et vous indigner. Parceque je suis difforme, la fille de Zeus, Aphrodite. me méprise toujours, et elle aime le farouche Arès qui est beau et leste, tandis que je suis infirme ; mais ce n'est pas ma faute, c'est celle de mes deux parents qui n'auraient pas dû m'engendrer. Voyez comme ils se sont endormis sur mon lit en se caressant ; je suis navré en les regardant, mais j'espère que bientôt ils ne voudront plus d'un tel repos, même pour un moment, et en auront assez de ma couche, quoiqu'ils s'aiment bien. »

Tous les dieux accourent, mais, dit le poète, la pudeur retient chez elles les déesses. « Les dieux dispensateurs des biens s'arrêtent sous le portique. Un rire inextinguible s'élève parmi les bienheureux immortels, lorsqu'ils voient l'ouvrage du prudent Héphaistos. »

Ce n'est que sur l'insistance des autres dieux et sur la promesse qu'Arès payera le prix de l'adultère qu'Héphaistos consent à ce que les coupables soient dégagés du filet qui paralysait tous leurs mouvements. Aphrodite va cacher sa honte dans l'île de Chypre, tandis que son complice s'enfuyait en Thrace, pays sauvage où il se plaisait particulièrement et d'où, d'après certains auteurs, il était originaire.

Epoux ou amant d'Aphrodite, Arès sait au besoin se montrer terriblement jaloux. Il ne peut supporter la passion de la déesse pour Adonis et prend la forme d'un sanglier afin de tuer celui auquel sa beauté merveilleuse avait valu à la fois l'amour d'Aphrodite et de Perséphone.

LA LÉGENDE D'OINOMAOS.

De la nymphe Harpina, fille du fleuve Asopos, Arès eut Oinomaos, héros d'une légende célèbre dans l'antiquité. Il avait une fille, Hippodameia à qui sa grande beauté valut d'être recherchée par de nombreux prétendants. Oinomaos se refusait obstinément au mariage de sa fille. Suivant certains auteurs, c'était par jalousie, parcequ'il était lui-même épris d'Hippodameia et qu'il espérait la garder ainsi toujours auprès de lui. D'après une autre version, le refus d'Oinomaos provenait de ce qu'un oracle lui avait prédit qu'il serait tué par son gendre. Il n'évinçait pas de prime abord les prétendants, mais les soumettait à une épreuve qui entraînait leur mort.

Oinomaos avait reçu, de son père Arès, deux chevaux « plus rapides que les vents ». Il les attelait à son char. Le prétendant devait monter sur un autre véhicule, en compagnie d'Hippodameia, et parcourir l'espace situé entre Pise et Corinthe. Oinomaos se mettait à sa poursuite, ayant pour cocher Myrtilos, fils d'Hermès. Quand il avait gagné de vitesse l'attelage du prétendant, ce qui ne lui était pas difficile, vu la supériorité de ses coursiers, le père d'Hippodameia sautait à terre. D'un coup de lance il transperçait le téméraire qui avait osé courir l'épreuve. Puis il lui coupait la tête qu'il clouait soit à l'entrée de sa demeure, soit aux colonnes du temple d'Arès ou du sanctuaire de Poseidon. Par ces terribles exemples, Oinomaos se berçait de l'espoir de décourager tous ceux



Aphrodite montrant à Arès sa blessure à la main.
D'après le tableau de Garofolo. Musée de Dresde. (Phot. Braun.)

qui oseraient prétendre à la main de sa fille et se croyait sûr d'échapper ainsi au sort prédit par l'oracle. Rien n'y fit.

Déjà douze ou treize prétendants avaient été ainsi tués, quand Pélops se présenta à son tour. Il sut se faire aimer d'Hippodameia. Celle-ci persuada à l'aurige de son père, Myrtilos, lui-même amoureux d'elle, de mettre les chances du côté de Pélops, en enlevant les clous qui fixaient le moyeu du char d'Oinomaos. L'accident prévu arriva. Oinomaos tombe de son véhicule, et s'embrouille dans les rênes. Sa mort était racontée de différentes manières. Suivant certains auteurs il fut tué par Pélops, mais avant de mourir il maudit Myrtilos et souhaite qu'il périsse de la main du vainqueur. Celui-ci fit droit à cette requête, mais aurait, d'après une autre légende, épargné Myrtilos à la prière d'Hippodameia elle-même. Enfin, la seconde version relative à la mort d'Oinomaos nous dit que le fils d'Arès, honteux de sa défaite, mit lui-même fin à ses jours.

MÉLÉAGRE ET ATALANTE.

Méléagre, le héros de la légende de la chasse du sanglier de Calydon, était fils d'Arès et d'Altheia, épouse légitime d'Œneus. « Il n'avait, écrit Apollodore d'Athènes, que sept jours, lorsque les Parques étant venues, dirent qu'il mourrait quand un tison, qui était sur le brasier, serait consumé. Altheia, ayant entendu cela, retira le tison du feu et le serra dans une armoire. » Elle tenait donc entre ses mains la vie de son fils. Voici dans quelles circonstances Altheia, irritée contre Méléagre, causa sa mort.

En offrant un sacrifice aux dieux, Œneus avait oublié Artémis qui se vengea immédiatement. « Dans son courroux, elle suscita, dit l'Iliade, un sanglier farouche, aux terribles défenses, qui fait habituellement beaucoup de dégâts dans les champs d'Œneus, et jette à terre, les uns sur les autres, nombre de grands arbres, avec leurs racines, leurs fleurs et leurs fruits. » « C'était une bête redoutable ; il n'eût pas suffi pour la vaincre, d'un petit nombre d'hommes, et elle en fit monter plus d'un sur le triste bûcher. » Une grande chasse est organisée pour délivrer la région de ce terrible fléau. On y voit, comme on dirait aujourd'hui, des invités de marque : les Dioscures, Thésée, Pirithous, Pelée, ainsi que les oncles de Méléagre, frères d'Altheia. Une jeune vierge, Atalante, se distingue entre tous par sa rapidité à la course et son adresse. Blessé d'une de ses flèches, le sanglier est ensuite achevé par Méléagre. Celui-ci, brûlant d'amour pour l'intrépide chasseresse, lui offre les trophées de la chasse, la tête et la peau du sanglier. Ses oncles élèvent de violentes protestations. Ils réclament pour eux le butin attribué à Atalante, mais Méléagre prend le parti de celle qu'il aime. Une lutte s'engage ; les frères d'Altheia succombent sous les coups de leur neveu. Exaspérée, la mère de Méléagre va prendre le tison auquel était attaché la vie de son fils : elle le jette dans les flammes et aussitôt Méléagre expire.

La légende de Méléagre nous est rapportée d'une façon différente dans l'Iliade. Non contente d'avoir envoyé sur les domaines d'Œneus le fameux sanglier tué par Méléagre, Artémis « suscita une grande et tumultueuse guerre entre les Etoliens et les Curètes, qui se disputèrent la tête et la dépouille velue du sanglier. Aussi longtemps que combattit Méléagre, favori d'Arès, les Curètes furent battus. Mais, lorsque la colère, qui gonfle en leur sein, le cœur même des sages, eut pénétré dans l'âme de Méléagre, et qu'il se fut courroucé contre Altheia sa mère, il resta oisif auprès de son épouse Cléopâtre. Etendu sur un lit auprès d'elle, Méléagre nourrissait sa déplorable colère, causée par la malédiction d'Altheia ; celle-ci, affligée du meurtre de ses frères, invoquait les dieux ; elle frappait de ses deux mains la terre féconde ; elle conjurait à genoux, le sein sillonné de larmes, Hadès et Perséphone de donner la mort au fils né de ses entrailles. Or, du fond de l'Erèbe, Erinys l'écoutait, déesse au cœur impitoyable. Bientôt les Curètes sapent les remparts ; le tumulte et le combat éclatent autour des portes de la ville ; les chefs du peuple prient Méléagre ; ils lui envoient les illustres prêtres des dieux pour qu'il vienne les défendre. Le vieux Œneus surtout, monté près du seuil élevé de sa chambre nuptiale, ébranle les portes épaisses et l'implore longuement ; ses sœurs, son auguste mère viennent aussi le supplier ; il les repousse ; ses plus chers compagnons les remplacent ; mais son cœur reste inflexible, tant que la chambre nuptiale elle-même n'est pas menacée Enfin, les Curètes

ont forcé les remparts ; la ville est en flammes. Alors la gracieuse épouse de Méléagre l'implore en pleurant. Elle lui retrace les malheurs d'une ville prise d'assaut ; les citoyens massacrés, les palais réduits en cendres, les enfants, les femmes à la belle ceinture traînés en esclavage. Ces terribles misères émeuvent son âme ; il marche revêtu de ses armes resplendissantes, et n'obéissant qu'à son âme, il détourne le jour fatal des Etoliens. »

Le récit homérique ne parle pas de la mort de Méléagre qui, d'après d'autres écrivains, succomba sous les flèches d'Apollon lui-même, combattant avec les Curètes. Altheia et Cléopâtre se tuent en apprenant la fin du héros. Ses sœurs, inconsolables, pleurent nuit et jour sur son tombeau jusqu'au moment où Artémis, émue de pitié, les métamorphosa en oiseaux, les Meléagrides ou pintades qui, dit un auteur ancien, « maintenant encore, à chaque saison, semblent porter le deuil de leur frère. »

DEIMOS ET PHOBOS.

Outre Harmonia, épouse de Cadmos, dont il a déjà été question plus haut, on disait que des relations d'Arès et d'Aphrodite étaient nés Deimos et Phobos, auxquels on ajoute parfois Eros et Priape. Deimos et Phobos qui sont généralement associés personnifiaient la crainte et l'effroi. Ils étaient les compagnons et les serviteurs d'Arès aux côtés duquel ils faisaient rage sur les champs de bataille. Les Spartiates avaient élevé un sanctuaire à Phobos, qu'ils considéraient comme une divinité nuisible, mais ils pensaient d'autre part que la crainte est une des bases les plus solides de l'Etat. Les chefs d'armée n'invoquaient pas seulement Phobos pour jeter le trouble dans les rangs ennemis ; ils lui demandaient également de préserver leurs soldats de toute frayeur. C'est dans ce but, disait-on, que Thésée avait offert un sacrifice à Phobos avant d'en venir aux mains avec les Amazones, et deux des plus grands capitaines de l'antiquité, Alexandre et Scipion, agirent de même à la veille de grandes batailles.

AUTRES FILS D'ARÈS.

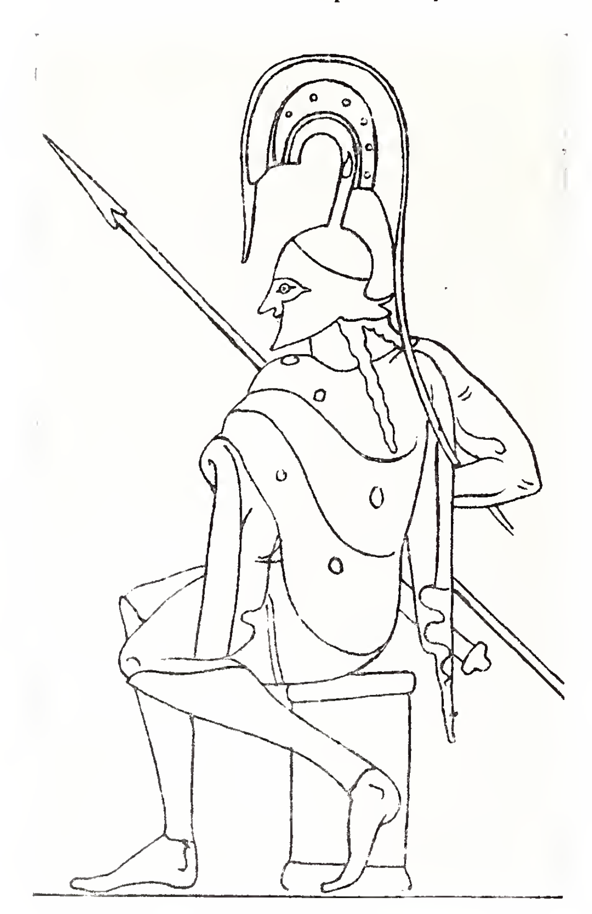
On attribuait encore à Arès un grand nombre d'autres descendants dont la plupart ne jouent qu'un rôle effacé dans la mythologie. Nous nous contenterons de citer ceux dont la légende présente quelque trait caractéristique. La naissance d'Aeropos, fruit des amours d'Arès et d'Aerope, coûta la vie à sa mère, mais le dieu de la guerre, par un miracle, fit que le nouveau-né put quand même se nourrir au sein de la morte. Egalement séduite par Arès, Phylonomè, après avoir accouché de Lykastos et redoutant la colère de son père Nyktimos, exposa son enfant sur le mont Erymanthe. Il fut recueilli et élevé par un berger et devint plus tard roi d'Arcadie. Phlégyas, à qui l'on donne comme mère tantôt Dolis, tantôt Chrysé, fut père d'Ixion et de Coronis ; il a déjà été question de ces deux personnages dans des chapitres précédents. Enfin, on trouvait un fils d'Arès jusqu'en Libye. C'était Lykastos qui avait l'habitude d'immoler à son père tous les étrangers abordant sur son territoire. Quand Diomède, à son retour de Troie fut jeté sur les côtes de Libye, Lykastos voulut le mettre à mort. Il le fit enchaîner, mais sa fille Callirhoé, s'étant éprise du prisonnier, le délivra. Diomède ne la paya pas de retour et la malheureuse, abandonnée, se pendit de désespoir.

II. — CULTE ET ATTRIBUTIONS D'ARÈS. REPRÉSENTATIONS ARTISTIQUES.

PRINCIPAUX SANCTUAIRES D'ARÈS.

Les Grecs n'ont pas consacré au dieu de la guerre de grands temples comme ceux qui étaient dédiés aux autres divinités éminentes de l'Olympe. Les quelques sanctuaires dont on trouve mention dans les écrivains dans l'antiquité n'avaient qu'une importance secondaire. D'après Pausanias, les Athéniens avaient élevé un temple à Arès, à l'entrée de l'Acropole et on y voyait une statue du dieu due au ciseau d'Alcamène, dont l'Arès Borghèse du Louvre serait une réplique.

C'est dans le Péloponèse que le culte d'Arès semble avoir été le plus répandu. Entre Argos et Mantinée s'élevait un temple consacré à la fois au dieu de la guerre et à Aphrodite. Un autre se dressait à Trézène, à l'endroit où, disait-on, Thésée avait battu les Amazones. Sur le mont Krésion, près de Tégée, un sanctuaire d'Arès rappelait la légende d'Aéropos, dont nous avons parlé plus haut. Sur la route même de la ville de Tégée, il y avait une statue du dieu de la guerre à laquelle les femmes seules venaient offrir des sacrifices. Une légende disait que les femmes Tégéates avaient, sans le concours des hommes, vaincu jadis une armée laconienne. On citait également un temple d'Arès très ancien entre Sparte et Théraphné. Il renfermait une statue du dieu apportée, disait-on, de Colchide par les Dioscures. Enfin, Arès était honoré en Crète, à Smyrne et jusqu'en Carie.



Arès archaïque.
(Conze, *Heroen und Goetterbilder.*)

Arès avait dans ses attributions tout ce qui concerne la guerre. Il combattait tantôt à pied, tantôt du haut d'un char attelé de chevaux qui étaient, disait-on, fils d'Erinys et de Borée, et dont on nous a conservé les noms : Phobos, Aithéon, Phlogios et Konabos. Outre ses deux fils, Deimos et Plogos, dont il a déjà été question, le dieu de la guerre avait encore comme satellites Eris et les Kérès. Eris, dont le nom signifie la Discorde, était, suivant l'expression d'Homère, insatiable de fureurs et « faible en naissant, bientôt s'élève, et, en imprimant ses pas sur la terre, cache enfin son front dans les cieux. C'est elle qui, courant dans la foule, répand des

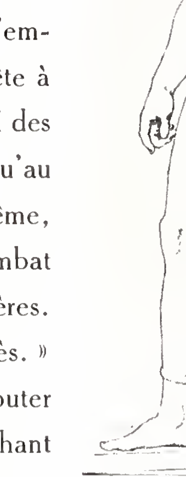


LES MUSES ACCOURANT VERS APOLLON
Par Antoine Bourdelle.
(Fronton du Théâtre des Champs-Élysées.)

deux parts une rage également funeste et accroît les gémissements des guerriers. » Elle a pour attribut une torche enflammée et c'est de là sans doute que vient notre expression « brandon de discorde ». Quant aux Kères, qu'Apollonius de Rhodes appelle « les chiennes rapides de l'Hadès qui, du milieu des brouillards où elles tourbillonnent, s'élancent sur les vivants » c'étaient des démons redoutés de tous, toujours à l'affût et auxquelles aucun mortel ne pouvait échapper. Elles parcouraient les champs de bataille avec les vautours, exerçant de tous côtés leurs ravages. Leur rôle s'est d'ailleurs peu à peu étendu, jusqu'à se confondre sous certains rapports avec celui des Moiraï ou Parques. Chaque homme, disait-on, avait sa Kère qui ne le quittait pas depuis sa naissance jusqu'à sa mort et assistait à toutes ses actions. Dans l'Iliade, nous voyons Zeus plaçant dans des balances d'or les Kères des deux armées troyennes et grecques. Il « les soulève en tenant le milieu. Aussitôt le jour fatal des Argiens l'emporte; leur sort s'arrête à la terre féconde; celui des Troyens s'élève jusqu'au vaste ciel ». De même, lorsqu'Achille et Hector vont en venir aux mains dans le combat qui se terminera par la mort du héros troyen, Zeus pèse leurs Kères. « Le jour fatal d'Hector l'emporte et descend jusque chez Hadès. »



Arès tirant l'épée du fourreau.
Statuette du Musée de Vienne.



Arès nu.
(Conze, *Heroen und Goetterbilder.*)

Le principal attribut d'Arès était la lance. Il faut y ajouter la torche allumée que, chez les Spartiates, deux prêtres marchant en tête de l'armée allaient lancer dans les rangs ennemis, donnant ainsi le signal du combat. Parmi les animaux consacrés au dieu de la guerre, il faut citer avant tout les vautours, hôtes ordinaires des champs de bataille, et les chiens. On racontait que dans la lutte contre Typhœus, Arès ayant pris la fuite s'était métamorphosé en chien. Cet animal était d'ailleurs sacrifié sur les autels du dieu, particulièrement à Sparte, tandis qu'ailleurs on immolait des taureaux, des ânes, des coqs. Certains

auteurs font même allusion à des sacrifices humains, mais nous ne possédons pas de données précises sur ce sujet.

La représentation figurée du dieu de la guerre n'a que rarement tenté le ciseau ou le pinceau des artistes grecs. Les quelques spécimens, statues, bas-reliefs, vases peints que nous possédons, permettent d'ailleurs de constater une transformation très curieuse du type d'Arès dans l'art hellénique. Au début, il apparaît avec tout l'attirail du guerrier. A partir du ve siècle, au contraire, le dieu est représenté sous les traits d'un homme jeune et beau, dont la figure décèle plutôt la passion de l'amour que celle de l'action violente et brutale. Une des frises du Parthénon nous montre un Arès imberbe, nonchalamment assis et, n'était la lance appuyée contre le siège, rien ne rappelerait qu'on se trouve en face du dieu de la guerre. On a également émis l'hypothèse que la statue du musée du Louvre, connue d'abord sous le nom d'Achille Borghèse était une réplique de l'Arès d'Alcamène dont aucun auteur ancien, ne nous a laissé de description détaillée. L'habitude s'introduisit ensuite de représenter le dieu de la guerre en marche, la chlamyde rejetée sur l'épaule gauche, une Victoire dans la main droite. Le dieu est nu tête et presque imberbe.



Arès Ludovisi.

On suppose que c'est de la seconde moitié du IVe siècle que date l'original de la statue dont l'Arès Ludovisi serait une imitation. C'est à Scopas qu'on attribue cette œuvre magistrale, que les Romains transportèrent chez eux pour la placer dans le temple du dieu de la guerre. Ici, le dieu semble regarder au loin, tandis qu'un petit Eros joue à ses pieds. Enfin, c'est à l'influence de Lysippe qu'il faudrait attribuer un certain nombre de statues et de bronzes où le dieu de la guerre est représenté tantôt appuyé sur sa lance, tantôt la main sur son glaive qu'il tire du fourreau ou qu'il y remet.



Arès et Aphrodite.
Florence. (Clarac, Musée.)



Aphrodite reçue par les Heures. Dossier du trône Ludovisi. Rome.

CHAPITRE IX

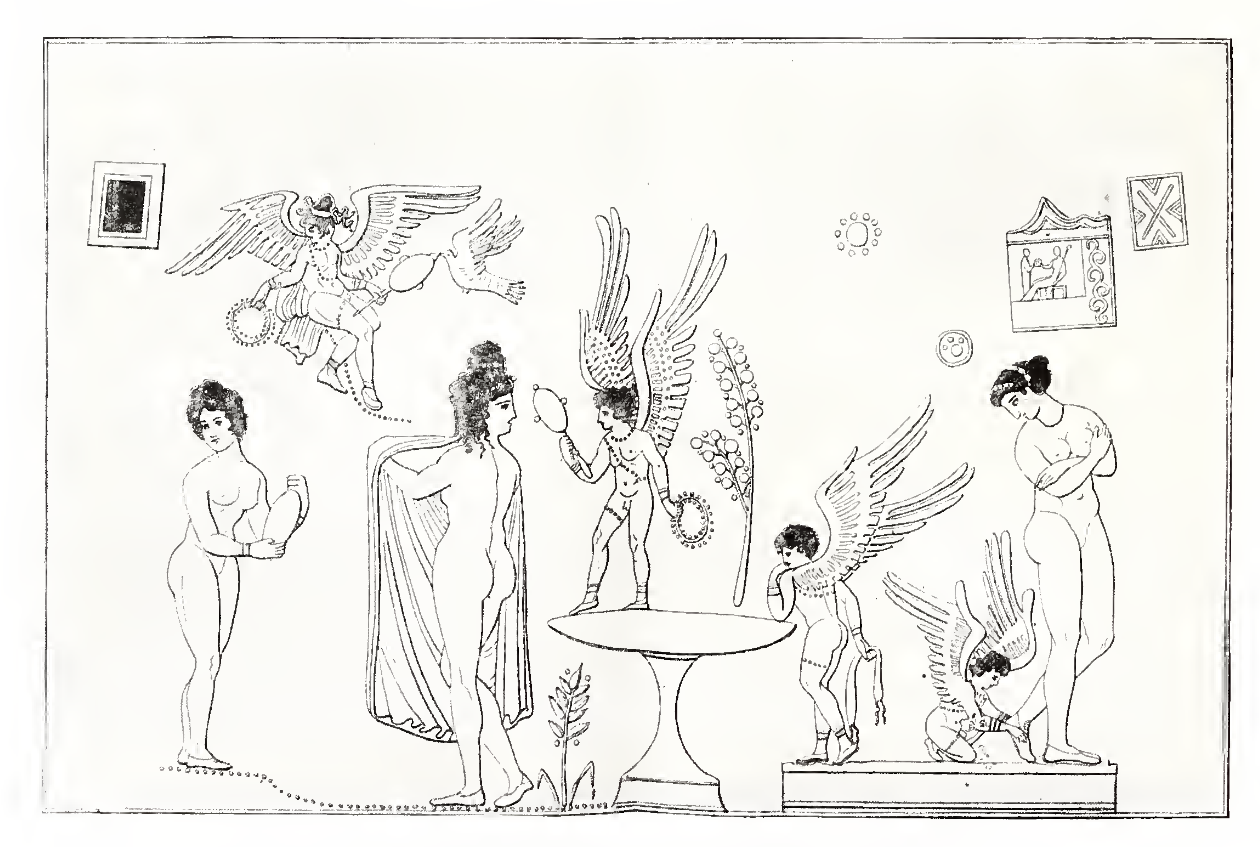
APHRODITE

I. — APHRODITE DANS LA LÉGENDE.

Le mythe d'Aphrodite est un exemple frappant de la transformation par le génie grec d'une conception d'origine étrangère. Il ne semble pas douteux en effet que ce mythe soit de provenance orientale dans ses traits les plus saillants, ni que l'Aphrodite grecque ne soit proche parente de l'Astarté phénicienne. On saisit là toute la différence entre deux civilisations, différence que M. Victor Bérard a si heureusement caractérisée dans les lignes suivantes :

« Sans ordre et sans choix, à sa mode ordinaire et constante, l'Oriental avait durant des siècles, durant des millénaires, entassé des notions, des expériences, des contradictions, des songes, des traditions, des vérités et des folies qu'il vint un jour apporter à la Grèce. L'Hellène entré dans ce trésor, y met ses distinctions logiques, ses classifications rationnelles, ses raisonnements humains, et de ce chaos monstrueux, il tira notre monde intellectuel. *Le Sémite fournit la matière, le Grec inventa l'idée.* »

Grâce à cette méthode, la divinité phénicienne perdit si bien son caractère exotique, qu'elle apparut comme un produit spontané de l'imagination hellénique. Les Grecs ne faisaient d'ailleurs pas naître Aphrodite sur leur continent, mais à Chypre voisine de la Phénicie, ou à Cythère où les plus hardis des navigateurs de l'antiquité venaient chercher le coquillage d'où l'on tirait la pourpre. Sur plusieurs points le nouveau culte avait même été accueilli avec hostilité, comme à Rhodes, à Lemnos, à Samos et en Thessalie. Mais, dans l'ensemble de la Grèce, Aphrodite ne tarda pas à devenir la plus populaire des divinités.



Aphrodite, Hera et Athéna au bain. Amphore apulienne.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique*).

NAISSANCE D'APHRODITE. D'après le second hymne homérique consacré à Aphrodite, celle-ci serait née sur les rivages de l'île de Chypre « où le souffle humide de Zéphyre l'a poussée sur la molle écume, à travers les vagues de la mer aux bruits tumultueux. Les Heures, aux bandelettes d'or, l'accueillirent avec joie et l'enveloppèrent de vêtements immortels ; sur sa tête, elles posèrent une couronne d'or resplendissante, d'un travail merveilleux ; elles passèrent dans ses oreilles percées des fleurs d'orichalque et d'or précieux ; elles ornèrent son cou délicat et sa poitrine blanche de colliers d'or, dont elles-mêmes étaient parées, lorsqu'elles se mêlèrent, dans le palais de leur père, aux grâcieux chœurs des divinités. Mais bientôt elles ont achevé sa parure ; alors elles la conduisent parmi les immortels ; à son aspect tous la saluent et lui tendent la main ; chacun désire

la prendre pour épouse et l'emmener dans sa demeure ; tous sont frappés de la beauté de Cythérée, couronnée de violettes ».

Suivant Homère, Aphrodite était la fille de Zeus et de Dioné, divinité dont il est difficile de déterminer la place exacte dans l'Olympe et dont on fait tantôt une Titanide, tantôt une Océanide. La légende de la naissance d'Aphrodite, telle que nous la rapporte Hésiode est toute différente. L'auteur présumé de la Théogonie rattache la naissance de la déesse à la mutilation d'Ouranos



La toilette d'Aphrodite. D'après le tableau d'Albani. (Phot. Bulloz.)
Madrid, Musée du Prado.

par Kronos dont il a été question dans le premier chapitre de cet ouvrage. Après la description de la scène où Ouranos est réduit à l'impuissance il ajoute : « Cependant ces divins débris, que le tranchant du fer avait détachés, étaient tombés dans la vaste mer ; longtemps ils flottèrent à sa surface, et tout autour une blanche écume s'éleva d'où naquit une jeune déesse. Portée d'abord près de Cythère, puis vers le rivage de Chypre, ce fut là qu'on vit sortir de l'onde cette déesse charmante ; sous ses pas croissait partout l'herbe fleurie. Les dieux et les hommes l'appellent Aphrodite parcequ'elle naquit de l'écume, Cythérée à la belle couronne, parcequ'elle s'approche de Cythère ; Cypris parcequ'elle parut pour la première fois sur les rivages de Chypre ; amie de la volupté en souvenir de son origine. Dès sa naissance, lorsqu'elle allait prendre place dans l'assemblée

des dieux, l'Amour et le bel Himeros (le Désir) marchaient à sa suite. Elle eut d'abord en partage, entre tous les immortels et tous les humains, les entretiens séducteurs, les ris grâcieux, les doux mensonges, les charmes, les douceurs de l'amour. »

RELATIONS D'APHRODITE AVEC LES AUTRES DIVINITÉS.

Le génie grec a si bien faite sienne la figure d'Aphrodite qu'il lui a accordé une des premières places dans l'Olympe. D'après certains auteurs, la déesse joue dans la lutte contre les Géants un rôle spécial. On ne la voit pas comme Athéna et Artémis aux prises avec un de ces êtres monstrueux, nés des gouttes du sang d'Ouranos tombées sur la terre. C'est à ses charmes qu'elle a recours, pour attirer les Géants dans une caverne où Héraklès vient les mettre à mort. Quand Zeus, débarrassé de tous



Aphrodite assise, les trois Charites et Eros.
Vase en forme de thermopolium. Musée de Pétrograd. (Lenormant et de Witte, *Élite céram.*)

ses ennemis, règne en maître incontesté, il n'échappe cependant pas à l'empire de celle qui « parmi les dieux a fait naître le doux désir, et qui a subjugué les tribus des mortels humains, et les oiseaux descendus du ciel, et toutes les bêtes farouches que nourrit la terre, et les monstres marins. » « Aphrodite, dit l'hymne homérique, a égaré l'esprit de Zeus qui se réjouit de la foudre. Autant de fois qu'elle l'a voulu, elle a trompé cette âme prudente, elle a uni le dieu à des femmes mortelles, elle a su le cacher d'Hera sa sœur et son épouse. » Cependant, elle sait à l'occasion ménager son appui à Hera pour ramener l'infidèle, en lui prêtant cette ceinture merveilleuse dont l'effet est irrésistible.

D'après l'auteur de l'hymne homérique, il n'y eut dans tout l'Olympe que « trois âmes » qu'Aphrodite ne put « ni séduire ni tromper ». Ce furent Athéna, Artémis et Hestia. La première de ces déesses osa même, ainsi qu'Hera, disputer à Aphrodite la palme de la beauté. Nous avons déjà raconté dans le chapitre relatif à Athéna la légende du jugement de Pâris. Aphrodite sortit victorieuse de l'épreuve. D'autre part, elle apparaît dans la mythologie

comme unie par des liens légitimes tantôt à Héphaistos, tantôt à Arès. Homère en fait l'épouse du dieu du feu qu'elle trompe avec le dieu de la guerre. On a vu plus haut (v. p. 172) comment le divin boîteux se vengea de son rival et de son infidèle compagne. Nos lecteurs savent aussi déjà qu'on faisait naître de l'union d'Aphrodite et d'Arès plusieurs enfants, en particulier Harmonia qu'épousa Cadmos et les deux terribles compagnons du dieu de la guerre, Deimos et Phoïbos ainsi qu'Eros.

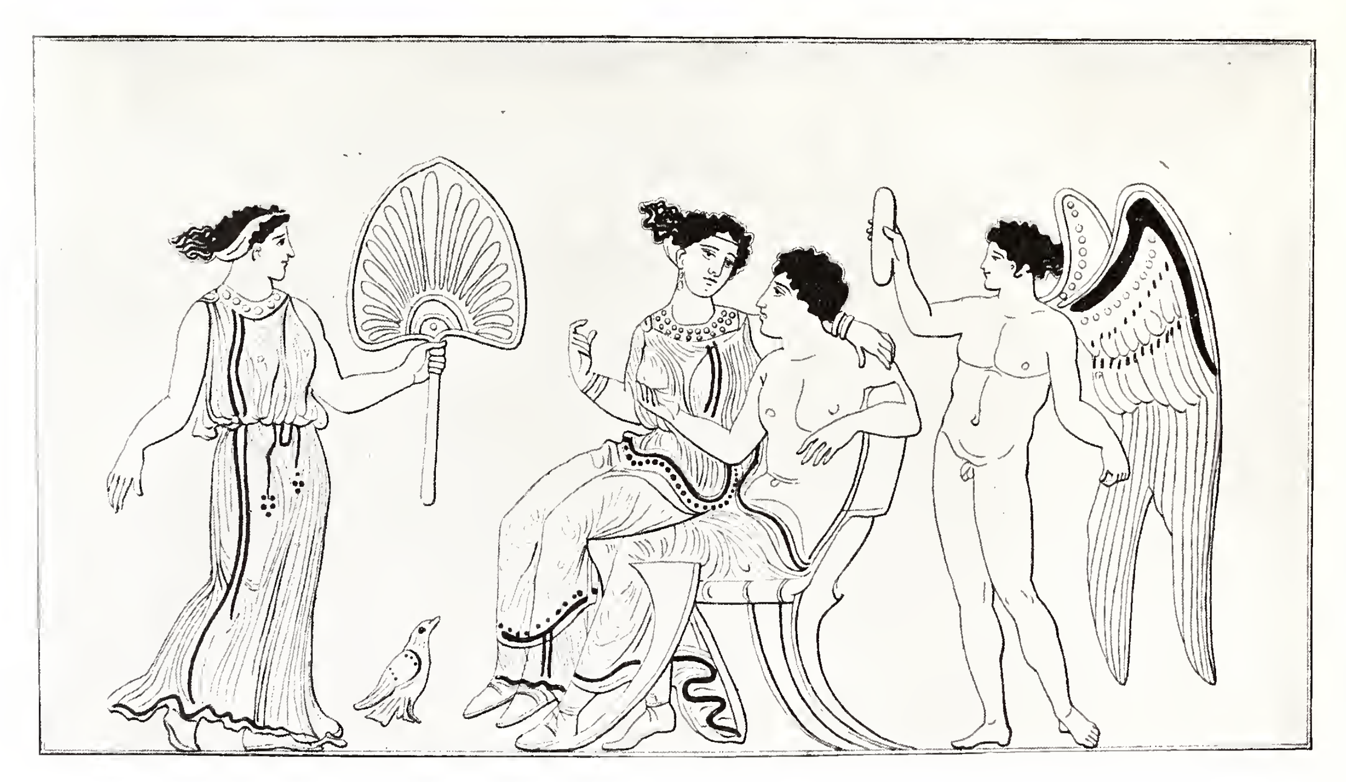
AMOURS D'APHRODITE AVEC DES MORTELS. ANCHISE.

Aphrodite ne se borna pas à se faire aimer par des dieux. Ce serait Zeus lui-même qui, par esprit de vengeance, aurait fait entrer dans son âme « le doux désir de s'unir à un homme mortel ; il ne voulut pas qu'elle fût exclue de la couche des humains, et que, se glorifiant, elle pût en riant raconter dans l'Olympe comment elle unissait les dieux à des femmes mortelles, ni comment elle unissait des déesses à des hommes mortels. Il lui fit donc entrer dans l'âme le doux désir d'Anchise qui alors, sur les cimes de l'Ida, faisait paître des bœufs, et par sa beauté ressemblait aux immortels. » Le poète de l'hymne homérique nous raconte ensuite comment à la vue d'Anchise « le désir s'empara violemment » d'Aphrodite. Il nous fait assister aux préparatifs de la déesse « qui entra dans son temple parfumé de Delos, où elle a un bois sacré et odorant. Dès qu'elle y fut fut entrée, elle en ferma les portes brillantes. Alors, les Charites la plongèrent dans le bain et l'oignirent d'une huile incorruptible comme celle dont se servent les dieux éternels, divine, précieuse, qui lui avait été offerte en sacrifice. Elle entoura ensuite son corps de beaux vêtements, elle se para de ses joyaux d'or. » Nous la voyons arriver sur l'Ida « fécond en sources, asile des bêtes fauves. Elle se dirige à travers les monts droit à l'étable ; autour d'elle des loups chenus, d'horribles lions, des ours, d'agiles panthères avides de chevreuils, bondissent en remuant la queue. Elle les voit, et son âme est charmée ; elle remplit leurs cœurs de désir, et tous en même temps, s'accouplent dans les vallons couverts d'ombre. » Ce désir auquel aucun être vivant n'échappe sur son passage, Aphrodite va l'inspirer à Anchise, qui émerveillé à sa vue, lui demande si elle n'est pas une des déesses de l'Olympe. La séductrice lui répond qu'elle est fille d'Otrée, roi de Phrygie ; c'est pour obéir à l'ordre d'Hermès qu'elle est accourue auprès d'Anchise pour lui offrir



Aphrodite au bain. Lécythe.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique.*)

d'être son épouse légitime. Mais celui qui « par sa beauté ressemblait aux immortels », ne veut pas attendre plus longtemps pour satisfaire la passion qui s'est emparée de lui. « Nul des dieux, ni des mortels humains ne m'empêchera, s'écrie-t-il, de m'unir avec toi d'amour, dès maintenant, sans retard. Il dit et lui prend la main ; la souriante Aphrodite se détourne, baisse les yeux et se laisse entraîner vers la couche bien dressée, où toujours s'étendait le roi. Elle était formée de moelleux tapis et recouverte de peaux d'ours et de lions rugissants que lui-même avait tués dans les hautes montagnes. Lorsqu'ils furent montés sur l'élégante couche, d'abord Anchise enleva du corps



Aphrodite et Adonis, accompagnés d'Eros et de Peitho. Aryballe de la collection Blacas.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique.*)

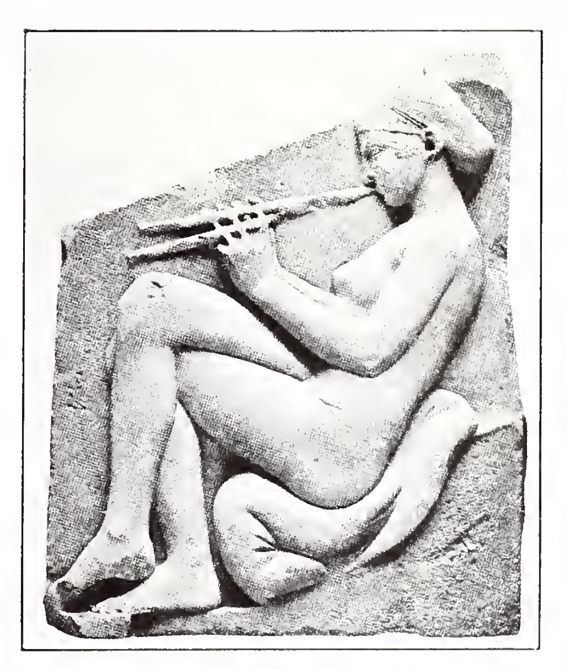
de la déesse sa brillante parure, les agrafes et les bracelets recourbés, et les épingles et les colliers ; il dénoua ensuite la ceinture, et ôta les vêtements précieux qu'il déposa sur un trône orné de clous d'argent. Enfin, un mortel, par la volonté des dieux et de la destinée, dormit avec une immortelle, ignorant qui elle était. »

Quand Anchise se réveille, il voit devant lui la déesse parée de tous ses atours. Effrayé, il implore sa pitié « parceque l'homme qui s'est uni aux déesses immortelles ne conserve pas la vigueur de sa jeunesse ». Aphrodite le rassure. Sans doute il n'échappera pas à la vieillesse « niveleuse, impitoyable, qui se tient toujours auprès des hommes, destructrice, accablante, et que les dieux eux-mêmes ont en horreur. » En compensation il aura de la déesse un fils « semblable à un dieu », qui sera nourri par les nymphes des montagnes, « aux puissantes mamelles ». La faveur dont il a été l'objet sera pour Aphrodite la cause d'amers regrets : « A cause de toi, lui dit-elle, je serai sans

ARTÉMIS SORTANT DU BAIN

D'après le tableau de Boucher. Paris, Musée du Louvre.

cesse exposée à une grande humiliation parmi les immortels ; ils redoutaient jusqu'ici mes propos et mes projets, car j'avais tour à tour uni tous les dieux à des femmes mortelles. Ma volonté les avait tous subjugués, et désormais ma bouche ne s'ouvrira plus pour leur rappeler ces aventures, puisque j'ai moi-même grandement failli ; mon esprit s'est laissé entraîner à un égarement cruel dont on n'ose parler ; je porte un enfant dans mon sein, après avoir partagé la couche d'un mortel. » Surtout qu'Anchise ne révèle à personne le nom de la véritable mère de cet enfant, mais dise qu'il provient d'une nymphe au teint rose, qui habite la montagne couverte de forêts. « Si tu parles, si, avec un esprit insensé, tu te glorifies de t'être uni d'amour à la belle Cythérée, Zeus irrité te frappera de la foudre. »



Offrande d'une courtisane à Aphrodite.
Dossier du trône Ludovisi. Rome.

APHRODITE ET ADONIS.

Le mythe d'Adonis, de provenance orientale, nous montre Aphrodite sous un double aspect. Nous la voyons d'abord, irritée de ce qu'une jeune vierge, Smyrna ou Myrrha, fille du roi d'Assyrie Theias, ne lui rendait aucun culte, se venger d'elle de la plus cruelle des façons. Elle lui inspire une passion irrésistible pour son propre père. Grâce à la complicité de sa nourrice, Myrrha peut pendant douze nuits satisfaire sa coupable passion. Quand Theias s'aperçoit qu'il a involontairement commis un inceste, il se précipite sur sa fille, l'épée à la main et veut la tuer. Epouvantée, la victime d'Aphrodite supplie les dieux de la faire disparaître. Son vœu est exaucé et elle est métamorphosée en un arbre, qui prend d'elle le nom de myrrhe. Dix mois après cet arbre s'entr'ouvre et il en sort un enfant dont la merveilleuse beauté séduit Aphrodite. Pour le soustraire aux regards de tous, la déesse l'enferme dans un coffre qu'elle confie à Perséphone. Mais celle-ci s'éprend à son tour du bel Adonis et quand Aphrodite vient le lui redemander elle refuse de s'en séparer. Les deux déesses s'adressent à Zeus pour qu'il juge leur différend. Le maître de l'Olympe, dit Apollodore d'Athènes, « divisa l'année en trois parties, dont l'une serait à la disposition d'Adonis ; il devait passer l'autre avec Perséphone et la troisième avec Aphrodite. Mais Adonis donna à cette déesse la partie de l'année qui était à sa disposition. »

Elevé par les nymphes, le plus beau des adolescents s'éprend de passion pour la chasse. C'est en vain qu'Aphrodite le supplie d'y renoncer. Au cours d'une de ses expéditions à travers les forêts, il se trouve en face d'un sanglier monstrueux qui, d'un coup de boutoir le blesse mortellement. Aphrodite a vu de loin la scène. Elle vole au secours d'Adonis expirant. Dans sa hâte, elle oublie de se chausser, et marche sur un rosier dont une épine s'enfonce dans son pied. Le sang coule et

c'est depuis cette époque que, d'après la légende, les roses qui jusqu'alors étaient blanches, devinrent rouges. On disait aussi qu'Aphrodite avait placé le cadavre d'Adonis sur des laitues qui tireraient de là leurs vertus aphrodisiaques. Enfin, l'anémone naquit, dit-on, des larmes qu'Aphrodite versa sur le cadavre d'Adonis.

On a vu dans le chapitre précédent que la mort d'Adonis serait due à la jalousie d'Arès qui se transforma en sanglier pour tuer le favori d'Aphrodite. Une autre légende attribue ce meurtre à Apollon. Celui-ci aurait voulu venger son fils Erymante qu'Aphrodite avait rendu aveugle parcequ'il l'avait vue lorsqu'elle se baignait en sortant des bras d'Adonis. De même qu'Arès, le fils de Leto aurait pris la forme d'un sanglier pour exercer sa vengeance et faire périr Adonis.



Adonis partant pour la chasse et prenant congé d'Aphrodite. (Lenormant et de Witte, *Elite céramographique.*)

Au mythe d'Adonis, Apollodore d'Athènes rattache celui d'Hyacinthe. « Clio, fille de Mnémosyne et de Zeus ayant reproché à Aphrodite son amour pour Adonis, la déesse, pour s'en venger, la rendit amoureuse de Picros, fils de Magnès. Elle en eut un fils nommé Hyacinthe. » Nous avons déjà raconté plus haut (v. p. 111) la légende relative à ce personnage de la mythologie.

Adonis était en Grèce l'objet d'un véritable culte et on célébrait en son honneur des fêtes, les Adonies, auxquelles participaient surtout les femmes. Plutarque nous raconte qu'à cette occasion « les femmes athéniennes exposaient en public des simulacres de morts qu'on porte en terre, se frappaient la poitrine, par imitation de ce qui se passe aux funérailles, et accompagnaient ces cérémonies de chants lugubres. » Y avait-il, ensuite, une fête de la résurrection ? La chose est douteuse, du moins en ce qui concerne la Grèce, et certains auteurs se sont montrés beaucoup trop affirmatifs sur ce point. Par contre, à Alexandrie et à Byblos en Syrie, Adonis ressuscitait. Théocrite, dans sa quinzième idylle, nous a laissé une description assez détaillée de la fête organisée en l'honneur d'Adonis, à Alexandrie, par Arsinoé, femme de Pholémée Philadelphe.

« Ici, autour d'Adonis, on voit réunis les fruits les plus beaux de nos vergers, de frais jardins encaissés dans l'argent, et des vases d'albâtre étincelants de dorures, pleins des parfums de Syrie ; tous les mets que ces jeunes beautés préparent sont formés avec des fleurs de blanche farine de pur froment, du miel et des doux sucs de l'olive ; la terre et les airs ont apporté leur tribut. Là s'élève avec art un berceau de verdure où s'entrelace l'aneth odorant ; au-dessus voltigent les Amours enfantins, comme on voit les jeunes rossignols perchés sur des arbustes, essayer leurs petites ailes en volant de branche en branche.

« Oh ! que d'ébène et d'or ! et ces deux aigles de l'ivoire le plus pur, portant sur leurs ailes déployées le jeune échanson du fils de Kronos. Ces tapis de pourpe sont plus doux que le sommeil, s'écrieraient Milet et Samos même.

« Au-dessus est un lit pour Aphrodite ; le bel Adonis occupe l'autre, Adonis époux à dix-huit printemps ; ses baisers ne piquent point, à peine ses lèvres s'ornent d'un tendre duvet. Aphrodite réjouis-toi d'un tel époux.

« Quand au lever de l'aurore, la terre demain encore sera mouillée de rosée, nous irons toutes ensemble le porter avec pompe sur les bords des flots écumants, et, les cheveux épars, la robe flottante, nous entonnerons l'hymne solennel.

« O Adonis sois-nous propice, maintenant et toujours. Nos cœurs se sont réjouis de ton arrivée : fais qu'ils se réjouissent encore à ton retour. »



Aphrodite et Adonis couronnés par Eros.
(Lenormant et de Witte, *Elite céram.*)

D'après une tradition, l'auteur des chants de fête et de lamentations sur la mort d'Adonis était Kyniras, premier roi de Chypre, introducteur en ce pays du culte d'Aphrodite et en même temps favori d'Apollon. Il tenait de ce dieu le don de la musique et du chant. On disait qu'il était venu de Byblos où l'on célébrait depuis longtemps des fêtes en l'honneur d'Adonis et qu'il avait élevé un temple à Aphrodite dans l'intérieur du pays, à une grande distance de la côte phénicienne. Premier prêtre de la déesse à Chypre, il rendit cette fonction héréditaire dans sa famille. Pour un motif qui ne nous est pas connu, les trois filles qu'il eut de Métharmé, attirèrent sur elles la colère d'Aphrodite. En proie à une sorte de folie, elles se prostituaient aux étrangers qui abordaient à Chypre et moururent, dit-on, en Egypte.

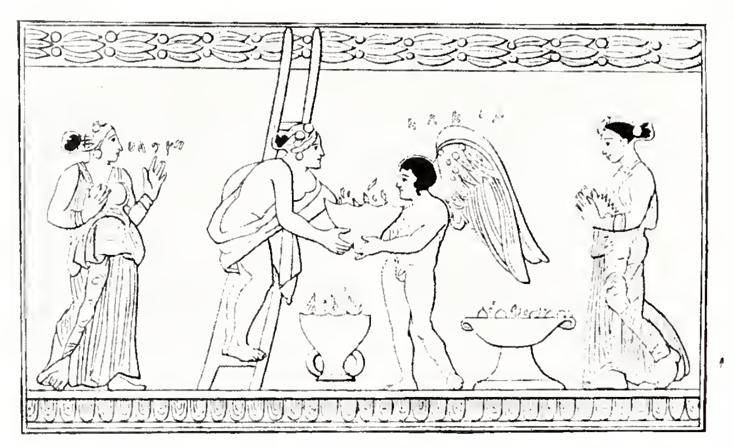
APHRODITE ET PHAETON.

Il sera question dans un autre chapitre de cet ouvrage du mythe de Phaeton, considéré comme fils du Soleil et de l'Océanide Klymène. Hésiode lui donne comme parents Eos et Céphale. C'était dit la Théogonie un « homme semblable aux dieux. Encore paré des tendres fleurs de la jeunesse, il ne pensait qu'aux jeux de son âge, lorsque Aphrodite, amante des plaisirs, l'enleva, l'établit nocturne gardien de ses temples sacrés et lui accorda les honneurs divins. »

APHRODITE ET HÉLÈNE.

L'une des victimes les plus célèbres d'Aphrodite, ce fut Hélène, cause primordiale de la guerre de Troie. Brûlant de remporter le prix de la beauté sur ses rivales Hera et Athéna, la déesse ne néglige aucun moyen pour influencer en sa faveur l'arbitre du concours, le beau Pâris. Elle lui promet la possession de la plus belle de toutes les femmes, d'Hélène, fille de Léda et de Zeus, elle-même épouse du roi de Sparte Ménélas.

Dans un petit poème intitulé *L'Enlèvement d'Hélène,* Colluthos, qui vivait au cinquième siècle, nous fait assister aux préparatifs d'Aphrodite avant son départ pour l'Ida où Hermès devait emmener les trois déesses pour que Pâris se prononçat entre elles. « Kypris, toujours habile dans l'art de séduire, déployant alors son voile et dénouant l'agrafe embaumée qui retenait sa chevelure, sema l'or parmi ses boucles et dans ses cheveux. Ensuite, regardant tendrement les Amours, elle leur parla ainsi : « Le moment décisif s'approche, mes enfants ; rassemblez-vous autour de votre mère. C'est aujourd'hui qu'on doit juger si je possède quelque beauté. J'ignore à qui le berger adjugera la pomme et cette incertitude me donne des craintes. Hera est, dit-on, mère des Charites ; elle dispose à son gré des sceptres et distribue les empires. Pallas préside aux combats. Moi seule entre les déesses, je n'ai aucune puissance. Ni l'autorité royale, ni la lance, ni les javelots, ne sont de mon partage. Mais pourquoi concevrais-je de vaines alarmes ? Au lieu de pique, n'ai-je pas une arme bien plus puissante dans cette ceinture qui me sert à enchaîner les Amours, charmés des liens que je leur impose ? Ne suis-je pas armé d'un aiguillon bien piquant et d'un arc dont les traits sont assurés ? Combien de mortelles souffrent des ardeurs que leur inspire cette ceinture fatale sans pouvoir trouver la mort qu'elles implorent ? »



Les jardins d'Adonis.
Scène dans laquelle paraissent Aphrodite, Eros et deux Charites.
Lécythe du Musée de Carlsruhe.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique.*)

Voici la scène de la séduction, rapportée par le même poète. Hera et Athéna ont essayé l'une après l'autre de convaincre Pâris. « Aphrodite parla à son tour, et pour paraître avec plus d'avantage, elle commença par délier les agrafes qui attachaient sa tunique. Dès qu'elle fut en liberté, elle se redressa, sans rougir de ce qu'elle allait faire. Puis, dénouant la ceinture où résident les tendres Amours, elle présenta sa gorge nue, en étala complaisamment toutes les beautés. Ensuite, s'adressant au berger avec un sourire de volupté : « Jouis, dit-elle, jouis de tous les charmes que j'offre à ta vue.
« Ne méritent-ils pas bien la préférence sur les travaux guerriers ? Et leur possession ne vaut-elle pas
« mieux que celle de tous les sceptres et de tous les royaumes d'Asie ? Les fatigues des combats me
« sont étrangères. Et qu'ai-je à faire de boucliers ? Les femmes se distinguent surtout par l'éclat de leur
« beauté. Je ne donne pas la valeur ; mais je peux te donner une compagne charmante. Ce n'est pas

« sur un trône que je te ferai monter, mais je te ferai monter au lit d'Hélène. Tu ne quitteras Troie « que pour aller former à Sparte les nœuds les plus fortunés. »

Pâris n'hésite pas. Il accorde à Aphrodite la palme de la beauté. Arrivé auprès d'Hélène il lui dit que la déesse de l'amour lui a promis une épouse charmante, « Hélène est son nom et la déesse est sa sœur. C'est pour elle que je viens ici serrer des nœuds que Cythérée elle-même m'ordonne de former. » L'épouse de Ménélas ne résiste pas à son séducteur. « C'en est fait, dit-elle, partons et conduis moi à Troie ; je consens à t'y suivre, puisque la déesse des Amours le veut ainsi. »

La protection qu'Aphrodite accorde à Pâris, ne cessera de s'exercer de la manière la plus effective. Dans le troisième chant de l'Iliade, Homère nous montre les Grecs et les Troyens décidés à en finir par un duel entre Ménélas, le mari outragé, et Pâris, le ravisseur d'Hélène. Les deux combattants en viennent aux mains. Ménélas saisit Pâris par le panache de son casque et le traîne vers le camp des Grecs. Mais Aphrodite accourt au secours de son protégé. « Elle rompt la courroie (qui liait le casque sous le menton de Pâris) ; le casque vide suit aussitôt la main guerrière de Ménélas, qui, le faisant tourner avec effort au-dessus de sa tête, le jette au milieu des Grecs. Alors, il se précipite une seconde fois vers son ennemi, brûlant de lui ravir le jour par le javelot dont il s'est armé. Mais, Aphrodite, tel est le pouvoir des dieux, enlève Pâris, l'environne d'un nuage épais, et volant au palais de ce prince, le place sur le lit nuptial, qui exhale des parfums odorants. »



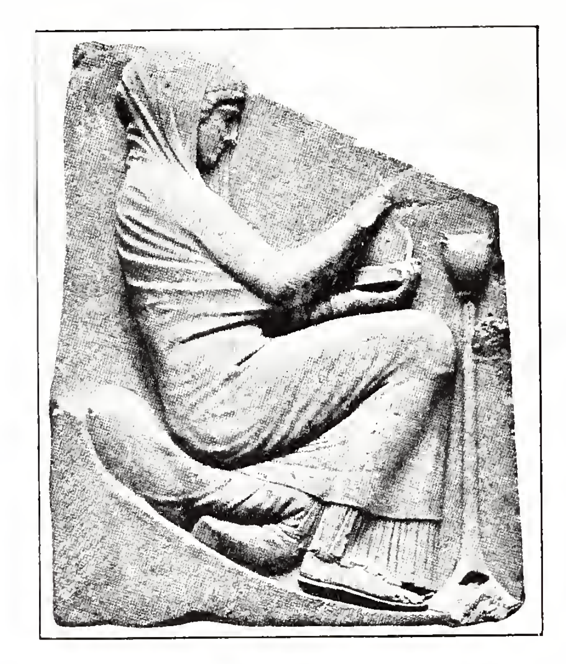
Aphrodite et Adonis.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique*.)

Hélène, du haut des murs de Troie, a assisté à la lutte entre son mari et son amant. Elle ne peut manquer d'être fâcheusement impressionnée envers Pâris. Aphrodite voit le danger. Elle s'approche d'Hélène, la tire par sa robe aussi odoriférante que le nectar, et se montre à elle sous les traits ridés d'une vieille courbée sous les ans, habile à former en laine une belle broderie et qui, de Lacédémone, avait suivi la princesse et la chérissait tendrement. La déesse sous ces traits lui dit : « Viens, suis-moi ; Pâris t'attend dans son palais. Il est sur sa couche nuptiale, et sa beauté est éclatante, ainsi que sa parure, on ne dirait pas qu'il vient de combattre un guerrier formidable, mais qu'il va se rendre à quelque danse, ou que, sortant d'une fête, il goûte le repos. »

Hélène ne tarde pas à reconnaître dans son interlocutrice « la déesse à son cou délicat, à son sein qui excite les désirs, à ses yeux étincelants ». Saisie de frayeur elle s'écrie :

« Cruelle, pourquoi veux-tu me séduire encore ? Me conduiras-tu plus loin, dans l'une des

villes populeuses des Phrygiens ou de la riante Méonie ? Est-il en ces contrées quelqu'un qui te soit cher parmi les mortels ? Est-ce parceque Ménélas, après avoir vaincu le divin Pâris, désire m'emmener, odieuse que je suis, au sein des demeures paternelles, que déjà tu viens près de moi, méditant de nouveaux artifices ? Que ne vas-tu toi-même t'asseoir auprès de lui ? Renonce aux voies célestes ; ne porte plus tes pas sur l'Olympe ; mais veille toujours sur sa personne et supporte tout de lui, jusqu'à ce qu'il te prenne pour épouse et pour esclave ; pour moi je refuse de te suivre, ce serait trop blâmable ; non, je ne veux plus partager sa couche ; toutes les Troyennes à l'avenir me couvriraient de honte ; j'ai déjà dans mon âme d'intolérables douleurs. »



Offrande d'une matrone à Aphrodite.
Dossier du trône Ludovisi. Rome.

Ces violents reproches ne font qu'exciter le courroux d'Aphrodite. « Crains de m'irriter, malheureuse, s'écrie-t-elle. Prends garde que je ne t'abandonne, que je ne te haïsse autant que je t'ai aimée. Je saurai bien exciter la discorde entre les Grecs et les Troyens, et tu périras, victime d'une destinée terrible. »

Hélène n'ose pas davantage résister à la déesse. Elle la suit dans le palais où se trouve Pâris auquel elle essaye de faire honte de sa couardise. Le fils de Priam cherche à s'excuser, puis il ajoute : « Allons, livrons-nous aux délices de l'amour. Jamais de tels transports n'ont troublé mes sens, lors même que, pour la première fois, au sortir de la riante Lacédémone, après avoir sillonné les flots, je te possédai dans l'ile de Cranaé. Aujourd'hui je me sens enivré de désirs plus vifs encore. Il dit et prend place sur sa couche ; son épouse le suit, et bientôt tous deux s'adonnent au sommeil. »

Comme on le voit, Hélène que la volonté d'Aphrodite a jetée dans les bras de Pâris, essaye vainement de se ressaisir. Malgré elle, elle est ramenée par la déesse aux côtés d'un homme qu'elle méprise en le comparant à l'époux qu'elle a trahi.

AUTRES VICTIMES D'APHRODITE. MÉDÉE. PASIPHAÉ. PHÈDRE.

Aphrodite ne joue pas un rôle moins important dans l'expédition des Argonautes que dans la guerre de Troie. C'est grâce à elle que Jason mettant à profit la passion dont la déesse a enflammé le cœur de Médée, pourra s'emparer de la fameuse toison d'or et échapper à tous les périls. Pindare dans la quatrième Pythique nous raconte comment Aphrodite favorisa les desseins de Jason :

« Mais voici que la déesse dont les traits subtils blessent les cœurs des hommes, l'aimable Kypris, descend de l'Olympe, portant sur son char aux roues brillantes, cet oiseau qui le premier inspira aux mortels les fureurs d'un incurable amour. Elle enseigne au fils d'Eos, par quels prestiges

enchanteurs il bannira de l'esprit le respect qu'elle (Médée) doit aux volontés de son père et inspirera à son cœur dompté par la persuasion le violent désir de voir les campagnes de la Grèce. Cette princesse, en effet, ne tarda pas à révéler au jeune étranger par quel moyen il sortira victorieux des épreuves que lui préparait son père. Elle compose avec de l'huile et des sucs précieux un onguent salutaire dont la vertu rend le corps de Jason inaccessible à la douleur. » Dans ses *Argonautiques*, Apollonius de Rhodes nous donne les détails suivants sur la composition de cette merveilleuse préparation : « La plante dont elle est tirée naquit pour la première fois dans les vallons du mont Caucase du sang que distillait de son bec l'aigle cruel qui dévorait le foie du malheureux Prométhée. La double tige est surmontée d'une large fleur dont la couleur est semblable à celle du safran de Cilicie. Sa racine offre l'image d'un morceau de chair nouvellement coupée et renferme une liqueur noire, semblable à celle qui découle des chênes sur les montagnes. Médée l'avait exprimée autrefois dans une coquille de la mer Caspienne, après qu'elle se fut purifiée sept fois et que, vêtue de noir, elle eut dans l'horreur des ténèbres invoqué sept fois Brimo. Tandis qu'elle coupait cette racine, la terre mugit et trembla sous ses pas ; Prométhée lui-même ressentit une vive douleur au fond des entrailles et remplit l'air de gémissements. »



Aphrodite armée et Marsyas.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique*.)

Il sera question dans un autre chapitre de cet ouvrage des malheurs de Médée qui, après avoir aidé Jason à triompher de toutes les difficultés, fut abandonnée par son amant. Non moins tragique fut la destinée de la femme et des filles de Minos, victimes, elles aussi des passions allumées dans leur cœur par Aphrodite, Celle-ci s'acharna d'abord sur Pasiphaé, fille du Soleil et épouse de Minos. On a vu plus haut (v. p. 171) que c'était le Soleil qui avait averti Héphaistos de ce qui se passait entre Arès et Aphrodite et comment le dieu boiteux s'était vengé des deux amants en les ridiculisant aux yeux de tout l'Olympe. Ne pouvant se venger du Soleil, Aphrodite s'en prit d'abord à sa fille. Elle lui inspire un amour monstrueux pour un taureau. On verra plus loin comment Pasiphaé réussit à assouvir cette passion et devint ainsi mère du Minotaure. Quand Thésée viendra

combattre ce monstre, il ne sortira vainqueur de la lutte que grâce à la fille même de Pasiphaé, Ariane, dans le cœur de laquelle Aphrodite a fait naître une passion violente pour le bel étranger. Comme Médée, Ariane trahira les intérêts de son père au profit de son amant ; comme elle, elle ne tardera pas à être abandonnée par l'infidèle. Mais Aphrodite console la victime de Thésée en lui prédisant la venue de Dionysos et, à l'occasion de son mariage avec ce dieu, elle lui donne une couronne d'or.

La sœur d'Ariane, Phèdre, fut, elle aussi, victime d'une passion malheureuse inspirée par Aphrodite. Irritée de ce que Hippolyte, fils de Thésée et d'une Amazone, n'affectait que du mépris pour elle, la déesse enflamme le cœur de Phèdre, seconde femme de Thésée, d'un amour coupable



Jugement de Pâris.
Sarcophage en marbre de Paros. Paris, Musée du Louvre.

pour son beau-fils. Les poètes, depuis Euripide jusqu'à Racine, nous montrent les vains efforts de

Phèdre, malgré elle, perfide, incestueuse,

pour échapper au feu intérieur qui la dévore et dont elle dit elle-même :

Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée :
C'est Vénus toute entière à sa proie attachée.

La mort même d'Hippolyte ne mettra pas un terme aux tourments de Phèdre. Elle renoncera volontairement à la vie :

Puisque Vénus le veut, de ce sang déplorable,
Je péris la dernière et la plus misérable.

Il y a une certaine analogie entre la tragique histoire de Phèdre et celle d'Hippodameia, fille d'Oinomaos, dont nous avons parlé dans le chapitre précédent (v. p. 172). On sait que grâce à l'intervention de Myrtilos, Pélops avait réussi à triompher d'Oinomaos dans une course de chars et obtenu ainsi la main d'Hippodameia. Celle-ci, amoureuse de Myrtilos, prétexte une soif ardente pour envoyer Pélops lui chercher de l'eau à une source voisine. Pendant son absence, elle déclare



ARTÉMIS D'EPHÈSE

(Phot. Alinari, Florence.)

Statue antique, en marbre, le bas en bronze.
Rome, Nouveau Musée du Palais des Conservateurs.

sa flamme à Myrtilos qui se refuse à outrager l'honneur de Pélops. Craignant les révélations de celui qu'elle n'a pu séduire, Hippodameia prend les devants. Elle accuse Myrtilos d'avoir voulu lui faire violence. Pélops, n'écoutant que sa colère, saisit le malheureux aurige et le précipite dans la mer.

Certains auteurs attribuent à la colèrs d'Aphrodite la folie dont furent frappées les filles de Prœtos, sans d'ailleurs nous en indiquer les causes. « La reine de Chypre les rendit impudiques », dit l'un. « Leur honteuse impudicité, ajoute un autre, leur fit perdre la fleur de leur teint. » Enfin, d'après un troisième écrivain, « Aphrodite répandit sur leur tête une lèpre affreuse ; leur peau fut couverte de dartres, et leurs cheveux, en tombant, laissèrent à découvert leurs belles têtes. »

La déesse joue également son rôle dans la légende d'Aigeus qui attribuait à la mauvaise volonté d'Aphrodite la stérilité de ses deux premières femmes. Il consulta l'oracle de Delphes mais, n'en ayant pas compris la réponse, il s'adressa à Pitheus, fils de Pélops. Pitheus enivra Aigeus, puis lui fit partager la couche de sa fille Aithra qui, la même nuit, fut honorée des faveurs de Poseidon. Ce serait Aigeus qui aurait introduit à Athènes le culte d'Aphrodite.



Aphrodite avec la chouette et la colombe.
(Lenormant et de Witte, *Elite céram.*)

Il a déjà été question d'Atalante à propos de Méléagre et de la chasse du sanglier de Calydon (v. p. 174). Rebelle au mariage, elle soumettait les prétendants à sa main à une épreuve qui se terminait par leur mort. Ils devaient lutter avec elle à la course. La vierge leur donnait quelques coudées d'avance, puis, se lançant à leur poursuite, les rejoignait et les tuait. Malgré cela, Melanios se mit à son tour sur les rangs, à l'instigation d'Aphrodite qui lui avait, d'après la légende, donné plusieurs pommes d'or du jardin des Hespérides. Lorsqu'il se voyait sur le point d'être rejoint, le coureur laissait tomber une des pommes, et Atalante s'arrêtait pour la ramasser. Grâce à ce stratagème, Melanios arriva au terme de la course sans que la jeune fille eut réussi à l'atteindre. Le mariage eut donc lieu. La légende ajoute que les deux jeunes époux « étant un jour à la chasse, entrèrent dans l'enceinte consacrée à Zeus et s'y livrèrent aux plaisirs de l'amour ; le dieu irrité les changea en lions. »

Un certain nombre de légendes nous montrent Aphrodite venant en aide à des mortels victimes d'une passion malheureuse ou ayant su, par un bon mouvement, se concilier la bienveillance de la déesse. Le berger Selemnos, par exemple, avait réussi à se faire aimer par la nymphe Argyra qui le délaissa quand sa beauté fut fanée. Il en mourut de chagrin. Aphrodite apitoyée le métamorphosa en un cours d'eau. Sous cette nouvelle forme, il n'en continua pas moins à se consumer de regrets. Venant une seconde fois à son secours, la déesse lui donna le don d'oublier tous les tourments causés

par l'amour. De là venait la légende d'après laquelle les eaux du Selemnos, qui arrosait l'Achaïe, avaient la propriété de guérir de leurs chagrins tous ceux, hommes ou femmes, qui s'y baignaient.

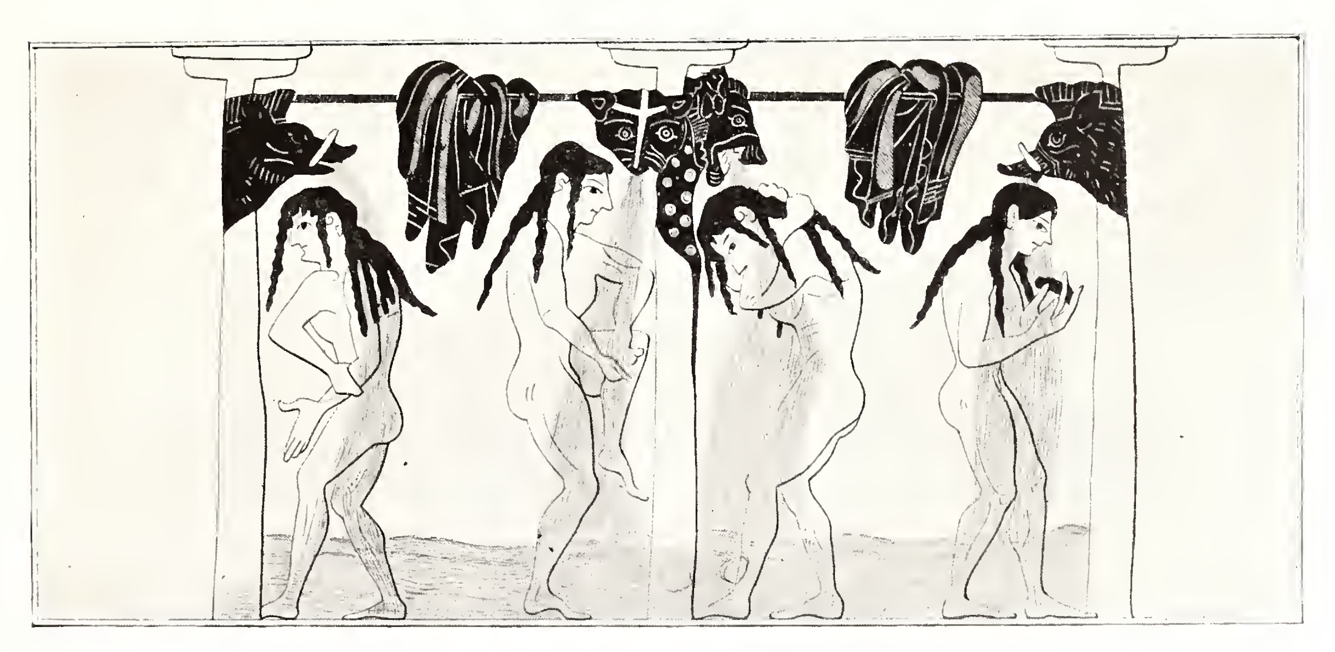
Une tradition populaire à Lesbos racontait qu'un habitant de l'île, Phaon, passeur de son métier, vit un jour arriver une vieille femme qui lui demanda de la transporter gratuitement de l'île sur le continent. Phaon y consentit. Or, la passagère n'était autre qu'Aphrodite qui avait pris cette forme pour éprouver la générosité du passeur. Pour le récompenser, la déesse lui fit présent d'une fiole qui contenait un merveilleux onguent. Phaon s'en frotta et au bout de quelques jours devint un des plus beaux hommes de Mitylène ; toutes les femmes tombèrent amoureuses de lui et l'illustre poétesse Sappho fut, dit-on, du nombre. D'après une autre version, Aphrodite elle-même s'éprit de Phaon et, pour le soustraire aux recherches de ses rivales, le cacha au milieu d'un champ de seigle.



Aphrodite assise sur un cygne
et accompagnée d'Eros hermaphrodite.
Stamnos apulien. Paris. Musée du Louvre.
(Lenormant et de Witte, *Elite céram.*)

Un marchand de Samos, nommé Dexikreon, eut lui aussi à se louer d'Aphrodite. Au moment où il allait charger son navire de marchandises de toute sorte, la déesse lui conseilla de n'en rien faire, de n'embarquer que de l'eau potable et de mettre à la voile le plus vite possible. Dexikreon suit ce conseil. Quand il se trouve à une assez grande distance de la côte, un arrêt total des vents immobilise pendant longtemps tous les navires qui se trouvent aux alentours. On est bientôt à court d'eau potable. Dexikreon réalise une petite fortune en vendant la provision qu'il a emportée sur le conseil de la déesse. Par reconnaissance, il éleva une statue à Aphrodite à Samos, où le culte de la déesse avait été relégué dans les marais du littoral, parceque l'île était le domaine d'Hera.

Un des compagnons de Jason dans l'expédition des Argonautes, Butes, fut, d'après la légende, sauvé par Aphrodite du péril auquel l'avait exposé sa folle témérité. Comme plus tard les compagnons d'Ulysse, les Argonautes au cours de leur voyage passèrent auprès des Sirènes. C'est Orphée qui sauva ses compagnons. Quand les Sirènes se mirent à chanter, il prit sa lyre dont les sons harmonieux empêchèrent les Argonautes de répondre aux appels des enchanteresses. Seul Butes, fils de Teleon ou de Poseidon, ne peut résister au charme. Il s'élance dans les flots pour aller rejoindre les Sirènes, mais à ce moment Aphrodite intervient, saisit l'imprudent et l'emporte jusqu'à Lilybée. D'après la légende, la déesse non contente d'avoir sauvé Butes lui accorda ses faveurs et de leur union naquit Eryx.



Aphrodite et les trois Charites au bain. Amphore bachique. Musée de Berlin.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique.*)

II. — ATTRIBUTIONS ET CULTE D'APHRODITE.

UNIVERSALITÉ D'APHRODITE.

Le domaine d'Aphrodite ne connaît pour ainsi dire pas de limites. Lucrèce exprimait déjà cette idée, quand, dans son invocation à celle qu'il appelle « volupté des hommes et des dieux » il dit : « c'est par toi que tout ce qui respire, que toutes les espèces vivantes sont conçues, et arrivant à l'existence, voient la lumière du soleil. Devant toi, ô déesse, à ta seule approche, fuient les vents, fuient les nuages, sous tes pas la terre étend la douce variété de ses tapis de fleurs, les flots de la mer te sourient, et dans le ciel plus serein se répand et resplendit la lumière. Quand s'est manifestée la première apparence d'un jour de printemps, que, longtemps captive et engourdie, se ranime l'haleine féconde du zéphyr, les habitants de l'air d'abord, les oiseaux, ô déesse, témoignent de tes atteintes, frappés au cœur par ta puissance. Ensuite s'emportent les troupeaux qui bondissent dans les gras pâturages, ou qui traversent les fleuves rapides ; cédant à ton charme, à tes doux attraits, toute la nature animée te suit avec ardeur dans la voie où tu l'entraînes. Enfin, dans les mers, sur les montagnes, au sein des fleuves impétueux, sous les feuillages qu'habitent les oiseaux, parmi les herbes des prairies, atteignant tous les cœurs des doux traits de l'amour, tu inspires à chaque espèce l'ardeur de se perpétuer. »

Ainsi donc l'empire d'Aphrodite comprend aussi bien les espaces célestes que la mer et la terre. Elle est avant tout la déesse de la génération, de la fécondité, grâce auxquelles la vie naît et se propage. C'est sous ces traits que nous apparaît l'Astarté orientale. Tout en conservant ce caractère, l'Aphrodite grecque deviendra surtout la divinité de la beauté et de l'amour qui sont inséparables.

Cet amour n'implique pas uniquement l'idée de volupté chantée par les poètes. De même qu'Hera, Aphrodite est la déesse protectrice du mariage et dans certains de ses temples les prêtresses étaient astreintes à la chasteté. Ses attributions sont résumées dans ces mots que Zeus lui-même lui adresse dans l'Iliade : « Chère enfant, les travaux de la guerre ne te sont pas confiés ; laisse-les au fougueux Arès, à Athéna ; occupe-toi seulement des désirs et des œuvres de l'hyménée. »



Aphrodite, assise sur un cygne, accompagnée d'Eros et d'autres personnages. Hydrie.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique.*)

APHRODITE DÉESSE DES UNIONS LÉGITIMES.

Plusieurs légendes nous montrent Aphrodite protégeant les unions légitimes et veillant même à l'accomplissement des promesses de mariage. L'une des plus caractéristiques est celle de Ktésylla et d'Hermocharès. Ce dernier était un jeune Athénien qui, au cours d'une fête religieuse tomba amoureux de Ktésylla. Ayant pris une pomme, il y grava quelques mots et la jeta dans le jardin d'Artémis. La jeune fille ramassa la pomme et lut à haute voix l'inscription qui s'y trouvait. C'était un serment, par Artémis, d'épouser Ktésylla. Outrée de ce procédé, la jeune fille jette la pomme, mais pour prouver la pureté de ses intentions, Hermocharès alla trouver le père de Ktésylla et lui demanda la main de sa fille. Sa demande fut favorablement accueillie, mais quelque temps après, oublieux de sa promesse, Alkidamos, père de la fiancée, accueillit un autre prétendant. A cette nouvelle, Hermocharès se précipite dans le temple où se trouvait Ktésylla. Celle-ci « sur la décision des dieux » se sentit soudainement éprise d'une passion irrésistible pour l'amoureux évincé. Grâce à la complicité de sa nourrice, elle s'enfuit

avec lui et ils célèbrent leur union. Mais, quand elle mit au monde son premier enfant, elle mourut. Les dieux vengeaient ainsi le parjure de son père qui avait juré sur le laurier sacré de donner sa fille à Hermocharès et avait ensuite violé son serment. Au cours de la cérémonie de l'enterrement, on vit un pigeon s'envoler du cercueil. Le cortège s'arrêta; le cercueil fut ouvert et trouvé vide. Hermocharès alla consulter l'oracle au sujet de ce prodige. Il reçut l'ordre d'élever une statue à Aphrodite-Ktésylla.



Aphrodite portée par deux génies hermaphrodites.
Pélikè. Paris, Musée du Louvre.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique*.)

Dans la légende des filles de Pandareos nous voyons Aphrodite accorder sa protection à des orphelines dont les parents ont été victimes de leur impiété envers les dieux. « Aphrodite, dit le poète de l'Odyssée, les nourrit de lait, de miel délicieux et de vins délectables. Hera les doua, plus que toutes les femmes, de beauté, de prudence; la chaste Artémis leur donna une taille majestueuse et Athéna leur enseigna les travaux les plus merveilleux. » Quand Méropé et Cléodora ainsi élevées ont atteint l'âge de la puberté, Aphrodite monte « au vaste Olympe, près du puissant Zeus, qui sait la fortune et le malheur des humains, afin de lui demander pour ses vierges chéries l'accomplissement d'un heureux hyménée. » C'est le moment que choisissent les Harpyes pour enlever les jeunes filles et les « donner comme suivantes aux odieuses Erinyes. » Comme Ktésylla elles sont les victimes innocentes des crimes de leurs parents.

Quand Hera veut s'attirer les hommages de son trop volage époux, elle ne rougit pas de recourir aux bons offices d'Aphrodite. « Confie-moi, lui dit-elle, l'amour et les désirs qui te servent à subjuguer les hommes et les mortels. » Elle demande à lui emprunter « la ceinture merveilleuse où sont tracés tous les attraits, les tendres caresses, les désirs, les secrets entretiens et ces mots qui captivent l'âme même du sage ».

Les Grecs donnaient à Aphrodite considérée comme la divinité protectrice du mariage l'épithète d'Ourania. Phidias avait représenté la déesse, le pied posé sur une tortue, symbole des vertus domestiques.



Aphrodite, Arès et Eros. (Lenormant et de Witte, *Elite céram.*)

APHRODITE PANDEMOS.

A Aphrodite Ourania s'oppose Aphrodite Pandemos, à la conception de l'amour noble, celle de la passion commune qui n'a plus pour but que la satisfaction d'un irrésistible instinct. On a vu plus haut les ravages exercés par cette passion déchaînée par la déesse dans le cœur de ses plus illustres victimes comme Hélène, Médée, Phèdre, Pasiphaé. Le culte de la beauté physique, personnifiée par Aphrodite, entraînera les Grecs jusqu'à faire d'elle la déesse des courtisanes, considérées en certains endroits comme ses prêtresses officielles. C'est parmi elles que les plus grands artistes iront chercher les modèles de leurs œuvres. Cette beauté n'avait, bien entendu, rien de sévère comme celle d'Athéna et d'Hera. Elle respirait la grâce, le charme, la sensualité, la séduction, la volupté. La poésie et l'art grecs s'efforceront, à l'envi, d'exprimer cet idéal. Quelques-unes des statues d'Aphrodite qui nous ont été conservées représentent, comme on le verra plus loin, ce que le génie humain a produit de plus beau et de plus parfait.



Aphrodite au bain, assistée d'une des Charites ou d'une nymphe.
Coll. Hamilton. (Lenormant et de Witte, *El. céram.*)

APHRODITE GUERRIÈRE ET MARINE.

« Les travaux de la guerre ne te sont pas confiés », dit Zeus à Aphrodite dans un passage de l'Iliade déjà cité plus haut. En certains endroits, cependant, la déesse apparaît avec un caractère guerrier, particulièrement à Chypre et à Cythère. D'autre part nous savons qu'après la bataille d'Ægos Potamos les Spartiates consacrèrent, dans le temple d'Amyclée, une statue à Aphrodite guerrière,

œuvre de Polyclète le jeune. D'après certains auteurs, ce serait à ses relations avec Arès que la déesse serait redevable de ce côté de ses attributions, mais c'est là une hypothèse que rien ne démontre. Lucrèce, au contraire, fait appel à Aphrodite pour que la paix règne sur le monde. « Fais, que sur toutes les mers, sur toute la terre cessent les travaux guerriers, que la fureur s'assoupisse et s'apaise. Car toi seule peux rendre aux mortels le repos, le bonheur et la paix. » Il demande à la déesse d'user de son pouvoir sur « le dieu puissant des armes, qui souvent vient tomber dans tes bras, vaincu par son amour, succombant à son éternelle blessure. Alors, les yeux élevés vers toi, de la couche où repose sa tête, il repaît de ta vue ses regards avides et suspend son souffle à tes lèvres. Ah ! lorsqu'ainsi, ô déesse, il repose près de ton corps sacré, entoure-le de tes bras, et que ta bouche se répandant en douces paroles, lui demande le repos et la paix pour les humains. »



Aphrodite, Lais ou Hélène à sa toilette.
Coll. Hamilton. (Lenormant et de Witte, *Elite céram.*)

Par contre, Aphrodite est sans conteste une divinité de la mer. Elle en est née et nous avons déjà cité le passage de l'hymne homérique où l'on voit Aphrodite poussée par « le souffle humide de Zéphyre » abordant sur les côtes de Chypre. Plus tard on dira que la déesse fut transportée sur un coquillage ou qu'elle y naquit, et ce thème fut souvent traité par les artistes grecs. L'Aphrodite Anadyomène (qui est sortie de l'eau) était très populaire, principalement dans les ports. Nous avons rapporté plus haut la légende de Dexikreon ainsi que celle de Phaon, où l'on voit la déesse accorder sa protection à des navigateurs. Comme on l'a très justement fait remarquer, Aphrodite jouait pour les marins le rôle attribué, à notre époque encore, à Notre-Dame de Bon Secours. Cela est d'autant moins étonnant que le culte de la Vierge a, dans maints endroits au bord de la mer, simplement succédé à celui de la déesse païenne.

PRINCIPAUX LIEUX DE CULTE.

C'est dans les îles de Chypre et de Cythère que le culte d'Aphrodite semble avoir pris son point de départ, pour se répandre dans tous les pays de langue grecque, depuis Lemnos et Lesbos, jusqu'en Béotie, à Corinthe, dans le Péloponèse et dans les colonies de la Grande Grèce. L'île de Chypre, où la tradition fait aborder Aphrodite au moment de sa naissance, renfermait un assez grand nombre de sanctuaires de la déesse. A la fondation de chacun d'eux se rattachait généralement une légende. On a déjà lu plus haut celle de Kinyras qui passait pour avoir fondé le temple d'Aphrodite à Paphos. D'après une

autre version, cette fondation serait due à Agapénor, l'un des prétendants à la main d'Hélène qui, au cours de la traversée, fut jeté sur les côtes de Chypre où il s'établit définitivement.

Quelque soit le fondateur du sanctuaire de Paphos, celui-ci avait acquis dans l'antiquité une grande célébrité. La grande panégyris de Paphos rassemblait chaque année tous les habitants de l'île de Chypre, femmes et hommes. En une longue procession, ils allaient jusqu'à Palaipaphos, à dix



Hermaphrodite. Sculpture antique. (Phot. Alinari, Florence.)

kilomètres environ de là. On y célébrait un genre de mystères au sujet desquels nous ne possédons pas d'indications précises, mais au cours desquels nous savons que chaque invité recevait un phallus et du sel. On sait aussi qu'à Paphos, les jeunes filles, avant leur mariage, devaient sacrifier leur virginité dans le temple de la déesse et à son profit ; on prétend même que chaque femme devait, au moins une fois dans sa vie, s'être abandonnée au premier venu dans le sanctuaire d'Aphrodite.

Il y avait également des temples de la déesse dans d'autres villes de l'île de Chypre, en particulier à Salamine et à Amathonte. Dans cette dernière ville se pratiquait tous les ans, à une date déterminée, auprès du tombeau d'Aphrodite-Ariane, une curieuse cérémonie dont le sens n'a pas été



LA CHASSE D'ARTÉMIS

(Phot. Alinari, Florence.)

D'après le tableau du Dominiquin. Rome, Galerie de la Villa Borghèse.

expliqué d'une façon très précise jusqu'ici : un jeune homme simulait tous les gestes d'une femme en couches.

Enfin, c'est dans l'île de Chypre que, d'après la tradition, Aphrodite s'était réfugiée pour échapper au ridicule dont elle s'était couverte dans son aventure avec Arès (v. p. 172). Elle s'était soigneusement cachée, et c'est en vain que tous les dieux s'étaient mis à sa recherche. Une vieille femme dénonça sa cachette. Pour l'en punir, la déesse la métamorphosa en une colonne de pierre qu'on montrait encore à une certaine époque.



Eros monté sur un cygne.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique*.)

Le sanctuaire d'Aphrodite à Paphos possédait un oracle. Les devins y prédisaient l'avenir d'après l'inspection des entrailles des victimes. Tacite qui nous raconte la consultation que vint demander Titus en passant dans l'île de Chypre, nous donne à ce sujet quelques détails assez obscurs. Selon lui, il était défendu d'ensanglanter les autels de la déesse, ce qui paraît peu compréhensible si l'on songe que c'était dans les entrailles des victimes que les prêtres lisaient l'avenir. Ces victimes devaient toujours être des animaux mâles, de préférence des chevreaux. D'après M. Bouché-Leclerq, Tacite veut sans doute dire que les animaux servaient simplement de sujets d'expérience et n'étaient pas immolés comme victimes.

Sur toute la côte de l'Asie-Mineure, Aphrodite était vénérée dans des sanctuaires dont quelques-uns étaient très réputés dans l'antiquité et dont chacun avait en général sa légende. A Cnide par exemple, où se trouvait la célèbre statue d'Aphrodite par Praxitèle, on avait consacré à la déesse un poisson, l'echéneide. Sa tête, munie d'un disque aplati, lui permettait non seulement de s'attacher fortement aux corps étrangers, mais même d'arrêter les navires. C'est ce qui était arrivé à un certain Periandre qui passait devant Cnide avec un navire sur lequel il transportait à Corinthe de jeunes garçons qui devaient y subir l'opération de la castration.

Près d'Halicarnasse, sur l'emplacement de la source Salmakis dont il sera question plus loin à propos de l'hermaproditisme, s'élevait un temple consacré à la fois à Aphrodite et à Hermès.

Le culte d'Aphrodite se retrouve également dans les principales îles qui parsèment la mer entre les côtes de l'Asie-Mineure et celles de la Grèce proprement dite : à Rhodes, à Samos, à Melos (où l'on a découvert la célèbre statue connue sous le nom de Venus de Milo), à Naxos, à Paros, à Kéos, à Lesbos, à Lemnos, à Samothrace. La Crète possédait plusieurs sanctuaires d'Aphrodite et à Cythère s'élevait celui qui d'après Pausanias était le plus ancien et le plus vénéré de toute l'Hellade.



Aphrodite ou Psyché et Eros.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique.*)

LES SANCTUAIRES D'APHRODITE DANS LA GRÈCE PROPREMENT DITE.

Dans la partie septentrionale de la Grèce, en Thessalie, le culte d'Aphrodite remontait à une très haute antiquité. La déesse, disait-on, était née dans ce pays. Elle avait pour père Aphraios, fils de Kronos, et pour mère Astynomé. Son lieu de naissance aurait été l'île de Lakereia. A Tricca, on vénérait une Aphrodite *ἀνδροφόνος* (tueuse d'hommes) et on expliquait cette épithète en disant que les femmes de la ville avaient lapidé dans le sanctuaire la fameuse courtisane Laïs parce qu'elle avait su se faire aimer par Hippolochos. D'autres légendes nous montrent Aphrodite vénérée à Pharsale, et dans différentes localités thessaliennes.

En Béotie, la ville de Thèbes était particulièrement importante pour le culte d'Aphrodite. La déesse y passait pour avoir été l'épouse légitime d'Arès, union dont naquit Harmonia. On sait que celle-ci épousa Cadmos et que toutes les familles nobles de la cité prétendaient descendre de ce couple. Harmonia avait, disait-on, consacré trois statues en bois à Aphrodite, Ourania, Pandemos, Apostrophia. On célébrait, en l'honneur de la déesse, des fêtes où les femmes nobles se déguisaient en hommes. L'emploi du lierre, symbole de l'attachement, était interdit dans le culte de l'Aphrodite



La double Aphrodite et Eros. Collection Hamilton.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique.*)

thébaine. A une époque plus récente, les Thébains ne rougirent pas de consacrer un temple à la maîtresse de Demetrius Poliorcète, sous l'appellation d'Aphrodite. A Orchomène s'élevait un temple d'Aphrodite Argynnis, consacré à la déesse par Agamemnon, en commémoration d'un fait qui n'est pas à l'honneur du roi d'Argos. Argynnis, racontait la légende, était un jeune homme d'une grande beauté et d'une blancheur de peau exceptionnelle. Un jour qu'il se baignait dans le Céphise, Agamemnon l'aperçut. Il voulut immédiatement se livrer sur lui à de honteuses pratiques, mais le jeune homme s'enfuit et, sur le point d'être atteint, se jeta dans les eaux du fleuve où il se noya. Agamemnon recueillit son corps, l'enterra et éleva un temple à Aphrodite Argynnis.

Nous possédons plusieurs légendes relatives à l'introduction du culte d'Aphrodite en Attique. Suivant l'une de ces versions, ce serait Egée, roi mythique d'Athènes, qui fonda dans cette ville le

premier temple de la déesse. Ses deux premières femmes, Meta et Chalciope ne lui avaient pas donné d'enfants. Attribuant cette stérilité à la colère d'Aphrodite, Egée va consulter l'oracle de Delphes. La réponse de la Pythie lui paraît incompréhensible. En passant à Trézène, il demande à Pitheus, le fils de Pelops, de lui expliquer le sens de l'oracle. Pitheus enivre son hôte, puis lui fait partager la couche de sa fille Aithra, qui la même nuit avait déjà reçu la visite de Poseidon. Aithra donna naissance à Thésée dont il sera plus longuement parlé dans une autre partie de cet ouvrage.

D'après une autre légende, ce serait Thésée qui aurait introduit à Athènes le culte d'Aphrodite Pandemos. D'autre part, avant de s'embarquer pour la Crète, le célèbre héros alla consulter l'oracle de Delphes qui lui conseilla de se placer sous la protection d'Aphrodite. Sur le rivage même de la mer, Thésée sacrifia une chèvre à la déesse, mais, ô prodige, cette chèvre fut sur l'autel même, changée en bouc. Aussi les Athéniens invoquaient-ils la déesse sous le nom d'Aphrodite au bouc. « Sur la margelle de l'enceinte, dans le sanctuaire d'Aphrodite Ourania, dit Pausanias, est une statue d'Aphrodite Pandemos; la déesse est assise sur un bouc. »



Eros tenant deux phiales et faisant une libation sur un autel.
Amphore de Nola. Paris, Musée du Louvre.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique.*)

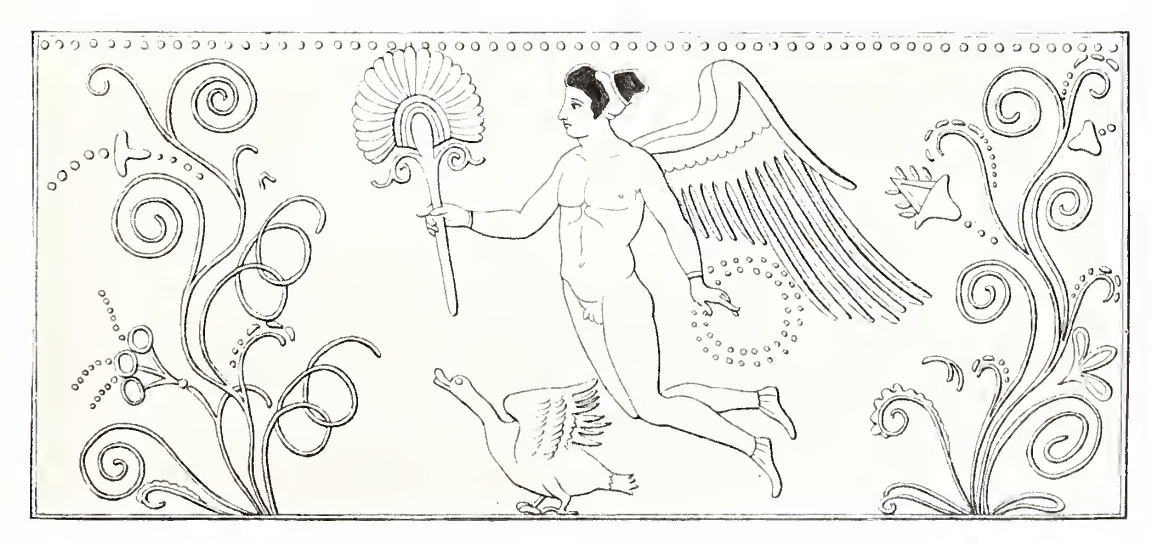
On a rattaché au culte de la déesse une cérémonie de la fête des Arréphories dont il a déjà été question dans notre chapitre sur Athéna (p. 86). Des jeunes filles étaient chargées de porter, en suivant un passage secret, des offrandes à l'Aphrodite des jardins. En revenant, elles rapportaient un objet dont il a été jusqu'ici impossible de déterminer la nature et qui probablement avait un caractère obscène. Sur l'Hymette se trouvait un sanctuaire de la déesse avec une source dont l'eau passait pour guérir de la stérilité et de l'impuissance. Enfin, au cap Kôlias, les femmes venaient implorer Aphrodite de leur accorder de nombreux enfants. Le temple de la déesse qui s'élevait en cet endroit avait été fondé, d'après la légende, par un jeune Athénien qui, capturé par des pirates, fut délivré par la fille même du chef de l'expédition, tombée amoureuse de lui à l'instigation d'Aphrodite.

A Mégare on célébrait en l'honneur de la déesse les fêtes des Hybritiska au cours desquelles les femmes se travestissaient en hommes, et les hommes en femmes. Cette cérémonie commémorait, croit-on, un fait historique. Tous les hommes de la cité ayant été exterminés, les femmes prirent les

armes et ayant à leur tête Télésilla, repoussèrent l'ennemi. Nulle part le culte d'Aphrodite n'était plus florissant qu'à Corinthe. Il avait là un caractère spécial que nous retrouverons en d'autres endroits, comme au mont Eryx, en Sicile. Dans le bois de cyprès du Kraneion, plus de deux mille hétaïres faisaient commerce de leurs charmes avec des étrangers. L'argent qu'elles gagnaient ainsi était consacré à l'entretien du culte et le surplus rentrait dans les caisses publiques.

Le temple d'Aphrodite à Sicyone renfermait une statue chryséléphantine de la déesse par Canachos. Elle était assise, tenant dans les mains une pomme et un pavot. L'accès du sanctuaire n'était permis qu'à des prêtresses ayant fait vœu de chasteté, ce qui paraît étrange, si l'on songe à ce qui se passait dans les autres temples de la déesse.

Les Spartiates vénéraient dans le même temple une Aphrodite armée et une Aphrodite Morphè,



Eros hermaphrodite accompagné d'un cygne. Amphore bachique.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique.*)

ainsi appelée parce qu'elle avait la tête couverte d'un voile et des fers aux pieds. C'était Tyndare, disait-on, qui avait ainsi affublé cette statue, pour se venger de l'inconduite de sa fille Hélène, victime des passions déchaînées par Aphrodite. Suivant d'autres auteurs, Tyndare voulait par là mettre les jeunes filles en garde contre de fâcheux entraînements.

A Olympie se trouvait la fameuse statue d'Aphrodite par Phidias. La déesse était représentée le pied posé sur une tortue, symbole des vertus domestiques. Naupacte avait une grotte où les veuves désireuses de se remarier venaient honorer Aphrodite.

En Sicile, Aphrodite possédait plusieurs sanctuaires, dont le principal était celui qui se dressait sur le mont Eryx. Là, sur un autel dressé en plein air, où le feu ne s'éteignait jamais, sans cependant laisser de cendres, on sacrifiait à la déesse des moutons, des chèvres, des boucs et ces animaux se rendaient, disait-on, d'eux-mêmes à l'endroit où ils devaient être immolés. Des colombes blanches s'envolaient, d'après ce que l'on racontait, chaque année vers la Libye, en compagnie de la déesse. Elles en revenaient neuf jours après, et leur retour annonçait celui d'Aphrodite elle-même. Comme

à Corinthe, il y avait sur le mont Eryx un grand nombre d'hétaïres. Grâce à elles, le temple de la déesse renfermait de grands trésors, produit des offrandes des indigènes aussi bien que des étrangers.

On trouvait également le culte d'Aphrodite dans les villes les plus importantes de la Grande Grèce, comme à Naples et à Tarente. Strabon cite même un temple d'Aphrodite Pyrenaïa, sur les frontières de l'Ibérie et de la Narbonaise, et qui probablement avait été élevé par des Phocéens.

L'HERMAPHRODITISME. Sous le nom d'Hermaphrodite apparaît, dans la mythologie grecque, un personnage de forme double, réunissant en lui les deux sexes. C'était une importation orientale, venue en Grèce par l'intermédiaire de l'île de Chypre. Il semble bien établi qu'à côté de la déesse de l'amour, les Chypriotes honoraient un dieu mâle, Aphroditos, barbu, pourvu d'un phallus, mais avec des vêtements féminins. Pendant les cérémonies célébrées en l'honneur de cette divinité, les femmes s'habillaient en hommes et ceux-ci en femmes, usage qui n'était pas inconnu en Grèce, comme on l'a vu plus haut. Mais, le culte de ce dieu mâle ne fut jamais populaire chez les Hellènes. D'assez bonne heure on lui substitua une conception nouvelle, celle d'une divinité androgyne, dont on expliquait la formation par une gracieuse légende.



Eros monté sur un jeune cerf. Aryballe athénien.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique.*)

De l'union d'Aphrodite et d'Hermès était né un fils qui, dit Ovide. « fut nourri par les Naïades dans les antres du mont Ida. Il était facile de reconnaître à ses traits les auteurs de ses jours : aussi lui donnèrent-ils son nom ». Dans ses courses il arrive en Carie, au bord d'un lac « dont le cristal laissait voir le fond des eaux ». C'était le domaine d'une nymphe, la belle Salmacis. La vue du jeune étranger éveille en elle une irrésistible passion. « Avant de l'aborder, malgré sa vive impatience, elle ajuste avec art sa parure, parcourt des yeux les plis de sa robe ; elle peut enfin paraître belle. » Alors elle s'avance : « Enfant, lui dit-elle, tu mérites d'être pris pour un dieu... Heureuse, mille fois plus que toutes les autres, celle qui est ta compagne ou pour qui tu daigneras allumer le flambeau de l'hymen ! Si tu l'as déjà choisie, qu'un doux larcin soit le prix de ma tendresse ; si ton choix n'est pas fait, puissé-je le fixer et partager avec toi la même couche ». Mais le jeune homme résiste. La nymphe feint de s'éloigner. Hermaphrodite, se croyant seul, se dépouille de ses vêtements et se plonge dans la source dont les eaux l'attirent. « Salmacis tombe en extase. La vue de tant de

charmes allume dans son âme de brûlants désirs. Ses yeux étincellent, semblables aux rayons éclatants que reflète une glace exposée au soleil. A peine peut-elle se contenir, à peine peut-elle différer son bonheur ; déjà elle brûle de voler dans ses bras, déjà elle ne maîtrise plus ses désirs ». S'élançant dans l'eau à la suite d'Hermaphrodite, « elle le saisit malgré sa résistance, lui ravit des baisers qu'il dispute, enlace ses bras dans les siens, presse sa poitrine rebelle et peu à peu l'enveloppe tout entier ». La résistance d'Hermaphrodite ne faiblit pas. Alors la nymphe « le presse de tous ses membres, et s'attachant à lui par la plus vive étreinte : Tu te débats en vain, cruel, s'écrie-t-elle ! Tu ne m'échapperas pas. Dieu, ordonnez que jamais rien ne puisse le séparer de moi, ni me séparer de lui ». Les dieux ont exaucé sa prière ; leurs deux corps réunis n'en forment plus qu'un seul : comme on voit deux rameaux attachés l'un à l'autre croître sous la même écorce, et grandir ensemble, ainsi la nymphe et le berger étroitement unis par leurs embrassements ne sont plus deux corps distincts : sous une double forme ils ne sont plus ni homme, ni femme ; ils semblent n'avoir aucun sexe et les avoir tous les deux. Voyant qu'au sein des eaux où il est descendu homme, il est devenu à moitié femme et que ses membres ont perdu leur vigueur, Hermaphrodite lève les mains au ciel et s'écrie d'une voix qui n'a plus rien de mâle : « Accordez une grâce à « votre fils qui tire son nom de vous, ô mon père, ô ma mère ! Que tout homme après s'être baigné « dans cette onde n'ait plus, quand il en sortira, que la moitié de son sexe ; puisse-t-elle, en le « touchant, détruire soudain sa vigueur ». Les auteurs de ses jours furent sensibles à ce vœu ; ils l'exaucèrent pour consoler leur fils de sa disgrâce et répandirent sur ces eaux une essence inconnue. »



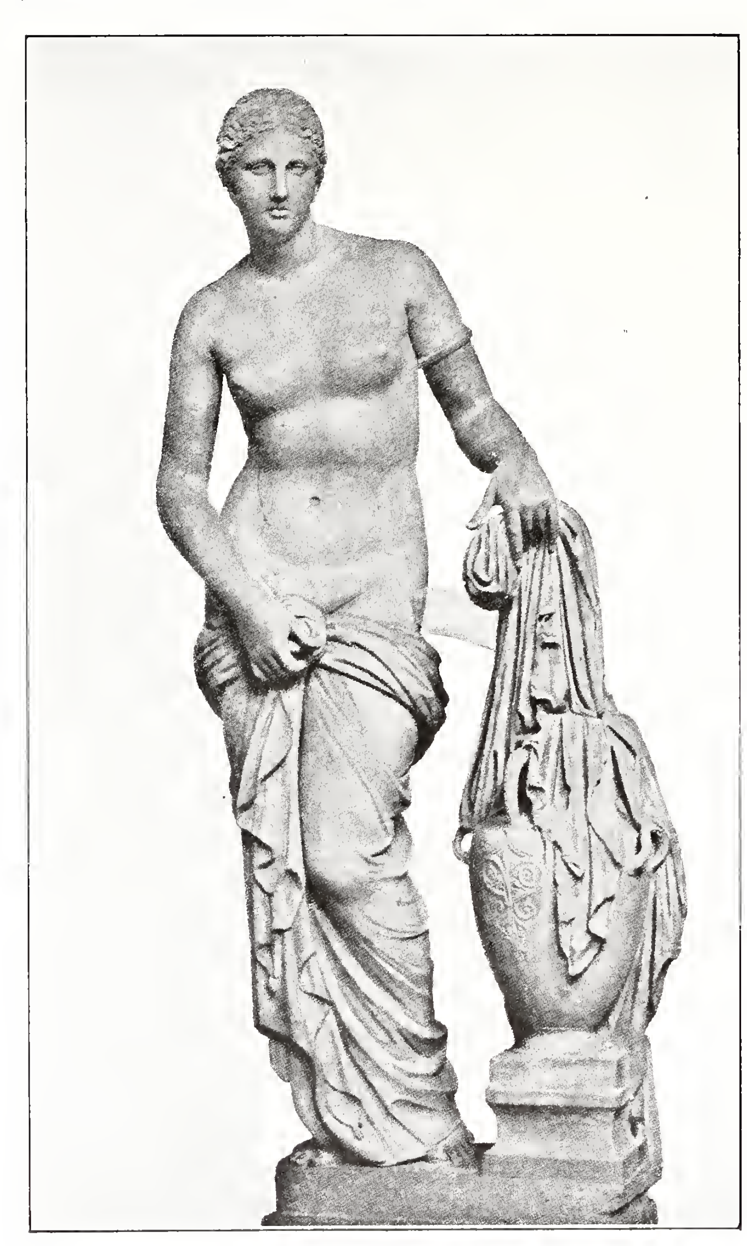
Eros hermaphrodite monté sur un cerf.
Collection Hamilton.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique.*)

APHRODITE ET EROS.

Le personnage d'Eros occupe dans la mythologie grecque une place qu'il est impossible de déterminer avec précision. D'après Hésiode c'était « le plus beau des immortels, qui pénètre de sa douce langueur et les dieux et les hommes, qui dompte tous les cœurs et triomphe des plus sages conseils ». Dans la Théogonie, il joue le rôle de principe attracteur, déterminant l'union de l'Erèbe et de la Nuit, union dont naissent l'Ether et le Jour.

Ce principe abstrait fut de bonne heure personnifié par les Grecs qui firent d'Eros le dieu de l'amour et par suite l'associèrent étroitement à Aphrodite. Celle-ci passait généralement pour sa mère.

Son père était soit Ouranos, soit Arès, soit Zeus lui-même, Mais, si la place d'Eros devient de plus en plus importante dans la poésie et dans l'art grecs, son culte proprement dit disparaît pour ainsi dire, ou du moins ne persiste qu'en de très rares endroits.



Aphrodite de Cnide, d'après Praxitèle.

La principale ville de la Grèce où Eros était l'objet d'un culte, c'était Thespies. On y vénérait depuis une époque très ancienne, une pierre grossière qui représentait, disait-on, le dieu de l'amour. A côté de cet antique symbole, les Thespiens dressèrent deux statues d'Eros exécutées par les rivaux de Phidias, Praxitèle et Lysippe. L'Eros de Praxitèle était en marbre pentélique, celui de Lysippe en airain. En outre, tous les cinq ans, les habitants de Thespies célébraient sur l'Hélicon, séjour des Muses, des fêtes brillantes en l'honneur d'Eros. C'étaient les Erotidies, à l'occasion desquelles avaient lieu des concours de musique et de gymnastique.

A Leuctres, sur la côte occidentale de Laconie, se trouvaient un bois sacré et un temple consacrés à Eros. D'après la légende, les feuilles qui tombaient des arbres n'étaient pas entraînées par les eaux du ruisseau qui traversait ce bois. Les Spartiates se faisaient d'Eros une conception tout à fait spéciale. Suivant eux le salut de la cité et la victoire dans la bataille reposaient sur un sentiment d'étroite confraternité entre les concitoyens. Aussi sacrifiaient-ils à Eros avant d'engager le combat. Il en était de même en Crète où l'on mettait en ligne de bataille les plus beaux des habitants de l'île. On retrouve le même sentiment dans la « légion sacrée » de Thèbes. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que le culte d'Eros ait été à une certaine époque très développé dans les gymnases, où l'on voyait la statue du dieu à côté de celles d'Hermès, d'Heraklès et même d'Athéna.

LE SOMMEIL D'ENDYMION

D'après le tableau de Girodet-Trioson. Paris, Musée du Louvre

APHRODITE DANS L'ART.

C'est surtout dans les représentations figurées d'Aphrodite qu'on peut se rendre compte des transformations subies par cette divinité orientale sous l'empreinte du génie grec. On a en effet retrouvé en Babylonie et en Assyrie des images extrêmement frustes de la déesse de l'amour. Elle est généralement nue, dans une attitude rigide, avec les deux mains ramenées sur la poitrine. Par l'intermédiaire des Phéniciens, ce type passa dans l'île de Chypre, dans les autres îles grecques et sur le continent hellénique proprement dit. On a retrouvé des plaques d'or mycéniennes où Aphrodite est représentée entourée de colombes,



Aphrodite assise sur un cygne et accompagnée de deux Eros.
Amphore à rotules. Paris, Musée du Louvre. (Lenormant et de Witte, *Elite céramographique*).

oiseaux qui lui étaient consacrés. Mais c'est surtout Chypre qui a fourni de nombreux spécimens des représentations archaïques de notre déesse. A Paphos, par exemple, elle était adorée sous la forme d'un cône couronné à son extrémité supérieure par une tête, avec des appendices qui rappellent la forme des bras. Des terres cuites nous montrent une femme aux hanches développées, les deux mains sur la poitrine, ou encore l'une des mains sur la poitrine, l'autre sur le bas ventre. Dans la même île on a encore trouvé des idoles grossières, sortes de planches terminées par une tête et ornées de seins. Enfin, un dernier type chypriote représente la déesse toujours nue, parée de riches colliers, les mains dans les deux positions décrites plus haut.

L'art grec archaïque semble avoir renoncé au type nu et s'être attaché à représenter la déesse de l'amour plus ou moins complètement vêtue. Cependant l'influence des images primitives se fait encore sentir dans l'attitude que les artistes donnent à leurs statues. Les deux mains continuent à être

posées sur la poitrine, ou bien l'une d'entre elles est, soit placée sur le bas ventre, soit occupée à retenir les plis du vêtement. Souvent on reconnait Aphrodite à ses attributs dont les plus fréquents sont la colombe, la pomme ou une fleur. La chevelure est généralement bouclée. Le vêtement se compose du chiton ionien.

Torse d'Aphrodite.
Musée de Naples.

On ne connait qu'un petit nombre de statues d'Aphrodite assise. Les auteurs anciens citent celle de Scopas à Sicyone. La déesse tenait d'une main une pomme, de l'autre un pavot. On trouve également mention d'une statue d'Aphrodite à Sparte, avec un voile sur la tête et des chaînes aux pieds. Ce sont surtout les monnaies de Cnide qui nous représentent des têtes archaïques de la déesse. On a émis l'hypothèse que la tête colossale de l'Aphrodite Ludovisi provenait d'une statue archaïque.

Les grands maîtres de la statuaire grecque ne pouvaient manquer de s'attacher à représenter la déesse de l'amour. Il y avait sur l'Acropole une statue d'Aphrodite par Calamis ; de la main droite elle retenait son vêtement, tandis que la main gauche portait une fleur de grenade. A Elis se trouvait une statue chryséléphantine de la déesse par Phidias ; elle avait un pied posé sur une tortue, ce qui, d'après Plutarque, symbolisait les vertus domestiques. Dans la statue d'Alcamène, dont l'Aphrodite de Fréjus est parait-il une imitation, on retrouve les traits caractéristiques de la manière de Phidias ; la main gauche portait vraisemblablement une pomme.



Aphrodite d'Arles. (Clarac, Musée.)

Aphrodite figurait dans un certain nombre de groupes décoratifs du Parthénon, dont plusieurs sont malheureusement dans un mauvais état de conservation. On y voit la déesse assise, la tête voilée s'appuyant de la main gauche sur Eros. Sur le fronton occidental du même temple, Aphrodite nue est assise sur les genoux d'une femme qu'on dit être Thalassa. Quant à l'Aphrodite Anadyomène représentée sur le trône du Zeus d'Olympie, les auteurs anciens ne nous ont transmis à son sujet



APHRODITE ANADYOMÈNE (Phot. Braun.)
D'après le tableau d'Ingres. Musée de Chantilly.

aucune indication qui nous permette de nous en faire une idée précise. On suppose qu'elle était nue.

La plus célèbre des statues d'Aphrodite qui nous ait été conservée, connue sous le nom de Venus de Milo et orgueil de notre Louvre, rappelle probablement dans ses traits principaux une œuvre de Scopas dont la Venus dite de Capoue serait une copie. On a longuement discuté sur l'attitude de la statue trouvée à Milo. Certains écrivains croient qu'il exista d'abord un original de cette statue en bronze et que la déesse tenait un bouclier dans lequel elle se mirait. Œuvre d'un artiste célèbre du quatrième siècle dont le nom ne nous est malheureusement pas parvenu, l'Aphrodite de Milo, selon l'opinion la plus communément admise, tenait une pomme de la main droite, tandis que de la gauche elle retenait son vêtement. On rapproche de cette œuvre l'Aphrodite d'Arles qui, probablement, tenait un miroir de la main gauche et qu'on suppose imitée de Praxitèle, ainsi que l'Aphrodite dite d'Ostie.



Aphrodite, ou Psychè, et Eros.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique.*)

Praxitèle, le plus grand des sculpteurs grecs après Phidias, avait en effet doté l'art grec de plusieurs statues d'Aphrodite dont la plus célèbre est celle de Cnide. Nous pouvons nous en faire une idée d'après des monnaies et des imitations de l'époque romaine. La déesse était presqu'entièrement nue. De sa main droite elle cachait son sexe ; la gauche saisissait le vêtement, soit pour le tirer à elle, soit pour le poser sur l'hydrie placé à côté d'elle. La même attitude se retrouve, dans ses lignes générales, dans les statues d'une époque un peu postérieure dont les deux types les plus importants sont la Venus de Médicis et celle du Capitole, copies d'originaux dont on ne connaît pas les auteurs.

Le type d'Aphrodite Anadyomène, c'est-à-dire sortant de la mer, avait inspiré à Apelle un tableau où la déesse avait sans doute la partie inférieure du corps cachée dans l'eau. On a retrouvé un certain nombre de terres cuites représentant Aphrodite sortant d'un coquillage. La déesse a été également figurée chevauchant sur un bouc ou sur un bêlier, ou occupée aux soins de sa toilette. Les mêmes motifs ont inspiré de grands artistes, depuis la Renaissance jusqu'à notre époque.



Le retour d'Héphaistos dans l'Olympe. Amphore bachique.
(Gerhard, *Auserlesene Vasenbilder.*)

CHAPITRE X

LES DIVINITÉS DU FEU

HÉPHAISTOS

Les divinités dont il a été question dans les chapitres précédents ont toutes un côté majestueux et parfois séduisant. Il n'en va pas de même d'Héphaistos. Entaché de ridicule, celui-ci est comme l'enfant pauvre de la famille Olympienne. Sa mère le renie, sa femme le trompe et il n'est pas sûr que Zeus soit son père. Pourtant Héphaistos personnifie l'élément générateur par excellence de toute civilisation, le feu qui seul a permis aux hommes de sortir de la condition misérable où ils vivaient auparavant. L'anthropomorphisme grec nous montre Héphaistos domestiquant le feu et créant grâce à lui des merveilles comme ces trépieds qui « se rendent d'eux-mêmes à l'assemblée des dieux et reviennent d'eux-mêmes à leur place ». Mais, ce n'est pas sans peine que le divin forgeron, comme on l'appelle, obtient d'aussi remarquables résultats. Véritable ouvrier, il n'échappe pas à la fatigue physique, et si grâce à cela, il n'en est que plus populaire parmi certaines corporations, son prestige comme divinité ne s'en trouve pas rehaussé.

NAISSANCE D'HÉPHAISTOS.

Dans le chapitre consacré à Hera, nous avons déjà parlé des légendes relatives à la naissance d'Héphaistos. Celui-ci est généralement considéré comme le fils légitime du principal couple de l'Olympe, mais d'après certains auteurs serait né des relations de Zeus et d'Hera avant leur mariage. Suivant une autre version, Héphaistos n'avait pas de père. Hera l'avait engendré à elle seule, « sans commerce charnel », pour faire pièce à la naissance d'Athéna dans laquelle Zeus était seul intervenu. Mais si l'apparition de la fille chérie du roi des dieux fut saluée de cris de joie dans l'Olympe, tout autre fut le sort d'Héphaistos. Hera elle-même dit dans l'hymne homérique à Apollon : « Seul parmi les immortels, mon fils Héphaistos est infirme et a les pieds tournés, car dès que je lui eus donné le jour, l'ayant saisi de mes mains, je le précipitai et le



Les forges d'Héphaistos. Vase sicilien.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique.*)

jetai dans la vaste mer ; mais la fille de Nérée, Téthys aux pieds d'argent, le recueillit et avec toutes ses sœurs l'éleva. » Dans l'Iliade, Héphaistos confirme ce fait en parlant de Téthys : « C'est elle qui m'a sauvé, lorsque tombé de haut, les douleurs m'étaient venues par la volonté de mon impudente mère qui désirait cacher ma difformité ! J'aurais enduré des maux infinis si Téthys, si Eurynomé, filles de l'Océan aux longs reflux, ne m'eussent reçu dans leur sein. »

RELATIONS D'HÉPHAISTOS AVEC LES AUTRES DIVINITÉS

La conduite d'Héphaistos envers sa mère nous apparaît sous deux aspects différents. Tantôt, comme on vient de le voir, il lui prête son secours et dans un autre passage de l'*Iliade* nous voyons encore Hera invoquer son appui contre le fleuve Xanthe. « Hâte-toi, ô mon fils ; nous croyons que, pour combattre, l'impétueux Xanthe est ton égal ; vole défendre Achille, déploie beaucoup de flammes. Sur les rives du Xanthe, consume les arbres, pousse le feu même dans son sein ; n'écoute ni ses menaces, ni ses douces paroles ; n'arrête point ta fureur avant que, par un cri, je t'annonce

qu'il est temps d'éteindre la flamme infatigable. » Une autre légende nous montre par contre Héphaistos cherchant à se venger de sa mère. Un jour il lui apporte un présent merveilleux, produit de son industrie. C'est un siège où la déesse s'empresse de s'asseoir. Quand elle veut s'en lever, elle se sent retenue par des liens invisibles. En vain elle supplie son fils de mettre un terme à cette situation ridicule. Héphaistos s'éloigne après avoir déclaré, suivant un auteur ancien, qu'il ne reviendra que



Héphaistos et Téthys.
(Gerhard, *Griechische und etruskische Trinkschalen.*)

lorsqu'Hera se sera décidée à lui révéler le secret de sa naissance en lui disant le nom de ses parents. Tous les Olympiens prennent parti pour l'épouse de Zeus. Arès veut employer la force pour obliger Héphaistos à délivrer sa mère. Le dieu du feu le met en fuite à coups de tison. Dionysos est plus heureux. Il réussit à enivrer Héphaistos et à le ramener dans l'Olympe. Mais Héphaistos exige une récompense. Zeus promet de lui donner ce qu'il demandera. Suivant une légende, le dieu du feu, malgré sa difformité, demande la main de la plus belle des déesses, d'Aphrodite. Une autre version nous raconte que Poseidon, qui n'aimait pas Athéna, conseilla à Héphaistos de demander la fille de Zeus en mariage. Fidèle à sa promesse, le roi des dieux consentit à cette union. Lorsqu'Héphaistos

se rendit dans la chambre nuptiale, Athéna qui s'était armée pour l'attendre se défendit avec succès. Un autre auteur dit qu'au moment où le dieu boiteux s'apprêtait à « rendre le devoir conjugal » à la plus sage des déesses, celle-ci disparut. On verra plus loin que ce n'est pas là la seule légende relative aux rapports intimes qui auraient existé entre Athéna et Héphaistos.

Vis-à-vis de Zeus, Héphaistos, sauf lors de son intervention en faveur d'Hera, se conduit toujours en fils respectueux et soumis. Dans la lutte contre les Géants, il lance contre ceux-ci des tisons embrasés. On disait aussi que l'égide du roi des dieux était l'œuvre d'Héphaistos. Celui-ci obéit à son père, même quand il lui inflige des besognes qui lui répugnent, comme par exemple quand il s'agit d'enchaîner le malheureux Prométhée sur son rocher. Enfin, lorsque le maître de l'Olympe, irrité contre son épouse, jette l'effroi parmi les dieux assemblés, c'est Héphaistos qui cherche, par de sages paroles, à consoler sa mère en lui prêchant la résignation, comme nous le voyons à la fin du premier chant de l'Iliade.



Héphaistos et Aphrodite. Amphore de Nola.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramogr.*)

« Tous les dieux, habitants du ciel, gémirent dans le palais de Zeus. Mais Héphaistos, l'illustre artisan, prit le premier la parole pour consoler sa mère chérie, Hera aux bras blancs. « Ah ! certes, des maux affreux, intolérables, « vont éclore si, pour des mortels, vous vous « querellez ainsi tous deux et jetez le désordre « parmi les dieux ; les meilleurs festins seront « sans charme, puisque la discorde triomphe. « Or, je conseille à ma mère, quel que sage « qu'elle soit par elle-même, de se montrer soumise à Zeus, mon père chéri, de peur qu'il ne se « mette encore en colère et ne trouble notre festin. Car le maître de l'Olympe, le dieu qui lance les « éclairs, pourrait, s'il le voulait, nous précipiter de nos sièges : il est de beaucoup le plus puissant « roi, ma mère : charme-le par de douces paroles et le maître de l'Olympe reprendra pour nous un « visage serein. » A ces mots il s'élança et mit aux mains de sa mère une double coupe, en lui disant : « Prends patience, ô ma mère, et résigne-toi, malgré ta douleur, pour que je ne te voie pas « frappée sous mes yeux, toi qui m'es si chère : alors tout désolé que je sois, je ne pourrai te « secourir, car il est difficile de résister au maître de l'Olympe : une autre fois que j'ai voulu te « défendre il me saisit par le pied et me précipita des célestes parvis. Je roulai pendant tout le « jour et, au coucher du soleil, je tombai sans vie dans l'île de Lemnos où les Sintiens me « recueillirent aussitôt après ma chute. » Ainsi parla Héphaistos ; et Hera, la déesse aux bras blancs, sourit et en souriant elle prit la coupe des mains de son fils. Lui, versait le vin aux autres dieux, en commençant par la droite, et puisait le doux nectar dans un cratère. Un rire inextinguible s'éleva parmi les dieux bienheureux quand ils virent Héphaistos aller et venir dans le céleste palais. »



EOS POURSUIVANT LE JEUNE CÉPHALE
Paris, Musée du Louvre.



APOLLON ET ARTÉMIS TUANT LES NIOBIDES
Paris, Musée du Louvre.

Quand Zeus est sur le point de donner naissance à Athéna, c'est à Héphaistos qu'il fait appel et celui-ci, d'un coup de hache fend la tête de son père. Celui-ci le charge de même de façonner avec la terre la compagne de l'homme, Pandore, que tous les autres dieux parent de leurs présents.



Aphrodite dans la forge d'Héphaistos. (Phot. Braun.)
D'après le tableau de Rubens. Musée de Bruxelles.

HÉPHAISTOS ET ATHÉNA. APHRODITE.

Nous avons déjà rapporté dans un chapitre précédent (v. p. 76) la légende de la tentative de viol exercée par Héphaistos sur la personne d'Athéna. Il y a peut-être là une survivance d'un mythe plus ancien dans lequel la fille de Zeus était unie par des liens légitimes avec le dieu du feu. On sait déjà comment Erichthonios naquit de la tentative avortée d'Héphaistos et fut ensuite élevé par Athéna.

Homère donne comme épouse au dieu boiteux « la belle Charis, parée d'élégantes bandelettes ».

Nous ne possédons pas d'autres indications au sujet de cette union. Celle d'Héphaistos avec Aphrodite nous est plus connue. Comme on l'a vu plus haut, la main de la déesse de l'amour avait été promise à Héphaistos en échange de la délivrance d'Hera, enchaînée à son siège. D'autre part, on connait déjà la légende d'après laquelle Aphrodite fut unie non pas à Héphaistos, mais à Arès. Suivant le récit de l'*Odyssée*, le dieu de la guerre fut non le mari, main l'amant de la belle déesse. Tous deux trompent effrontément Héphaistos, sous son propre toit, dans l'île de Lemnos. Prévenu par Helios de son infortune, le mari outragé prépare un piège et n'hésite pas à rendre publique la conduite des coupables. Comme Hera sur son siège, ils sont attachés par des liens invisibles à la couche sur laquelle ils se sont livrés aux plaisirs de l'amour. Héphaistos convoque tous les Olympiens à assister à ce spectacle et ne consent à délivrer les prisonniers, confus de honte, qu'après s'être copieusement raillé d'eux.

LES FILS D'HÉPHAISTOS. EROS. LES CABIRES.

La mythologie grecque ne prête pas à Héphaistos de nombreuses aventures amoureuses comme à la plupart des autres Olympiens. On ne retrouve pas à propos du dieu du feu cette floraison de mythes, grâce à laquelle un grand nombre de peuplades et de familles helléniques faisaient remonter leur origine à quelque ancêtre divin. Certains auteurs prétendent, il est vrai, que de l'union d'Héphaistos et d'Aphrodite était né Eros dont nous avons étudié, dans un chapitre précédent, la personnalité indistincte et peu concrétisée dans la légende. D'autre part, on racontait que de Cabira, fille de Protée, Héphaistos avait eu les Cabires qui, par leur caractère de divinités du feu, se rattachent en effet très étroitement au fils d'Hera. On les considère tantôt comme les fils, tantôt comme les petits-fils d'Héphaistos. Cabira, unie au dieu du feu, aurait donné naissance à Camillos qui fut le père des trois Cabires. Ces personnages ont d'ailleurs de très bonne heure donné lieu à des discussions qui n'ont pas toujours donné des résultats satisfaisants. Dès le XVIIIe siècle, Nicolas Fréret, dans un mémoire à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, écrivait : « Ce qui concerne les Cabires, est un des points les plus importants et les plus compliqués de la mythologie grecque ; les traditions qui les regardent sont tellement confuses et si souvent opposées les unes aux autres que l'analyse en paraît à peine possible. Les anciens eux-mêmes se contredisaient faute de s'entendre, et les modernes, en accumulant avec plus d'érudition que de critique leurs différents témoignages, ont embrouillé la matière au lieu de l'éclaircir. » Nous reviendrons à la fin de ce chapitre sur le culte des Cabires qui, dans certaines îles de la mer Egée, prit, comme on le verra, un développement considérable.

On citait encore comme fils d'Héphaistos un brigand qui, à la manière d'un certain nombre de descendants d'Arès et de Poseidon, se rendit célèbre par ses sauvages exploits. Periphetes, tel était son nom, était la terreur des environs d'Epidaure. Il assommait à coups de massue les voyageurs qu'il rencontrait, et fut, comme plusieurs de ses congénères, tué par Thésée. Plus sympathique, Pylios, autre fils d'Héphaistos, guérit dans l'île de Lemnos Philoctète, le compagnon d'Heraklès, souffrant d'une horrible blessure. Enfin, on cite encore plusieurs autres fils d'Héphaistos dont le rôle est

sans importance, Ardalos de Trézène et Palaimonios ou Palaimon dont on sait seulement qu'il était infirme comme le dieu du feu.

La légende du nain Kédalion est un peu plus compliquée. Il habitait l'île de Naxos et c'est à lui qu'Hera aurait confié pour l'élever le fils qu'elle n'avait pas voulu garder auprès d'elle après l'avoir mis au monde. Kédalion était un habile forgeron qui enseigna son art à Héphaistos. Suivant une autre version il n'était pas le père, mais le fils du dieu du feu. Enfin, il joue un rôle dans la légende d'Orion. Quand celui-ci est aveuglé, c'est Kédalion qui lui sert de guide jusqu'au moment où arrivé à Lemnos il recouvre la vue.

HÉPHAISTOS ET PROMÉTHÉE.

On a fait ressortir avec raison la grande analogie qu'il y avait entre Héphaistos et le Titan Prométhée ; ils semblent parfois n'être que les deux figures d'un même personnage. L'un et l'autre sont représentés comme ayant aidé à la naissance d'Athéna. Chacun d'eux intervient également dans la création du genre humain, dont ils sont d'autre part les bienfaiteurs par le don du feu. En certains endroits ils étaient l'objet d'un même culte. A Athènes, dans les jardins de l'Académie, ils avaient un autel commun et étaient représentés l'un à côté de l'autre. Platon disait que le feu venait de Prométhée, mais que les arts qui en découlent étaient dûs à Héphaistos. Il y a cependant une différence capitale entre ces deux personnages. Si Prométhée a donné le feu aux hommes, ce n'est qu'après l'avoir dérobé, tandis qu'Héphaistos en est le créateur.

HÉPHAISTOS FORGERON.

Le personnage d'Héphaistos est l'une des expressions les plus saisissantes de l'anthropomorphisme grec. Aucun dieu du Panthéon hellénique ne se rapproche davantage de l'homme. Sans doute il est le dieu du feu, et en cette qualité, il peut à l'occasion manifester sa puissance d'une manière terrible. Mais, ce n'est pas là le principal rôle d'Héphaistos. L'épithète qu'on trouve le plus souvent accolée à son nom, c'est celle de « forgeron divin » ; c'est sous cet aspect qu'il nous apparaît le plus généralement. On le voit, puissamment musclé, maniant le marteau et les tenailles, au milieu de sa forge d'où sortent les objets les plus merveilleux, dépassant de beaucoup la capacité d'un ouvrier ordinaire. C'est que, malgré tout, Héphaistos reste un des grands dieux auquel les autres Olympiens ont recours dans les circonstances les plus diverses. Quand Hera par exemple voit Achille soutenir une lutte inégale avec le fleuve Xanthe, elle fait appel à « son fils chéri » dont Homère nous décrit de la façon suivante l'intervention décisive dans la lutte :

« Déjà Héphaistos a dirigé ses feux divins ; d'abord il les promène dans la campagne et brûle les cadavres nombreux qui gisent pêle-mêle depuis qu'Achille les a frappés ; en un instant la terre se dessèche et l'inondation est contenue. Tel, en automne, Borée étanche promptement les champs que la pluie vient d'humecter et réjouit le laboureur ; ainsi Héphaistos assainit la plaine entière et consume les morts ; il tourne ensuite contre Xanthe ses traits étincelants. Les ormeaux s'enflamment, puis les saules, les tamaris, les lotos, les joncs, le souchet ; toutes les plantes qui croissent sur les

belles rives du fleuve ; les anguilles, les poissons souffrent et se plongent, çà et là, au plus profond de ses ondes et de ses tourbillons, accablés par le souffle d'Héphaistos. Le fleuve lui-même ressent sa flamme. » Il supplie Héphaistos de cesser la lutte, mais « la flamme le dévore ; ses belles ondes bruissent. Telle, dans une chaudière sous laquelle brûlent des rameaux secs, et qu'embrasent de grandes flammes, la graisse d'un porc succulent fond et bout à gros bouillons : telles les belles ondes du fleuve bouillonnent échauffées par le feu ; il ne songe plus à couler ; son cours est suspendu, car le souffle d'Héphaistos l'a dompté. »

C'est exceptionnellement seulement qu'Héphaistos nous apparaît sous cet aspect terrible et majestueux. Son attitude ordinaire est celle d'un ouvrier dans sa forge qui, d'après Homère, était située sur l'Olympe. C'est, nous dit le poète de l'Iliade, une « demeure d'airain, impérissable, étincelante, superbe parmi celles des immortels, œuvre du dieu difforme. » Il nous montre le divin forgeron « actif, couvert de sueur, tournant autour de ses soufflets : car il a fabriqué à la fois vingt trépieds, posés autour du mur de son solide palais ; il en a mis le fond sur des roues d'or, afin que d'eux-mêmes, chose merveilleuse, ils se rendent à l'assemblée des dieux. Ils sont achevés, sauf les anses ; Héphaistos les ajuste et forge des liens. » Plus loin, le poète de l'Iliade écrit que « le dieu grand et monstrueux quitte son enclume en boitant, car ses jambes trop faibles s'affaissent sous sa masse ; il détourne ses soufflets du foyer et rassemble tous ses outils dans un coffre d'argent ; ensuite, avec une éponge, il essuie sa figure, ses mains, son cou nerveux et sa poitrine velue ; puis il revêt une tunique d'or, saisit un sceptre solide et sort en boitant. Des statues d'or le soutiennent, semblables à des adolescents animés ; la force, la pensée, la voix leur ont été données ; les dieux immortels leur ont enseigné leur devoir. Elles ne s'éloignent point des deux côtés du roi. Celui-ci marche péniblement. » Et voici de nouveau Héphaistos près de ses fourneaux. « Il dirige les soufflets vers la forge et leur ordonne d'activer la flamme. Tous à la fois agissent sur vingt creusets, et répandent de toutes parts une ardeur habilement mesurée, selon les travaux que médite Héphaistos. Le dieu place sur le foyer l'airain indomptable, l'étain, l'argent et l'or précieux ; il affermit ensuite sa base sur une large enclume, prend d'une main un lourd marteau et de l'autre des tenailles. »

On citait un grand nombre d'objets merveilleux sortis de l'atelier d'Héphaistos. Plusieurs, parmi les dieux, avaient reçu de lui des présents d'une valeur inestimable. Zeus lui devait l'égide et le sceptre, Déméter la faucille, Apollon et Artémis les flèches de leur carquois. Athéna avait reçu d'Héphaistos les cymbales d'argent dont elle fit cadeau à Héraklès et ce héros lui-même avait été gratifié d'une cuirasse d'or par le divin forgeron. A Helios et à Dionysos, Héphaistos avait donné une coupe d'or, à Ariane un diadème, à Cadmos un collier qui figura dans la corbeille de noces d'Harmonia, fille d'Aphrodite et d'Arès.

Les « statues d'or, semblables à des adolescents animés », dont il a été question plus haut, étaient des automates doués de « la force, la pensée, la voix. » Appollodore d'Athènes nous dit d'autre part que Ætes, le père de Médée avait reçu en présent d'Héphaistos deux taureaux sauvages qui soufflaient le feu par les narines et avaient des pieds d'airain. A la même catégorie appartiennent

les chiens en argent qui gardaient le palais d'Alcinoos. Enfin, le géant Talos « de la race des hommes d'airain » avait été donné par Héphaistos à Minos pour assurer la garde de l'île de Crète.

Homère nous fait assister à la confection des armes d'Achille par le divin forgeron. « Il fabrique d'abord un bouclier vaste et solide, l'orne partout et le borde d'un triple cercle d'une blancheur éblouissante, d'où sort le baudrier d'argent. Cinq lames forment le bouclier et Héphaistos fait sur la surface nombre de belles ciselures. Il représente la Terre, le Ciel, la Mer, le Soleil infatigable et la pleine Lune ; il représente tous les signes dont le ciel est couronné : les Pleiades, les Hyades, le fort



Héphaistos travaillant à une poutre. Kylix. Londres, British Museum.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique*.)

Orion, l'Ourse que l'on appelle aussi le chariot, qui tourne aux mêmes lieux en regardant Orion et seule n'a point de part aux bains de l'Océan. » Toute la fin du XVIIIe livre de l'Iliade est consacrée à la description des scènes qu'Héphaistos a représentées sur le bouclier du fils de Téthys. On y voit la célébration de noces « où l'on fait de grands festins », un jugement sur l'agora, une bataille sous les murs d'une ville assiégée. Athéna, Arès, la Discorde, le Tumulte et la Destinée sont figurés dans cette dernière scène. « L'art d'Héphaistos anime ces figures ; on les voit combattre ; on les voit, des deux parts, emporter les morts. » A côté de ce tableau de meurtre et de carnage, le dieu a représenté des scènes beaucoup plus riantes. D'abord nous assistons aux travaux de labour d'une « vaste et molle jachère », puis à la moisson ainsi qu'à la vendange d'une « belle vigne dont les

rameaux d'or plient sous le faix de grappes de raisins pourprés ». « Le dieu représente encore, dans un riant vallon, un vaste pré où paissent de grandes et blanches brebis ; près de là sont les étables, les parcs et les chaumières des bergers. » Enfin c'est un chœur de « jeunes gens et de vierges attrayantes qui, se tenant par la main, frappent du pied la terre. De longs vêtements d'un lin fin et léger, des couronnes de fleurs, parent les jeunes filles. Les danseurs ont revêtu des tuniques d'un tissu riche et brillant comme de l'huile ; leurs épées d'or sont suspendues à des baudriers d'argent. Tantôt le chœur entier, aussi léger qu'expert, tourne rapidement comme la roue du potier, lorsqu'il éprouve si elle peut seconder l'adresse de ses mains. Tantôt ils se séparent et forment de gracieuses lignes qui s'avancent l'une au-devant de l'autre. La foule les admire et se délecte à ces jeux. Un poète divin, en s'accompagnant de sa lyre, les anime de son chant. Deux agiles danseurs, dès qu'il commence, répondent à sa voix et pirouettent au milieu du chœur. »



Héphaistos d'après un vase peint.
(Conze, *Heroen und Goettergestalten*.)

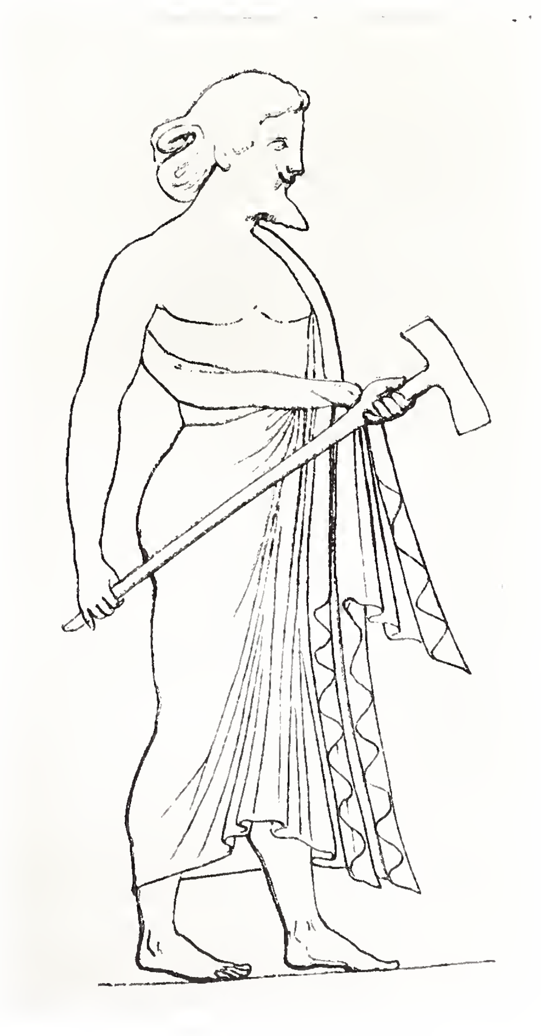
Héphaistos avait travaillé à la construction de la demeure des dieux sur l'Olympe ; les murs du palais étaient consolidés de plaques d'airain qui sortaient de sa forge. Pour Zeus il avait édifié une « chambre nuptiale » dont le seuil était fermé de portes épaisses et où le maître des Olympiens était à l'abri de tous les regards indiscrets.

HÉPHAISTOS DIEU DU FEU INTÉRIEUR.

La légende d'après laquelle Héphaistos aurait été précipité du haut du ciel non par Hera mais par Zeus nous dit que l'infortuné « lancé dans l'espace, fut emporté pendant toute la durée du jour : au coucher du soleil, il tomba à Lemnos où il fut recueilli par les Sintiens. » Or, c'est à Lemnos qu'à une époque qu'il est impossible de déterminer on plaça la forge d'Héphaistos qui, d'après les données homériques, était, comme on vient de le voir, située sur l'Olympe même. Lemnos était une île volcanique dont le sommet principal, le Moschylos, devint le centre principal du culte d'Héphaistos. Ce n'était pas un volcan proprement dit, mais de ses crevasses s'échappaient des vapeurs gazeuses, plus ou moins mélangées de flammes, dont la vue avait fortement frappé l'imagination des contemporains. Ces masses incandescentes provenaient, disait-on, de la forge d'Héphaistos ; les grondements souterrains, c'était le bruit des coups de marteaux. Une tradition voulait d'ailleurs que ce fût à Lemnos que Prométhée vint dérober le feu pour en faire présent aux hommes. On cite également une légende d'après laquelle le feu serait né d'un arbre frappé par la foudre à Lemnos. Apollonius de Rhodes nous raconte qu'en passant à Lemnos, les Argonautes offrirent à Héphaistos des sacrifices et célébrèrent des fêtes en son honneur.

La même île était en outre le centre du culte des Cabires dont nous parlerons plus loin et qui d'après certains auteurs passaient pour être les fils d'Héphaistos.

Par une tendance naturelle, les Grecs transportèrent le siège de l'activité d'Héphaistos dans les principales régions volcaniques du bassin de la Méditerranée au fur et à mesure qu'ils apprirent à les connaître. Ce fut en particulier le cas de la Sicile et des îles Lipari. On disait qu'Héphaistos et Déméter s'étaient disputé la possession de la Sicile. Le différend avait été tranché par Aitné, fille de Briarée, à qui l'Ætna devrait son nom. On sait que le géant Typhœus avait été enseveli sous cette montagne, sur laquelle Héphaistos s'était assis pour empêcher l'évasion du prisonnier. Une autre légende disait que le dieu du feu avait suspendu son enclume au cou de Typhœus afin de le réduire à l'immobilité. Enfin, d'après une autre tradition, Aitné aurait été une fille d'Océan et de son union avec Héphaistos seraient nés les deux Palikes, génies du feu qui avaient un sanctuaire dans la ville portant leur nom.



Héphaistos de style archaïque.
(Conze, *Heroen und Goettergestalten.*)

LES TRAITS DISTINCTIFS DU PERSONNAGE D'HÉPHAISTOS.

D'après ce qui a été dit jusqu'ici au sujet d'Héphaistos, on peut se faire une idée assez exacte de la place qu'il occupe dans le Panthéon hellénique. Il est le dieu du feu et sait, dans certaines circonstances, comme par exemple dans sa lutte contre le Xanthe, donner la preuve de son irrésistible puissance. Mais ce n'est pas là le trait dominant de son caractère. Le feu dont il est le maître, il s'en sert surtout pour le travail des métaux, en particulier des métaux précieux, dont il est l'inventeur. C'est lui qui a enseigné aux hommes l'usage du feu pour des travaux artistiques de tout genre. Il est ainsi devenu le dieu de tous les artisans occupés à travailler les métaux et spécialement des forgerons pour lesquels il était à Athènes l'objet d'un culte très populaire. C'est sous les traits d'un forgeron qu'Héphaistos nous apparaît d'ailleurs le plus souvent. Il est fortement musclé, avec des bras vigoureux, la poitrine velue. Mais l'infirmité de ses jambes imprime à tout son être un caractère de gaucherie qui se traduit par sa démarche claudicante. Il s'avance péniblement, appuyé sur un bâton, ou soutenu par les jeunes filles ou automates en or, dont parle Homère. Sa physionomie est empreinte de bonhomie et

de malice. Il sait à l'occasion jouer, à ceux dont il a se plaindre, des tours qui les couvrent de ridicule. On se rappelle l'aventure d'Hera enchaînée sur son siège et celle d'Aphrodite et Arès que des liens invisibles empêchent de se soustraire à la risée des autres dieux.

Héphaistos était généralement représenté avec de longs cheveux, avec une barbe en pointe. Il ne porte que rarement un vêtement complet ; le plus souvent il n'a qu'une courte tunique sans manches, ou l'exomis, tunique à une seule manche qui laissait le bras droit à découvert. Quand il s'active dans sa forge, ce vêtement est simplement ceint autour de ses reins, à la manière d'un tablier, ou encore le dieu est complètement nu.



Héphaistos forgeron.
(Conze, *Heroen und Gœttergestalten*.)

CULTE D'HÉPHAISTOS. C'est surtout à Athènes, cité où le travail artistique des métaux avait pris un grand développement que le culte d'Héphaistos était devenu populaire. Il partageait avec Athéna, à qui l'on attribuait l'invention des arts, les hommages et les offrandes des artisans. Il y avait un dème des Héphaistiades où se trouvait un sanctuaire du dieu qui possédait également un autel dans l'Erechtheion. Les fêtes des Chalcheia et des Apaturies étaient communes à Héphaistos et à Athéna. Les Héphaisteia, célébrées tous les cinq ans, étaient exclusivement consacrées au dieu du feu. Elles comprenaient en particulier une course aux flambeaux réservée aux jeunes gens et peut-être aussi des jeux équestres.

On retrouve encore des traces du culte d'Héphaistos sur un certain nombre de points, à Epidaure en Grèce, à Cumes et à Naples dans l'Italie méridionale, en Phrygie, en Carie, en Lycie dans l'Asie Mineure. Mais les détails que nous possédons sur ces lieux de culte sont peu abondants. Nous sommes un peu mieux renseignés au sujet de Lemnos, où, comme on l'a déjà vu, une tradition plaçait la forge d'Héphaistos. Un écrivain de Lemnos même, Philostrate, raconte que chaque année tout feu était éteint pendant neuf jours dans l'île. Le neuvième jour, un navire qui était allé chercher le feu à Delos accostait, impatiemment attendu par la foule en prières. « Lorsque le navire a abordé, et qu'on a distribué le feu, non pas seulement pour l'usage de la vie, mais pour les foyers des métiers, on dit qu'une nouvelle vie recommence. » Héphaistos était en outre vénéré à Lemnos comme dieu guérisseur. Ses prêtres possédaient, disait-on, un remède contre les poisons. On a déjà vu que ce fut à Lemnos que Philoctète vint chercher la guérison de sa blessure et qu'il en fut redevable à un fils d'Héphaistos, Pylios. Enfin, on racontait que la terre même de Lemnos permettait d'arrêter les hémorragies.

ARGOS ENDORMI PAR HERMÈS

D'après le tableau de Jordaens. Paris, Musée du Louvre.

HÉPHAISTOS DANS L'ART.

L'art grec n'a pas créé de type idéal d'Héphaistos comme c'est le cas pour la plupart des autres divinités importantes. Si le dieu du feu est assez souvent représenté, en particulier sur les vases peints, c'est dans des scènes où il ne joue pas toujours le principal rôle.

Une des principales de ces scènes est celle où Héphaistos est ramené dans l'Olympe par



Les Forges d'Héphaistos. D'après le tableau de Velasquez.
(Musée de Madrid.)

Dionysos qui a réussi à l'enivrer. Les artistes ne cherchent généralement pas à embellir le fils de Zeus et d'Hera déshérité par la nature ; ils nous le montrent avec sa démarche claudicante, ou dans sa tenue de forgeron. Cependant Phidias n'avait pas oublié Héphaistos sur la frise de Parthénon, où le dieu était assis à côté d'Athéna, l'épaule appuyée sur son bâton. On cite une statue d'Héphaistos par Alcamène et qui se trouvait dans l'Héphaisteion, ainsi qu'une autre d'Euphranor où l'infirmité du dieu ne s'apercevait pas. Avec le buste du Vatican et le torse de Cassel, ce sont là toutes les représentations figurées d'Héphaistos dont les auteurs anciens fassent mention ou qui nous soient parvenues.



Héphaistos ramené dans l'Olympe accompagné de Dionysos et d'un satyre.
Vase sicilien. (Lenormant et de Witte, *Elite céramographique.*)

HESTIA

Héphaistos n'était pas chez les Grecs la seule divinité du feu, ni même la plus ancienne si nous en croyons la Théogonie d'Hésiode. D'après ce poète, en effet, l'aîné des enfants de Kronos et de Rhea, c'est-à-dire des représentants de la troisième dynastie divine, était Hestia. Sœur de Zeus, d'Hera, de Poseidon et d'Hadès, cette déesse, dont la personnalité n'a jamais eu le caractère précis des autres habitants de l'Olympe, personnifiait le feu en tant qu'aliment du foyer où l'on sacrifie aux dieux, en même temps qu'on y prépare les mets nécessaires à la nourriture de la famille.

HESTIA DANS LA MYTHOLOGIE.

Les mythes relatifs à Hestia se réduisent à peu de chose. Ils tiennent en ces quelques lignes de l'hymne homérique à Aphrodite :

« Jamais non plus les travaux d'Aphrodite n'ont été chers à une chaste vierge, à Hestia, qu'engendra la première le subtil Kronos, et elle fut sa fille la plus honorée par la volonté de Zeus porte-égide ; vénérable déesse que recherchèrent Poseidon, puis Apollon. Mais elle

fut bien éloignée de les accueillir ; elle les refusa obstinément et prêta le grand serment qui certes est accompli ; elle jura, en touchant la tête de Zeus, de rester toujours vierge, noble parmi les divinités. Or, le père des dieux, au lieu du mariage, lui donna une belle récompense ; elle jouit de la graisse des sacrifices, assise au milieu des demeures célestes ; et, dans tous les temples des dieux, elle a part aux honneurs qu'on leur rend, et, parmi les mortels, elle est de toutes les divinités la plus vénérée. » Une tradition ajoute qu'Hestia aurait obtenu de Zeus ces privilèges après la défaite définitive des Titans.



Héphaistos sur un char ailé. Kylix.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique*.)

VIRGINITÉ ET PURETÉ D'HESTIA.

Comme Athéna et Artémis, Hestia représente avant tout la virginité et la pureté. Nous ne savons rien des poursuites dont elle a été l'objet de la part d'Apollon et de Poseidon. L'anthropomorphisme grec n'a inventé à ce sujet aucun de ces mythes plus ou moins obscènes qu'on retrouve à propos des deux déesses citées plus haut. Y a-t-il une relation entre cette idée de pureté et celle d'après laquelle le feu purifie tout, et étant pur par lui-même doit être mis à l'abri de tout ce qui pourrait le souiller ? Nous savons qu'après la seconde guerre médique, lorsque les foyers sacrés eurent été profanés par les Perses, on alla chercher à Delphes le feu destiné à les rallumer. D'autre part, à Lemnos, centre du culte

d'Héphaistos, on éteignait les feux chaque année et une galère sacrée se rendait à Delos où l'on prenait le feu sur l'autel d'Apollon. Enfin, le feu est lui-même un élément de purification qui sert à réhabiliter ceux qui sont entachés de crimes.

HESTIA DÉESSE DU FOYER.

Si, comme le dit l'hymne homérique, Hestia est « parmi les mortels de toutes les divinités la plus vénérée », c'est qu'aucune n'est plus intimement associée à leur vie. On conçoit quelle importance il y avait, aux époques les plus reculées, à ne pas laisser éteindre le feu qu'on ne réussissait à obtenir que par des moyens encore très grossiers. Il se peut donc que la déesse ait représenté l'idée du feu perpétuel. Plutarque nous raconte qu'à Chéronée, en Béotie, le principal magistrat de la cité, l'archonte, faisait chaque année un sacrifice sur le foyer commun et que son exemple était imité par tous les particuliers dans leurs demeures. On voulait ainsi éloigner du pays le fléau de la faim, représentée par un esclave qu'on chassait à grand renfort de horions. D'autre part, Euripide nous montre Alceste sur le point de mourir à la place de son mari, adressant ses suprêmes prières à Hestia. Elle lui demande de veiller sur ses enfants privés de mère, de donner à sa fille un époux digne d'elle, à son fils une compagne de choix et de leur accorder à tous une longue et heureuse vie. Cette idée de protection se retrouve encore dans le fait que les foyers étaient un lieu de refuge pour les suppliants. On trouve dans Thucydide le récit de l'arrivée de Thémistocle chez Admète, roi des Molosses. Le maître de la maison est absent ; sa femme conseille au fugitif de l'attendre auprès du foyer et lui met un de ses enfants dans les bras. L'historien grec ajoute : « Ce n'est pas seulement parce qu'elle est le centre de la famille qu'Hestia a ce caractère saint et tutélaire, mais parce que le foyer est voué aux dieux en prenant la forme de l'autel et que la flamme est celle même du sacrifice. » Enfin, l'idée de la purification se retrouve encore dans la cérémonie de l'amphidromie. Le cinquième jour après la naissance d'un enfant, la nourrice, avec le nouveau-né dans ses bras, faisait en courant le tour du foyer.

La place de ce foyer dans la maison a naturellement varié au cours des âges. Au début il se trouvait dans la pièce unique qui servait d'habitation à toute la famille et servait à tous les usages. Avec le développement du bien être le foyer fut déplacé, particulièrement dans les maisons des citoyens les plus riches.

LE FOYER COMMUN.

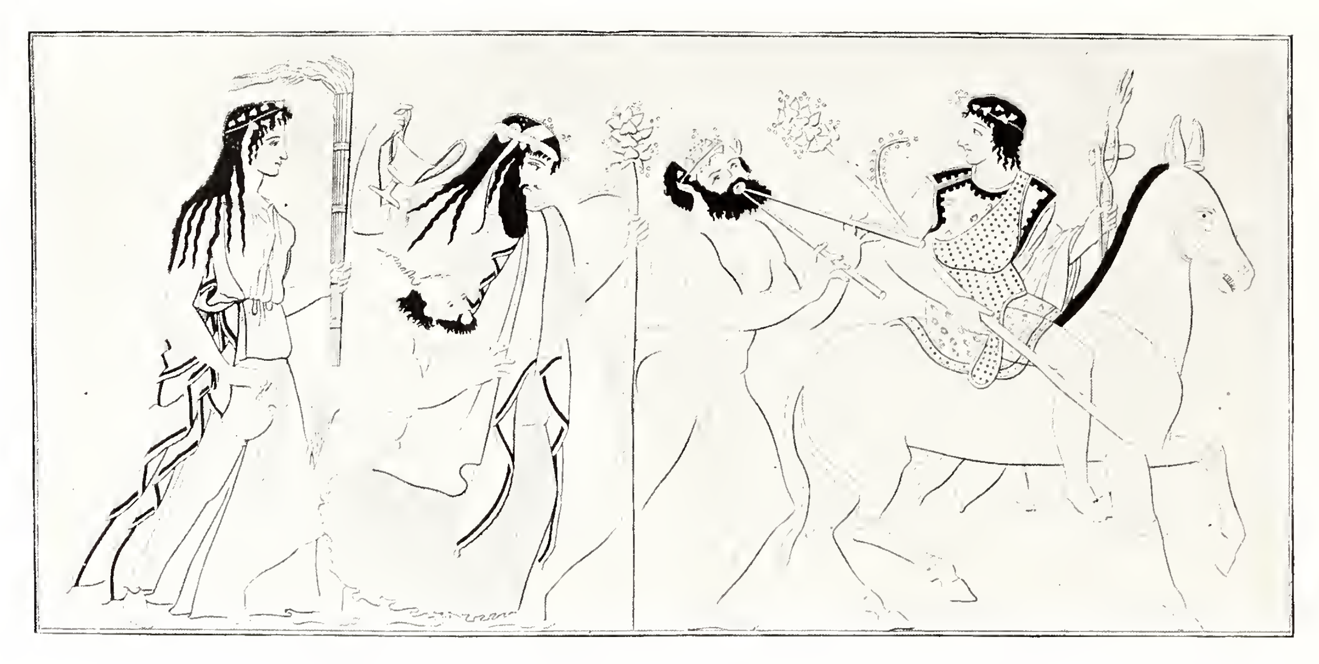
Hestia n'est pas seulement la déesse du foyer de chaque famille ; elle joue le même rôle dans l'Etat tout entier. Chaque cité avait son foyer commun où le principal magistrat offrait des sacrifices à Hestia. Remplie d'abord par les rois, cette fonction passa ensuite non à des prêtres, mais à des personnages politiques. Dans sa Politique, Aristote nous renseigne d'une façon très claire sur ce point. « Reste encore le soin qu'on doit au culte des dieux et qu'on remet à des pontifes, à des inspecteurs des choses saintes, qui veillent à l'entretien et à la réparation des temples et des autres objets consacrés aux dieux. Parfois cette magistrature est unique et c'est le plus ordinaire dans les petits Etats ; parfois elle se partage en plusieurs charges tout à fait

distinctes du sacerdoce confiées à des sacrificateurs, à des inspecteurs des temples, à des trésoriers des revenus sacrés. *Vient ensuite la magistrature totalement séparée, à qui est confié le soin de tous les sacrifices publics et qui sont en quelque sorte l'honneur du foyer national. Les magistrats de cette classe se nomment archontes, rois ou prytanes.* »

Par suite, l'édifice public où était entretenu le feu sacré portait dans beaucoup de villes grecques le nom de prytanée. Il servait d'ailleurs à plusieurs usages ; c'est là qu'on recevait les ambassadeurs, les hôtes publics de distinction. On y tenait aussi parfois les audiences des tribunaux. Le plus grand honneur qu'on pouvait accorder à un citoyen, c'était de l'admettre à être nourri au Prytanée aux frais de l'Etat. D'un autre côté, quand des émigrants allaient fonder au loin des colonies, ils emportaient toujours avec eux une parcelle de feu empruntée au foyer commun de la cité et destinée à la ville nouvelle qu'ils allaient fonder.

CULTE D'HESTIA. En règle générale, Hestia était associée à tous les sacrifices offerts aux divinités. On commençait par lui faire une libation, et cette cérémonie se renouvelait à la fin du sacrifice. Il en était ainsi, non seulement dans les fêtes familiales, mais encore dans les fêtes publiques. « Hestia, dit l'hymne homérique à Aphrodite, jouit de la graisse des sacrifices. » Dans un autre hymne, il est encore dit : « Sans toi (Hestia) pas de grands festins chez les mortels ; on commence par Hestia à répandre le doux vin, pour elle sont les premières et les dernières libations ». Avant donc que d'offrir ces sacrifices aux dieux, on honorait la déesse même du feu dans lequel devaient brûler les offrandes des mortels. Mais en même temps Hestia recevait de ses adorateurs des tributs personnels. Les auteurs anciens nous disent qu'on lui sacrifiait de préférence des porcs, mais sans ajouter pour quelle raison c'était surtout cet animal qui servait de victime.

HESTIA DANS L'ART. Le caractère abstrait de la personnalité d'Hestia, l'absence presque complète de mythes à son sujet, n'étaient pas faits pour attirer l'attention des artistes grecs. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que nous ne trouvions pas dans les auteurs anciens grands renseignements sur les représentations figurées de la déesse. Ils nous parlent d'une statue d'Hestia par Glaucos qui vivait au cinquième siècle avant notre ère. D'après Pausanias, il y avait une autre statue de la déesse dans le vestibule du temple de Zeus à Olympie. Pline nous dit que Scopas avait représenté Hestia, mais nous ne savons pas dans quel temple. Enfin, il est fait mention de statues d'Hestia à Phères en Achaïe et dans le Prytanée d'Athènes, et la déesse aurait également figuré sur les frises du Parthénon, mais cette affirmation est sujette à caution. Il en va de même de certaines statues qui nous ont été conservées, comme par exemple la Vesta dite Giustiniani, aujourd'hui au Musée Torlonia. Les critiques les plus autorisés y voient plutôt Déméter ou Koré. Si l'on cite une représentation d'Hestia sur un trépied antique qui se trouve au Louvre, et une autre de la même déesse sur la coupe de Sosias, on a tout épuisé en ce qui concerne ce côté du sujet dans une étude sur Hestia.



Héphaistos ramené à l'Olympe par Dionysos, Marsyas et une Ménade.
Londres, British Museum. (Lenormant et de Witte, *Elite céramographique.*)

LES CABIRES

UN PROBLÈME DIFFICILE.

Nous avons déjà rapporté la légende d'après laquelle Héphaistos aurait eu de Cabeira, fille de Protée, des fils auxquels on donna le nom de Cabires. Rien de moins aisé que de se faire une idée exacte de la nature de ces personnages, entourés d'un mystère que les dissertations les plus savantes n'ont pas encore réussi à expliquer d'une manière satisfaisante.

L'hypothèse la plus plausible semble être celle d'après laquelle les Cabires auraient été des génies volcaniques dont le culte très ancien, originaire de la Phrygie, s'était répandu avec les Pélasges dans les régions avoisinantes et avait essaimé sur le continent grec tout entier. C'est dans les îles de Lemnos et de Samothrace qu'on retrouve les traces les plus vivantes de la religion des Cabires. Lemnos, comme on l'a vu, était le centre le plus important du culte d'Héphaistos qui aurait été introduit dans l'île par les Cabires. On allait même jusqu'à dire qu'ils étaient les ancêtres du genre humain, qu'ils avaient été les inventeurs de l'art de la navigation, ce qui expliquait la bienveillance qu'ils témoignaient aux marins.

A Samothrace on célébrait en l'honneur des Cabires des cérémonies d'un caractère mystérieux qui, par leur importance venaient immédiatement après les Mystères d'Eleusis. Ils n'y étaient pas seulement considérés comme des génies, mais comme des « grands dieux ». Nous connaissons même leurs noms, Axieros, Axiokersa, Axiokersos, qui, d'après l'auteur qui nous les a révélés, correspondaient à ceux de Déméter, Perséphone et Hadès. Diodore de Sicile fait intervenir dans la

fondation des mystères de Samothrace la légende d'un déluge provoqué par la rupture des digues du Pont-Euxin ; toutes les îles sont submergées, sauf le point le plus élevé de Samothrace où viennent se réfugier ceux qui ont pu échapper au désastre. Par reconnaissance, ils consacrèrent l'île tout entière aux Cabires. On voit ensuite arriver à Samothrace d'illustres personnages, parmi lesquels Dardanos, Iasion et Harmonia, enfants de Zeus et de l'Atlantide Electre. C'est Iasion qui institue les mystères, tandis que Dardanos va fonder sur la côte voisine l'empire des Troyens et qu'Harmonia épouse le héros thébain Cadmos. D'après la légende, Héraklès, Jason, les Dioscures, Orphée ainsi qu'Ulysse



Héphaistos ramené dans l'Olympe par Dionysos. Stamnos à figures rouges.
(Gerhard, *Auserlesene Vasenbilder*.)

et Agamemnon étaient venus s'initier aux mystères de Samothrace, dont les cérémonies ne nous sont connues que d'une façon imparfaite. « C'était, écrit François Lenormant, un ensemble de rites entourés d'un respect superstitieux et voilés aux profanes par la loi du secret le plus sévère, de cérémonies et de spectacles sacrés, accompagnés de paroles énigmatiques, dont l'intelligence du myste (initié) devait tirer le sens intime... Dans les formules parlées, les mystes entendaient et appelaient les noms véritables des dieux des mystères, cachés au commun des hommes... Il y avait deux classes de mystes, correspondant évidemment à deux degrés successifs d'initiation. » Les initiés portaient une couronne d'olivier et avaient en outre autour de la tête une bandelette de pourpre qui passait pour avoir la vertu de sauver des plus grands périls. On racontait que les troupes d'Agamemnon

s'étant mutinées, il avait suffi au roi de se présenter devant elles le front ceint de la bandelette de Samothrace pour que tout rentrât dans l'ordre. De même Ulysse, menacé de périr dans un naufrage, avait échappé au péril après s'être ceint les reins du même ornement.

Un des côtés les plus importants des mystères de Samothrace, c'étaient les rites purificatoires. Un prêtre spécial était affecté à ce service, mais avant d'accorder l'absolution, il soumettait les fidèles à une sorte de confession à laquelle ils essayaient de se soustraire par des équivoques. Lorsque Lysandre se présenta devant ce prêtre, celui-ci lui dit de confesser le plus grand crime qu'il avait commis. Le rusé Lacédémonien ayant demandé : « Est-ce toi ou les dieux qui l'exigent ? », le prêtre répondit : « Ce sont les dieux. » Sur quoi Lysandre dit simplement : « Retire-toi alors ; s'ils m'interrogent, je leur dirai la vérité. » Les Cabires eux-mêmes avaient, dans certaines circonstances, rempli ce rôle de purificateurs. On racontait qu'une fille de Zeus et d'Hera avait dérobé à sa mère sa boîte de parfums, puis s'était enfuie pour échapper à la colère maternelle. Arrivée dans l'île de Samothrace, elle s'était d'abord refugiée dans la maison d'une femme nouvellement accouchée, puis au milieu d'un cortège de funérailles. Prenant pitié d'elle, Zeus ordonna aux Cabires de l'emmener aux bords du fleuve des enfers où ils la purifièrent ; elle devint ensuite Hécate. L'île de Samothrace joua d'ailleurs le rôle d'un véritable lieu d'asile. Arsinoé Philadelphe vint s'y réfugier pour échapper aux poursuites de Ptolémée Philadelphe et on cite encore d'autres personnages qui vinrent chercher à Samothrace un refuge contre leurs ennemis.

Il y avait à Samothrace des cérémonies relatives au culte des Cabires pendant toute l'année, mais la grande fête se célébrait en été, avec un très grand éclat. On y accourait de toute la Thrace et de l'Asie Mineure tout entière. Des prêtres, portant le nom de Samoi, exécutaient des danses armées au son de la flûte et du tympanon. Enfin, les Cabires possédaient à Samothrace un oracle au sujet duquel nous ne possédons aucun renseignement précis.

Le culte des Cabires se retrouvait également à Imbros, à Thasos et en Macédoine. A Pergame ces dieux passaient pour les fils d'Ouranos et auraient élevé Zeus enfant. A Milet, on racontait que les habitants de la ville d'Assesos étant assiégés avaient envoyé consulter l'oracle. Celui-ci leur avait répondu que le salut leur viendrait de la Phrygie. En effet, deux jeunes hommes, Pottes et Ounes, venus de ce pays et porteurs d'images des Cabires, leur aidèrent à repousser l'assaillant.

Dans la Grèce continentale, le culte des Cabires ne prit jamais un aussi grand développement que dans certaines iles de la mer Egée. C'est en Béotie qu'il était le plus répandu. A Anthédon, ville côtière, il y avait un sanctuaire des Cabires, tout près d'un temple de Déméter. Pausanias raconte que les Thébains honoraient les Cabires en dehors de leur ville d'un « culte orgiastique et mystérieux » sur lequel sa superstition ne veut pas s'expliquer. Il nous apprend seulement que ces Cabires sont au nombre de deux, Prométhée et son fils Ætnaeos. « Ils avaient donné l'hospitalité à Déméter dans ses courses errantes ; en récompense ils reçurent d'elle le dépôt des objets ineffables et sacrés que l'on conservait dans la ciste mystique et les préceptes des rites qui devinrent ceux des saintes orgies qu'ils instituèrent et où ils furent désormais associés à la déesse. »



HERMÈS ET EROS

Nouvelle Mythologie illustrée. D'après le tableau de Natoire. Musée de Troyes. (Phot. Bulloz.)



Héphaistos et la création de Pandore. Lécythe du Cabinet des Médailles.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique*.)

LES TELCHINES

PERSONNAGES MYSTÉRIEUX. On range généralement parmi les génies du feu les Telchines au sujet desquels nous ne possédons guère plus de précisions que pour les Cabires. Comme ceux-ci ils semblent avoir été des génies volcaniques dont on retrouve les légendes en Crète et dans les iles de Chypre et de Rhodes.

D'après Diodore de Sicile, les Telchines étaient des fils de la mer et ce sont eux qui avec Capheira, fille d'Océan, auraient élevé Poseidon que leur avait confié Rhea. Devenu grand, Poseidon se fait aimer d'Halia, sœur des Telchines, dont il a six fils et une fille, Rhodos. Ces six fils auraient été relégués au centre de la terre, tandis qu'Halia qui s'était précipitée dans la mer fut honorée sous le nom de Leucothea. Une autre légende raconte que l'île de Rhodes ayant été submergée par un déluge, les Telchines s'enfuirent après avoir rendu l'île infertile en l'arrosant d'eau du Styx. L'un d'eux, Lykos, se réfugia en Lycie où il fonda le temple d'Apollon Lycien. Suivant une version différente, les Telchines auraient été tués par Apollon, tandis qu'un autre auteur raconte que Zeus les fit périr à cause de leur méchanceté. On disait encore que les Telchines n'étaient que les chiens d'Actéon métamorphosés après avoir dévoré leur maître, qu'ils étaient fils de Némésis et du Tartare,

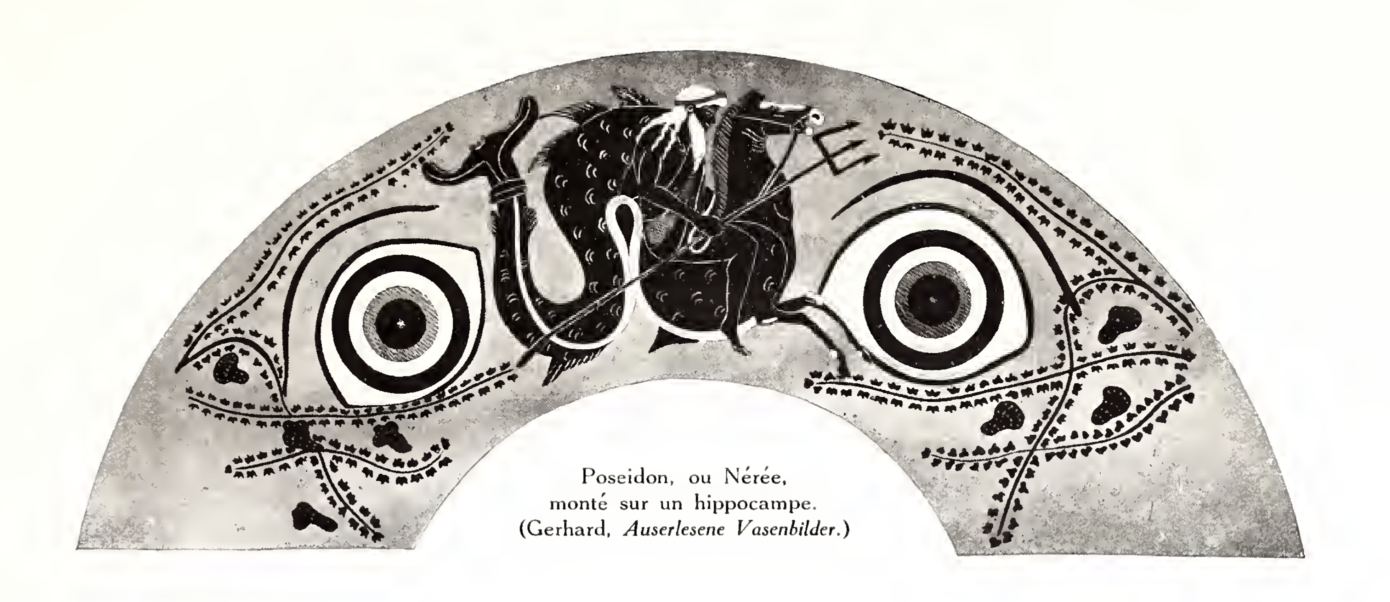
enfin qu'ils étaient, comme les Erinyes nés des gouttes du sang tombé de la blessure d'Ouranos après sa mutilation par Kronos. Ils seraient ainsi les parents des Géants et d'autres monstres dont il a déjà été question.

Les auteurs anciens citent plusieurs noms donnés aux Telchines. Une des légendes les plus intéressantes à ce sujet est celle d'après laquelle ces génies étaient au nombre de trois et portaient les noms caractéristiques de Chryson (or), Argyron (argent) et Chalkon (airain) qu'ils devaient aux métaux dont on leur attribuait la découverte. C'est en effet comme génies des métaux que les Telchines sont le plus nettement caractérisés. « Ils avaient, dit Diodore de Sicile, inventé plusieurs arts et fait connaître d'autres découvertes utiles aux hommes. » On leur devait, disait-on, la harpè qui avait servi à la mutilation d'Ouranos par Kronos, le trident de Poseidon, et ils auraient travaillé avec les Cyclopes au collier qui figura, comme on sait, dans la corbeille de noces d'Harmonia et qui devait être fatal à toutes celles qui le porteraient. Enfin, on racontait qu'ils avaient été les auteurs des premières statues des dieux et on leur attribuait également l'invention de la ciselure des métaux.

Les Telchines passaient aussi pour être des magiciens et des enchanteurs. Ils composaient des philtres avec les racines de certaines plantes, déchaînaient la pluie, la grêle, la neige, lançaient même la foudre et avaient le don de se métamorphoser à leur gré. Êtres amphibies, ils vivaient sur terre et dans les eaux, ressemblaient en partie à des démons, à des hommes, à des poissons, avaient de la peau entre les doigts de pied comme les oies. Parfois on les représente comme n'ayant ni mains ni pieds, avec de grands sourcils. On disait aussi que les Telchines avaient le « mauvais œil » et leur méchanceté était devenue proverbiale. Les auteurs anciens attribuaient cette mauvaise réputation, qu'ils considéraient comme calomnieuse, à la jalousie de ceux qui enviaient aux Telchines leur habileté d'artistes.

Les Telchines avaient, d'après certains auteurs, d'abord séjourné à Rhodes. Ils en furent chassés par les Héliades ou fils d'Helios, dont on nous cite les noms: Thrinax, Macarée et Augée. D'après une autre tradition, c'est un déluge qui les aurait éloignés de leur premier habitat. De là, ils passèrent en Crète, où on leur fait remplir auprès de Zeus le rôle généralement attribué aux Curètes et d'où on dit parfois qu'ils étaient originaires. On les retrouve également à Chypre mais nous ne savons rien du rôle qu'ils jouent dans les traditions de cette île. Par contre, dans l'île de Ceos, une des familles les plus connues, celle des Euxantides, prétendait descendre par Euxantios des Telchines. Ceux-ci avaient pour roi Demonax dont la femme s'appelait Makelo. Zeus étant venu à Ceos, y fut mal accueilli par les Telchines. Une tradition ultérieure disait que le maître de l'Olympe avait tué les Telchines parce que leur mauvais œil suffisait à détruire les récoltes des champs. Seules les filles des Telchines auraient été épargnées parce que celles-ci avaient réservé à Zeus un accueil plus favorable que leurs parents.

On trouve finalement encore les Telchines à Teumessos en Béotie, où ces génies, venus de Chypre, fondèrent, dit-on, le temple d'Athéna Telchinia, et à Sicyone qui, comme les îles de Crète et de Rhodes, s'était autrefois appelée Telchinia.



Poseidon, ou Nérée,
monté sur un hippocampe.
(Gerhard, *Auserlesene Vasenbilder.*)

CHAPITRE XI

DIVINITÉS DE LA MER ET DES EAUX

POSEIDON

Un peuple de marins comme celui des Hellènes, habitant un territoire dont les côtes admirablement découpées offrent de multiples abris aux navigateurs hardis, ne pouvait manquer d'avoir des divinités de la mer. A quelle époque cette partie de la mythologie grecque s'est-elle formée ? Quelles sont les influences extérieures qu'elle a subies ? Comment des conceptions étrangères se sont-elles adaptées au génie grec ? Ce sont là des questions du plus haut intérêt mais auxquelles il est impossible de répondre avec précision. A l'époque la plus ancienne de leur histoire que nous connaissions, les peuplades grecques n'étaient pas encore les audacieux coureurs de la mer qu'elles devinrent plus tard. Les Phéniciens les avaient précédées dans cette voie et furent leurs initiateurs sur ce point comme sur beaucoup d'autres. Ils ont certainement contribué au développement des conceptions helléniques en ce qui concerne la mythologie de la mer, mais là encore, le peuple grec n'a pas tardé à se rendre indépendant des apports étrangers. Poseidon, le dieu souverain de la mer, est une figure essentiellement grecque. Ses attributions, comme on le verra plus loin, se sont singulièrement étendues, déterminées par la nature même du sol sur lequel vivaient les Grecs, théâtre de convulsions tectoniques d'une date relativement récente comme disent les géologues.

I. — LES MYTHES POSIDONIENS.

NAISSANCE DE POSEIDON.

Comme Zeus et Hadès, Poseidon était fils de Kronos et de Rhea. D'après la tradition généralement admise, Zeus était le dernier né des Kronides. Certains auteurs cependant font de lui le frère aîné de Poseidon et disent que ce dernier aurait échappé à la voracité de son père grâce à une substitution analogue à celle qui sauva le futur maître de l'Olympe. Cette fois, ce n'est pas une pierre emmaillotée, mais un poulain que Rhea fait avaler à son époux à la place de l'enfant qu'elle vient de mettre au monde. Elle cache ce dernier au milieu d'un troupeau d'agneaux paissant auprès de la source Arné qui se trouvait à quelque distance de la ville de Mantinée. Suivant d'autres auteurs, ce nom d'Arné aurait été porté par la nourrice même de Poseidon. Kronos inquiet serait venu lui réclamer son fils, mais Arné faisant l'étonnée, lui affirma qu'elle n'en soupçonnait même pas l'existence.

L'imagination grecque inventa au sujet de l'éducation de Poseidon une légende qui rappelle en tous points celle qui nous montre Zeus élevé dans l'île de Crète par les Curètes. Ceux-ci sont remplacés ici par les Telchines qu'on retrouve à la fois dans l'île de Crète, à Chypre et à Rhodes. Il a déjà été question d'eux, dans le chapitre précédent, comme génies du feu. C'est d'eux que Poseidon reçut le trident dont la confection est également attribuée aux Cyclopes. Fils de la mer, les Telchines furent chargés par Rhea d'élever Poseidon enfant, avec le concours de Capheira, fille de l'Océan. On racontait même que, parvenu à l'âge adulte, Poseidon s'éprit de Halia, sœur des Telchines et qu'il en eut six fils, ainsi qu'une fille, Rhodos.

POSEIDON ET ZEUS.

On a vu dans un chapitre précédent que Zeus avait réussi à s'imposer comme maître aux autres Olympiens. Nous avons également montré que certaines divinités n'avaient pas accepté sans protester cette omnipotence. Poseidon, en particulier, ne se soumet qu'à contre-cœur à son frère qu'il considère comme un usurpateur. On trouve dans l'Iliade plusieurs passages qui caractérisent très nettement cette situation et nous montrent les sentiments dont les deux frères sont animés l'un vis-à-vis de l'autre. Zeus entend être obéi sans conteste de son frère quand il dit à Iris, la messagère des dieux : « Vole rapidement et porte au roi Poseidon cet ordre. S'il n'obéit pas à mes paroles, s'il les méprise, qu'il considère en son esprit et en son cœur que, malgré sa force, il ne pourrait me tenir tête. Car je me glorifie d'être le plus puissant et le premier né. Mais il ne craint pas en son âme de s'égaler à moi devant qui tremblent tous les autres dieux. »

Et voici comment Homère traduit l'état d'âme de Poseidon, sommé de s'incliner devant les ordres de son frère : « L'illustre Poseidon pousse un profond soupir et s'écrie : « Hélas, si Zeus est « tout puissant, que son langage respire d'orgueil ! Quoi ! me contraindre par la force, moi, son égal

« en honneur ! Kronos donna le jour à trois frères que Rhea porta dans son sein : Zeus et moi ; le « troisième est Hadès qui règne sur les morts. L'héritage paternel fut divisé en trois lots, et chacun « eut sa part d'honneur ; lorsqu'on eut agité les sorts, il m'échut d'habiter la mer écumeuse ; à Hadès « échurent les immenses ténèbres. Zeus obtint le vaste ciel au sein de l'air et des nuées ; la terre et « le vaste Olympe restèrent en commun. Je ne suis point soumis à la volonté de Zeus ; qu'il jouisse « en paix, fier de sa puissance, de la part que le sort lui a faite, et qu'il ne tente pas de me faire peur « de sa force, comme si j'étais un lâche ; mieux vaudrait pour lui s'en prendre à ses fils et à ses filles



Poseidon combattant contre trois Géants, ou les Pallantides. Amphore bachique.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique*.)

« et garder pour ceux-là ses paroles menaçantes ; il faut bien qu'ils l'écoutent quand il les reprimande. »

Nous voyons même Poseidon se poser en rival de Zeus auprès de Thémis, à la main de laquelle les deux frères aspirent concurremment. « Mais, dit Apollodore d'Athènes, Thémis ayant prédit que celui qui naîtrait d'elle serait plus puissant que son père, ils abandonnèrent leur poursuite. »

Finalement, Poseidon se résout, comme les autres Olympiens, à se ranger sous l'autorité de son frère. On le verra même à l'occasion lui prêter son assistance et favoriser ses bonnes fortunes. Quand Zeus, après s'être transformé en taureau, enlève Europe, Poseidon aplanit les flots pour permettre au ravisseur de traverser la mer en emportant sa proie. C'est grâce à lui aussi que Leto trouve finalement l'abri où elle pourra donner naissance à Apollon et à Artémis. Enfin, Io, si cruellement persécutée par

Hera trouvera également un appui auprès de Poseidon dans ses courses vagabondes à travers la mer. D'autre part, Poseidon seconde puissamment son frère dans sa lutte contre les Titans et dans la Gigantomachie.

POSEIDON ET HERA.

L'épouse légitime de Zeus essaye à un moment donné d'exciter la rancune de Poseidon contre le maître de l'Olympe. C'est au moment où, pendant la guerre de Troie, la balance semble pencher en faveur des ennemis des Hellènes. « Hélas, lui dit-elle, dieu au loin tout puissant, toi qui ébranles la terre, ton cœur n'est-il pas affligé du désastre des



Dispute de Poseidon et d'Athéna pour l'Attique. Amphore tyrrhénienne. (Lenormant et de Witte, *Elite céramographique*).

Grecs qui, dans Aigæ et dans Heliké te font de nombreuses et gracieuses offrandes ? » Mais Poseidon reste sourd à cette invite et répond à son interlocutrice : « Je ne voudrais pas, même avec l'aide de tous les dieux, combattre Zeus, car sa puissance l'emporte de beaucoup sur la vôtre. »

Dans une autre circonstance nous voyons Hera entrer directement en lutte avec Poseidon. Il s'agissait de savoir à qui appartiendrait l'Argolide. Les dieux décidèrent de s'en remettre à un jury composé d'Inachos et des deux fleuves Céphissos et Asterion. Ceux-ci se prononcèrent en faveur d'Hera qui, comme on l'a vu plus haut, devint la déesse tutélaire par excellence d'Argos. Poseidon n'accepta pas de gaité de cœur cette décision. Sa colère se traduisit d'une façon terrible. Il tarit toutes les sources de l'Argolide. D'après une autre version, il aurait au contraire inondé le pays. En souvenir de ce fait on éleva un temple à Poseidon Proklustios (celui qui refoule les eaux).

POSEIDON ET ATHÉNA.

On a vu dans le chapitre relatif à Athéna que celle-ci, d'après une légende qui n'a pas trouvé grand crédit, aurait été la fille de Poseidon et de Tritonis. Nous avons également parlé, dans le même chapitre, de la dispute d'Athéna et de Poseidon au sujet de la possession de l'Attique. Apollodore d'Athènes donne, à ce propos, un récit un peu différent de celui que nous avons rapporté plus haut. « Sous le règne de Cécrops, premier roi de l'Attique, les dieux résolurent de s'approprier certaines villes dans lesquelles on leur rendrait à chacun des honneurs particuliers. Poseidon vint le premier en Attique et, ayant frappé la terre de son trident au milieu de la citadelle, il y fit paraître une mer qu'on nomme Erechthéide. Athéna vint ensuite et, prenant à témoin Cécrops de sa prise de possession du pays, y planta un olivier qu'on montre encore maintenant dans le Pandrosion. Une dispute s'étant élevée entre eux sur la question de savoir à qui appartiendrait le pays, Zeus leur donna des juges qui furent, non pas Cécrops et Craonos, ni Erechthée comme le disent quelques auteurs, mais les douze dieux ; ils adjugèrent le pays à Athéna d'après le témoignage de Cécrops qu'elle y avait la première planté un olivier. Poseidon irrité inonda les champs Thiasiens et submergea l'Attique. »



Dispute d'Athéna et de Poseidon. Amphore tyrrhénienne. Coll. de Luynes. (Lenormant et de Witte, *Elite céram.*)

Les auteurs anciens nous montrent encore Poseidon obligé de céder la place à d'autres divinités sur plusieurs points importants de l'Hellade. Il dut abandonner l'île d'Egine à Zeus, Delphes à Apollon, Naxos à Dionysos. Hélios et lui se disputèrent la région de Corinthe. Briarée, appelé à départager les deux prétendants, donna à Helios l'Acrocorinthe et à Poseidon tout le reste de l'isthme où le culte posidonien devait prendre une extension dont nous parlerons dans la suite de ce chapitre.

MARIAGE DE POSEIDON. AMPHITRITE.

On donnait comme femme à Poseidon une divinité de la mer Amphitrite. Les auteurs anciens ne sont pas d'accord sur son ascendance. Suivant Hésiode, elle était fille de Nérée et de Doris, tandis qu'Apollodore d'Athènes lui donne comme parents Océan et Téthys. C'est la première de ces deux traditions qui est la plus généralement admise. Sœur de Téthys, autre fille de Nérée, Amphitrite dansait un jour dans l'île de Naxos, au milieu des autres Néréides qu'elle éclipsait par sa beauté. Poseidon l'ayant vue, en tomba amoureux, l'enleva et en fit sa femme. D'après une autre tradition, les choses ne se seraient pas passées si simplement. Amphitrite essaye de se soustraire aux entreprises de Poseidon. Elle s'enfuit et va se réfugier auprès d'Atlas, au plus profond de la mer. Poseidon a perdu sa trace, mais le dauphin la retrouve. Il ramène la belle Néréide auprès du dieu de la mer qui, en reconnaissance, plaça le dauphin parmi les astres.

De l'union d'Amphitrite et de Poseidon naquirent Triton, dont il sera question plus loin, et deux filles, Rhodos et Benthésikymé.

On verra plus loin que Poseidon n'eut guère moins d'aventures amoureuses que Zeus. Plus heureux que son frère, il n'eut pas dans Amphitrite une épouse jalouse, acharnée contre ses rivales. Du moins, nous ne connaissons qu'une seule légende dans laquelle Amphitrite intervient contre une des victimes de son volage époux. Celui-ci s'était épris de la nymphe Scylla. Pour se venger, Amphitrite alla jeter dans la source où se baignait la nymphe des herbes magiques, sous l'action



Poseidon, Athéna et Hermès, ou dispute de Poseidon et d'Athéna pour la possession de l'Attique.
Amphore tyrrhénienne (Lenormant et de Witte, *Elite céramographique.*)

desquelles la malheureuse fut transformée en un monstre horrible dont il sera question plus longuement dans la suite de ce chapitre.

Le culte d'Amphitrite est en de nombreux endroits associé à celui de Poseidon son époux et les artistes grecs l'ont plus d'une fois représentée dans leurs œuvres. A Tenos s'élevait une statue en airain de la déesse, haute de neuf coudées ; elle figurait sur le fronton occidental du Parthénon et le temple de Poseidon à Corinthe renfermait une œuvre d'art précieuse, don de Hérode Atticus. On y voyait Amphitrite, debout sur un quadrige, à côté de son époux ; autour d'eux une troupe de Tritons. Sur le piédestal supportant le quadrige, l'artiste avait représenté des scènes et des personnages mythologiques : la naissance d'Aphrodite, des Néréides, les Dioscures, Bellérophon et Pégase.



SILÈNE PUISANT DU VIN DANS UN VASE
Amphore
Paris, Musée du Louvre.



HERMÈS MESSAGER DES DIEUX
Paris, Musée du Louvre.

AVENTURES AMOUREUSES DE POSEIDON. DÉMÉTER.

On a vu dans le chapitre relatif aux amours de Zeus que Déméter, la mère malheureuse de Perséphone, fut en butte aux poursuites du maître de l'Olympe. Le dieu de la mer ne l'épargna pas davantage. Pausanias nous raconte en effet que « quand Déméter eut perdu sa fille, elle se mit à errer dans les monts et Poseidon la suivait brûlant d'amour. Pour échapper à cette poursuite, Déméter se changea en jument et vint se cacher dans les troupeaux d'Onkos. Poseidon prenant à son tour la forme d'un cheval, posséda la déesse. » Celle-ci, avait été tellement irritée de cet attentat, qu'elle



Poseidon et Amphitrite. Amphore de Nola. Cabinet des Médailles.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique*.)

en avait reçu le surnom d'Erinys ; elle ne s'apaisa qu'après avoir pris un bain dans les eaux du fleuve Ladon. De son union avec Poseidon naquirent une fille « qui ne peut être nommée », et le cheval Arion dont Poseidon fit cadeau suivant les uns à Copreus, roi d'Haliarte, suivant les autres à Onkos. C'était un animal merveilleux doué de l'intelligence et de la parole comme les fameux chevaux d'Achille. Devenu la propriété d'Adraste, l'un des Sept Chefs devant Thèbes, au cours des jeux funèbres célébrés en l'honneur d'Archemoros, il se répand en plaintes touchantes sur la mort de ce héros. Il sauve Adraste, dont tous les compagnons ont péri devant Thèbes, grâce à la vitesse de sa course et l'emporte jusqu'à Colone en Attique. Le cheval Arion, d'après la légende, fut très utile à Heraklès dans sa lutte contre Kyknos, le farouche brigand, fils d'Arès, dont il a déjà été question dans un chapitre précédent.

POSEIDON ET LA MÉDUSE.

Il y a une certaine analogie entre l'aventure de Poseidon avec Déméter et celle que ce même dieu eut avec la Méduse. D'après la légende, celle-ci, avant de devenir le monstre horrible tué plus tard par Thésée, avait été une Centauresse d'une grande beauté. Un jour qu'elle paissait dans un pré verdoyant au bord de l'Océan, Poseidon la viola. D'après Ovide, le viol aurait eu lieu dans le temple d'Athéna qui punit la Méduse en transformant ses cheveux en serpents.

De l'accouplement perpétré d'une façon ou de l'autre devaient naître Pégase et Chrysaor, dont la renommée ne fut pas moins célèbre que celle d'Arion.

POSEIDON ET GÆA. ANTÉE.

La Terre ou Gæa subit, elle aussi, les embrassements de Poseidon. Elle eut de lui un fils, le géant Antée, qui règnait, disait-on, en Libye. Quand un étranger débarquait sur son territoire, il le provoquait à la lutte et le tuait. Les crânes de ses victimes servaient à orner le temple de Poseidon ; d'après une autre légende ce temple aurait été construit avec les ossements mêmes des malheureux tombés sous les coups du géant. Celui-ci possédait le privilège de reprendre ses forces chaque fois qu'au milieu de ses luttes il touchait la terre. Cela ne l'empêcha pas de succomber dans son duel avec Heraklès qui, le soulevant en l'air, l'étouffa entre ses bras puissants.

Antée avait, disait-on, épousé Tinge qui donna son nom à la ville de Tingis en Mauritanie. On y montrait le tombeau du géant ; il suffisait de remuer la terre de ce tombeau pour faire tomber la pluie. Quand Sertorius, au IIe siècle avant Jésus-Christ, vint en Mauritanie il voulut se rendre compte si Antée avait vraiment atteint la taille exceptionnelle qu'on lui prêtait et fit ouvrir son tombeau. L'exhumation des ossements le convainquit, dit-on, et il ordonna de refermer la tombe.

POSEIDON PÈRE D'ÊTRES MONSTRUEUX. BUSIRIS.

Antée n'est pas le seul de ces monstres, terreur de leur époque, dont la légende attribue la paternité à Poseidon. L'un d'eux, Busiris, se rendit fameux par ses exploits en Egypte. De même qu'Antée, il tuait les étrangers qui avaient le malheur d'aborder dans son royaume. Il avait, disait-on, contracté cette habitude dans de singulières circonstances. Depuis neuf ans la famine régnait en Egypte, quand un devin nommé Phrasios, venu de Chypre, déclara à Busiris que l'abondance reviendrait dans son pays s'il immolait un étranger sur l'autel de Zeus. La première victime offerte au roi de l'Olympe fut Phrasios lui-même, et dans la suite, tous les étrangers subirent le même sort. Quand Heraklès passa par l'Egypte, Busiris l'attaqua, l'enchaîna et le traîna près de l'autel de Zeus. A ce moment le héros brisa ses liens, tua Busiris et tout son entourage. D'après une autre légende, Busiris, quelque temps avant l'arrivée d'Heraklès en Egypte, avait envoyé des brigands enlever les sept Atlantides ou Hespérides. Au moment où ils revenaient, leur mission accomplie, Heraklès les rencontra, les massacra et ramena à leur père les jeunes vierges délivrées.

AMYKOS. C'est en Bithynie qu'Amykos, fils de Poseidon et de la nymphe Mélie, exerçait ses ravages. Pugiliste sans rival, il était, disait-on, l'inventeur du ceste. Il forçait à lutter avec lui les étrangers à peine débarqués et les mettait à mort. Les Argonautes ayant abordé sur son territoire, Amykos s'avance à leur rencontre et les invite à désigner le plus brave d'entre eux pour lutter avec lui. Polydeukes, célèbre par sa beauté, mais en même temps brave et agile, accepte le



Poseidon et Amphitrite.
D'après le tableau de Rubens.

combat et tue le géant. Théocrite nous rapporte cette légende d'une manière un peu différente. D'après le poète des *Idylles*, Polydeukes, accompagné de Pollux, trouve Amykos, enveloppé d'une peau de lion, campé près d'une source. Les deux voyageurs veulent se désaltérer, mais Amykos n'y consent que si l'un d'eux veut lutter avec lui. Polydeukes accepte. Tous les Argonautes et les Bébrykes, sujets d'Amykos, viennent assister au duel. La victoire resta à Polydeukes qui ne tua pas son adversaire, mais lui fit jurer, par son père Poseidon, qu'à l'avenir il ne maltraitrait plus les étrangers.

On racontait que sur la tombe du géant poussait le laurier sauvage et que cette plante suscitait des luttes partout où on l'apportait.

KERKYON. Comme Amykos, le brigand Kerkyon, roi d'Eleusis, autre fils de Poseidon, obligeait les étrangers à lutter avec lui et les tuait après un combat dont l'issue ne fut jamais douteuse jusqu'au jour où il s'attaqua à Thésée. Celui-ci triompha de son adversaire et le mit à mort. D'autre part, Kerkyon, quoique fils de Poseidon, vit celui-ci porter le déshonneur dans sa propre famille. Il avait une fille du nom d'Alope qui fut séduite par le dieu de la mer. Elle accoucha à l'insu de son père d'un enfant qu'elle chargea sa nourrice d'exposer. Allaité par une jument, le nouveau né, enveloppé de langes qui décelaient son origine, fut recueilli par un berger qui l'emporta chez lui. Un autre pâtre lui demanda l'enfant ; il y consent mais se refuse à remettre en même temps les vêtements que le fils d'Alope portait au moment où il avait été trouvé. D'où une contestation dont Kerkyon est fait juge. Il reconnaît les vêtements, interroge la nourrice qui avoue tout. Dans sa colère, Kerkyon condamne sa fille à mort, la fait enfermer et ordonne qu'on expose de nouveau l'enfant. Une seconde fois allaité par une jument, le fils d'Alope est trouvé par des bergers. Ceux-ci voient dans ce fait une manifestation de la volonté divine. Ils élèvent l'enfant et ils lui donnent le nom d'Hippothoon sous lequel il devint l'éponyme de la tribu attique des Hippothontes. D'après la légende, Poseidon, ému de pitié en faveur d'Alope, la métamorphosa en une source du même nom qu'on montrait sur le territoire d'Eleusis. Non loin de là, on faisait voir son tombeau ainsi que l'endroit où Kerkyon avait exercé ses exploits.



Poseidon offrant un dauphin à Amphitrite.
Kylix de style étrusque.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique.*)

SKIRON ET SINIS. Les rochers skironiens, écueils dangereux, aujourd'hui encore appelés Kaki Skala, tiraient, disait-on, leur nom d'un fils de Poseidon qui se rendit, lui aussi, tristement célèbre par la manière dont il traitait ceux qui avaient le malheur de passer dans ces parages. Il les obligeait à lui laver les pieds à l'endroit le plus escarpé du rocher et d'une ruade les poussait dans l'abîme où ils étaient dévorés par une tortue monstrueuse. De même que Kerkyon, Skyron fut tué par Thésée.

C'est également dans les parages de l'isthme de Corinthe qu'un autre géant, fils de Poseidon, Sinis, surnommé Pityocamptès (celui qui plie les pins), soumettait les voyageurs qui lui tombaient sous la main à un singulier genre de supplice. D'une force prodigieuse, il ployait jusqu'à terre un pin immense qu'il enjoignait à ses victimes de maintenir dans cette position. Les malheureux, incapables d'un pareil tour de force, étaient emportés par l'arbre qui se relevait, puis retombaient sur le sol où ils succombaient à la violence du choc. D'après une autre légende, Sinis rapprochait l'un de l'autre deux pins, y attachait les voyageurs, puis lâchait les deux arbres. Thésée soumit le brigand à ce même genre de torture.



Poseidon avec des chevaux ailés. Hydrie archaïque.
(Gerhard, *Auserlesene Vasenbilder.*)

PROCUSTRE ET ERYX.

La légende de Procustre est l'une des plus populaires de la mythologie grecque. Ce fils de Poseidon, posté entre les plaines d'Eleusis et d'Athènes, arrêtait les voyageurs et les soumettait à un étrange supplice. Il les étendait sur un lit qui n'était jamais à leur taille. Quand leurs jambes dépassaient, le brigand les coupait ; étaient-elles trop courtes, Procustre les allongeait à coups de marteau. De même que Sinis, il se vit infliger par Thésée le supplice même qui avait fait tant de victimes.

Le géant Eryx, fils, disait-on, d'Aphrodite et de Poseidon, provoquait, lui aussi, les étrangers à la lutte et les assommait. Ce fut Heraklès qui mit fin à ses exploits. Eryx fut enseveli sous la montagne de Sicile qui porte son nom et sur laquelle s'éleva un des sanctuaires les plus fameux d'Aphrodite.

POLYPHÈME. Polyphème, rendu célèbre par son aventure avec Ulysse, était fils de Poseidon et de la nymphe Thoosa. On l'appelait Cyclope, quoiqu'il n'eût aucun lien de parenté avec les géants du même nom dont il a été question dans le premier chapitre de cet ouvrage. Il représente la force brutale dans toute sa hideur et se distingue par son caractère bestial et stupide. Sa seule occupation consiste à faire paître ses troupeaux de moutons et de chèvres qu'à la tombée de la nuit il abrite dans la grotte, voisine de la mer, qui lui sert à lui-même de demeure. L'entrée en est fermée par un immense rocher que vingt-deux attelages n'arriveraient pas à remuer. Il a pour arme une massue plus grande qu'un mât de navire et précipite dans la mer des sommets entiers de montagnes. Un des épisodes les plus populaires de l'Odyssée raconte comment Ulysse triompha de la stupidité de Polyphème, ce qui lui valut d'être cruellement persécuté par Poseidon, père du géant.

KYKNOS. Kyknos, fils de Poseidon et de Skamandrodikè, fut lui aussi exposé par sa mère après sa naissance. Nourri par un cygne, il avait disait-on la peau aussi blanche que le plumage de cet oiseau. De sa première femme, il avait eu deux enfants, Tenes et Hemithea. Devenu veuf, il épousa en secondes noces Philonome à laquelle la légende prête une aventure analogue à celle de Phèdre et d'Hippolyte. Elle s'éprend de son beau-fils, Tenes, qui repousse ses avances. Alors elle accuse le jeune homme d'avoir voulu lui faire violence. Kyknos, n'écoutant que sa colère fait enfermer Tenes avec sa sœur Hemithea dans une caisse qui est jetée à la mer et portée par les flots jusqu'à l'île de Leukophrys. Là, elle est recueillie par des pêcheurs qui l'ouvrent et sauvent ainsi la vie aux deux enfants de Kyknos. En l'honneur de Tenes, l'île de Leukophrys s'appela dès lors Tenedos, *notissima fama insula,* selon l'expression de Virgile. La légende racontait en effet que Kyknos, ayant reconnu l'innocence de son fils était venu à Tenedos pour se réconcilier avec lui, mais que Tenes irrité contre lui avait d'un coup de hache coupé les cordages qui retenaient sa barque au rivage. On disait aussi que l'accès de l'ile était interdit aux joueurs de flûte, parce que c'était grâce au faux témoignage de l'un d'entre eux que Philonome avait perdu Tenes dans l'esprit de son père. Enfin, suivant une autre légende, Kyknos, après avoir fait périr sa femme, serait venu à Tenedos où il aurait été tué par Achille. Le duel entre les deux adversaires fut longtemps sans issue, parce qu'ils étaient tous les deux invulnérables, mais Kyknos ayant trébuché, Achille le saisit et l'étrangla. Le corps de Kyknos fut métamorphosé en celui de l'oiseau qui porte son nom, le cygne (*κύκνος*).

ORION. Les auteurs anciens nous rapportent deux légendes différentes au sujet de la naissance d'Orion. Suivant l'une il était fils de Poseidon et d'Euryale, fille de Minos. La seconde version donne pour père à Orion à la fois Zeus, Hermès et Poseidon. On raconte, en effet, qu'Hyrieus, fils lui-même de Poseidon et de la Pleiade Alcyoné, avait un jour reçu la visite de ces trois illustres personnages et que pour le remercier de leur hospitalité, ils lui avaient dit de formuler un souhait qui serait exaucé. Hyrieus qui désirait vivement avoir un successeur, demanda qu'un fils lui fût donné. Les trois dieux fécondèrent la peau d'un bœuf qu'Hyrieus enfouit dans la terre. Quand

il l'en retira, au bout de neuf mois, il y trouva un petit enfant qui devait être le géant Orion. De son père Poseidon, celui-ci reçut le don de marcher sur les flots de la mer. Il devint le héros d'un certain nombre de légendes, dont nous nous contenterons d'exposer les plus intéressantes. Orion, nous dit l'Odyssée, avait été enlevé par l'Aurore « aux doigts de rose » tombée amoureuse de lui. La chaste Artémis elle-même ne fut pas insensible aux attraits du fils de Poseidon, à la grande colère de son frère Apollon. Pour se débarrasser d'Orion, le fils de Leto eut recours à un stratagème. Il défia sa sœur d'atteindre avec ses flèches un point presqu'imperceptible surnageant à la surface des flots. Artémis bande son arc, décoche une flèche et frappe le but proposé qui n'était autre chose que la tête d'Orion. Une version postérieure raconte d'une manière différente la mort du géant. Chassant avec Artémis dans l'île de Chios, il veut attenter à la pudeur de la déesse. Pour l'en punir, elle le fit piquer par un scorpion et il mourut de cette blessure. Il est vrai que, suivant un autre auteur, ce ne serait pas Artémis, mais Gæa qui aurait fait sortir de terre le scorpion cause de la mort d'Orion. La chose se serait passée en Crète d'où le fils de Poseidon s'était vanté de faire disparaître toutes les bêtes fauves.



Poseidon et Ephialtès. Kélébé du Musée de Vienne.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique*.)

L'île de Chios fut le théâtre d'une autre aventure d'Orion. Venu dans cette île, il avait été l'hôte du roi Oinopios, fils de Dionysos et d'Ariane. Epris de Mérope, fille d'Oinopios, Orion demanda sa main. Le roi de Chios, opposé à cette union, enivra Orion et, pendant qu'il cuvait son vin, lui creva les yeux, après quoi il le fit jeter sur la côte. L'aveugle ne perd pas courage ; il entend dans le lointain le bruit d'une forge, se dirige de ce côté et arrive ainsi dans l'île de Lemnos, domaine d'Héphaistos. Là, il enlève un jeune garçon qu'il met sur ses épaules en lui ordonnant de le conduire dans la direction du soleil levant. Les rayons de l'astre bienfaisant lui rendent la vue. Orion se hâte de revenir à Chios pour se venger d'Oinopios, mais celui-ci fut sauvé par Poseidon qui lui construisit une demeure souterraine inaccessible.

Orion fut placé dans le ciel à la demande, dit-on, d'Artémis, inconsolable de lui avoir involontairement donné la mort. Il en fut de même de son chien Sirios, monstre redoutable, au souffle duquel la terre se desséchait, ne produisant plus aucune récolte. Une légende racontait que les habitants de l'île de Céos, en proie à une terrible famine, avaient supplié les dieux de mettre un terme à leur malheur. Apollon apitoyé ordonna à son fils Aristée de se rendre à Céos. Grâce à des

sacrifices faits a Zeus Ikmaios (qui répand la pluie) des vents rafraîchissants soufflèrent pendant quarante jours sur l'île et y ramenèrent l'abondance. En souvenir de ce fait, les habitants de Céos établirent sur les sommets de leur île le culte de Sirios auquel ils offraient des sacrifices à une époque déterminée de l'année.

LES ALOADES. OTOS ET EPHIALTÈS.

Il a déjà été question a différentes reprises des Aloades. Une légende en fait les fils de Poseidon et d'Iphimedia, fille de Triops ; suivant une autre version, ils étaient les enfants de Gæa et avaient été élevés par Iphimedia. Celle-ci célébrant un jour, en Achaïe, le culte de Dionysos, fut en même temps que sa fille enlevée par des pirates qui les amenèrent dans l'île Strongyle, plus tard Naxos. Les Aloades, s'étant mis à la recherche de leur mère, vinrent à Naxos, délivrèrent les captives et s'emparèrent du pays qui fut désormais sous leur domination.



Poseidon faisant jaillir une source d'un rocher en présence d'Amymone.
Vase apulien. (Gerhard, *Auserlesene Vasenbilder.*)

POSEIDON ET LES MONSTRES.

A côté des fils de Poseidon qui se rendirent tristement célèbres par leurs exploits, on trouve une série de monstres envoyés par le dieu irrité au milieu des hommes et dont les ravages ne furent pas moins effrayants. Les plus connus sont ceux qui jouent un rôle dans les légendes d'Hésione et d'Andromède, le taureau de Crète et de Marathon et le monstre marin qui causa la mort de l'infortuné Hippolyte.

On a vu dans un chapitre précédent que Poseidon et Hermès avaient travaillé ensemble à l'édification des murs de Troie. Quand ils réclamèrent au roi Laomédon le prix de leur travail, il les évinça. Furieux de ce manque de parole, Poseidon envoya sur le rivage troyen un monstre terrible qui fit de nombreuses victimes. On consulte l'oracle qui déclare que pour se débarrasser du monstre, il fallait lui donner comme victime la propre fille de Laomédon, Hésione. Celle-ci, attachée par des chaînes de fer, allait être dévorée quand Heraklès apparut. Il promit à Laomédon de tuer le monstre à condition de recevoir les chevaux que Zeus avait jadis donnés à Tros pour le consoler du rapt de Ganymède. Laomédon consent, mais quand Heraklès a accompli sa tâche et délivré Hésione, le roi de Troie refuse de tenir sa promesse. La vengeance du fils de Zeus et d'Alcmène fut terrible. Troie est prise, Laomédon tué, Hésione donnée à Télamon qui avait le



HERMÈS EMMENANT LES BŒUFS VOLÉS A APOLLON

D'après le tableau de Claude Lorrain. Rome, Palais Doria.

(Phot. Alinari, Florence.)

premier pénétré dans la ville. On lui permet d'emmener avec elle un prisonnier de son choix. Elle désigne son frère Podarkes dont elle rachète ensuite la liberté au prix d'un voile d'or qu'elle possédait. Il reçut de ce fait le nom de Priam, fit réclamer sa sœur aux Grecs dont le refus fut, dit-on, une des causes de la guerre de Troie.

L'aventure d'Andromède se rapproche de celle d'Hésione. Sa mère, Cassiépée, femme du roi d'Ethéopie Cepheus, avait osé se vanter d'égaler et de surpasser même en beauté les Néréides. Celles-ci firent appel à Poseidon qui submergea le pays et y envoya un monstre marin dont les ravages furent terribles. On alla consulter l'oracle de Zeus Ammon. Il répondit que le seul moyen



Poseidon et Amymone.
D'après un vase ancien trouvé en Russie.
(Gerhard, *Auserlesene Vasenbilder.*)

de mettre un terme à la situation était de sacrifier Andromède à la voracité du monstre. Cepheus fut obligé par ses sujets d'attacher sa fille sur un rocher. Elle dut son salut à Persée qui, l'ayant vue, en tomba amoureux et, en échange de sa main, tua le monstre et délivra Andromède.

C'est dans la même catégorie de monstres qu'il faut ranger le fameux taureau de Crète. Poseidon l'avait donné à Minos pour qu'il le lui sacrifiât. L'animal était si beau que Minos le garda et en offrit un autre en sacrifice au dieu. Poseidon irrité de cette substitution rendit le taureau furieux et inspira pour lui une passion horrible à Pasiphaé, femme de Minos. Nous reviendrons sur ce point dans un autre chapitre de cet ouvrage.

D'après un certain nombre d'auteurs, le taureau de Crète serait le même que celui qui vint désoler la campagne de Marathon. Heraklès s'en était emparé, l'avait amené à Eurysthée, puis lui avait rendu la liberté. L'animal, après avoir parcouru le Peloponèse, avait traversé l'isthme de Corinthe et était parvenu dans l'Attique. Thésée réussit à s'en rendre maître sans faire usage de ses

armes et, solidement garotté, l'amena triomphalement à Athènes où il le sacrifia à Apollon delphinien.

Enfin, le fils même de Thésée, Hippolyte, fut victime d'un monstre marin envoyé par Poseidon, dans des circonrtances dont il a été question plus haut. Ses chevaux, effrayés, allèrent se jeter contre les rochers et firent ainsi périr leur maître.

LES VICTIMES DE POSEIDON. AMYMONE.

Moins célèbres que celles de Zeus, les aventures amoureuses de Poseidon n'en ont pas moins donné naissance à un certain nombre de légendes, dont quelques-unes font nettement ressortir son caractère de dieu des eaux par excellence.

Nous avons déjà raconté plus haut comment Poseidon disputant à Hera la possession de l'Argolide doit céder la place à l'épouse légitime de Zeus. Pour se venger d'Inachos dont le témoignage avait fait pencher la balance en faveur d'Hera, Poseidon dessécha toutes les fontaines de l'Argolide. Danaos, dit Apollodore d'Athènes, ayant envoyé ses filles chercher de l'eau, « Amymone, l'une d'entre elles, cherchant une fontaine, lança un trait contre un cerf et atteignit un satyre qui dormait. Ce satyre s'éveilla et voulut lui faire violence, mais, Poseidon s'étant montré, le satyre s'enfuit. Poseidon jouit d'elle et lui fit connaître les fontaines de Lerne. »



Poseidon et Æthra.
Kalpis à figures rouges. Musée du Vatican.
(Gerhard, *Auserlesene Vasenbilder.*)

Nous possédons plusieurs variantes de cette légende. Suivant l'une, Poseidon aurait fait jaillir la fontaine de Lerne d'un coup de son trident. D'autres disent que la source apparut à l'endroit même où le dieu avait fiché son arme pendant qu'il se livrait avec Amymone aux délices de l'amour. D'après une troisième version, Poseidon ayant lancé son trident contre le satyre qui poursuivait la jeune fille, le trident alla se planter dans le sol d'où jaillit aussitôt une source. Un autre auteur nous raconte enfin qu'Amymone étant allé à la recherche d'eau pour un sacrifice s'endormit de fatigue. Un satyre voulut en profiter pour la violer. La fille de Danaos appela à son secours Poseidon. Celui-ci accouru aussitôt, lança contre le satyre son trident qui se planta dans un rocher. Pour récompenser Amymone de lui avoir accordé ses faveurs, le dieu lui dit de retirer le trident du rocher où il était fiché, et, à son grand émerveillement, la jeune fille voit apparaitre une source aux eaux abondantes. De l'union de Poseidon et d'Amymone naquit Nauplios, l'éponyme de la ville de Nauplie.

POSEIDON ET ÆTHRA.

On vient de voir que la plupart des êtres monstrueux, fils de Poseidon, furent tués par Thésée. Or, la légende faisait du célèbre héros le fils même du dieu de la mer. Celui-ci avait séduit Æthra, fille du roi de Trézène Pitheus et épouse légitime d'Egée. Pausanias raconte qu'Athéna apparut en songe à Æthra, lui ordonna de se rendre dans l'île de Sphaira (plus tard Théra) pour y faire une offrande en l'honneur de Sphairos,

cocher de Pelops. Elle y fut surprise par Poseidon qui abusa d'elle. Suivant Apollodore d'Athènes, Æthra était déjà à ce moment mariée avec Egée ; Plutarque, au contraire, prétend que Pitheus n'aurait inventé la légende d'après laquelle Poseidon était le père de Thésée que pour donner à ce dernier une ascendance plus illustre. Cela n'empêcha pas d'ailleurs Æthra d'avoir une destinée tragique. Thésée lui ayant, pendant une de ses absences, confié Hélène, les Dioscures en profitèrent pour venir enlever leur sœur et emmenèrent en même temps celle qui était chargée de la garder.



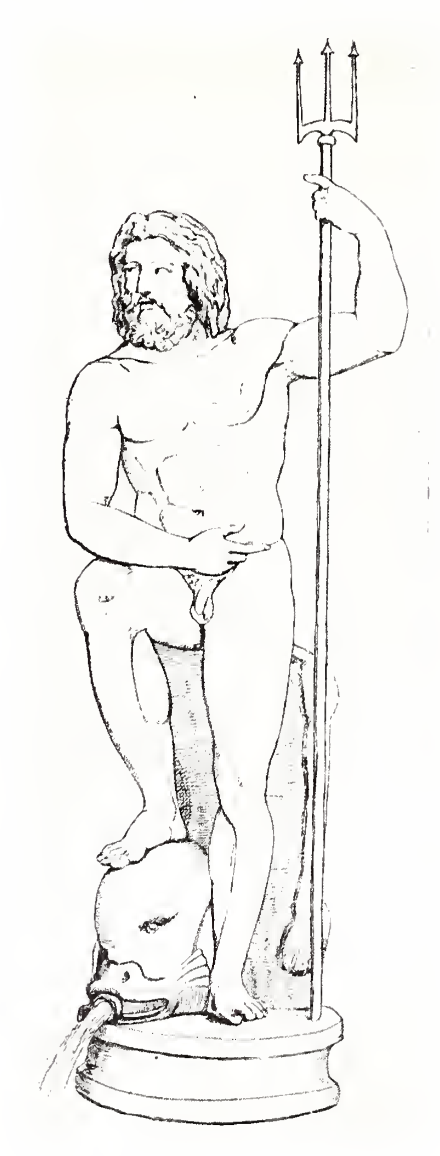
Poseidon et Aphrodite montés sur un quadrige. Amphore bachique.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique.*)

Æthra suivit à Troie Hélène dont elle devint l'esclave. Après la prise de la ville, elle fut reconnue au milieu de la troupe des captives par ses deux petits-fils, Demophon et Akamos, et remise en liberté. On racontait que dans la suite Æthra s'était tuée, ne pouvant résister au chagrin que lui avait causé la mort de ses fils.

POSEIDON ET MÉNALIPPE.

Femme d'Aiolos, Ménalippe séduite par Poseidon en eut deux jumeaux, Boiotos et Aiolos. Son mari lui fit crever les yeux et ordonna d'exposer les nouveaux nés. Nourris par une vache, ceux-ci furent recueillis par des bergers. Or, Théano, épouse de Metapontos, roi d'Ikarie, se voyant sur le point d'être répudiée à cause de sa stérilité, présenta à son mari les deux fils de Ménalippe comme ses propres enfants. Devenue à

son tour mère de deux garçons, elle résolut de se débarrasser des intrus auxquels ne la rattachait aucun lien du sang. Elle veut les faire tuer par ses fils légitimes, mais ce sont ceux-ci qui succombent dans la lutte. Théano se tua elle-même de désespoir. Aiolos et Boiotos, pour venger leur mère, massacrent leur grand'père. Par l'intervention de Poseidon, Ménalippe recouvra la vue et, à l'instigation de ses fils, finit par épouser le roi Metapontos.



Statue archaïque de Poseidon. Dresde. (Conze, *Heroen und Goettergestalten.*)

POSEIDON ET MESTRA.

La légende de Mestra n'a pas un caractère moins tragique que celle de Ménalippe. Elle était fille d'Erysichthon, prince thessalien qui s'était attiré le courroux de Déméter pour avoir osé faire couper des arbres dans un bois consacré à cette déesse. Comme châtiment, il fut condamné à une faim que rien ne pouvait rassasier. Sa fille Mestra, honorée des faveurs de Poseidon, avait reçu de son séducteur la faculté de se métamorphoser a son gré de toutes les façons. Erysichthon en profite. La vente de tous ses biens n'a pas suffi à assouvir sa perpétuelle fringale. Il vend sa fille qui échappait à ses acquéreurs en prenant une forme nouvelle. Elle devient, dit Ovide, « tour à tour cavale, oiseau, cerf, génisse, sans pouvoir satisfaire à l'insatiable voracité de son père. Cependant le mal qui le tourmente avait tout dévoré et n'avait fait que s'irriter davantage; alors, il se déchire lui-même de ses dents meurtrières ! Infortuné, il n'a d'autre pâture que les lambeaux de son corps. »

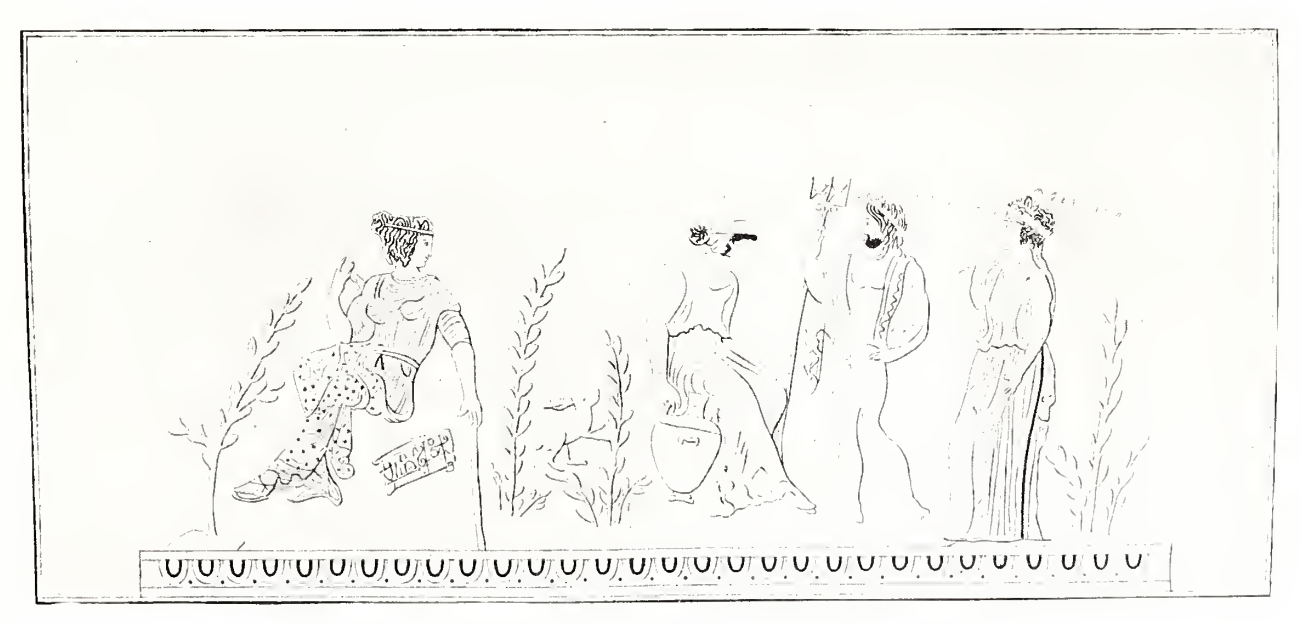
POSEIDON ET TYRO. PÈLIAS ET NÉLÉE.

L'Odyssée nous raconte en détail la légende de Poseidon et de Tyro. « Eprise du divin Enipée, le plus beau des fleuves qui coulent sur la terre, Tyro aimait à errer sur ses riantes rives. Soudain Poseidon sortit des flots à l'embouchure du fleuve majestueux, dont il emprunta la figure; une vague azurée, haute comme une montagne, se courba et enveloppa le dieu et la jeune mortelle. Poseidon alors dénoua sa ceinture virginale et répandit sur elle un doux sommeil. Lorsqu'il eut assouvi ses désirs, il serra la main de Tyro et lui dit : « O femme, réjouis-toi de mon amour; l'amour des immortels n'est point stérile. Dans le cours de l'année tu seras mère de deux beaux enfants; nourris-les et prends soin d'eux. Maintenant, retourne en ta demeure, et garde-toi de me nommer; je suis le puissant Poseidon. »

Tyro ayant mis au monde deux jumeaux, ceux-ci, comme la plupart des bâtards de Poseidon,

furent exposés par leur mère. Ils furent allaités par une jument suivant les uns, par une chienne d'après une autre version. L'un d'eux ayant été blessé à la figure d'un coup de sabot par un cheval qui passait, reçut le nom de Pélias, après avoir été recueilli par un valet. Son frère fut appelé Nélée. Tous deux, élevés, dit-on, parmi les troupeaux de chevaux de la plaine thessalienne, devinrent d'intrépides cavaliers. Parvenus à l'âge adulte ils retrouvèrent leur mère qui dans la maison paternelle avait été réduite à des travaux serviles par une impitoyable marâtre, Sidero, qu'ils massacrèrent bien qu'elle se fût réfugiée auprès de l'autel d'Hera.

Les deux frères, à la suite d'une dispute, se séparèrent. Pélias resta en Thessalie. Outre un



Poseidon, Amymone, Amphitrite et Aphrodite. Aryballe. Musée de Naples.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique.*)

fils, Bias, il eut quatre filles, objets elles-mêmes de légendes, Peisidiké, Pelopeia, Hippothoé et Alceste. D'autre part, Pélias fut pour ainsi dire le promoteur de l'expédition des Argonautes. Un oracle lui avait prédit qu'il était exposé à se voir dépouiller de son royaume par un homme n'ayant de chaussure qu'à un seul pied. Or, ayant organisé des fêtes en l'honneur de Poseidon, Pélias y invita Jason. Celui-ci, en traversant le fleuve Anauros, perdit un de ses souliers Frappé de ce fait, le fils de Tyro et de Poseidon demande à son hôte ce qu'il ferait s'il se trouvait en face d'un homme qui d'après l'oracle devait le tuer. Jason répondit qu'il se débarrasserait de cet individu en lui imposant d'aller conquérir la toison d'or gardée en Colchide par un terrible dragon. On sait que c'est à Jason lui-même qu'incomba cette tâche. Revenu de Colchide au bout de quatre mois, il chargea Médée de le venger de Pélias. La magicienne se rend dans le palais du roi et dit à ses filles qu'elle connait un moyen de rajeunir leur père. Pour cela, il faut d'abord le couper en morceaux, qu'on fera cuire ensuite. Un essai fait sur un vieux bouc convainquit les malheureuses. Quand le forfait est accompli, Jason et Médée s'enfuient.

Nélée qui s'était établi en Messénie où il avait fondé Pylos eut de son mariage avec Chloris,

trois fils, Nestor, Chromios et Periklymène, ainsi qu'une fille, Pero. Heraklès étant venu demander à Nélée de le purifier du meurtre d'Eurytos, il refusa. Le héros furieux le tua ainsi que tous ses fils à l'exception de Nestor.

Il ne vint pas facilement à bout de Periklymène « heureux mortel que le puissant Poseidon avait doué des dons les plus précieux. Tantôt il paraissait en aigle parmi les oiseaux, tantôt (chose admirable), il se changeait en fourmi ; quelquefois il devenait une abeille et quelquefois un serpent terrible et cruel. Enfin, il prenait mille formes qu'il est impossible de détailler. Mais, par le conseil d'Athéna, Heraklès éluda tous ses artifices ». Suivant certains auteurs, Periklymène fut écrasé par



Poseidon, Heraklès et Hermès, dieux pêcheurs. Londres, collection Hope.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique*.)

son adversaire au moment où, transformé en mouche, il se préparait à le piquer. D'autres nous le montrent transformé en aigle au moment où il fut tué. Enfin, d'après une autre légende, le fils de Nélée, ayant sauté sur le timon du char d'Heraklès, le provoqua au combat et tomba, transpercé d'une flèche.

POSEIDON ET ASTYPALÉE.

Victime de la passion de Poseidon, Astypalée, fille de Phœnix, eut de lui Ancée qui, d'après Apollodore, fut le fondateur de la ville de Samos. C'était, dit le même auteur, le plus vigoureux des Argonautes « et on lui donna en conséquence les rames du milieu ». Il fut le héros d'une aventure qui mérite d'être rapportée parce qu'elle est l'origine d'une de nos locutions proverbiales les plus connues. Ancée qui avait planté une vigne, y faisait travailler ses esclaves d'une manière très dure. L'un d'entre eux lui dit qu'il ne boirait pas du vin de sa vigne. Au moment des vendanges, alors que le raisin était déjà pressé, Ancée fait

appeler le même esclave, lui ordonne de remplir une coupe, et quand il la tient en main, lui rappelle sa prédiction. « L'esclave lui répondit : il peut arriver beaucoup de choses avant que la coupe soit aux lèvres. » Au même moment on annonce à Ancée qu'un sanglier monstrueux ravage sa vigne ; il laisse là sa coupe et court attaquer le sanglier qui le tue.

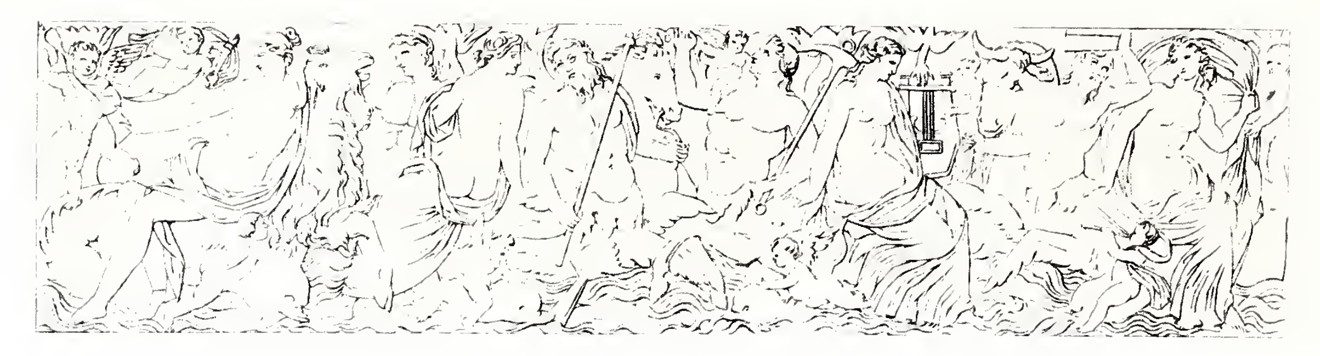
Les auteurs anciens nous citent encore le nom d'un assez grand nombre de victimes de la passion



Poseidon sur son trône, Thésée et Amphitrite. Cratère d'Agrigente. Collection de Luynes.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique*.)

de Poseidon. Nous voyons se reproduire ici le même fait que nous avons déjà constaté à propos d'Apollon et d'autres divinités.

Dans leur désir de se créer une ascendance divine, des tribus et des familles grecques prétendaient que le dieu de la mer avait honoré de ses faveurs une de leurs aïeules. Le fils né de ces relations était leur véritable ancêtre, ce qui leur donnait un lustre très envié. Des pays et des villes avaient reçu leur nom de fils de Poseidon nés dans de telles conditions. Byzas était le fondateur de Byzantion, Dyrrhachios de la ville de Dyrrhachiom en Illyrie ; Delphos avait donné son nom à la ville de Delphes. Dans l'île de Rhodes, la ville d'Ialysos était ainsi appelée d'un fils de Poseidon. Le héros éponyme de l'île de Calaurie était Calaurios et celui de la Phocide Phokos, tous deux nés des amours du dieu de la mer,



Les Néréides. D'après un sarcophage ancien. Paris, Musée du Louvre. (Clarac, Musée.)

II. — ATTRIBUTIONS ET CULTE DE POSEIDON.

POSEIDON DIEU DE L'ÉLÉMENT LIQUIDE.

Le domaine propre de Poseidon, c'est la mer. Comme les autres dieux, il vient siéger sur l'Olympe, mais sa résidence habituelle c'est, d'après Homère, « Aigué, où, au fond de l'abîme, s'élèvent ses éternelles et superbes demeures resplendissantes d'or. Poseidon, continue le poète, entre dans son palais, place sous le joug ses coursiers aux pieds d'airain, au vol rapide, à la crinière d'or, saisit un fouet merveilleux, monte sur son char et le lance sur les flots ; les monstres marins reconnaissent leur maître, sortent de leur retraite et bondissent de joie ; la mer s'entr'ouvre avec amour, les coursiers volent rapidement, et, sous le char, l'essieu d'airain n'est même pas humecté. »

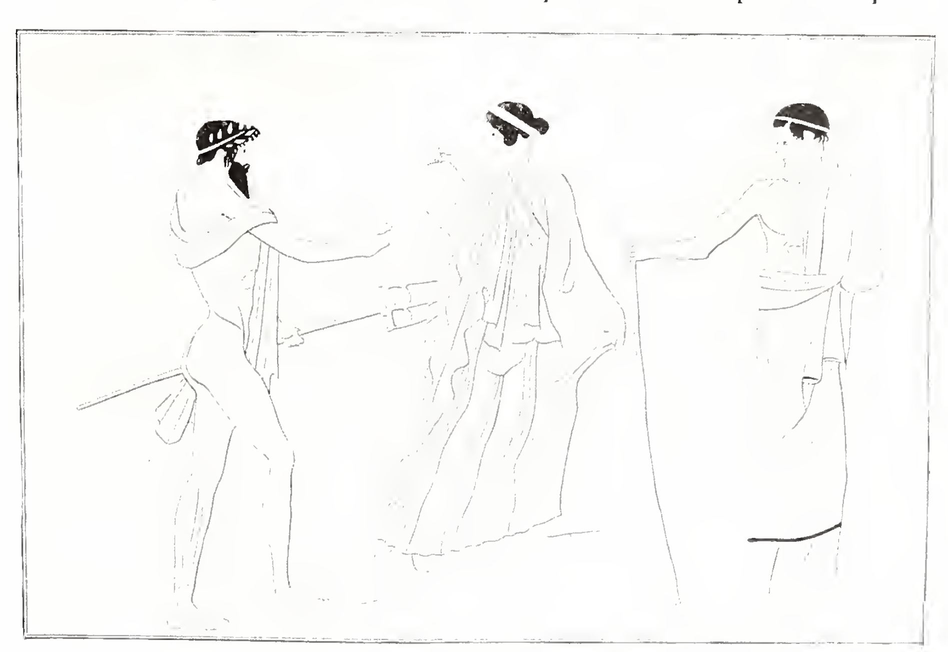
Ce qui frappe d'abord dans le caractère de Poseidon comme souverain de la mer, c'est sa brutalité, sa sauvagerie qui se traduisent souvent par de terribles cataclysmes. Dans l'Odyssée, nous le voyons saisir son trident, agiter les flots, déchaîner tous les vents, exciter toutes les tempêtes. « De sombres nuages voilent à la fois la mer et les rivages, la nuit se précipite du ciel. Euros, Notos se heurtent avec le violent Zéphyre et l'impétueux Borée et soulèvent d'immenses vagues. » « Tel, dit encore Homère, l'épervier rapide prend son essor du haut d'une roche escarpée et se précipite dans la plaine à la poursuite d'un faible oiseau, tel s'élance le dieu. » On a vu plus haut comment Poseidon manifeste sa colère en faisant surgir de la mer des monstres marins dont l'apparition jette l'effroi parmi les populations. Malheur à ceux que cette même colère poursuit sur les flots de la mer ! Pour avoir tué le géant Polyphème, fils de Poseidon, Ulysse devra errer pendant de longues années sur les routes marines, menacé à chaque instant de se voir englouti par les vagues déchaînées. Ajax, après avoir échappé au péril, a eu la malencontreuse idée de s'écrier : « Oui, malgré les dieux, j'échappe au vaste abîme de la mer. » Il n'en faut pas davantage pour que Poseidon irrité le fasse périr. Quand il s'agit de jeter à bas le rempart qui protégeait la flotte grecque mouillée devant Troie « Poseidon lui-même, le trident à la main, conduisit les flots soulevés et fit rouler dans la mer les rochers et les



EOS PORTANT LE CORPS DE SON FILS MEMNON
Paris, Musée du Louvre.

énormes poutres sur lesquels les Grecs, au prix de cruelles fatigues, avaient assis les fondations. Le mur fut bientôt de niveau avec le cours de l'Hellespont rapide, et le sable, en couvrant le rivage, fit disparaître à jamais ses traces. »

Un peuple aussi subtil que celui des Hellènes ne pouvait cependant pas refuser au dieu de la mer, une part, si légère fût-elle, de cette bienveillance envers les humains qui caractérise les divinités de l'Olympe. La mer n'est pas constamment démontée, le marin n'est pas sans cesse obligé de lutter contre les flots déchaînés. Poseidon, comme l'a dit M. Bouché-Leclercq, « déchaîne la tempête quand il lui plaît ; mais lorsque la mer s'aplanit et boit son écume, que les vents s'apaisent et que le dauphin bondit sur les eaux glauques, alors l'Hellène comprend qu'une intelligence tient en bride les coursiers chassés par la rafale et que les plus violentes convulsions de la nature ont pourtant leur mesure et leur loi. Poseidon devient alors ἀσφάλιος (qui soutient les fondements de la terre) ; ses traits se détendent ; il semble se rappeler que la blonde Aphrodite est née dans son empire. » Achille dira à Ulysse : « Si le puissant Poseidon nous accorde une heureuse traversée, nous atteindrons dans la troisième journée les fertiles rivages de la Phtie. » On a déjà vu plus haut comment Zeus, en emportant Europe, traversa triomphalement la mer dont Poseidon a aplani les flots. Pour que Leto puisse donner naissance à Apollon et à Artémis, le dieu de la mer couvre comme d'un toit l'île d'Ortygie qu'il fait de nouveau émerger ensuite. S'il y a des naufrages, il arrive aussi que des navigateurs échappent, comme par miracle, aux plus grands dangers, et l'on voit des Tritons écarter les navires des écueils sur lesquels ils sont prêts à se briser. Poseidon donnera même plus tard aux Dioscures le pouvoir de calmer les flots. Souverain maître de la mer, rien ne se passe dans son domaine sans sa permission. Il tient dans sa main le sort des navires qui sillonnent les flots et devient ainsi le patron des marins. Si les Grecs ont pu aborder sur les rivages en face desquels s'élevaient les murs de la ville de Troie, c'est que le prêtre troyen de Poseidon n'a pas offert à son dieu un sacrifice pour empêcher le débarquement de l'ennemi. Il est lapidé et à sa place Laocoon, prêtre d'Apollon, est désigné pour sacrifier un taureau au dieu de



Poseidon, armé du trident, poursuivant Europe.
Amphore de Nola. (Lenormant et de Witte, *Elite céram.*)

la mer. Le navire Argo qui avait permis aux Argonautes d'accomplir heureusement leur expédition est consacré à Poseidon à Corinthe. Avant d'entreprendre une traversée ou pour obtenir une bonne pêche, on offre un sacrifice au dieu, on lui adresse des prières, on lui fait des promesses en cas de réussite. Les pêcheurs de thon lui demandent de préserver leurs filets des déchirures causées par les trop gros poissons ; ils lui offrent les prémices de leur pêche et à Corcyre lui sacrifiaient un taureau. Ailleurs, on remerciait par des sacrifices Poseidon quand il rejetait de la mer le goémon sur les rivages. Lorsque les Grecs, devenus puissance maritime, portèrent la guerre sur mer, ils attribuèrent à Poseidon les grandes victoires qu'ils remportèrent, en particulier pendant les guerres médiques. On lui décerna l'épithète de σωτήρ (sauveur) après qu'une tempête eut dispersé la flotte perse. Après la défaite de Xerxès à Salamine, les vainqueurs offrirent à Poseidon les prémices de leur victoire, en lui consacrant une trière phénicienne à Sunium et une autre à Corinthe. Convaincus que c'était grâce à Poseidon qu'ils avaient remporté la victoire terrestre de Platées, les Hellènes lui élevèrent une statue colossale. Suivant Eschyle, le roi des Perses dût ses défaites à l'orgueil démesuré qui l'avait poussé, lui mortel, à contraindre les dieux et en particulier Poseidon.

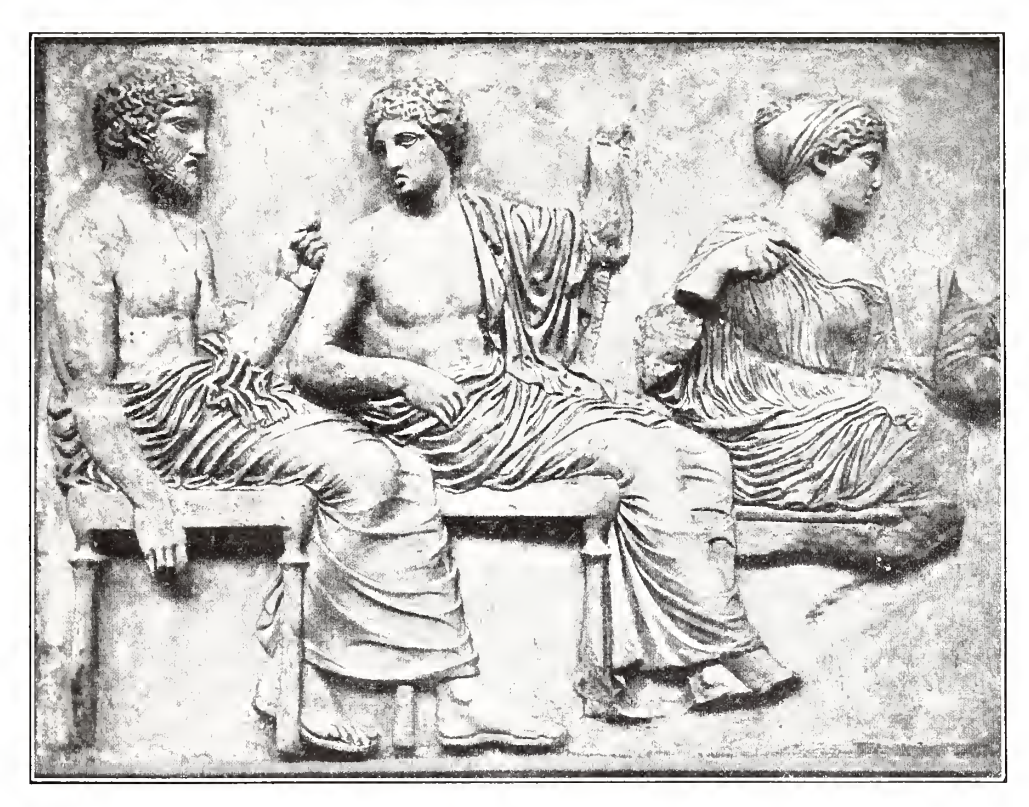


Poseidon avec le trident et un dauphin.
(Conze, *Heroen und Goettergestalten.*)

POSEIDON DIEU TERRESTRE

L'activité de Poseidon ne s'exerçait pas seulement sur la mer. Une des épithètes qu'on trouve le plus souvent accolée à son nom est celle de σεισίχθων (celui qui ébranle la terre). « Une perception confuse de la solidarité qui unit les phénomènes les plus redoutables de l'activité tellurique, rapportait à une impulsion donnée par son bras et la poussée des vagues marines et l'effort des ondes souterraines qui faisaient trembler le sol des hommes consternés. » (Bouché-Leclercq). — La chose n'avait rien d'étonnant dans un pays soumis, comme la Grèce et les îles qui l'avoisinent, aux tremblements de terre et aux convulsions volcaniques. En 464 avant Jésus-Christ la ville Sparte fut presque complètement détruite par une secousse sismique. On y vit un effet de colère de Poseidon. Des hilotes, descendants des populations indigènes réduites par les Spartiates à une dure servitude, s'étaient réfugiés dans le temple de Poseidon qui s'élevait près du Ténare. Sur l'ordre des éphores, les malheureux avait été arrachés du sanctuaire et mis à mort. Cette profanation faillit, dans la pensée des contemporains, amener la ruine de la

cité. Quand en 373 un tremblement de terre suivi d'un raz de marée anéantit les deux villes d'Heliké et de Boura, on attribua également cette catastrophe à la vengeance de Poseidon. On racontait que sur l'ordre de l'oracle de Delphes, les Ioniens d'Asie étaient venus demander aux habitants des deux localités citées plus haut, ce que nous appellerions une réplique de la statue du dieu dont ils voulaient établir le culte chez eux. Non seulement on avait repoussé leur requête, mais encore on avait empêché les envoyés d'offrir un sacrifice au dieu de la mer qui se vengea en faisant disparaître complètement ces lieux maudits. Lorsqu'au IIe siècle, l'île d'Hiéra émergea subitement



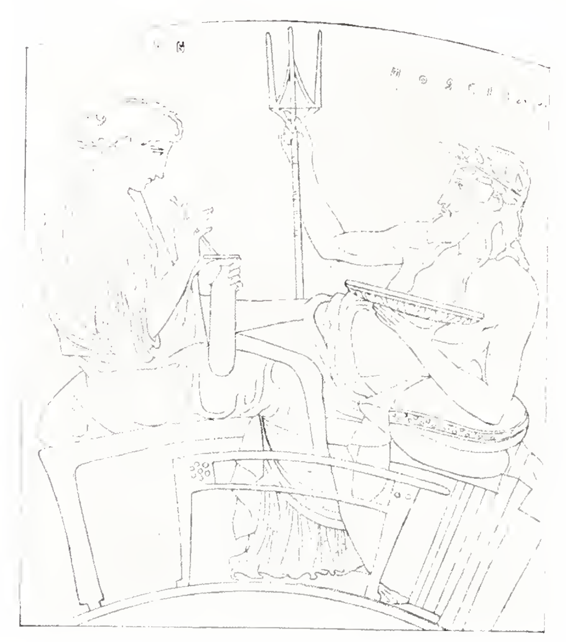
Poseidon, Apollon et Artémis. D'après la frise du Parthénon.

de la mer entre celles de Thera et de Therasia, on y vit un effet de la volonté de Poseidon. Les Rhodiens s'empressèrent de lui élever un temple qui fut consacré à Poseidon *'ασφαλίος* (celui qui soutient les fondements de la terre). Ils croyaient d'ailleurs que leur propre territoire et d'autres encore devaient leur naissance à des tremblements de terre.

Cette action de Poseidon apparaissait aux Grecs en de multiples endroits. C'était lui qui, d'un coup de trident avait ouvert la vallée de Tempé, permettant ainsi l'écoulement des eaux et assurant par là la prospérité du pays. Tous les détroits, ceux qui séparent l'île de Lesbos de l'Asie Mineure, l'Euripe qui s'étend entre l'île d'Eubée et la côte grecque, ce que nous appelons aujourd'hui le détroit de Messine, entre la Sicile et l'Italie, étaient dans l'imagination des Grecs, l'œuvre de Poseidon. Homère nous a laissé une description saisissante du dieu considéré à ce point de vue. « Poseidon fait trembler l'immense terre. Il ébranle à la fois les hautes cimes des montagnes, l'Ida

du sommet aux racines, la ville des Troyens et les vaisseaux des Grecs. Le roi des morts, Hadès, dans ses demeures souterraines, est frappé d'épouvante ; il saute de son trône en jetant un cri d'effroi ; il craint que les coups formidables de Poseidon n'entr'ouvrent la terre et ne montrent aux yeux des humains et des immortels les demeures ténébreuses redoutables, dont les dieux eux-mêmes ont horreur. »

On a vu d'autre part que dans sa lutte avec Athéna au sujet de la souveraineté de l'Attique, Poseidon avait fait jaillir une source salée sur l'Acropole. Il en existait une autre dans le temple du dieu à Mantinée et on en signale une troisième à Mylasa. Enfin, sur la côte argienne, une source d'eau douce à laquelle on avait donné le nom de Deiné, jaillissait dans la mer. On la considérait comme un don de Poseidon, en l'honneur duquel on y noyait des chevaux.



Poseidon et Amphitrite.
Kylix. Londres, British Museum,
(Overbeck, *Atlas der Kunstmythologie.*)

Poseidon était en effet considéré, non seulement comme le dieu de la mer, mais encore comme celui de l'élement liquide en général et par suite des eaux douces, des sources et des fleuves. La fameuse source Hippocrêne, sur l'Hélicon, était due à un coup de sabot du cheval Pégase qui, d'après certains auteurs, était né des amours de Poseidon et de la Méduse. Il en était de même de la source Peiréné près de Corinthe. C'est près de la source Arné que Rhea, d'après la légende, avait caché Poseideon après sa naissance pour l'empêcher d'être dévoré par son père Kronos. On racontait aussi que le dieu avait fait jaillir deux sources de l'île Atlantis, et on lui attribuait encore l'apparition d'eaux bienfaisantes en d'autres endroits. Citons entre autres le puits de Kalichoros à Eleusis, un lac, dit de Poseidon à Agiaé, dont il était défendu de pêcher les poissons et sur les bords duquel s'élevaient un temple et une statue du dieu. A proximité du port de Nymphaion, près du cap Malée, il y avait une grotte d'où sortait une source et près de laquelle on avait dressé une statue du dieu.

Les fleuves faisaient également partie du domaine de Poseidon. Le lit de l'Alphée lui servait, disait-on parfois de résidence, et quand il veut séduire Tyro, il prend la forme du fleuve Enipeus. Ici encore nous voyons le dieu apparaître sous ses deux aspects de divinité terrible ou bienfaisante. S'il lui arrive de faire jaillir des sources comme dans la légende d'Amymone ou d'ouvrir le passage à un fleuve comme pour l'Alphée, on le voit dans d'autres circonstances inonder un pays ou en dessècher tous les points d'eau. C'est ce qui arriva en Argolide, quand Poseidon vit attribuer à Hera la souveraineté de ce pays qu'il réclamait pour lui-même. Une légende disait qu'il s'était cependant laissé attendrir par l'épouse de Zeus et avait ordonné aux flots de se retirer. Les Argiens lui avaient

élevé un temple à l'endroit qui marquait l'arrêt de l'inondation. D'autre part, furieux contre les habitants de Trézène, Poseidon avait rendu leur champs infertiles en faisant pénétrer de l'eau salée jusque dans les racines des plantes. Sa colère ne s'apaisa qu'à la suite de prières et de sacrifices.



Poseidon et Amphitrite sur leur char de noces. D'après une mosaïque de Pompei.
(Overbeck, *Atlas der Kunstmythologie.*)

On a déjà lu plus haut les amours de Poseidon et d'un certain nombre de nymphes. Celle qui joue le rôle le plus important est la nymphe Mélia dont on fait tantôt la femme, tantôt la fille de Poseidon, tandisque d'autres auteurs lui donnent pour père Océan. On racontait aussi que Mélia avait épousé le dieu-fleuve Inachos et qu'elle avait eu pour fils le fleuve thessalien Ismenios. Elle eut de Poseidon le géant Amykos dont nous avons raconté précédemment les aventures.

POSEIDON ET LE CHEVAL.

« Pour toi, Poseidon les immortels ont divisé les honneurs en deux parts ; ils t'ont donné d'être dompteur des coursiers et sauveur des vaisseaux. » Ainsi s'exprime l'hyme homérique consacré au dieu de la mer. Nous venons de voir comment Poseidon manifestait sa bienveillance envers les hardis navigateurs qui sillonnaient les flots. Les habitants du continent ne lui devaient pas moins de grâces puisqu'il leur avait donné le plus beau, sinon le plus utile des animaux domestiques, le cheval.



Poseidon. Statue antique. Musée de Dresde. (Overbeck, *Atlas der Kunstmythologie.*)

La mythologie grecque abonde en légendes dans lesquelles le cheval est associé à Poseidon. C'est un poulain que Rhea fait avaler à Kronos à la place de l'enfant qui devait être le dieu de la mer. Pour posséder Déméter qui s'était métamorphosée en jument, Poseidon prend lui-même la forme d'un étalon. Plusieurs de ses enfants, exposés par leur mère, sont allaités par des juments. Pégase et Arion étaient fils de Poseidon.

Une variante de la légende relative à la dispute d'Athéna et de Poseidon au sujet de la souveraineté de l'Attique, nous montre le dieu de la mer créant le cheval dont l'utilité fut jugée inférieure à celle de l'olivier. Suivant une autre version, ce serait en Thessalie que Poseidon, frappant un rocher de son trident, en aurait fait sortir le cheval Skyphios. On a également localisé cette légende en Arcadie, en Béolie et dans l'Attique et l'on racontait que le cheval était né de la terre fécondée par Poseidon. Celui-ci, le seul des grands dieux de l'Olympe que l'on voie représenté à cheval, se met au service de Zeus pour atteler le char brillant qui le conduit à travers le monde. Les deux chevaux immortels, Balios et Xanthos, étaient un présent de Poseidon à Pélée. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'on ait attribué au maître de la mer l'invention de l'art équestre et qu'il soit devenu le patron des cavaliers. C'est en son honneur que furent institués les concours hippiques dont les plus brillants étaient ceux des jeux isthmiques. En plusieurs endroits on sacrifiait des chevaux à Poseideon, en les précipitant dans la mer, comme par exemple à la fameuse source d'eau douce de Deiné qui jaillissait en pleine mer et dont il a été question plus haut.

CARACTÈRES GÉNÉRAUX DU CULTE POSIDONIEN.

Inégalement réparti sur le sol de l'Hellade, le culte de Poseidon, en qualité de dieu marin, était surtout pratiqué dans les villes maritimes et sur les côtes. Les plus anciennes amphyctionies ou associations de peuples habitant autour du même sanctuaire, étaient en Grèce celles d'Oncheste et de Calaurie. Leurs députés se réunissaient dans le temple de Poseidon. En de nombreux endroits, le culte de Poseidon était associé



POSEIDON DU LATRAN
(Overbeck, *Atlas der Kunstmythologie.*)

à celui d'autres divinités, mais cette association n'avait souvent pu s'établir qu'après de longues luttes et, sur plusieurs points, le dieu de la mer avait même été évincé, comme on l'a déja vu plus haut. On vénérait le dieu non seulement dans les ports et sur les promontoires tels que ceux de Sunium, d'Hermione, de Malée, de Samikon, mais encore auprès des sources, des fleuves et des lacs, ainsi que dans des grottes. Très souvent les sanctuaires de Poseidon servaient de lieux d'asile, et on a vu plus haut qu'on attribuait à la colère du dieu, irrité de ce que ce droit avait été violé, le tremblement de terre qui ruina en partie la ville de Sparte.

Des fêtes brillantes, dont les plus célèbres étaient les jeux isthmiques sur lesquels nous reviendrons plus loin, étaient célébrées en l'honneur de Poseidon sur plusieurs points du littoral. On a déja vu qu'en certains endroits on offrait des chevaux en sacrifice au dieu de la mer. Sa victime de prédilection c'était le taureau. On racontait que le premier colon de l'île de Lesbos avait précipité un taureau dans la mer en l'honneur de Poseidon. Les Corcyréens avaient agi de même, parce que c'était cet animal qui, par ses beuglements, leur avait dénoncé la présence d'un gigantesque banc de thons. Parmi les autres animaux sacrifiés à Poseidon, on citait encore le bélier, le porc et le sanglier. Les pêcheurs lui offraient des poissons, tels que le mulet, comme prémices de leur pêche.



Poseidon sur un taureau. Amphore bachique.
(Gerhard, *Auserlesene Vasenbilder*.)

PRINCIPAUX LIEUX DU CULTE

C'est la Thessalie qui semble avoir été le point de départ du culte de Poseideon ; c'est dans ce pays qu'on a localisé les légendes les plus anciennes relatives au dieu de la mer. Les principales sont celles de la séduction de la nymphe Tyro, dont l'un des fils, Pelias fut le premier roi de la ville d'Iolcos ; la naissance du cheval Skyphios ; l'ouverture de la vallée de Tempé par un coup de trident de Poseidon. L'expédition des Argonautes partit d'Iolcos et la ville d'Arné devait son nom à l'une des victimes de Poseidon dont les fils étaient considérés comme les ancêtres de plusieurs peuplades thessaliennes. Les auteurs anciens ne nous ont pas laissé d'indications précises au sujet des lieux du culte posidonien en Thessalie. On suppose qu'un temple du dieu se dressait à l'entrée de la valée de Tempé et qu'on célébrait des concours hippiques en souvenir de la création du cheval Skyphios. De Thessalie le culte de Poseidon pénètra en Béotie, où l'un des fils du dieu, Minyas fut roi d'Orchomène. On sait qu'honoré à Delphes avant Apollon, le dieu de la mer dût céder la place au fils de Zeus et de Leto. En échange il avait reçu Calaurie, île de l'Argolide, dont il sera question plus loin.

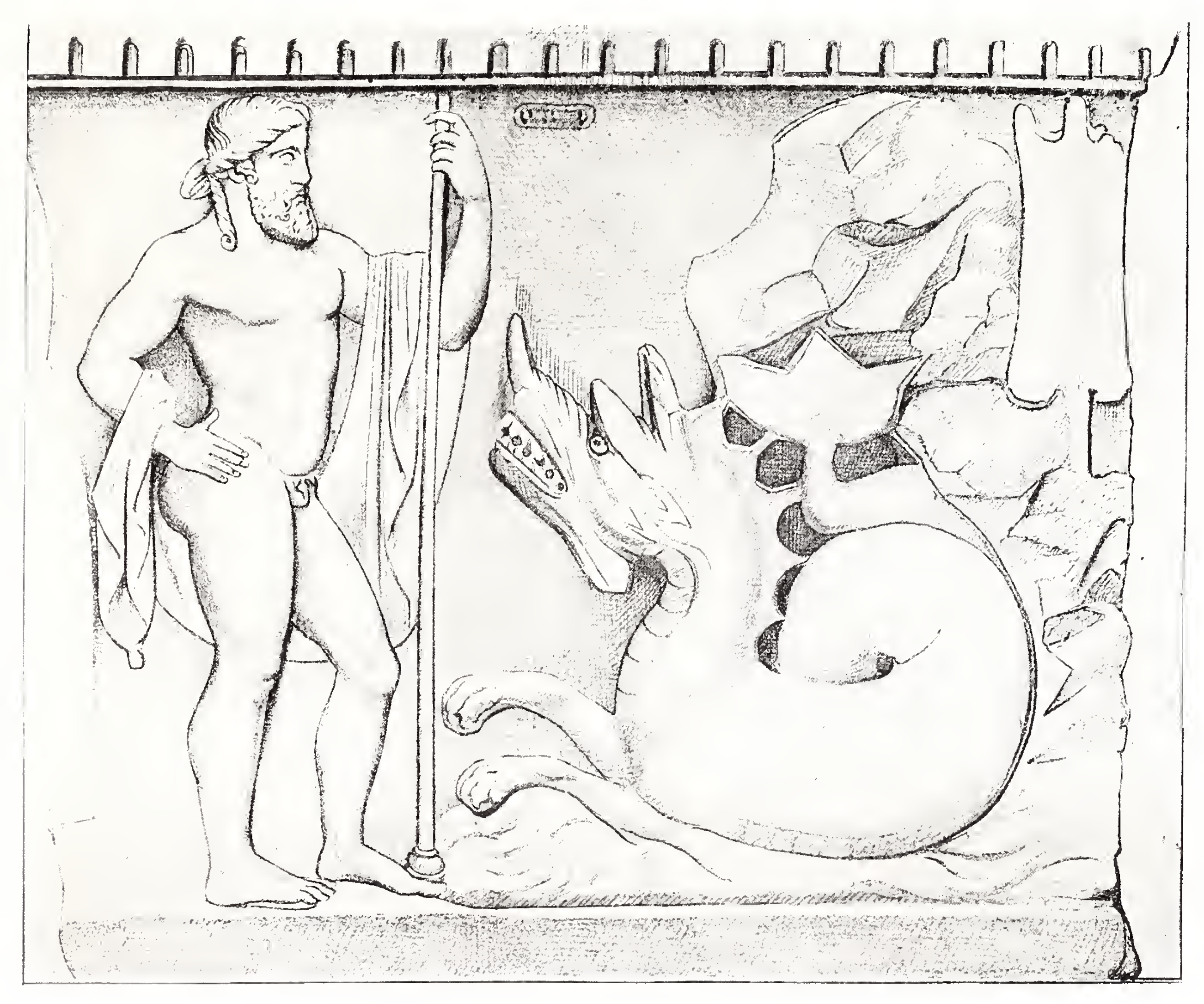


NAISSANCE D'APHRODITE

D'après le tableau de Botticelli.

(Phot. Alinari, Florence.)

Probablement antérieur au culte d'Athéna en Attique, celui de Poseidon y subit également une éclipse presque complète. Quand les deux divinités se furent reconciliées, on les honora de concert dans l'Erechtheion où la fille de Zeus avait d'ailleurs seule une statue. Il y avait également d'autres sanctuaires où Poseidon et Athéna étaient l'objet d'un culte commun, en particulier au cap



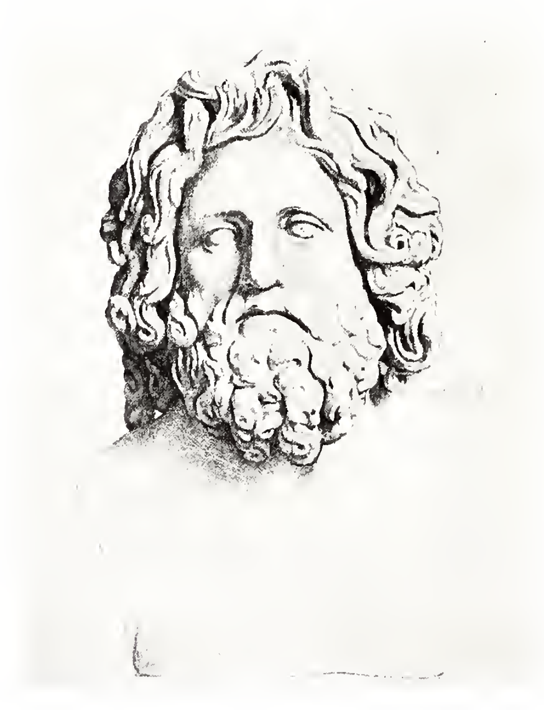
Poseidon. D'après un bas-relief de la Villa Albani.
(Overbeck, *Atlas der Kunstmythologie*.)

Sunium où, après la bataille de Salamine une trière phénicienne fut consacrée au dieu de la mer. Les succès remportés par la marine athénienne pendant les guerres médiques contribuèrent, d'autre part, à rehausser le prestige de Poseidon considéré comme partisan des Grecs et ennemi des Perses. Il figure à plusieurs reprises sur les frises du Parthénon et l'une de ces représentations est la meilleure que nous possédions du maître de la mer.

La ville de Trézène qui, dit-on, s'était appelée Poseidonia, était l'un des plus anciens centres du culte de Poseidon. On y localisait les légendes d'Aigeus et d'Aithra, et à quelque distance de

là on trouvait le Genethlion ou lieu de naissance de Thésée. Il est probable que Poseidon partageait avec Athéna la citadelle de Trézène, tandisque devant les murs de la ville se dressait le temple qu'on lui avait élevé pour apaiser sa colère quand il avait anéanti les récoltes dans les circonstances que nous avons rapportées plus haut.

A Eleusis existait encore au temps de Pausanias un temple de Poseidon, dernier vestige d'un culte qui avait été beaucoup plus développé et dont les rapports avec la religion des mystères où Déméter jouait le principal rôle n'ont pas été nettement établis. Dans la Mégaride, le port de Nisa renfermait un sanctuaire de Poseidon ; il en était de même à Byzance qui, comme on le sait était une colonie de Mégare.



Tête de Poseidon du Latran, vue de face.
(Overbeck, *Atlas der Kunstmythologie.*)

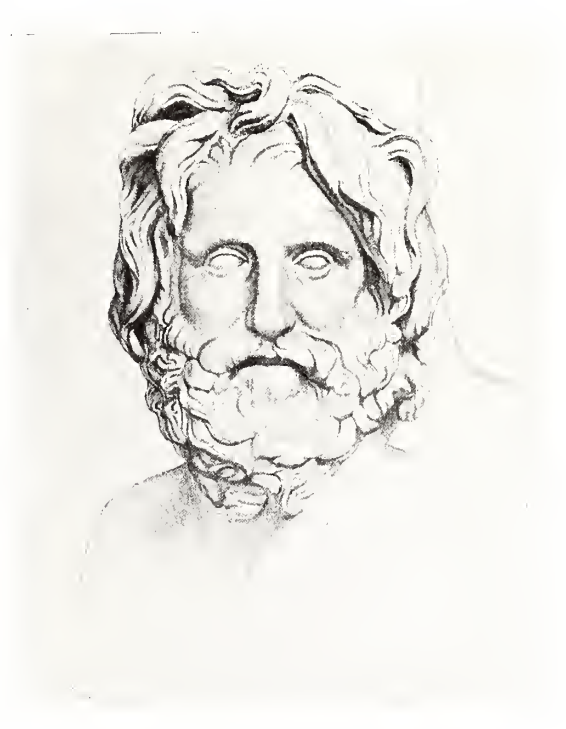
CORINTHE ET LES JEUX ISTHMIQUES.

La région de l'isthme de Corinthe a vu se développer une riche floraison de mythes posidoniens. On a déjà vu comment elle fut partagée entre Helios et Poseidon. Le premier eut l'Ac o-Corinthe, le second l'isthme même. D'après une légende, ce serait à la suite de ce partage que les dieux eux-mêmes auraient institué les jeux isthmiques, non moins réputés que les autres grandes fêtes panhelléniques célébrées à Delphes, à Olympie et à Nemée. D'autres auteurs attribuent l'institution des jeux isthmiques à Poseidon lui-même qui les aurait fondés en l'honneur de Mélicerte, tandis que suivant des versions différentes l'initiative de ces solennités reviendrait soit à Sisyphe, soit à Thésée. Ce dernier aurait sacrifié à Cenchrée le premier taureau à Poseidon et depuis cette époque les Athéniens avaient conservé la place d'honneur dans la célébration des jeux. D'après une inscription, la fondation des jeux isthmiques par Thésée remonterait à l'année 1259 avant Jésus-Christ. Une date beaucoup plus précise est celle à partir de laquelle, sur l'ordre de Périandre, tyran de Corinthe et l'un des sept sages de la Grèce, le sacrifice offert tous les deux ans à Poseidon fut accompagné de jeux gymniques, hippiques et d'un concours musical. Cet évènement remonte à l'année 587 avant Jésus-Christ.

C'est près de la ville de Schœnos que se déroulaient ces fêtes. L'emplacement qui leur était réservé occupait une « petite acropole irrégulière, s'allongeant du nord au sud sur une longueur de 210 mètres, adossée au nord à la grande muraille militaire qui barrait l'entrée de l'isthme. » Les concours gymniques et hippiques ressemblaient à ceux que nous avons décrits à propos des jeux Olympiques. Le vainqueur recevait une couronne de feuilles d'ache ou de branches de sapin, ce

qui impliquait une idée de deuil. Nous ne possédons pas d'indications précises au sujet des concours musicaux, du moins avant l'époque romaine et nous ne sommes guère mieux informés en ce qui concerne les concours dramatiques. C'est à l'occasion des jeux isthmiques qu'en 196 avant Jésus-Christ Flamininus proclama la liberté de la Grèce.

Le temple de Poseidon autour duquel se célébraient les jeux était le principal sanctuaire du dieu. On y voyait sa statue ainsi que celles d'Amphitrite et d'autres divinités de la mer. De Corinthe le culte de Poseidon était passé en Sicile, où Syracuse avait été fondée, disait-on, au VIIIe siècle par Archias qui avait fui sa ville natale pour échapper à la colère du dieu. Une autre colonie de Corinthe, l'île de Corcyre, avait pour éponyme une fille du fleuve Asopos séduite par Poseidon dont le culte était pratiqué par les Cocyréens. Il en était de même en Chalcidique, à Potidée. Pour n'avoir pas respecté le sanctuaire de Poseidon établi par les Corinthiens dans cette ville, les Perses virent leur flotte engloutie par la mer.



Tête du Poseidon du Musée Chiaramonti.
(Overbeck, *Atlas der Kunstmythologie*.)

Le culte de Poseidon était très répandu dans tout le Péloponèse. Sur la côte de l'Achaïe on trouvait des sanctuaires du dieu à Patrae, près du cap Rhion, à Ægion, à Helikè, à Ægae, et dans l'intérieur à Pellene. Le plus réputé de ces lieux de culte était Helikè. Nous avons déjà raconté comment cette ville, par l'effet de la colère de Poseidon, disait-on, fut en 374 avant Jésus-Christ détruite par un tremblement de terre suivi d'un raz de marée.

Deux des îles du golfe Saronique, Calaurie et Egine étaient des centres du culte posidonien.

Dans l'île de Calaurie que d'après la légende Poseidon avait reçue d'Apollon en échange de de Delphes, s'élevait un temple du dieu entouré d'un bois de sapins. C'est là que Démosthène vint s'empoisonner. A Egine, il y avait également un sanctuaire posidonien où l'on célébrait des fêtes qui duraient seize jours.

Nous avons déjà raconté la légende d'après laquelle Poseidon avait dû renoncer à la possession de l'Argolide en faveur d'Hera et comment il s'était vengé de cette défaite. Près de l'endroit où s'était déroulée l'aventure d'Amymone, à Genesion, un temple avait été consacré à Poseidon.

En Arcadie, c'est surtout le créateur du cheval qu'honoraient en Poseidon les populations de ce pays, dont la principale occupation était l'élevage. Plusieurs villes possédaient des sanctuaires posidoniens, mais le plus réputé était celui de Mantinée. Ce temple avait été, d'après la tradition, construit par Agamedes et Trophomios à qui l'on devait le fameux sanctuaire d'Apollon à Delphes.

Il n'avait pas de portes et était simplement fermé par un fil de laine rouge. Personne, en dehors du prêtre, ne devait pénétrer à l'intérieur où se trouvait une source salée. Un roi nommé Epytos coupa le fil et entra dans le temple. Aveuglé par un jet d'eau, il mourut peu de temps après.

En Laconie, Poseidon possédait, auprès du cap Ténare, un sanctuaire très ancien qui était un lieu d'asile, avec un collège de prêtres, probablement interprêtes d'un oracle. Nous avons déjà parlé du Nymphaion situé près du cap Malée, avec sa source d'eau douce, et sa grotte devant laquelle s'élevait une statue de Poseidon. A Sparte même on trouvait plusieurs temples du dieu de la mer.



Tête du Poseidon de Cherchel.
(Overbeck, *Atlas der Kunstmythologie.*)

En Elide, on trouve le culte de Poseidon à Elis et à Olympie. Dans cette dernière ville Heraklès avait consacré un autel au frère de Zeus qui était représenté avec Amphitrite sur le fameux trône du maître de l'Olympe.

Enfin, il y avait un sanctuaire de Poseidon dans un bois d'olivier, auprès du cap Samikon en Triphylie.

Les populations de marins et de pêcheurs des îles de la mer Egée ne pouvaient manquer d'être de fervents adorateurs du dieu de la mer. Dans la grande île d'Eubée, Poseidon avait un très ancien sanctuaire à Ægaé et un autre près du cap Gerauston.

Nous avons déjà rapporté la légende d'après laquelle l'île de Delos, d'abord Ortygie, avait été submergée par Poseidon pour réapparaître ensuite. Le frère de Zeus y possédait un temple. Il en était de même dans les iles de Syros et de Tenos. En ce dernier endroit au milieu d'un bois, s'élevaient deux sanctuaires consacrés l'un à Poseidon, l'autre à Amphitrite, avec des statues colossales des deux divinités.

L'île de Skyros, où disait-on, Thésée avait rendu le dernier soupir était un grand centre du culte posidonien.

Enfin, dans l'île de Naxos, Poseidon avait dû céder la place à Dionysos.

Sur la côte de l'Asie Mineure, les Grecs avaient fondé des temples de Poseidon dans leurs principales villes, Halicarnasse, Mycale, Priène, Milet, Ephèse, Colophon. Le culte du dieu se retrouve également dans les grandes iles avoisinantes de Chios et de Samos.

Enfin, les Hellènes avaient apporté la religion posidonienne dans leurs colonies de la Grande Grèce, principalement à Sybaris et à Tarente, ainsi qu'en Sicile où Poseidon possédait des sanctuaires à Syracuse et à Sélinonte.

POSEIDON ET LA DIVINATION.

Avant l'installation à Delphes du célèbre oracle d'Apollon, Poseidon y avait, d'après la légende, prédit l'avenir par l'intermédiaire d'un devin nommé Pyrkos. D'autre part on faisait de lui le père de Delphos et de Parnassos, dont l'un avait inventé la divination par l'inspection des entrailles des victimes et l'autre celle basée sur le vol des oiseaux. Il ne subsistait rien de ces institutions primitives et Delphes devint le domaine exclusif d'Apollon. Le seul oracle de Poseidon dont on trouve mention dans les auteurs anciens est celui d'Oncheste en Béotie où se trouvait un bois consacré au dieu de la mer. « Là, dit l'hymne homérique à Apollon, le poulain nouvellement dompté, souffle, le cœur accablé, en tirant de beaux chars ; le cocher, quoique habile, sautant du siège, poursuit son chemin à pied; les coursiers cependant, font retentir un char vide. Or, s'ils le conduisent au bois sacré, les serviteurs en prennent soin et laissent reposer le char. Tel est le rite qui a été dès l'origine établi; les hommes alors prient le dieu, le char lui appartient, et la Destinée le garde. » Quel était le rôle de la divination dans cette cérémonie? M. Bouché-Leclercq l'explique ainsi : « La course des chars abandonnés à l'instinct de leur attelage a dû être une expérience annuelle dans laquelle la rélévation avait sa part. On laissait le dieu libre d'agréer ou de rejeter le tribut offert par la cité et choisi à dessein agréable au « conducteur de chevaux ». C'était donc une sorte de consultation officielle qui faisait pour un temps « la destinée » des adorateurs de Poseidon et qui assimilait le bois à un véritable oracle, oracle d'une compétence toute locale et par suite promptement délaissé pour des instituts moins fermés à la clientèle du dehors. »



Tête de Poseidon. D'après une mosaïque de Palerme. (Overbeck, *Atlas der Kunstmythologie.*)

ATTRIBUTS DE POSEIDON.

Le principal attribut du dieu de la mer c'est le trident qui, à l'origine, ne fut probablement que le harpon dont se servaient les pêcheurs pour la chasse au thon et au dauphin en particulier. Plus tard il devint non seulement le symbole de la pêche, mais encore celui du dieu qui fait jaillir les sources des rochers, ébranle et entr'ouvre la terre ou encore agite les flots de la mer. C'est un long manche à l'extrémité supérieure duquel s'adapte une fourche à trois branches ; celle du milieu est généralement plus longue, tandisque les dents latérales se recourbent parfois extérieurement. Comme le foudre de Zeus, le trident de Poseidon fut dans la suite stylisé dans les compositions décoratives des artistes grecs.

Après le trident, l'attribut le plus fréquent de Poseidon c'est le poisson, et en particulier, dans les représentations les plus anciennes, le thon, à la tête ronde, au corps allongé, sans nageoire dorsale.

De bonne heure on y ajouta un autre poisson, le dauphin, beaucoup plus décoratif qu'on voit nager à côté des navires. L'hippocampe sert de monture au dieu de la mer, qui est souvent accompagné d'un cortège de Tritons. Enfin, le cheval et le taureau, les victimes préférées de Poseidon nous apparaissent aussi à côté de lui, mais beaucoup plus rarement.

POSEIDON ET L'ART. On ne peut pas, comme pour d'autres divinités, suivre la transformation des représentations figurées de Poseidon, depuis l'antique statue de bois ou xoanon, jusqu'aux chefs d'œuvre de la statuaire grecque de l'époque classique. La plus ancienne statue du dieu que nous possédions, ne remonte pas au delà du début du cinquième siècle avant Jésus-Christ. C'est un bronze, moins grand que nature, auquel on a donné le nom de la localité de Liwadhostro près de laquelle il a été trouvé, sur le golfe corinthien, à quelque distance du petit port de Hagios Vassilios. Par contre, nous avons des représentations plus archaïques de Poseidon, d'abord sur une série de plaques votives en terre cuite découvertes à Corinthe, puis sur les vases peints et où il figure généralement dans des scènes mythologiques. Le dieu de la mer porte presque toujours un long vêtement et un bandeau dans les cheveux. On le reconnait aisément au trident qu'il brandit. A partir du V[e] siècle, Poseidon est le plus souvent représenté nu ou avec un petit manteau qui ne couvre qu'une partie du corps. Il a de longs cheveux, relevés en une touffe au sommet de la tête, avec de grandes boucles retombant par devant sur les épaules, et couronnés d'un bandeau ou d'un diadème. La barbe, de style archaïque, est en pointe. Nous n'avons conservé complètement que l'une des deux représentations de Poseidon sur les frises du Parthénon. Il ne reste en effet presque rien (à peine le torse) du dieu de la mer tel qu'il figurait dans la scène retraçant sa lutte avec Athéna au sujet de la possession de l'Attique. Sur le fronton oriental au contraire, nous avons une magnifique image du dieu, assis au milieu des divinités qui assistent probablement au défilé des Panathénées. Poseidon figurait également sur les frises du Theseion, temple consacré au plus illustre de ses fils. D'autre part, Valère Maxime nous raconte que le peintre Euphranor avait représenté le dieu de la mer sur le portique du temple de Zeus Eleutherios à Athènes, sous des traits si majestueux que malgré tous ses efforts il ne réussit pas à donner une expression plus élevée au maître de l'Olympe lui-même.

Deux grands sculpteurs du IV[e] siècle, Scopas et Lysippe consacrèrent leur talent à des représentations figurées du dieu de la mer. De l'œuvre de Scopas nous ne savons rien, si ce n'est que Poseidon y figurait avec Téthys et Achille, au milieu d'un cortège d'autres divinités marines. La statue en bronze de Lysippe se dressait à Corinthe ; Poseidon debout, avait l'un des pieds posé sur un appui, un rocher ou un dauphin. Cette pose fut dès lors adoptée par les statuaires. On la retrouve dans la statue colossale du Latran dont se rapprochent d'autres conservées dans les principaux musées de l'Europe. Citons encore le Poseidon, trouvé comme Aphrodite, gloire de notre musée du Louvre, dans l'île de Melos, la statue de Cherchel, le buste Chiaramonti au Vatican. Enfin, quelques monnaies constituent des documents précieux pour l'étude du type de Poseidon dans l'art ; il en est de même d'un certain nombre de gemmes, de peintures murales et de mosaïques.



Une Néréide.
(Conze, *Heroen und Goettergestalten*.)

LES AUTRES DIVINITÉS DE LA MER

NÉRÉE. Poseidon occupe la place de beaucoup la plus importante dans la mythologie de la mer. Il existe cependant à côté de lui un certain nombre de divinités, dont le rôle, sans pouvoir être comparé à celui des Olympiens qui gravitent dans l'orbite de Zeus, n'en a pas moins donné naissance à des mythes très intéressants. Le principal de ces personnages de second plan c'est Nérée.

Suivant Hésiode, Nérée était le fils de Pontos qui représente dans la cosmogonie une de ces abstractions auxquelles il manque d'avoir été concrétisée sous une forme vivante. Il avait pour mère Gæa, la Terre et était le frère de Thaumas, de Phorkys, de Keto et d'Eurybia. Nérée était donc d'une génération bien antérieure à celle de Poseidon. De son mariage avec l'Océanide Doris naquirent les Néreides dont l'une, Amphitrite, devint l'épouse de Poseidon.

Nérée ne joue qu'un rôle modeste et effacé. Son principal caractère c'est la bonté. On l'appelle ἅλιος γέρων, le vieillard marin, nom qui est également donné à Triton, Glaucos, Phorkys et Protée. Doué de la vertu prophétique, il prédit à Pâris la chute de Troie, tandisque Glaucos, son interprête, annonce aux Argonautes la glorieuse destinée d'Heraklès. Celui-ci eut d'ailleurs recours, en plusieurs circonstances, aux bons offices de Nérée. C'est de lui qu'il reçut la coupe du

Soleil grâce à laquelle il put traverser l'Océan ; c'est lui qui lui indiqua la route qu'il devait suivre pour arriver jusqu'au jardin des Hespérides. D'autre part, Aphrodite avait été élevée dans la demeure de Nérée qui témoigna également sa bienveillance à Pélée en lui donnant un remède contre la faim.

Les filles de Nérée, les Néréides, occupent dans la mythologie une place beaucoup plus importante que leur père. L'Iliade en connait trente-quatre, Hésiode cinquante et Apollodore d'Athènes en énumère quarante-cinq. Quelques-unes seules ont cependant fait l'objet de mythes intéressants. Nous avons déjà parlé d'Amphitrite que Poseidon épousa. De même il a été parlé à différentes reprises de Téthys, recherchée à la fois par Zeus et par Poseidon et qui finit, à son corps défendant, par devenir la femme de Pélée. La Néréide Galatée fut poursuivie par le géant Polyphème, dont elle repoussa les avances. D'après une autre version, elle se serait montrée moins cruelle, aurait donné rendez-vous au géant et aurait finalement consenti à l'épouser, quittant la mer pour le continent. On ajoutait même que Polyphème aurait trouvé un rival dans la personne d'Akis que le mari jaloux écrasa sous un rocher, d'où le malheureux jaillit sous la forme du fleuve qui porte son nom en Sicile.



Poseidon
sur le putéal du Musée Capitolin, Rome.
(Overbeck, *Atlas der Kunstmythologie.*)

LA LÉGENDE DE PROTÉE.

Comme Nérée, Protée était « un vieillard de la mer. » D'après une tradition généralement admise par les auteurs anciens, il serait d'origine égyptienne. De ce pays il vint en Thrace, y épousa la nymphe Coroné dont il eut deux fils. Ceux-ci abusant de leur force, attaquaient les voyageurs, les forçaient à lutter avec eux et les tuaient. Ecœuré de la conduite de ses fils, Protée demanda à Poseidon de le faire passer en Egypte, et ce dieu, dit Clavier, lui fit par-dessous la mer un chemin par lequel il s'y rendit sans se mouiller.

D'après l'Odyssée, Protée habitait dans l'ile de Pharos. « Cette île est fréquentée par le véridique vieillard de la mer, l'immortel Protée d'Egypte. Sujet de Poseidon, il connaît toutes les profondeurs de la mer..... Lorsque le soleil est au milieu du ciel, le véridique vieillard sort des flots, poussé par le souffle de Zéphyre et caché dans les sombres rides de la mer frémissante : au sortir de l'onde, il repose sous une vaste grotte ; autour de lui les phoques de la belle Halosydne dorment en troupe hors des vagues écumantes, exhalant l'odeur suffocante de l'abîme salé. » Protée a la propriété de se transformer de mille manières différentes. Sa fille Idothée, qui, d'après Homère, indique à Ménélas la ligne de conduite qu'il devra suivre pour s'emparer de Protée et obtenir de lui qu'il lui dévoile l'avenir, expose au chef des Grecs les « ruses du vieillard ». « Il essayera, dit-elle, toutes les formes qui se voient sur la terre et se fera serpent, onde, infatigable feu. » Pour échapper à Ménélas et à

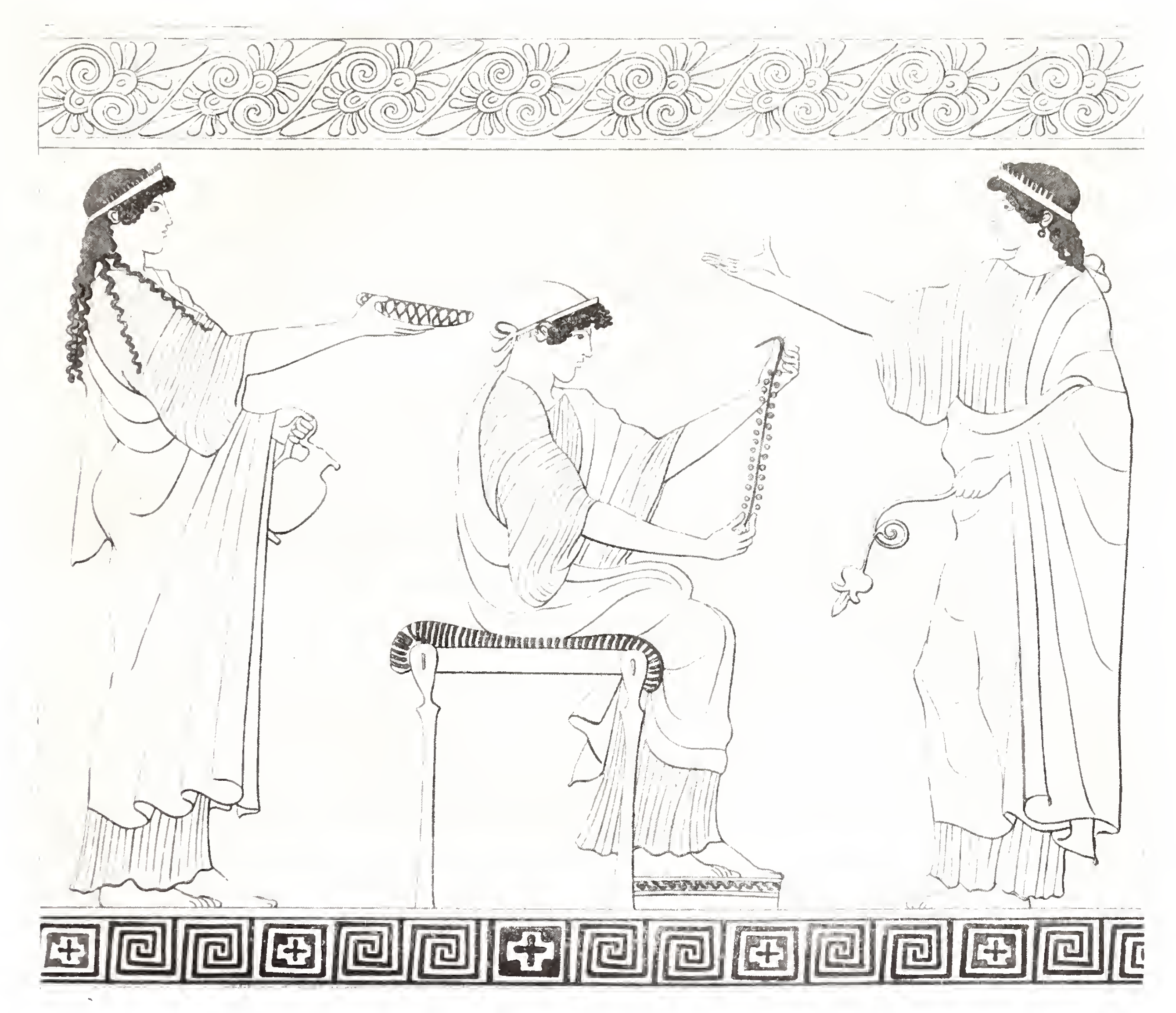


APHRODITE A LA COQUILLE

D'après une terre cuite. Paris, Musée du Louvre.

ses compagnons, Protée a en effet recours à tous ses artifices. « D'abord, il se fait lion à énorme crinière, puis dragon, puis panthère, et terrible sanglier ; puis encore onde limpide et arbre au beau feuillage. »

De son voyage au pays du Nil, Hérodote avait rapporté la tradition d'après laquelle Protée était un roi d'Egypte, contemporain de la guerre de Troie. Après avoir accueilli Pâris et Hélène, il



Glaucos reçu par Amphitrite. Cratère de la collection de Luynes.
(Monumenti dell' Instituto archaeologico.)

empêcha le beau Troyen d'emmener l'épouse de Ménélas et la garda auprès de lui, pour la remettre plus tard entre les mains de son maître légitime. Dans sa tragédie, *Hélène,* Euripide transporta également son héroïne auprès de Protée en Egypte. Il semble donc bien que l'hypothèse de l'origine égyptienne du « vieillard marin », mérite d'être prise en considération. La mythologie grecque en avait cependant fait une divinité marine conforme aux traditions du génie hellénique, un des satellites de Poseidon, doué en même temps de qualités prophétiques.

GLAUCOS ET PHORKYS.

L'une des divinités de la mer les plus populaires parmi les pêcheurs et les marins était Glaucos. Il était né, disait-on à Anthedon, petite ville, située sur la côte de Béotie, en face de l'Eubée. On lui donne pour parents, tantôt Anthedon le héros éponyme de la ville du même nom, et Alcyone, tantôt Polybos et Euboïa, tantôt Poseidon lui-même et une naïade. C'était à l'origine un simple pêcheur. Voici dans quelles circonstances, il fut d'après Ovide, élevé au rang de divinité marine. S'étant un jour couché dans un pré pour se reposer des fatigues de la pêche, Glaucos remarqua qu'un des poissons qu'il avait pris dans ses filets, après avoir touché l'herbe sur laquelle lui-même était étendu, avait subitement repris vie et s'était replongé dans la mer. Frappé de ce fait, Glaucos avale quelques brins de l'herbe merveilleuse et saute à son tour à la mer. Il y est reçu par Océan et Téthys qui le dépouillent de sa « nature mortelle » et le reçoivent au nombre des dieux de la mer. D'après une autre légende, Glaucos se serait jeté à la mer parcequ'en même temps que l'immortalité, il n'avait pas acquis une jeunesse éternelle. Enfin on raconte encore que Glaucos serait devenu immortel à la suite d'un bain pris dans une source merveilleuse, mais que désespéré de ne pouvoir prouver à des sceptiques sa nouvelle nature, il fit un saut dans l'abîme.



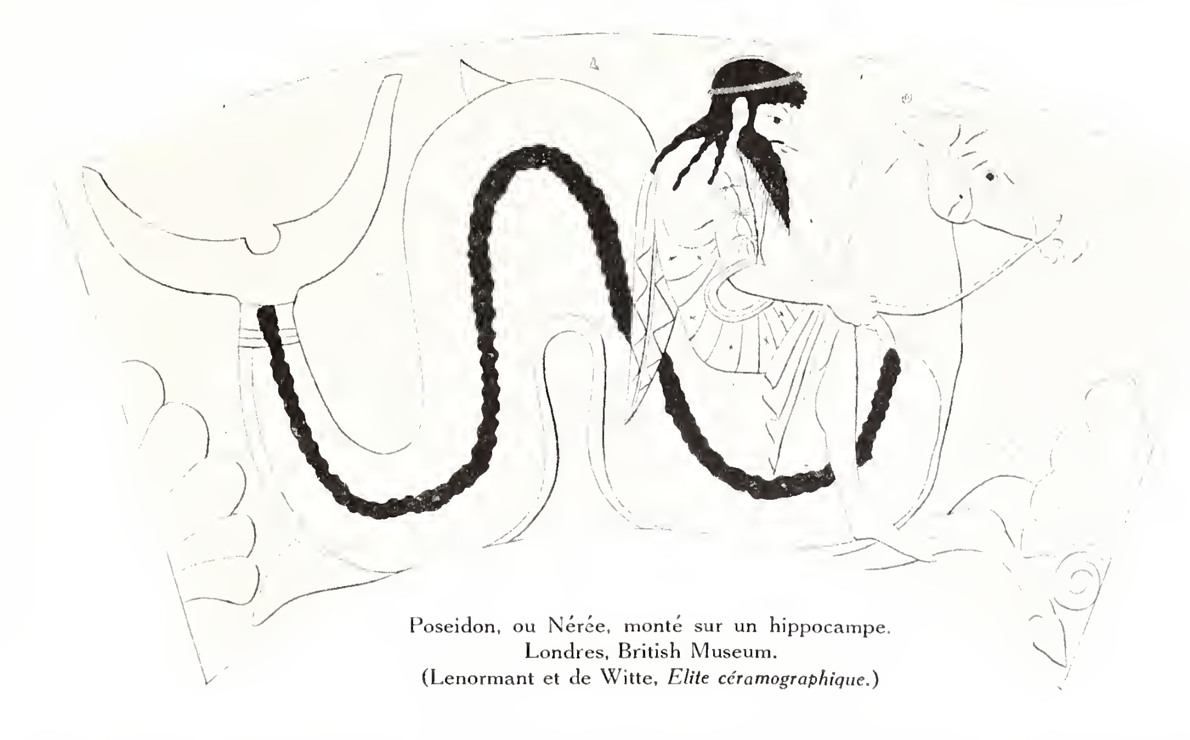
Nérée ichthyomorphe. Kylix. Collection Blacas. (Lenormant et de Witte, *Elite céramogr.*)

On prêtait à Glaucos un certain nombre d'aventures amoureuses dont aucune ne devait bien finir. « Il aima, dit Renan, une belle vierge de la mer, nommée Scylla ; un jour, espérant la toucher, il lui apporta des coquilles et de jeunes alcyons sans plumes pour l'amuser. Elle vit ses larmes et en eut pitié ; mais Circé, par jalousie, empoisonna le bain de la jeune fille, et elle devint un monstre aboyant, personnification de l'horreur naturelle qu'inspirent les squales et les dangers de la mer de Sicile. » Son inclination pour Melicerte, fils d'Ino, n'eut pas une issue plus heureuse. Il réussit cependant à enlever Syme, fille d'Ialysos et de Dotis, avec laquelle il se rendit sur les côtes de l'Asie-Mineure et s'établit dans une petite île qui prit le nom de sa victime. Enfin, on racontait que Glaucos avait essayé de consoler Ariane, abandonnée dans l'île de Naxos par Thésée, mais que Dionysos accouru avait mis fin à ses entreprises en l'enchaînant.

Comme d'autres divinités de la mer, Glaucos était doué de vertus prophétiques. A en croire certaines légendes, Apollon aurait été son disciple, et la Sibylle de Cumes sa fille. Il était, disait-on,

apparu à Ménélas auprès du cap Malée et lui avait prédit l'avenir. Il remplit le même rôle auprès des Argonautes, pendant leur expédition, après avoir participé à la construction de leur navire. Les pêcheurs croyaient que du haut d'un rocher, Glaucos, tout en se lamentant de son immortalité, leur prédisait les maux dont ils étaient menacés et qu'ils cherchaient à détourner, couchés au fond de leurs barques, par des jeûnes et des prières.

Traité d'une façon très familière par ses adorateurs, Glaucos dont on retrouve le souvenir à Delos, à Naxos, au cap Malée, à Corinthe et à Gytheion, était extrêmement populaire parmi les populations maritimes de l'Hellade. Chaque année il traversait les mers pendant la nuit, visitant



Poseidon, ou Nérée, monté sur un hippocampe.
Londres, British Museum.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique.*)

toutes les îles et toutes les côtes. « On le voit sur les monuments, écrit Renan, avec sa barbe d'algues marines, le regard fixe, les sourcils contractés. Les Amours s'égayent à ses dépens : l'un lui tire les cheveux, l'autre lui donne un soufflet. Quelquefois il est *Glaucé,* c'est-à-dire cette teinte tirant sur le vert et le bleu que revêt la mer dans les endroits où elle repose peu profonde sur un banc de sable blanc : la couleur de la mer devient ainsi une femme, comme le sommet moutonnant des vagues devient la tête blanche des *Grées* (vieilles femmes) qui font peur aux matelots. Quelquefois il est Lamie, qui attire les hommes et les séduit par ses attraits ; d'autrefois un épervier qui plonge en tournoyant sur sa proie, puis une sirène insatiable tenant un jeune homme de chaque main. Jetez pêle-mêle toutes les idées des gens de mer, amalgamez les branches éparses des rêves d'un matelot, vous aurez le mythe de Glaucos : préoccupation mélancolique, songes pénibles et difformes, sensation vive de tous les phénomènes qui naissent dans les flots, inquiétude perpétuelle, le danger partout, la séduction partout, l'avenir incertain, grande impression de la fatalité. »

Le nom de « maître de la mer » est encore donné, dans la mythologie grecque, à un autre

personnage qu'il est difficile de caractériser d'une manière précise. C'est Phorkys, qui de même que Nérée, était par sa généalogie, bien antérieur à Poseidon lui-même. Il est représenté par Hésiode comme fils de Pontos et de Gæa, tandisque d'autres le font descendre d'Océan et de Téthys, et en font un frère de Kronos et de Rhea. Enfin, on le range également au nombre de Titans, et Gæa l'aurait mis au monde secrètement. Suivant Hésiode, Phorkys était l'époux de Keto qui descendait, elle aussi, de Pontos et de Gæa. Leur postérité fut innombrable, car elle comprend les Grées et les Gorgones, les Hespérides ainsi que le fameux dragon qui gardait les pommes d'or du célèbre jardin. Parmi les monstres dont on attribuait la paternité à Phorkys, il faut encore citer Echidna, Thoosa qui personnifiait la mer en furie, les Sirènes, Scylla ; tuée par Heraklès, elle fut rappelée à la vie par son père qui brûla son corps. On localisait la légende de Phorkys à Arymmon, baie rocheuse de l'Achaïe d'où il serait parti pour Céphalonie et aurait ensuite abordé dans l'ile d'Ithaque dont un port portait son nom.



Triton. Amphore tyrrhénienne. Musée de Berlin.

TRITON. C'est dans la Théogonie attribuée à Hésiode qu'apparait pour la première fois le nom de Triton comme dieu de la mer. « D'Amphitrite et de Poseidon naquit le puissant Triton qui habite au fond des eaux, près de sa mère, près de son glorieux père. » Semblable sur beaucoup de points aux dieux marins dont nous avons parlé jusqu'ici, tels que Nérée, Protée et Glaucos, il s'en distingue cependant par sa forme. « Au dessus des hanches, son corps était d'une conformation pareille à celle du corps des dieux bienheureux, mais au dessous de ses flancs, de part et d'autre, s'allongaient les deux extrémités d'une queue de monstre marin. » (Apollonius de Rhodes). D'autre part, si dans la codification d'Hésiode, Triton est le fils de Poseidon, il n'en est pas moins certain qu'il remonte à une époque beaucoup antérieure. Il semble même établi que son culte vint de Libye ; ce serait donc un dieu d'origine africaine auquel les Grecs auraient donné droit de cité, en lui imprimant le cachet caractéristique de toutes leurs divinités.

En sa qualité de fils de Poseidon, Triton se range aux côtés de son père dans la lutte des dieux contre les géants. Le bruit terrible qu'il fait en soufflant dans sa conque terrifie les rebelles qui prennent la fuite. Ovide nous raconte d'autre part que ce fut Triton qui fit reculer les flots sous lesquels Zeus menaçait d'engloutir la terre au moment du déluge. On associe également le nom du fils de Poseidon à la légende d'Heraklès partant à la recherche du jardin des Hespérides. Ce serait Triton qu'il aurait eu à vaincre pour apprendre de lui où se trouvaient les fameuses pommes d'or. Enfin, notre dieu joue également un rôle dans l'expédition des Argonautes que la tempête avait immobilisée sur les côtes inhospitalières de la Libye. De même que Nérée, Triton, doué lui aussi de

vertus prophétiques, prédit l'avenir à Jason et à ses compagnons. Grâce à lui ils arrivent à faire sortir du lac Tritonis leur vaisseau Argo et à regagner la haute mer.

On a comparé, avec beaucoup de justesse, le rôle de Triton auprès de Poseidon, à celui qu'Hermès joue auprès de Zeus. Triton est en effet le messager de son père, son serviteur, et il remplit le même rôle auprès d'Amphitrite et des autres divinités marines. Son principal attribut est la conque d'où il fait sortir des sons auxquels rien ne peut résister ; plus tard on y ajoutera encore le trident et la rame.

D'abord unique de son espèce, Triton ne tarda pas à se multiplier et on finit par donner son nom à une foule de monstres marins qui, avec les Néréides, formaient le cortège de Poseidon et d'Amphitrite. Ils ont beaucoup d'analogies avec les Satyres ; comme ceux-ci on les représente parfois avec le front cornu et les oreilles pointues, et on leur prête le même caractère lascif, les mêmes aventures amoureuses avec des nymphes.

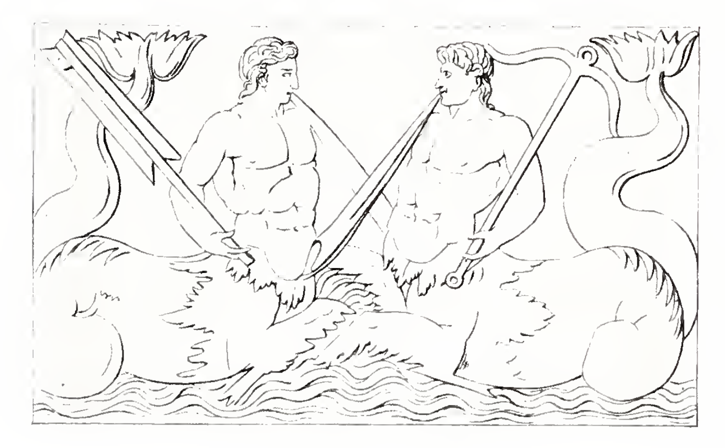


Triton.
(Conze, *Heroen und Goettergestalten.*)

LES SIRÈNES. Parmi les êtres fabuleux inventés par l'imagination humaine, il en est peu qui soient devenus plus populaires que les Sirènes. Ce nom évoque immédiatement l'idée de séduction, de charme, dangereux pour celui qui ne sait pas y résister. Aussi se demande-t-on par suite de quelle aberration on est arrivé à désigner par le même terme les instruments en usage sur les navires,dans les usines, et dont les sons stridents n'ont rien d'harmonieux.

Homère dans l'Odyssée fait dire à Circé parlant des Sirènes à Ulysse : « Elles charment tous les hommes qui s'approchent d'elles ; malheur à qui, par ignorance, les aborde et les écoute ; jamais sa femme, ni ses tendres enfants, ne se réjouiront de son retour, ni se tiendront auprès de lui. Mais les Sirènes le charmeront pas leur chant harmonieux, assises dans une prairie, entourées d'un monceau d'ossements humains et de chairs que la corruption consume. » Le même poète rapporte les « chants harmonieux » par lequels les Sirènes essayent d'attirer à elles Ulysse solidement attaché au mât de son navire : « Viens à nous, glorieux Ulysse, honneur de la Grèce, arrête ton navire, afin d'entendre notre voix. Jamais on ne passe outre avec un vaisseau, avant d'avoir ouï les doux chants qui s'échappent de nos lèvres, puis l'on s'éloigne transporté de plaisir et sachant bien plus de choses. »

Quelle était l'origine des Sirènes qui avaient une tête de femme sur un corps d'oiseau pourvu d'ailes ? Nous possédons à ce sujet plusieurs versions. Suivant l'une, on attribuait la paternité des Sirènes à Phorkys, le « vieillard de la mer » dont il a été question précédemment. Une autre légende, probablement la plus ancienne, faisait naître les Sirènes des gouttes de sang tombées de la corne du fleuve Acheloos et leur donnait pour mère soit Gæa ou Chton, (la Terre), soit l'une des Muses, Terpsichore, Melpomène, Calliope. C'est à cette parenté avec les Muses que les Sirènes devraient le charme harmonieux qui se dégage de leur voix. On racontait même que les unes et les autres avaient rivalisé à qui chanterait le mieux et on plaçait cette lutte à Aptera, en Créte. Les Muses l'avaient emporté et pour se venger des Sirènes leur avaient arraché leurs plumes dont elles s'étaient fait des couronnes. Les Sirènes vaincues avaient dû quitter la Crète pour se réfugier sur les rochers les plus escarpés des côtes, où elles exerçaient leur charme dangereux en attirant près des écueils les navigateurs imprudents.



Tritons. (Clarac, Musée.)

Quel était le nombre des Sirènes ? On en compte généralement deux, mais certains auteurs en nomment trois. Filles de Terpsichore, elles s'appelaient Parthenope, Leukosia, Ligeia; quand on leur donne pour mère Melpomène, elles portent les noms de Thelxipeia, Aglaope, Peisinoe. Les indications que nous possédons au sujet de l'habitat des Sirènes ne sont pas plus précises. L'aventure d'Ulysse, dont nous trouvons le récit dans l'Odyssée, place le domaine des Sirènes dans l'actuel détroit de Messine où se trouvent les écueils de Charybde et de Scylla ; on les retrouve tantôt au cap Peloron, tantôt dans le voisinage de l'Etna, à Catane ou encore dans les îles Sirénuses. L'une des Sirènes, Parthenope, était l'objet d'un culte dans la ville du même nom, dont elle était l'éponyme et qui devait plus tard s'appeler Naples.

Les Sirènes jouent également un rôle dans l'expédition des Argonautes. Les compagnons de Jason réussissent à se soustraire à la dangereuse attirance des charmeresses grâce à Orphée dont les chants l'emportent sur ceux des Sirènes. Un seul des Argonautes, Butès, n'a pas su résister à l'appel ; il se jette à la nage, mais Aphrodite intervient pour l'empêcher de mettre à exécution son funeste projet. Une légende fait également intervenir les Sirènes dans l'aventure de Déméter à la à la recherche de Perséphone. C'est pour ne pas avoir empêché Hadès d'accomplir son rapt que les Sirènes seraient devenues moitié femme, moitié oiseau, tandis que suivant une autre version, ce serait sur leur propre demande, et afin de pouvoir mieux rechercher Perséphone disparue, qu'elles auraient pris cette forme. Enfin on voit encore dans cette métamorphose l'œuvre d'Aphrodite qui se serait vengée des Sirènes de ce qu'elles dédaignaient l'amour.

Les Sirènes semblent ne pas avoir été seulement des monstres marins, mais encore des démons terrestres proches parents des Erinyes et des Harpyes. Envisagées à ce point de vue, elles résidaient dans les espaces souterrains, d'où elles s'envolaient pour venir tourmenter les hommes, en particulier pendant leur sommeil, par des rêves terrifiants et des cauchemars. Cependant leur rôle n'a pas toujours ce côté sinistre, et devient parfois bienfaisant quand leurs victimes ont réussi à les fléchir. Dans un



La mort des Sirènes. D'après une amphore.
Londres, British Museum.

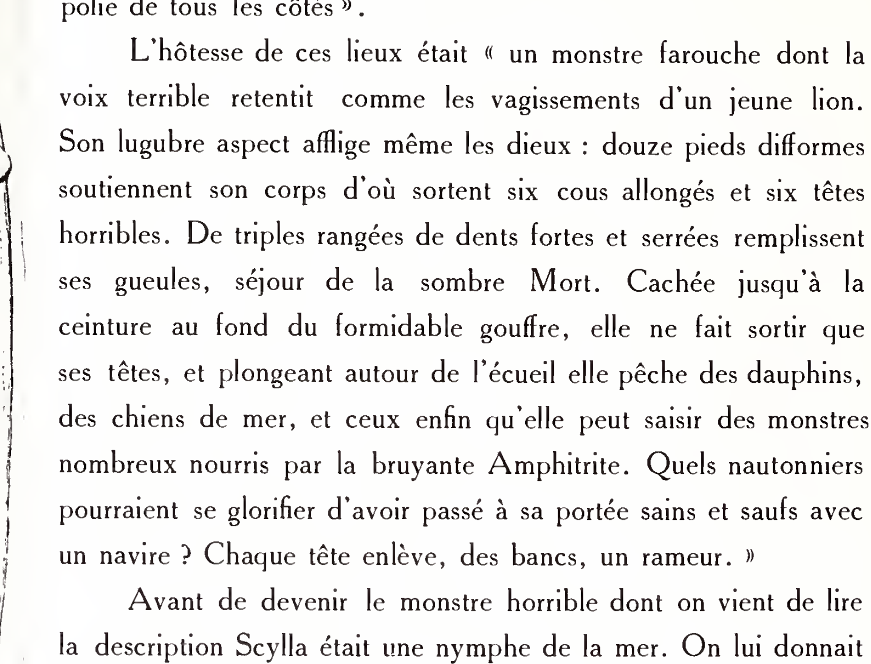
fragment de l'Helène d'Euripide, l'épouse de Ménélas s'écrie : « Vierges ailées, filles de la terre, Sirènes mélodieuses, venez accompagner mes gémissements avec le son plaintif de la syrinx et la flûte libyenne, afin que mes chants en accord avec mes larmes et mes maux déplorables envoient à Perséphone des chœurs lugubres répondant à mes lamentations. » Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'on trouve des Sirènes figurées sur des tombeaux où, comme on l'a dit, « elles représentaient l'âme apaisée qui prend part à la peine des vivants après avoir été pour eux un danger, » en même temps qu'elles protégeaient les tombes « contre les entreprises des mauvais esprits. »

SCYLLA ET CHARYBDE.

Il y a déja été question, au cours de ce chapitre de Scylla, soit comme rivale d'Amphitrite, soit à propos de Glaucos. Ce monstre, nous dit Homère, « résidait dans un antre profond placé sur un écueil, portant jusqu'au ciel sa cime aiguë, toujours enveloppé d'un nuage que rien ne dissipe et que jamais l'éther ne remplace, même aux jours sereins de l'été et de l'automne. Jamais mortel, eût-il vingt bras et vingt pieds, ne pourrait gravir ni descendre cette roche, lisse comme si on l'eût polie de tous les côtés ».

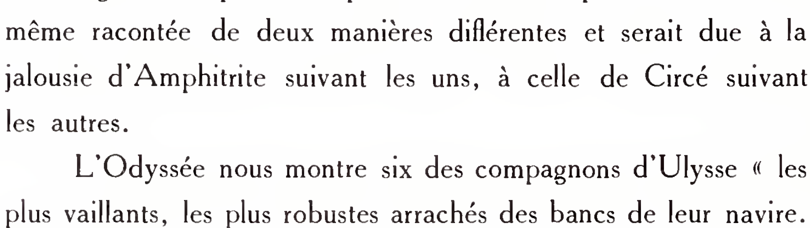


Sirène.
(Conze, *Heroen und Goettergestalten.*)



L'hôtesse de ces lieux était « un monstre farouche dont la voix terrible retentit comme les vagissements d'un jeune lion. Son lugubre aspect afflige même les dieux : douze pieds difformes soutiennent son corps d'où sortent six cous allongés et six têtes horribles. De triples rangées de dents fortes et serrées remplissent ses gueules, séjour de la sombre Mort. Cachée jusqu'à la ceinture au fond du formidable gouffre, elle ne fait sortir que ses têtes, et plongeant autour de l'écueil elle pêche des dauphins, des chiens de mer, et ceux enfin qu'elle peut saisir des monstres nombreux nourris par la bruyante Amphitrite. Quels nautonniers pourraient se glorifier d'avoir passé à sa portée sains et saufs avec un navire ? Chaque tête enlève, des bancs, un rameur. »

Avant de devenir le monstre horrible dont on vient de lire la description Scylla était une nymphe de la mer. On lui donnait comme parents soit Phorbas et Hécate, soit Phorkys et la même déesse, soit Typhœus et Echidna. Triton et Tyrrhenos passaient également pour son père.



Sa métamorphose nous est de même racontée de deux manières diflérentes et serait due à la jalousie d'Amphitrite suivant les uns, à celle de Circé suivant les autres.

L'Odyssée nous montre six des compagnons d'Ulysse « les plus vaillants, les plus robustes arrachés des bancs de leur navire. Comme sur un promontoire, le pêcheur à l'extrémité d'un large rameau lance aux petits poissons un appât que renferme la corne d'un bœuf nourri au pâturage, puis les enlève et les jette pantelants sur la rive ; telle Scylla ravit mes compagnons et les dévore sur le seuil de son antre. Cependant, ils jettent des cris, et dans cette lutte affreuse, ils étendent vers moi les mains. » Plus heureux, les Argonautes, grâce à l'intervention de Téthys et de ses sœurs échappèrent à la furie de Scylla. Celle-ci s'attira la colère d'Heraklès en lui dérobant quelques uns des bœufs de Geryon et en les immolant. Elle fut tuée par le célèbre héros, et rappelée ensuite à la vie par son père Phorkys, de la manière que nous avons déjà racontée plus haut.



APHRODITE DU MUSÉE DU CAPITOLE

(Original grec postérieur à Praxitèle.)

(Phot. Alinari, Florence.)

Le domaine de Scylla était à une portée d'arc de celui d'un autre monstre du même genre, Charybde. L'écueil de Charybde était moins élevé que celui de Scylla. « Un immense figuier étend à sa base un verdoyant feuillage, et au dessous, la divine Charybde engloutit l'onde amère. Trois fois dans le cours de la journée elle rejette le flot qu'elle a engouffré, trois fois elle l'absorbe encore avec une rapidité terrible. » Poseidon lui-même ne saurait empêcher d'être entraîné le malheureux navigateur qui se serait approché trop près du gouffre. Ulysse en fit l'expérience lorsqu'après avoir une première fois échappé à Charybde, il est ramené dans les mêmes parages n'ayant plus pour se



Scylla.
(Conze, *Heroen und Goettergestalten.*)

maintenir sur les flots que la quille de son navire. Au moment où il arrive près du rédoutable écueil, « Charybde engloutit l'onde amère. » Ulysse raconte comment il se tira de cette fâcheuse posture. « Je saisis les branches du figuier et je m'y tiens suspendu comme une chauve-souris, sans pouvoir affermir mes pieds ni monter jusqu'au tronc de l'arbre, car je suis loin des racines et je ne tiens que l'extrémité des longs et grands rameaux qui couvrent le gouffre de leur ombrage. Cependant, je m'y maintiens avec constance jusqu'à ce qu'il vomisse le mât et la carène. »

Au cours de leur voyage, les Argonautes évitèrent l'éceuil de Charybde aussi heureusement que celui de Scylla.

Scylla est très souvent représentée sur un assez grand nombre de monnaies des villes de la Grande Grèce, sur des vases peints et des bas-reliefs. Nous savons aussi que trois peintres de l'antiquité, Androkydes, Nichomachos et Phalerion lui avaient consacré des tableaux. Le monstre a généralement un buste de femme terminé par un corps de poisson écailleux.

LES FLEUVES DIEUX. OCÉAN.

Le domaine de Poseidon comprend, comme on l'a déjà vu, non seulement la mer, mais l'élément liquide tout entier. Les eaux fluviales et lacustres sont donc également sous sa dépendance. A l'occasion, il prend même la forme d'un fleuve, comme dans son aventure avec la belle Tyro. Cependant, les fleuves et les sources étaient dans la mythologie grecque l'objet d'un culte spécial auquel se rattachaient un certain nombre de légendes dont quelques unes sont parmi les plus gracieuses qu'ait inventées le génie hellénique.

Les fleuves étaient considérés par les Hellènes comme des divinités. Certains d'entre eux jouent un rôle et Homère les fait intervenir dans la lutte entre les Grecs et les Troyens. Il nous montre Achille aux prises avec le Scamandre et se jetant au milieu du courant. « Le fleuve se gonfle avec furie ; son cours tout entier s'émeut et bouillonne ; il soulève les nombreux cadavres amoncelés dans son sein par les mains du fils de Pélée, et mugissant comme un taureau, il les rejette sur la terre. Cependant il sauve ceux qui respirent encore, il les cache ou sous ses ondes pures, ou sous ses tourbillons immenses, tandis qu'autour du héros il amasse des flots terribles qui heurtent et pressent son bouclier. »



Dieu marin.
Tête de la Rotonde du Vatican.
(Conze, *Heroen und Goettergestalten.*)

Tous les fleuves avaient, dans la conception des Grecs, pour source comme un autre fleuve, Océan, qui entourait circulairement la terre. On a essayé d'expliquer de la façon suivante comment s'était formée cette conception. « L'observation pourrait facilement faire reconnaître que c'était l'eau tombée du ciel qui entretenait les sources et les rivières . . . Mais d'où venaient ces nuées qui reparaissaient de temps à autre dans le ciel, qui ne se lassaient pas de pleuvoir, qui semblaient inépuisables ? Il y avait donc quelque part un immense réservoir qui fournissait indéfiniment à la terre l'eau qui lui était nécessaire. Or c'est à l'horizon que les nuages semblent naître et se développer. Il était donc naturel de supposer à l'horizon un grand réservoir plein de liquide. Les anciens croyaient la terre ronde et plate ; le ciel couvert était pour eux une calotte hémisphérique nuageuse, appuyée sur le bord de la circonférence terrestre. Donc autour de la terre, toute une ceinture liquide d'où sortaient les nuages. Les Grecs appelaient *Ὠκεανός* ce réservoir circulaire. » (Ch. Ploix.)

D'après Hésiode, Océan était fils de Gæa et d'Ouranos et frère de Téthys qui devint ensuite son épouse. Ils eurent une postérité innombrable, trois mille fils « les fleuves retentissants », et un nombre égal de filles, les Océanides « aux fines chevilles, qui répandues par toute la terre, président aux sources profondes. » L'auteur de la Théogonie énumère vingt-cinq fleuves qui, presque tous, appartiennent à l'Eolide ainsi que quarante-et-une Océanides.

Appelés aussi fils de Zeus, les fleuves sont comme leur père Océan des divinités dont deux au moins, l'Acheloos et l' Alphée, ont un caractère presqu'universel, tandis que le culte des autres était purement local. L'Acheloos (aujourd'hui l'Aspro Potamo) dont on trouvait cinq autres homonymes en Grèce, était « le roi des fleuves ». On lui attribuait de nombreuses aventures, dont la plus célèbre était sa lutte avec Hérakles pour la main de Déjanire. Jouissant du don de métamorphose, Acheloos pour vaincre son adversaire se transforma en serpent, en taureau, en homme à tête de



Les nymphes de l'Océan occupées à filer. Amphore tyrrhénienne.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique.*)

taureau. Mais il succomba et dans la lutte perdit une de ses cornes qui devint la corne d'abondance. Acheloos avait d'ailleurs été plus heureux dans d'autres entreprises amoureuses. Il s'était fait aimer d'une Muse, Terpsichore suivant les uns, Melpomène d'après les autres et serait ainsi devenu le père des Sirènes. On citait encore parmi le nombre de ses victimes Callirhoé et Périmède, cette dernière, fille d'Eole. Parmi les fleuves divinisés, il faut citer aussi l'Asopos, l'Alphée et l'Ilissos en Grèce, le Scamandre, le Caïque, l'Hermos, le Caystre et le Méandre en Asie-Mineure.

On retrouve dans plusieurs auteurs anciens des indications relatives au culte dont les fleuves étaient l'objet en Grèce. Homère nous montre Achille, inconsolable de la mort de la Patrocle, coupant sa chevelure qu'avant son départ son père avait fait le vœu d'offrir au fleuve Sperchios après le retour du héros. On a vu dans les pratiques de ce genre une réminiscence de sacrifices plus importants faits autrefois aux dieux-fleuves, des sacrifices humains. En plusieurs endroits on

précipitait des chevaux dans les fleuves. Ceux-ci étaient vénérés non seulement à cause des propriétés bienfaisantes de leur eaux, considérées comme source de toute fertilité, mais encore pour leurs vertus curatives et médicales. Enfin, on les regardait parfois comme les ancêtres de certaines peuplades et de certaines villes. C'était en particulier le cas de l'Alphée et de l'Asopos.

LES NYMPHES. Les principales divinités des eaux douces étaient les nymphes. D'après Homère elles étaient filles de Zeus, tandisque Hésiode fait naître certaines d'entre elles, les Méliai, des gouttes de sang qui s'écoulèrent de la blessure d'Ouranos après sa mutilation par Kronos. Le plus souvent cependant on considerait les nymphes comme les filles d'un dieu fluvial de la région qui leur était assignée comme domaine. Un grand nombre de peuplades et de familles prétendaient descendre d'une de ces divinités et avoir ainsi une origine illustre. Leur nombre était très élevé. D'après Ovide, elles n'auraient pas été moins de mille. A lui seul, le fleuve Asopos était père de vingt nymphes et on sait qu'Artémis demanda à Zeus un cortège de quatre vingts compagnes, dont soixante Océanides et vingt filles du fleuve crétois Amasos. Les nymphes personnifiaient la jeune fille dans les traits les plus charmants de son caractère : beauté, amabilité, serviabilité. Quoique d'origine divine et paraissant parfois dans l'Olympe, ce ne sont pas des déesses proprement dites. Elles occupent un rang intermédiaire entre celles-ci et les femmes ordinaires. Esprits des eaux, on les trouve aussi bien dans les fleuves que sur les montagnes où ceux-ci prennent leur source. On distinguait entre elles les Orestiades (nymphes des forêts), les Naïades (nymphes des fleuves et des sources) auxquelles on ajouta plus tard les Hamadryades (nymphes des arbres). Nous ne nous occuperons ici que de la seconde de ces trois catégories, celle des Naïades.



Dieu fluvial sous forme de taureau.
(Conze, *Heroen und Goettergestalten*.)

Celles-ci étaient les principales divinités des sources et des fleuves. En certains endroits (à Mégare et à Catane) les conduites d'eau leur étaient consacrées. Leur séjour favori c'étaient les grottes comme celle qu'Homère nous décrit dans l'Odyssée : « En un lieu d'Ithaque est le port de Phorkys, vieillard de la mer ; deux promontoires escarpés en forment le contour, le défendent de la fureur des grandes vagues et des vents sonores. Les vaisseaux qui en ont franchi l'entrée peuvent stationner sans amarres. A son extrémité s'élève un olivier touffu dont l'ombrage cache une grotte

délicieuse, séjour sombre et sacré des Naïades. Dans cet asile, rafraîchi par une fontaine intarrissable, sont renfermées des urnes et des amphores de pierre. Les abeilles y déposent leur miel, et sur des grands métiers de roche les Nymphes tissent des toiles de pourpre d'un aspect admirable. Elle a deux portes : l'une sous le souffle de Borée, est à l'usage des humains, l'autre du côté de Notos, est plus divine. Jamais homme n'entre par là ; c'est le chemin des immortels ».

Une autre grotte célèbre était celle de Korkys sur le Parnasse. D'après Apollodore d'Athènes elle devait son nom à la nymphe Korykia, aimée d'Apollon dont elle avait eu un fils, Korykos. Sur le Cithéron se trouvait la grotte de Sphragidion, dont il sera question plus loin à propos des vertus divinatoires attribuées aux nymphes. On citait également des grottes dans le Péloponèse, dans l'ile de Corcyre où avaient eu lieu les noces de Jason et de Médée, au cours desquelles les nymphes firent un lit de fleurs aux nouveaux époux. Plus tard on ne plaça plus les grottes des nymphes à la source des cours d'eau, mais au dessous des fleuves dont elles portaient souvent le nom : Achélétides, Amnisides, Anigrides, Asopiades, Echedorides, Isménides, Kephisides, Lusiades, Pactolides.

On prêtait aux nymphes un certain nombre d'aventures amoureuses. Apollonius de Rodes nous raconte la légende d'Hylas compagnon d'Heraklès.



Nymphe d'une source.
(Conze, *Heroen und Goettergestalten.*)

« Hylas, conduit par le hasard, arriva sur le bord d'une fontaine qu'on appelle les Sources. C'était l'heure à laquelle les nymphes qui habitent la riante contrée d'alentour avaient coutume de se rassembler pour chanter en dansant pendant la nuit les louanges d'Artémis. Les nymphes des montagnes, celles des bois qui demeuraient dans les antres profonds avaient déjà quitté leur retraite et s'avançaient vers la fontaine. Ephydatie qui l'habitait, levant alors la tête au dessus de son onde liquide, aperçut le jeune Hylas, et découvrit à la faveur de la lune qui laissait tomber sur lui ses rayons, l'éclat de sa beauté et les grâces de son visage. Aussitôt l'amour s'empare de ses sens, elle est toute hors d'elle-même et demeure interdite. Hylas, penché sur le bord, plongeait son urne au milieu des ondes qui se précipitaient avec bruit sur l'airain résonnant. La nymphe, brûlant d'appliquer un baiser sur sa bouche délicate, lui passe une main

autour du cou et le tire par l'autre bras. L'infortuné est entraîné au fond des ondes et jette en tombant des cris perçants. »

Les amours des nymphes avec des bergers ont encore donné naissance à d'autres légendes, dont l'une des plus caractéristiques est celle de Daphnis déjà rapportée dans le chapitre consacré à Aphrodite. Rappelons aussi le mythe de Salmacis et d'Aphroditos dont le récit figure dans le même chapitre.

Les anciens n'avaient pas été sans remarquer les propriétés médicinales de certaines eaux. Ils en attribuaient les heureux effets aux Naïades. C'est ainsi que père du cap Samikon, en Elide se trouvait une source dont les eaux étaient sulfureuses. On venait y sacrifier aux nymphes ; les bains pris dans la source guérissaient les maladies cutanées. Près d'Héraclée, à cinquante stades d'Olympie, se trouvait une autre source avec le sanctuaire des nymphes Ionides, et dont les eaux étaient efficaces contre certaines maladies. Citons encore les sources chaudes d'Himera en Sicile, où Heraklès vint se baigner pour reprendre des forces ainsi que celles de l'Etna. On raconte que celles-ci étaient souveraines contre la goutte.

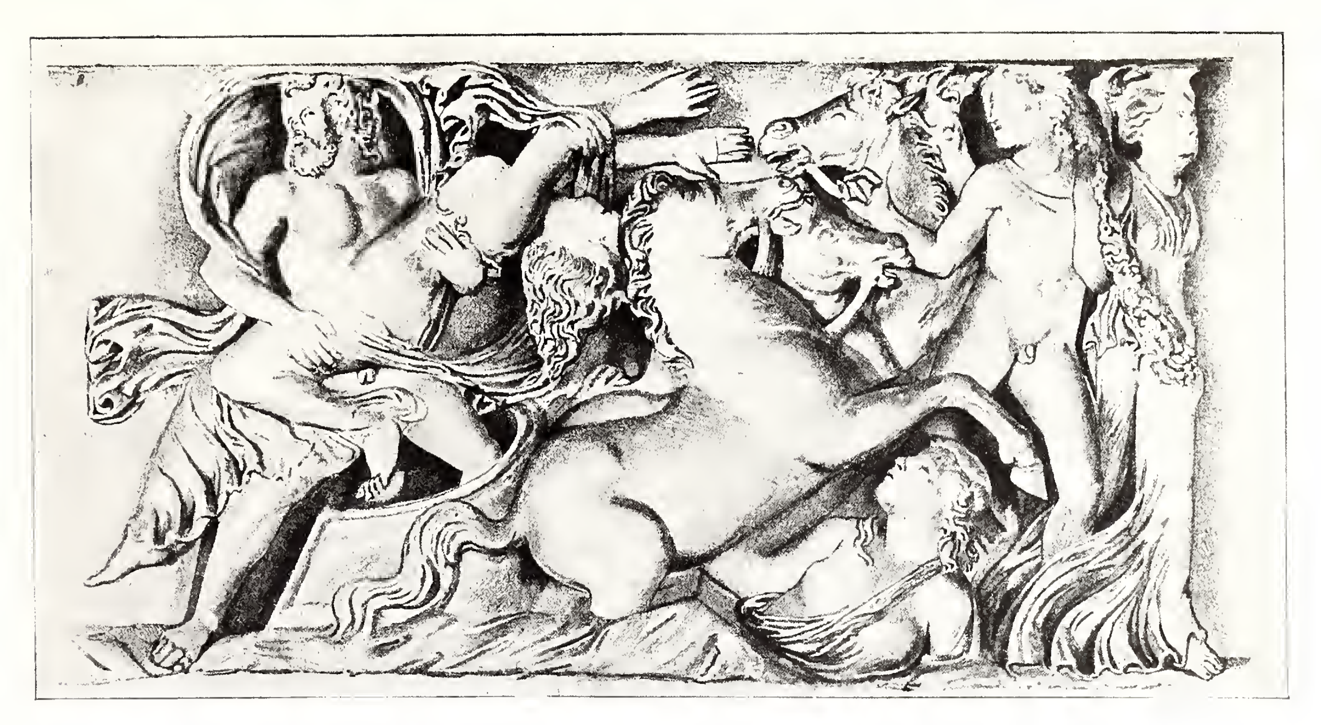


Naïade.
Statue antique. Rome, collection Giustiniani.
(Clarac, Musée.)

On attribuait également aux nymphes des vertus prophétiques, en qualité d'interprêtes de la volonté de divinités superieures. La nymphe Erato remplissait ce rôle auprès du dieu Pan, Daphnis auprès de Gæa à Delphes. Dans la grotte Sphragidion, sur le Cithéron, les nymphes possédaient un oracle et on disait q'un grand nombre d'habitants du pays avaient reçu d'elles le don de prédire l'avenir. On citait un certain nombre de devins célèbres qui avaient reçu des nymphes la faculté prophétique, entre autres Melesagoras d'Eleusis et le béotien Bakis. Plusieurs de ces prophètes étaient fils de nymphes. Hérophyle avait, disait-on, comme mère la Sibylle et Tirésias, dont nous avons déjà parlé, la nymphe Chariclo.

Les humains n'avaient pas toujours à se louer de l'action prophétique des nymphes. A plus d'une reprise, celles-ci en profitèrent pour jeter le trouble dans l'imagination de leurs victimes et les frapper d'une incurable folie. On racontait que quiconque avait le malheur d'apercevoir une nymphe dans une source perdait la raison.

Divinités purement locales en général, les nymphes n'avaient pas de temples. On leur offrait des sacrifices près des sources, dans les grottes, et on leur élevait des autels dans les sanctuaires d'autres divinités. De nombreux ex votos retrouvés, montrent combien le culte des nymphes s'était développé dans les pays de langue grecque.



L'enlèvement de Perséphone. D'après un fragment de sarcophage. Rome, Musée du Vatican. (Overbeck, *Atlas der Kunstmythologie.*)

CHAPITRE XII

HADÈS ET LES DIVINITÉS SOUTERRAINES

DANS l'Iliade, Homère fait dire à Poseidon, irrité contre le maître de l'Olympe : « Kronos donna le jour à trois frères que Rhea porta dans son sein : Zeus et moi. Le troisième est Hadès qui règne sur les morts. L'héritage paternel fut divisé en trois lots et chacun eut sa part d'honneur : lorsqu'on eut agité les sorts, il m'échut d'habiter la mer écumeuse ; à Hadès échurent les immenses ténèbres. Zeus obtient le vaste ciel au sein de l'air et des nuées ; la terre et le vaste Olympe restèrent en commun. » On voit ainsi apparaître une divinité dont le domaine semble nettement délimité : le royaume des ténèbres, séjour des morts. C'est Hadès, figure sombre et redoutable, dont le nom seul inspire l'effroi, au point qu'on évitait autant que possible de le prononcer. Ce type primitif ne devait cependant pas rester immuable. Il subit au contraire, à partir d'une certaine époque, une transformation très curieuse qui fit de lui « une expression générale, indécise, complexe, des forces cachées qui président à la mort et à la régénération, qui détruisent et reconstituent sans cesse les combinaisons mouvantes de l'éternelle substance » (Bouché-Leclercq). Hadès devint ainsi Pluton, dieu bienfaisant et non pas terrible, ami des vivants dont il facilite l'existence par la fertilité qu'il dispense à la terre nourricière.



L'enlèvement de Perséphone. D'après une amphore.
(Overbeck, *Atlas der Kunstmythologie.*)

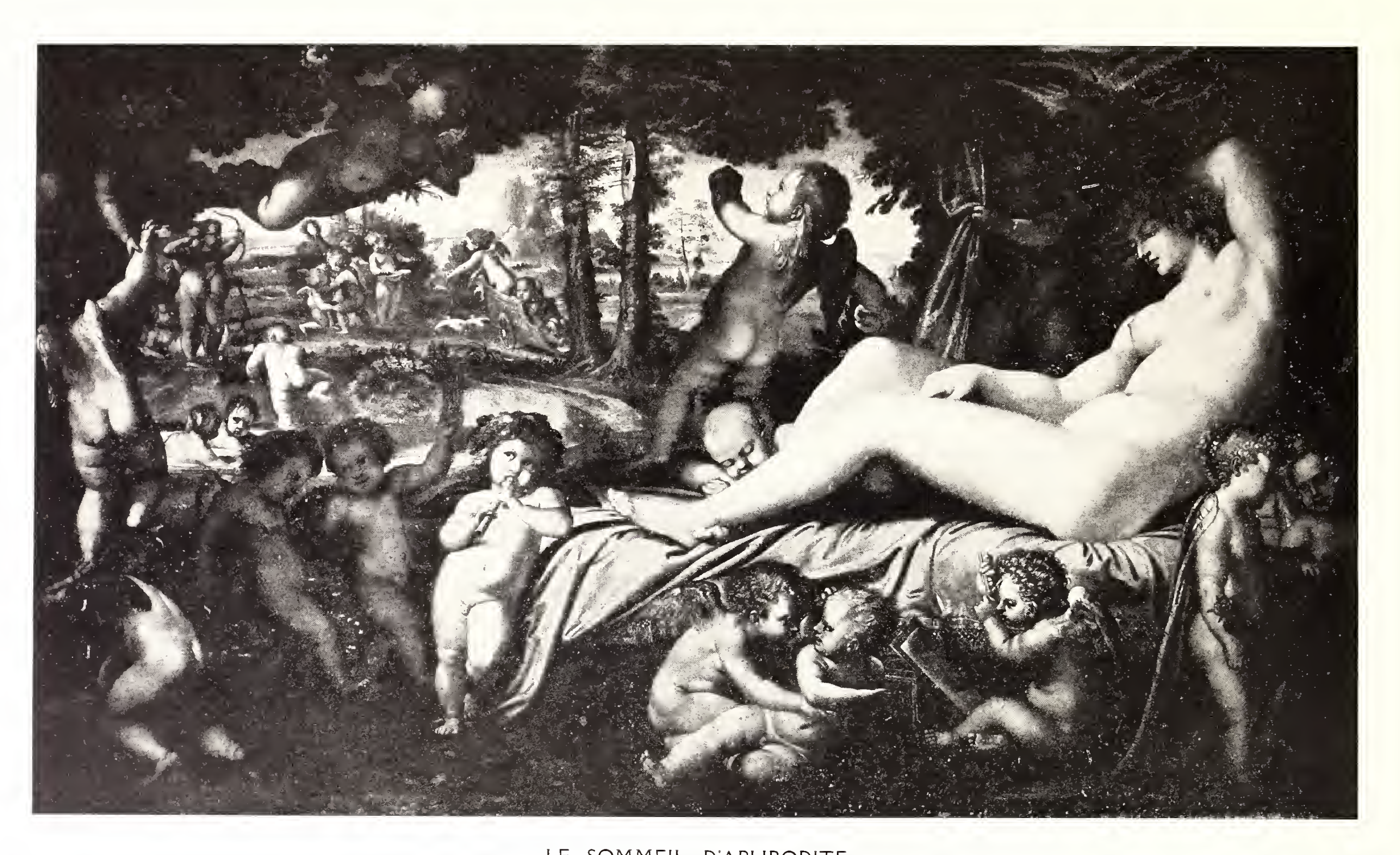
I. — HADÈS DANS LA MYTHOLOGIE.

NAISSANCE D'HADÈS.

Frère de Zeus et de Poseidon, d'Hera, d'Hestia et de Déméter, Hadès avait subi le même sort que les autres enfants de Kronos. Avalé par un père impitoyable, il n'avait été rendu à la lumière du jour qu'après la défaite définitive de Kronos par Zeus. Quand les Titans, par un retour offensif, menacent les destinées de la nouvelle dynastie divine, Hadès aide à les combattre de toutes ses forces. Son intervention est d'autant plus efficace qu'il n'a rien à redouter de ses adversaires. Grâce à la κυνέη, casque en peau de chien, il pouvait se rendre invisible en s'entourant d'un nuage impénétrable. C'était, d'après la légende, un cadeau des Cyclopes, de même que le foudre de Zeus et le trident de Poseidon. Nous ne savons cependant rien de précis sur les exploits d'Hadès dans la lutte contre les Titans, ni dans la Gigantomachie. Sa personnalité n'a d'autre part, comme celle la plupart des Olympiens, pas donné naissance à un grand nombre de mythes. Il ne sort qu'exceptionellement de son sombre royaume, d'abord quand il vient enlever Perséphone, la fille de Déméter, dont il fait son épouse, ensuite quand blessé par Héraklès il se rend dans l'Olympe pour se faire guérir par Paeon.

LE RAPT DE PERSÉPHONE.

L'hymne homérique à Déméter raconte, comment, du consentement de Zeus, Hadès enleva Perséphone, « à la démarche légère, comme elle jouait avec les filles aux puissantes mamelles de l'Océan, cueillant des fleurs dans une molle prairie, des roses, des crocus, de belles violettes, des glaïeuls, des jacinthes et un narcisse que, pour tromper la vierge au teint de rose, la Terre, désirant plaire à l'insatiable Hadès, produisit,



LE SOMMEIL D'APHRODITE

D'après le tableau de Caracci. Musée de Chantilly.

(Phot. Braun.)

par la volonté de Zeus, d'un éclat prodigieux, faisant à le voir, l'admiration de tous les dieux immortels et des mortels humains ; de sa racine cent têtes jaillissaient, et de son doux parfum tout le vaste ciel qui nous recouvre, toute la terre étaient réjouis, et aussi le gouffre salé des mers. La jeune fille étonnée étendit à la fois les deux mains pour saisir ce jouet délicieux : mais soudain la vaste terre s'entr'ouvrit, dans la plaine Nysienne, et l'insatiable roi, fils du célèbre Kronos,



Hadès et Perséphone.
(*Annali dell' Instituto archaeologico.*)

en sortit avec ses coursiers immortels. Il la porta, malgré sa résistance, sur son char d'or, et l'emmena gémissante. Alors, elle jeta des cris perçants, invoquant le maître suprême, le tout puissant fils de Kronos ; mais nul des dieux, nul des mortels humains n'entendit sa voix ni celle de ses compagnes chargées de fleurs. »

On lira dans un autre chapitre les tribulations de Déméter à la recherche de sa fille enlevée par Hadès. Celui-ci, auprès duquel Zeus a délégué le subtil Hermès, consent à laisser Perséphone quitter pendant quelque temps le royaume des ténèbres, après lui avoir fait manger secrètement des

graines de grenade « pour qu'elle ne restât pas toujours auprès de sa mère vénérable ». Avant son départ il lui adresse ces bienveillantes paroles : « Va, Perséphone, auprès de ta mère voilée de noir, pars et emporte en ton sein du courage et de bienveillants désirs, et ne t'afflige pas plus que les autres femmes. Je ne serai pas pour toi parmi les immortels un indigne époux, moi frère du souverain des dieux. A ton retour ici, tu règneras sur tout ce qui se meut et respire, et tu jouiras des plus grands honneurs parmi les divinités. Toujours les hommes qui pratiquent l'iniquité seront punis, à moins que par des sacrifices, ils ne se rendent favorables à ta volonté, accomplissent les rites et t'offrent des sacrifices convenables. »

Le conflit entre Déméter et Hadès se termine donc par un compromis. Perséphone partagera son temps entre sa mère et son époux ; elle résidera un tiers de l'année « dans les profondeurs de la terre », les deux autres tiers elle les passera avec Déméter et « avec les autres dieux immortels. » D'après une autre version postérieure, Perséphone vécut la moitié de l'année avec sa mère, l'autre moitié avec son époux.

HADÈS ET HÉRAKLÈS.

L'une des tâches imposées à Héraklès consista à ramener des enfers le plus farouche des gardiens du royaume d'Hadès, le chien Cerbère. Guidé par Hermès, le héros pénètre dans la sombre demeure. D'après une légende basée sur une peinture de vase, Héraklès arrive devant Hadès qui, effrayé à sa vue, s'enfuit tandis que Perséphone, plus courageuse, se contente de se lever de son trône. D'après la version la plus commune, le dieu des enfers aurait permis au héros d'emmener Cerbère s'il réussissait à s'emparer de cet animal sans faire usage de ses armes. Enfin, un passage de l'Iliade dit qu'Héraklès lança à Hadès une flèche rapide et lui causa d'amères tortures. « Alors, le cœur gémissant Hadès vint au palais de Zeus, la flèche encore plongée dans sa forte épaule, et affligé en son âme. Paeon le guérit en lui appliquant ses baumes salutaires, car la mort n'avait point de prise sur les dieux. »

MINTHE ET LEUTÈ.

L'épouse d'Hadès ne connut pas comme celle de Zeus un grand nombre de rivales. On ne trouve en effet dans les auteurs anciens que la mention de deux aventures amoureuses dans lesquelles le dieu des enfers joue un rôle. C'est d'abord celle de Minthe, nymphe du monde souterrain qu'Hadès poursuivit de ses désirs. Perséphone, ou, suivant d'autres auteurs, Déméter, s'acharna sur la malheureuse qui fut piétinée, ou encore mise en pièces. Hadès ne vint pas à son secours ; il se borna à la métamorphoser en une plante qui poussa d'abord sur la montagne Minthe, en Triphylie. Ce fut la menthe, désormais consacrée au dieu infernal.

Leutè était, d'après la légende, une fille d'Océan qu'Hadès emmena dans son royaume. Quand elle mourut, elle fut métamorphosée en un arbre, le seul qui poussait dans les Champs Elysées, le peuplier argenté, dont les feuilles servirent à Héraklès pour se tresser une couronne quand il revint des enfers.

II. — ATTRIBUTIONS ET DOMAINE D'HADÈS.

PHYSIONOMIE D'HADÈS. LE TARTARE.

Les épithètes, assez rares d'ailleurs en comparaison de celles des autre dieux, qui accompagnent le nom d'Hadès dans les poésies homériques, nous permettent de nous faire une idée précise de sa physionomie. Il est appelé le fort, le vigoureux, le monstrueux, le prodigieux, le terrible, l'odieux, le haïssable, le triste, le dur, l'intraitable, l'indomptable, l'abominable, l'invisible, le nocturne, le plus détestable des dieux. Une divinité ainsi conçue n'était guère faite pour inspirer la sympathie et devint en effet plutôt un objet d'effroi pour les hommes. Quand on s'adressait à elle, on employait toutes sorte de circonlocutions pour ne pas laisser transpercer l'involontaire répulsion qu'on éprouvait vis-à-vis d'un dieu dont on souhaitait surtout d'être oublié.

Hadès est, avant tout, le dieu des morts qu'il emmène et reçoit dans son royaume souterrain. Mais il s'occupe aussi des vivants, à l'égard desquels il exerce une redoutable mission. « Toujours les hommes qui pratiquent l'iniquité seront punis », dit-il lui-même à Perséphone dans un passage cité plus haut. Il veille sur l'observation des règles de la justice et en particulier frappe impitoyablement ceux qui se sont rendus coupables de parjure et que rien ne saurait soustraire à sa terrible vengeance.

Où les anciens plaçaient-ils l'empire d'Hadès, souvent désigné sous le nom d'Erèbe ? Homère nous dit que le palais d'Hadès est à la même distance du Tartare que la terre l'est du ciel. Pour y aborder, Ulysse, sur les conseils de Circé n'aura qu'à s'abandonner, avec son navire, « au souffle de Borée. Lorsqu'il aura porté ton navire au travers des flots de l'Océan, jusqu'aux humbles rivages et au bois sacré de Perséphone, où croissent de grands peupliers et des saules sans fruits, aborde, et va toi-même au séjour d'Hadès. Là tombent dans l'Achéron le Periphlégéthon et le Cocyte qui emprunte ses ondes au Styx. Une roche marque le confluent de ces deux fleuves tumultueux ». Le roi d'Ithaque raconte lui-même son voyage au pays des ténèbres. « Durant tout un jour, le vaisseau vogue à pleine voile ; le soleil disparait, les ombres obscurcissent tous les chemins et nous atteignons la rive opposée de l'Océan aux profonds abîmes. C'est là que s'élève la ville des Cimmériens, peuples toujours enveloppés de nuées et de brouillards, jamais le soleil ne les regarde de ses rayons, soit qu'il monte dans le ciel étoilé, soit que du ciel il redescende sur terre ; une nuit lamentable est toujours étendue sur ces infortunés mortels. Nous abordons au rivage, nous y arrêtons le navire et nous côtoyons l'Océan jusqu'aux lieux que nous a indiqués la déesse. »

Pour évoquer les âmes des morts, Ulysse s'arrête à l'entrée du royaume des ténèbres, situé dans les profondeurs de la terre. Il est séparé du monde des vivants par « de grands fleuves, par des courants terribles, et surtout par l'Océan » dit le poëte de l'Odyssée. Les plus connus de ces fleuves sont le Styx et l'Achéron. Le premier est lui-même une divinité terrible que les dieux invoquent en prêtant serment. Homère fait dire à Hera : « J'en prends à témoin et la terre et le

vaste ciel qui est au-dessus de vos têtes, et le Styx dont les eaux descendent de haut dans les terres. » Hésiode nous dépeint de son côté « la fille aînée de l'Océan au rapide reflux, la formidable Styx abhorrée des immortels. Le beau palais qu'elle habite loin des autres dieux, s'élève couronné de rocs énormes et soutenu par des colonnes d'argent qui montent vers le ciel..... Si l'un des habitants de l'Olympe s'est rendu coupable d'un mensonge, Iris, envoyée par Zeus pour consacrer le grand serment des dieux, va chercher au loin dans une aiguière d'or cette onde fameuse qui descend,



Le palais d'Hadès. D'après un vase de Ruvo.
(Conze, *Heroen und Goettergestalten.*)

toujours froide, du sommet d'une roche élevée. La plupart des flots du Styx jaillissent de leur source sacrée, coulent sous les profondeurs de la terre immense dans l'ombre de la nuit et deviennent un bras de l'Océan. La dixième partie en est réservée au serment : les neuf autres, serpentant autour de la terre et du vaste dos de la plaine liquide, vont se jeter dans la mer en formant mille tourbillons argentés, tandisque l'eau qui tombe du rocher sert au châtiment des dieux. Si l'un des immortels qui habitent le faîte du neigeux Olympe se parjure en répandant des libations, il languit pendant toute une année, privé du souffle de la vie, ne savoure plus ni l'ambroisie ni le nectar et reste étendu sur sa couche sans respiration, sans parole, plongé dans un fatal engourdissement. Lorsque après une grande année sa maladie a terminé son cours, il est condamné à des tourments nouveaux: durant neuf années entières, il vit séparé des dieux immortels, sans jamais se mêler à leurs conseils

ou à leurs banquets ; à la dixième année seulement il rentre dans l'assemblée de ces dieux habitants de l'Olympe. Ainsi les dieux consacrèrent au serment l'onde incorruptible du Styx, cette onde antique qui traverse les lieux hérissés de rochers. » L'Achéron était le plus connu des fleuves du monde souterrain. On retrouvait un cours d'eau de ce nom dans un des quartiers les plus sauvages de l'Elide, le pays des Thesprotes. Après avoir coulé à travers un pays très accidenté, où il disparait par instants dans de profonds abîmes pour ne reparaître que plus loin, cet Achéron forme, près de son embouchure dans la mer, non loin de l'ancienne ville d'Ephyra, un lac marécageux aux exhalaisons malsaines. L'imagination populaire croyait qu'il y avait là une entrée dans le monde souterrain. De bonne heure l'antre d'Ephyra fut le siège d'un oracle où l'on venait évoquer les morts par des formules magiques ou des sacrifices sanglants.



Hadès-Pluton
tenant le sceptre et la corne d'abondance.
(Conze, *Heroen und Goettergestalten.*)

Pour traverser l'Achéron, les âmes des morts devaient avoir recours aux bons offices d'un personnage devenu très populaire dans la légende, le nautonier Charon. Il est représenté sous les traits d'un vieillard peu accueillant et rébarbatif. Son premier soin était de réclamer l'obole que chaque passager devait lui remettre et il chassait impitoyablement tous ceux qui n'en étaient pas pourvus.

Une large porte ouvrait l'accès du monde souterrain, mais le seuil était défendu par un monstre terrible, le chien Cerbère. D'après Hésiode, il était, de même que le chien Orthos et l'hydre de Lerne, le produit de l'accouplement de deux êtres monstrueux dont nous avons déjà parlé, le géant Thyphœus et Echidna « nymphe immortelle, à jamais exempte de vieillesse ». Le poète de la Théogonie nous parle de « l'horrible, du dévorant Cerbère, le gardien des demeures d'Hadès, le monstre aux cinquante têtes, à la voix d'airain, au corps énorme, à la force indomptable ». Le nombre des têtes du gardien de l'empire souterrain varie suivant les auteurs. Tantôt il en a une, tantôt trois, tantôt cinquante. Son aspect extérieur n'est pas davantage representé d'une façon uniforme. Parfois Cerbère ressemble à un chien ordinaire, ou bien il a des pattes de lion, ou encore des serpents se détachent de toutes les parties de son corps. Remuant la queue et les oreilles, il semble inviter les arrivants à entrer, mais une fois qu'ils ont franchi le seuil redoutable, il s'oppose à toute tentative de retour en arrière et est prêt à dévorer celui qui s'y risquerait. C'est dans

la légende de la descente d'Héraklès aux enfers que Cerbère joue le rôle le plus important. Il en sera plus longuement question dans le chapitre consacré au plus fameux des héros de la mythologie grecque.

Quel était le sort réservé à ceux qui pénétraient dans la région souterraine qu'on appelle souvent l'Hadès, du nom même du dieu qui y règne ? Il ne saurait être question ici de nous étendre longuement sur ce sujet qui ressort plutôt du domaine de l'histoire religieuse proprement dite et de celui de la philosophie. D'après les conceptions les plus anciennes, l'Hadès était un lieu de tristesse et de désolation. On ne tarda pas cependant à modifier cette idée, et à établir une distinction, dont on trouve déjà une indication dans l'Odyssée. Protée dit en effet à Ménélas : « Toi, parcequ'en épousant Hélène tu es devenu le gendre de Zeus, tu n'es pas condamné à mourir ni à subir le destin dans Argos féconde en coursiers. Mais les dieux t'enverront dans les Champs Elysées, aux confins de la terre, où déjà réside le blond Rhadamanthe. En ce lieu la vie est facile aux hommes, ils ne connaissent point les neiges, les longues pluies, les frimas, mais toujours l'Océan, pour les rafraîchir, exhale la douce haleine de Zéphyre. » Hésiode de son côté parle des « Iles des Bienheureux » où il place les héros, issus de la quatrième race d'hommes. « Exempts de toute inquiétude, ils habitent les iles des Bienheureux, par delà l'Océan aux gouffres profonds, et trois fois par an la terre féconde leur prodigue des fruits brillants et délicieux. » Au début, les Champs Elysées et les iles des Bienheureux ne sont que le séjour privilégié de quelques élus, objets d'une faveur spéciale de la part des dieux auxquels les rattachent souvent des liens de parenté. Sous l'influence des Mystères d'Eleusis et de l'orphisme, l'accès de ces endroits de délices s'ouvrit de plus en plus largement au commun des mortels, et finalement tous ceux qui durant leur vie avaient vécu honnêtement et justement seront admis à y pénétrer.



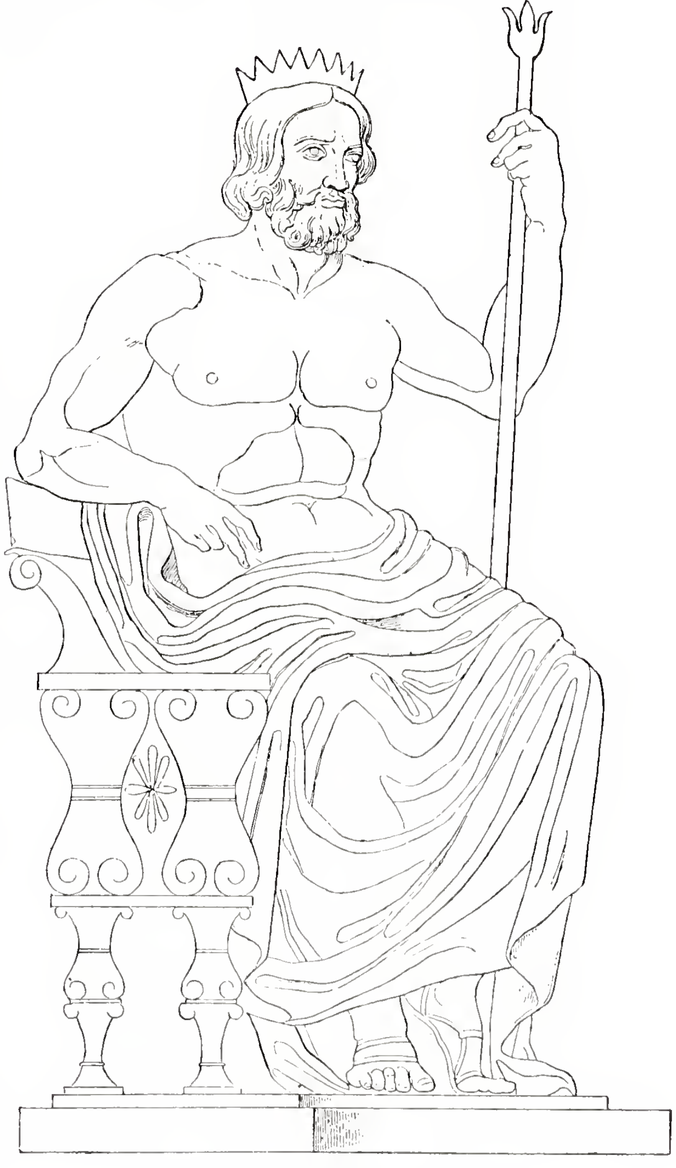
Hadès de la Villa Borghèse.

On confond quelquefois le royaume d'Hadès avec le Tartare dont il a déjà été question plus haut (v. p. 10) à propos de la lutte de Zeus contre les Titans. « Aussi loin de la surface que la terre l'est du ciel » le Tartare sert de prison aux Titans vaincus. Zeus veut y précipiter son propre fils Apollon qui avait tué les Cyclopes. Il ne renonce à son dessein que sur l'intervention de Leto, mère d'Apollon, mais se montre moins clément envers les Aloades, Otos et Ephialtès. A une époque

ultérieure il devint le lieu de supplice de ce qu'on appellerait aujourd'hui des criminels de marque, comme Tantale, Tityos, Sisyphe. A la fin, on en fera le séjour de tous les impies et de tous les coupables, un véritable « enfer ».

TRANSFORMATION DU TYPE D'HADÈS. PLUTON.

La conception de la personnalité d'Hadès comme dieu du monde souterrain et de la mort, à laquelle ne se rattachaient que des idées de terreur et d'effroi, subit, à partir d'une certaine époque, une très curieuse transformation. Il est impossible d'indiquer d'une manière précise le moment où commence cette évolution, mais on constate que dès le cinquième siècle avant Jésus-Christ c'est chose faite. On attribue généralement à l'influence des mystères d'Eleusis, et aux rapports établis entre Hadès et Perséphone, ce changement radical qui se traduisit dans le langage même par la substitution d'un nom nouveau, celui de Pluton, à l'ancien nom, objet d'une crainte insurmontable pour ceux qui devaient le prononcer.



Hadès sur son trône.
(Monumenti dell' Instituto archaeologico.)

Dès lors on se trouve en face d'un dieu qui mérite la bienveillance des hommes, parceque c'est lui qui permet à l'humanité de subsister. De lui dépend la fécondité de la terre nourricière ; tout ce qui sort du sol est un présent de Pluton. Il est également le maître et le dispensateur des richesses que la terre recèle dans son sein ; il n'accorde pas seulement aux mortels les aliments abondantes qui couvrent les plaines. Par la mise à leur disposition des métaux, il procure en même temps aux hommes les moyens d'accroître leur bien-être et de s'enrichir. L'un des principaux attributs du dieu envisagé sous ce rapport, ce sera la corne d'abondance, source inépuisable de richesses de tout genre. Sans doute le type primitif d'Hadès ne disparaît pas complètement, mais le nombre de ses adeptes diminue de plus en plus, tandisque ceux de Pluton deviennent chaque jour plus nombreux.

III. — LES LIEUX DE CULTE.

RARETÉ DES SANCTUAIRES D'HADÈS.

En sa qualité de dieu du monde souterrain, domaine de la mort, Hadès ne possède pas cette foule de sanctuaires où toutes les autres divinités helléniques voyaient accourir leurs adorateurs. Comme il a déjà été dit, on souhaitait avant tout d'être oublié de lui ; on osait à peine prononcer son nom et on employait toutes sortes de périphrases et de circonlocutions pour le désigner. Aussi ne trouve-t-on dans les auteurs anciens que la mention d'un seul temple d'Hadès, dans la ville de Pylos. Celle-ci, attaquée par Héraklès, avait dû son salut à l'intervention du dieu infernal et c'est pour commémorer ce fait que les Eléens lui avaient élevé ce sanctuaire. Encore n'était-il ouvert qu'une fois par an, et à un seul prêtre, car le chemin de la mort ne devait être accessible à personne.

Sous le nom de Pluton, le dieu était l'objet d'un culte un peu plus répandu, mais il est le plus souvent associé à une autre divinité, Déméter ou sa fille Perséphone. On lui avait principalement consacré les lieux qui, par leur situation, semblaient être en relations avec le monde souterrain, gouffres, grottes, auxquels on donnait le nom de Ploutonia ou encore de Charonia, (de Charon, le nautonier de l'Achéron dont nous avons parlé plus haut).

Les principaux de ces sanctuaires étaient le siège d'oracles que M. Bouché-Leclercq subdivise en deux catégories : les oracles nécromantiques et les oracles médicaux. Parmi les premiers il faut citer « la caverne d'Ephyra en Thesprotie, l'Averne de Cumes, les Plutonia ou Charonia de Phigalie, du Ténare, d'Héraclée du Pont qui n'attiraient que les passions violentes, la curiosité sacrilège des secrets d'outre-tombe et où on n'attendait que des visions funèbres, appelées par le pouvoir des formules magiques ou du sang versé ». Les seconds étaient des « officines médicales où les malades viennent demander la vie à qui peut la leur ôter et où voltigent, les mains pleines d'équivoques savantes, des songes tout prêts à sourire aux riches offrandes ».

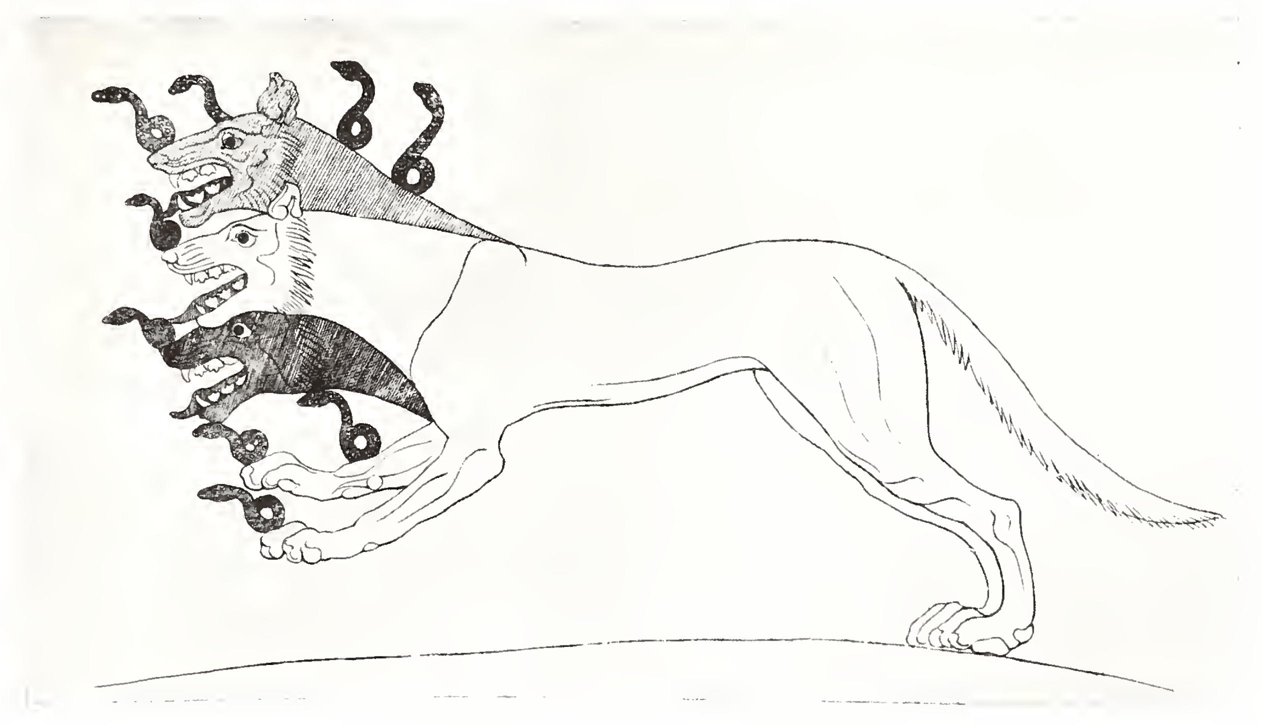
Le plus connu des sanctuaires de ce genre était celui d'Acharaca, en Asie Mineure, dans le bassin du Méandre. Au milieu d'un bois s'élevait un temple dédié à Pluton et à Perséphone, et un peu plus bas « un soupirail d'enfer ». Voici ce que Strabon nous dit à son sujet : « On dit que les malades et ceux qui font cas de ces médications divines se transportent là et logent dans le bourg, près de l'antre, chez des prêtres expérimentés qui pratiquent l'incubation à leur place et ordonnent des traitements d'après leurs songes. Ce sont ces gens-là qui invoquent l'assistance des divinités. Souvent aussi, ils conduisent leurs clients dans la grotte et les y installent à demeure comme en une fosse et sans nourriture pendant plusieurs jours. Il arrive que les patients font eux-mêmes des rêves, mais ils ont recours aux prêtres pour les initier et les conseiller. Pour tous autres ce lieu est inaccessible et funeste. Chaque année se tient à Acharaca une foire (*πανήγυρις*) et c'est alors surtout qu'on peut voir et entendre des gens qui prônent ces merveilles. »

LE DÉPART D'ADONIS

D'après le tableau de Rubens. Musée du Puy.

(Phot. Bulloz.)

Le même auteur nous parle également d'un autre Plutonium réputé qui se trouvait dans la même région, à Hiérapolis. « Le Plutonium, situé sous un petit ressaut de la montagne qui le surplombe, est une ouverture étroite, juste assez large pour admettre un homme, mais excessivement profonde. L'accès est défendu par une grille carrée, d'un demi-phlètre de pourtour. Le trou est rempli d'une vapeur brumeuse et épaisse, telle qu'il est difficile de distinguer le sol. Quand il ne fait pas de vent, ceux qui font cercle autour de la grille ne sont nullement incommodés par l'air, parce que cette vapeur ne s'y mêle pas ; mais tout animal qui pénètre dans l'enceinte est immédiatement frappé de mort ; les



Le chien Cerbère. (Conze, *Heroen und Goettergestalten*.)

taureaux qu'on y introduit tombent et en sont retirés sans vie ; nous y avons nous-même lancé des moineaux qui sont tombés aussitôt asphyxiés. Mais les Galles eunuques y pénètrent sans danger ; ils s'approchent même de l'ouverture, se penchent dessus, y entrent même jusqu'à un certain point en retenant le plus qu'ils peuvent leur respiration, car nous avons vu sur leur figure l'indice d'une certaine suffocation qu'ils supportent soit en vertu d'une tolérance particulière aux castrats, soit à cause d'une attention de la Providence qui se comprend lorsqu'il s'agit d'enthousiasme, soit par l'effet de quelques antidotes. »

Dans la Grèce proprement dite on honorait le dieu du monde souterrain en communauté avec Déméter ou Perséphone dans un certain nombre de sanctuaires, dont les plus nombreux, au nombre de six, se trouvaient dans le Péléponèse. On trouvait, d'autre part, une statue du dieu dans le temple d'Athéna à Choronée, et à Athènes son image se dressait à côté de celles d'Hermès et de Gæa dans un temple où les accusés acquittés par le tribunal de l'Aréopage avaient coutume d'apporter des offrandes. Enfin, à Eleusis, Pluton était honoré en même temps que Déméter et Perséphone.

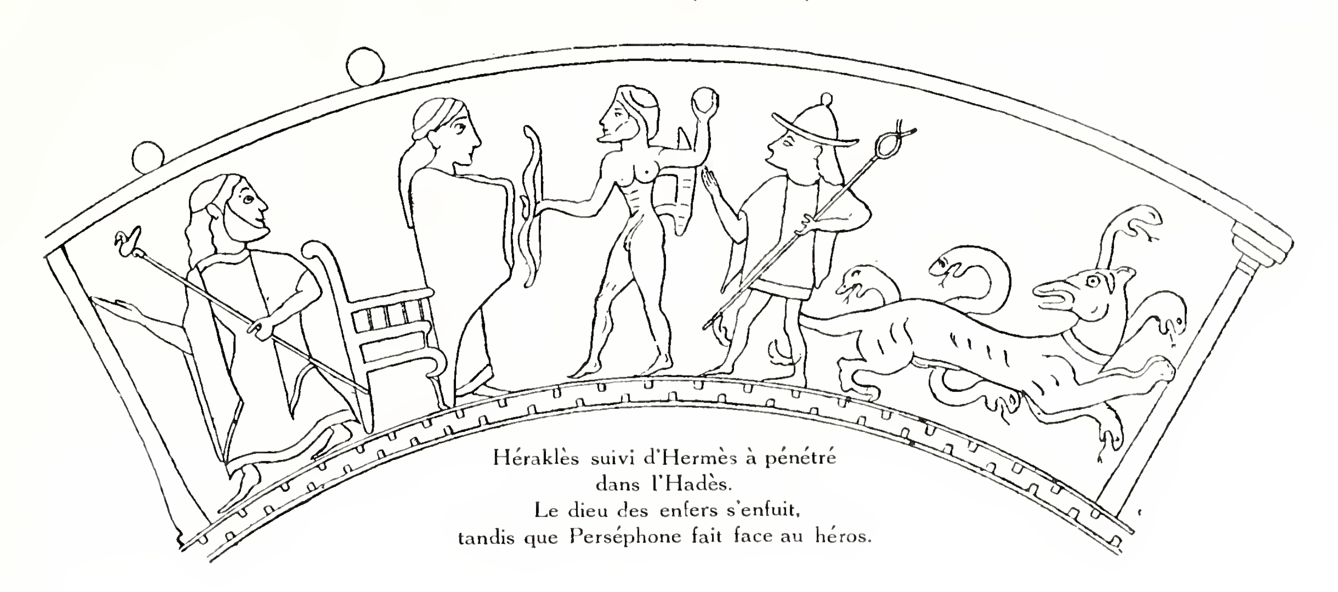
Comment se pratiquait en général le culte du dieu des enfers ? Nous ne possédons à ce sujet que de très maigres données. Un passage de l'Iliade nous montre Altheia, mère de Méléagre, invoquant les dieux. « Elle frappait de ses deux mains la terre féconde ; elle conjurait à genoux, le sein sillonné de larmes, Hadès et Perséphone de donner la mort au fils né de ses entrailles. » Pour attirer l'attention du dieu on frappait donc la terre des mains, ou encore des pieds. Afin de se le rendre favorable, on lui sacrifiait des victimes, principalement des moutons, qui devaient être de couleur noire. Les animaux consacrés à Hadès étaient le chien, le loup et le serpent ; parmi les arbres, il faut citer le cyprès qui pare aujourd'hui encore nos cimetières, et parmi les fleurs le narcisse.

REPRÉSENTATIONS ARTISTIQUES. Les mêmes raisons qui expliquent le peu de développement du culte d'Hadès nous font comprendre pourquoi les artistes grecs se sont peu attachés à représenter dans leurs œuvres la figure du dieu des enfers. Il n'occupe dans l'art hellénique qu'une place très modeste à côté de celle de ses deux frères, Zeus et Poseidon, dont il ne se différencie d'ailleurs que par l'expression plus sombre de ses traits, par ses longs cheveux et sa barbe assez inculte. Habitant des froides régions, Hadès est généralement représenté avec d'amples vêtements destinés à le garantir contre les rigueurs de la température.

C'est sur des peintures de vases et des bas-reliefs qu'on trouve le plus grand nombre de représentations artistiques du dieu des enfers. La mention la plus ancienne que nous possédions à ce sujet est celle de Pausanias qui dit qu'Hadès figurait sur les bas-reliefs du trône d'Apollon d'Amyclée par Bathykles. On a retrouvé près de Sparte une série de bas-reliefs, où l'on a cru reconnaître Hadès et Perséphone, mais cette identification n'est pas généralement admise. Il n'en est pas de même de quelques vases à figures noires, de style archaïque, où la figure du dieu infernal ressort très distinctement.

Un sculpteur de l'époque classique, Agoracritos, élève de Phidias, avait exécuté pour la ville de Coronée un groupe au sujet duquel les auteurs anciens n'étaient eux-mêmes pas d'accord. D'après Pausanias ce groupe représentait Hadès et Athéna, tandis que Strabon y voit Zeus et Athéna. Sur les peintures de vases de cette époque, on constate la transformation qui s'était opérée dans la conception du dieu des enfers sous l'influence des mystères d'Eleusis. Hadès apparaît comme un dieu bienfaisant, dont le principal attribut est la corne d'abondance.

Bryaxis d'Athènes, contemporain de Scopas, fut l'auteur d'une statue de Serapis, donnée par une ville grecque à Pholémée Philadelphe qui la fit élever sur le promontoire de Rhakotis. Suivant certains auteurs, les traits de Serapis se confondraient avec ceux d'Hadès et nous aurions là l'expression idéale du type de notre dieu. L'artiste avait employé presque tous les métaux connus dans l'édification de cette statue, l'or, l'argent, l'airain, le plomb, l'étain et avait recouvert le tout d'une couche de peinture foncée. C'était probablement une statue assise, dont on a rapproché celle de la Villa Borghèse. Si nous citons la tête de marbre de la collection Chigi et quelques peintures murales d'époque postérieure, nous aurons donné un tableau succinct de tout ce qu'on sait au sujet des représentations artistiques du dieu des enfers.



Héraklès suivi d'Hermès à pénétré dans l'Hadès. Le dieu des enfers s'enfuit, tandis que Perséphone fait face au héros.

III. — LES SATELLITES D'HADÈS. LES KÈRES. LES HARPYES. LES ERINYES.

LES KÈRES. A côté d'Hadès et de son épouse Perséphone, on voit encore apparaître dans la mythologie grecque un certain nombre de divinités infernales dont il n'est pas toujours aisé de distinguer nettement le caractère essentiel. C'est particulièrement le cas des Kères qui, sous plusieurs rapports, se confondent avec les Moires. D'après la conception d'Hésiode c'étaient des génies de la mort et de la vengeance. « Les Kères noires, faisant grincer leurs dents blanches, aux yeux terribles, sanglantes, insatiables, se disputaient ceux qui tombaient. Toutes étaient avides de boire le sang noir. Quand elles tenaient un guerrier gisant sur le sol ou qui venait de tomber blessé, elles enfonçaient leurs grands ongles dans sa chair, et son âme s'en allait dans l'Hadès et dans le Tartare glacé. Rassasiées de sang humain, elles rejetaient ce cadavre derrière elles et elles couraient, à travers le tumulte et le carnage, à de nouvelles proies. » Leur manteau était rouge du sang des guerriers tombés sur le champ de bataille. Elles frappent d'ailleurs l'homme partout, aussi bien dans son lit que sur les flots de la mer. On les appelle parfois les chiennes et les filles d'Hadès.

Le type de ces génies de la mort se rapproche de celui des Moires dans la conception d'après laquelle chaque homme en naissant avait sa Kère qui le suivait pendant tout le cours de sa vie et déterminait l'instant de sa mort. C'est ainsi qu'Achille a le choix entre deux de ces divinités : l'une lui accordera une vie longue, mais sans gloire, s'il ne quitte pas son pays natal ; avec l'autre il aura une existence courte mais glorieuse s'il va combattre sous les murs de Troie.

LES HARPYES. Divinités « ravisseuses », chargées de pourvoir d'habitants le monde souterrain, les Harpyes étaient, suivant Hésiode, les filles de Thaumas, fils lui-même de Pontos et de Gæa, et de l'Océanide Electre. D'autres auteurs leur assignent pour père Poseidon ou encore Typhœus. On

n'est pas davantage d'accord sur leur nombre, ni sur leur lieu de séjour. Nous connaissons les noms de deux d'entre elles, Aello et Okypète, auxquelles on en ajouta plus tard une troisième, Celaeno. Généralement on leur donne comme habitat les îles Strophades, dans la mer Egée, mais d'autres les transportent en Crète, en Thrace, en Scythie.

Le type des Harpyes nous apparaît d'abord sous la forme de femmes à la belle chevelure, pourvues d'ailes qui leur permettent de voler à travers les airs, comme messagères d'Hadès. On leur donne aussi des serres, puis un corps d'oiseau avec une tête humaine. Elles nous sont surtout connues par deux légendes, celle de Phineus et celle des filles de Pandareos.

D'après Apollonius de Rhodes, Phineus, fils d'Agénor, habitait sur les côtes de Bithynie. « Apollon lui avait accordé depuis longtemps le don de prévoir l'avenir ; faveur dangereuse qui devint la source de tous ses maux. Sans respect pour le maître des dieux, il découvrait hardiment aux mortels ses décrets sacrés. Zeus irrité le condamna à une éternelle vieillesse, priva ses yeux de la douce lumière du jour et voulut qu'il ne pût jamais se rassasier d'aucun mets. En vain ceux qui venaient consulter ses oracles, lui en apportaient sans cesse de nouveaux ; les Harpyes fondant tout à coup du haut des cieux, les lui arrachaient de la bouche et des mains. Quelquefois pour prolonger ses tourments en soutenant sa misérable vie, elles lui abandonnaient de légers restes sur lesquels elles répandaient une odeur si infecte que personne n'aurait eu le courage non seulement de s'en nourrir, mais même d'en supporter de loin la puanteur. »

Cependant Phineus ne désespérait pas de l'avenir car, doué du don de prédiction, il savait qu'il serait un jour délivré par les Argonautes. Dès que ceux-ci abordent sur son territoire, il les appelle à son secours. Il jure aux Boréades, Kalais et Zetes, qu'ils ne courront aucun risque à tuer les Harpyes. Les deux héros se précipitent, le glaive à la main, sur les monstres accourus auprès de Phineus et les pourchassent jusqu'aux îles Plotées. Au moment où ils vont les tuer, Iris intervient. Elle empêche le meurtre des Harpyes en jurant « par le Styx redouté des dieux même, qu'elles n'approcheront plus à l'avenir de la demeure de Phineus ». Les Boréades obéissent à cet ordre et laissent partir les Harpyes qui « se refugièrent dans une île de Crète ».

D'après une autre version, l'une des deux Harpyes serait tombée dans un cours d'eau du Péloponèse, le Tigre, qui prit d'elle le nom de Harpys. La seconde serait arrivée jusqu'aux îles Echinades qui dorénavant s'appelèrent Plotées.

L'Odyssée met dans la bouche de Pénélope le récit de la légende des filles de Pandareos. « Les dieux avaient fait périr leurs parents et, restées orphelines dans leur palais, Aphrodite les nourrit de lait, de miel délicieux et de vins délectables. Hera les doua, plus que toutes les autres femmes, de beauté, de prudence ; la chaste Artémis leur donna une taille majestueuse et Athéna leur enseigna les travaux les plus merveilleux. Or, tandis qu'Aphrodite est montée au vaste Olympe près du puissant Zeus, qui sait la fortune et le malheur des humains, afin de lui demander pour ses vierges chéries l'accomplissement d'un heureux hyménée, les Harpyes les enlèvent pour les donner comme suivantes aux odieuses Erinyes. »

D'après la légende, les deux chevaux immortels d'Achille, Balios et Xanthos, étaient nés de l'union d'une Harpye avec Zéphyre, et on donnait la même origine aux chevaux des Dioscures, Phlogon et Harpagos. Certains auteurs font également descendre d'une Harpye le cheval Arion auquel on attribue plus généralement pour mère Erinys.

LES ERINYES. Parmi les divinités souterraines, les Erinyes qui offrent d'ailleurs plus d'un rapport avec les Kères et les Harpyes, jouent un rôle considérable. Hésiode les fait naître, de même que les géants, des gouttes de sang qui s'écoulèrent de la blessure d'Ouranos mutilé par son fils Kronos. Eschyle en fait les filles de la Nuit, Sophocle les enfants de la Terre et des Ténèbres, un autre auteur leur donne pour père Phorkys et plus tard on leur attribue comme parents Hadès et Perséphone. Leur nombre varie également avec les époques. C'est dans Euripide qu'on les voit pour la première fois apparaître au nombre de trois et c'est seulement à partir de l'époque alexandrine qu'elles portent les noms distincts d'Alecto (celle que rien n'apaise), de Tisiphone (l'esprit de vengeance) et de Megaira (l'esprit de la haine).



Une Erinye. (Conze, *Heroen und Goettergestalten.*)

De même que les Harpyes, les Erynies sont des démons ailés qui poursuivent leur proie à travers les airs et plus tard on leur accordera même la faculté de se métamorphoser souvent et rapidement. Elles ont la peau noire et de longs vêtements flottants de même couleur. Leurs cheveux sont entremêlés de serpents. De la main elles tiennent tantôt une torche, tantôt un fouet. Une légende racontait que les femmes de Nysa, frappées par Megaira à coups de fouet avaient beuglé comme des taureaux et devenues folles avaient tué leurs enfants. Ajoutons que leur haleine était pestilentielle, de même que l'écume qui s'échappait de leur bouche. Aussi semaient-elles sur leur passage toutes sortes de maladies et empêchaient en particulier les plantes de se développer. Leur souffle et leur regard étaient également des flammes.

Quelle était la fonction des Erynies ? C'était de poursuivre les coupables, particulièrement ceux qui n'avaient pas observé les devoirs de la piété filiale. Nous voyons dans l'Iliade Arès s'exposer à la poursuite des Erinyes pour avoir porté secours aux Troyens contrairement au désir de sa mère, et la même menace plane sur Télémaque au cas où il viendrait à chasser sa mère de la maison paternelle. La mère de Méléagre invoque les Erinyes contre son fils parce qu'il a eu le malheur de tuer les frères d'Altheia. Enfin, les infortunes d'Œdipe proviennent de ce qu'involontairement

il s'est rendu coupable envers ses parents. Ce rôle de vengeresses du crime le plus épouvantable, le parricide, a servi de thème aux tragiques grecs, particulièrement dans les légendes d'Oreste et d'Œdipe mises à la scène par les plus grands dramaturges de l'antiquité.

Gardiennes du serment, les Erinyes s'acharnent contre les parjures et ceux qui n'observent pas les lois de l'équité. Les étrangers et les mendiants sont sous leur protection ; elles vont jusqu'à punir ceux qui enlèvent leurs petits aux oiseaux. En un mot, elles punissent tous les actes contraires à l'ordre naturel. Aucun coupable ne saurait se soustraire à leur action vengeresse. Il a beau se croire en sécurité. Au moment où il s'y attend le moins, les Erinyes fondent sur lui, s'établissent dans sa maison qu'elles détruisent, d'où elles le chassent pour le poursuivre jusqu'à ce qu'il tombe épuisé, rendu fou par les chants dont les terribles déesses fatiguent ses oreilles. Elles le pourchassent jusque dans le monde souterrain où elles veillent à ce qu'il soit puni comme il le mérite.

Se confondant avec les Parques et même les Kères, les Erinyes deviennent finalement de véritables déesses de la destinée. « Elle est grande, dit le poète, la puissance de la vénérable Erinys, chez les immortels et dans les enfers ; et parmi les mortels elle donne aux uns l'existence pleine de joie, aux autres une vie trempée de larmes. » Mais en même temps les Erinyes perdent leur caractère de divinités inexorables. Elles deviennent accessibles à l'idée de pardon et ne s'occupent plus uniquement de la poursuite des coupables. Les Erinyes deviennent les Euménides, déesses bienfaisantes qui savent à l'occasion écarter le danger, détourner d'un pays les vents nuisibles, la chaleur desséchante, la maladie et lui apporter la fertilité, le bien être sous toutes ses formes.

Dans un bois de chênes verts des environs de Sicyone, s'élevait un temple consacré aux Euménides où chaque année les habitants de la ville venaient offrir un sacrifice aux déesses. Il en était de même dans le voisinage d'Argos et de Mégalopolis. A Athènes même, le culte des Euménides était célébré dans un sanctuaire situé entre la colline de l'Aréopage et la pente occidentale de l'Acropole. Là se trouvait une crevasse considérée comme une entrée dans le monde souterrain. On offrait aux déesses des sacrifices nocturnes, mais principalement des libations de miel et de lait. Dans le bourg de Colone, rendu célèbre par la tragédie de Sophocle, *Œdipe à Colone,* se trouvait un bois sacré des Euménides, avec un autel placé à côté de ceux d'Apollon et d'Athéna. Là encore la légende plaçait une entrée dans le monde souterrain. Pour prier les déesses « il fallait, dit M. Hildt, remplir trois cratères, entourés de fils de laine, avec l'eau puisée à la source du bois ; à l'eau du troisième on mêlait du miel, puis on faisait des libations, en prenant soin de ne vider entièrement que le cratère d'hydromel ; sur le sol on étendait trois fois neuf branches d'olivier ; puis on priait à voix basse et l'on s'éloignait en silence sans regarder en arrière. »

Les Erinyes et les Euménides font l'objet d'un certain nombre de représentations artistiques dont les plus anciennes nous montrent ces divinités sous des traits analogues à ceux des Harpyes et des Gorgones. A partir d'une certaine époque on distingue deux types d'Erinyes : dans l'un les déesses sont représentées vêtues d'une longue tunique, avec des serpents dans les mains. Dans la seconde catégorie, les Erinyes apparaissent sous leur aspect redoutable, poursuivant les criminels

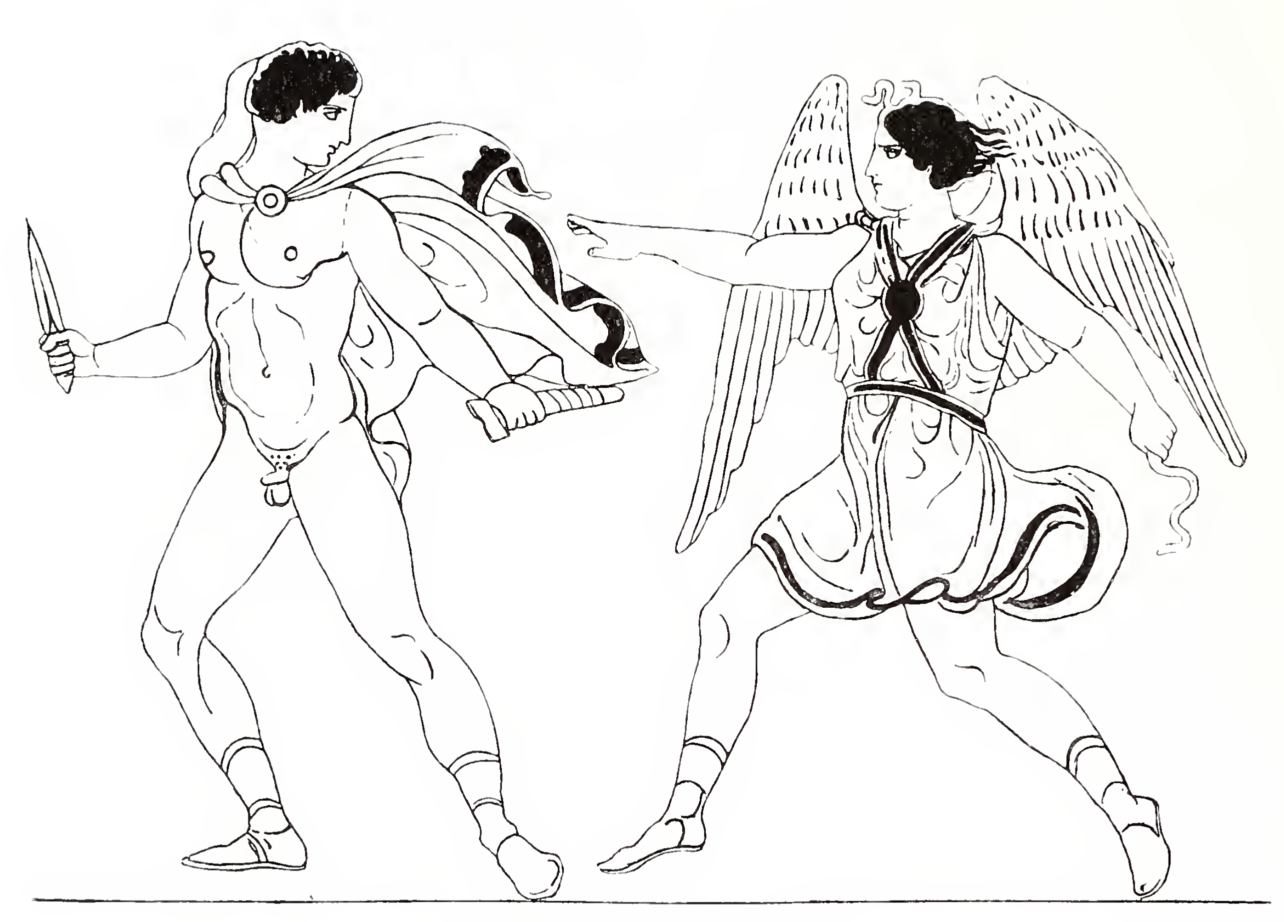
et courant, les genoux courbés. Pausanias nous apprend que Calamis avait sculpté une statue d'Erinys pour le sanctuaire de l'Aréopage et dit que cette figure n'avait absolument rien de terrible ni qui rappelât les sinistres divinités des enfers. Scopas représenta à son tour deux Erinyes conçues dans le même esprit. C'est sous l'influence d'Eschyle qu'apparaît le type de l'Erinys inexorable, dont la seule vue inspirait l'effroi et la terreur.

C'est naturellement la légende d'Oreste, poursuivi par les monstres infernaux, qui a fourni aux artistes grecs le principal sujet de leurs représentations des Erinyes.

On a retrouvé à Argos des bas-reliefs votifs dont l'un nous montre trois Euménides, tenant d'une main un serpent et de l'autre une fleur. Devant elles deux personnages, qu'on suppose être le mari et la femme, semblent implorer les déesses.



Heraklès et Cerbère.
D'après une amphore de Canosa.



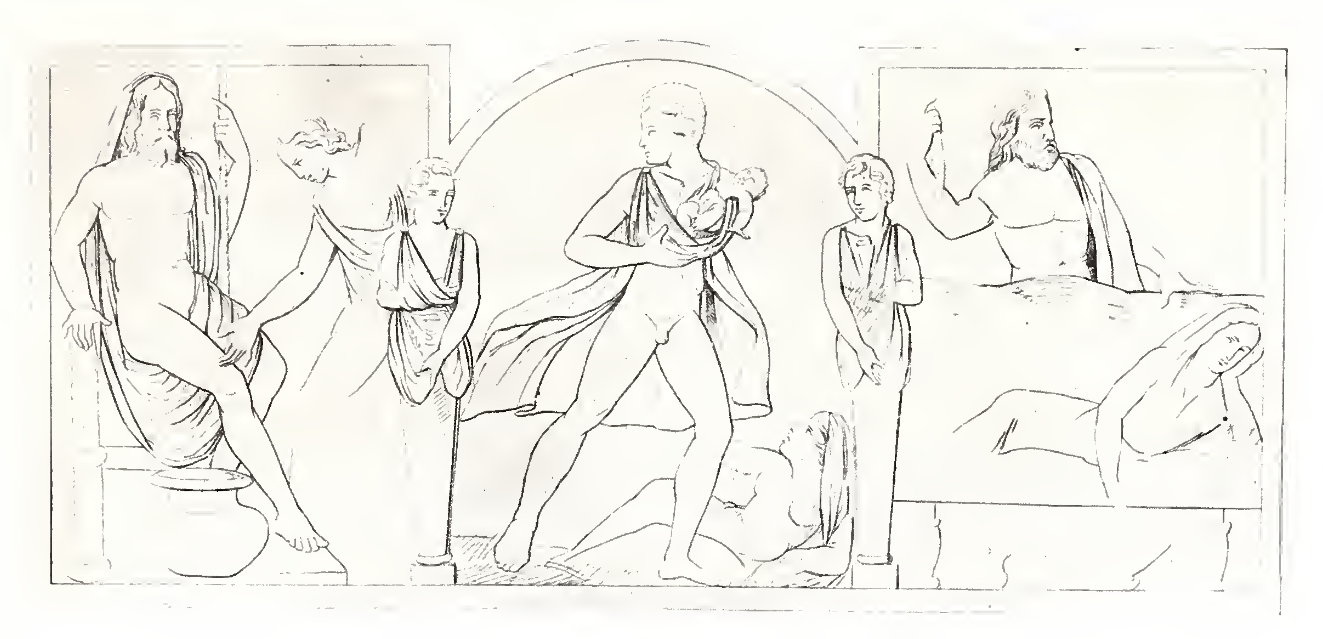
Erinys poursuivant Oreste.
(D'après Millingen. Vases Coghill.)



(Phot. Bulloz.)

LE JUGEMENT DE PÂRIS

D'après le tableau de Cézanne.



Naissance de Dionysos. D'après un sarcophage de Venise.
(Monumenti inediti dell' Instituto archaeologico).

CHAPITRE XIII

DIONYSOS

I. — LÉGENDES RELATIVES A DIONYSOS.

Il n'y a pas dans la mythologie grecque de personnage plus populaire que Dionysos ; il n'en est pas non plus dont l'histoire légendaire et en particulier l'origine aient, dès l'antiquité, soulevé plus de problèmes. Diodore de Sicile qui vivait au premier siècle de l'ère chrétienne écrivait déjà à ce sujet : « Les anciens mythographes et les anciens poètes ne sont pas d'accord entre eux dans ce qu'ils ont rapporté sur Dionysos et ils ont répandu sur son compte une quantité de récits merveilleux, si bien qu'il est difficile de parler clairement de la naissance du dieu et de ses actions. » D'autre part, d'après Cicéron, il n'y aurait pas eu moins de cinq dieux qui successivement portèrent le même nom et qui provenaient de la Crète, de l'Egypte, de la Phrygie, de Thèbes et du mont Cithéron. Enfin, au cours du XIX[e] siècle, un certain nombre de savants ont cru pouvoir concilier toutes ces données contradictoires en assimilant purement et simplement Dionysos au dieu védique Soma qui, de l'Inde, aurait vu son culte se répandre parmi les populations dites aryennes, sous les formes les plus diverses. Il a malheureusement fallu renoncer à cette dernière explication qui n'a plus, pour ainsi dire, qu'un intérêt rétrospectif. Tout ce qu'il est permis d'affirmer c'est que d'après les mythographes anciens, Dionysos apparaît sous le double aspect d'une divinité, d'origine hellénique d'après les uns, de provenance étrangère d'après les autres.

NAISSANCE DE DIONYSOS.

Nous possédons diverses légendes relatives à la naissance de Dionysos. Plusieurs localités revendiquaient l'honneur d'avoir vu naître le dieu. C'est ce qui ressort du fragment suivant d'un hymne homérique à Dionysos, cité par Diodore de Sicile. « Les Dracaniens, les habitants d'Icare exposés aux tempêtes, les Naxiens, la race divine des Iraphiotes, ceux qui habitent les rives de l'Alphée aux tournants profonds, les Thébains, réclament, ô Seigneur, ta naissance. Ils se trompent. Tu naquis du père des dieux et des hommes, loin des mortels, à l'insu d'Hera aux bras blancs. (Tu reçus le jour) à Nysa, sur une montagne élevée



Naissance de Dionysos. (Clara, Musée.)

couverte de bois fleuris, loin de la Phénicie, et près des ondes de l'Egyptos. » L'opinion la plus généralement admise était cependant celle qui faisait naître Dionysos à Thèbes et lui donnait comme parents Zeus et Sémélé. Celle-ci était fille de Cadmos et d'Harmonia. Son éclatante beauté attira les regards du maître de l'Olympe auquel elle accorda ses faveurs dans le palais même de Cadmos. Mais Hera, mise au courant de l'aventure, jura la perte de sa rivale. Elle prend les traits de la nourrice même de Sémélé, et conseille immédiatement à la trop crédule amante de Zeus de demander à celui-ci de venir la voir dans tout l'éclat de sa majesté. Sans défiance, Sémélé fait prêter au maître de l'Olympe le serment qu'il exaucera tous ses désirs. Zeus y consent volontiers, mais quand il apprend ce qu'on attend de lui, il essaye de faire renoncer la fille de Cadmos à ce caprice. Rien n'y fait. Esclave de son serment, Zeus apparaît à Sémélé sur son char, au milieu du tonnerre et des éclairs. A cette vue, la malheureuse expire immédiatement sous l'empire de la frayeur, ou d'après

une autre version est frappée par la foudre qui en même temps met le feu au palais. Elle portait dans son sein le fruit de ses amours avec le roi des dieux. Celui-ci prit l'enfant qui n'était pas encore arrivé à terme et le cousit dans sa cuisse d'où il le retira au moment voulu.

Apollodore d'Athènes raconte cet événement d'une manière un peu différente. « La frayeur, dit-il, fit perdre connaissance à Sémélé, et enceinte de six mois, elle accoucha d'un enfant que Zeus enleva du milieu des flammes et qu'il cousit dans sa cuisse. Les autres filles de Cadmos répandirent le bruit que Sémélé avait été foudroyée pour avoir mis cela sur le compte de Zeus. » La légende disait aussi que si l'enfant de Sémélé avait échappé aux flammes, c'était parce que Gæa avait fait surgir des rameaux de lierre qui avaient entouré les colonnes du palais de Cadmos et l'avaient ainsi protégé contre le feu dévorant.



Zeus venant apporter Dionysos enfant aux Hyades.
Vase sicilien. Collection de Luynes.
(Overbeck, *Atlas der Kunstmyth.*)

Sous l'influence de l'orphisme, on vit apparaître à une époque postérieure une légende tout à fait différente de la naissance de Dionysos. Celui-ci était, disait-on, fils de Zeus et de Perséphone, née elle-même des amours du maître de l'Olympe et de Rhea qui, pour l'engendrer, avaient pris la forme de serpents. Cette Perséphone était elle-même un monstre cornu, pourvu de quatre yeux. Zeus lui fit violence et elle mit au monde un fils qui prit le nom de Zagreus. Hera résolut de le faire périr, et dans ce but envoya contre lui les Titans qui essayèrent de l'amadouer en lui offrant des jouets. En vain, pour se soustraire à leurs entreprises meurtrières, l'enfant se changea-t-il en lion, en tigre, en cheval, en taureau. Il fut tué par les Titans qui, après l'avoir dépecé, dévorèrent les différentes parties de son corps. Suivant une autre tradition, les meurtriers mirent les restes de leur victime dans une chaudière pour les faire cuire. Attiré par l'odeur, Zeus accourt. Il reconnaît les restes de son fils et charge Apollon de les ensevelir, sur le Parnasse suivant les uns, dans le temple de Delphes, à côté du trépied de la Pythie, d'après les autres. En punition de leur crime, les Titans sont foudroyés. Athéna qui avait réussi à leur soustraire le cœur de l'enfant le remit à Zeus qui l'absorba et donna ainsi naissance à un second Dionysos. Une variante de la même légende raconte que Zeus réduisit en poudre le cœur préservé par Athéna et le fit avaler à Sémélé qui devint ainsi mère du second Dionysos, le Dionysos thébain.

Citons enfin une légende qu'on racontait dans le petit port laconien de Brasai et qui offre une certaine analogie avec celle de Danaé. Cadmos aurait fait enfermer Sémélé avec son enfant dans un coffre qui fut jeté à la mer. Les flots apportèrent ce coffre sur les côtes de Brasai. Des pêcheurs le recueillirent. Sémélé était morte et fut enterrée ; son enfant, recueilli par Ino fut élevé dans une caverne que, d'après Pausanias, on montrait encore à l'époque historique.

LA SECONDE NAISSANCE DE DIONYSOS. SON ENFANCE.

Ayant enfermé l'enfant de Sémélé dans sa cuisse, Zeus l'y conserva jusqu'à ce qu'il fût arrivé à maturité. Les auteurs anciens ne nous ont laissé aucun récit au sujet de cette mise au monde qui, par contre, est représentée sur un certain nombre de vases. On y voit généralement Ilithye recevant dans ses mains le nouveau-né, assistée par Déméter, Thémis ou encore Athéna. Mais c'est Hermès qui, en cette circonstance, joue le principal rôle, car c'est lui que Zeus charge d'emporter l'enfant pour le soustraire aux entreprises d'Hera. Celle-ci va, en effet, s'acharner contre tous ceux qui prendront soin du fils de sa rivale et en particulier contre les membres de la famille de Sémélé. Apollon a été porter le nouveau-né à Orchomène et l'a remis à Ino, sœur de Sémélé et à son mari Athamas, en leur recommandant de l'élever comme une fille. Hera les frappe de démence. Athamas tue de sa propre main son fils Learchos qu'il prend pour un cerf et Ino fait subir le même sort à leur second enfant, Melicerte, avec lequel elle se précipite dans la mer. Hermès, accouru de nouveau, prend le jeune Dionysos métamorphosé par Zeus en chevreau et l'emporte à Nysa où il le confie aux nymphes.



Dionysos fait l'éducation de Komos.
Oxybaphon de Nola à figures rouges. (Gerhard, *Auserlesene Vasenbilder.*)

Quelle était cette ville de Nysa ? Il est impossible de la localiser, car c'est un pays imaginaire que les anciens ont placé dans les régions les plus diverses, en Thrace, en Béotie, en Eubée, en Phocide, en Thessalie, dans l'île de Naxos, et jusqu'en Carie, en Lydie, en Cilicie, en Arabie, en Ethiopie, en Libye et même dans l'Inde. Diodore de Sicile nous rapporte la légende qui fait de Naxos le lieu où fut élevé Dionysos.

« D'après leurs traditions, les Naxiens prétendent que Dionysos a été élevé chez eux, que leur île lui a toujours été très chère et qu'elle est appelée par quelques-uns Dionysias. Ils racontent que Sémélé ayant été frappée de la foudre avant le terme de sa grossesse, Zeus prit le fœtus et le cousit dans sa cuisse ; que le terme de la naissance étant arrivé, il déposa cet enfant à Naxos pour le cacher à Hera, et qu'il le donna à nourrir à trois nymphes de cette île, Philia, Coronis et Cléis. Ils ajoutent que Zeus frappa Sémélé de la foudre, avant son accouchement, afin que l'enfant né de deux immortels reçut l'immortalité dès sa naissance. »

Les nourrices chargées d'élever Dionysos sont tantôt des nymphes, les Hyades, tantôt les Muses. En Eubée, on disait que c'était Macris, fille d'Aristée, qui avait élevé le nouveau-né dans une

grotte, en le nourrissant de miel. Poursuivie par Hera, elle s'était enfuie avec son nourrisson chez les Phéaciens. En Lydie, c'est sur le mont Tmolos que Dionysos est nourri par la nymphe Hippa, tandis que d'après d'autres traditions de l'Asie Mineure, le jeune dieu aurait passé son enfance au milieu des Ménades et des Silènes qui lui constitueront dans la suite un bruyant cortège. C'est à Nysa que Dionysos va grandir, au milieu de la libre nature, où il peut donner libre cours à tous ses instincts. « Quand les Nymphes eurent achevé de nourrir ce dieu digne mille fois d'être chanté, dit un fragment d'hymne homérique, il se mit à errer ça et là dans les profondeurs boisées des ravins, la tête couronnée des rameaux touffus du lierre et du laurier. Toute la troupe des Nymphes le suivait, et lui s'avançait à leur tête, et le tumulte de leur marche emplissait l'immense forêt. »



Dionysos combattant contre un géant. Kylix.
(Frœhner, *Choix de vases grecs inédits.*)

LES AVENTURES DE DIONYSOS.

Nous possédons au sujet de l'entrée en contact de Dionysos avec les hommes un certain nombre de mythes ayant pour théâtre les régions les plus diverses et qui peuvent se diviser en deux catégories. D'un côté, on voit le dieu bien accueilli, et pour récompenser ses hôtes, leur faisant cadeau d'un bien précieux, la vigne. Ailleurs, il est au contraire l'objet d'une franche hostilité qui le met parfois en fâcheuse posture, mais l'aventure se termine toujours au détriment de ceux qui ont cru devoir faire de l'opposition au fils de Zeus et de Sémélé.

DIONYSOS ET LE VIN.

Ce qui valut à Dionysos sa grande popularité, ce fut qu'on lui attribua la découverte de la vigne dont la culture ne tarda pas à prendre en Grèce une extension assez considérable. Les auteurs anciens ne sont pas d'accord sur la manière dont eut lieu cette découverte. « Théopompe, dit M. Victor Bérard, racontait que la vigne avait été trouvée sur les bords de l'Alphée à Olympie ; les Béotiens prétendaient aussi à cette découverte. Pour Hellanicus, c'était en Egypte, dans la ville de Phlintiné ; pour Philonidès, sur les

bords de la mer Rouge que la vigne avait été pour la première fois plantée et, de la mer Rouge, Dionysos l'avait importée en Grèce. Dionysos est le dieu de la ville indienne ou éthiopienne de Nysa. Enfin, les Tyriens revendiquent le Dionysos inventeur du vin : toutes les vignes du monde hellénique proviennent du premier plant qui fut pris sur leur sol. »

L'imagination grecque ne pouvait manquer d'entourer de circonstances merveilleuses l'apparition de la vigne sur le sol hellénique. Si l'on en croit Hécatée de Milet, la chose aurait eu lieu peu de temps après le déluge auquel Deucalion et sa femme Pyrrha furent les seuls à survivre. Un fils de Deucalion, Orestée, étant venu s'établir en Etolie, sa chienne, nous dit Clavier, y mit bas un tronçon de bois ; il le fit enterrer et ce tronçon produisit un cep de vigne chargé de raisins. En mémoire de



Silène accourant au secours de Dionysos,
monté sur un char de guerre traîné par deux jeunes satyres.
(Frœhner, *Choix de vases grecs inédits.*)

ce fait il nomma Phytios le fils qu'il eut ensuite. Phytios fut le père d'Oenée qu'on nomme ainsi parce que les Grecs appelaient alors la vigne *Oene*, οἴνη. Pausanias raconte à peu près de même l'origine de la vigne, mais d'après lui, cela se passa dans le pays des Locriens Ozoles. Suivant une autre tradition rapportée par Servius, Oenée, roi d'Etolie, avait un berger nommé Staphylos. Ce berger s'étant aperçu qu'une de ses chèvres s'écartait du reste du troupeau pour paître, et qu'elle devenait de jour en jour plus grasse, la suivit et ayant vu qu'elle mangeait du raisin, il en goûta lui-même. Il en trouva le fruit si agréable qu'il le porta à son maître. Oenée en exprima le jus et en fit une liqueur appelée œnos et par reconnaissance pour le berger, il donna au fruit le nom de Staphylé. Hygin raconte la chose d'une manière plus simple. Dionysos étant venu chez Oenée, devint amoureux de la femme de son hôte, Altheia. Oenée s'en étant aperçu, fit semblant d'être obligé de s'absenter pour un sacrifice et les laissa seuls ensemble. Des relations de Dionysos et d'Altheia naquit Déjanire suivant les uns, Méléagre suivant les autres et pour récompenser Oenée de sa complaisance le dieu lui apprit à cultiver la vigne et donna son nom au jus qui en provint.

DIONYSOS ET ICARIOS.

Par le mythe d'Icarios, c'est à l'introduction de la culture de la vigne en Attique que nous assistons. Situé dans une des régions les plus fertiles du pays, au pied du Pentélique, le dème d'Icaria qui porte aujourd'hui encore le nom caractéristique de Dionyso, avait pour roi Icarios, dont la femme Phanothéa inventa, dit-on, le vers hexamètre. Dionysos étant venu dans ce pays y fut très bien accueilli par le roi et en remerciement lui enseigna l'art de faire le vin. Le dieu avait recommandé à son hôte de bien cacher les outres pleines du précieux liquide, sous peine des plus grands malheurs pour lui et les siens. Icarios néglige ces conseils. Des bergers trouvent les outres, y boivent démesurément et dans leur ivresse ne tardent pas à se livrer aux pires excès. Icarios en est la première victime ; il est tué et jeté dans la source Anygros que les meurtriers recouvrent de pierres. La fille du roi, Erigone, court partout à la recherche



Dionysos combattant contre le géant Eurytos. (Gerhard, *Auserlesene Vasenbilder.*)

de son père. Elle finit par découvrir son cadavre grâce à sa chienne Maira et, de désespoir, se pend à l'arbre au pied duquel Icarios était enseveli. Erigone, son père et la chienne Maira furent placés au nombre des constellations, soit par Zeus, soit par Dionysos.

On cite encore comme mortels qui eurent à se louer de Dionysos, le roi Midas et le Laconien Dion. Midas avait capturé l'un des compagnons du dieu du vin, le vieux Silène. Dionysos va le trouver et, en échange de la liberté du captif, donne à Midas la faculté de changer en or tout ce qu'il toucherait. De l'aventure de Dion, nous savons seulement que bien accueilli par son hôte, le dieu obtint les faveurs de sa fille Carya qu'il changea en noyer après sa mort.

DIONYSOS ET LYCOURGOS.

Dans le groupe des mythes qui nous montrent Dionynos en lutte avec des mortels qui essayent de le combattre, le plus important est celui de Lycourgos. Cette fois, l'action se passe en Thrace et nous est racontée de la façon suivante dans l'Iliade. « Le fils de Dryas lui-même, le puissant Lycourgos, ne vécut pas longtemps, lui qui luttait contre les dieux du ciel. C'est lui qui, un jour que Dionynos se livrait à ses transports, poursuivit les nourrices du dieu sur la montagne sacrée de Nysa. Frappées par l'aiguillon de

Lycourgos, le tueur d'hommes, les nymphes laissent tomber aussitôt les thyrses. Dionysos épouvanté se précipite dans les flots de la mer, et Thétys le reçoit tout tremblant dans son sein. Mais, après cela, les dieux bienheureux s'irritèrent contre lui, et le fils de Kronos le priva de la vue. Sa vie devait être de courte durée ; car il était détesté de tous les dieux immortels. » D'après ce récit, l'événement dont Lycourgos est le héros aurait eu lieu pendant l'enfance du dieu. Plus tard, on le plaça au moment où Dionysos se rendait dans les Indes. C'est du moins ce que nous rapporte Apollodore d'Athènes. « Lycourgos, fils de Dryas et roi des Edones, qui habitent près le fleuve Strymon, fut le premier qui chassa Dionysos de son pays après l'avoir outragé. Dionysos se réfugia dans la mer, auprès de Thétys, fille de Nérée ; les Bacchantes et les Satyres qui marchaient à sa suite furent faits prisonniers. Les Bacchantes furent bientôt délivrées d'une manière soudaine, parce que Dionysos rendit Lycourgos furieux ; celui-ci, dans sa fureur, tua Dryas son fils d'un coup de cognée croyant couper un cep de vigne. Lui ayant ensuite coupé les extrémités des pieds et des mains, il recouvra son bon sens. Mais la terre restant sans produire, le dieu prédit qu'elle ne reprendrait sa fertilité que lorsqu'on aurait mis Lycourgos à mort. Les Edones, apprenant cela, le lièrent, le conduisirent vers le mont Pangée et le firent écarteler par des chevaux, conformément aux ordres de Dionysos. » Hygin nous offre, du mythe de Lycourgos, une version qui diffère sensiblement de celle d'Apollodore d'Athènes. D'après lui le roi thrace, dans sa fureur contre Dionysos, veut faire violence à sa propre mère et arracher partout la vigne dans son royaume. Frappé de démence par le dieu, Lycourgos tue sa mère et son fils, puis, d'un coup de hache se coupe un pied qu'il prend pour un cep de vigne. Il est précipité du haut de Rhodope et déchiré par des panthères. Enfin, Diodore de Sicile fait arriver Dionysos chez Lycourgos au retour de son voyage triomphal dans l'Inde. Le dieu laisse son armée de l'autre côté de l'Hellespont et se rend chez Lycourgos qui s'est déclaré son allié, uniquement accompagné par les Ménades. Le roi thrace veut égorger son hôte pendant la nuit, mais le complot est éventé et Dionysos réussit à s'enfuir de l'autre côté du détroit, pendant que les Ménades se cachent dans le mont Nysa. Le dieu revient en force, bat les troupes ennemies, capture Lycourgos auquel il fait subir les plus horribles supplices, crever les yeux et finalement crucifier.



Dionysos dans le vaisseau des Tyrrhéniens.
Vase à figures noires.
(Gerhard, *Auserlesene Vasenbilder.*)



AMOUR ET PSYCHÉ

(Phot. Alinari, Florence.)

Groupe de la période hellénistique trouvé sur l'Aventin.
Rome, Musée du Capitole.

On peut rattacher à la légende de Lycourgos celle de son frère Butes. Devenu roi des Thraces à la suite de la mort de Lycourgos, Butes conduit une colonie dans l'île de Naxos. Pour se procurer des compagnes, il fait avec ses guerriers une descente sur les côtes de Thessalie. On y célébrait précisément les fêtes de Dionysos. Les arrivants se précipitent sur les Ménades qu'ils enlèvent, mais Dionysos intervient, frappe de démence Butes qui se précipite dans un puits.

DIONYSOS ET PENTHÉE. LES MINYADES.

On a vu plus haut que la légende la plus généralement admise au sujet de la naissance de Dionysos est celle qui place ce fait à Thèbes. Mais, là encore, le dieu, à son retour de l'Asie, rencontre un ennemi acharné dans la personne de Penthée, fils d'Echion, l'un des Spartes nés des dents du dragon et d'Agavé, la propre sœur de Sémélé. Outré de voir les femmes thébaines courir en foule aux fêtes orgiastiques qui avaient lieu sur le mont Cithéron, Penthée s'y rend à son tour et se cache dans un buisson ou, suivant une autre version, entre les branches d'un pin. Sa cachette ne tarde pas à être découverte et les Ménades, en proie au délire, se précipitent sur l'intrus. La plus acharnée est sa propre mère Agavé qui le prend pour une bête féroce. Le malheureux est mis en pièces. On disait que, sur un oracle de la Pythie, les femmes thébaines avaient ensuite été rendre les honneurs divins à Penthée auprès du buisson qui lui avait servi de cachette.



Dionysos et Ariane.
Rome, collection Pacetti.
(Clarac, Musée.)

A Orchomène, ce sont les trois filles du roi Minyas, Alcippe, Arsinoé et Alkathos qui s'attirent la colère de Dionysos en refusant de s'associer à leurs compagnes pour célébrer le culte du dieu. Celui-ci emploie tous les moyens pour les convaincre. Il se présente d'abord à elles sous les traits d'une jeune fille. Voyant que la douceur ne réussit pas, il a recours à la terreur et se transforme successivement en taureau, en lion et en panthère. Les Minyades restent inébranlables. Dionysos les rend alors furieuses et, dans sa démence, Alcippe tue son propre fils Hippasos. Les trois sœurs furent ensuite métamorphosées par Hermès en chauve-souris, en chouette et en chat-huant.

C'est dans la même catégorie qu'il faut ranger l'aventure des Proitides, Lysippè, et Iphianassa, filles de Proitos, roi de Tirynthe. Elles aussi refusent avec indignation de prendre part aux fêtes par lesquelles on honorait Dionysos. Frappées de démence, elles parcourent la campagne à demi-nues, en beuglant comme des vaches. Leur folie devient contagieuse ; toutes les femmes de Tirynthe les suivent dans leur course vagabonde. Epouvanté, Proitos s'adresse au devin Melampos qui s'engage

à guérir les démentes si leur père veut lui céder un tiers de son royaume. Cette exigence révolte d'abord Proitos, mais loin de lui faire la moindre concession, Melampos au cours d'une seconde démarche augmente encore ses prétentions et le malheureux père est obligé de s'incliner. Le devin se met alors à la poursuite des jeunes filles, en compagnie de jeunes gens qui poussent de grands cris. C'est seulement près de Sicyone que Melampos atteint Lysippé et Iphianassa. Il les purifie et épouse l'une d'elles, tandis que l'autre devient la compagne de son frère Bias.

DIONYSOS A NAXOS.

On a déjà vu plus haut que les habitants de l'île de Naxos prétendaient que Dionysos était né sur leur territoire. Celui-ci fut le théâtre de plusieurs aventures qui occupent une grande place dans l'histoire légendaire du fils de Zeus et de Sémélé. La plus importante est celle qui a trait à l'enlèvement du dieu par des pirates tyrrhéniens pendant qu'il se rendait à Naxos et qui nous est retracée dans l'un des hymnes homériques.

« En chantant Dionysos, le fils de la glorieuse Sémélé, je rappellerai comment un jour, sur le bord de la mer inépuisable, à l'extrémité saillante d'un promontoire, il apparut, semblable à un adolescent, dans la fleur de la jeunesse : sa belle chevelure noire flottait tout entière sur ses fortes épaules que revêtait un manteau de pourpre. Soudain, des hommes montés sur un beau navire, des pirates tyrrhéniens, approchent rapidement à travers les sombres vagues : c'est une mauvaise destinée qui les amène. Ils ont vu le dieu, ils se font signe l'un à l'autre, ils sautent à terre : aussitôt ils saisissent leur proie et l'emportent dans leur navire, et leur cœur se remplit de joie. Ils l'avaient pris pour le fils d'un des rois nourrissons de Zeus, et ils voulaient le charger de liens pesants ; mais le dieu n'est pas enchaîné par les liens et l'osier tombe loin de ses mains et de ses pieds, et lui, il s'assied en souriant de ses yeux noirs. Le pilote, qui l'a observé, adresse à ses compagnons de pressantes exhortations, et il leur dit : « Malheureux, quel est celui que vous avez enlevé et que vous voulez enchaîner ? Quel est ce dieu puissant ? Notre solide navire ne peut pas le porter. Car c'est Zeus ou Apollon à l'arc d'argent, ou Poseidon, puisqu'il ne ressemble pas aux autres hommes mortels, mais aux dieux qui habitent le palais de l'Olympe. Allons, déposons-le sans retard sur le noir continent, et ne portez pas les mains sur lui, de peur que sa colère ne suscite les vents violents et les longues tempêtes. » Il dit, et le chef du navire le réprimande durement : « Misérable, fais attention que le vent nous seconde ; tends la voile du navire en employant tous les agrès ; quant à celui-ci, nos hommes s'en occuperont ensuite ; j'espère qu'il arrivera en Egypte ou à Chypre, ou chez les Hyperboréens, ou encore plus loin, et qu'à la fin il nous dira où sont les siens et toutes ses richesses, et ses parents, puisque la divinité l'a fait tomber entre nos mains. » A ces mots, il dressa le mât du navire et tendit la voile. Le vent souffla en pleine voile et ils mirent tous les agrès dehors. Mais, à l'instant, leurs yeux sont frappés d'éclatants prodiges. D'abord, le long du sombre et rapide navire, coulent les flots murmurants d'un vin délicieux, parfumé, qui exhale une odeur divine. A ce spectacle, la stupeur saisit les matelots. En même temps on voit grimper jusqu'au haut de la voile une vigne qui projette çà et là ses rameaux, auxquels se suspendent des grappes nombreuses ; autour du mât s'enlace un

lierre au sombre feuillage, tout fleuri, et d'où naissent de gracieux fruits ; toutes les chevilles des rameurs ont des couronnes. A cette vue les matelots ordonnent au pilote de gagner la terre. Mais le dieu est devenu un lion, un lion qui, à la proue, pousse de furieux rugissements ; au milieu du navire, donnant des signes de sa puissance, il crée une ourse au cou velu qui se dresse furieuse, tandis que le lion, à l'extrémité du pont, lance des regards terribles. Les matelots s'enfuient à la poupe auprès du sage pilote et s'y arrêtent éperdus ; alors, tout à coup le lion bondit et saisit le chef. Les autres, à cette vue, voulant éviter la fatale destinée, sautèrent tous à la fois dans la mer divine, et ils devinrent dauphins. Dionysos eut pitié du pilote ; il le sauva, il le rendit cher à son cœur et lui dit : « Rassure-toi, excellent pilote, toi qui es cher à mon cœur, car je suis Dionysos, le dieu retentissant qu'enfanta une mère cadméenne, Sémélé, unie d'amour à Zeus. » (Trad. Decharme.)



Ariane endormie.
D'après un marbre antique

DIONYSOS ET ARIANE.

C'est également à Naxos que se passe l'aventure de Dionysos et d'Ariane, fille de Minos. On verra dans la suite de cet ouvrage comment, après avoir été séduite par Thésée, elle fut abandonnée par lui dans l'île de Naxos. D'après une légende en honneur à Athènes, ce serait sur les menaces de Dionysos qui lui était apparu en songe que Thésée aurait délaissé son amante. Le dieu du vin ayant vu la fille de Minos endormie sur le rivage s'éprit d'elle et l'épousa. Tous deux se rendirent sur le mont Drios et disparurent à jamais. Dionysos avait, disait-on, donné en cadeau de noces à Ariane une merveilleuse couronne en or et en pierres de l'Inde, sortie de l'atelier d'Héphaistos et qui fut plus tard placée parmi les étoiles. Zeus conféra l'immortalité à l'épouse de son fils, ce qui n'empêchait pas qu'on montrait à Argos, dans le temple de Dionysos, l'urne qui contenait les cendres d'Ariane. Citons également la version toute différente rapportée dans l'Odyssée où il est parlé de « la belle Ariane, la fille du cruel Minos, qu'autrefois Thésée revenant de Crète vers les fertiles campagnes de la sainte Athènes, emmena avec lui, mais sans en jouir ; car avant qu'il l'eût possédée, Artémis la tua, dans l'île de Dia, sur le désir de Dionysos. »

On donnait à Dionysos et à Ariane plusieurs enfants, en particulier Œnopion, Evanthès et Staphylos dont les noms se rapportent à la culture de la vigne, ainsi que Céramos, l'éponyme du Céramique à Athènes.

Mentionnons enfin, à propos de Naxos, la légende d'après laquelle Dionysos aurait disputé la

possession de cette île à Héphaistos et serait sorti vainqueur de la lutte. Il est vrai que suivant un autre auteur, les deux fils de Zeus auraient au contraire contracté une alliance à Naxos ; ce serait à ce propos qu'Héphaistos aurait donné à Dionysos une coupe d'or que celui-ci remit dans la suite à Thétys qui à son tour en fit présent à son fils Achille.

LES EXPÉDITIONS LOINTAINES DE DIONYSOS.

Au fur et à mesure que s'étend l'horizon géographique des Grecs, le cycle des légendes relatives à Dionysos et à ses expéditions s'accroît de son côté. La chose est frappante surtout à partir des campagnes d'Alexandre qui semble un autre Dionysos, avançant en vainqueur jusqu'aux plus lointains confins du globe terrestre connu par les Grecs. Il se produisit à ce propos un phénomène que nous avons déjà constaté pour d'autres divinités, en particulier pour Artémis. Trouvant à l'étranger un dieu qui semblait, par son essence, offrir quelqu'analogie avec Dionysos, les Hellènes n'hésitèrent pas à établir des identifications qui étendirent singulièrement le domaine du fils de Zeus et de Sémélé. Celui-ci conquiert tous les pays avec lesquels les Grecs entrent en relations. On le retrouve aussi bien en Afrique qu'en Asie, en Egypte, en Libye, en Ethiopie, chez les Arabes, de même qu'en Lydie, en Phrygie, en Bactriane et jusque dans les Indes. « C'est Dionysos, dit Pausanias, qui a le premier conduit une expédition contre les Indiens ; il est le premier qui ait jeté un pont sur l'Euphrate, et l'on montre encore aujourd'hui le câble qui a servi à unir les deux rives du fleuve ; ce câble est tissé de sarments de vigne et de rameaux de lierre. » C'est à Zeugna qu'eut lieu le passage du fleuve. Pour traverser le Tigre, Dionysos monta sur un lion qui lui fut envoyé par Zeus. Avançant toujours plus à l'Est, avec son cortège de Satyres et de Ménades, le dieu arrive jusque dans l'Inde. Les habitants se moquent d'abord de cette troupe peu commune, mais sont obligés de s'avouer vaincus après une guerre qui dura trois ans selon les uns, cinq ans suivant les autres. Les Indiens n'eurent d'ailleurs pas à se plaindre de la venue de Dionysos qui leur apporta tous les bienfaits de la civilisation, en particulier l'agriculture et la culture de la vigne.



Dionysos sur un taureau. Vase à figures noires.
(Gerhard, *Auserlesene Vasenbilder.*)

Toutes ces légendes trouvèrent un accueil empressé chez les Grecs et fournirent une matière abondante à l'imagination des poètes, tandis que les sculpteurs représentaient en de nombreux bas-reliefs, le triomphe du dieu, vainqueur de l'Inde.

RELATIONS DE DIONYSOS AVEC LES AUTRES DIVINITÉS.

Quoique tard venu parmi les habitants de l'Olympe, Dionysos ne joue cependant pas parmi eux un rôle insignifiant. C'est lui qui, avec Héraklès, contribue à la victoire des dieux sur les Géants. Accouru avec les Satyres et les Silènes, montés sur des ânes, il met en fuite les adversaires des Olympiens épouvantés en entendant braire les montures des compagnons de Dionysos. Celui-ci tue le géant Eurytos d'un coup de thyrse et, pour abattre Phaetos, prend la forme d'un lion.

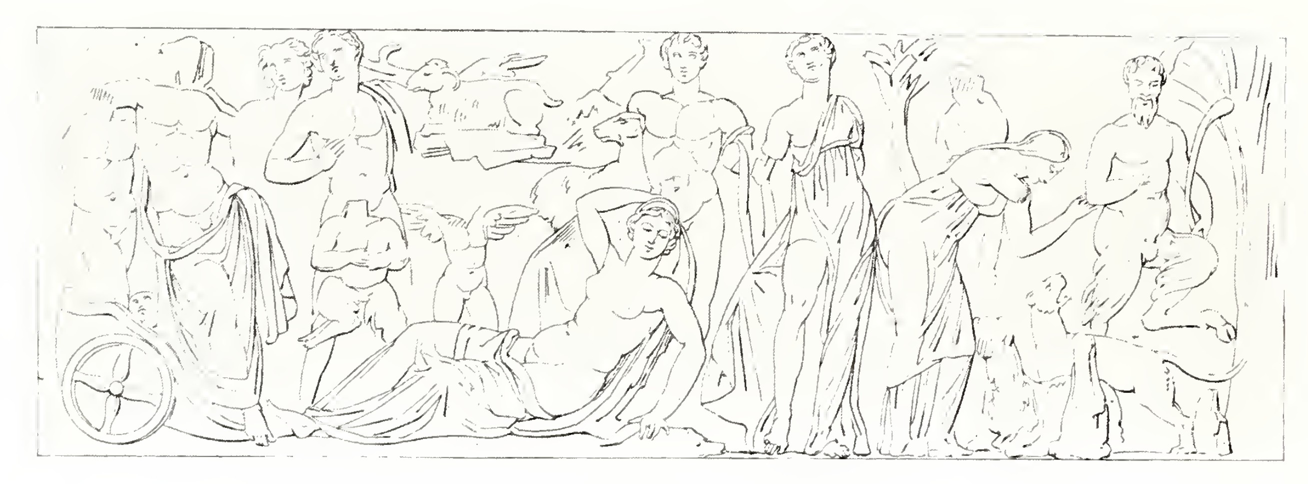
Quand Héphaistos, par rancune contre sa mère Hera, laisse celle-ci enchaînée par des liens



Ariane à Naxos, avec Dionysos, Hermès, Poseidon. Amphore bachique. Musée de Munich.
(Gerhard, *Auserlesene Vasenbilder.*)

invisibles sur le trône dont il lui a fait cadeau et s'éloigne sans esprit de retour, c'est en vain que les Olympiens essayent de le faire revenir pour délivrer l'infortunée épouse de Zeuz. Seul, Dionysos réussit dans cette entreprise. Il enivre le divin forgeron et le ramène dans l'Olympe, sujet qui a été fréquemment traité dans des peintures de vases et dont plusieurs specimens sont parvenus jusqu'à nous.

La mère de Dionysos, Sémélé, fut, elle aussi reçue dans l'Olympe. D'après une légende, la chose aurait eu lieu immédiatement après que l'amante de Zeus eut été frappée de la foudre. Une autre version, au contraire, nous raconte que Sémélé descendue dans l'Hadès, en fut ramenée par son fils. Delphes, Lerne, Trézène, Samos revendiquaient l'honneur d'avoir vu le dieu du vin revenant du domaine des morts en compagnie de sa mère.



Dionysos trouvant Ariane à Naxos.
(Clarac, Musée.)

II. — CULTE ET ATTRIBUTIONS DE DIONSYOS.

ESSENCE DU CULTE DIONYSIAQUE.

Dionysos est avant tout le dieu du vin, mais c'est sur la nature tout entière qu'à l'origine s'étendait son empire. Le trait caractéristique de son culte, c'est une sorte de délire qui s'empare de ses adorateurs, auxquels il semble que dans leur ivresse, ils participent eux-mêmes à la nature divine du fils de Zeus et de Sémélé. « Dionysos est le dieu des plaisirs dit Euripide ; il règne au milieu des festins, parmi les couronnes de fleurs ; il anime les danses joyeuses au son du chalumeau ; il fait naître les ris folâtres et dissipe les noirs soucis ; son nectar, en coulant sur la table des dieux, augmente leur félicité, et les mortels puisent dans sa coupe riante le sommeil et l'oubli des maux. » Platon exprime la même idée quand il écrit : « Semblables aux Corybantes qui ne dansent que lorsqu'ils sont hors d'eux-mêmes, ce n'est pas de sang froid que les poètes lyriques trouvent leurs beaux vers ; il faut que l'harmonie et la mesure entrent dans leur âme et la mettent hors d'elle-même. Les bacchantes ne puisent dans les fleuves le lait et le miel qu'après avoir perdu la raison ; leur puissance finit avec leur délire. » Enfin, Aristophane s'adressant au dieu du vin s'écriera : « Guide nos chœurs, ô Dionysos couronné de lierre ; c'est à toi que s'adressent et nos hymnes et nos danses, ô Evios, ô Bromios, ô fils de Sémélé, ô Dionysos qui te plais à te mêler aux aimables chœurs des nymphes sur les montagnes, et qui répètes, en dansant, l'hymne saint : Evios ! Evios ! Autour de toi retentit l'écho du Cithéron, et les accents font frémir les montagnes au noir feuillage, aux épais ombrages, et les rochers de la forêt. »

Le caractère orgiastique du culte de Dionysos apparaît donc nettement. Aux yeux de ses adorateurs, son existence n'est qu'une suite ininterrompue de fêtes bruyantes, dégénérant souvent en orgies auxquelles les femmes surtout prenaient part. Son passage est signalé par des phénomènes merveilleux. Des sources de vin et d'eau jaillissent du sol et des rochers, les fleuves roulent des flots

de lait et de miel. Le séjour de prédilection du dieu c'est le sommet des montagnes où l'on célèbre ses fêtes, de préférence la nuit.

Le rôle de Dionysos ne se borne cependant pas à dissiper la tristesse chez les hommes et à leur faire oublier leurs soucis quotidiens dans une joyeuse ivresse. Il est un bienfaiteur de l'humanité à d'autres égards. S'il frappe de démence ceux qui s'opposent à l'exercice de son culte, il sait d'autre part faire régner le calme et la tranquillité parmi ses adorateurs auxquels il apporte la richesse que donne la culture du sol. On lui attribuait l'invention de la charrue à laquelle il avait été le premier à atteler des bœufs. Il contribua d'autre part au développement de la civilisation en faisant régner la bonne harmonie entre les hommes, en favorisant l'organisation des cités où il apparait comme le défenseur des faibles contre leurs oppresseurs. Enfin, comme on le verra dans la suite de ce chapitre, c'est du culte de Dionysos que naquit le théâtre grec, de sorte que le fils de Zeus et de Sémélé peut être à bon droit considéré comme le dieu de la poésie et de la musique.



Dionysos et Heraklès. Lecythe archaïque. Musée de Berlin. (Gerhard, *Auserlesene Vasenbilder.*)

DIONYSOS ET L'ART DE LA DIVINATION.

Dans le chapitre consacré à Apollon, on a vu que l'interprétation de l'avenir était l'un des principaux attributs de ce dieu, très jaloux de ce privilège qui lui avait été accordé par Zeus. Il le partage cependant, sous certains rapports, avec Dionysos. C'est ce qu'a très bien établi M. Bouché-Leclercq quand il écrit : « Dionysos est le trait qui rapproche les dieux chthoniens, dépositaires nés des secrets naturels, d'Apollon le révélateur des décrets d'en haut. Non seulement il est, en raison de la diversité de ses attributs aussi près de l'un que des autres ; mais c'est lui qui a condensé dans l'enthousiasme et transmis à la religion apollinienne toute l'énergie des forces occultes par lesquelles les divinités telluriques agissent sur l'organisme humain. Réduit à l'action qui lui est propre, Apollon n'atteint l'intelligence que par le dehors ; il l'éclaire comme le soleil dont il porte les flèches d'or dans son carquois éclaire les corps opaques sans les pénétrer de sa lumière ; il ne connaît pas ces voies obscures, frayées dans les tissus vivants, par lesquelles les effluves telluriques se glissent jusqu'à l'âme, la surprennent et la possèdent en dépit d'elle-même. C'est à l'inspiration bachique que la divinité apollinienne, retenue jusque là par l'esprit positif de l'Ionie dans les procédés mesquins de l'induction, dut sa forme définitive, l'enthousiasme prophétique.

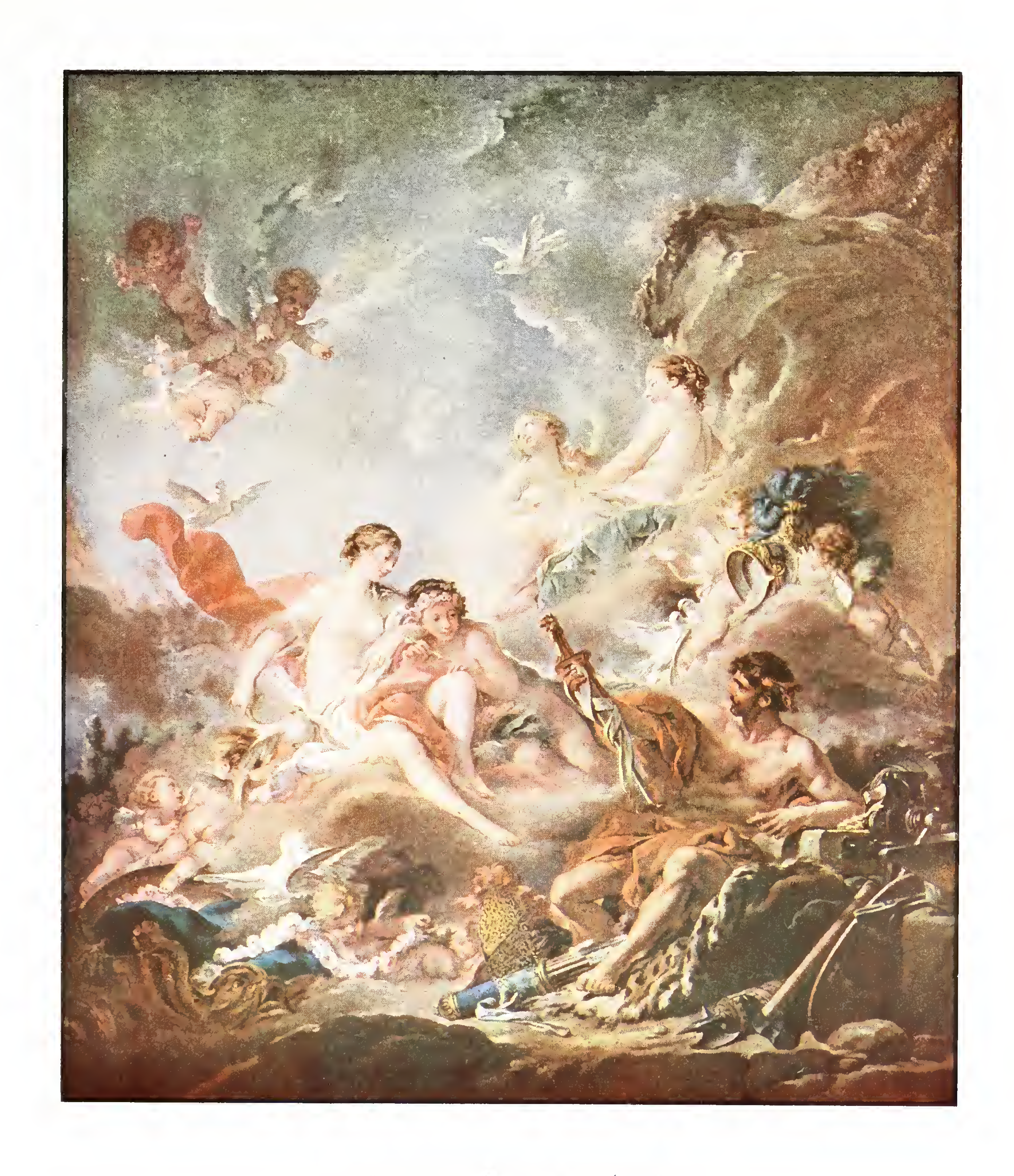
L'ivresse sensuelle qui égare la raison, le sommeil agité et plein de rêves qui la suit, ont été comme la première ébauche du délire divin que la religion d'Apollon sut entourer de mystère et de silence. »

Cependant c'est toujours Apollon qui garde la haute main dans l'art divinatoire, en particulier à Delphes où l'on montrait le tombeau de Dionysos dans le temple du frère d'Artémis. « Ce n'est que bien plus tard, lorsque la préoccupation de l'autre vie a remis en honneur les dieux chthoniens que l'on ose placer Dionysos sur le trépied prophétique de Pytho. Le sacerdoce apollinnien se plaisait à encourager le culte de Dionysos considéré comme « médecin » ou « agent de santé », mais en ayant soin de faire entendre qu'il recommandait par là l'usage du vin. Dans la tradition vraie que la Pythie affectait de méconnaître, Dionysos était bien un médecin, non pas à cause de la valeur hygiénique du vin, mais parcequ'il est le symbole des forces telluriques, parcequ'à titre de fils, d'associé, d'héritier de la Terre, il connait les sources cachées de la vie et de la mort. Comme tel aussi il disposait de modes de révélation qui sont propres à la mantique chthonienne, l'inspiration et les songes ». Le seul oracle grec de Dionysos dont il nous ait été conservé mention est celui d'Amphikleia en Phocide, au pied du versant septentrional du Parnasse. Pausanias écrit à son sujet : « Il n'y a ni entrée qui conduise vers l'adyton, ni statue visible. Les Amphicleiens disent que ce dieu (Dionysos) fait pour eux l'office de devin et les secourt dans leurs maladies ; il traite les affections des Amphicleiens et des personnes domiciliées aux alentours au moyen des songes : son interprête est un prêtre qui prophétise étant possédé du dieu ». On voit que cet oracle n'avait qu'une importance minime à côté de celui d'Apollon à Delphes. Ce n'était, suivant l'expression de M. Bouché-Leclercq, qu'une « mesquine officine médicale ».

Hérodote mentionne l'existence d'un oracle de Dionysos chez les Satres, population qui habitait la Thrace, pays où beaucoup d'auteurs voient la patrie première du dieu du vin. « Les Satres ont chez eux, un oracle de Dionysos situé sur le plus élevé de leurs monts. Les Besses sont ceux qui desservent le temple : une prophétesse rend des oracles comme à Delphes, et elle n'est pas moins ambiguë. » On s'est demandé si ce sanctuaire était le même que celui qui avertit les habitants de Libethra que leur ville serait détruite quand les ossements d'Orphée auraient vu le jour et d'autre part Aristote mentionne « un adyton consacré à Dionysos chez les Ligyriens de Thrace, sanctuaire dans lequel se rendaient des oracles. Seulement ceux qui vont prophétiser boivent beaucoup de vin, comme on boit de l'eau à Klaros ».

PRINCIPAUX LIEUX DE CULTE.

Les Thraces dont il vient d'être question étaient considérés pour avoir les premiers pratiqué le culte de Dionysos qui porte chez eux les noms de Bassareus, Gigon, Dyalos, Sabazios, Sabos. Ce culte avait déjà le caractère orgiastique et se pratiquait au milieu d'un tumulte souvent désordonné auquel les femmes prenaient principalement part. C'est sur les montagnes, à la lueur des torches que se déroulaient ces cérémonies bruyantes. On a émis l'hypothèse que les fidèles pour atteindre le degré d'exaltation nécessaire, absorbaient non seulement du vin, mais encore une sorte de haschisch. Sous l'empire de l'ivresse ainsi obtenue,



LE BAIN DE DIANE (ARTÉMIS)

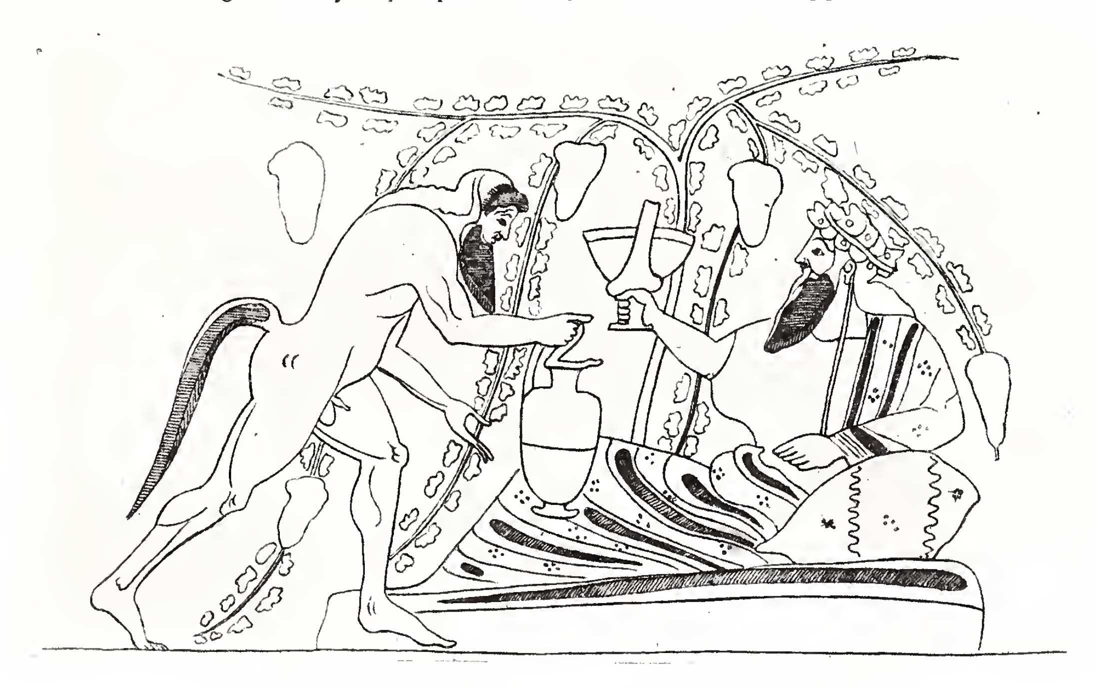
D'après le tableau de Boucher. Paris, Musée du Louvre.

(Phot. Gervais-Courtellemont.)

les sectateurs du dieu croyaient se rapprocher de lui et lui ressembler. Faut-il voir là comme on l'a dit, l'origine de la croyance à l'immortalité de l'âme qui, d'après Hérodote, était déjà répandue chez les Thraces ? C'est une assimilation un peu hasardeuse.

De la Thrace, le culte de Dionysos pénétra de bonne heure en Grèce. Comment s'opéra cette pénétration ? Fût-ce par voie de terre, en passant par la Thessalie et par la Béotie, ou bien l'immigration eut-elle lieu par la mer, en passant par les îles de la mer Egée ? Les deux théories ont leurs partisans qu'il ne nous appartient pas de départager.

En Béotie la religion dionysiaque prit très rapidement un developpement extraordinaire. On a



Dionysos servi par un Silène. (Conze, *Heroen und Goettergestalten.*)

déjà vu que c'était à Thébes que la légende la plus généralement admise plaçait la naissance de Dionysos. Le dieu n'avait pas de temple dans la ville même. C'est sur les pentes du Cithéron, que se célébraient les *Trieterica* qui revenaient tous les trois ans. Ces cérémonies avaient lieu pendant la nuit, à la clarté des torches. « Les femmes seules, dit M. Jules Girard, y prenaient part ; couronnées de lierre, revêtues de nébrides, la chevelure flottante, agitant des thyrses et frappant sur des tambours, elles se livraient à des danses et à une agitation furieuse sur la montagne en invoquant le dieu à grands cris. » Des sacrifices d'un genre particulier avaient lieu pendant ces solennités, mais nous ne possédons à ce sujet que de maigres renseignements, et il est probable que ces rites n'étaient en partie que la reproduction des différentes légendes relatives à Dionysos.

Orchomène de Béotie était également un centre important du culte de Dionysos. Sur le mont Laphystos se célébraient les *Aigrionia* qui commémoraient la légende des trois filles de Minyas dont il a été question plus haut. Pendant cette cérémonie qui avait lieu la nuit, le prêtre de Dionysos poursuivait les femmes, un glaive nu à la main et avait l'autorisation de tuer celles qu'il pouvait

rejoindre. Il y avait évidemment là une réminiscence d'un sacrifice humain jadis offert au dieu. Sur le sommet du Parnasse avaient lieu des cérémonies analogues à celles qui se célébraient sur les pentes du Cithéron. Les femmes qui y prenaient part étaient désignées sous le nom de Thyiades et accouraient non seulement de Delphes, mais encore de l'Attique. Armées de torches, elles parcouraient la montagne pour célébrer la naissance du dieu qu'on représentait couché dans un van. Une autre fête, destinée à célébrer la mort du dieu, avait lieu tous les deux ans. Enfin, à Delphes même, près du tombeau de Dionysos, dans le temple d'Apollon, les Hosioi célébraient une fête secrète au sujet de laquelle nous ne possédons pas d'indications précises.



Dionysos assis à côté de sa compagne. Ex voto.
Bas-relief trouvé près de Sparte. (Conze, *Heroen und Goettergestalten*.)

LE CULTE DE DIONYSOS EN ATTIQUE.

Si dans toute la Grèce il y eut à partir d'une certaine époque des Dionysies ou fêtes de Dionysos, nulle part elles n'atteignirent un tel éclat qu'en Attique. Là encore, on commémorait et l'on reproduisait certaines légendes, en particulier celles d'Icarios et d'Erigone. Dans les fêtes du dème d'Icaria, on suspendait aux branches des arbres des poupées en souvenir des jeunes filles, qui à la suite d'Erigone, allèrent se pendre de désespoir. Ces fêtes s'appelaient les *Aiora*. On attribuait à Icarios lui-même l'institution des *Ascolies* qui se célébraient au moment des vendanges et au cours desquelles les vignerons dansaient sur des outres gonflées d'air et enduites d'huile. Icarios, racontait-on, avait tué un bouc qui rongeait sa vigne et de la peau de cet animal avait fabriqué une outre sur laquelle il s'était mis à danser. Enfin, ce fut un habitant du dème d'Icaria, Thespis qui, plus tard, tira du dithyrambe la tragédie.

On distinguait en Attique deux sortes de fêtes célébrées en l'honneur de Dionysos, les petites et les grandes Dionysies. Les premières conservèrent toujours un caractère rural et s'appelaient les

Théoenia ou fêtes du dieu du vin. Elles avaient, disait-on, été fondées par le roi Amphictyon, et on les retrouve dans des dèmes où la culture de la vigne n'était guère développée. « La fête traditionnelle des Dionysies, dit Plutarque, était autrefois d'une simple et populaire gaîté. En tête du cortège, une amphore de vin et un sarment de vigne ; ensuite un bouc que quelqu'un traînait ; puis une corbeille de figues portée par une autre personne, et enfin le phallus. »

A propos d'Artémis, nous avons déjà eu l'occasion de parler des *Brauronia*, ou fêtes qui se



Dionysos et une Ménade. (Conze, *Heroen und Goettergestalten.*)

célébraient dans le petit bourg de Brauron. Quand, pendant les guerres médiques, les Perses pillèrent Brauron, ils en emportèrent la statue d'Artémis. Après la victoire des Hellènes, on transporta à Athènes le sanctuaire de la sœur d'Apollon, tandisqu'à Brauron son culte était remplacé par celui de Dionysos. Ce culte avait à Brauron un caractère particulièrement licencieux, car on voyait des hommes ivres enlever des courtisanes. Les fêtes avaient lieu tous les cinq ans et les Athéniens y envoyaient dix hiéropes. De bonne heure il y eut différents concours, dont le plus connu était le concours de rhapsodes.

Parmi les petites Dionysies, figuraient encore les *Oschophories* qui se célébraient à Athènes comme prélude aux vendanges, et qui s'appelaient ainsi parcequ'on y portait en procession des pampres garnis de grappes de raisin. On en faisait remonter l'institution à Thésée, au moment de

son retour de Crète après sa victoire sur le Minotaure. Vingt jeunes garçons, appartenant aux meilleures familles d'Athènes, les oschophores, marchaient en tête de la procession, portant des ceps de vigne garnis de leurs fruits. Derrière eux venaient sept autres jeunes gens qui rappelaient les victimes que les Athéniens étaient obligés d'envoyer au Minotaure, avant que ce monstre eût été tué par Thésée. Venaient ensuite les *deiphnophores*, mères des vingt oschophores portant des vivres, en souvenir des femmes qui allaient accompagner leurs enfants jusqu'à la trière fatale qui les emportait en Crète. Tout le long de la route, ceux qui participaient à la procession faisaient entendre des chants. Les vingt oschophores luttaient entre eux, deux à deux et les dix vainqueurs étaient invités à goûter à une boisson composée de vin, d'huile, de miel, de farine et de fromage. Quand on arrivait au temple d'Athéna Skiras à Phalère, on y déposait les ceps de vigne qu'avaient portés les oschophores. A l'intérieur même du temple se célébraient des cérémonies, les *Skira*, au sujet desquelles nous ne savons rien. On a supposé qu'elles comprenaient entre autres choses un banquet où l'on consommait les victuailles apportées par les deiphnophores. Ensuite le cortège revenait à Athènes, au milieu des cris de joie de l'assistance.

LES GRANDES DIONYSIES.

Les fêtes célébrées en l'honneur de Dionysos à Athènes, et qui à partir d'un certain époque prirent un éclat extraordinaire se subdivisaient en *Anthestéries*, *Lénéennes* et *Grandes Dionysies* proprement dites.

Les Anthestéries ou fêtes fleuries, duraient trois jours consécutifs dont chacun avait un nom particulier emprunté à la cérémonie qui se célébrait. La première de ces cérémonies était celle de la *Pithoigia*. On ouvrait les outres et les vases où était conservé le vin de la dernière récolte et on le goûtait. C'était une véritable fête de famille, à laquelle tout le monde participait, depuis les enfants âgés de trois ans jusqu'aux esclaves. Tout les assistants portaient une couronne de fleurs. D'abord exclusivement agraire, la Pithoigia fut également célébrée en ville, et perdit ainsi son caractère à l'origine complètement familial. C'est sur le marché qu'on venait de goûter le vin nouveau, et des véhicules qui l'avaient apporté partaient de grossières plaisanteries dont nous trouvons les échos dans plusieurs auteurs.

La fête des *Choes* rappelait une très ancienne légende relative à Oreste. Quand celui-ci vint à Athènes, où il devait être absous par l'Aréopage du meurtre de sa mère, le roi Démophon ne voulut pas l'exclure des fêtes qui se célébraient précisément à ce moment en l'honneur de Dionysos. Comme il était cependant encore sous le poids de l'accusation du crime de parricide, Démophon ordonna de fermer tous les temples, et de placer auprès de chaque convive un grand pot de vin (choès), contenant environ trois litres. A un signal donné par la trompette, les buveurs se mettaient à l'œuvre, après que le héraut eût prononcé cette formule qui nous a été conservée par Aristophone : « Ecoutez, citoyens ; selon l'usage national, buvez vos mesures de vin au coup de la trompette ; celui qui le premier aura vidé la sienne recevra une outre de Ctésiphon. » D'après un autre auteur, le prix du concours était un simple gâteau. Ensuite tous les concurrents, enlevant de leur tête la couronne de

fleurs qui la ceignait, allaient la porter au temple du Lenaeon et la remettaient à la prêtresse qui la consacrait au dieu du vin.

A l'intérieur même du temple dont il vient d'être question, se déroulait une autre cérémonie, accomplie par la femme de l'archonte roi, assistée de quatorze femmes choisies parmi les mieux réputées de la cité. Elle offrait au dieu un sacrifice sur le caractère duquel nous manquons de données. Ensuite, la femme de l'archonte roi était solennellement fiancée à Dionysos. On a essayé de donner de ce fait plusieurs explications : mariage de Dionysos avec Ariane ou avec Perséphone. Il est fort probable que ce n'était là qu'un symbole, destiné à commémorer l'alliance du dieu du vin avec la cité athénienne. La fête des *Chytres* tirait son nom de pots ou marmites en terre, dans lesquels on faisait cuire des semences de tout genre qu'on offrait ensuite à Dionysos et à Hermès. Une légende, probablement inventée après coup, racontait que les survivants du déluge de Deucalion avaient fait cuire dans des marmites toutes les provisions qui leur restaient et les avaient ensuite offertes à Hermès psychopompe. Dionysos avait été associé au dieu messager dans cette cérémonie qui avait un caractère nettement funèbre. D'autre part, sur quatorze autels, quatorze femmes, censées représenter les sept Titans et les sept Titanides qui, d'après la légende que nous avons rapportée plus haut avaient déchiré le corps de Dionysos enfant, offraient, en mémoire de ce fait des sacrifices au dieu du vin. Enfin, le jour de la fête des Chytres, tous les temples étaient entourés d'une corde, et l'accès en était interdit aux fidèles.



Dionysos entre deux Ménades.
Coupe attique, trouvée en Italie, style archaïque, à figures rouges.
Paris, Musée du Louvre.

Les *Lénéennes* étaient, selon l'hypothèse la plus généralement admise, une fête commémorative de l'établissement du premier pressoir. Ce furent sans doute d'abord des Dionysies rurales, auxquelles les habitants d'Athènes s'associèrent dans la suite. Le Lenaeon, temple de Dionysos, s'élevait dans le quartier de Limnae. On venait y offrir au dieu les prémices du vin, puis, tous les assistants se rendaient à un banquet offert par l'Etat. Excités par de nombreuses libations, les convives se dirigeaient, en un cortège désordonné, vers le centre de la ville. Ils chantaient les louanges de Dionysos et c'est ainsi que naquit le dithyrambe. Mais en même temps avaient lieu des scènes dont les fêtes du carnaval, telles qu'elles sont encore célébrées en certains endroits, peuvent donner une

idée approximative. C'était un échange de quolibets et de plaisanteries plus ou moins grossières entre les assistants, dont les uns étaient montés sur des chars, tandisque les autres, affublés de déguisements les plus divers et parmi lesquels on voyait surtout des Satyres, des Silènes et des Pans, donnaient le signal de la plus folle gaîté.

C'est du dithyrambe que naquit la tragédie dont la première aurait été représentée au cours des Lénéennes de l'année 536. Ces représentations furent, à partir de cette époque, organisées par Pisistrate. Elles avaient d'abord eu lieu, disait-on, sur de simples tréteaux, près du Lenaeon. Elles furent ensuite données dans le temple lui-même, auprès duquel on montrait le peuplier noir, sur lequel grimpaient les spectateurs arrivés trop tard pour trouver de la place dans le sanctuaire lui-même. C'est seulement en 478, quand le théâtre en bois du Lenaeon se fut écroulé pendant une représentation, qu'on se décida à construire un théâtre en pierre, tout près du Leneaon, sur la pente de l'Acropole.



Dionysos et Ampelos.
(Conze, *Heroen und Goettergestalten.*)

La fête des *Grandes Dionysies* proprement dites est celle qui, à partir d'une certaine époque, se célébra avec le plus d'éclat. On en fait remonter l'institution à la fin du VI[e] siècle, mais c'est surtout après le triomphe de la Grèce sur l'Asie, après les guerres médiques, que ces fêtes prirent un développement et attirèrent à Athènes des spectateurs accourus de tous les points de l'Hellade.

Les auteurs ne sont pas d'accord entre eux sur la durée des grandes Dionysies qui comprenaient plusieurs cérémonies ayant chacune un caractère particulier ; le proagon, la procession, le concours dithyrambique, le cômos, les représentations dramatiques.

On a émis plusieurs hypothèses au sujet du *Proagon* qui avait lieu la veille des grandes Dionysies. La plus plausible semble être celle que donne M. Jules Girard, d'après un savant allemand : « Le *Proagon*, premier acte de la fête, qui précédait l'*Agon*, était à la fois une annonce des pièces qui devaient être jouées, et une présentation au public de chaque troupe tragique et de chaque poète. C'était une annonce, une proclamation du titre des tragédies et du nom des poètes, qui devait se renouveler plus simplement au théâtre. A l'Odéon, le poète, ses acteurs et son chœur s'avançaient devant le public, revêtus, non de costumes de théâtre, mais d'habits de fête et la tête couronnée. Il cherchait à se concilier ainsi la faveur de ses juges ; de là le sens figuré que prend le mot *proagon*. »

La procession ou *pompè*, était une cérémonie d'une magnificence extraordinaire, comparable à celle même des Panathénées. Elle semble avoir été la commémoration de l'introduction du culte de Dionysos en Attique. D'après la légende, le dieu serait venu à Athènes du petit bourg d'Eleuthérai, d'où l'on avait apporté dans la plus illustre cité de la Grèce un antique xoanon dont une copie existait encore à Eleuthérai à l'époque de Pausanias. On a, il est vrai, en jouant sur le sens du mot « éleuthérien », épithète donnée à Dionysos en cette circonstance, émis l'hypothèse qu'on voulait parler ici du dieu « libérateur. » A l'appui de cette opinion, on cite ce fait que ce jour-là on affranchissait un certain nombre d'esclaves et que tous les autres avaient quelques heures de liberté complète. Quoiqu'il en soit, le premier acte de ce jour de fête consistait bien à transporter la statue de Dionysos Eleuthereus d'un temple de Limnae dans un autre sanctuaire situé près de l'Académie. Cette image était ensuite rapportée au Lenaeon et promenée à travers la ville, au milieu d'un cortège composé des éléments les plus divers. C'étaient d'abord ce que nous appelons aujourd'hui les corps d'Etat : les magistrats, les prêtres, les chevaliers, les citoyens, les éphèbes. Comme aux Panathénées, on voyait s'avancer des canéphores, choisies parmi les jeunes filles des meilleures familles et portant dans des corbeilles des présents de toute sorte. A côté de ces personnages au caractère sérieux, en défilaient d'autres qui donnaient à la fête un côté tout à fait différent. C'étaient des hommes costumés en Silènes et en Satyres, qui se livraient à des danses joyeuses autour de la statue de Dionysos. On entendait retentir les chœurs qui, au son de la flûte, chantaient le dithyrambe, dont un seul, celui composé par Pindare nous est connu par ce fragment. « Jetez les yeux sur votre chœur, envoyez-nous la joie et l'éclat, ô dieux olympiens qui, au milieu des parfums et de l'encens, visitez ce centre de la sainte Athènes et sa place brillante de gloire et de magnificence. Recevez les couronnes de violettes et l'offrande des fleurs printanières, et daignez regarder le poète qui, de la fête de Zeus, s'est avancé avec un hymne éclatant vers le dieu couronné de lierre, celui que nos bouches mortelles invoquent sous les noms de Bromios et d'Eriboas. Je suis venu célébrer la race des héros glorieux et des femmes de la famille de Cadmos (c'est-à-dire Dionysos, fils de Sémèle et petit-fils de Cadmos). Dans l'argienne Némée, le devin attentif saisit le moment où la palme s'élance du tronc, quand s'ouvre la chambre des Heures et que les fleurs odorantes sentent le souffle embaumé du printemps. Alors le feuillage aimable des violettes se répand sur la terre immortelle, alors les roses



Dionysos sur une panthère.
(Clarac, Musée.)

s'enlacent dans les chevelures, les voix retentissent mêlées aux accords des flûtes, et les chœurs font résonner les louanges de Sémélé, ceinte d'un gracieux bandeau. »

De temps en temps, la procession s'arrêtait un instant devant des autels ou des temples, en particutier sur l'agora « où des chœurs dansaient près de l'autel des douze grands dieux ». « La plus importante de ces haltes, écrit M. Jules Girard, peut-être au point d'arrivée, avait lieu près d'un autel à feu, sur la plate-forme duquel se dressait la statue de Dionysos. C'est là sans doute qu'on sacrifiait les victimes, avec un hymne et des prières. »

Enfin on arrivait au théâtre de Dionysos, dont on a réussi de nos jours à déblayer les fondations après de longs travaux. Ce fut le temple même de Dionysos Eleuthereus qui servit d'abord aux représentations. Le plus ancien théâtre, construit avant les guerres médiques, avait la forme d'un arc de cercle. Les sièges sur lesquels s'entassaient les spectateurs étaient en bois, ce qui provoqua, dans la première moitié du Ve siècle, une catastrophe : les bancs s'écroulèrent et il y eut un grand nombre de victimes. C'est à la suite de cet accident, dit le lexicographe Suidas, que fut édifié le premier théâtre permanent. Il se composait principalement de l'*orchestra* réservée aux évolutions du chœur et de l'emplacement destiné aux spectateurs qui portait le nom de *theatron*. C'était encore un bâtiment d'une construction assez rudimentaire, ce qui s'explique par ce fait qu'il ne servait qu'une fois par an pendant quelques jours. C'est seulement au IVe siècle, sous l'administration financière de l'orateur Lycurgne que fut édifié un théâtre en pierre où les spectateurs ordinaires prenaient place sur des gradins en pierre calcaire, tandisque des fauteuils en marbre pentélique, au nombre 67 étaient réservés à des prêtres, à des prêtresses et à des magistrats.



Dionysos, à moitié ivre, appuyé sur un Satyre.
(Conze, *Heroen und Goettergestalten*.)

Quand le cortège était arrivé dans le théâtre, on commençait par faire des libations, après quoi on procédait aux différents concours institués en l'honneur du dieu. C'étaient d'abord les concours dithyrambiques, l'un réservé aux hommes, l'autre aux enfants. « Aux dithyrambes, dit M. Jules Girard, succédait un cômos, qui se rattachait probablement à des banquets où se célébraient les victoires dithyrambiques. Les spectateurs arrivaient au théâtre repus et abreuvés, et la tête ceinte de couronnes, et pendant toute la représentation on leur versait du vin et on leur donnait des



LE TRIOMPHE DE POSEIDON ET D'AMPHITRITE

D'après le tableau de Francesco Franck.

(Phot. Alinari, Florence.)

friandises. » Sous l'empire, Atticus pendant une halte de la procession au Céramique, fit servir du vin à toute la foule des citoyens et des étrangers étendus sur des couches de lierre. »

Les représentations dramatiques données au théâtre de Dionysos duraient de trois à quatre jours. C'étaient de véritables concours auxquels, à partir d'une certaine époque prenaient part trois poètes pour la tragédie et pour la comédie. Chacun des poètes tragiques présentait une trilogie. On apportait



Orphée et Eurydice. D'après le tableau de Nicolas Poussin.
Musée de Chantilly.

le plus de garanties possibles à la désignation des juges qui se faisait par le sort. « Les membres du conseil des Cinq Cents, assistés des chorèges, choisissaient avant le commencement de la fête, dans chacune des dix tribus un certain nombre de citoyens regardés comme capables de remplir cet office. Les noms étaient enfermés dans des urnes, une pour chaque tribu, scellées par les prytanes et par les chorèges et placées à l'Acropole sous la garde des trésoriers. Le jour des concours, l'archonte tirait de chaque urne un nom pour chacun, en sorte que ces dix noms représentaient toutes les tribus et par conséquent toute la cité. Les juges ainsi désignés s'engageaient par serment à juger conformément à leur conscience. Des places leur étaient réservées, et après le concours, chacun, au milieu des cris

et des injonctions passionnées de la foule, écrivait sur une tablette le rang qu'il assignait aux concurrents Puis un second tirage au sort désignait parmi eux les cinq juges définitifs dont le suffrage décidait, et le nom du vainqueur était proclamé. Sans doute il était couronné sur la scène par l'archonte. Il recevait une couronne de lierre. » (J. Girard).

Une autre cérémonie d'un caractère très émouvant avait également lieu au théâtre de Dionysos. C'était celle qui consistait à proclamer les noms des fils des citoyens athéniens tués à la guerre et qui avaient été nourris jusqu'à l'âge de l'éphébie aux frais de l'Etat. Ils apparaissaient revêtus des armures que la cité leur accordait et allaient prendre les places qui leur étaient réservées.

LES DIONYSIES EN DEHORS DE L'ATTIQUE.

A partir du VIe siècle, le culte de Dionysos se généralisa de plus en plus en Grèce, et il n'y eut guère de ville où le dieu ne possédât pas son sanctuaire. Ce culte ne se présentait d'ailleurs pas partout sous le même aspect. C'est en particulier le cas pour l'Arcadie. « Le Dionysos des Arcadiens, écrit M. Victor Bérard, n'est pas le jeune dieu que le reste des Hellènes adore, le fils de Zeus et de Sémélé tel que la légende héllénique le représente plus tard. Dionysos est ici l'égal de Zeus et de Poseidon ; il a lui-même à Mégalopolis, derrière son temple, un ἄβατον (sanctuaire) dans ce bois sacré, entouré d'une margelle, que nul ne doit franchir. A Héraia, près de la déesse qui porte le nom élien d'Hera, c'est Dionysos qu'on adore sous la double invocation de αὐξίτης et de πολίτης. A Mégalopolis, près du temple d'Aphrodite, une source est consacrée à Dionysos, de même à Mantinée. Au reste dans toute l'Arcadie, Dionysos était particulièrement révéré. » Un passage de Polybe, vient à l'appui de cette thèse. « Les Arcadiens ont une réputation de vertu chez les Grecs, non seulement à cause de leurs vertus hospitalières et accueillantes, mais surtout pour leur piété envers tous les dieux.... Presque seuls de tous les Crecs, les Arcadiens ont des lois pour que dès leurs enfance on apprenne les hymnes et les péans en l'honneur des dieux et des héros nationaux, puis les noms de Philoxenos et de Timothéos qu'ils dansent chaque année à leurs Dionysiaques ». Les Dionysies de Phigalie étaient célèbres.

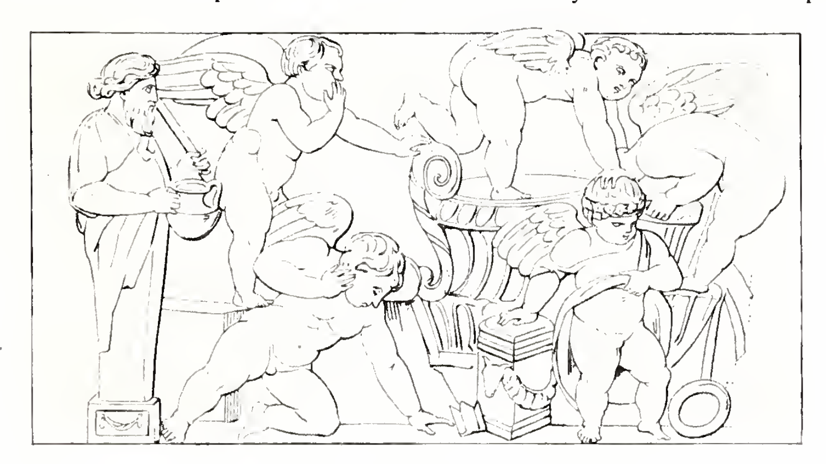
On a constaté l'existence de ces fêtes dans un grand nombre de localités dont M. J. Girard nous donne la liste : Abdère, Amorgos, Astypalae, Chios, Cnide, Corcyre, Cos, Delphes, Délos, Imbros, Erythrae d'Asie Mineure, Lemnos, Lesbos, Naxos, Opus, Pergame, Ptolémaïs d'Egypte, Smyrne, Téos, etc...

LE CULTE MYSTIQUE DE DIONYSOS.

Nous avons déjà rapporté, au début de ce chapitre, la légende d'après laquelle Dionysos Zagreus était le fils de Zeus et de Perséphone, la propre fille du maitre de l'Olympe, et comment à l'instigation d'Hera, les Titans tuèrent le nouveau-né, le dépecèrent et en mangèrent les morceaux. Les membres du nouveau-né n'en avaient pas moins été recueillis par Apollon, qui les avait ensevelis dans le temple de Delphes à côté du trépied de la Pythie. Le cœur de Dionysos, préservé par Athéna, avait été remis par la déesse à

Zeus qui l'avait avalé et donné ensuite naissance à un second Dionysos. C'est ce mythe que mirent en œuvre ceux qu'on appelle les *orphiques*, poètes qui se nommaient ainsi du chantre Orphée. Celui-ci était disait-on originaire de la Thrace, et fils d'un roi de ce pays, Oeagros. Il avait pour mère la muse Calliope. On lui donnait pour frère un autre chanteur, Linos, et on disait que Musée avait été soit son maître, soit son disciple, ou encore son fils ou son petit-fils.

Orphée joue un grand rôle dans l'expédition des Argonautes. C'est grâce à lui, comme on l'a déjà vu dans un chapitre précédent, que Jason et ses compagnons échappèrent aux enchantements des Sirènes. Une autre légende non moins célèbre est celle de la descente d'Orphée aux enfers, pour en ramener son épouse Eurydice. Celle-ci était morte de la piqûre d'un serpent, alors que pour se soustraire aux poursuites d'Aristée, elle fuyait à travers les prairies. Grâce à ses chants, Orphée parvint à charmer Hadès et Perséphone. Les dieux infernaux consentirent à ce qu'il ramenât parmi les vivants son épouse, à condition qu'il ne regarderait pas en arrière avant d'être arrivé sur terre. Orphée ne sut pas résister à la tentation de se retourner et l'ombre d'Eurydice s'évanouit à jamais. Inconsolable de cette perte, Orphée, d'après la légende devint misogyne. Il s'attira ainsi la haine des femmes de la Thrace ; les Ménades en furie déchirèrent son corps sur les bords de l'Hèbre. Les Muses recueillirent ses membres épars et leur donnèrent une sépulture, mais sa tête, emportée par les flots du fleuve, parvint, avec sa lyre jusque sur les côtes de Lesbos. Les Lesbiens ensevelirent le chef du divin aède ; quant à sa lyre, elle fut, par les soins des Muses, placée parmi les constellations. D'après une autre tradition, les membres d'Orphée avaient été ensevelis à Leibethra, au pied de l'Olympe, et on plaçait également le tombeau du poète en Macédoine, à Dion près de Pydna.



Dionysos indien et génies des vendanges.
(Clarac, Musée.)

Dès l'antiquité, on avait comparé la mort d'Orphée, déchiré par les Ménades, à celle de Dionysos Zagreus mis en pièces par les Titans à l'instigation d'Hera. Les Orphiques s'emparèrent de cette dernière légende. Dionysos Zagreus devint le centre des mystères auxquels on attache une haute signification morale. C'était Orphée qui, disait-on, avait institué ces mystères. Dionysos Zagreus, devint pour eux le principe suprême de toute chose, car suivant l'expression de M. Jules Girard « il réunit en lui la source éthérée de vie qui lui a été transmise par Zeus son père et la source infernale qui lui vient de sa mère Perséphone. » M. Ch. Dubois a très heureusement caractérisé ce côté du culte de Dionysos Zagreus. « Il règne souverainement sur les Enfers et il est même parfois conçu comme un fils d'Hadès, ou comme un autre Hadès. Mais il partage aussi le trône céleste

de Zeus. Il est le dieu premier-né ; avant sa mort comme après sa résurrection, il est associé au pouvoir souverain de son père ; il est le monarque universel, le maître de tous les immortels. Il est l'âme du monde et en assure la perpétuité. La lutte contre les Titans, sa mort, sa résurrection expriment les vicissitudes de la vie dans la nature, dans le monde physique et moral. Car il est aussi le principe du bien, tandisque les Titans représentent l'énergie destructrice du mal. C'est pourquoi l'homme, né des cendres des Titans qui s'étaient nourris des cendres de Dionysos, est un composé



Zeus et Dionysos.
(Monumenti dell' Instituto archaeologico.)

du bien et du mal. Il doit expier la peine du crime de ses ancêtres déicides, s'affranchir de ce péché, dégager en lui les bons éléments en se consacrant à Dionysos. Tel est le but de l'initiation orphique. »

Par cette initiation, les fidèles cherchaient à entrer en communication avec le dieu, grâce à certains rites dont le plus essentiel était l'*omophagie*. Celle-ci consistait à dépecer des victimes vivantes et à manger leur chair crue. Dans le culte de Dionysos Zagreus, la victime était un taureau, animal dont le dieu aimait à prendre la forme. En absorbant cette chair, les initiés croyaient s'assimiler celle du d eu lui-même et entrer ainsi en communion complète avec lui. Après leur mort, Dionysos Zagreus les reconnaissait, et grâce à lui ils passaient dans d'autres corps, la métempsychose étant admise par les Orphiques.

Voici comment est invoqué Dionysos Zagreus dans un fragment d'Euripide : « A toi, souverain ordonnateur, j'apporte cette offrande et cette libation, à toi, Zeus ou Hadès, suivant le nom que tu préfères. Accepte ce sacrifice sans feu, ces fruits de toute sorte offerts à pleines corbeilles. C'est toi qui parmi les dieux du ciel tiens dans la main le sceptre de Zeus, et c'est toi aussi qui dans les Enfers, partages le trône de Hadès. Envoie la lumière de l'âme aux hommes qui veulent apprendre les épreuves de leur destinée mortelle, révèle-leur dès maintenant d'où ils sont venus, quelle est la racine des maux, laquelle des divinités bienheureuses ils doivent se concilier par des sacrifices, pour obtenir le repos de leurs souffrances. »



Dionysos avec le thyrse.
(Conze, *Heroen und Goettergestalten.*)

ATTRIBUTS DE DIONYSOS.

On attribuait au fils de Zeus et de Sémélé un grand nombre de symboles, empruntés au règne végétal et au règne animal, ou encore dûs à la fertile imagination de ses adorateurs.

Parmi les animaux consacrés à Dionysos il faut distinguer ceux qui caractérisent son culte en Grèce, de ceux qui provinrent de l'extension de ce culte en Asie. Parmi les premiers, il convient tout d'abord de citer le taureau qui lui sert souvent de monture et sous la forme duquel il aime parfois à se montrer à ses ennemis pour les terrifier. C'était aussi un des animaux qu'on lui sacrifiait le plus fréquemment, mais la victime qu'on offrait le plus souvent au dieu était le bouc ou la chèvre. Il faut y ajouter le chevreau, le faon et le porc. L'âne était également consacré à Dionysos, et nous avons déjà raconté le rôle que cet animal joua dans la lutte des dieux contre les Géants. Le cheval est plus rare, tandis que le chien apparaît quelquefois comme compagnon du dieu auquel le lièvre et l'abeille étaient aussi consacrés.

Sous l'influence du culte asiatique de Dionysos, on vit apparaître parmi les animaux qui lui étaient familiers, le lion, la panthère, le tigre, le lynx. Le dieu lui-même ou ses compagnons sont souvent représentés montés sur ces bêtes sauvages qu'ils ont apprivoisées.

L'attribut principal de Dionysos emprunté au règne végétal était naturellement la vigne. Le dieu du vin et les personnages de son cortège apparaissent presque toujours couronnés de pampres et sur

un grand nombre de représentations nous voyons Dionysos un sarment à la main. Le lierre, de son côté, jouait un rôle important dans le culte du dieu ; nous avons déjà rapporté la légende d'après laquelle des branches de cette plante s'étaient spontanément enroulées autour des colonnes du palais de Cadmos, ce qui avait permis de sauver de la flamme l'enfant de Sémélé après la visite de Zeus entouré de tonnerre et d'éclairs. D'autres arbres, tels que le chêne, le myrte, le pin, sont parfois consacrés à Dionysos qui a également dans son domaine les arbres fruitiers, le pommier, le noyer, le grenadier et particulièrement le figuier. C'est le bois de ce dernier arbre qui servit à fabriquer les plus anciennes statues du dieu ainsi que les phallus qu'on portait dans certaines fêtes.

Parmi les fleurs, la rose jouait le premier rôle comme attribut de Dionysos ; on y ajoute parfois l'asphodèle.

Un des plus anciens symboles du fils de Sémélé était la férule ou narthex dont la tige est l'origine



Dionysos couronné de lierre. Amphore bachique.
(Gerhard, *Auserlesene Vasenbilder.*)

du thyrse, le plus important des attributs du dieu. Le thyrse est, pour Dionysos, ce que le caducée est pour Hermès et, de même que celui-ci, subit de nombreuses transformations. Il apparaît d'abord sous la forme d'un arbuste non dépouillé de ses branches. Celles-ci disparaissent ensuite, pour céder la place, au sommet du thyrse, à une pomme de pin, et surtout à des feuilles de lierre et à des pampres. Petit à petit, les artistes qui ont représenté Dionysos avec l'instrument qui lui servait de sceptre, poussent plus loin la stylisation de cet emblème. A côté de la pomme de pin, on voit apparaître le bouton du lotus. Autour de la hampe, les feuilles de vigne ou de lierre s'enroulent comme des guirlandes et on finit par y attacher des rubans et même des tambourins. Le thyrse sert enfin, à la fois d'arme et de bâton magique. Cette dernière qualité lui fut surtout attribuée sous l'influence de l'orphisme, qui nous montre Dionysos frappant ses fidèles de son thyrse pour faire naître en eux l'enthousiasme qui confinait à la démence.

Comme arme, Dionysos porte encore parfois le bipenne ou hache à deux tranchants, autour de laquelle s'enroulent des grappes de raisin.

Les flambeaux qui jouent un grand rôle dans les orgies nocturnes, sont le plus souvent portés par les personnages qui forment le cortège de Dionysos, mais rarement par le dieu lui-même.

En sa qualité de dieu du vin, Dionysos nous apparaît très fréquemment tenant à la main un vase à boire, canthare, rhyton (vase en forme de corne), skyphos. L'amphore et l'outre en peau de chèvre figurent également parmi les attributs du dieu de la vigne.

Les instruments de musique jouaient un grand rôle dans les fêtes bachiques : flûtes et syrinx, cymbales, tambourins, etc... Il en est de même des masques comiques, tragiques et satyriques dont l'antiquité nous a laissé un certain nombre d'intéressantes représentations.

Dionysos apparaît le plus souvent vêtu de la nébride, faite en peau de chèvre, de bouc ou de faon, et plus tard en peau de panthère.

DIONYSOS DANS L'ART. Les représentations figurées de Dionysos n'ont pas, au cours des temps, subi moins de transformations que la conception et le culte même du dieu. Les monuments conservés, concordant avec certaines épithètes qu'on trouve dans les auteurs anciens telles que celles d'*endendros*, de *dentrites*, de *stylos*, de *perikionios*, de *kissos* et *phutalmios*, viennent à l'appui de la thèse, d'après laquelle Dionysos, avant d'être surtout le dieu du vin, fut d'abord une divinité de la végétation en général. D'autre part, on a fait remarquer avec justesse que l'on trouve dans l'art grec deux modes différents de représentation du dieu, d'abord sous forme d'un personnage viril et barbu, ensuite sous celle d'un éphèbe dans tout l'éclat de la jeunesse.


Dionysos de la Villa Tiburtina.

On a longtemps discuté pour savoir à quelle époque précise le second de ces types avait remplacé le premier. Après être remonté jusqu'à Praxitèle et à Phidias, on a émis l'hypothèse que ce rajeunissement du dieu avait déjà été réalisé par Calamis. Tout ce que l'on peut dire, c'est que cette nouvelle conception devient prédominante au IVe siècle, sans d'ailleurs faire disparaître complètement la première.

Les plus vieilles idoles de Dionysos n'étaient que des pièces de bois, plus ou moins grossièrement taillées. Tel était le cas du symbole du dieu, conservé dans la Cadmée, à Thèbes, et qu'on disait être tombé du ciel. Un progrès notable consista à ajouter à ces troncs d'arbre, qu'aux jours de fête on ornait de pampres et de lierre et qu'on recouvrait de vêtements, un chapiteau, une tête, un masque. D'autre part, on trouve aussi des *Hermaï* de Dionysos ; mais on a trop souvent voulu reconnaître le fils de Zeus et de Sémélé dans des monuments de ce genre consacrés à d'autres dieux. On ne peut se prononcer avec certitude que dans les cas où apparaissent les attributs distinctifs du dieu, en particulier la couronne de lierre. C'est dans cette catégorie que rentrait sans doute le Dionysos Akratophoros de Phigalie dont Pausanias nous dit qu'il n'a pu distinguer la partie inférieure du corps, cachée sous des feuilles de lierre et de laurier. Nous avons déjà rapporté plus haut, d'après le même auteur,

la légende du Dionysos Aisymnetes de Patras, œuvre d'Héphaistos. Cette statue avait été apportée aux Patréens par Eurypylos qui l'avait reçue pour sa part de butin après le siège de Troie. A Athènes, les auteurs anciens signalent l'existence de plusieurs symboles très anciens de Dionysos. L'un des plus vénérés était l'image de Dionysos Eleuthereus, puis celle de Dionysos Morychos qu'à l'époque de la vendange on barbouillait de moût et de figues fraîches. Les Corinthiens conservaient dans leur temple deux statues de bois, l'une de Dionysos Lysios, l'autre de Dionysos Bakcheios, toutes deux taillées, d'après la légende, dans le pin où Penthée s'était caché pour assister aux ébats des femmes thébaines sur le Parnasse. A Argos on honorait un xoanon de Dionysos rapporté de Troie, comme celui de Patras. A Brasiai, où l'on localisait une légende spéciale de Sémélé rapportée plus haut, il y avait une image de Dionysos à laquelle les femmes seules étaient admises à rendre un culte. Enfin, d'après Pausanias, Dionysos Saotes était représenté assis à Lerne.

On retrouve des représentations du Dionysos archaïque sur un grand nombre de vases à figures noires. Le dieu est généralement vêtu d'une robe longue avec des bouts de manche, ou des manches très courtes, ou encore enveloppé dans un manteau qui ne laisse passer que les mains. Quand le dieu est monté sur un mulet ou sur un taureau, il porte un costume plus approprié, courte tunique ou chlamyde. Les vases archaïques nous montrent aussi Dionysos couché, à l'ombre de branches de lierre, en compagnie d'un échanson ou d'une femme. La chevelure et la barbe du dieu sont très développées. L'attribut le plus fréquent de Dionysos dans ces représentations c'est la couronne de lierre ; d'une main il tient généralement une corne à boire ou un canthare, de l'autre un sarment. Il ne porte pas encore la nébride, mais parfois une peau de panthère. Les animaux qu'on rencontre le plus souvent à côté du dieu sont le taureau et le mulet, ainsi que la panthère. Dionysos est généralement représenté debout, mais on le trouve également assis, soit au milieu d'autres divinités, soit entre deux femmes en train de danser, ou encore couchées. Les scènes mythologiques le plus fréquemment représentées sur les vases archaïques, sont la lutte contre les Géants, le retour d'Héphaistos, etc...

Sur les vases à figures rouges les plus anciens, les représentations de Dionysos ne diffèrent pas essentiellement de celles qu'on trouve sur les vases à figures noires. C'est toujours la peau de panthère que porte le dieu, qui reste également enveloppé dans ses vêtements. On voit apparaître le thyrse qui porte à son extrémité supérieure une grosse touffe de lierre. Le dieu tient à la main un canthare; il est en règle générale couronné de lierre. Dionysos est le plus souvent représenté debout; les scènes mythologiques où il joue un rôle sont les mêmes que sur les vases à figures noires.

Une monnaie d'argent de la Grande Grèce, dont il est difficile de déterminer avec précision le lieu d'origine, représente un Dionysos complètement nu. Sur les monnaies de Naxos, on voit la tête du dieu, couronnée de lierre, avec une expression souriante. En ce qui concerne la sculpture, nous ne possédons au sujet des représentations les plus anciennes du dieu, que des témoignages écrits. D'après Pausanias, Dionysos était représenté, sur le coffret de Kypselos, couché, tenant à la main un vase à boire en or et vêtu de la longue tunique. Sur le socle du trône d'Amyclée on voyait Dionysos et Sémélé.



HERMÈS PORTANT DIONYSOS ENFANT
Cratère à anses basses. Paris, Musée du Louvre.



EROS JOUANT AVEC UNE PERDRIX
Paris, Musée du Louvre.

On a souvent voulu reconnaître le fils de Zeus et de Sémélé dans des statues dont l'identification est très difficile. Les savants ont beaucoup discuté pour savoir si la statue colossale de la villa Albani représentait le dieu lui-même ou un de ses prêtres. La même incertitude règne au sujet d'une statue du palais Doria. Nous ne savons d'autre part rien d'une statue de Dionysos par Myron qui, paraît-il, était un chef-d'œuvre.

A l'époque classique, plusieurs artistes de grand renom s'attachèrent à reproduire l'image de Dionysos. Nous ne savons pas si Phidias et Polyclète sculptèrent des statues du dieu devenu extrêmement populaire à Athènes, mais nous sommes un peu mieux renseignés au sujet du Dionysos d'Alcamène qui s'élevait dans le sanctuaire dionysien situé près du Théâtre, et dont a reconnu des imitations sur des monnaies. Le dieu était assis sur un trône à dossier très haut ; de la main droite il tenait le thyrse, de la gauche le canthare. Pour tout vêtement, il n'avait qu'un léger manteau. Cette statue était en or et en ivoire, de même que celle qui se trouvait dans le temple de Sicyone. On cite également un certain nombre de monnaies de cette époque qui portent une tête de Dionysos. Enfin, parmi les peintres les plus anciens qui reproduisirent les traits de Dionysos, on mentionne surtout le célèbre Parrhasios qui aurait été un des premiers à représenter le dieu sous une forme plus juvénile. Dans les peintures de vases de la même époque, on ne constate pas encore cette transformation. Les scènes préférées des artistes sont toujours l'intervention de Dionysos dans la lutte contre les Géants et dans le retour d'Héphaistos. Le dieu apparaît quelquefois s'apprêtant au combat, revêtant une cuirasse par dessus sa longue tunique, tandis que des Bacchantes tiennent les armes avec lesquelles il va entrer en lice. Le thyrse est toujours l'attribut principal, mais la peau de panthère est remplacée par la nébride. Le front du dieu est souvent ceint d'un large bandeau, probablement destiné à retenir les cheveux. Par dessus son long vêtement, le dieu porte une courte tunique sans manches, avec une ceinture et ornée de riches broderies. C'est ce qu'on appelle le *chitoniskos*, de caractère oriental ; on suppose que c'est par l'intermédiaire du théâtre qu'il fit son apparition.



Dionysos de Leyde.
(Le nez et la lèvre supérieure ont été restaurés.)

On possède deux représentations du Sabazios phrygien, sous forme de bas-reliefs, mais qui ne fournissent aucun point de comparaison intéressant par rapport au Dionysos grec. Il en est de même d'autres bas-reliefs d'origine thrace ; ces représentations n'ont pas exercé une influence notable sur les tendances de l'art grec.

La diffusion de plus en plus grande du culte de Dionysos eut pour conséquence la multiplication des représentations figurées du dieu. Tous les grands artistes du IVe siècle s'attachèrent à reproduire

l'image de Dionysos. Citons parmi les sculpteurs Euphranor, Scopas, Praxitèle, Bryaxis, Lysippe, parmi les peintres Aristide et Nicias. Malheureusement la plupart de ces œuvres sont à jamais perdues et les auteurs anciens ne nous ont pas en général laissé beaucoup d'indications à leur sujet.

Le type barbu du dieu disparaît presque totalement, pour faire place à un Dionysos imberbe et juvénile. On peut suivre dans les représentations artistiques les différentes étapes de l'histoire du fils de Zeus et de Sémélé, depuis sa première et sa seconde naissance. Une des scènes qui attirent de préférence les peintres de vases est celle où Hermès emporte Dionysos enfant ; elle figurait sur le trône d'Amyclée. Nous avons donné dans un chapitre précédent (v. p. 161) une reproduction de l'admirable statue de Praxitèle, si heureusement retrouvée. Hermès porte sur son bras gauche Dionysos enfant. De la main droite il tenait probablement une grappe de raisin. Un autre chef-d'œuvre c'est le Silène barbu tenant dans ses bras le fils de Zeus et de Sémélé, et dont il y a au Louvre une excellente réplique. Il existe encore d'autres représentations de Dionysos enfant ; sur les bras ou sur les épaules de Papposilène, à cheval sur un bouc ou sur une panthère, etc...

La plus ancienne statue de Dionysos jeune homme dont nous possédions une mention est celle de Calamis qui se trouvait dans le temple de Tanagra. On croit en avoir reconnu une reproduction sur différentes monnaies. Le dieu, probablement vêtu d'un court chiton, et ayant aux jambes de hautes bottes, tenait de la main gauche le thyrse, de la droite un canthare. Certains écrivains prétendent d'autre part reconnaître l'image de Dionysos sur les frises du Parthénon, ainsi que sur celles du Théseion et du Temple de la Victoire, mais leurs affirmations sont très discutables et très discutées.

Callistrate décrit une statue de Dionysos jeune portant la nébride par Praxitèle. Sous l'influence de ce grand artiste, la coutume se généralisera de plus en plus de ne donner au dieu que la peau de faon pour tout vêtement. Scopas avait exécuté une statue de Dionysos pour la ville de Cnide qui en possédait également une due au ciseau de Bryaxis. On croit reconnaître la manière de Scopas dans la fameuse tête du Dionysos de Leyde, envoyée en 1700 de Smyrne à Amsterdam par un résident hollandais. L'expression du visage est très animée, tandis que celle de la tête du dieu trouvée dans les thermes de Caracalla est plus pensive. Le type du Dionysos jeune devient de plus en plus prédominant. Les légendes relatives au fils de Zeus et de Sémélé, popularisées par la poésie, y contribuèrent puissamment, mises en œuvre par les plus grands des poètes grecs. Le Dionysos barbu n'apparaît plus que dans certaines scènes comme la lutte contre les Géants et le retour d'Héphaistos dans l'Olympe. Dans l'hymne homérique à Dionysos cité plus haut et où est racontée l'aventure du dieu avec les pirates thyrrhéniens, il nous apparaît « semblable à un adolescent, dans la première fleur de la jeunesse. Sa belle chevulure flottait et, autour de ses robustes épaules, il avait un manteau de pourpre ». Il semble bien que ces vers aient inspiré la représentation du dieu dans la frise du monument de Lysicrate, érigé en 334 avant J.-C., avec cette différence néanmoins que le manteau a glissé des épaules de Dionysos qui apparaît complètement nu. En général, cependant, le dieu est vêtu et porte même quelquefois un double vêtement comme dans le monument de Thrasyllos.

Du Dionysos en airain de Lysippe nous ne savons presque rien et on ne peut émettre à son

sujet que des hypothèses. On attribue à l'influence du même artiste un certain nombre de têtes de Dionysos jeune, avec de petites cornes de taureau. Il faut citer aussi des représentations de Dionysos où le dieu apparaît vêtu d'une courte tunique, chaussé de hautes bottes et portant la nébride ou la peau de panthère.

La tendance à représenter Dionysos nu ne semble pas avoir prédominé dans les peintures de vases, en même temps que dans la statuaire. Le dieu est le plus souvent vêtu d'un manteau ou porte la chlamyde. Sculpteurs et peintres s'attachent de plus en plus à nous montrer un Dionysos dans le visage duquel on reconnaît, suivant l'expression d'Ottfried Müller, « le singulier mélange d'une ivresse bienheureuse, d'une mélancolie vague et indéfinie ». Il n'a cependant pas toujours l'aspect efféminé que certains écrivains lui attribuent.



Buste de Dionysos.
Rome, Musée Capitolin.

Parmi les statues de Dionysos nu les plus remarquables qui nous aient été conservées, il faut citer deux bronzes de Vienne, le torse Farnèse, les torses du Vatican, dont l'un a tous les caractères d'un corps de femme. C'est surtout dans l'expression du visage que cette tendance à féminiser le dieu du vin se traduit. On mentionne sous ce rapport principalement le buste de Dionysos du Musée du Capitole. C'est surtout la chevelure qui donne à cette tête une expression féminine qui ressort également de la conformation du visage. Le Dionysos de la villa Tiburtina rentre dans la même catégorie.

Nous avons déjà parlé des principaux mythes relatifs à Dionysos qui ont donné lieu à des représentations figurées : naissance du dieu, retour d'Héphaistos dans l'Olympe, participation à la Gigantomachie, légendes de Penthée et de Lycurgue, rencontre d'Ariane. A partir de l'époque d'Alexandre, c'est le cortège entier du dieu que les artistes s'attachent à représenter, avec la troupe des Silènes, des Satyres et des Ménades. Le voyage triomphal de Dionysos dans l'Inde fournit également la matière à de nombreuses œuvres d'art. Il ne rentre pas dans le cadre de cet ouvrage de poursuivre une étude de détail de toutes ces représentations qui n'ajoutent rien aux différents types de Dionysos auquel les artistes grecs ont travaillé durant de longs siècles.



Bacchantes.
(Clarac, Musée.)

LE CORTÈGE OU THIASE DE DIONYSOS. MÉNADES, SATYRES ET SILÈNES. PAN.

LES MÉNADES. Dans presque toutes les légendes, Dionysos apparaît au milieu d'un bruyant cortège où les Ménades représentent l'élément féminin, les Satyres, les Silènes et Pan l'élément masculin.

Les Ménades, appelées aussi Bacchantes, étaient des nymphes et on sait déjà que c'est par des nymphes que, suivant la tradition, Dionysos avait été élevé sur le mont Nysa. Elles deviennent les fidèles compagnes et servantes du dieu de la vigne, et on les voit s'empresser aux travaux des vendanges, souvent en compagnie des Silènes. Animées de l'esprit du dieu elles se livrent à des courses échevelées qu'on a comparées aux bonds de la biche traquée par le chasseur auquel elle cherche à échapper. Elles poussent des cris aigus, accompagnés du son des crotales qu'elles agitent furieusement. Couronnées de feuilles de vigne ou de lierre, elles portent comme Dionysos lui-même la nébride, vêtement léger qui ne les empêche pas de se livrer à leur plaisir favori, la danse. Souvent elles sont en compagnie des animaux les plus divers, chèvres, biches, cerfs, panthères, lions ; parfois, elles ont à la main des serpents. De même que le dieu, elles portent le thyrse qu'elles ornent de feuilles de lierre ou de pampres.

Sous l'influence des modifications apportées au culte de Dionysos par des apports étrangers provenant en particulier de la Phrygie et de la Lydie, le type des Ménades subit de profondes transformations. Elles deviennent de plus en plus bruyantes ; leur frénésie et leur délire s'accompagnent du bruit des cymbales, du tambourin, de la flûte lydienne. Leurs danses prennent un caractère presque sauvage qui effraye d'abord les populations qui n'y sont pas habituées. Aussi sont-elles souvent mal accueillies, comme on l'a constaté dans les légendes de Lycourgos, de Penthée et des

Minyades. On a vu le châtiment dont Dionysos frappait les ennemis de son culte, en développant dans leurs esprits la même frénésie qui anime les Ménades et leur fait accomplir des actes insensés. Finalement la fureur des Ménades ne connaît plus de bornes. Elles déchirent les animaux et se repaissent de leur chair crue. Leur vertige meurtrier n'épargne pas les hommes. On connaît la légende d'après laquelle Orphée fut déchiré par les Bacchantes en furie.

SILÈNES ET SATYRES. A côté des Ménades, et comme leur faisant pendant, on voit dans le cortège de Dionysos des personnages d'un caractère spécial, moitié hommes, moitié animaux, les Satyres et les Silènes qui, d'abord distincts les uns des autres, finirent par se confondre. Ils nous sont beaucoup plus connus par les nombreuses représentations artistiques dont ils ont été l'objet dans l'antiquité que par les sources littéraires qui sont extrêmement rares.



Bacchante en fureur. (Clarac, Musée.)

Il semble bien que la patrie d'origine des Satyres fut le Péloponèse, et plus spécialement l'Arcadie dont les populations agrestes se représentaient ces personnages comme des esprits, des démons qui résidaient de préférence dans les forêts, sur le sommet des montagnes. On se les figurait avec des cornes, une



Ménade dansant. (Musée de Berlin.)

queue et des ongles fourchus, ayant beaucoup d'analogies avec la chèvre et le bouc dont on leur prêtait le caractère lascif.

Originaires de la Thrace et de la Phrygie, les Silènes se distinguaient des Satyres en ce que, par leur nature, ils ressemblaient beaucoup aux Centaures. Ils avaient en effet des oreilles et une queue, des sabots et même parfois des jambes de cheval. On les voit avec une crinière et le corps complètement recouvert de poils.

A partir d'une certaine époque, la distinction qui existait entre les Satyres et les Silènes disparut. On les confondit généralement les uns avec les autres, leur donnant indifféremment l'un ou l'autre nom. Le type qui prévalut dans les représentations artistiques fut celui du Satyre avec les [illegible] et la queue de cheval.

Le nombre des Silènes est indéterminé. L'un cependant d'entre eux occupe une place spéciale. C'est celui qui est représenté comme le père nourricier, le précepteur de Dionysos. On le disait fils de Pan et d'une nymphe. D'autres auteurs lui donnent comme père Apollon et d'après une tradition, il serait, comme les Géants, né des gouttes de sang d'Ouranos mutilé. Son domaine était le mont Nysa où, d'après la

légende, Dionysos fut élevé par les nymphes. Celles-ci confient à Silène l'éducation du jeune dieu dont il devient dès lors l'inséparable compagnon. On lui prêtait une grande sagesse, ainsi que le don de prophétie qu'il ne pouvait, il est vrai, exercer que dans l'état d'ivresse. Aussi cherchait-on à le capturer et à l'enivrer pour obtenir de lui la révélation de l'avenir. C'est ainsi qu'il tomba entre les mains du roi Midas, près de la source Irma suivant les uns, sur le mont Bermios en Macédoine, d'après les autres. Amené devant le roi, il refuse d'abord de parler, puis se répand en propos sur la vanité de l'existence humaine. « Il vaudrait mieux, dit-il, pour l'homme de n'être pas né ou bien mourir aussitôt après sa naissance ». D'après la légende, Silène aurait été plusieurs fois capturé par des mortels qui voulaient s'éclairer de sa sagesse. Dans sa sixième Eglogue, Virgile raconte que deux jeunes bergers auxquels Silène avait souvent, en plaisantant, promis une de ses chansons, surprirent le vieillard endormi dans une grotte. Aidés de la nymphe Aegle, ils l'enchaînèrent avec la couronne qui avait glissé de sa tête pendant son sommeil. S'étant éveillé, Silène rit de leur ruse et commença un chant où il retraçait l'origine du monde et de tout ce qui vit, racontant les mythes les plus anciens, comme ceux de Pyrrha, de Kronos et de Prométhée. Tous les êtres vivants des environs accoururent pour entendre les accents du vieux Silène et les chênes eux-mêmes remuaient les branches les plus extrêmes de leurs cimes. On montrait sur l'Acropole d'Athènes une pierre sur laquelle s'était reposé Silène quand, en compagnie de Dionysos, il était venu dans la capitale de l'Attique. Sur le marché d'Elis, dans le Péloponèse, se trouvait un temple exclusivement consacré à Silène, avec une statue du dieu auquel Methe offrait une coupe remplie de vin. Silène était également honoré à Malée, en Laconie, où le compagnon de Dionysos était, disait-on, venu s'établir. A Pholoé, on disait que Silène avait eu de la nymphe Melia le centaure Pholos. Enfin, d'après une tradition rapportée par Clément d'Alexandrie, les Arcadiens croyaient que Silène était le père d'Apollon *nomios*, c'est-à-dire gardien des troupeaux. A une époque postérieure on donna pour fils à Silène un personnage mythique du nom de Staphylos qui aurait le premier mélangé du vin et de l'eau. Un écrivain égyptien, Nonnos, cite trois fils de Silène, Astraios, Maron et Leneus.



Ménade. (Conze, *Heroen und Goettergestalten.*)

Les Silènes sont souvent représentés dansant avec des Ménades. Ils étaient également musiciens. Nous avons déjà rapporté la légende du satyre Marsyas qui osa provoquer avec sa flûte Apollon

jouant de la lyre. Ce dernier instrument n'était pas inconnu aux Silènes qui savaient s'en servir pour accompagner leurs chants.

Silènes et Satyres ont certainement existé comme individualités à part, avant d'être associés à Dionysos. Comme on l'a dit, cette association s'explique par l'irrésistible attrait de la religion dionysiaque, qui adopte peu à peu les génies secondaires des eaux, forêts et des sources... Les Satyres reprirent pour Dionysos les danses rituelles qu'ils avaient autrefois exécutées pour Cybèle. Les cérémonies exotiques de ce culte produisaient chez les fidèles des crises d'enthousiasme : ils se croyaient possédés par la divinité et métamorphosés en animaux sacrés, boucs ou chevaux (Satyres ou Silènes.)


Dionysos et Silène.
(Clarac, Musée.)

A partir d'une certaine époque, Silènes et Satyres perdirent leur caractère d'animalité pour ne plus être que des hommes travestis qui, au milieu d'ébats bruyants, prennent part aux fêtes célébrées en l'honneur de Dionysos. C'est de cette participation que naquirent à Athènes le dithyrambe, la tragédie et le drame satirique. Les acteurs chargés du rôle de Satyres portaient un masque qui rappelait les traits des personnages mythiques qu'ils étaient censés représenter. Ils étaient nus jusqu'à la ceinture, ou du moins portaient un mince maillot couleur de chair. A l'occasion cependant, on les voit couverts d'une peau d'animal ou vêtus simplement comme des hommes. Les choreutes étaient au début au nombre de douze, mais dans les représentations artistiques qui nous sont parvenues, on voit aussi des Satyres assister à la pièce en qualité de spectateurs, facilement reconnaissables à leur aspect extérieur et à leur tenue.

On a déjà vu plus haut que les Silènes assistent Dionysos dans la lutte contre les Géants, montés sur des ânes dont le braiement terrifie les adversaires des Olympiens. Un vase de l'époque archaïque, nous montre Dionysos en train de transpercer avec son thyrse un géant terrassé, auquel une panthère plante ses dents dans la poitrine. Deux Silènes accourent à grands pas. L'un d'eux, portant sur son bras droit une peau de panthère, ramasse de la main gauche une pierre pour la lancer sur le géant. Son compagnon tient un bouclier et une lance la pointe en bas. Sur l'autre côté du vase, on voit un Silène armé que deux autres, sans armes, traînent sur un char de guerre, derrière lequel un quatrième souffle dans une trompette.

Ce n'est pas la seule circonstance dans laquelle nous voyons les Silènes en rapport avec les dieux. Sur le célèbre vase de Brygos, ils entrent en lutte avec la messagère des dieux, Iris. Celle-ci vient de prendre sur un autel une queue de vache offerte en sacrifice. A ce moment accourent trois Silènes. L'un empoigne la déesse d'une main, et de l'autre veut lui arracher l'objet qu'elle tient. Un



L'ENLÈVEMENT DE PERSÉPHONE

Groupe exécuté d'après les dessins de Le Brun, par Girardon.
Jardins de Versailles.

autre bondit par dessus l'autel, tandisqu'un troisième accourt à toute vitesse. Dionysos assiste à cette scène, un bâton dans la main gauche, un canthare dans la droite. Il semble stupéfait de l'audace irrespectueuse des Silènes. Sur le même vase, l'artiste a représenté des Silènes qui veulent faire violence à l'épouse même de Zeus, à Hera. Celle-ci est défendue par Hermès qui se place devant elle, mais c'est à l'intervention d'Heraklès qu'elle doit son salut. Son arrivée met les assaillants en fuite.

Le plus illustre des héros semble en effet inspirer aux compagnons de Dionysos un indicible effroi. Nous possédons plusieures peintures de vases qui en témoignent. Dans l'une de ces scènes, on voit six Silènes rassemblés autour de Dionysos, chacun ayant à côté de lui un récipient plein de vin. Soudain, Heraklès arrive, couvert de la peau de lion, armé de l'arc et de la massue. Dionysos salue le fils d'Alcmène, tandis que les Silènes frappés d'effroi, prennent les poses les plus comiques. Sur un autre vase, Heraklès est représenté, étendu à côté de Dionysos. Un Silène, rampant sur ses genoux, va voler un gateau, tandisque son compagnon regarde au loin, comme s'il ne se passait rien. Sur un autre vase, on aperçoit Heraklès chassant devant lui deux Silènes, attachés l'un à l'autre par les mains, pendant que deux autres s'enfuient. Enfin, les peintres de vases nous montrent encore des Silènes qui ont réussi à dérober les armes à Heraklès endormi, mais il suffit que le héros fasse un mouvement dans son sommeil ou ouvre les yeux, pour que les voleurs terrifiés jettent là le fruit de leur larcin et s'enfuient à toutes jambes. Un autre héros célèbre, Persée est également l'objet de l'attaque des Satyres. Pour s'en débarrasser, il leur présente la tête de la Gorgone, et il est amusant de voir comment les gaillards frappés de terreur ferment les yeux ou plient les genoux.



Satyre portant une outre.
(Conze, *Heroen und Goettergestalten.*)

SATYRES ET SILÈNES DANS L'ART.

Les Silènes qui par leur nature se rapprochent du cheval, tandisque les Satyres ressemblent davantage au bouc, apparaissent les premiers dans les représentations artistiques les plus anciennes qui nous soient parvenues. On les voit d'abord, avec une queue et des oreilles de cheval, des sabots non fendus, sur des monnaies de Thasos et sur des gemmes. Un des monuments les plus anciens qui nous aient été conservés, un sarcophage de Clazomène, nous montre un Silène, à l'aspect tout à fait bestial. Son nez épais est retroussé, son œil rond, ses cheveux et sa barbe ressemblent à une crinière, son oreille

est pointue. Ses jambes se terminent par des sabots. Une queue se détache de la chute des reins. C'est sous des traits sensiblement analogues que nous apparaissent six Silènes, en compagnie de six nymphes sur une amphore reproduite par Roulez dans ses *Vases de Leyde* : grosse tête, nez camus, oreilles d'âne, forte crinière, barbe tombant presque sur le ventre, queue de cheval. Sur les vases archaïques d'origine attique, les Silènes, tout en conservant leur caractère bestial, ont quelque chose de plus gracieux, avec une tête qui ne les différencie pas des hommes. Parfois, ils ont des jambes de cheval, tandisque sur d'autres représentations ils ont des jambes humaines et sont complètement vêtus.



Silène et Dionysos, dit le Faune à l'enfant.
(Clarac, Musée.)

Les vases attiques les plus anciens nous montrent surtout les Silènes en compagnie de Dionysos. On les voit encore dansant avec des Ménades, ou les emportant. Mais c'est principalement comme serviteurs du dieu qu'ils nous apparaissent, comme dans la scène où ils accompagnent Dionysos ramenant Héphaistos dans l'Olympe. Le cortège dionysiaque n'a pas encore le caractère orgiastique qu'il prendra plus tard, mais cela n'empêche pas les artistes de nous représenter les Silènes dans les attitudes les plus obscènes. Ils portent sur le dos des outres pleines de vin, ou tiennent à la main une œnochoé ; rarement on les voit boire eux-mêmes. Assistant aux vendanges, les Silènes cueillent le raisin, le portent au pressoir et le foulent. Ils jouent de la flûte et de la cithare ; les animaux qu'on trouve le plus souvent en leur compagnie sont le mulet, l'âne, le bouc et quelquefois le taureau.

Dans la période qui suivit celle de l'art archaïque, le type du Silène, sous l'influence des artistes athéniens, subit un certain nombre de modifications. Leurs longs cheveux disparaissent, pour faire place à une calvitie plus ou moins complète. L'expression du visage devient plus vivante, moins bestiale. On les trouve encore souvent groupés avec des Ménades et surtout en compagnie de Dionysos, autour duquel ils s'agitent en dansant et en jouant de la flûte. C'est à cette époque que les artistes commencent à représenter les Silènes dans les scènes mythiques dont nous avons parlé plus



TORSE DU SATYRE DE PRAXITÈLE

D'après une réplique en marbre. Paris, Musée du Louvre.

haut, tentative de viol sur Iris et sur Hera, lutte avec Heraklès. A l'époque classique, la tendance à faire des Silènes des êtres moins sauvages, à leur donner quelque chose de plus doux et de plus noble, s'accentue de plus en plus. Ils ont toujours un corps élancé, sont généralement chauves, ce qui donne à leur tête quelque chose de plaisant. La barbe est assez forte, mais la queue se raccourcit et ne descend guère plus bas que les genoux. L'expression du visage est sérieuse, parfois même mélancolique. Presque toujours nus, les Silènes ont pour principal attribut le thyrse ; ils jouent de la double flûte et de la lyre.



Faune dansant.
Londres, British Museum.
(Clarac, Musée.)

Pendant longtemps, les artistes avaient représenté les Silènes sous l'aspect d'hommes d'un âge avancé. On prit l'habitude de montrer, à côté de ces vieillards, des personnages plus jeunes, aux mouvements moins lourds. D'autre part, on rencontre le type de Silène, considéré comme père nourricier de Dionysos, et aux petits soins pour son maître, type qui deviendra classique à partir du IVe siècle. C'est un « personnage au masque socratique, à face chauve, à la fois laid et jovial, aux membres gras, au ventre replet ». On a constaté également que dans la seconde partie de la période classique, la tendance à faire des Silènes des compagnons d'une tenue un peu moins débraillée disparaît. Le côté orgiastique du culte de Dionysos qui prédomine de plus en plus, amène les artistes à représenter les Silènes, non pas dans l'extase des Ménades, mais avec une liberté d'allures qui rappelle l'art archaïque.



Satyre et Nymphe.
Rome, Musée du Vatican.
(Clarac, Musée.)

La représentation des Silènes par l'art plastique n'apparaît qu'à une époque relativement tardive de l'art grec. Nous ne connaissons que par des sources littéraires le célèbre groupe de Myron où l'on voyait Athéna jetant à terre la flûte qu'elle venait d'inventer mais qui lui déformait la bouche, et Marsyas impatient de ramasser cet instrument. Au IVe siècle au contraire, de grands sculpteurs s'attachent à reproduire les personnages qui jusqu'alors avaient surtout attiré les peintres de vases. La plus célèbre de ces statues est celle du Satyre de Praxitèle dont plusieurs répliques nous

ont été conservées. Ici, nous nous trouvons en face d'un jeune homme aux traits réguliers, dont seules les oreilles pointues rappellent le caractère primitif des compagnons de Dionysos. La tête légèrement penchée, il s'appuie sur un tronc d'arbre, le regard perdu au loin. Ce sont également de jeunes Satyres qui sont groupés autour de Dionysos sur le monument de Lysicrate. Un autre grand sculpteur, Lysippe a représenté Silène avec Dionysos enfant ; la meilleure réplique de cette œuvre magistrale qu'on avait d'abord attribuée à Praxitèle se trouve au musée du Louvre. En ce qui concerne Silène, le type qui à partir de cette époque prévalut dans la sculpture, est celui d'un personnage aux formes bien dessinées, mais où la graisse envahit les muscles, comme par suite des excès de la bonne chair. Son crâne est pointu et chauve, le front ridé, la barbe abondante. Les oreilles épaisses ressemblent par leur pointe à celles du porc.



Silène à l'outre.
(Clarac, Musée.)

L'époque hellénistique est riche en représentations de toutes sortes de Silènes et de Satyres. Il en est de même pour les peintures murales de Pompei. Dès lors, les artistes s'attachent de plus en plus à représenter des Satyres juvéniles et de vieux Silènes.

PAN. A côté des Ménades, des Silènes et des Satyres, on voit très fréquemment apparaître dans le cortège de Dionysos un autre démon qui commença par avoir une personnalité distincte et dont le culte, d'abord limité à un canton spécial de la Grèce, ne se répandit qu'à une époque assez tardive dans toute l'Hellade. C'est Pan, dont on ne trouve aucune trace ni dans l'Iliade, ni dans l'Odyssée, mais auquel a été consacré un hymne homérique qui mérite d'être cité tout entier.



Faune endormi.
Munich, Glyphothèque.
(Clarac, Musée.)

« Muse, entretiens-moi du fils chéri d'Hermès, dieu aux pieds de chèvre, à deux cornes, épris des danses bruyantes, qui parcourt les prairies plantées d'arbres, avec les nymphes accoutumées à former des chœurs. Celles-ci foulent les cimes des roches escarpées, elles invoquent Pan, dieu des pâtres, à la superbe chevelure inculte, à qui sont échus les monts couverts de neiges, et les cimes des montagnes, et les sentiers rocailleux. Il marche çà et là parmi les halliers épais : tantôt un paisible ruisseau l'attire, tantôt

il remonte au milieu des âpres rochers, et, du haut d'un pic extrême, il court sur les chaînes de montagnes chenues ; souvent il côtoie le pied des collines, et tue les bêtes fauves que découvre sa vue perçante. Quelquefois seul, sur le soir, au retour de la chasse, excité par la douce Muse, il chante en jouant du chalumeau ; et l'oiseau, qui dans la saison fleurie du printemps fait entendre les sons les plus doux, lorsque dans le feuillage il répand ses notes plaintives, ne le surpasserait pas en mélodie. Alors, les nymphes Orestiades le suivent d'un pas furtif vers la fontaine profonde, et à sa voix mêlent leurs voix sonores; l'écho leur répond autour du sommet des montagnes, dans la molle prairie où le crocus et la jacinthe aux suaves parfums confondent leurs fleurs avec l'herbe touffue, tandis que le dieu couvert d'une peau de lynx ensanglantée, agitant ses pieds, entre ça et là dans le chœur, fier en son âme de ces jeux retentissants. Les nymphes célèbrent les divinités bienheureuses et le vaste Olympe ; elles racontent combien excelle parmi tous les dieux le bienveillant Hermès, et comment il est leur messager rapide. Il vint dans l'Arcadie aux nombreuses sources, mère des troupeaux, où est son bois sacré du Cylène, et quoique dieu, il y paissait pour un homme mortel des brebis à toison moelleuse. Car la langueur du désir étant survenue, abondait en son âme pour qu'il s'unît à la nymphe Dryops. Et il accomplit ce mariage florissant ; la nymphe enfanta dans sa demeure le fils chéri d'Hermès, au premier aspect prodigieux, dieu aux pieds de chèvre, à deux cornes, épris des danses bruyantes et riant doucement. Elle fit un bond et s'enfuit, la nourrice abandonna l'enfant, car elle fut saisie de crainte, en voyant ce visage rude et barbu. Aussitôt le bienveillant Hermès le recueillit dans ses mains, et en son âme, il fut comblé de joie ; il se hâta de se rendre au séjour des immortels, ayant enveloppé l'enfant dans la peau velue d'un lièvre de montagne. Il s'assit auprès de Zeus et des autres immortels, et il leur montra son fils. Tous les dieux en leur âme furent charmés, et surtout Dionysos ; il lui donna le nom de Pan (tout), parce qu'il les avait tous réjouis. »



Un Satyre. D'après Michel Ange.
(Phot. Alinari, Florence.)

D'après cet hymne homérique, Pan serait donc le fils d'Hermès et de la nymphe Dryops. D'autres auteurs lui donnent une parenté toute différente. Suivant les uns il était fils de Zeus et de Callisto ; d'après d'autres il était né des relations d'Hermès avec Pénélope. C'est même sur cette dernière opinion que s'appuie Hérodote pour essayer de prouver que l'apparition du culte de Pan en Grèce est de date récente. Mais, si ce dieu ne prend que tardivement figure de divinité panhellénique, il n'en est pas moins certain qu'il était depuis la plus haute antiquité honoré dans un des cantons les

plus reculés de la Grèce, l'Arcadie, M. Victor Bérard voit même en lui le dieu le plus ancien des Arcadiens, antérieur à Zeus lui-même. En tous cas, il était la divinité préférée de ce peuple de bergers. Sur le mont Lycée, son culte était inséparable de celui de Zeus Lykaios dont nous avons rapporté les particularités dans le second chapitre de cet ouvrage. On retrouve encore la trace du culte de Pan en d'autres localités, comme à Lycosoura, qui était regardée comme la ville la plus ancienne du monde, sur le mont Ménale où l'on venait consulter son oracle, sur le Parthénios.



Pan dansant.
(Conze, *Heroen und Goettergestalten.*)

PAN
ET
LES NYMPHES.
SYRINX.
ECHO.
PITYS.

« Les nymphes Orestiades, dit l'hymne homérique, suivent Pan d'un pas furtif vers la fontaine profonde, et à sa voix mêlent leur voix sonores. » Plusieurs légendes nous montrent le dieu, enflammé de désir, et cherchant à assouvir sa passion sur quelques unes de ses gracieuses compagnes. L'une d'elles, la nymphe Syrinx, en butte aux poursuites de Pan, fuit éperdûment devant lui. Elle arrive au bord du fleuve Ladon et va tomber entre les mains de son persécuteur. Elle implore le fleuve de le soustraire à ses atteintes. Son vœu est exaucé. Au moment où Pan étend la main pour se saisir de sa proie, il ne lui reste entre les doigts qu'un roseau. Il se lamente, mais s'arrête tout à coup, en entendant le bruit musical produit par le vent qui agite les roseaux. Le dieux en coupe plusieurs, les réunit entre eux avec de la cire, et de l'instrument ainsi inventé, la syrinx, tire des sons qui désormais charmeront les oreilles des sauvages bergers de l'Arcadie. On localisait cette légende près du mont Ménale, à Melpea.

Echo était, d'après la légende, une des nymphes Orestiades et avait pour père un mortel. Nul ne savait mieux qu'elle jouer de la flûte et de la syrinx, aucune voix n'était plus harmonieuse que la sienne. Pan s'éprend pour elle d'une passion farouche, mais la vierge le repousse avec dédain. N'osant pas se venger directement, le dieu excite contre elle les bergers qui, dans leur démence,

s'emparent de la malheureuse, la déchirent et éparpillent de tous côtés les différentes parties de son corps. Mais, la Terre bienveillante recueille ces « disjecta membra corporis » et leur donne une sépulture. La nymphe survit, en ce sens qu'elle imite et reproduit tous les sons qui frappent ses oreilles. Suivant une autre légende, ce n'est pas de Pan, mais d'Hera qu'Echo aurait été la victime et c'est par dévouement pour Zeus qu'elle aurait encouru son terrible châtiment. Pour détourner l'attention de l'épouse du maître de l'Olympe, pendant que celui-ci s'empressait auprès des nymphes, Echo s'appliquait à causer avec elle sans arrêt. Ayant découvert le subterfuge, Hera métamorphosa sa jeune compagne en écho, personne qui, dit Ovide, est incapable de tenir sa langue, qui ne sait point parler la première, qui ne peut se taire quand on lui parle, qui ne fait que répéter les derniers son de la voix qu'elle entend. Le même poète nous rapporte encore une autre légende, tout à fait différente, au sujet de la nymphe Echo. C'est elle qui se voit repoussée par le beau Narcisse, et qui de chagrin, va se cacher au fond d'une grotte, où elle dépérit de langueur. A la fin, dit le poète des *Métamorphoses* « il ne lui reste plus que la voix et les os ; sa voix s'est conservée ; ses os ont pris la forme d'un rocher. Depuis ce jour on ne la voit plus sur les montagnes ; mais des profondes retraites où elle se dérobe, elle se fait encore entendre à tous ceux qui l'appellent. »



Pan et une nymphe. (Clarac, Musée.)

Pan fut d'abord plus heureux dans ses entreprises auprès de la nymphe Pitys qui le préféra au dieu du vent, Borée, également amoureux d'elle. Dans un accès de fureur, ce dernier, après avoir accablé de coups la nymphe, la jeta en bas d'un rocher. Comme pour Echo, ce fut Gæa, la Terre qui, émue de pitié, vint au secours de la malheureuse victime. Elle la transforma en l'arbre qui porte son nom, le pin (en grec πίτυς).

ATTRIBUTIONS DE PAN.

Avant tout dieu des bergers et des troupeaux, Pan a pour principal attribut la houlette ; son compagnon préféré est le chien et parfois le lièvre. Il s'intéresse à l'élevage des abeilles et aime à recevoir du miel en offrande. Par l'invention de la syrinx il est un dieu de la musique. Celle-ci favorise la danse, à laquelle Pan s'adonne avec passion ; il est le dieu « qui bondit, qui saute, qui danse. » Sous ce rapport, il est proche parent des Satyres, dont il a également le caractère lascif et qui tiennent même de lui, comme on l'a dit, l'élément animal de leur physionomie. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'il prenne à son tour place dans le cortège de Dionysos où il occupe souvent le premier rang. La poésie érotique s'emparera de Pan qui lui



DIONYSOS (BACCHUS).

D'après le tableau de Léonard de Vinci. Paris, Musée du Louvre.

fournira maint sujet à des développements d'où l'obscénité n'est pas toujours bannie. La nature fruste des adorateurs principaux du dieu, les bergers, semblait excuser ces débordements d'un naturalisme souvent grossier.

LE CULTE DE PAN A ATHÈNES.

Si l'on en croit Hérodote, ce serait pendant les guerres médiques que le culte de Pan aurait été introduit à Athènes. Voici dans quelles circonstances. Lorsque l'armée perse ayant envahi la Grèce menaça directement Athènes, les citoyens de cette ville envoyèrent un messager aux Spartiates, considérés alors comme la principale puissance militaire du continent hellénique, pour réclamer leur secours. Les Lacédémoniens répondirent qu'ils étaient disposés à marcher contre l'ennemi commun, mais qu'ils étaient tenus d'observer une loi qui leur interdisait d'entrer en campagne avant la pleine lune. Ce n'était qu'un mauvais prétexte invoqué par les autorités spartiates, jalouses de la prédominance athénienne. En rapportant la réponse qui lui avait été faite, le messager athénien, Phidippidès raconta qu'au moment où il avait traversé le mont Parthénios, le dieu Pan l'avait arrêté et l'avait prié de demander aux Athéniens pourquoi ils ne pratiquaient pas son culte, alors qu'il leur avait en mainte occasion témoigné une bienveillance, susceptible de se tradnire d'une façon effective. Suivant Hérodote, les Athéniens, loin d'accueillir ce récit comme une fable, y ajoutèrent créance. Quand, malgré leur infériorité numérique, ils eurent mis en déroute à Marathon l'armée perse, ils crurent qu'ils devaient en partie leur succès à l'intervention de Pan qui avait jeté le désordre dans l'armée ennemie et en avait ainsi provoqué la déroute. De là viendrait l'expression de « panique » qui caractérise cet esprit de fuite irraisonnée auquel se trouvent en proie des masses d'hommes qui ne voient plus de salut que dans la vitesse de leurs jambes. « Les paniques, dit un auteur ancien, sont des frayeurs soudaines et irréfléchies ; c'est ainsi que l'on voit les troupeaux de bœufs ou les troupeaux de chèvres fuir affolés de terreur, quand ces animaux ont tout à coup entendu un bruit sortir d'une



Pan. (Conze, *Heroen und Goettergestalten.*)

forêt ou des profondeurs d'un ravin. » Pour témoigner leur reconnaissance envers le dieu Pan, les Athéniens lui dédièrent un sanctuaire sur l'Acropole où fut placée une statue du dieu en marbre de Paros. On lui faisait chaque année des sacrifices solennels, suivis d'une course aux flambeaux. L'intervention de Pan en faveur de ses adorateurs se manifesta, au dire des auteurs anciens, dans plusieurs autres circonstances. Pendant la bataille de Salamine on le vit planer sur un promontoire ainsi que dans l'ile de Psythaleia où on lui éleva des statues de bois ou xoana que Pausanias affirme



Pan et les nymphes. D'après un bas-relief antique découvert à Mégalopolis.
(Conze, *Heroen und Goettergestalten*.)

avoir encore vus. Pan manifeste encore sa présence au siège de Phylé et il participe avec Apollon à la déroute des Gaulois devant Delphes. Dès lors, le culte de Pan se généralise de plus en plus en Grèce et pénètre même en Asie. On a d'autre part déjà vu à la fin de l'hymne homérique cité plus haut que les dieux donnèrent au fils d'Hermès « le nom de Pan (tous) parce qu'il les avait tous réjouis ». S'emparant de cette explication étymologique, on en vint à faire de Pan une divinité universelle, à voir en lui le grand Tout. C'est ce qu'exprime un hymne orphique où on peut lire : « J'invoque Pan, dieu puissant, dieu pastoral ; Pan, l'ensemble de l'univers, le ciel, la mer, la terre souveraine et le feu immortel, car ce sont là les membres de Pan... dieu dont les accords mélodieux célèbrent la vie universelle ; dieu aux mille noms, maître souverain du monde, qui fait naître tout, qui engendre tout. » L'humble dieu des bergers d'Arcadie avait été ainsi promu à la dignité de divinité de premier ordre.

LES ATTRIBUTS DE PAN.

Le principal attribut du dieu était la syrinx, communément désignée sous le nom de flûte de Pan. Voici la définition qu'en donne un écrivain ancien. « La syrinx est un assemblage de roseaux et de cire, j'entends la syrinx improvisée; elle se compose d'un grand nombre de tuyaux placés en retrait les uns des autres, de manière à diminuer insensiblement depuis le plus long jusqu'au plus court ; du côté de l'orifice ouvert ils sont de niveau ; à l'autre bout, par suite de leur longueur inégale, ils forment des gradins, de sorte que l'ensemble rappelle l'aspect d'une aile d'oiseau ».

Les artistes n'ont presque jamais représenté Pan sans la syrinx, dont on croyait entendre les sons dans la grotte de l'Acropole et sur le Ménale. On voit aussi quelquefois le dieu avec une flûte, mais à une époque beaucoup plus tardive. Certains monuments étrusques nous montrent Pan tenant une lyre. Enfin, le tympanon est un autre instrument de musique dont Pan s'aide pour danser.

Le dieu tient souvent à la main la houlette, ou plutôt le lagobolon ou pedum, qui sert à la fois à ramener les brebis qui s'écartent du troupeau et à assommer les lièvres. C'est également en qualité de chasseur qu'on le voit armé d'un ou deux épieux, en particulier sur des monnaies arcadiennes. Le thyrse apparaît assez rarement comme attribut de Pan. Il n'en est pas de même de la corne à boire qu'on trouve très fréquemment entre les mains du dieu qui, dans d'autres cas, porte une amphore sur l'épaule. Il apparait également, dans certaines scènes, un flambeau à la main, et comme dieu qui inspire la terreur dite panique, il a été représenté un casque sur la tête, cuirassé et tenant un bouclier. Enfin, l'outre est un attribut très fréquent du dieu, en particulier dans les cortèges bachiques.

Pan appuyé contre un pilastre. (Conze, *Heroen und Goettergestalten.*)

Le compagnon le plus fidèle de Pan, c'est le chien qu'on trouve souvent en sa société, ainsi que le lièvre. Le mulet sert quelquefois de monture au dieu, quoique cet animal soit plus particulièrement consacré à Dionysos. Il en va de même de la panthère.

Parmi les oiseaux associés à Pan on ne cite guère que l'aigle et le griffon, et comme plantes le lierre et le pin dont les feuilles et les branchages servaient à couronner la tête du dieu. Comme on l'a lu plus haut, l'une des nymphes poursuivie par Pan avait été transformée en pin.

PAN DANS L'ART.

La popularité du culte de Pan se traduisit par le grand nombre de représentations artistiques dont ce dieu fut, à partir d'une certaine époque, l'objet de prédilection très marqué. Grâce aux travaux remarquables de plusieurs savants, dans ces vingt dernières années, on peut se faire maintenant une idée assez nette de cette question, jusque là assez confuse.

Nous avons déjà parlé des xoana ou statues de bois qui avaient été consacrés à Pan dans l'île de Psythaleia, mais dont Pausanias ne nous a laissé aucune description. L'hymne homérique que nous avons cité appelle Pan le « dieu aux pieds de chèvre, à deux cornes.... à la chevelure inculte.... jouant de la syrinx.... le dos couvert d'une peau de lynx. » C'est ainsi qu'il avait probablement été représenté sur la porte du Pœcile par les peintres Panainos et Mikon, dans leur fresque de la bataille de Marathon où, d'après la légende, l'intervention du dieu avait joué un si grand rôle. Dans ce genre de représentations, ce qui ressort surtout, c'est la nature animale du dieu. A côté de ce type en apparaîtra un autre, dans lequel l'animalité disparaît presqu'entièrement, et n'est plus indiquée que par les cornes et par les oreilles.

Le monument le plus remarquable du dieu conçu au premier de ces deux points de vue est une statuette de bronze découverte en 1816 dans le Péloponèse. Le dieu, semblable à un bouc dressé sur les pattes de derrière, est nu. De la main gauche il tient la syrinx, tandisqu'il laisse tomber la main droite. Le buste et les bras sont ceux d'un homme, mais la partie inférieure du corps est tout à fait celle du bouc, de même que la tête avec ses oreilles pointues et sa barbe. L'expression de la tête rappelle plutôt le groin du porc.

Dès la seconde moitié du ve siècle, les artistes grecs, en particulier ceux de l'Attique, sous l'influence du théâtre, s'attachent à humaniser de plus en plus la figure de Pan. A côté des Satyres et des Silènes, il entre à son tour dans le cortège de Dionysos dont il n'est pas un des compagnons les moins bruyants. Sans doute il n'a pas encore complètement perdu son caractère d'animalité, mais son profil se rapproche de celui de l'homme, son attitude et ses gestes se font plus humains.

C'est encore dans le Péloponèse, le pays ou le culte de Pan remontait à la plus haute antiquité, que s'opère la transformation qui aboutit à la création d'un type de dieu juvénile et imberbe, où seules les petites cornes, presque dissimulées dans la chevelure, rappellent sa nature primitive. La plupart des écrivains sont d'accord pour voir dans une statuette en bronze du Cabinet des Médailles, une œuvre très proche parente du Doryphore de Polyclète. Le dieu a ici l'apparence d'un jeune homme. De la main gauche il tenait sans doute le lagobolon, de la droite la syrinx. Placées dans la chevelure, les petites cornes sont à peine apparentes. Un autre type, très semblable à celui dont nous venons de parler et dû à la même école, a été conservé en de nombreuses répliques. Il se différencie en ce que Pan tient la houlette de la main droite et la syrinx de la main gauche. Dans le fameux buste, connu sous le nom de Faune de Winckelmann, les cornes sont directement placées sur le front, les yeux non pas baissés, mais levés et toute la figure a une expression de sensualité raffinée.

Au IVe siècle, on voit apparaître deux nouveaux types dans la représentation artistique du dieu Pan. Il sert, en architecture, de figure décorative pour les pilastres ou les balustrades, et est d'autre part représenté sur des bas-reliefs, en compagnie des nymphes. Sous la première forme, il est toujours couvert d'un manteau. Le côté thiéromorphique ressort dans les jambes de bouc et dans l'expression du visage. Le dieu a une barbe et des oreilles de bouc, mais pas de cornes. De la main gauche il tient la syrinx. Nous possédons un assez grand nombre de statues de ce genre ; la plus remarquable est celle trouvée au Pirée en 1840. Appuyé contre un pilier, le dieu est enveloppé dans un manteau sous lequel est caché le bras droit et qui laisse apparaître les jambes de bouc. La syrinx est tenue dans la main gauche. On trouve d'assez nombreuses variantes de ce type, dispersées dans les différents Musées de l'Europe. D'autre part, il y eut des Hermaï de Pan, comme des autres divinités. L'un des plus remarquables est celui trouvé à la fin du XVIIIe siècle dans la ville d'Antonin le Pieux près de Civita Lavigna par Gavin Hamilton, et actuellement au British Museum. Le dieu barbu n'a plus de cornes ; il porte un vêtement aux plis gracieux et joue de la flûte.



Pan et Hermaphrodite.
(Clarac, Musée.)

Sur les bas-reliefs où le dieu est représenté avec des nymphes, on le voit en général assis sur un rocher, complètement nu, avec des jambes de bouc et de fortes cornes, jouant de la syrinx. Très souvent les nymphes, au nombre de trois, sont conduites par Hermès. Parmi ces bas-reliefs, assez nombreux et dont le type varie beaucoup, il faut signaler celui qui a été trouvé sur la pente méridionale de l'Acropole d'Athènes. Un homme s'approche des nymphes auxquelles il vient offrir ses prières, tandis que d'une grotte ressort la partie supérieure du corps de Pan, aux fortes cornes. Tous ces monuments témoignent du développement extraordinaire que prit à Athènes le culte de Pan après la bataille de Marathon

Nous avons déjà parlé de l'influence exercée par l'art de Praxitèle sur la transformation du type de Pan en un personnage juvénile d'où l'animalité a presque complètement disparu. Le grand sculpteur avait lui-même exécuté un groupe représentant Pan avec Danaé et des nymphes. Nous ne savons malheureusement pas grand'chose au sujet de cette œuvre. Le dieu avait des pieds de bouc et portait sur ses épaules une outre, geste familier aux Satyres et aux Silènes. On suppose que Scopas de son côté avait taillé dans le marbre l'image de Pan, et on croit en reconnaître une reproduction sur une monnaie d'Heraia, ville où se trouvait un sanctuaire du dieu. Celui-ci est représenté sous les traits d'un chasseur, appuyé de la main gauche sur un épieu de chasse. Il est cornu, mais a des

jambes d'homme et non de bouc. Enfin, sur des peintures de vases attiques, on voit Pan avec Aphrodite et Eros.

Parmi les monnaies les plus curieuses qui reproduisent la tête de Pan, il faut citer celles de Panticapée, dont les plus anciennes présentent le dieu sous des traits assez sauvages, avec des oreilles pointues, mais sans cornes. Dans la suite, le type fut rajeuni et devint beaucoup plus gracieux. Les monnaies arcadiennes nous offrent également deux aspects du dieu, particulièrement honoré par les bergers de cette région. On voit tantôt le corps entier du dieu, avec des jambes d'homme, de petites cornes, assis sur un rocher, tenant le lagobolon, tandis que la syrinx gît à ses pieds. Tantôt, c'est la tête seule du dieu qui est représentée, sous des traits juvéniles, avec de petites cornes.

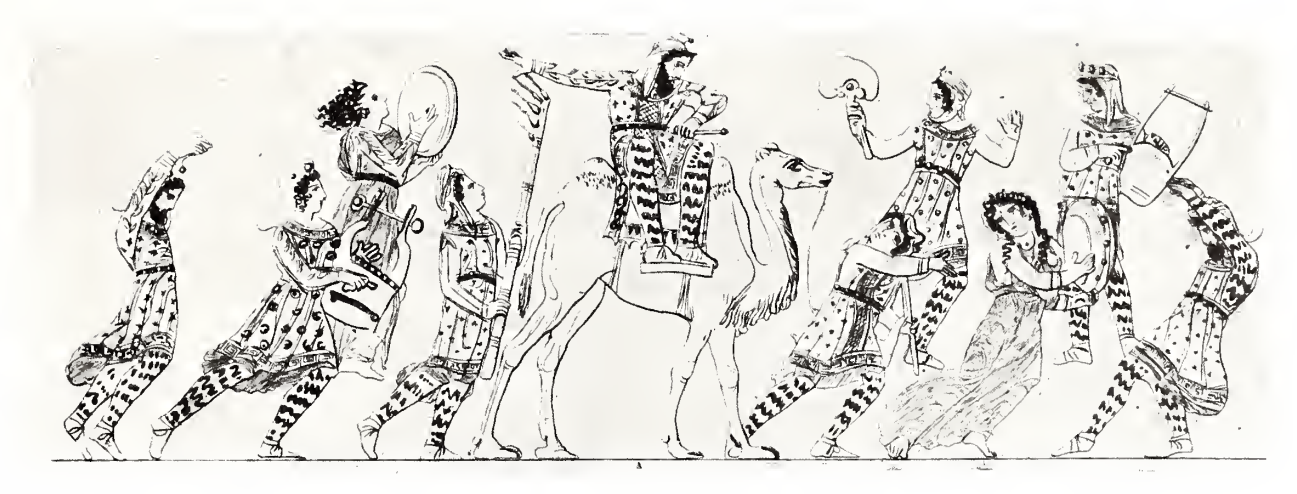


Priape. Rome.
(Clarac, Musée-)

Les peintres grecs n'ont certainement pas négligé une figure comme celle de Pan qui offrait à leur imagination un sujet de riches développements. Malheureusement, non seulement il n'est rien resté de leurs œuvres, mais encore nous ne trouvons dans les auteurs anciens que de rares indications sur ce point. C'est ainsi que nous ne connaissons que les grandes lignes du tableau dans lequel Zeuxis, le plus grand peintre de l'antiquité, avaient représenté Pan surpris par les nymphes pendant son sommeil. Elles lui coupaient la barbe, pour le rendre ridicule et diminuer ses chances de plaire à la nymphe Echo. D'après Pline, le peintre Nicomaque aurait pris pour sujet d'un de ses tableaux Pan se glissant auprès d'une nymphe endormie. Le même auteur parle d'une toile de Protogène, représentant Pan, sans entrer dans d'autres détails à ce sujet.

A l'époque hellénistique, les représentations artistiques de Pan les plus variées, aussi bien dans la sculpture que dans la peinture de vases, prennent un développement de plus en plus considérable, en particulier sous l'influence du contact du dieu avec les autres personnages du cortège de Dionysos, Silènes et Satyres.

D'autre part, on donne une famille à Pan. Il a une femme, Panine, et des enfants, les Panisques. Une statuette en marbre de la villa Albani représente une Panine debout, jouant de la double flûte. La tête juvénile, pourvue de grandes cornes, légèrement inclinée de côté, a une expression très gracieuse. Une peau de chèvre recouvre une partie du corps qui se termine par des pattes de chèvre. On connait également un certain nombre de représentations de Panisques. Le plus connu de ces monuments est un bas-relief du Musée du Latran. Une nymphe donne à boire à Arcas, tandis que Pan enfant, aux jambes de bouc, joue de la syrinx. On trouve des scènes analogues sur des peintures murales de Pompei. La vogue rencontrée par Pan auprès des artistes se continua jusqu'au délà de l'époque impériale à Rome.



Triomphe de Dionysos.
(Monumenti dell' Instituto archaeologico.)

PRIAPE

Il n'est pas très facile de déterminer d'une façon précise la place occupée par Priape dans l'ensemble de la mythologie grecque. C'était une divinité d'origine asiatique, probablement très ancienne, mais dont le culte ne se répandit qu'assez tardivement sur le territoire des Hellènes. On voit ici l'anthropomorphisme personnifier une idée qui se retrouve probablement chez tous les peuples primitifs, celle de la génération, de l'énergie productrice de la nature, aussi bien chez l'homme que dans le règne animal et végétal. Aussi Priape est-il représenté ithyphallique, le phallus étant considéré comme le symbole de la puissance génératrice. On a déjà vu dans le chapitre consacré à Hermès que les Hermaï en étaient fréquemment pourvus. De là, dans le culte de Priape, un côté obscène, le seul d'ailleurs que l'on connaisse en général, et que certains écrivains érotiques se sont attachés à mettre en relief.

NAISSANCE ET AVENTURES DE PRIAPE.

Nous possédons au sujet de la naissance de Priape plusieurs légendes qui ne sont probablement que des variantes d'une tradition unique. D'après celle-ci le dieu aurait été le fruit des amours de Zeus et d'Aphrodite. La déesse de l'amour n'aurait pas échappé à la jalousie vindicative d'Hera. Quand Aphrodite fut sur le point de déposer son fardeau, l'épouse légitime de Zeus accourut auprès d'elle et lui posa la main sur le ventre. Il en résulta qu'Aphrodite mit au monde un être d'un aspect repoussant, avec une langue et un ventre énormes. Saisie d'horreur, la déesse s'enfuit, abandonnant le nouveau-né, qui fut recueilli et élevé par des bergers.

Une autre version fait de Priape le fils de Dionysos et d'Aphrodite, tandisqu'une tradition différente lui donne pour père Adonis. D'après cette légende Aphrodite épouse de Dionysos, aurait

profité du voyage de celui-ci dans l'Inde, pour entretenir des relations coupables avec Adonis. Au moment du retour de Dionysos, après lui avoir fait d'abord l'accueil le plus empressé, Aphrodite s'enfuit à Lampsaque, où par suite de l'intervention d'Hera, elle donne le jour à un enfant dont elle ne peut supporter la vue. Enfin, on disait encore que Priape était le fils de Dionysos et de la Naïade Chione.

Parmi les aventures prêtées à Priape et mises en circulation à une époque assez tardive, il faut citer celle que le dieu eut avec la nymphe Lotis, et qui rappelle la légende de Pan et de Syrinx. Au moment où Priape croit avoir atteint son but, la vierge est métamorphosée en l'arbre qui porte son nom, le lotus. On racontait aussi que l'entreprise du dieu n'avait échoué que, parcequ'à l'instant où il allait violenter la nymphe endormie, l'âne de Silène s'était mis à braire, ce qui avait permis à Lotis de s'enfuir. De colère, Priape tua l'animal qui avait contrarié ses projets. L'âne intervient d'ailleurs dans une autre aventure où Priape ne joue pas un rôle très brillant. Dionysos, est-il raconté, avait doué de la voix humaine un âne qui lui avait servi de monture. Cet animal, ayant rencontré Priape, une discussion s'était engagée sur les dimensions de leur organe viril. Le dieu avait tué l'âne que Dionysos plaça parmi les astres. Il est difficile de comprendre quelle est la base de cette légende. On sait seulement qu'à Lampsaque on sacrifiait des ânes à Priape.

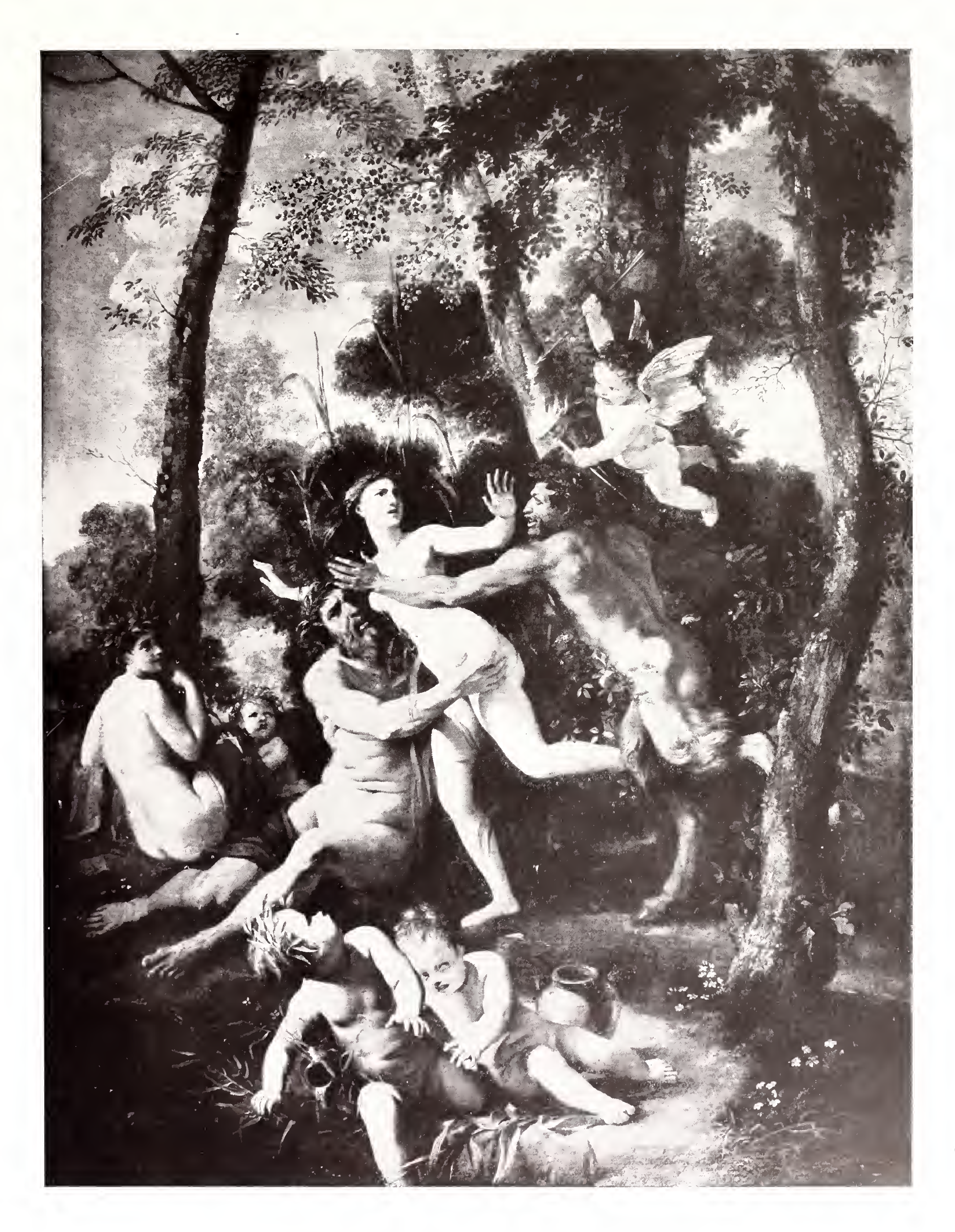


Priape. Musée de Vienne. (Clarac, Musée.)

RAPPORTS DE PRIAPE AVEC LES AUTRES DIVINITÉS.

Le dieu avec lequel Priape se trouve dans les relations les plus étroites est naturellement Dionysos qui passe généralement pour son père. Ils se confondent d'ailleurs très souvent. De même que Dionysos, Priape porte une couronne de lierre ou de pampres, tient d'une main le thyrse, de l'autre un vase à boire. On disait que primitivement Priape n'avait été qu'un surnom de Dionysos, tandis que d'autres écrivains font du dieu ithyphallique un compagnon et un serviteur du fils de Zeus et de Sémélé, au même titre que Pan, les Satyres et les Silènes.

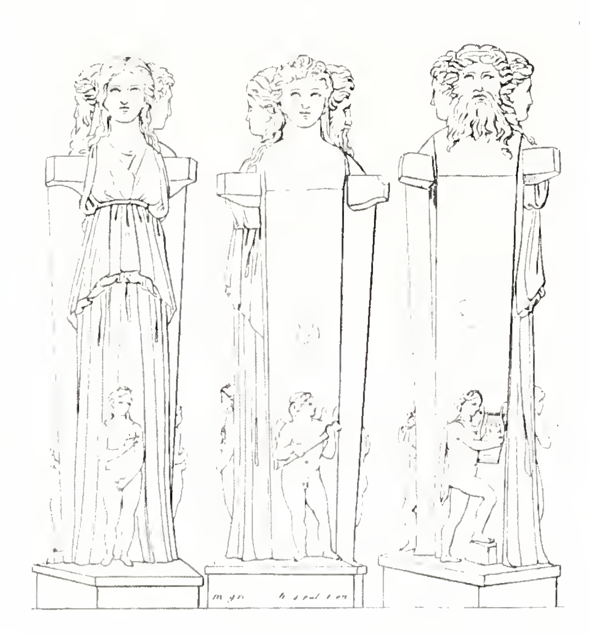
On a déjà vu que Priape passait pour le fils de Zeus et d'Aphrodite. Il se rapprochait cependant davantage d'Hermès dans le culte duquel le phallus jouait également un rôle. Tous deux étaient honorés des bergers et des marins, et d'après Hygin, Hermès aurait même été le père de Priape. On a également essayé d'établir un rapport entre ce dieu et Hermaphrodite, d'après certaines représentations artistiques d'un caractère plutôt obscène. Priape est parfois représenté avec la partie supérieure du corps d'apparence féminine. Sur une peinture murale de Pompei, qui nous montre Heraklès avec Omphale, on voit Priape affublé d'un costume de femme. On en a tiré la conclusion qu'il y avait eu peut-être, à l'origine, une connexité étroite entre les deux personnages.



PAN POURSUIVANT LA NYMPHE SYRINX
D'après le tableau de Nicolas Poussin. Musée de Dresde.
(Phot. Braun.)

ATTRIBUTIONS ET CULTE DE PRIAPE.

Les écrivains anciens s'étaient déja préoccupé de la question de savoir en quel pays Priape avait été le plus anciennement honoré. Suivant les uns le sanctuaire du dieu le plus antique était celui d'Orneai, en Argolide, mais d'après l'opinion la plus communément admise, ce serait du pays des Bébrices, au sud de l'Hellespont que le culte du dieu aurait pris son point de départ. Le principal centre était la ville de Lampsaque où Priape était honoré comme le dieu principal. On lui attribuait la fondation de la cité et il était le protecteur du riche vignoble qui faisait la fortune du pays. Le dieu était représenté sur les monnaies de Lampsaque où l'on voyait tantôt son buste, tantôt son corps tout entier, toujours ithyphallique. Nous avons déjà rapporté la légende de la naissance de Priape, localisée à Lampsaque. Certains écrivains disent que le dieu était bien originaire de cette ville, mais qu'il en avait été expulsé « propter virilis membri magnitudinem. » Nous ne savons pas grand'chose de la manière dont on pratiquait le culte de Priape à Lampsaque. Est-ce parce que l'âne était réputé dans l'antiquité pour sa capacité reproductrice qu'on sacrifiait cet animal sur les autels du dieu ?



Triple Hermès d'Aphrodite, Hermaphrodite et Priape. (Clarac, Musée.)

Priape était également honoré dans d'autres villes de la Propontide. L'une d'entre elles portait son nom, et on lui en attribuait naturellement la fondation. Le dieu y passait pour le fils de Dionysos et de Chione. Il était également l'objet d'un culte à Parion, où il était le dieu principal et à Perkote.

En Bithynie, le culte de Priape se présentait sous une forme un peu différente. On y racontait que Priape était un Titan ou l'un des Dactyles de l'Ida. Ce serait lui qui aurait appris à Arès d'abord la danse simple, puis la danse guerrière. En souvenir de ce fait, Priape recevait la dixième parti du butin de guerre attribué à Arès.

C'est probablement par les marins que le culte de Priape fut propagé dans les îles de la mer Egée, à Thasos, à Lesbos, à Théra. De là il passa sur le continent grec. Nous avons déjà cité le sanctuaire d'Orneai. Pausanias nous dit qu'il y avaît sur l'Hélicon une statue de Priape « digne d'être vue », sans nous donner de plus amples détails à ce sujet.

En Asie-Mineure, on trouvait un important sanctuaire de Priape à Hypaipa, ville de Lydie. Tralles, dans la même région, en possédait également un. Enfin, le dieu fut, à partir d'une certaine époque, honoré à Alexandrie d'Egypte.

L'énumération de ces quelques localités ne peut donner une idée, même approximative, de la diffusion du culte de Priape, aussi bien en Asie-Mineure qu'en Grèce et plus tard en Italie. Diodore de Sicile nous dit qu'on honorait le dieu non seulement dans ses sanctuaires urbains, mais dans toute

la campagne. Il était considéré comme le protecteur des bergers, des troupeaux, de l'élevage en général. On lui offrait du miel et des gâteaux et on lui sacrifiait des animaux des troupeaux dont il assurait la prospérité. L'élevage des abeilles était également placé sous la protection de Priape.

Comme dieu de la force génératrice, Priape est, selon l'expression d'un auteur ancien, « le gardien des jardins et des vignobles ». Il recevait en offrande toutes sortes de fruits, en particulier des figues, des raisins, des amandes, des grenades. On lui consacrait des ustensiles de jardinage en cire. Les images plus ou moins grossières du dieu que ses adorateurs lui élevaient dans les jardins, étaient en bois de figuier, de peuplier ou de chêne. Dans la suite, elles servirent surtout d'épouvantail contre les voleurs et les oiseaux ; on finit également par leur attribuer le « mauvais œil ».

Priape était aussi l'objet d'un culte de la part des navigateurs et des pêcheurs. Ses statues et ses autels se dressaient sur les côtes et dans les ports ; on lui offrait des poissons et on lui consacrait des ustensiles de pêche, comme des filets et des nasses. Enfin, les voyageurs auxquels les nombreuses statues du dieu servaient de poteaux indicateurs ne manquaient pas de lui apporter le tribut de leur reconnaissance.

C'est surtout dans les mystères Dionysiaques que Priape, symbole de la puissance fécondante de la nature, vit son culte atteindre son apogée. On finit par voir en lui le principe universel du monde, le créateur et le dispensateur de tous les biens. Il se peut très bien que cette conception se rapproche de l'idée primitive que les premiers adorateurs de Priape se faisaient de leur dieu. Le phallus, symbole de l'énergie créatrice divine, se retrouve chez un grand nombre de peuples anciens. On a vu dans un chapitre précédent que dans le temple de Cyllène, Hermès était représenté par un simple phallus, et l'on sait le rôle que joue encore aujourd'hui le lingham dans la religion hindoue. Répandu surtout dans les campagnes, le culte de Priape ne perdit jamais complètement ce côté de son caractère. Sans doute il s'affina au contact des Orphiques, mais cette conception ne sortit jamais des limites d'un cercle d'adorateurs relativement restreint.

PRIAPE DANS L'ART.

Les idoles rustiques de Priape élevées de tous côtés dans les campagnes, n'ont aucun rapport avec les représentations artistiques du dieu telles qu'on les trouvait dans les sanctuaires qui lui étaient consacrés. Nous pouvons nous en faire une première idée d'après certaines monnaies de la ville de Lampsaque en particulier, que la décence ne permet pas de reproduire. Le dieu est en effet toujours représenté ithyphallique. Généralement barbu, couronné de lierre comme Dionysos, il tient d'une main le thyrse, de l'autre un vase à boire avec lequel il fait une libation. Son costume consite en un long vêtement, relevé par devant comme un tablier, souvent rempli de fruits, qui laisse voir un phallus. On retrouve ce type dans des statuettes de bronze et dans des terres cuites assez nombreuses. De même que pour Dionysos, on assiste pour Priape à un rajeunissement du dieu dans les représentations figurées à partir d'une certaine époque. La barbe disparaît, les formes du corps deviennent plus gracieuses. Il est toujours vêtu d'une longue robe, retroussée par devant, contenant dans ses plis des fruits et des fleurs, et laissant apparaître

son signe distinctif. A côté de ces fleurs et de ces fruits, on voit apparaître de petits Eros qui figurent parfois aux pieds du dieu dont ils soulèvent indiscrètement le vêtement. Parfois aussi, ce vêtement tombe jusqu'aux pieds, mais les artistes prennent toujours soin d'accuser par des plis la présence du phallus turgescent, que d'autres cachent sous des fleurs ou par une bourse. Nous avons déjà parlé plus haut de la peinture murale de Pompei où Priape est représenté à côté d'Heraklès, en compagnie d'Omphale. Ici, le dieu apparaît avec un vêtement asiatique qui lui tombe jusqu'aux pieds ; il a des souliers et des boucles aux oreilles. De son épaule tombe une peau de chevreuil et un petit Eros soulève le bas de sa robe pour contempler le phallus dont rien ici ne révèle la présence. On a retrouvé un assez grand nombre de ces peintures murales où les artistes ont souvent dépassé les bornes de la décence, et on a voulu reconnaître également Priape dans des nombreuses statues de jeunes garçons d'un caractère particulièrement obscène.

Enfin, Priape figure dans des groupes, dont l'un des plus remarquables est celui où le dieu a passé le bras gauche autour d'une Ménade qu'il regarde d'un œil non équivoque. Il existe aussi plusieurs groupes où Priape est représenté en compagnie d'Aphrodite et d'Eros et des statues représentant la déesse de l'amour appuyée sur un Hermès du dieu dont nous parlons ici. Ces Hermaï de Priape étaient très nombreux ; ils se composaient tantôt d'une simple tête, tantôt de la partie supérieure du corps, avec la partie du vêtement dont les plis retiennent des fruits et des fleurs. Les Hermaï nus abondent sur les bas-reliefs. L'évolution des différents types de représentations artistiques de Priape pourrait faire l'objet d'une très intéressante étude qui sort des cadres de cet ouvrage.



Dionysos ivre sur un âne.
(Clarac, Musée.)



Triomphe de Dionysos enfant.
(Clarac, Musée.)

LES CENTAURES

Parmi les êtres fabuleux enfantés par l'imagination des anciens, il n'en est guère de plus curieux que les Centaures qui partagent la nature thiéromorphique des Satyres et, comme eux, entrent à un moment donné dans le cortège de Dionysos. Leurs aventures ont fait l'objet de légendes dont quelques-unes sont parmi les plus populaires de la mythologie hellénique.

Quelle était l'origine des Centaures ? Il faut, à ce point de vue, distinguer deux catégories, l'une qui comprend les représentants les plus illustres de cette race spéciale, Chiron et Pholos, la seconde dans laquelle se rangent tous les autres Centaures qui sont d'un caractère plus sauvage et chez qui l'animalité l'emporte de beaucoup. Suivant certains auteurs, Chiron aurait eu le même père que Zeus, Poseidon et Hadès. Kronos l'aurait en effet engendré avec l'Océanide Philyra, en prenant la forme d'un cheval. Suivant une version différente il ne se serait ainsi métamorphosé qu'après avoir été surpris dans ses ébats amoureux par son épouse légitime Rhea. Philyra s'enfuit sur le mont Pélion en Thessalie, où elle mit au monde Chiron. Une tradition postérieure dit qu'elle fut métamorphosée en tilleul. Quoique moitié homme, moitié cheval, Chiron avait des mœurs très douces et était célèbre par sa sagesse. Par l'emploi des plantes qui croissaient sur les pentes du Pélion, il savait guérir les bestiaux. Apollon lui confia l'éducation de son fils Asklépios qu'il instruisit dans l'art de la médecine. Un grand nombre de héros bénéficièrent de ses leçons. Il leur enseignait la chasse, la musique, l'art militaire. Le plus illustre fut Achille qu'il nourrit du sang des lions, de la moelle des ours et des sangliers. Achille avait des titres particuliers à l'affection de Chiron. Son père Pélée était le fils d'Eaque et d'Endéis, fille de Chiron. Si Pélée parvint à épouser l'Océanide Téthys, ce fut grâce au plus sage des Centaures, dans la demeure duquel les noces eurent lieu sur le Pélion. C'est à cette occasion que Chiron fit cadeau à Pélée de la lance merveilleuse capable de guérir les blessures qu'elle

avait faites et qui devait plus tard passer entre les mains du plus brave des héros de la guerre de Troie.

Nous avons déjà raconté dans une autre partie de cet ouvrage comment Chiron, quoiqu'immortel par sa naissance, demanda à mourir, parce qu'il avait été blessé d'une des flèches d'Heraklès, infestée du venin de l'hydre de Lerne. Son immortalité serait passée à Prométhée, quoique celui-ci, par son origine, fût, lui aussi, à l'abri de la mort.

D'une ascendance moins illustre, Pholos était, disait-on, fils de Silène et d'une nymphe. Sans avoir les mêmes qualités que le précepteur d'Achille, il ne s'en distinguait pas moins du reste des Centaures par son caractère franc et hospitalier. Pris comme arbitre entre Héphaistos et Dionysos qui se disputaient l'île de Naxos, il se prononça en faveur du fils de Zeus et de Sémélé. Par reconnaissance, celui-ci fit cadeau à Pholos d'un tonneau de vin, en lui recommandant de ne pas l'ouvrir avant l'arrivée d'Héraklès. Le tonneau fut enterré jusqu'au jour où le héros, quatre générations d'hommes après, vint rendre visite à Pholos dans son antre. D'après la légende, les autres Centaures, attirés par l'odeur du vin, accourent et veulent prendre part au festin. Un combat terrible s'engage. Ils assaillent Heraklès à coups de quartiers de roche, de pins déracinés, mais sont finalement mis en fuite par le héros qui les poursuit jusqu'au cap Malée.



Centaure jeune.
Rome, Musée Capitolin.

Ces Centaures, dont nous venons de parler avaient une origine qui fait l'objet d'une légende dont nous avons déjà eu l'occasion de parler (v. p. 65) à propos d'Hera et d'Ixion. Celui-ci, sur l'ascendance duquel les auteurs anciens ne sont pas d'accord, (la plupart admettent qu'il était le fils de Phlegyas et avait pour mère Perimela, d'autres lui donnent pour père Arès), avait demandé la main de Dia, fille de Deioneus, et pour faire agréer sa demande avait promis à son beau-père des présents de grande valeur qu'il refusa ensuite de lui donner. Deioneus protesta contre ce manque de bonne foi et cessa tous rapports avec son gendre. Celui-ci feint de vouloir rentrer dans ses bonnes grâces. Il l'invite à un banquet, puis, au moment où le malheureux s'y attendait le moins, il le

précipite dans une fosse remplie de feu où les flammes le dévorent. Ce crime épouvantable excita l'indignation et la réprobation générale, aussi bien sur terre que parmi les Olympiens. Aucun de ces derniers ne consentit à purifier Ixion, sauf Zeus qui non seulement lui accorda l'absolution de son forfait, mais encore l'admit à sa table. Il en fut mal récompensé, car dans son égarement, Ixion porta les yeux sur Hera, ce qui ne pouvait passer inaperçu du maître de l'Olympe. Pour mettre Ixion à l'épreuve, Zeus a recours à un stratagème. Il donne à une nuée la ressemblance d'Hera. Ixion s'unit à ce nuage, et de cet embrassement naît un monstre, Kentauros. « Cette étrange mère, dit Pindare, unique dans l'univers, produisit un fils qui dans sa nature n'avait pas son semblable. Monstre féroce, les Charites ne présidèrent pas à sa naissance, et il fut avec dédain repoussé par les hommes et flétri par les lois divines. Kentauros (c'est le nom que lui donna sa mère) se mêla dans les vallées du Pélion aux cavales de Magnésie. De cette union naquit un peuple d'enfants merveilleux qui ressemblaient à leur mère par le bas du corps, par le haut à leur père. »

Suivant une version différente, Ixion aurait eu de Néphélé (la nuée) non pas un, mais plusieurs rejetons, des Centaures de forme humaine. Elevés par des nymphes sur le mont Pélion, ils s'unirent à des cavales et c'est ainsi que seraient nés les hippocentaures, à la fois hommes et chevaux. Enfin, d'après une autre légende, les Centaures n'avaient pas seulement pour père Ixion, mais encore le cheval ailé Pégase, et tous les deux auraient eu des relations dans la même nuit avec une esclave qui, d'après certains auteurs, était une Centauresse à laquelle ils donnent le nom de Dia. Elle eut plus tard de Zeus lui-même un fils célèbre, Pirithoos.

Dans ses Dionysiaques, Nonnos, un écrivain grec d'une époque postérieure, distingue trois espèces de Centaures, compagnons de Dionysos dans son voyage triomphal. La première catégorie comprend Chiron et Pholos. Dans la seconde rentrent les Centaures dit cornus, fils des nymphes Hyades. Ils avaient d'abord la forme humaine, mais furent métamorphosés par Hera, en punition des soins donnés à Dionysos enfant par les Hyades. Il y aurait enfin eu une troisième espèce de Centaures, fils de Gæa, la Terre et de Zeus. Ils étaient nés dans l'île de Chypre, à la suite d'une tentative de viol du maître de l'Olympe sur la personne d'Aphrodite. Celle-ci, d'ordinaire moins prude, avait réussi à se soustraire aux embrassements du maître de l'Olympe et la Terre avait recueilli le résultat de la tentative avortée de Zeus.

LES CENTAURES ET LES LAPITHES.

Homère qui, à différentes reprises parle des Centaures, nous raconte leur combat contre les Lapithes. Ceux-ci, par leurs origines diverses, étaient primitivement des êtres fabuleux, dont plus tard on fit des hommes ayant réellement existé et qui vivaient en Thessalie. On en a énuméré plus de soixante, mais quelques uns seulement méritent d'attirer l'attention. On disait qu'Hypseus et Andreus étaient les fils du fleuve Pénée et de la nymphe Créuse, que Phlegyas avait pour père Arès et pour mère Chrysè, que Lapithe était né de l'union d'Apollon et de Stilbé. Mais, le plus illustre de ces personnages fut Pirithoos qui était leur roi. On lui donnait comme père Zeus lui-même et pour mère l'épouse d'Ixion. Il avait lui-même

épousé Hippodomeia, dont il eut un fils, Polypoites. « La belle Hippodomeia, dit l'Iliade, conçut le fils de Pirithoos le jour où le héros se vengea des Centaures chevelus, les chassa du Pélion et les repoussa jusqu'aux montagnes des Ethices. » On voit donc que d'après la tradition homérique, le combat des Centaures et des Lapithes n'eut pas lieu, comme on le raconta plus tard, à l'occasion des noces de Pirithoos et de Hippodomeia, auxquelles avait été invité le Centaure Eurytion. Celui-ci, pris de vin, aurait voulu faire violence à la jeune épousée. Dans l'Odyssée, cette aventure nous est racontée de la façon suivante : « N'est-ce pas le vin qui, dans le palais du magnanime Pirithoos, égara l'illustre Centaure Eurytion lorsqu'il prit part au festin des Lapithes ? L'esprit égaré par le vin, furieux, il commet dans ce palais des actions criminelles. Une vive douleur transporte les héros, ils



Combat des Centaures et des Lapithes.
D'après une peinture de vase.

se lèvent, ils l'entraînent hors du portique et lui coupent impitoyablement avec l'airain aigu, les oreilles et les narines, et lui, tout à fait hors de sens, s'en va supportant son affliction d'un cœur abattu. De là naît la guerre entre les hommes et les Centaures. » Pour venger l'affront fait à Eurytion, tous les Centaures accourent, armés d'énormes blocs de pierre et de pins gigantesques. Une lutte terrible s'engage dans laquelle les Lapithes ont d'abord le dessous. Grâce cependant à la valeur de Pirithoos et surtout à l'intervention de Thésée, les Centaures sont mis en fuite et poursuivis jusqu'au pied du Pinde. Ce combat des Centaures et des Lapithes a fourni aux artistes grecs le sujet de nombreuses représentations figurées. Sur le vase François on voit le Lapithe Caineus que trois Centaures cherchent à ensevelir sous des blocs de pierre et des troncs d'arbre. Ici, les Centaures sont représentés barbus, les cheveux hérissés, avec des oreilles de Satyres. La partie supérieure du corps est seule humaine. D'autre part, les combats des Centaures figuraient sur les frontons du temple de Zeus à Olympie, du Parthénon, du Theseion et du temple de Phigalie.

LES CENTAURES ET HERAKLÈS. ATALANTE.

Nous avons déjà parlé plus haut de la lutte d'Heraklès contre les Centaures attirés par l'odeur du vin lorsque Pholos ouvrit le tonneau dont Dionysos lui avait fait présent. Ce ne fut pas la seule occasion où le plus fameux des héros grecs se trouva aux prises avec les Centaures. Eurytion auquel les Lapithes avaient infligé le traitement dont parle Homère ne craignit pas d'entrer directement en lutte avec Heraklès. Celui-ci avait demandé la main de Déjanire, la fille du roi Dexamenos et sa demande avait été agréée. Se mettant à son tour sur les rangs, Eurytion oblige Dexamenos à l'accepter comme gendre. Au moment où l'on célébrait les noces, Heraklès accouru se précipite sur le Centaure et le tue. Enfin, c'est le centaure Nessos, ravisseur de la même Déjanire qui sera indirectement la cause de la mort d'Heraklès, comme on le verra dans le chapitre consacré au fils de Zeus et d'Alcmène dans la seconde partie de cet ouvrage.

Atalante, la vierge guerrière et chasseresse dont il a déjà été question à propos de Méléagre, fut poursuivie par les ardeurs de deux Centaures, Hylaios et Rhoikos. Couronnés de rameaux de pins, tenant à la main des arbres enflammés qui leur servaient de torches, ils tentèrent de faire violence à Atalante. Celle-ci les tua à coups de flèche.

TRAITS CARACTÉRISTIQUES DES CENTAURES.

Ce qui ressort des principales légendes relatives aux Centaures, c'est leur passion effrénée pour le vin. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'ils aient à leur tour pris place dans le cortège de Dionysos, à côté de Pan et de Silène, des Satyres et des Bacchantes. On les voit, sur des peintures de vases, en compagnie de ces personnages, portant des canthares et des coupes ainsi que des branches de sapin. Ils traînent le char de Dionysos ou d'Ariane. Leurs attributs sont le thyrse, la lyre, la flûte, le tympanon et la torche. Certaines peintures murales de Pompei représentent les Centaures au milieu de Ménades et de Bacchantes avec lesquelles ils forment des groupes dont a fait ressortir le caractère artistique.

Un autre trait caractéristique des Centaures, c'est leur lubricité. Toutes les nymphes, aussi bien celles des montagnes que celles des sources et des fleuves sont l'objet de leurs poursuites. On sait que Pholos était fils de Silène et d'une naïade et qu'il épousa la nymphe Melia. Chiron lui-même avait épousé la nymphe Chariclo et en avait eu une fille, Okyroé, douée du don de prédiction. Mais ayant contrairement à la volonté des dieux prédit leur avenir à Chiron et à Asklépios enfant, elle fut métamorphosée en cheval et reçut le nom de Hippe ou Hippo. Les aventures d'Eurytion et de Nessos sont également dues à la passion que leur inspire une femme, Déjanire, et leur attirent le courroux fatal d'Heraklès.

A une époque postérieure, on établit des rapports entre les Centaures et Eros. Ce ne sont plus alors les êtres sauvages dont la passion ne recule devant rien. On les voit taquinés par de petits Eros ou en portant un sur leur croupe. Ils ont un aspect juvénile et leurs traits reflètent la passion à laquelle ils sont en proie.



Réunion de cinq divinités : Hermès, Dionysos, Ariane, Poseidon, Amphitrite.
Vase attique trouvé en Italie. Paris, Musée du Louvre.

L'HABITAT DES CENTAURES.

C'est la Thessalie qui est la région où se déroulent les principales aventures des Centaures. Ils avaient, d'après Homère, d'abord habité le massif de Pélion, d'où Pirithoos les chassa « et les repoussa jusqu'aux montagnes des Ethices », c'est-à-dire jusqu'au pied du Pinde, près des sources du Pénée. Les auteurs anciens localisent encore l'habitat des Centaures sur l'Othrys et l'Oeta. Après la défaite des Centaures, Heraklès fonda, dit-on, la ville d'Elone dans le pays des Lapithes. Ceux-ci étaient établis à Argissa ou Argura, à Larissa, à Atrax, à Gyrthon et à Elateia. Le voisinage de l'Olympe et la Pierie faisaient également partie du domaine des Centaures et c'est en Thrace qu'aurait eu lieu l'aventure de Kronos et de Philyra qui furent les parents de Chiron.

On trouve aussi des Centaures en Etolie, sur le mont Taphios, où ils avaient probablement émigré de Thessalie. Le mont Pholoé où se déroule la légende Pholos était situé aux frontières de l'Elide et de l'Arcadie. Dans ce dernier pays on localisait la légende d'Atalante poursuivie par les deux Centaures Hylaios et Rhoikos. Certains auteurs anciens racontent que Chiron et d'autres Centaures avaient été chassés de la Thessalie jusqu'à Phénée et près du cap Malée. Ce qu'il y a de certain, c'est que les légendes relatives aux Centaures étaient très répandues dans le Péloponèse tout entier.

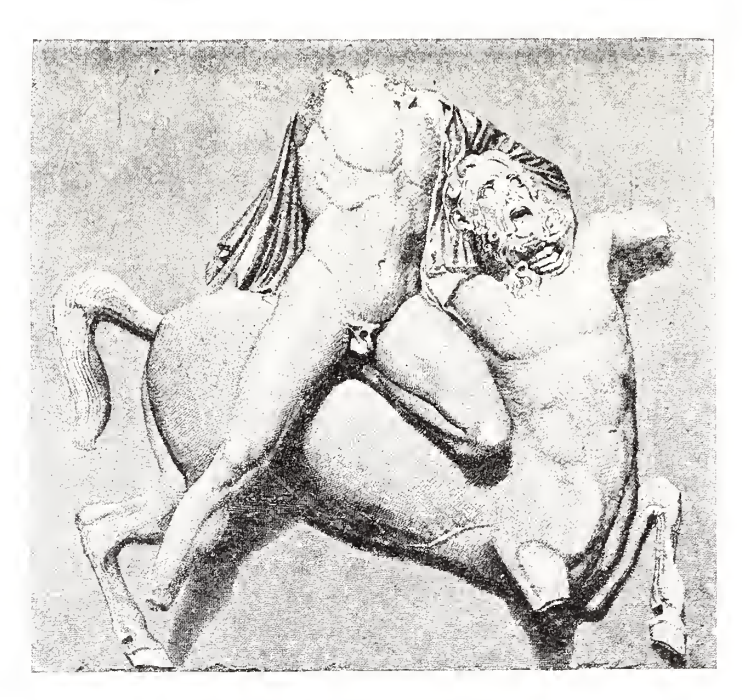
C'est dans la ville achéenne d'Olenos que, d'après Apollodore d'Athènes, Heraklès aurait tué le Centaure Eurytion qui avait profité de son absence pour se faire accorder la main de Déjanire. A Corinthe on retrouve les traces des Lapithes, car l'une des principales familles, celle des Cypsélides, revendiquait comme ancêtre Caineus. De même, à Athènes, les Pirithoides prétendaient descendre de Pirithoos et on sait le rôle joué par Thésée dans le combat entre les Lapithes et les Centaures. Enfin, certaines îles comme Rhodes et Chypre possédaient également des légendes relatives aux personnages qui nous occupent.

REPRÉSENTATIONS ARTISTIQUES.

Il n'y a rien d'étonnant à ce que les artistes se soient de bonne heure attachés à représenter des personnages d'un aspect aussi original que celui des Centaures. On en trouve déjà l'expression, très primitive d'ailleurs, dans l'art assyrien, mais rien ne prouve que l'art grec ait subi sur ce point une influence orientale. Dans les monuments les plus primitifs, les Centaures sont représentés avec les formes du corps humain par devant, auxquelles s'adapte par derrière une croupe de cheval. Les Centaures ont donc, à ce moment, des pieds humains par devant, comme le montrent les plaques d'un collier trouvé à Camiros dans l'île de Rhodes, où l'on reconnaît d'ailleurs nettement une influence asiatique. Par contre les peintres de vases attiques s'attachent de plus en plus à donner à leurs créations un caractère original. On a d'autre part trouvé sur l'Acropole deux petits bronzes qui donnent une idée exacte de la façon dont les artistes du VIe siècle concevaient le type du Centaure. Celui-ci subit alors une transformation importante. Les jambes de devant, de forme humaine, cèdent la place à des jambes de cheval, les têtes prennent une expression moins sauvage, bien que parfois encore grimaçante. Comme on l'a fait

remarquer, le type du Centaure semble être fixé par la sculpture vers l'époque de Phidias. On voit figurer ces personnages sur les frises du Théseion, sur les métopes du Parthénon, sur la frise du temple de Phigalie. Les principaux mythes dans lesquels les Centaures jouent un rôle sont tour à tour représentés dans des scènes pleines de mouvement dont quelques spécimens nous ont été heureusement conservés.

Le plus grand peintre de l'antiquité, Zeuxis, créa un type nouveau, celui de la Centauresse, dont quelques bas-reliefs de sarcophage peuvent nous donner une idée, à côté de la description qu'en fait Lucien. Sur ce tableau, Zeuxis avait représenté une Centauresse allaitant un enfant. Toute la partie inférieure du corps est celle d'un cheval, l'artiste y avait superposé un buste de femme du plus gracieux effet. A l'époque hellénistique, on s'attacha encore à faire ressortir davantage le côté humain des Centaures. De belles mosaïques nous représentent ces personnages aux prises avec des bêtes féroces, en particulier des lions qu'ils cherchent à écraser sous des blocs de pierre ou à tuer à coups de lance.



Centaure d'une métope du Parthénon.

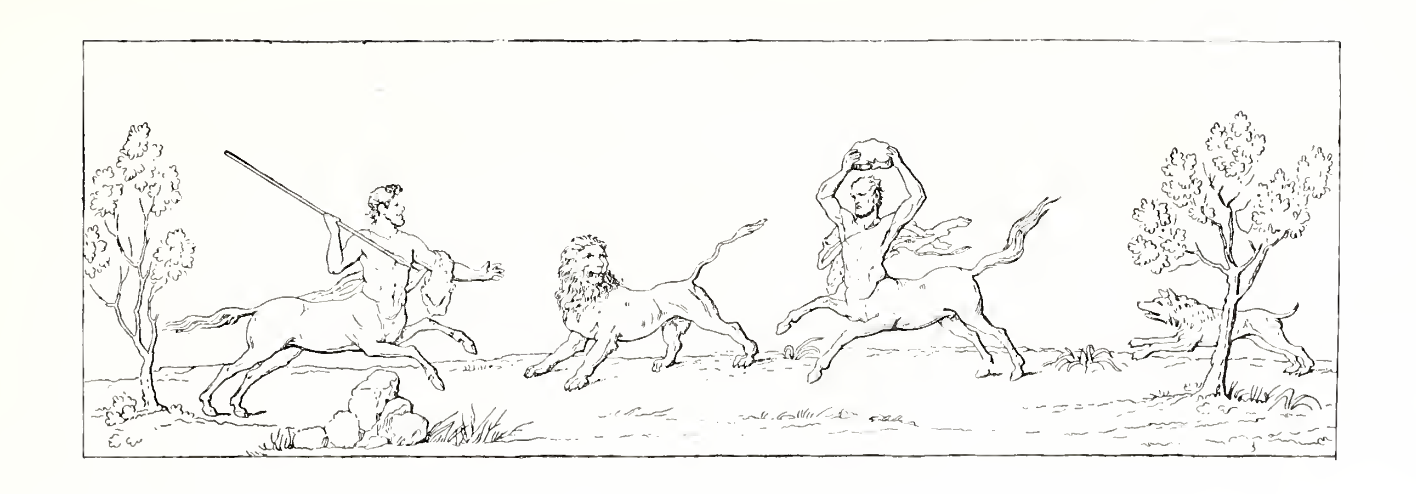


Table des matières contenues dans le tome premier

INTRODUCTION *par Jean Richepin* . . . . I à XVI

CHAPITRE PREMIER
LES DYNASTIES SUCCESSIVES DES DIEUX GRECS

Le chaos 1
Gæa et Eros 2
Les Ouranides. Titans, Cyclopes, Géants 2
Gæa et Kronos réduisent Ouranos à l'impuissance 3
Kronos et Rhéa. La seconde dynastie divine. Nouvelle révolution 3
Lutte de Zeus contre les Titans 4
Zeus fait appel aux Cyclopes 4
Les Hécatonchires ou Centimanes 5
La Gigantomachie 5
Principaux épisodes de la Gigantomachie 6
Lutte de Zeus contre Typhœus, le plus redoutable des Géants 8
Sort des Titans vaincus. Le Tartare 10
La légende de Prométhée 10
Le rapt du feu 12
Création de Pandore. 13
Deucalion et Pyrrha 15
Prométhée créateur du genre humain. 15
Châtiment de Prométhée. Sa délivrance 16
Etablissement définitif de la suprématie de Zeus 17

CHAPITRE II. — ZEUS.

I. Naissance et enfance de Zeus 19
Une naissance clandestine. 19
Les premières années de Zeus 20
Zeus détrône son père 22

II. Mariage et amours de Zeus 23
Innombrables aventures de Zeus 23
Zeus et Hera 23
Zeus et Metis. Naissance d'Athéna 24
Zeus et Thémis. Mnémosyne. Téthis. Eurynomé 25
Les Atlantides. Maïa. Naissance d'Hermès. 26
Leto mère d'Apollon et d'Artémis. Astérie 29
Après la mère, la fille. 29
Amours de Zeus avec des mortelles. Niobé. 30
Zeus et les nymphes. Callisto 30
Zeus et les filles du fleuve Asopos. Egine. Antiope 31
Les malheurs d'Io 32
Zeus et Europe 33
Danaé. La pluie d'or. Naissance de Persée. 34
Zeus et Sémélé. Naissance de Dionysos 34
Zeus et Léda. Castor et Pollux. Hélène 35
Zeus et Alcmène. Naissance d'Heraklès. 36
Zeus et Ganymède 36
Thaleia et Phthia 37
Explication des mythes relatifs aux amours de Zeus 37

III. Puissance et attributions de Zeus. 38
Toute puissance de Zeus. 38
Les Moiras ou Parques 40
Zeus et le serment 42
La demeure de Zeus. L'Olympe 42

IV. Le culte de Zeus 44
Les principaux sanctuaires 44
Zeus Lykaios 44
Le sanctuaire de Zeus à Dodone. L'oracle 45
Le sanctuaire de Zeus à Olympie 49
Les sanctuaires de Zeus hors de Grèce 53
Le sanctuaire de Zeus Ammon. 53

V. Le type définitif de Zeus 55
Zeus personnification de l'idée divine chez les Grecs 55

CHAPITRE III. — HERA.

I. PRINCIPAUX MYTHES RELATIFS A HERA 57
Naissance et jeunesse d'Hera 58
Union d'Hera et de Zeus 58
Enfants d'Hera et de Zeus 59
Les fils d'Hera et de Zeus. Arès et Héphaistos 61
Hera et Typhœus 62
Hera et les enfants de ses rivales 62
Autres victimes d'Hera. Les Proitides. Aedon. Antigone. Gerana 64
Les passions suscitées par Hera 65
Hera et le jugement de Pâris 66
II. ATTRIBUTIONS ET CULTE D'HERA 68
Hera déesse du mariage 68
Principaux sanctuaires 68
Attributs d'Hera 71

CHAPITRE IV. — ATHÉNA.

I. PRINCIPAUX MYTHES RELATIFS A ATHÉNA 73
Naissance de la déesse 74
Le lieu de naissance de la déesse. Le Palladium 74
Les rapports d'Athéna avec les autres divinités. Athéna et Zeus 76
Athéna et Héphaistos 76
Athéna et Poseidon 77
Athéna et Aphrodite 78
Athéna et les héros. Heraklès 78
Athéna et Persée. La Gorgone. Le Gorgoneion 78
Athéna et Bellerophon 81
Athéna et Erichthonios 81
L'invention de la flûte 82
Le châtiment de Tirésias 82
Le rôle d'Athéna dans la guerre de Troie 82
II. ATTRIBUTIONS ET CULTE D'ATHÉNA 84
Aspects multiples de la personnalité d'Athéna 84
Athéna déesse de l'intelligence et de la raison 85
Athéna déesse protectrice de l'agriculture 85
Les Panathénées 87
Les cérémonies religieuses des Panathénées. La remise du peplos. Les sacrifices . 89
Athéna déesse de l'industrie et du commerce 90
Principaux sanctuaires d'Athéna 90
Oracles d'Athéna 93
III. SYMBOLES ET ATTRIBUTS D'ATHÉNA. REPRÉSENTATIONS ARTISTIQUES 94

CHAPITRE V. — APOLLON

I. Apollon dans la mythologie grecque 97
La naissance d'Apollon. 98
Apollon et le serpent Python 99
Apollon au service d'Admète et de Laomédon 101
Apollon hyperboréen 102
Relations d'Apollon avec les autres divinités 103
Apollon et Heraklès. 103
Aventures amoureuses d'Apollon 104
Amours d'Apollon avec des déesses. 105
Apollon et les nymphes. Daphné. Korykia. Okyroé. Melia 105
Apollon séducteur de jeunes filles. 106
Les victimes masculines d'Apollon 111
II. Culte et attributs d'Apollon 112
Aspects multiples de la personnalité d'Apollon. 112
Apollon dieu de la divination. Fondation de l'oracle de Delphes . . 112
Principaux autres oracles d'Apollon 117
Apollon dieu de la musique et de la poésie. 118
Apollon et Marsyas 118
Autres attributions morales d'Apollon 120
Apollon dieu de l'agriculture et de l'élevage 120
Delphes et Milet 121
Les jeux pythiques 122
Symboles et attributs d'Apollon 123
Principales représentations figurées d'Apollon 123

CHAPITRE VI. — ARTÉMIS.

I. Mythes relatifs a Artemis 125
Naissance d'Artémis. 126
Artémis et Apollon 126
Artémis et Ariane. Hippolyte. Méléagre 128
Artémis et Iphigénie. 129
Artémis et Actéon 130
II. Attributions et culte d'Artemis 132
Artémis déesse de la nature 132
Artémis et la jeunesse 134
Les sanctuaires d'Artémis 135
Artémis en Grèce. 135
Le culte d'Artémis en Asie 139
Grand nombre de symboles 141

CHAPITRE VII. — HERMÈS.

I. Légendes relatives a la naissance et aux aventures d'Hermès 143
Relations d'Hermès avec les autres divinités 146
Hermès et les héros 148
Les amours d'Hermès. Sa postérité 148
II. Attributions d'Hermès 151
Multiplicité des attributions d'Hermès. Son rôle dans l'Olympe 151
Rôle d'Hermès dans l'humanité 153
Hermès dieu des routes. Les Hermaï 155
Hermès dieu de la jeunesse 156
Hermès dieu de la santé 157
Hermès conducteur des âmes ou psychopompe. 157
Hermès et la divination 157
Hermès dieu de la fécondité 158
Diffusion du culte d'Hermès 159
Les principales représentations artistiques 161

CHAPITRE VIII. — ARÈS.

I. Légendes relatives a Arès 163
Naissance d'Arès. 164
Arès et Athéna 165
Arès et Heraklès 168
Arès et les Aloades 169
Arès et l'aréopage 170
Arès et la légende de Cadmos. 170
Arès et Aphrodite 171
La légende d'Oinomaos. 172
Méléagre et Atalante 174
Deimos et Phobos 175
Autres fils d'Arès 175
II. Culte et attributions d'Arès. Représentations artistiques 176
Principaux sanctuaires d'Arès 176

CHAPITRE IX. — APHRODITE.

I. Aphrodite dans la légende 179
Naissance d'Aphrodite 180
Relations d'Aphrodite avec les autres divinités. 182
Amours d'Aphrodite avec des mortels. Anchise 183
Aphrodite et Adonis 185
Aphrodite et Phaeton 187
Aphrodite et Hélène 188
Autres victimes d'Aphrodite. Médée. Pasiphaé. Phèdre 190

II. Attributions et culte d'Aphrodite 195
Universalité d'Aphrodite 195
Aphrodite déesse des unions légitimes 196
Aphrodite Pandemos 198
Aphrodite guerrière et marine 198
Principaux lieux de culte 199
Les sanctuaires d'Aphrodite dans la Grèce proprement dite 202
L'hermaphroditisme 206
Aphrodite et Eros 207
Aphrodite dans l'art 209

CHAPITRE X. — LES DIVINITÉS DU FEU.

Héphaistos 213
Naissance d'Héphaistos 214
Relations d'Héphaistos avec les autres divinités 214
Héphaistos et Athéna. Aphrodite 217
Les fils d'Héphaistos. Eros. Les Cabires 218
Héphaistos et Prométhée 219
Héphaistos forgeron 219
Héphaistos dieu du feu intérieur 222
Les traits distinctifs du personnage d'Héphaistos 223
Culte d'Héphaistos 224
Héphaistos dans l'art 225
Hestia 226
Hestia dans la mythologie 226
Virginité et pureté d'Hestia 227
Hestia déesse du foyer 228
Le foyer commun 228
Culte d'Hestia 229
Hestia dans l'art 229
Les Cabires 230
Un problème difficile 230
Les Telchines 233
Personnages mystérieux 233

CHAPITRE XI. — DIVINITÉS DE LA MER ET DES EAUX.

Poseidon 235
I. Les mythes posidoniens 236
Naissance de Poseidon 236
Poseidon et Zeus 236

Poseidon et Hera 238
Poseidon et Athéna 239
Mariage de Poseidon. Amphitrite 239
Aventures amoureuses de Poseidon. Déméter 241
Poseidon et la Méduse 242
Poseidon et Gæa. Antée 242
Poseidon père d'êtres monstrueux. Busiris 242
Amykos 243
Kerkyon 244
Skiron et Sinis 244
Procustre et Eryx 245
Polyphème. 246
Kyknos. 246
Orion 246
Les Aloades. Otos et Ephialtès 248
Poseidon et les monstres 248
Les victimes de Poseidon. Amymone 250
Poseidon et Æthra 250
Poseidon et Ménalippe 251
Poseidon et Mestra 252
Poseidon et Tyro. Pélias et Nélée 252
Poseidon et Astypalée 254

II. Attributions et culte de Poseidon 256
Poseidon dieu de l'élément liquide 256
Poseidon dieu terrestre 258
Poseidon et le cheval 262
Caractères généraux du culte posidonien 262
Principaux lieux de culte 264
Corinthe et les jeux isthmiques. 266
Poseidon et la divination 269
Attributs de Poseidon 269
Poseidon et l'art 270

Les autres divinités de la mer 271
Nérée 271
La légende de Protée 272
Glaucos et Phorkys 274
Triton 275
Les Sirènes 277
Scylla et Charybde 280
Les fleuves dieux. Océan 282
Les nymphes 284

CHAPITRE XII. — HADÈS ET LES DIVINITÉS SOUTERRAINES.

I. Hadès dans la mythologie 288
Naissance d'Hadès 288
Le rapt de Perséphone 288
Hadès et Heraklès 290
Minthe et Leuté 290
II. Attributions et domaine d'Hadès 291
Physionomie d'Hadès. Le Tartare 291
Transformation du type d'Hadès. Pluton 295
III. Les lieux de culte 296
Rareté des sanctuaires d'Hadès 296
Représentations artistiques 298
IV. Les satellites d'Hadès. Les Keres. Les Harpyes. Les Erinyes 299
Les Kères 299
Les Harpyes 299
Les Erinyes 301

CHAPITRE XIII. — DIONYSOS.

I. Légendes relatives a Dionysos 305
Naissance de Dionysos 306
La seconde naissance de Dionysos. Son enfance 308
Les aventures de Dionysos 309
Dionysos et le vin 309
Dionysos et Icarios 311
Dionysos et Lycourgos 311
Dionysos et Penthée. Les Minyades 313
Dionysos à Naxos 314
Dionysos et Ariane 315
Les expéditions lointaines de Dionysos 316
Relations de Dionysos avec les autres divinités 317
II. Culte et attributions de Dionysos 318
Essence du culte dionysiaque 318
Dionysos et l'art de la divination 319
Principaux lieux de culte 320
Le culte de Dionysos en Attique 322
Les grandes Dionysies 324
Les Dionysies en dehors de l'Attique 330
Le culte mystique de Dionysos 330
Attributs de Dionysos 333
Dionysos dans l'art 335

Le cortège ou thiase de Dionysos. Ménades, Satyres et Silènes. Pan . . . 340
Les Ménades . . . 340
Silènes et Satyres . . . 341
Satyres et Silènes dans l'art . . . 345
Pan . . . 349
Pan et les nymphes. Syrinx. Echo. Pitys . . . 351
Attributions de Pan . . . 352
La culte de Pan à Athènes . . . 353
Les attributs de Pan . . . 355
Pan dans l'art . . . 356
Priape . . . 359
Naissance et aventures de Priape . . . 359
Rapports de Priape avec les autres divinités . . . 360
Attributions et culte de Priape . . . 361
Priape dans l'art . . . 362
Les Centaures . . . 364
Les Centaures et les Lapithes . . . 366
Les Centaures et Heraklès. Atalante . . . 368
Traits caractéristiques des Centaures . . . 368
L'habitat des Centaures . . . 369
Représentations artistiques . . . 369
Table des gravures contenues dans le tome premier . . . 380
Table des planches hors texte . . . 389



Poseidon.

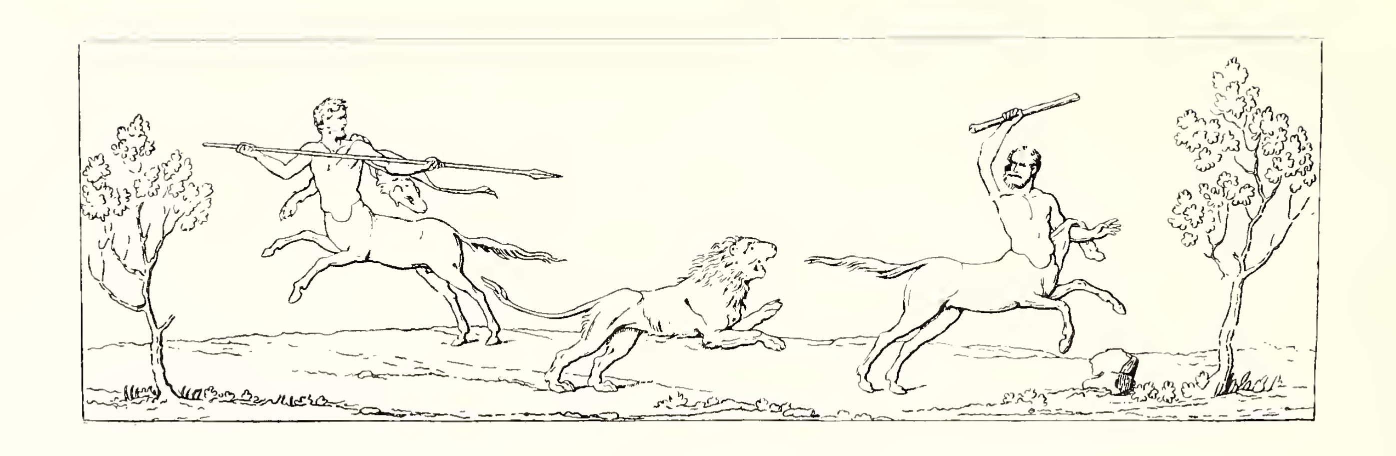


Table des gravures contenues dans le texte

Le jugement de Pâris.
Hésiode et la Muse.
Le jugement de Pâris VII
Mutilation d'Ouranos par Kronos 1
Rhéa présente à Kronos la pierre emmaillotée censée représenter son dernier né. 4
La chute des Titans 5
Artémis et Hécate aux prises avec des Géants 6
Les Géants essayent d'escalader l'Olympe 7
Athéna et Encelade 8
Athéna et Dionysos combattant contre les Géants 9
Un épisode de la Gigantomachie 11
Poseidon et Ephialtès 12
Artémis et Aegion 13
Hermès, Athéna, Heraklès dans la lutte contre les Géants 14
Prométhée et Atlas 16
Poseidon et le Géant Polybotès 17
Les Corybantes 19
L'enfance de Zeus 20
La danse des Curètes 21
Zeus recevant Hera dans son lit nuptial 22
Zeus et Hera 23
Zeus prêt à donner naissance à Athéna et entouré de deux Ilithyes, Apollon, Hermès, Heraklès et Arès. 24

Artémis s'aperçoit que l'une de ses compagnes, la nymphe Callisto, séduite par Zeus, n'a pas su rester fidèle à son vœu de chasteté 25
Zeus et Egine 26
Zeus et Io 27
L'enlèvement d'Europe 30
Europe sur le taureau et Phœnicé 31
Europe sur le taureau 32
Danaé et la pluie d'or 33
Danaé et la pluie d'or 34
Zeus et Sémélé 35
Léda et le cygne 36
Léda et le cygne 39
L'enlèvement de Ganymède 41
Zeus poursuivant Ganymède. — Zeus et Ganymède 42
Zeus dans l'apothéose d'Homère 43
Zeus, Poseidon et Hadès 44
Zeus du cortège nuptial 45
Buste de Zeus 46
Zeus de l'Ara Capitolina 47
Zeus nu 49
Zeus entre Hera et Aphrodite 51
Zeus d'Otricoli 53
Profil d'un buste colossal de Zeus de Melos 54
Tête de Zeus antique 55
Zeus Ammon 56
Zeus et Hera auxquels Hébé verse le nectar en présence d'Athéna, de Poseidon et d'Hermès . 57
Hera et le coucou 59
Hera et Hébé 60
Zeus et Hera 61
Zeus, Hera et Niké 63
Hera 64
Hera se dévoilant devant Zeus 65
Le jugement de Pâris 66
Cortège nuptial de Zeus et d'Hera 67
Cortège nuptial de Zeus et d'Hera 69
Zeus et Hera 70
Tête de l'Hera Ludovisi 72
Cavaliers athéniens de la frise du Parthénon 73
La naissance d'Athéna 75
Naissance d'Athéna 77
Athéna, Dionysos et Heraklès 79
Athéna et Marsyas 80

Athéna et Persée 81
Naissance d'Erichthonios à laquelle assistent Athéna, Zeus et Niké 83
Athéna instruisant Erichthonios 84
Athéna et Hermès 85
Athéna avec Dionysos, Apollon et Koré 86
Athéna jouant de la lyre devant Dionysos 87
Athéna, une joueuse de flûte et deux éphèbes 88
Athéna et Hermès 89
Athéna s'apprêtant à écrire 91
Athéna avec Hermès, Dionysos et Heraklès 92
Athéna archaïque 93
Tête de l'Athéna Lemnia de Phidias 94
Statue archaïque d'Athéna. 95
Apollon citharède accompagné de la biche, Artémis, Hermès, Hadès et Perséphone . . 97
Leto portant sur ses bras ses enfants, Apollon et Artémis, et le serpent Python 98
Apollon, Leto et Artémis. 99
Apollon jouant de la lyre, assis sur le trépied, au-dessus des flots de la mer 100
Apollon et Artémis. 101
Apollon barbu jouant de la cithare et chantant le péan. — Apollon citharède et Artémis . 102
Apollon et Tityos 103
Apollon et Tityos 104
La dispute du trépied entre Apollon et Heraklès 105
Ischys et Coronis ou deux Niobides amenés par deux génies infernaux à Apollon et à Artémis. 106
Apollon et Artémis 107
Apollon, entouré de femmes, jouant de la cithare 109
Apollon citharède 110
Apollon citharède, Artémis, Latone 112
Apollon assis, jouant de la cithare, Leto et Artémis ou deux Muses 114
Apollon citharède, chantant le péan, couronné par la Victoire 115
Apollon assis sur l'omphalos avec Artémis et Hermès 116
Apollon et Marsyas 117
Apollon, Marsyas jouant de la double flûte et une Muse tenant un flambeau ou Artémis . 118
Apollon du temple de Zeus à Olympie 119
Tête de l'Apollon du temple d'Olympie 120
Apollon lycien 121
Apollon Sauroctone 122
Apollon nu. — Apollon 123
Apollon retrouvant et comptant ses bœufs 123
Apollon allant à la grotte de Cyllène réclamer ses bœufs à Hermès enfant 124
Artémis et Actéon 125
Une Niobide. 127
Artémis Elaphèbolos, Niké, Zeus et Apollon 128

Artémis ailée dans un char traîné par deux biches 129
Artémis Brauronia menaçant de ses traits Callisto ou une jeune Athénienne portant un flambeau. 130
Artémis et Actéon 131
Leto, Apollon et Artémis. 133
Artémis poursuivant Hélène portant Iphigénie dans ses bras 134
Artémis Hymnia jouant de la cithare 135
Groupe d'Artémis sur le grand autel de Zeus à Pergame 136
Artémis, Hermès et Leto ou Hera 137
Artémis tauropole 138
Artémis et Apollon Delphinien 139
Artémis archaïque 140
Artémis d'Ephèse 140
Artémis, Apollon citharède et Leto. 141
Attributs d'Artémis 142
Hermès debout sur une plante entre deux sphinx 143
Hermès enfant 144
Hermès ramenant son troupeau 145
Hermès luttant contre un géant 147
Hermès et Argos tenant la vache Io 149
Hermés (ou un berger) accompagné de deux chiens et conduisant un troupeau de chèvres . 151
Hermès ailé 152
Hermès occupé à tailler son caducée 153
Hermès tenant le caducée et emportant la lyre d'Apollon 153
Hermès criophore 154
Hermès armé du caducée et volant des offrandes placées sur un autel 155
Hermès tenant le caducée et faisant une libation 155
Hermès de forme carrée 156
Hermès de forme carrée, entre un autel et un arbre dépouillé de feuilles 157
Hermès ramenant Alceste des enfers 158
Hermès pesant les âmes d'Achille et de Memnon en présence de Thétis et d'Eos . . . 159
Hermès avec la bourse. — Hermès criophore 160
Hermès de Praxitèle 161
Hermès dit d'Herculanum 162
Arès, Aphrodite et Eros 163
Arès et un Géant 164
Arès et Athéna 165
Arès et Athéna 166
Arès entre deux Charites 167
Arès et Hébé 168
Arès et Aphrodite 169
Arès, Aphrodite et Eros 171
Aphrodite montrant à Arès sa blessure à la main 173

Arès archaïque 176
Arès tirant l'épée du fourreau. 177
Arès nu 177
Arès Ludovisi 178
Arès et Aphrodite 178
Aphrodite reçue par les Heures 179
Aphrodite, Hera et Athéna au bain 180
La toilette d'Aphrodite 181
Aphrodite assise, les trois Charites et Eros 182
Aphrodite au bain 183
Aphrodite et Adonis, accompagnés d'Eros et de Peitho 184
Offrande d'une courtisane à Aphrodite. 185
Adonis partant pour la chasse et prenant congé d'Aphrodite 186
Aphrodite et Adonis couronnés par Eros 187
Les jardins d'Adonis 188
Aphrodite et Adonis 189
Offrande d'une matrone à Aphrodite 190
Aphrodite armée et Marsyas 191
Jugement de Pâris 192
Aphrodite avec la chouette et la colombe 193
Aphrodite assise sur un cygne et accompagnée d'Eros hermaphrodite 194
Aphrodite et les trois Charites au bain 195
Aphrodite assise sur un cygne, accompagnée d'Eros et d'autres personnages 196
Aphrodite portée par deux génies hermaphrodites 197
Aphrodite, Arès et Eros 198
Aphrodite au bain, assistée d'une des Charites ou d'une nymphe 198
Aphrodite, Lais ou Hélène à sa toilette 199
Hermaphrodite 200
Eros monté sur un cygne 201
Aphrodite ou Psyché et Eros 202
La double Aphrodite et Eros. 203
Eros tenant deux phiales et faisant une libation sur un autel 204
Eros hermaphrodite accompagné d'un cygne 205
Eros monté sur un jeune cerf 206
Eros hermaphrodite monté sur un cerf 207
Aphrodite de Cnide 208
Aphrodite assise sur un cygne et accompagnée de deux Eros 209
Torse d'Aphrodite. — Aphrodite d'Arles 210
Aphrodite Anadyomène 211
Aphrodite, ou Psyché, et Eros 212
Le retour d'Héphaistos dans l'Olympe. 213
Les forges d'Héphaistos 214

Héphaistos et Téthys 215
Héphaistos et Aphrodite 216
Aphrodite dans la forge d'Héphaistos 217
Héphaistos travaillant à une poutre 221
Héphaistos d'après un vase peint 222
Héphaistos de style archaïque 223
Héphaistos forgeron 224
Les forges d'Héphaistos 225
Héphaistos ramené dans l'Olympe accompagné de Dionysos et d'un Satyre 226
Héphaistos sur un char ailé 227
Héphaistos ramené à l'Olympe par Dionysos, Marsyas et une Ménade. 230
Héphaistos ramené dans l'Olympe par Dionysos 231
Héphaistos et la création de Pandore 233
Poseidon, ou Nérée, monté sur un hippocampe 235
Poseidon combattant contre trois Géants, ou les Pallantides 237
Dispute de Poseidon et d'Athéna pour l'Attique 238
Dispute d'Athéna et de Poseidon 239
Poseidon, Athéna et Hermès, ou dispute de Poseidon et d'Athéna pour la possession de l'Attique 240
Poseidon et Amphitrite 241
Poseidon et Amphitrite 243
Poseidon offrant un dauphin à Amphitrite. 244
Poseidon avec des chevaux ailés. 245
Poseidon et Ephialtès 247
Poseidon faisant jaillir une source d'un rocher en présence d'Amymone. 248
Poseidon et Amymone 249
Poseidon et Æthra 250
Poseidon et Aphrodite montés sur un quadrige 251
Statue archaïque de Poseidon 252
Poseidon, Amymone, Amphitrite et Aphrodite 253
Poseidon, Heraklès et Hermès, dieux pêcheurs 254
Poseidon sur son trône, Thésée et Amphitrite 255
Les Néréides. 256
Poseidon armé du trident, poursuivant Europe 257
Poseidon avec le trident et un dauphin. 258
Poseidon, Apollon et Artémis 259
Poseidon et Amphitrite 260
Poseidon et Amphitrite sur leur char de noces 261
Poseidon 262
Poseidon du Latran 263
Poseidon sur un taureau 264
Poseidon 265

Tête de Poseidon du Latran 266
Tête du Poseidon du Musée Chiaramonti 267
Tête du Poseidon de Cherchel 268
Tête de Poseidon 269
Une Néréide 271
Poseidon 272
Glaucos reçu par Amphitrite 273
Nérée ichthyomorphe 274
Poseidon, ou Nérée monté sur un hippocampe 275
Triton 276
Triton 277
Tritons 278
La mort des Sirènes 279
Sirène 280
Scylla 281
Dieu marin 282
Les nymphes de l'Océan occupées à filer 283
Dieu fluvial sous forme de taureau 284
Nymphe d'une source 285
Naïade 286
L'enlèvement de Perséphone 287
L'enlèvement de Perséphone 288
Hadès et Perséphone 289
Le palais d'Hadès 292
Hadès-Pluton 293
Hadès de la Villa Borghèse 294
Hadès sur son trône 295
Le chien Cerbère 297
Heraklès suivi d'Hermès dans l'Hadès 299
Une Erinye 301
Heraklès et Cerbère 303
Erinys poursuivant Oreste 304
Naissance de Dionysos 305
Naissance de Dionysos 306
Zeus venant apporter Dionysos enfant aux Hyades 307
Dionysos fait l'éducation de Komos 308
Dionysos combattant contre un géant 309
Silène accourant au secours de Dionysos 310
Dionysos combattant contre le géant Eurytos 311
Dionysos dans le vaisseau des Tyrrhéniens 312
Dionysos et Ariane 313
Ariane endormie 315

Dionysos sur un taureau 316
Ariane à Naxos, avec Dionysos, Hermès, Poseidon 317
Dionysos trouvant Ariane à Naxos 318
Dionysos et Heraklès 319
Dionysos servi par un Silène 321
Dionysos assis à côté de sa compagne 322
Dionysos et une Ménade 323
Dionysos entre deux Ménades 325
Dionysos et Ampelos 326
Dionysos sur une panthère 327
Dionysos, à moitié ivre, appuyé sur un Satyre 328
Orphée et Eurydice 329
Dionysos indien et génies des vendanges 331
Zeus et Dionysos 332
Dionysos avec le thyrse 333
Dionysos couronné de lierre 334
Dionysos de la villa Tiburtina 335
Dionysos de Leyde 337
Buste de Dionysos 339
Bacchantes 340
Bacchante en fureur 341
Ménade dansant 342
Ménade 343
Dionysos et Silène 344
Satyre portant une outre 345
Silène et Dionysos 346
Torse du Satyre de Praxitèle 347
Faune dansant 348
Satyre et Nymphe 348
Silène à l'outre 349
Faune endormi 349
Un Satyre 350
Pan dansant 351
Pan et une nymphe 352
Pan 353
Pan et les nymphes 354
Pan appuyé contre un pilastre 355
Pan et Hermaphrodite 357
Priape 358
Triomphe de Dionysos 359
Priape 360
Triple Hermès d'Aphrodite, Hermaphrodite et Priape 361

Dionysos ivre sur un âne 363
Triomphe de Dionysos enfant 364
Centaure jeune 365
Combat des Centaures et des Lapithes 367
Centaure d'une métope du Parthénon 369
Poseidon 379
Junon et Hébé ou Chloris, dans un édicule, autour d'Hera ou les trois Grâces et Pandore. 388
Héphaistos 390



Junon et Hébé ou Chloris, dans un édicule, autour d'Hera ou les trois Grâces et Pandore.
Amphore apulienne.
(Lenormant et de Witte, *Elite céramographique*.)



Table des planches hors texte

Hésiode et la Muse I
Zeus et Antiope 1
Zeus foudroie les Titans 8
La lutte des dieux contre les Géants 16
La lutte des dieux contre les Géants 24
Zeus lançant la foudre 32
Léda et le cygne 36
Léda et le cygne 40
Zeus et Europe 48
Zeus assis auquel Ganymède verse à boire 56
Apollon châtiant le géant Tityos. — Zeus enlevant Hera 64
Hera descendant de l'Olympe 72
Hera et Eole 80
Athéna archaïque 88
Athéna Poliade 96
Athéna Soteira 104
Athéna plaçant une couronne sur un autel 112
Apollon de Cléomène 120
Apollon citharède 128
Apollon et Marsyas 136
Le supplice de Marsyas 144
Apollon et Daphné 152
La dispute du trépied de Delphes entre Héraklès et Apollon 160
Les Muses quittent Apollon 168
Les Muses accourant vers Apollon 176
Artémis sortant du bain 184
Artémis d'Ephèse 192

La chasse d'Artémis 200
Le sommeil d'Endymion 208
Eos poursuivant Céphale. — Apollon et Artémis tuant les Niobides 216
Argos endormi par Hermès 224
Hermès et Eros. 232
Silène puisant du vin dans un vase. — Hermès messager des dieux. 240
Hermès emmenant les bœufs volés à Apollon 248
Eos portant le corps de son fils Memnon 256
Naissance d'Aphrodite 264
Aphrodite à la coquille 272
Aphrodite du Musée du Capitole 280
Le sommeil d'Aphrodite 288
Le départ d'Adonis 296
Le jugement de Pâris 304
Amour et Psyché 312
Vulcain (Héphaistos) présente à Venus (Aphrodite) des armes pour Enée. (La légende placée sous cette gravure « Le bain de Diane (Artémis) » est erronée.) 320
Le triomphe de Poseidon et d'Amphitrite. 328
Hermès portant Dionysos enfant. — Eros jouant avec une perdrix 336
L'enlèvement de Perséphone 344
Dionysos (Bacchus) 352
Pan poursuivant la nymphe Syrinx 360
Réunion de cinq divinités : Hermès, Dionysos, Ariane, Poseidon et Amphitrite . . . 368



Héphaistos.


IMPRIMÉ
par la
S.A. des Etab^ts d'Imp^ie
ANDRÉ HERBELIN
MULHOUSE-BELFORT
DELLE


ΑΡΤΕΜΙΣ

